

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Publiés par Olivier Reverdin et Bernard Grange

TOME XXVIII

---

# ÉLOQUENCE ET RHÉTORIQUE CHEZ CICÉRON

SEPT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

WILFRIED STROH, GUALTIERO CALBOLI,

ALAIN MICHEL, C. J. CLASSEN,

A. D. LEEMAN, M. WINTERBOTTOM,

WALTER RÜEGG

Avec la participation de Mihai Nasta

Entretiens préparés et présidés

par Walther Ludwig

---

FONDATION HARDT

POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

VANDOEUVRES - GENÈVE

«Prends la rhétorique et tords-lui son cou.» Cette injonction de Paul Verlaine, dans son *Art poétique* (1874), est plus que centenaire. Elle exprime une attitude qui, tout au moins dans le domaine français, a largement déterminé la sensibilité esthétique de trois générations. Il en est résulté un moindre intérêt pour la rhétorique et l'opinion, généralement répandue, que Cicéron est un raseur.

Les temps ont changé. Nos littératures se sont si bien détournées de l'éloquence que l'art de communiquer en a souffert, qu'un style relâché a envahi la presse et les autres mass media, que les ouvrages d'erudition sont une fois sur deux mal composés, qu'en un mot l'approximation et la confusion ont remplacé les claires articulations que la rhétorique impose au discours.

On ne s'étonnera pas, dès lors, que la rhétorique et l'éloquence aient reconquis une part du prestige qu'elles avaient perdu, ni que l'étude de leurs origines gréco-latines soit redevenue actuelle. L'intérêt que suscitent les problèmes du langage et de la communication stimule sans doute ce renouveau.

Consciente de ce retour, la Fondation Hardt a décidé naguère de consacrer un de ses entretiens au thème «Cicéron et la rhétorique». Elle a chargé le professeur Walther Ludwig (Hambourg) de les préparer, et elle les a mis à son programme pour 1981.

Cicéron, rien de plus naturel, est au centre du débat; mais il est l'héritier et le continuateur de ce qu'Athènes avait inventé. Démosthène, inspirateur de Cicéron, notamment de ses *Philippiques*, figure donc en tête du volume, dans un exposé dû au professeur Wilfried Stroh (Munich). Plus proches de lui, dans l'espace et dans le temps, Cicéron a eu, à Rome, des précurseurs. Le professeur Gualtiero Calboli (Bologne) étudie la rhétorique latine du II<sup>e</sup> et du début du I<sup>r</sup> siècle, notamment chez le poète comique Térence, chez Caton et chez Crassus, et il dégage l'influence qu'elle a eue sur Cicéron.

L'éloquence est un art, certes; elle est aussi une technique, qui a ses règles, sa théorie. Sa fin, c'est convaincre. Ses moyens sont adaptés à cette fin. Le professeur Alain Michel (Paris) traite de la théorie de la rhétorique chez Cicéron; le professeur Carl Joachim Classen (Göttingue), des instruments de persuasion dont elle se servait. A ces deux exposés de caractère général, il convenait d'en ajouter un troisième, où seraient analysés l'application de la théorie et l'usage des instruments dans un discours déterminé. Le choix du professeur A. D. Lee-man (Amsterdam), chargé de cette tâche, s'est porté sur le *Pro Murena*.

Après Cicéron, Quintilien. Le Dr Michael Winterbottom (Oxford) a identifié ce que le second emprunte au premier et ce qu'il peut y avoir d'original chez lui. A la Renaissance, une même ferveur embrasse les deux théoriciens de la rhétorique latine, mais la prééminence de Cicéron est indiscutée, son influence, incommensurable. Le professeur Walter Rüegg (Berne) en fait une fois de plus, avec de nouveaux arguments, la démonstration.









FONDATION HARDT  
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

*ENTRETIENS*  
*Tome XXVIII*

ÉLOQUENCE  
ET RHÉTORIQUE  
CHEZ CICÉRON



ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE  
Publiés par Olivier Reverdin et Bernard Grange  
TOME XXVIII

# ÉLOQUENCE ET RHÉTORIQUE CHEZ CICÉRON

SEPT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS  
PAR  
WILFRIED STROH, GUALTIERO CALBOLI,  
ALAIN MICHEL, C. J. CLASSEN,  
A. D. LEEMAN, M. WINTERBOTTOM,  
WALTER RÜEGG

Avec la participation de Mihai Nasta

Entretiens préparés et présidés  
par Walther Ludwig

VANDOEUVRES - GENÈVE  
24-29 AOÛT 1981

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 1982 by Fondation Hardt, Genève

## *PRÉFACE*

« Prends la rhétorique et tords-lui son cou. » Cette injonction de Paul Verlaine, dans son Art poétique (1874), est plus que centenaire. Elle exprime une attitude qui, tout au moins dans le domaine français, a largement déterminé la sensibilité esthétique de trois générations. Il en est résulté un moindre intérêt pour la rhétorique et l'opinion, généralement répandue, que Cicéron est un raseur. Il n'eût pas suffi, pour lui faire cette triste réputation, de la mauvaise humeur des collégiens, des lycéens, des gymnasiens et des étudiants qu'on astreignait à le lire. Il y avait quelque chose de plus profond. Qu'on songe au destin de peintres longtemps tenus pour des modèles de perfection, Raphaël par exemple, ou à celui des statues antiques exposées dans les musées de Rome, auxquelles on vouait une admiration sans limites, et devant lesquelles, aujourd'hui, le tourisme de masse défile, indifférent.

Les temps ont changé. Nos littératures se sont si bien détournées de l'éloquence que l'art de communiquer en a souffert, qu'un style relâché a envahi la presse et les autres mass media, que les ouvrages d'érudition sont une fois sur deux mal composés, qu'en un mot l'approximation et la confusion ont remplacé les claires articulations que la rhétorique impose au discours. On a enfin compris que le refus non pas de toute contrainte, mais de toute discipline, est une forme de la vulgarité.

On ne s'étonnera pas, dès lors, que la rhétorique et l'éloquence aient reconquis une part du prestige qu'elles avaient perdu, ni que l'étude de leurs origines gréco-latines soit redevenue actuelle. L'intérêt que suscitent les problèmes du langage et de la communication stimule sans doute ce renouveau.

Consciente de ce retour, la Fondation Hardt a décidé naguère de consacrer un de ses entretiens au thème « Cicéron et la rhétorique ».

*Elle a chargé le professeur Walther Ludwig (Hambourg) de les préparer, et elle les a mis à son programme pour 1981.*

*On trouvera dans le présent volume, le XXVIII<sup>e</sup> de la série, la substance de ces entretiens, à savoir les sept exposés qui ont été présentés et les discussions qui les ont suivis.*

*Cicéron, rien de plus naturel, est au centre du débat; mais il est l'héritier et le continuateur de ce qu'Athènes avait inventé. Démosthène, inspirateur de Cicéron, notamment de ses Philippiques, figure donc en tête du volume, dans un exposé dû au professeur Wilfried Stroh (Munich). Plus proches de lui, dans l'espace et dans le temps, Cicéron a eu, à Rome, des précurseurs. Le professeur Gualtiero Calboli (Bologne) étudie la rhétorique latine du II<sup>e</sup> et du début du I<sup>r</sup> siècle, notamment chez le poète comique Térence, chez Caton et chez Crassus, et il dégage l'influence qu'elle a eue sur Cicéron.*

*L'éloquence est un art, certes; mais elle est aussi une technique, qui a ses règles, sa théorie. Sa fin, c'est convaincre. Ses moyens sont adaptés à cette fin. Le professeur Alain Michel (Paris) traite de la théorie de la rhétorique chez Cicéron; le professeur Carl Joachim Classen (Göttingue), des instruments de persuasion dont elle se servait. À ces deux exposés de caractère général, il convenait d'en ajouter un troisième, où seraient analysés l'application de la théorie et l'usage des instruments dans un discours déterminé. Le choix du professeur A. D. Leeman (Amsterdam), chargé de cette tâche, s'est porté sur le Pro Murena.*

*Après Cicéron, Quintilien. Le Dr Michael Winterbottom (Oxford) a identifié ce que le second emprunte au premier et ce qu'il peut y avoir d'original chez lui. À la Renaissance, une même ferveur embrasse les deux théoriciens de la rhétorique latine, mais la prééminence de Cicéron est indiscutée, son influence, incommensurable. Le professeur Walter Rüegg (Berne) en fait une fois de plus, avec de nouveaux arguments, la démonstration.*

*La Fondation Hardt n'aurait pu assurer la publication de ce vingt-huitième tome de ses Entretiens sans la générosité de deux entreprises genevoises, Montres Rolex S.A. et Sodeco-Saia S.A., auxquelles elle dit ici sa gratitude.*

## TABLE DES MATIÈRES

	Page
I. WILFRIED STROH <i>Die Nachahmung des Demosthenes in Ciceros Philippiken</i> Discussion	1 32
II. GUALTIERO CALBOLI <i>La retorica preciceroniana e la politica a Roma</i> Discussion	41 100
III. ALAIN MICHEL <i>La théorie de la rhétorique chez Cicéron : eloquence et philosophie</i> Discussion	109 140
IV. C. JOACHIM CLASSEN <i>Ciceros Kunst der Überredung</i> Discussion	149 185
V. A. D. LEEMAN <i>The Technique of Persuasion in Cicero's Pro Murena</i> Discussion	193 229
VI. MICHAEL WINTERBOTTOM <i>Cicero and the Silver Age</i> Discussion	237 267
VII. WALTER RÜEGG <i>Cicero — orator noster</i> Discussion	275 311
INDICES	321



## I

WILFRIED STROH

DIE NACHAHMUNG DES DEMOSTHENES  
IN CICEROS PHILIPPIKEN

Dass Cicero seine Reden gegen Antonius schlechtweg *orationes Philippicae* genannt hat, stellt eine in der römischen Literatur wohl einzigartige Huldigung an die *exemplaria Graeca* dar. Wo sonst würde sich der Titel eines Werks um des griechischen Vorbilds willen so weit von seinem manifesten Inhalt entfernen? Diese Reden scheinen damit trotz ihres tödlichen Ernstes zugleich doch bezeichnet als Textbücher eines fast leichtsinnigen Maskenspiels, in welchem der Redner selbst die Rolle des republikanischen Demosthenes, sein Widersacher die des Monarchen Philipp zu agieren hat. « Im Spass » (*iocans*), so Brutus, habe Cicero zunächst dieses Namens sich bedient<sup>1</sup>. Und wir fragen: Ist es wirklich nur ein Spass gewesen, ein Augenblickseinfall? Oder besteht tiefere Verwandtschaft zwischen *orationes Philippicae* und Φιλιππικοὶ λόγοι? Ist Demosthenes Gegenstand wirklicher Imitation?

Man hat diese letzte Frage in der neueren Forschung<sup>2</sup> weithin verneinend beantwortet. Schon Rudolf Preiswerk in

<sup>1</sup> Brut. *Cic. ad Brut.* II 3, 4 *iam concedo, ut vel Philippici vocentur, quod tu quadam epistula iocans scripsisti.*

<sup>2</sup> Folgende Arbeiten werden abgekürzt zitiert: J. R. KING (ed.), *The Philippic Orations of M. Tullius Cicero* (Oxford 1868); J. MESK, « Ciceros Nachruf an die

einer methodisch wichtigen Arbeit über Ciceros Verhältnis zur griechischen Redekunst (1907) urteilte, dass die «Anklänge» an Demosthenes hier «dürftig und unsicher» seien<sup>1</sup>. In Alfons Weisches einschlägigem Standardwerk (1972) sind für nur insgesamt vierzehn Stellen der vierzehn Reden ähnliche Formulierungen bei Demosthenes nachgewiesen (der grösste Teil davon stammt überdies aus der *Kranzrede*, nicht aus den Φιλιππικοὶ λόγοι selber)<sup>2</sup>. Und so kommt Emanuele Castorina jetzt (1975) zu dem paradoxen Schluss, gerade im rednerischen Spätwerk Ciceros sei der Einfluss des Demosthenes und der griechischen Redner überhaupt am schwächsten<sup>3</sup>.

legio Martia (Phil. 14, 30-35)», in *WS* 26 (1904), 228-234; R. PREISWERK, «Griechische Gemeinplätze in Ciceros Reden», in *Juvenes dum sumus, Aufsätze zur klass. Altertumswissenschaft* (Basel 1907), 27-38; W. STERNKOPF, Ciceros 3., 4., 5. und 6. Phil. Rede [Komm.] (Berlin 1912); Ders., Ciceros 7., 8., 9. u. 10. Phil. Rede (Berlin 1913); R. SYME, *The Roman Revolution* (Oxford 1939; Nachdr. Paperback 1966); H. FRISCH, *Cicero's Fight for the Republic* (Kopenhagen 1946); M. GELZER, *Cicero, ein biographischer Versuch* (Wiesbaden 1969); D. J. TADDEO Jr., *Signs of Demosthenes in Cicero's Philippics* (Diss. Stanford Univ. 1971 [1972]); A. WEISCHE, *Ciceros Nachahmung der attischen Redner* (Heidelberg 1972); A. MICHEL, «Cicéron entre Démosthène et Shakespeare: L'esthétique des Philippiques», in A. MICHEL & R. VERDIÈRE (edd.), *Ciceroniana. Hommages à K. Kumaniecki* (Leiden 1975), 167-180; E. CASTORINA, *L'ultima oratoria di Cicerone* (Catania 1975), 28-37: «Cicerone e Demostene»; H. WANKEL, Demosthenes: *Rede für Ktesiphon über den Kranz* [Kommentar] (Heidelberg 1976); C. WOOTEN, «Cicero's Reactions to Demosthenes», in *CJ* 73 (1977/78), 37-43. Bei Weische (bes. 17-19) findet man einige weitere Literatur zu Cicero und Demosthenes; die wichtigsten dieser in den Renaissancehumanismus zurückgehenden Arbeiten (deren Liste sich fast beliebig vermehren liesse) betreffen die vergleichende stilistische Würdigung, in der Nachfolge der antiken συγχρήσεις — ergiebig dazu besonders auch U. SCHINDLER, *Demosthenes im 18. Jahrhundert* (München 1963) —, weniger behandelt wird in der Regel die Frage der vor allem gedanklichen Imitatio. (An Neuerem wäre auch nachzutragen: L. PEARSON, «Cicero's debt to Demosthenes», in *Pacific Coast Philology* 3 (1968), 49-54.)

<sup>1</sup> Preiswerk 32.

<sup>2</sup> Weische 99-112.

<sup>3</sup> Castorina 36. Die wenig ergiebige Arbeit von M. DELAUNOIS («Statistique des idées dans le cadre du plan oratoire des Philippiques de Cicéron», in *LEC* 34 (1966), 3-34) geht auf das Problem nicht ein; Michel (s. Anm. 2) behandelt vor allem Stilistisches und das Problem des philosophischen Einflusses.

Nun, es bedarf eines nicht einmal sehr eindringlichen Studiums um zu sehen, dass diese Meinung falsch ist<sup>1</sup>. Falsch zunächst schon im Hinblick auf die Auflistung der *loci similes*, aber dies ist gar nicht das Entscheidende. Ein Hauptmangel in der Erforschung der *Philippiken* liegt darin, dass man es meist versäumt hat, über die Beobachtung einzelner Anklänge hinaus die eigentliche Wesensverwandtschaft, die Strukturähnlichkeit der beiden Redecorpora als ganzer ins Auge zu fassen. Um es an einem Beispiel zu erklären: Wenn man etwa in Vergils *Aeneis* von einem *Odysseteil* und einem *Iliasteil* spricht, so meint man damit ja weniger, dass hier vor allem Verse des einen, dort des anderen Epos nachgebildet seien: Wir denken vielmehr an das jeweilige Ganze von *errores* in den Büchern I-VI bzw. *horrida bella* in Buch VII-XII. Und so müsste es auch beim Studium von Ciceros Demosthenesimitation zunächst vor allem darauf ankommen, das «Philippische» der *Philippiken* im ganzen herauszuarbeiten.

Ein Schritt in dieser Richtung ist bereits getan in der Dissertation von Donat J. Taddeo *Signs of Demosthenes in Cicero's Philippics* (1971)<sup>2</sup>. Taddeo versucht, wenn auch noch nicht für das Corpus, so doch immerhin für vier ganze Reden (III, II, VII, XIV) das Demosthenische zu bestimmen, sowohl im Hinblick auf die dem Vorbild vergleichbare Redesituation wie auf die damit im Zusammenhang stehenden «similar themes, ideas and concepts» (S.1)<sup>3</sup>. Ich kann einiges von seinen Er-

<sup>1</sup> Richtiger hat 1686 René Rapin (zu ihm U. SCHINDEL [s. *op. cit. supra* pp. 1-2 n. 2] bes. 92 f.) in seinen «Comparaisons des Grands Hommes de l'Antiquité» über die *Philippiken* von Demosthenes und Cicero geurteilt: «le sujet en est presque semblable, aussi bien que la manière de le traiter». Ähnlich auch schon N. Causinus, *De Eloquentia sacra et humana* (Lugduni<sup>8</sup> 1643), Lib. I, cap. 64.

<sup>2</sup> S. *supra* pp. 1-2 n. 2.

<sup>3</sup> Taddeo zeigt hier implizit die Grenze der unabhängig von ihm entstandenen Arbeit Weisches, der aber das grosse Verdienst hat, überhaupt einmal ein breiteres Fundament zur Beurteilung des Verhältnisses von Cicero und Demosthenes geschaffen zu haben.

gebnissen benutzen und in einen grösseren Zusammenhang einordnen.

Das Wichtigste sei vorwegnehmend sofort gesagt. Die im engeren Sinn « philippischen » Reden beginnen bei Cicero nicht mit der ersten, sondern der dritten *Philippica*. Die Φιλιππικοὶ λόγοι des Demosthenes — dem schon antiken Sprachgebrauch folgend wollen wir darunter die Reden I-XI (bzw. I-XII) unserer Handschriften und Ausgaben verstehen — sind ja Werke folgender Grundstruktur: Der Redner, Demosthenes, ermuntert seine Adressaten, die athenische Volksversammlung, zum Krieg bzw. zur Rüstung gegenüber einem Feind, König Philipp. Auf die *Philippicae III-XIV* lässt sich dieses Modell mühelos übertragen, indem man für Demosthenes Cicero, für die Volksversammlung den römischen Senat (gelegentlich auch das Volk: Phil. IV; VI), für Philipp Antonius einsetzt. Anders in *Philippicae I* und *II*: Zwar gehen auch sie in *Antonium*, aber der Gegenstand dieser Invektive ist nicht als Feind abwesend, sondern als Adressat der Rede präsent. Auch noch die 2. *Philippica*, das Meisterwerk aller Schmähreden, ist wenigstens formal ein λόγος συμβουλευτικός, der auf das Handeln des Antonius Einfluss nehmen zu wollen behauptet (§ 118 *redi cum re publica in gratiam*, vgl. Phil. I 35 *flecte te, queso*); Senat und Antonius werden abwechselnd vom Redner angesprochen, eine grundsätzlich andere Konstellation als in den späteren, ‘eigentlichen’ *Philippiken*<sup>1</sup>.

Dass gerade in der 2. *Philippica* Demosthenes, wie Taddeo und Weische gezeigt haben, besonders augenfällig benutzt ist, spricht nicht dagegen. Diese Imitation betrifft ja die ganz ‘unphilippisch’ strukturierte *Kranzrede*<sup>2</sup>, in der der Feind nicht

<sup>1</sup> Das ist darum nie aufgefallen, weil nach heutigem (zumindest) deutschem Sprachgebrauch « Philippika » soviel wie Scheltrede im allgemeinen bedeutet.

<sup>2</sup> Ihre Ähnlichkeit mit *Phil. II* war schon J. D. DENNISTON (Ausz. von Cicero, *Orationes Philippicae I, II* (Oxford 1926; Nachdr. 1963), p. xvii) aufgefallen; seinem Wink ist Taddeo (32-66) gefolgt; Weische hat dasselbe unabhängig von ihm entdeckt (100-104, bes. 193 f.), ebenso jetzt noch einmal Wooten (s. *supra*

Philipp, sondern der Prozessgegner und Ankläger Aischines ist. Schon Taddeo hat gesehen, dass in der 2. *Philippica* Antonius die Rolle dieses Aischines übernommen hatte<sup>1</sup>. Erst in dem Augenblick, wo Antonius Rom verlässt und durch seinen Marsch gegen das Gallien des D. Brutus zum potentiellen *hostis rei publicae* wird, kann ihn Cicero in die Rolle Philipps drängen: Von nun an und erst von nun an sind es in der Tat die Grundthemen der Φιλιππικοὶ λόγοι, die Cicero — mit einigen Ausnahmen — in seinen zwölf Reden variiert.

---

pp. 1-2 n. 2), der, wie es scheint, von all seinen Vorgängern nichts weiss. So sei doch auch noch erwähnt, dass der erste, der die Demosthenesimitation in *Phil. II* erkannt hat, offenbar Dio Cassius (oder natürlich dessen gelehrter Gewährsmann) gewesen ist: In der Rede, die er Cicero im 45. Buch gegen Antonius halten lässt, werden ciceronische Formulierungen in diejenigen der *Kranzrede* gewissermassen zurückübersetzt: Dio Cass. XLV 27, 2 ... πάντων τῶν κακῶν τῶν ἐμφύλιων τῶν μετὰ ταῦθ' ὑμῖν συμβάντων αἰτιώτατος ἐγένετο. 27, 4 ... οὐτός ἐστιν ὁ καὶ ἔκεινος τὰς προφάσεις ἐνδούς ... οὗτος δὲ τὸ στέρμα τῶν κακῶν τῶν μετὰ ταῦτα ἐκφύντων ἐμβαλὼν, οὗτος δὲ κοινὸς ἀλιτήριος ... Cic. *Phil. II* 53-55 *tibi certe confidendum est causam perniciiosissimi belli in persona tua constituisse ... ut igitur in seminibus est causa arborum et stirpium, sic huius luctuosissimi belli semen tu fuisti* (vgl. Weische 102); Dem. *Or. XVIII* 158-159 τίς δὲ τὰς προφάσεις ταύτας ἐνδούς; τίς δὲ τῶν κακῶν τῶν γεγενημένων μάλιστ' αἴτιος; ... οὐκ ἀν ὄκνησαιμ' ἔγωγε κοινὸν ἀλειτήριον ... εἰπεῖν ... δὲ γάρ τὸ σπέρμα παρασχών, οὗτος τῶν φύντων αἴτιος. Hier fassen wir mit Händen die Anfänge einer philologischen Quellenforschung zu Ciceros *Philippiken*.

<sup>1</sup> Taddeo 48. — Auch die *erste Philippica* enthält einen Bezug zur *Kranzrede*: Cicero will sie gesprochen haben (§ 10), ... *ut ... huius tamen diei vocem testem rei publicae relinquere meae perpetuae erga se voluntatis*; er übersetzt damit die εὔνοια des Demosthenes, die vom ersten Satz an (*Or. XVIII* 1 ... δῆση εὔνοια εὖχων ἐγώ διατελῶ τῇ τε πόλει καὶ πᾶσιν ὑμῖν) die ganze *Kranzrede* durchzieht. An einer Stelle klingt immerhin auch die *Friedensrede* an. Vgl. Dem. *Or. V* 13 ἐν μὲν οὖν ἔγωγε πρῶτον ὑπάρχειν φημι δεῖν, δπως, εἴτε συμμάχους εἴτε σύνταξιν εἴτ' ἀλλο τι βούλεται τις κατασκευάζειν τῇ πόλει, τὴν ὑπάρχουσαν εἰρήνην μὴ λύων τοῦτο ποιήσει, οὐχ ὡς θαυμαστὴν οὐδὲ ὡς ἀξίαν οὖσαν ὑμῶν, ἀλλ' ... mit Cic. *Phil. I* 16 *primum igitur acta Caesaris servanda censeo, non quo probem — quis enim id quidem potest? — sed quia rationem habendam maxime arbitror pacis atque oti*. In den *Philippiken III-XIV* ist dieser untypischste der Φιλιππικοὶ λόγοι, soweit ich sehe, nirgends mehr nachgeahmt (vgl. immerhin auch *Phil. II* 24 mit Dem. *Or. V* 13); und auch hier dürfte die vereinzelte Imitation, die ja neben anderen ‘nicht-philippischen’ Demosthenica steht (vgl. *Phil. I* 15 *voluntaria servitus* mit Dem. *Or. XIX* 259 *ἀλθαίρετον ... δουλείαν*; *Phil. I* 21 *haec utrum tandem lex est an legum omnium dissolutio?* mit Dem. *Or. XXIV* 152 ... πῶς τοῦτον δικαιόν ἐστι νόμον προσαγορεύειν, ἀλλ' οὐκ ἀνομίαν;) nicht dazu dienen, die Rede als *oratio Philippica* zu markieren.

Das erste Thema besteht in der Analyse der Lage: Es ist Krieg<sup>1</sup>. Immer wieder hatte dies Demosthenes seinen Hörern in der Zeit nach dem Frieden des Philokrates (346) eingehämmert, am eindrucksvollsten in der *Cherronesrede* (*Or.* VIII<sup>2</sup>) und der dritten Rede gegen Philipp (*Or.* IX): Der König habe *de facto* den Frieden gebrochen und befindet sich mit Athen im Kriegszustand. *Or.* VIII 39 ... τῇ πόλει Φίλιππος πολεμεῖ καὶ τὴν εἰρήνην λέλυκεν ... (vgl. VIII 56); IX 17 ... λύειν φημὶ τὴν εἰρήνην καὶ πολεμεῖν ἡμῖν ... XI 1 ... τῷ μὲν ἔργῳ πάλαι πολεμεῖ πρὸς τὴν πόλιν, τῷ δὲ λόγῳ νῦν ὅμοιογεῖ ... Eine Wahl zwischen Krieg und Frieden gebe es in dieser Lage nicht mehr: *Or.* VIII 7 ... τί τοῦτο λέγουσιν, ὃς πολεμεῖν ἢ ἄγειν εἰρήνην δεῖ; οὐ γὰρ αἱρεσίς ἐστιν ἡμῖν τοῦ πράγματος ... IX 8 (ironisch) εἰ μὲν οὖν ἔξεστιν εἰρήνην ἄγειν ... φήμ' ἔγωγ' ἄγειν ἡμᾶς δεῖν ... Genauso konstatiert Cicero in dem ersten Satz, den er in der ersten «freien» Senatssitzung der 40er Jahre (20. Dezember 44) spricht (*Phil.* III 1): ... *quippe cum bellum nefarium contra aras et focos, contra vitam fortunasque nostras ab homine profligato ac perditō non comparari, sed geri*<sup>3</sup> iam *viderem*. Die stark emotionshaltigen Erweiterungen Ciceros gegenüber dem Vorbild dürfen dabei nicht nur seinem schon von Quintilian notierten Bedürfnis nach *copia*<sup>4</sup> auf Rechnung gesetzt werden. Dass «Krieg» sei, war im Winter 44/43 an sich weniger bestreitbar als in den Jahren nach 346: Antonius marschierte ja mit seinen Truppen, und mehr auf die politisch-moralische Beurteilung kam es an: ob er, der zunächst legitime Konsul, oder der Cäsarmörder D. Brutus bzw. der Cäsarerbe Octavian mit der Sache des Staats zu identifizieren sei. Freilich, zu einem Teil hängt auch die Vokabel *bellum* an der Richtigkeit

<sup>1</sup> Vgl. schon Weische 193.

<sup>2</sup> *Or.* bezeichnet im folgenden stets die Reden des Demosthenes, *Phil.* die *Philippiken* Ciceros.

<sup>3</sup> Zur Antithese *comparari-geri* vgl. *Or.* IV 37 τὸν γὰρ τοῦ πράττειν χρόνον εἰς τὸ παρασκευάζεσθαι ἀναλισκομεν.

<sup>4</sup> Quint. *Inst.* X 1, 106.

dieser Wertung: Eine förmliche *denuntiatio belli* steht am 4. Januar 43 noch aus (*Phil.* VI 4); auch am 2. Februar weigert sich der Senat noch, den Zustand des eigentlichen *bellum*, an Stelle eines harmloseren *tumultus*, festzustellen, und Cicero führt einen Tag später Klage darüber in der 8. *Philippica*: § 5 *D. Brutus oppugnat: non est bellum? Mutina ... obsidetur: ne hoc quidem bellum est? Gallia vastatur: quae pax potest esse certior?* Wobei die letzte Frage in § 6 höhnisch wiederkehrt: *quae pax potest esse maior?* Solche Refrains, die grössere Einheiten der Rede strukturieren, sind an sich demosthenisch, wie Cicero wusste — schon in der *Rabiriusrede* von 63 hatte er den berühmtesten Refrain des Demosthenes nachgebildet<sup>1</sup> —; hier dürfte, bewusst oder unbewusst<sup>2</sup>, die dritte Rede Κατὰ Φιλίππου (*Or.* IX) Vorbild gewesen sein, wo ebenso die Taten des Feinds aufgezählt werden, mit der sich anschliessenden Frage: ob das noch immer kein Krieg sei? § 16 καίτοι ταῦτα πράττων τί ἔποιει; εἰρήνην μὲν γὰρ ὡμωμόκει ... ἥντικ' εἰς Χερρόνησον ... ξένους εἰσπέμπει ..., τί ποιεῖ; φησὶ μὲν γὰρ οὐ πολεμεῖν. § 18 ... τὸν τοῦτο τὸ μηχάνημ' ἐπὶ τὴν πόλιν ἴσταντα [eine nur metaphorische *oppugnatio*, die bei Cicero Wirklichkeit wird] τοῦτον εἰρήνην ἄγειν ἐγὼ φῶ πρὸς ὑμᾶς;<sup>3</sup>

Und auch die Partei der ‘Tauben’, die Demosthenes besonders in der *Cherronesrede* zu schaffen machte, taucht bei Cicero wieder auf, vor allem in der Gestalt des Fufius Calenus. *Or.* VIII 52 (vgl. *Or.* X 55) ... ἐπειδάν τι τῶν πρὸς Φίλιππον ἐμπέσῃ, εὐθὺς ἀναστάς τις λέγει τὸ τὴν εἰρήνην ἄγειν ὁς ἀγαθόν ... *Phil.* VIII

<sup>1</sup> Vgl. Weische 67 f.

<sup>2</sup> Die Scheidung von Unbewusstem und Bewusstem ist hier oft unsicher und nicht immer besonders wichtig. Vgl. (zum Problem im allgemeinen) D. FEHLING, *Die Wiederholungsfiguren und ihr Gebrauch bei den Griechen vor Gorgias* (Berlin 1969), 70 ff.

<sup>3</sup> Noch einmal wird dieser Refrain — grossräumiger sogar — in der 13. *Philippica* angewendet: § 2 *cum Antoniis pax potest esse?* § 5 *cum hoc quae pax potest esse?* § 16 *cum hoc pacem fieri posse credamus?* § 21 *cum hoc, M. Lepide, pax esse quae potest?* (vgl. auch § 49).

11 hic mihi etiam *Q. Fufus* ... *pacis commoda commemorat.*<sup>1</sup> Beide betonen, dass, so wenig sie die *commoda pacis* an sich bestreiten wollten — im Unterschied zu Demosthenes malt Cicero sie sogar aus, um sich selbst als Friedensfreund von Geblüt zu präsentieren (*Phil.* VII 7-9<sup>2</sup>; VIII 11) —, in dem jeweils zur Debatte stehenden Fall der Friede doch ein blosser Name sei, vor dessen Verführungs kraft es sich zu hüten gelte. So sagt Demosthenes von Philipp, dass er τοῦνομα ... τὸ τῆς εἰρήνης ὑμῖν προβάλλει (*Or.* IX 8); man dürfe aber nicht ἐκ τῶν δονομάτων μᾶλλον ἢ τῶν πραγμάτων über Krieg und Frieden entscheiden (*Or.* IX 15); und schon die *Gesandtschaftsrede*, die den späteren unter den Φιλιππικοὶ λόγοι preludiert (und Cicero gut bekannt ist<sup>3</sup>), weiss: ἡ δ' ὑπὲρ τῆς εἰρήνης ἀπολογία, καὶ εἰ μηδὲν ἄλλο, τοῦνομα γοῦν ἔχει φιλάνθρωπον<sup>4</sup> (*Or.* XIX 95). Von der 7. *Philippica* an, der ersten Rede, in der Cicero eine Verständigung mit Antonius sogar für die Zukunft ausschliessen möchte, gibt es auch bei ihm diese Entlarvung der «Vokabel Frieden»: *Phil.* VII 19 *nec ego pacem nolo, sed pacis nomine bellum involutum reformido* (ähnlich XII 17 *quoniam sub nomine pacis bellum lateret*); XIII 1 *dulce enim etiam nomen est pacis...* (vgl. XII 9 *pacisque dulcissimum et pulcherrimum nomen* und auch schon *Phil.* II 113 *nomen pacis dulce est*). Mit psychologischem Gespür weist er auf die in ganz Italien demoralisierende Wirkung dieser Frie-

<sup>1</sup> Eine weitere Imitation gerade der *Cherronesrede* (§ 66) findet sich in § 9 der achten *Philippica*; s. Weische 106. Vielleicht ist auch *Phil.* VIII 4 angeregt durch *Or.* VIII 60.

<sup>2</sup> Diese bei Cicero wohl einzigartige Periode mit doppelter Parenthese und leicht anakoluthischem Neueinsatz hat ihr äusserliches Vorbild in der ersten Rede gegen Aristogeiton, Dem. *Or.* XXV 25 f. Der Effekt der Perioden ist aber recht verschieden.

<sup>3</sup> Vgl. Cic. *Orat.* 111 (die *Gesandtschaftsrede* als Beispiel des gemischten Stils) und die bei Weische 200 f. aufgelisteten Imitationen.

<sup>4</sup> Vgl. auch *Or.* XIX 336 μὴ λέγ' ὡς καλὸν εἰρήνη, μηδ' ὡς συμφέρον, was z.T. Ciceros *partition* in *Phil.* VII entspricht (§9): *cur igitur pacem nolo? quia turpis est, quia periculosa, quia esse non potest.* Aber natürlich sind das geläufige Dispositionsprinzipien der symbuleutischen Rede (R. VOLKMANN, *Die Rhetorik der Griechen und Römer* (Leipzig 1885), 304).

densparole hin: *Phil. XII 10 his igitur omnibus victoriam sperantibus pacis nomen adferemus, id est desperationem victoriae?* (ähnlich V 25 f. zum *nomen ipsum legatorum*)<sup>1</sup>. Um dann aber schliesslich die wahre Friedensliebe für sich selbst zu reklamieren: *Phil. VII 25 ... cavete, per deos immortalis!, patres conscripti, ne spe praesentis pacis perpetuam pacem amittatis; XIV 20 ... ut ego qui omni tempore verae pacis auctor fuisset huic essem nomini pestiferae pacis inimicus.*

Wo Krieg ist, muss ein Feind sein. Hier kann sich Demosthenes mit Philipp leichter tun, denn dieser war ja jedenfalls vor dem Philokratesfrieden (357-346) erklärtermassen Athens ἐχθρός gewesen. Cicero dagegen<sup>2</sup> hat einige Kunst aufzubieten, um den Konsul bzw. Exkonsul zum *hostis* zu stempeln<sup>3</sup>. Ähnlich wie Demosthenes bezüglich des πόλεμος

<sup>1</sup> Die Rede, in der sich Cicero selber mit einer Verständigung, ja vielleicht sogar mit seiner eigenen Teilnahme an einer Friedensgesandtschaft einverstanden erklärt hatte (*Phil. XII 1; VII 16 f.*), hat er bezeichnenderweise nicht als *Philippica* ediert.

<sup>2</sup> Vgl. dazu auch Taddeo 12 f.

<sup>3</sup> Vgl. dazu besonders Frisch 150 f. Ciceros Argumentation ist immerhin nicht so sophistisch, wie sie vor allem Symes Referat (S. 162) erscheinen lässt. — Parallel zum äusseren Feind Antonius entwickeln sich seine römischen Helfershelfer zu «inneren Feinden» (*Phil. XIV 12 hostes domestici*), die ebenfalls bei Demosthenes vorgebildet waren, vgl. *Or. VIII 61 τοὺς ἐν αὐτῇ τῇ πόλει ... ἐχθρούς*, ähnlich *Or. IX 53*. Aus Demosthenes (oder Pseudodemosthenes) stammt auch der Vergleich des Staatsfeindes mit dem unheilbar erkrankten Körperteil: *Phil. VIII 15 in corpore si quid eius modi est quod reliquo corpori noceat, id uti securique patimur ... sic in rei publicae corpore, ut totum salvum sit, quicquid est pestiferum amputetur*. Die unmittelbare Anregung zum Vergleich mit dem Staats-«Körper» mag von der 2. Olympischen Rede ausgehen (*Or. II 21 ὁσπερ γάρ ἐν τοῖς σώμασιν ... οὕτω καὶ τῶν πόλεων ...*), dahinter steckt aber jedenfalls ein Bild der 1. Rede gegen Aristogeiton, die auch in der Formulierung nachklingt: *Or. XXV 95 δεῖ ... ὁσπερ οἱ λατροί, δταν καρκίνον ἢ φαγέδανον ... ἰδωσιν, ἀπέκαυσαν ἢ δλως ἀπέκοψαν, οὕτω τοῦτο τὸ θηρόν ὑμᾶς ἔξορισαι, δῆψαι ἐκ τῆς πόλεως, ἀνελεῖν* (zur Tötung des «Tiers»: *Phil. IV 12 belua ... obruatur*; vgl. III 28; VII 27; XIII 5 u.ö.). Cicero kommt hier dem Wortlaut des Originals näher als bei den früheren Imitationen in *Catil. II 11* (Weische 68 f.) und *Sest. 135 ei medentur rei publicae qui exsecant pestem aliquam tamquam strumam civitatis*. Vgl. aber auch schon *Off. III 32* (über Tyrannenmord) *etenim, ut membra quaedam amputantur, si ... nocent reliquis partibus corporis, sic ista in figura hominis feritas et immanitas beluae a communi tamquam humanitate corporis segreganda est*. Nicht Demosthenes, sondern Cicero klingt nach in *Ov. Met. I 190 f.* (vgl. Bömer z. St.).

(*Or. IX* 15; *XI* 1) arbeitet er hier mit einer Antithese von Wort und Sache: Wenigstens *de facto* sei Antonius als Feind zu behandeln. Auch dies beginnt sogleich in der Rede vom 20. Dezember 44. *Phil. III* 14 ... *iudicetur non verbo, sed re non modo non consul, sed etiam hostis Antonius*; *Phil. IV* 1 *nam est hostis a senatu nondum verbo appellatus, sed re iam iudicatus Antonius* (vgl. §§ 6<sup>1</sup>; 8; 14; *Phil. V* 21; 25). Von Mitte Januar an kann dann der Senat bereits auf sein eigenes angebliches Urteil festgelegt werden (*Phil. VII* 10-13)<sup>2</sup>: Jedenfalls implizit sei Antonius längst als *hostis* bezeichnet. Zu einer förmlichen *hostis*-Deklaration kommt es innerhalb des Zeitraums der vierzehn *Philippiken* nicht mehr, und auch rhetorisch war eine solche Erklärung nur möglich, wenn man die Sache der republikanischen *libertas* mit der des Staats schlechtweg identifizierte. Hier folgte der Senat Ciceros demosthenischem Modell begreiflicherweise recht zögernd, umso mehr, als ja der junge Octavian wahrlich ein nur zweifelhafter Patron römischer Freiheit scheinen konnte.

Nun, als solchen wagt den Adoptivsohn Cäsars selbst Cicero nicht seinen Hörern zu präsentieren. Und doch erhält auch er — und damit kommen wir zum zweiten Komplex demosthenischer Topoi bei Cicero — seinen Platz in dem mit dem Vorbild der Φιλιππικοὶ λόγοι gesetzten Koordinatensystem. Schon Taddeo hat zur *3. Philippica* auf Ciceros Orientierung an den drei olynthischen Reden hingewiesen<sup>3</sup>. Dort hatte Demosthenes den i.J. 349 aus Olynthos gekommenen Hilferuf und das damit sich bietende Bündnis zu einem förmlichen Göttergeschenk für die Athener gemacht: *Or. I* 10 ... τὸ ... πεφνέναι.

<sup>1</sup> Die Zwischenrufe, die Cicero hier (und ähnlich in *Phil. VI* 3) dokumentarisch festhält, bezeugen, dass sich das Volk leichter zu ‘*hostis*-Erklärungen’ hinreissen lässt als der zurückhaltendere Senat; vgl. D. MACK, *Senatsreden und Volksreden bei Cicero* (Würzburg 1937), 55 f.

<sup>2</sup> Ähnlich wie in *Phil. VIII* und *XIII* (vgl. *supra* S. 7 und Anm. 3) kehrt die Frage *non hostem tum Antonium iudicavistis?* mit leichten Variationen refrainartig wieder.

<sup>3</sup> Taddeo 2 ff.

... τιν' ἡμῖν συμμαχίαν τούτων ἀντίροπον, ἐν βουλώμεθα χρῆσθαι, τῆς παρ' ἔκείνων (*sc.* τῶν θεῶν) εύνοίας εὐεργέτημ' ἀν ἔγωγε θείην.<sup>1</sup> II 1 τὸ γὰρ τοὺς πολεμήσοντας Φιλίππων γεγενῆσθαι ... δαιμονίᾳ τινὶ καὶ θείᾳ παντάπασιν ἔοικεν εὐεργεσίᾳ (vgl. II 2 τῶν ὑπὸ τῆς τύχης παρασκευασθέντων συμμάχων καὶ καιρῶν, IV 42 δοκεῖ δέ μοι θεῶν τις ... τὴν φιλοπραγμοσύνην ταύτην ἐμβαλεῖν Φιλίππων). So kann auch Cicero das unvermutete Auftreten Octavians (wie das Verhalten des D. Brutus) als die grosse Chance interpretieren, die der Himmel den Römern schenke. Sofort in der *dritten Philippica* äussert sich dieser (für Cicero ja fast selbstmörderische) Glaube an den «göttlichen Knaben» (vgl. *Phil.* III 3):<sup>2</sup> *Phil.* III 32 *non tempore oblato ... deorum immortalium beneficio utemini ?* § 34 *di immortales nobis haec praesidia dederunt ...* § 36 ... *quorum opprimendorum di immortales incredibilem rei publicae potestatem et fortunam dederunt.* Weniger auf die Chance als auf die schon gewährte göttliche Hilfe wird abgehoben am Beginn des neuen Jahres: *Phil.* V 43 *quis tum nobis, quis populo Romano obtulit hunc divinum adolescentem deus ?* Sein Erscheinen hatte das Plötzliche, Mühelose, das der Götterepiphanie eigen ist (a.O.): *qui,*

<sup>1</sup> Nur äusserlich ähnelt auch eine Formulierung aus der *Gesandtschaftsrede*, *Or. XIX* 256.

<sup>2</sup> Bekannt ist, dass Cicero anfänglich Octavian gegenüber skeptisch war (Frisch 145 ff.), aber die (falsche) Prophezeiung in *Phil.* V 51 entspricht wohl in dieser Zeit subjektiv der Wahrheit: *promitto, recipio, spondeo* [dies nach der *Rede gegen Leptines*, *Or. XX* 100 ἐγγυώμεθ' ἡμεῖς ... ἐγγυώμεθα, ὑπισχυόμεθα, vgl. aber auch schon Cic. *Leg. agr.* II 103 *promitto, recipio, pollicor*; Cicero kennt die Leptinea, s. *Orat.* 111], *patres conscripti, C. Caesarem talem semper fore civem qualis hodie sit qualemque eum maxime velle esse et optare debemus.* Man denke, welche Sorgen eben damals Cicero mit seinem eigenen Sohn hatte; dass der mit diesem etwa gleichaltrige Octavian ihn «Vater» nannte (*ad Brut.* I 17, 5); dass er als ein Mann des Militärs sich eben dort auszeichnete, wo Cicero stets sein eigenes Manko gefühlt hatte: Verständlich, dass er in ihm den politischen Erben sehen wollte, der den Bürgerkrieg zur Ruhe bringen könnte, wie ihm das sogar Jupiter im Traum gewissagt haben soll (Plut. *Cic.* 44, 3-5; Parallelüberlieferung in der Ausgabe von Ziegler), was man nicht von vornherein für unhistorisch halten sollte, obwohl der Traum natürlich später aus den entsprechenden *loci Demosthenici* der *Philippiken* herausgesponnen sein könnte. Dass Cicero an den «Gottgesandten» glaubt, bezeugt auch *ad Brut.* II 5, 2 *itaque res in eum locum venerat, ut, nisi Caesari Octaviano deus quidam illam mentem dedisset...*

*cum omnia ad perniciem nostram pestifero illi civi paterent, subito praeter spem omnium exortus prius conficit exercitum ... quam quisquam hoc eum cogitare suspicaretur.* Ebenso *Phil.* XIII 18 quo tempore di ipsi immortales praesidum improvisum nec opinantibus nobis obtulerunt (vgl. *Or.* IX 38 τὸν ... καιρὸν ... δὸν ἡ τύχη καὶ τοῖς ἀμελοῦσιν κατὰ τῶν προσεχόντων πολλάκις παρασκευάζει). Das ist ein Aspekt des göttlichen « Von selbst »<sup>1</sup>, der auch in der 3. *Philippica* erschienen war: III 7 ... *ea quae sua sponte clarissimus adulescens ... gessit*; vgl. *Or.* X 31 συμβέβηκε δεύτυχήματ' ἀπὸ ταύτομάτου, οἵς ἂν χρησώμεθ' ὁρθῶς, ίσως ἂν γένοιτο τὰ δέοντα (und *Or.* I 7 νυνὶ γάρ ... γέγονεν αὐτόματον, *Or.* I 9 καιρὸς ἥκει τις ... αὐτόματος τῇ πόλει). Schliesslich ist nicht nur Octavians Tun, sondern sein Dasein selber schon von Gott: *Phil.* XII 9 *C. Caesarem, deorum beneficio natum ad haec tempora ...* (ähnlich XIII 46 *Caesar ... deorum immortalium beneficio rei publicae natus est*; XIV 25). Insgesamt tritt aber diese Weise, Octavian zu feiern, im Laufe der *Philippiken* zurück.

Die Vorstellung des « Göttergeschenks » ist bei Demosthenes nur Teil eines allgemeinen Gedankens, der wie kein anderer die Φιλιππικοὶ λόγοι (und davon besonders die *olynthischen Reden*) bestimmt: dass nunmehr der entscheidende Zeitpunkt, der καιρός, gekommen sei, den es tatkräftig zu nützen gelte<sup>2</sup>: *Or.* I 2 δὲ μὲν οὖν παρὸν καιρός, δὲ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μόνον οὐχὶ λέγει φωνὴν ἀφιεὶς<sup>3</sup> δτὶ τῶν πραγμάτων ὑμῶν ἐκείνων αὐτοῖς ἀντιληπτέον ἔστιν ... I 8 οὐ δεῖ δὴ τοιοῦτον... παραπεπιωκότα καιρὸν ἀφεῖναι (vgl. I 9; I 11; I 20; I 24; III 6; III 16; VIII 34; XV 2). Diese Betonung des καιρός erfolgt meist mit einem Blick zurück auf die Ver-

<sup>1</sup> Vgl. W. STROH, in M. von ALBRECHT/E. ZINN (edd.), *Ovid* (Darmstadt 1968), 569 f. (mit Hinweis auf Weinreich).

<sup>2</sup> Vgl. Taddeo 1-12 zum « καιρός-theme ». Ich gebe hier im einzelnen nicht an, wo ich mit ihm übereinstimme bzw. von ihm abweiche.

<sup>3</sup> Vgl. zu diesem eindrucksvollen Bild neben den in A. WESTERMANNS Kommentar nachgewiesenen Parallelen (Berlin 8<sup>1883</sup>) bes. auch Dion. Hal. *Dem.* 54 (über den mündlichen Vortrag einer Partie aus Demosthenes): οὐκ αὐτὰ βοῆ καὶ διδάσκει πῶς αὐτὰ δεῖ λέγεσθαι, μόνον οὐ φωνὴν ἀφιέντα;

säumnisse der Vergangenheit. Aber « auch jetzt noch », pflegt Demosthenes zu formulieren, sei es möglich, den Gang der Dinge zu verändern: *Or. II* 30 ... ὑμῶν αὐτῶν ἔτι καὶ νῦν γενομένους ..., VIII 77 ... οἵσως ἀν., οἵσως καὶ νῦν ἔτι βελτίω γένοιτο, IX 76 καὶ οἴομαι καὶ νῦν ἔτι ἐπανορθωθῆναι ἀν τὰ πράγματα ... (vgl. III 33 ἀλλὰ νῦν γ' ἔτι, IX 4 ἔτι). Nichts weist gerade Ciceros 3. Rede so sehr als Musterphilippica im engeren Wortsinn aus wie dieses ἔτι καὶ νῦν, das bei ihm schon im ersten Satz, wenn auch etwas verwandelt, als ein *aliquando* (« endlich wenigstens ») erscheint: *Phil. III* 1 *Serius omnino, patres conscripti, quam tempus rei publicae postulabat, aliquando tamen convocati sumus ...*<sup>1</sup>; § 29 ... *aliquando ... patrium animum ... capiamus ...; § 34 ... amplissimi orbis terrae consili principes vos esse aliquando recordamini.* Für καιρός fehlt, wie schon Taddeo festgestellt hat<sup>3</sup>, die entsprechende lateinische Vokabel (Cicero behilft sich mit *tempus, dies, tempus oblatum, occasio oblata, potestas*); die auf Benutzung des καιρός drängende rhetorische Frage ist dieselbe: *Phil. III* 2 *quae est igitur exspectatio aut quae vel minimi dilatio temporis?* Vgl. *Or. III* 16 τίνα γὰρ χρόνον ἡ τίνα καιρόν, δ. ἄ. 'Α., τοῦ παρόντος βελτίω ζητεῖτε; ἡ πόθ' ἀ δεῖ πράξετ', εἰ μὴ νῦν; VIII 50 ... τί μέλλομεν; ἡ πότ', δ. ἄ. 'Α., τὰ δέοντα ποιεῖν ἐθελήσομεν; (vgl. auch *Or. IV* 10). Sogar die wirkungsvolle Antithese in *Phil. III* 1 scheint (wenigstens in ihrem Kern) übernommen: *exspectantur Kalendae Ianuariae, quas non exspectat Antonius ... Or. VI* 14 οὐκοῦν φασι μὲν μέλλειν πρὸς τοὺς Θηβαίους αὐτὸν (*sc. τὸν Φίλιππον*) ὑπόπτως ἔχειν ... δὲ ταῦτα μὲν μέλλει καὶ μελλήσει γ', ... τοῖς Μεσσηνίοις δὲ ... συλλαμβάνειν οὐ μέλλει ...<sup>4</sup> Auch zwei förmliche Sentenzen gerade

<sup>1</sup> Vgl. *Phil. V* 30 *ieci ... fundamenta rei publicae [sc. in der 3. Philippica], serius omnino quam decuit ..., sed tamen...*

<sup>2</sup> Es ist natürlich klar, dass *aliquando* in den §§ 29-34 den ganzen letzten Jahren kontrastiert, in § 1 nur gerade auf die vergangenen Wochen geht; der Effekt des Drängens ist aber derselbe.

<sup>3</sup> Taddeo 4. — Vgl. im übrigen auch *Att. XVI* 8, 2 εὐκαιρίαν.

<sup>4</sup> Das « Abwarten » gerade des römischen Senats ist klarer vorgebildet in *Or. IV* 9 (μέλλοντας ἡμᾶς), wo aber die Antithese weniger deutlich ist; vgl. auch *Or. IX* 10 (περιμενοῦμεν); *IX* 35 (μέλλομεν καὶ μαλκίομεν); *XI* 17 (μέλλοντες ἀεί).

am Anfang der Rede sind deutlich demosthenisch. Die eine Parallele hat schon J. R. King im Kommentar notiert: *Phil.* III 2 *dies enim adfert vel hora potius, nisi provisum est, magnas saepe clades. Or.* IV 37 ... οἱ δὲ τῶν πραγμάτων οὐ μένουσι καιροὶ τὴν ἡμετέραν βραδυτῆτα καὶ εἰρωνείαν (wesentlich näher noch kommt hier freilich die *Gesandtschaftsrede*, *Or.* XIX 6 δτι πολλάκις, δ ἄ. 'Α., συμβαίνει πολλῶν πραγμάτων καὶ μεγάλων καιρὸν ἐν βραχεῖ χρόνῳ γίγνεσθαι, vgl. auch *Or.* XX 162 ... μικροὶ καιροὶ μεγάλων πραγμάτων αἴτιοι γίγνονται, was beides noch deutlicher imitiert ist in *Phil.* V 26 *minimis momentis, p.c., maxima inclinationes temporum fiunt ...*)<sup>1</sup>. Und wenn Cicero sehr eindrucksvoll die planbare Regelmässigkeit religiöser Veranstaltungen der Notwendigkeit eines raschen, spontanen Handelns im politischen Bereich gegenüberstellt (*Phil.* III 2 *certus autem dies non ut sacrificiis, sic consiliis exspectari solet*), so hat dies Taddeo überzeugend auf eine Anregung aus Dem. *Or.* IV 35 f. zurückgeführt, obschon dort der Gedanke an sich ein etwas anderer war<sup>2</sup>.

Aber auf den Nachweis der Abhängigkeit einer Einzelstelle kommt es hier nun wirklich fast gar nicht an. Es sind, wie man sieht, ganze Blöcke ähnlicher Formulierungen mit gemeinsamem Grundmotiv, die Cicero nachbildet. Und es ist vor allem das für die Φιλιππικοὶ λόγοι so charakteristische Drängen zur

üblichste Ausdruck für ein faules Zögern der Athener ist — mehr metonymisch als metaphorisch — « Sitzen », καθήσθαι: *Or.* II 23; II 24; IV 44; VIII 30; VIII 53, VIII 77; IX 75; XI 17 (nirgends bei Cicero). Nur implizit haben die Φιλιππικοὶ auch das « Verschlafen » (*Or.* X 6 οὐδὲ ἀνεγερθῆναι δυνάμεθα [vgl. *Or.* XIX 303 ἔγειρεται], ἀλλὰ μανθραγόραν πεπωκόσιν ... ἑοίκαμεν ἀνθρώποις]), das Cicero kennt: *Phil.* III 34 *si indormierimus huic tempori ...*; Vorbild könnte auch hier die *Gesandtschaftsrede* sein, *Or.* XIX 303 (ὑμᾶς δὲ καθεύδειν, als Zitat von Aischines).

<sup>1</sup> Die Topik dringt auch in den Briefwechsel: Cic. *ad Brut.* II 1, 1 *non enim ignoras, quanta momenta sint in re publica temporum...* Vgl. auch *Or.* IV 41 νῦν δέ επ' αὐτῇ τὴν ἀκμήν mit *Phil.* III 29 *res in id discrimen adducta est* (weniger überzeugend Taddeo 19 f.).

<sup>2</sup> Taddeo 6. — Demosthenes tadelte ja die Athener, dass sie ihre Politik nicht mit derselben Pünktlichkeit (τοῦ καθήκοντος χρόνου ~ certus dies) erledigen wie ihre Feste. Er wird also hier von Cicero überboten.

Aktion, worin er mit dem Vorbild übereinstimmt. Freilich, so wie Demosthenes seine Athener konnte er den römischen Senat nicht schelten, denn dieser war, man könnte sagen: nur allzu willig, sich von seiner Kriegstrompete (*Phil.* VII 3) in die Schlacht locken zu lassen — demgemäß findet sich die demosthenische Publikumsbeschimpfung nur gerade in Ansätzen<sup>1</sup>, und auch die Mahnung zum Handeln wird zwar in *Phil.* V noch einmal kraftvoll aufgenommen<sup>2</sup>, tritt in den späteren Reden aber eher etwas zurück —; dennoch sind auch seine *Philippiken* so angelegt, dass bis ans Ende das Ziel nicht erreicht ist, die Zuhörer aktiviert werden müssen. (Wir werden darauf zurückkommen.)

<sup>1</sup> In der 3. *Philippica* macht Cicero den Verantwortlichen Vorhaltungen darüber, dass nach dem Abgang des Antonius nicht längst eine Senatssitzung stattgefunden hat (vgl. dazu auch *infra* S. 29–30 Anm. 2). Spätere Schelten richten sich in der Regel mehr gegen die Senatsprominenz (bes. deutlich *Phil.* VIII 22) als gegen die schweigendere Mehrheit, mit der sich Cicero auch im Hinblick auf die Garderobe (*Phil.* VIII 32) solidarisiert. Sie betreffen vor allem die durchgeführte und die nachher geplante Gesandtschaft an Antonius (*levitatis* in *Phil.* V 3 entspricht der von Demosthenes ständig beklagten φρεδυμάτα). Am schärfsten ist das ironische *ergo ille* (sc. *L. Caesar*) *avunculus: num etiam vos avunculi qui illi estis adsensi?* (*Phil.* VIII 2), wodurch mir *Or.* XIX 238 f. verkürzt und überboten scheint (falls die Brüder des Aischines für ihn Fürsprache einlegen sollten, hätten die Richter nicht an das «συγγνώμη ἀδελφῷ βοηθεῖν» zu denken, sondern θτι τούτοις μὲν τούτῳ προσήκει φροντίζειν, ὑπὸ δὲ τῶν νόμων καὶ ὅλης τῆς πόλεως...). Auch der in der *praeterito* ausgesprochene Tadel wegen des Vergangenen ist demosthenisch: *Phil.* V 31 ...*fortasse non recte. verum praeterita omittamus* (vgl. *Phil.* VI 9 *sed praeterita omittamus*): *etiamne hanc moram...?* Vgl. *Or.* III 6 τὰ μὲν δὴ τότε πραχθέντ' οὐκ ἀλλος ἔχου νῦν δ' ... Aber natürlich ist das alles nichts im Vergleich mit dem berühmten πινάρον des Demosthenes, der es erklärtermassen darauf anlegt, nicht πρὸς ἡδονήν zu reden, jedenfalls in den Staatsreden. Der Unterschied zwischen den Rednern ergibt sich hier nicht nur aus der politischen Lage, sondern auch aus dem Naturell. — Eine echte Philippica in dieser Hinsicht ist übrigens die *Catorede* bei Sallust (*Catil.* 52).

<sup>2</sup> Fast wörtliche Reprise von *Phil.* III 1 findet sich in *Phil.* V 1 ... *hunc diem non exspectabant* und *Phil.* V 30 ... *semper flagitavi, ut convocaremur. ... serius omnino quam decuit ...* Vgl. im übrigen *Phil.* V 31 *omne malum nascens facile opprimitur* (ähnlich *Or.* XIX 262) ... *rem administrandam arbitror sine ulla mora et confessim gerendam*; *Or.* I 20 *ἀντιλάβεσθε τῶν πραγμάτων...* VIII 3 *τὴν ταχιστὴν*. *Phil.* V 34 *si autem lenius agetis, tamen eadem, sed fortasse serius decernetis*; *Or.* XIX 262 εἰ δὲ μή, σκοπεῖδ' ὅπως μὴ τηνικαῦτ' εἴ λέγεσθαι δόξει τὰ νῦν εἰρημένα, δέ τ' οὐδέ δέ τι χρή ποιεῖν ξέστε.

Schliesslich können wir noch ein drittes Bündel demosthenischer Motive bei Cicero bestimmen. Wie schon beiläufig erwähnt, hatte Demosthenes die Auseinandersetzung mit Philipp nicht als bloss zwischenstaatlichen Machtkampf interpretiert, sondern ihr einen ideologischen Überbau geschaffen: Der Barbarenkönig kämpfe gegen die Sache der griechischen, zumal der attischen Freiheit (*Or.* VI 25 τύραννος ἀπας ἐχθρὸς ἐλευθερία), wobei diese bald als Selbständigkeit nach aussen (*Or.* VIII 49; XI 22), bald als Demokratie im Innern (*Or.* VI 25; VIII 40 ff.) erscheinen konnte. Den zweiten Aspekt des Gedankens greift Cicero auf. Entschiedener als im Fall seiner früheren Feinde Catilina und Clodius (vgl. *Phil.* II 1) macht er den Kampf mit Antonius zu einem Prinzipienstreit zwischen Tyrannie und republikanischer Freiheit. (Natürlich war diese Überhöhung umso notwendiger, als gerade hier Ciceros ganz persönliche Abneigung auch von den kritischeren Zeitgenossen leicht erkannt werden konnte<sup>1)</sup>) Wie Demosthenes sieht er — auch dies sogleich in der 3. *Philippica* — in der Verteidigung der römischen Freiheit zugleich eine Rückbesinnung auf Tugend und

<sup>1)</sup> Vgl. bes. Plut. *Cic.* 45, 2 und 43, 1, wo m. E. sehr treffend von einer wechselseitigen Ablehnung κατά τὴν τῶν βίων ἀνομοιότητα die Rede ist. Zieht man die in-tyrannos-Topik aus Ciceros Invektiven ab, so bleibt, wenn ich recht empfinde, vor allem der Hass gegen das unrömisch Leichtlebige, ja Schauspielerhafte an Antonius, der mit theatralischen Auftritten am falschen Ort (Frisch [153] konstatiert « his innate urge for surprise and sensation ») den Bürger zu schockieren liebt. Aufschlussreich ist vor allem Ciceros doch unverhältnismässiger Protest gegen die Art, wie Antonius seine Cytheris der Öffentlichkeit präsentierte (*Phil.* II 57 f.) und gegen den an sich harmlosen Theatereffekt bei der Rückkehr aus Gallia Narbonensis (*Phil.* II 76 f.: *at videte levitatem hominis*); auch der (von Quintilian vielfach bewunderte) Abscheu gegen das öffentliche Erbrechen dürfte hierher gehören (*Phil.* II 63 *de nequissimo genere levitatis*), ja wohl auch die berühmte Lupercalienszene (*Phil.* II 84 ff.), bei der nicht zuletzt die aparte Dramaturgie (*accedis ad sellam ... diadema ostendis ... supplex te ad pedes abiciebas ... nudus es contionatus*) Cicero verstört zu haben scheint. Gerade auch diese persönlichen Ressentiments Ciceros machen ihn als historische Quelle so wertvoll für Antonius, der uns nun als « Gemisch von frauenberückendem Kavalier und machtgierigem Beserker » (Gelzer 349) plastisch vor Augen steht. Wie wenig wissen wir dagegen aus Demosthenes über Philipp!

Erbe der Väter. *Or.* III 36 ... ὑμᾶς ... ἀξιῶ ... μὴ παραχωρεῖν, ὡς ἄ. 'Α., τῆς τάξεως ἦν ὑμῖν οἱ πρόγονοι τῆς ἀρετῆς ... κατέλιπον. *Or.* IX 74 ὑμῖν οἱ πρόγονοι τοῦτο τὸ γέρας ἐκτήσαντο καὶ κατέλιπον ... (ähnlich *Or.* X 46; XIII 34). *Phil.* III 29 ... *patrium animum virtutemque capiamus* ... Denn Liebe zur Freiheit sei gerade den Athenern bzw. Römern angeboren: *Or.* IX 70 καὶ γάρ ἂν ἀπαντες δήπου δουλεύειν συγχωρήσωσιν οἱ ἄλλοι, ἥμιν γ' ὑπὲρ τῆς ἔλευθερίας ἀγωνιστέον. VIII 49 ... ἀνάξιον ... τῶν ... πεπραγμένων τοῖς πρόγονοις ... τοὺς ἄλλους πάντας "Ελληνας εἰς δουλείαν προέσθαι (vgl. X 50). XI 22 ... Ἀθηναίους δέ, οἵς πάτριόν ἔστιν μηδενὸς ἀκούειν ... ἐγκαταλείπειν τὰ ... τῶν προγόνων ἔργα. (Vgl. auch *Or.* XVIII 203; 296.) *Phil.* III 29 ... *ut ... libertatem propriam Romani et generis et nominis recuperemus* ... III 36 *ad decus et ad libertatem nati* (*Dem. Or.* VIII 42 πεφυκότες) *sumus*. VI 19 *aliae nationes servitutem pati possunt, populi Romani est propria libertas*. X 20 *omnes nationes servitutem ferre possunt* (besonders deutlich nach *Dem. Or.* IX 70): *nostra civitas non potest ... nos ita a maioribus instituti atque imbuti sumus ut omnia consilia atque facta ad dignitatem* (= ἀξιωμα, vgl. *Or.* IX 43, bes. IX 73) *et ad virtutem referremus*. XII 15 ... *nihil esse homini Romano foedius servitute*. Und so könne es nur die Entscheidung zwischen Kampf und Knechenschaft geben. *Or.* VIII 59 οὐκοῦν ὑπόλοιπον δουλεύειν οὐ γάρ ἄλλο γ' οὐδέν ἔστι, μεταξὺ τοῦ μήτ' ἀμύνεσθαι μήτ' ἀγειν ἡσυχίαν ἔτεσθαι.<sup>1</sup> VI 25 οὐ φυλάξεθ' ὅπως ... μὴ πολέμου ζητοῦντες ἀπαλλαγῆναι δεσπότην εὕρητε (vgl. *Or.* XVIII 203). *Phil.* III 33 ... *nisi servire malumus quam ne serviamus animis armisque decernere*. VIII 12 (an Calenus) *servitutem pacem vocas?* (vgl. 13,2) *maiores quidem nostri non modo ut liberi essent sed etiam ut imperarent arma capiebant: tu arma abicienda censes ut serviamus?*

<sup>1</sup> Die Logik des nicht leicht verständlichen Satzes würde entschieden gewinnen, wenn man nach ἄλλο γ' ein <ἐπει> einfügen wollte: Da es zwischen wehrloser Selbstpreisgabe (μήτ' ἀμύνεσθαι) und aufgezwungenem Krieg (μήτ' ἀγειν ἡσυχίαν ἔτεσθαι) kein Mittelding gebe, bleibe Athen, falls es nicht Krieg führe, nur die Knechenschaft.

Diese Vorstellung eines Kampfes für die Freiheit wird von Cicero in einer doppelten Weise gesteigert. Einmal indem er die Zuhörer (bezeichnenderweise in einer Volksrede) mit der Behauptung schreckt, dass es Antonius darauf abgesehen habe, seine Mitbürger nicht nur zu versklaven, sondern schlechtweg zu vernichten<sup>1</sup>. *Phil.* IV 11 *neque enim ille servitutem vestram, ut antea, sed iam iratus sanguinem concupivit.* IV 12 *agitur enim non qua condicione victuri, sed victurine simus an cum suppicio ignominiaque perituri.* Diese Horrorvision, die durch Dolabellas Mord an Trebonius einige Substanz zu bekommen scheint (*Phil.* XI 14), ist ein Stück weit immer noch demosthenisch: *Or.* I 5 ... ὅτι νῦν οὐ περὶ δόξης οὐδὲ ὑπὲρ μέρους χώρας πολεμοῦσιν (sc. οἱ Ὀλύνθιοι), ἀλλ’ ἀναστάσεως καὶ ἀνδραποδισμοῦ τῆς πατρίδος. VIII 60 οὐ γὰρ ὑφ’ αὐτῷ τὴν πόλιν ποιήσασθαι βούλεται Φίλιππος, ἀλλ’ ὅλως ἀνελεῖν<sup>2</sup>. Über Demosthenes hinaus geht Cicero aber, indem er das mögliche Scheitern der republikanischen Sache ausdrücklich in seine Paränese miteinbezieht und aus der Todessbereitschaft pathetische Wirkung gewinnt. Wiederum schon in der 3. *Philippica* heisst es (§ 35): *quod si iam — quod di omen avertant — fatum extremum rei publicae venit, quod gladiatores nobiles faciunt, ut honeste decumbant<sup>3</sup>, faciamus nos, principes orbis terrarum gentiumque omnium, ut cum dignitate potius cadamus quam cum ignominia serviamus* (vgl. schon § 29 ... *ut aut libertatem ... recuperemus aut mortem servituti anteponamus*). Dieser Gedanke an ein « Sterben in Schönheit » — das Gleichnis verrät wohl, dass

<sup>1</sup> Demgemäß ist es der Kampfgeist (*virtus*), nicht eigentlich die Freiheit, was in der 4. *Philippica* mit den üblichen demosthenischen Formulierungen (s. oben) als « römisches Erbe » hingestellt wird (IV 13): *virtus ..., quae propria est Romani generis et seminis. hanc retinete, quae so, Quirites, quam vobis tamquam hereditatem maiores vestri reliquerunt.* — Zum Thema « Sein oder Nichtsein » vgl. im übrigen auch Cic. *ad Brut.* II 5, 5 ... *nec quicquam aliud decernitur hoc bello, nisi utrum simus necne.*

<sup>2</sup> Das in manchem ähnliche *argumentum a minori* in *Phil.* III 4 (« wie grausam wäre Antonius erst mit uns verfahren, wo er doch schon ... ? »), wird von Taddeo (S. 8) auf *Or.* IX 35 zurückgeführt; aber eine nähere Parallele ergibt sich erst aus einer ungenauen Paraphrase von Cicero (« are we to expect, he will [!] be merciful [...] »).

<sup>3</sup> Richtig hat Michel (179 Anm. 14) hierzu auf Cic. *Tusc.* II 41 hingewiesen.

Cicero die göttlichen Zuschauer eines stoischen *theatrum mundi* vor Augen hat — lässt sich zwar tatsächlich mit Taddeo aus Demosthenes ableiten, aber gerade nicht — und das ist wichtig — aus den Φιλιππικοὶ λόγοι<sup>1</sup>, sondern aus der nach Chaironeia gehaltenen *Kranzrede*, wo Demosthenes den (Überlebenden unter den) Athenern nachträglich zu ihrem Freiheitsheroismus gratuliert. Es sind die berühmtesten Partien dieser berühmten Rede, die hier als Vorbild dienen, bes. *Or. XVIII* 199 ff.; 205 ... οὐδὲ ζῆν ἡξίουν (sc. οἱ τότ' Ἀθηναῖοι), εἰ μὴ μετ' ἐλευθερίας ἔξεσται τοῦτο ποιεῖν. So der wahre Patriot ... ὑπὲρ τοῦ μὴ ταύτην (sc. τὴν πατρίδα) ἐπιδεῖν δουλεύουσαν ἀποθνήσκειν ἐθελήσει καὶ φοβερωτέρας ἥγήσεται τὰς ψυχές καὶ τὰς ἀτιμίας, ἃς ἐν δουλευούσῃ τῇ πόλει φέρειν ἀνάργη, τοῦ θανάτου<sup>2</sup>. Der Kerngedanke der *Kranzrede* ist ja eben der, dass die Weltgeschichte nicht das Weltgericht sei, dass der militärische Widerstand gegen Philipp seine tiefere Berechtigung gehabt habe, obwohl er äusserlich nur Leid und Tod brachte. Erst Cicero, wie in Ahnung seines eigenen Schicksals, rückt diesen Gedanken in einen eigentlichen λόγος Φιλιππικός, also eine Rede, die zum Krieg aufruft; und er bringt ihn damit noch zu weit grösserem, heroischerem Effekt. Fast alle *Philippiken* sind durchdrungen von einem Gladiatorenpathos des Todesmuts, wie es in der Geschichte der europäischen Rhetorik wohl einzigartig ist<sup>3</sup>. Die demosthenische

<sup>1</sup> Doch nicht mehr als redensartlich ist *Or. IX* 65 τεθνάναι δὲ μωράκις κρείττον ἡ κολακείᾳ τι ποιῆσαι Φιλίππου (Häufung von «Toden» in anderem Sinn gibt es oft bei Demosthenes, vgl. Winkel zu *Or. XVIII* 217 = Bd. 2, 998 f.), was im übrigen bei Cicero mehrfach nachklingt: *Rab. perd.* 15 sed moreretur prius ... miliens quam .... *Phil. II* 112 non igitur miliens perire est melius ...; vgl. C. REHDANTZ / Fr. BLASS (edd.), *Demosthenes' ausgewählte Reden. Die neun philippischen Reden*, 2. Heft, 2. Abth. (Leipzig 1886), s.v. θνήσκειν, S. 84 f. und Theodor Körner im Jägerlied: «Die Freiheit ist das höchste Gut und gelt' es tausend Leben».

<sup>2</sup> Ähnlich auch im *Epitaphios*, *Or. LX* 26 ... θάνατον καλὸν εἴλοντο μᾶλλον ἢ βίον αἰσχρόν, wo jedoch das Leben derer gemeint ist, die in der Schlacht gefallen sind, nicht derjenigen, qui cum ignominia serviunt.

<sup>3</sup> Joseph Goebbels, sit venia nomini, hat selbst in den leidenschaftlichsten Partien seiner Kriegsreden die Möglichkeit des Untergangs nicht ernstlich ins Auge gefasst. Noch in der letzten Rede (auf Hitlers Geburtstag am 19. April 1945) wird

Antithese « Kampf oder Knechtschaft » wird durch die neue « Tod oder Freiheit » überboten. Wenn man bedenkt, dass dieser Gedanke seinem Ursprung nach aus der Tradition des griechischen Heldenbegräbnisses, des *ἐπιτάφιος λόγος*, stammt<sup>1</sup>, so erscheint Cicero hier gewissermassen als prospektiver Leichenredner seiner selbst.

Interessant ist, dass die beiden Reden an das offenbar als weniger heldenhaft eingeschätzte Volk dieses Thema teils meiden (*Phil. IV*), teils nur euphemistisch streifen: *Phil. VI* 19 *aut vincatis oportet, Quirites, quod profecto et pietate vestra et tanta concordia consequemini, aut quidvis potius quam serviatis*. Nur im Senat kann sich Cicero hier voll entfalten, am schärfsten und unverblümtesten in der 7. *Philippica*<sup>2</sup>: § 14 *quod si non possumus facere — dicam quod dignum est et senatore et Romano homine — moriamur*; etwas breiter und gefälliger in der achten (§ 29) und vor allem der zehnten Rede (§§ 19-20), wo (schon in leicht philosophischer Tönung) die *servitus* als der wahre Tod hingestellt wird und nicht einmal eine förmliche Unsterblichkeit auf Kosten der Freiheit erstrebenswert scheint. Auch die letzten Reden wiederholen den Gedanken, der — die Entwicklung läuft umgekehrt zu der des *καιρός*-Motivs — fast Hauptthema der *Philippiken* wird: *Phil. XI* und *XII* haben ihn zwar nur beiläufig (XI 24; XII 2; vgl. auch *Fam. X* 27, 1), umso eindrucksvoller erscheint er in *Phil. XIII*, wo er an einer Stelle der personifizierten *Sapientia* in den Mund gelegt wird. (Es ist die einzige Partie in Ciceros rednerischem Gesamtwerk, wo die Philosophie gewissermassen selber zu Worte kommt<sup>3</sup>.) *Phil.*

« ein neuer, glücklicher Anfang zu einer Blütezeit des Deutschtums ohnegleichen » prophezeit (Goebbels-Reden, hg. v. H. HEIBER, Bd. 2 (Düsseldorf 1972), 454).

<sup>1</sup> Vgl. *supra* S. 19 Anm. 2.

<sup>2</sup> Taddeo (S. 67) bezeichnet sie — aber doch schwerlich zu Recht — als « the most Demosthenic of the speeches ».

<sup>3</sup> So dass der Eindruck entsteht, als wollte Cicero den obersten Lehrsatz seiner Rhetorik (*Orat. 14 sine philosophia non posse effici quem quaerimus eloquentem*, vgl. natürlich bes. *De orat. III* 55 ff.) hier fast sphragisartig an das Ende seiner Reden einrücken.

XIII 6 sin<sup>1</sup> responderit (sc. *Sapientia*): ‘tu vero ita vitam corpusque servato, ita fortunas, ita rem familiarem, ut haec libertate posteriora ducas itaque his uti velis, si libera re publica possis, nec pro his libertatem, sed pro libertate haec proicias tamquam pignora iniuriae’, tum sapientiae vocem audire videar eique uti deo paream. So ist es also der zum Appell umgestaltete Gedanke der *Kranzrede*, welchen ausgerechnet die Philosophie hier im Munde führt. Man spürt, welche Bedeutung für Cicero die Nachricht gehabt haben kann, dass Demosthenes Schüler Platons gewesen sei<sup>2</sup>. Denn nicht weniger als der Verfasser der Φιλιππικοὶ λόγοι spricht hier ja der Sokrates des platonischen *Kriton*, der die (ebenfalls personifizierten!) Gesetze auftreten lässt, um sich von ihnen den Weg zu einem Tod in Würde (46 d ἀποθνήσκειν καλῶς) weisen zu lassen<sup>3</sup>: Auch bei ihm war die Stimme der Gesetze zugleich die Stimme Gottes, wie es in den letzten Worten des Dialogs heißt: (54 e) ... πράττωμεν ταῦτη, ἐπειδὴ ταῦτη ὁ θεὸς ὑφηγεῖται. (*uti deo paream*). Demosthenes und Platon konvergieren.

So nimmt es auch nicht wunder, dass noch ein letzter und krönender Gedanke in Ciceros *Philippiken* wie auf Demosthenes so auf Platons Sokrates zurückführt. Wiederum im *Kriton* steht (51 a-b): ... ὅτι μητρός τε καὶ πατρός καὶ τῶν ἄλλων προγόνων ἀπάντων τιμιώτερόν ἔστιν ἡ πατρίς ... ἔάντε εἰς πόλεμον ἄγγη τρωθησόμενον ἢ ἀποθανούμενον, ποιητέον ταῦτα ... καὶ οὐχὶ ὑπεικτέον οὐδὲ ἀνα-

<sup>1</sup> Die vorhergehende hypothetische Antwort der *Sapientia* besteht in der Empfehlung einer unheroischen, eher epikureischen (§ 6 *fugiam omne discrimen*) Lebensweisheit, die verworfen wird: Cicero, der akademische Eklektiker, konstatiert hier also explizit auch die Tatsache, dass es nicht nur eine einzige Philosophie gibt. Die Entscheidung fällt bezeichnenderweise nicht im Bereich rationaler Überlegung, sondern als eine Art Glaubensentschluss (vgl. zu diesen Kategorien W. GÖRLER, *Untersuchungen zu Ciceros Philosophie* (Heidelberg 1974), bes. S. 206): *videar, paream* (« ich will » glauben und gehorchen).

<sup>2</sup> Vgl. Cic. *De orat.* I 89; *Brut.* 121 (dazu Kroll); *Orat.* 15; *Off.* I 4; E. DRERUP, *Demosthenes im Urteile des Altertums* (Würzburg 1923), 67 f.

<sup>3</sup> Sokrates sagt, ... ὅτι οὐ τὸ ζῆν περὶ πλείστου ποιητέον ἀλλὰ τὸ εὖ ζῆν (*Krito* 48 b), und nicht beachten dürfe man, ὅτι ... σὺ λέγεις τὰς σκέψεις (die falsche Weisheit, wie bei Cicero) περὶ τε ἀναλώσεως χρημάτων (*fortunam, rem familiarem*) καὶ δόξης καὶ παιδῶν τροφῆς ... (48 c).

χωρητέον οὐδὲ λειπτέον τὴν τάξιν ... Auch das hatte Demosthenes an der schon zitierten Stelle übernommen (*Or. XVIII* 205):<sup>1</sup> ... οὐδὲ ζῆν ἡξίουν, εἰ μὴ μετ' ἐλευθερίας ἔξεσται τοῦτο ποιειν. ἥγειτο γάρ αὐτῶν ἔκαστος οὐχὶ τῷ πατρὶ καὶ τῇ μητρὶ μόνον γεγενῆσθαι, ὀλλὰ καὶ τῇ πατρίδι. διαφέρει δὲ τί; δτι ὁ μὲν τοῖς γονεῦσι μόνον γεγενῆσθαι νομίζων τὸν τῆς εἰμαρμένης καὶ τὸν αὐτόματον θάνατον<sup>2</sup> περιμένει, ὁ δὲ καὶ τῇ πατρίδι ὑπὲρ τοῦ μὴ ταύτην ἐπιδεῖν δουλεύουσαν ἀποθνήσκει... Cicero hatte diese doppelte Antithese von Eltern und Vaterland, natürlichem und heldenhaftem Tod, die ihm an sich gut bekannt war<sup>3</sup>, auch in den patriotischsten seiner früheren Reden ausgesepart. Nun schmückt sie die letzte *Philippica*, wo es im Nachruf auf die gefallenen « Söhne des Vaterlandes » in der *legio Martia* heisst (XIV 31 f.)<sup>4</sup>: *o fortunata mors quae naturae debita pro patria est potissimum redditia. Vos vero patriae natos iudico, quorum etiam nomen a Marte est, ut idem deus urbem hanc gentibus, vos huic urbi genuisse videatur*<sup>5</sup>. Aber diese (auch der Funktion nach Demosthenes nahekommende) Verwendung des Gedankens ist nur die letzte in einer Reihe von Formulierungen, in denen wenigstens eine Hälfte der Dop-

<sup>1</sup> So (nach älteren Kommentaren) Wankel, der mit F. Marx den gerade für Cicero wichtigen Hinweis auf das Beispiel der *sermocinatio* in der *Herennius-Rhetorik* (und [Plat.] *Epist.* 9, 358 A) gibt: *Rhet. ad Her.* IV 55 *sapiens (l) omnia rei publicae causa suscipienda pericula putabit. saepe ipse secum loquitur: 'non mihi soli, sed etiam atque adeo multo potius natus sum patriae; vita quae fato debetur saluti patriae potissimum solvatur ...'* (vgl. § 57). Es lässt sich also vermuten, dass Cicero diesen Gedanken zunächst bei der schulmässigen Behandlung der *sermocinatio* kennengelernt hat; das Schulbeispiel, dessen Quellen bei Platon und Demosthenes ihm später bekannt wurden, mag ihn dann mit dazu angeregt haben, in *Phil. XIII* eine ähnliche *sermocinatio* ausgerechnet der personifizierten *Sapientia* in den Mund zu legen.

<sup>2</sup> Schon von Gellius XIII 1 verglichen mit Cic. *Phil.* I 10 *praeter naturam etiam praeterque fatum*, vgl. Wankel zu Dem. a.O.

<sup>3</sup> Belege bei Weische 56 f., dessen Vergleich mit *Clauent.* 43 ich mit Wankel a.O. für weniger treffend halte.

<sup>4</sup> Hinweis darauf (nach Wankel a.O.) schon bei Ludolf Dissen.

<sup>5</sup> Diesen Zusatz hat schon Curio (s. den Komm. von King) mit einer Partie des demosthenischen *Epitaphios* (*Or. LX* 27 ff.), verglichen, wo die Tapferkeit der einzelnen Soldaten vom jeweiligen Heros ihrer Phyle hergeleitet wird.

pelantithese mit wechselnder Deutlichkeit als Aufforderung zum Heldentod gebraucht wird. (Dabei kann auch der verwandte Gedanke an die allgemeine Unausweichlichkeit des Todes in der sehr ähnlichen Partie *Or. XVIII* 97<sup>1</sup> hereinspielen.) So *Phil. V* 6: *an potest cognatio propior ulla esse quam patriae in qua parentes etiam continentur?* Anders in *Phil. X* 20: *cum vero dies et noctes omnia nos undique fata circumstent, non est viri minimeque Romani dubitare eum spiritum quem naturae debeat patriae reddere*<sup>2</sup>. Diese doppelte Todesmöglichkeit auch in *Phil. XII* 30: *vita mea ... patriae reservetur, mors aut necessitatem habeat fati aut, si ante oppentina est, oppetur cum gloria.* Besonders pikant für uns ist es, wenn der Vorrang der *patria* vor dem *pater* in der 13. *Philip-pica* ausgerechnet an dem Mann demonstriert wird, der später die Schuld am Tod seines zweiten «Vaters» tragen sollte: § 46 *quo maior adulescens Caesar ..., qui nulla specie paterni nominis nec pietate abductus umquam est et intellegit maximam pietatem conser-vatione patriae contineri.*

In derselben Rede findet man die Partie, die am deutlichsten im Sinne der *Kranzrede* gesprochen ist: *Phil. XIII* 5 ‘*at incertus exitus belli. est omnino fortium virorum, quales vos esse debetis, virtutem praestare — tantum enim possunt — fortunae culpam non extimescere.* Dies ist der schon erwähnte, der «philosophischste» Gedanke des Demosthenes: dass die rechte, tapfere Tat auch

<sup>1</sup> πέρας μὲν γὰρ ἀπασιν ἀνθρώποις ἔστι τοῦ βίου θάνατος, καλὸν ἐν οἰκίσκων τις αὐτὸν καθείρξας τηρήῃ. (nachgeahmt schon in Cic. *Rab. perd.* 21, Weische 68; vgl. bes. auch *Phil. IV* 13 ... *mortem quidem natura omnibus propositum*) δεῖ δὲ τοὺς ἀγαθοὺς ἀνδρας ἐγχειρεῖν μὲν ἀπασιν ἀεὶ τοῖς καλοῖς, τὴν ἀγαθὴν προβαλλομένοις ἐπίδα, φέρειν δ' ἀν δὲ διδῷ γενναῖος (zur antiken Berühmtheit der Partie s. Winkel z. St.). Den zweiten Teil gibt Cicero recht genau wieder in *Phil. XIII* 15 *speramus optima, pati vel difficillima malumus quam servire* (der demosthenische Euphemismus noch deutlicher in § 49 *nullum casum pro dignitate et libertate patriae non ferendum putare*). Besonders ähnlich aber auch schon *Sest. 143 speremus quae volumus, sed quod acciderit, feramus.*

<sup>2</sup> Der vorhergehende Gedanke: dass nicht einmal die *immortalitas*, wenn verbunden mit der *servitus*, zu wünschen wäre, weist diese ganze Partie zugleich als Überbietung von Homer *Il. XII* 322 ff. aus (was man längst mit Dem. *Or. XVIII* 97 verglichen hat).

bei äusserem Misserfolg ihren Wert behalte: *Or. XVIII 208* (unmittelbar nach dem berühmten Schwur bei den Marathonkämpfern) δι μὲν γὰρ ἦν ἀνδρῶν ἀγαθῶν ἔργον ἄπασι πέπρωκται· τῇ τύχῃ δ', ἦν δὲ διάμων ἔνειμεν ἐκάστοις, ταύτη κέχρηται.<sup>1</sup> Demosthenes selbst konnte ihn aus seinem früheren *Epitaphios* (mit einer gewissen Abwandlung) in die *Kranzrede* übernehmen.<sup>2</sup>

Der *Epitaphios* ist es dann schliesslich, der Cicero die Motive für den Schluss seiner letzten Rede liefert. Schon J. Mesk<sup>3</sup> hat gezeigt, dass Ciceros « Nachruf an die legio Martia » (*Phil. XIV 30 ff.*) als förmliche Übernahme der Gattung der attischen Gefallenenrede in die lateinische Literatur angesehen werden darf: Sowohl im Hinblick auf die Struktur wie auf einzelne Gedanken kann man sagen, dass er sich hier unverhüllter als sonstwo zu den griechischen Vorbildern seiner Redekunst bekannt hat. Vom *Epitaphios* des Demosthenes für die Gefallenen von Chaireoneia unterscheidet sich Ciceros Nachruf dabei in doppelter Weise: einmal dadurch, dass er nicht Besiegte, sondern Sieger zu rühmen hat (die letzten Worte: § 38 *qui morte vicerunt*) — dies gibt der Rede etwas Hoffnungsfrohes, was zumal die Zeitgenossen, die die Rede ja wohl erst nach der Nachricht über die vorläufig entscheidende Schlacht von Mutina lasen<sup>4</sup>, stark empfunden haben dürften —; zum andern dadurch, dass er den *Epitaphios* offenbar verwendet, um seine *Philippiken* wenigstens an dieser Stelle zu einer gewissen Ruhe zu bringen. Die Φιλιππικοὶ λόγοι des Demosthenes, wie sie Cicero als *Corpus*

<sup>1</sup> Vgl. bes. auch *Or. XVIII 306*: Die rechte Politik, wenn äusserlich misslungen, habe als Ergebnis doch, ... τὸ μηδένα μέμφεσθαι τὴν πόλιν μηδὲ τὴν προαίρεσιν αὐτῆς, ἀλλὰ τὴν τύχην κακίζειν (*fortunae culpan*) τὴν οὖτω τὸ πράγματα κρίνασσαν. Vor allem um dieses Gedankens willen rühmt Panaitios (bei Plut. *Dem.* 13, 5) von Demosthenes, er habe seine grössten Reden geschrieben ὡς μόνου τοῦ καλοῦ δι' αὐτὸ διάφετοῦ ὄντος. Und Quintilian (*Inst. XII 10, 24*) beweist aus dem Schwur bei den Marathonkämpfern, dass Demosthenes Schüler Platons gewesen sei.

<sup>2</sup> Dem. *Or. LX 19* τῇ τύχῃ πέπονθε τὸ συμβαῖνον, οὐχὶ τὴν ψυχὴν θιττηται τῶν ἐναντίων.

<sup>3</sup> S. *supra* S. 1-2 Anm. 2, vgl. Weische 108-112.

<sup>4</sup> Fälschlich spricht Taddeo (96 ff.) schon bezüglich unserer Rede von « the battle of Mutina ».

bekannt waren<sup>1</sup>, endeten gewissermassen offen: Nur aus der historischen Überlieferung wusste der Gebildete, dass die Niederlage von Chaironeia folgte; der *Epitaphios* ist den früheren Kriegsreden weder dem Inhalt noch der Überlieferung nach zugeordnet. Ciceros «Nachruf» dagegen scheint das Corpus der *Philippicae*, wie es uns vorliegt, wenigstens vorläufig mit einer Art Erfolgsmeldung abzuschliessen.

Wenigstens vorläufig! Denn auch die letzte Rede bietet keinen Abschluss in dem Sinn, dass sie nicht gekennzeichnet wäre durch jenes Drängende, Adhortative, was uns überhaupt für den Charakter der demosthenischen wie der ciceronischen *Philippiken* bezeichnend schien. Schon die ersten Sätze mit ihrem Protest gegen die vorgeschlagene Ablegung des *sagum* machen ja gerade dieses klar: dass der Krieg nicht zu Ende ist, dass das Entscheidende noch erreicht werden muss (die Entsetzung des D. Brutus), mit anderen Worten, dass auch diese Rede letztlich noch ein echter Φιλιππικὸς λόγος ist. Man hat es, wohl mit einem gewissen Recht, als geschmacklos empfunden, wie Cicero sogar noch in die warme Würdigung der Gefallenen seinen ganzen Hass gegen Antonius einströmen lässt (*Phil. XIV 32*)<sup>2</sup>: *illi igitur impii, quos occidistis, etiam ad inferos poenas parrcidi luent; vos vero qui extremum spiritum in victoria effudistis piorum estis sedem et locum consecuti.* Um wieviel würdiger scheint hier

<sup>1</sup> Cic. *Att. II 1, 3*: die *Philippicae orationes* als Vorbild für das «σῶμα» der *orationes consulares*.

<sup>2</sup> Weische 109: «Er hat offenbar nicht bemerkt, dass er dem religiös-philosophischen Gedanken seine Würde nahm [...]. Unerhört für einen ἐπιτάφιος λόγος ist die fast grausame Ausmalung des Sieggefühls in § 27: *o solem ipsum beatissimum qui, ante quam se abderet, stratis cadaveribus parcidarum cum paucis fugientem vidit Antonium.* Dabei könnte das Bild der (verschwindenden) Sonne durchganz äusserliche Assoziation aus Dem. *Or. LX 24* angeregt sein. Den Eindruck, den Cicero gerade diese Stelle gemacht hat, bezeugt die Nachahmung in Cic. *Lael. 47*. Vgl. auch den interessanten Hinweis auf Cic. *Att. IX 10, 3* bei M. SEYFFERT/C. F. W. MÜLLER im *Laelius-Kommentar* (1876; Nachdr. 1965, 324): Das Gleichnis des Demosthenes scheint Cicero zunächst besonders durch eine Anspielung des Atticus vermittelt worden zu sein, obwohl er den *Epitaphios* schon i. J. 56 benutzt; vgl. Dem. *Or. LX 17* mit Cic. *Sest. 86*.

das griechische Vorbild! Dem. *Or.* 34 οὓς παρέδρους εἰκότως ἂν τις φήσαι τοῖς κάτω θεοῖς εἶναι, τὴν αὐτὴν τάξιν ἔχοντας τοῖς προτέροις ἀγαθοῖς ἀνδράσιν ἐν μακάρων νήσοις. Es gilt aber, auch die Verschiedenheit der rednerischen Aufgaben zu bedenken. Demosthenes, dessen *Epitaphios* kein Φιλιππικὸς λόγος mehr ist, kann ganz in seiner Funktion als Lob- und Leichenredner aufgehen. Cicero dagegen hat den seinen zu höherem Zweck in die *Philippiken* integriert. Auch das Rühmen ist bei ihm der eigentlichen Aufgabe dieser Reden nur untergeordnet: den Hörern im Bewusstsein zu halten, dass man sich im Krieg befindet (§§ 1 f.; 8), dass Antonius Feind ist (§§ 6–10; 24 f.) und der Friede ein schädliches Wort (§ 20), dass auf dem jungen Caesar Roms Glück ruht (§ 25), dass es sich lohnt, fürs Vaterland auch zu sterben (bes. § 32). Es sind hier, mit der (nicht unbegründeten<sup>1</sup>) Ausnahme der Tod-Freiheit-Topik, noch einmal alle die grossen Themen versammelt, die von der *dritten Philippica* an den demosthenischen Kern dieser Reden ausmachen.

So lässt sich also eine wirkliche Imitation der Φιλιππικοὶ λόγοι jedenfalls für den engeren Zyklus von zwölf Reden (*Phil. III-XIV*)<sup>2</sup> nicht bezweifeln. Wenn Rudolf Preiswerk bezüglich wenigstens eines Topos gemahnt hat, dass das « was über die Freiheit des römischen Volkes wiederholt und in der Form von fast gleichlautenden Sentenzen gesagt » werde, « so sehr an seinem Platze » sei, « dass es nicht unter dem Einfluss » der entsprechenden « Stellen » des Demosthenes entstanden sein müsse<sup>3</sup>, dann mag das für die meisten der « Stellen » freilich

<sup>1</sup> Cicero wollte offenbar nicht sagen, die Legionäre seien für die Sache der *liberares publica* in den Tod gegangen; denn jedermann war klar, dass sie sich für Octavian aus anderen Motiven entschieden hatten (vgl. die Diskussion bei H. BOTERMANN, *Die Soldaten und die römische Politik in der Zeit von Caesars Tod bis zur Begründung des Zweiten Triumvirats* (München 1968), 45 ff.).

<sup>2</sup> Ich bin tatsächlich der Meinung (die freilich näher begründet werden müsste), dass Cicero die Reden III–XIV nachträglich selber zum Zyklus der *Philippiken* gestaltet hat, wogegen die ersten beiden « Philippiken » erst später hinzugekommen sein dürften.

<sup>3</sup> Preiswerk 33.

gelten, solange man sie isoliert betrachtet; wer auf das Ganze sieht, kann nicht mehr an eine zufällige Konvergenz glauben: Cicero wollte römischer Demosthenes sein, und er war es, zumindest in einem erstaunlichen Masse.

Wie ist er dazu geworden? Bekanntlich sollte ja schon das im Jahr 60 zusammengestellte Corpus der Konsulatsreden ein Gegenstück zu den *Φιλιππικοὶ λόγοι* sein (Cic. *Att.* II 1, 3), aber dabei hatte Cicero weder in inhaltlicher noch in stilistischer Hinsicht eine nähere Ähnlichkeit im Auge: Demosthenes war damals für ihn, wie er andeutet, nur das grösste Beispiel eines staatsmännischen, d.h. über den Bereich des Forensischen hinausragenden Redners<sup>1</sup>, eines Manns, in dem sich — wenn wir das Programm von *De oratore* zurückprojizieren dürfen — geistige Bildung, politische Einsicht und formale Redekunst vereinen sollten<sup>2</sup>. Der Streit mit den römischen «Attikern» gab dem Anspruch dann ein ganz anderes Aussehen. Jetzt (im *Brutus* und *Orator*) wurde der als Stilkünstler gewürdigte Demosthenes Zeuge dafür, dass gerade durch die Beherrschung auch des ‘grossen’, pathetischen Stils Cicero die echte attische Beredsamkeit verkörpere<sup>3</sup>. Zum Zweck der Apologetik

<sup>1</sup> *Fuit enim mili commodum, quod in eis orationibus quae Philippicae nominantur eni- tuerat tuus ille civis Demosthenes, et quod se ab hoc refractoriolo iudicali genere abiunxerat ut σεμνύτερος τις et πολιτικώτερος videretur, curare ut meae quoque essent orationes quae consulares nominarentur.* Die Höherbewertung der πολιτικοὶ λόγοι ist zugleich isokrateisch (Isocr. XV (*Antid.*) 46; 260; XIII (*Soph.*) 19 f.; XII (*Panath.*) 11) und aristotelisch (*Rb.* 1354 b 22). Vgl. auch Weische 190 f.

<sup>2</sup> Umstritten ist, wie weit schon in *De oratore* Ciceros Bewunderung für Demosthenes geht. Vgl. als extreme Meinungen: H. RAHN, in *Atti del I Congr. internazionale di Studi Ciceroniani* I (Roma 1961), 275 (zustimmend Castorina 28) und Weische 191 (vgl. auch Wootton 38 f.). Dass Demosthenes für Cicero die Vereinigung von *eloquentia* und *sapientia* verkörpert, ist wegen *De orat.* III 71 unbestreitbar; aber eine grössere Vorrangstellung unter den attischen Rednern hat er damals noch nicht.

<sup>3</sup> Die bekannten Äusserungen sind zusammengestellt etwa bei Castorina 32 f. Man trifft gelegentlich die Meinung, die sog. Attizisten hätten Lysias, Cicero dagegen Demosthenes für nachahmenswert gehalten. Das ist falsch. Ciceros Antipode Calvus wollte «attisch» in umfassendem Sinne sein (Cic. *Brut.* 284 f.; Quint. *Inst.* X 1, 115), er trat sicherlich seinerseits mit dem Anspruch auf, auch

dürfte Cicero in eben den Jahren vor den *Philippiken* die Werke des Demosthenes neu studiert haben; durch die Übersetzung der *Kranzrede*, ob nun ausgeführt oder nicht, wollte er den Nachweis führen, dass die Worte des Meisters in seinen eigenen Stil, nicht in den der Gegner, umzugiessen seien<sup>1</sup>. Die im engsten Anschluss an die *Kranzrede* verfasste zweite « *Philippica* » ist bekanntlich eine reine Buchrede, fast eine Stilübung (denn sie musste längere Zeit in der Schublade bleiben)<sup>2</sup>: So stark war noch in dieser ersten Phase der Auseinandersetzung mit Antonius die literarische Komponente in Ciceros Wunsch, römischer Demosthenes zu sein. Ja sogar später, wenn er für den Titel seiner probehalber im Scherz so genannten *Philippicae orationes* die Zustimmung ausgerechnet des Brutus sich einholt<sup>3</sup>, zeigt dies, dass ihm die Kontroverse noch lebendig ist: Brutus hatte er

römischer Demosthenes zu sein: Cic. *Brut.* 289 ‘*Demosthenem, inquit, imitemur*’ — wenn Cicero dies als letzte Ausflucht eines fast schon widerlegten Gegners interpretiert, so entspricht das genau einem Trick, mit dem er auch in seinen Reden zentrale gegnerische Argumente behandelt; s. W. STROH, *Taxis und Taktik* (Stuttgart 1975), 98 (*Caecin.* 90), 145 (*Q. Rose.* 51), 170 (*Tull.* 55). Dass der Stil des Calvus in seiner Erregtheit und Rauhigkeit tatsächlich demosthenisch war, bezeugt der ältere Seneca (*Contr.* VII 4, 8 *ad exemplum Demosthenis*). Nicht die Vorbildlichkeit des Demosthenes war zwischen Cicero und Calvus kontrovers, sondern die Frage, ob die demosthenische *vis* durch die Knappheit des Calvus oder die Breite Ciceros wiederzugeben sei: « they reproached each other with lack of force » (A. D. LEEMAN, *Orationis ratio I* (Amsterdam 1963), 141). Vgl. bes. auch die interessanten Überlegungen von Weische 178 ff.

<sup>1</sup> Mit Weische (S. 192 f. Anm. 148) neige ich dazu, *De optimo genere oratorum* für echt zu halten. — Eine Reminiszenz an Ciceros Studium der *Kranzrede* in dieser Zeit liegt vielleicht vor in *Fam.* X 1, 1 (vom September 44): *rei publicae sum voce revocatus*, vgl. *Or.* XVIII 170 καλούσης δὲ τῆς κοινῆς πατρίδος φωνῆς (andere Textgestaltung bei Winkel II 858), wo auch der Sinnzusammenhang ähnlich ist. Möglicherweise stammt auch das Griechischzitat in *Att.* XV 12, 1 (Juni 44: *noster vero καὶ μάλα σεμνῶς in Asiam ...*) aus der *Kranzrede*, vgl. *Or.* XVIII 35 μάλα σεμνῶς ὀνομάζων (denn es ist von dem Demostheniker M. Brutus die Rede).

<sup>2</sup> Vgl. *Att.* XV 13, 1; die Veröffentlichung dürfte zusammen mit der der ersten ‘eigentlichen’ *Philippiken* (III und IV) erfolgt sein (anders etwa M. GELZER, *Cicero*, 352 Anm. 51).

<sup>3</sup> So interpretiere ich Cic. *ad Brut.* II 3, 4 und II 4, 2.

ja durch die ihm früher gewidmeten Schriften für die Sache seines Stilideals gewinnen wollen.

Und doch war mit der grossen Invektive zu einem Teil auch schon die politische Rolle des Demosthenes (deutlicher noch als in den *orationes consulares*) übernommen: Cicero hatte die eigene Vergangenheit als die eines Staatsmannes im Sinne des Demosthenes interpretiert<sup>1</sup>. Am 20. Dezember 44 bekam er plötzlich die Möglichkeit, diese Rolle auch im Hinblick auf die Gegenwart zu aktivieren. Die Auseinandersetzung zwischen Octavian und Antonius war durch die Nachricht vom Handeln des D. Brutus, der dem Konsul seine Provinz vorenthalten wollte, in ein neues Stadium getreten: Für einen Moment überschnitten sich paradoxe Weise die Interessen des Cäsarsohnes und des Cäsarmörders, und so ergab sich die Möglichkeit — Ciceros lang anhaltender Erfolg beweist sie —, im Verein mit dem Senat die ganz grosse Koalition gegen Antonius aufzubauen. Geblendet von den Ereignissen der folgenden Monate könnten wir vielleicht meinen, das eigenartige Bündnis sei in diesem Augenblick ohnehin das Naturgegebene gewesen. Aber wir wissen, dass die entscheidende Senatssitzung ursprünglich zu anderem Zweck einberufen war und dass erst Cicero das Thema der Koalition mit Octavian und D. Brutus auf die Tagesordnung brachte<sup>2</sup>. Und da dürfen wir wohl vermuten:

<sup>1</sup> Vgl. Taddeo 33 ff.

<sup>2</sup> Cic. *Fam.* X 28, 2 nam cum senatum a.d. XIII Kalendas Ianuarias tribuni plebi vocavissent deque alia re referrent, totam rem publicam sum complexus egique acerrime senatumque iam languentem et defessum ad pristinam virtutem consuetudinemque revocavi magis animi quam ingenii viribus. hic dies meaque contentio atque actio spem primum populo Romano attulit libertatis recuperandae. (Vgl. *Fam.* XII 25, 2.) Die Relation der einberufenden Volkstribunen betraf den Schutz der Senatssitzung bzw. der designierten Konsulen am 1. Januar 43 (*Phil.* III 13; III 37); nur als höfliches Kompliment ist es gemeint, wenn Cicero unterstellt (*Phil.* III 13), sie hätten dabei schon weitergehende Beschlüsse im Auge gehabt. Syme (S. 162) meint freilich, der Inhalt der Relation sei nur ein Vorwand gewesen und als eigentlichen Grund der Sitzung habe man «an urgent dispatch from the governor of Cisalpine Gaul» anzusehen. Dies wird schlüssig widerlegt durch *Fam.* XI 6, 2, wo Cicero an D. Brutus schreibt, über seine (des Brutus) Verdienste wäre gänzlich geschwiegen

Dass Cicero diesen erstaunlichen καιρός erkannte und vor allem dass er ihn ergriff, dafür war zumindest auch seine schon vorhergehende Beschäftigung mit dem zum Vorbild gewordenen Demosthenes verantwortlich. Es ist ja nicht etwa so, dass er in die Welt der Φιλιππικοὶ λόγοι in den nun folgenden Monaten allmählich hineingewachsen wäre. Vielmehr ist sofort mit der *dritten Philippica* die volle Topik des Demosthenes gegeben. Vom ersten Satz, fast vom ersten Wort an — denn schon in *Serius omnino* liegt der halbe Sinn — reisst uns dieses Werk in die Stimmung gerade der *olyntischen Reden* hinein, der Reden also, die ohne Zweifel auch in dem Cicero vorliegenden Demosthenescorpus die Reden gegen Philipp eröffnet hatten<sup>1</sup>. Sein Hass auf Antonius, sein politisches Analysevermögen und nicht zuletzt die im Hinblick auf Stil und Politik erträumte Rolle des grossen attischen Redners — die Faktoren dieser Konstellation mussten zusammenwirken, damit Cicero in der Sternstunde des 20. Dezembers das zugleich politische und rednerische Konzept der *Philippicae orationes* hervorbringen konnte.

Ahnte er auch, dass das *nomen* ein *omen* sein könnte für die Sache der republikanischen Freiheit<sup>2</sup>? Dass er, wie wir sahen, die Φιλιππικοὶ λόγοι überboten hat, indem er, nicht aus ihnen, sondern aus der *Kranzrede* das leidenschaftliche Bekenntnis zur

worden, wenn nicht er (Cicero) in den Senat gekommen wäre. Dem Urheber eines «urgent dispatch» gegenüber könnte Cicero ja wohl nicht in dieser Weise die Unwahrheit sagen. Im übrigen widerspricht dieser Brief auch Ciceros eigener Behauptung, er habe seit langem eine Senatssitzung gefordert (*Phil.* III 1; Sternkopf 1913, 8 akzeptiert dies): Nach *Fam.* XI 6 hätte er ursprünglich, d.h. vor dem Edikt des Brutus, im Jahr 44 überhaupt nicht mehr den Senat besuchen wollen!

<sup>1</sup> In allen Handschriftenklassen (ursprünglich auch im Augustanus) stehen die *Olyntien* voran; so auch bei Dionysios von Halikarnass, Libanios und in der sekundären Überlieferung.

<sup>2</sup> Otto Seel (*Cicero: Wort, Staat, Welt* (Stuttgart 1961), 448) spricht in diesem Zusammenhang von der «ständig im Hintergrund stehenden Einsicht, dass es doch eine verlorene Sache sei, für die gekämpft werde» (wobei aber sonderbarweise die entsprechende Einsicht schon für Demosthenes selber angesetzt wird).

Todesbereitschaft entwickelte und mit ihm seine Reden krönte, das lässt eine solche Vermutung wohl nicht ganz abwegig erscheinen. Aber wie dem auch sei: Wer Ciceros *Philippiken* im Hinblick auf seinen eigenen Tod liest und sie mit dem berühmten, aber doch bequemeren Heldentodpathos der *Kranzrede* vergleicht, muss sich hier über das Verhältnis von Vorbild und Nachbildung überraschende Gedanken machen. Fast scheint es, als sei Demosthenes der Schauspieler, Cicero dagegen, trotz Maskenspiel, der eigentliche *actor veritatis*.

## DISCUSSION

*M. Leeman*: Der Vortrag von Herrn Stroh hat mich völlig von der Wichtigkeit des Demosthenischen Vorbildes in der Gedankenstruktur von Ciceros *Philippiken* überzeugt. Umsomehr wundert es mich, dass Cicero selbst die Bezeichnung *Philippicae* nur *iocans* hervorbringt. Sollen wir darin doch eine gewisse Relativierung des Maskenspiels hören, oder konnte er nur *ridens dicere verum*?

Weiterhin fällt mir immer die topische Verwandtschaft zwischen den *Philippiken* und der Phraseologie der *populares* bei Sallust auf, besonders in Bezug auf die Idee der *libertas*. Verwendet Cicero absichtlich die 'populare' Terminologie, um seine Gegner zu überbieten oder um eine breite Unterstützung zu gewinnen?

Meine dritte Frage betrifft die Todesbereitschaft und die Alternative «Tod oder Freiheit». Nicht lange vorher war es die Devise gewesen, die Catos Haltung in Utica bestimmt hatte. Sein Freitod war zuerst von Cicero selbst gefeiert und wurde dann zu einem festen Thema der Rhetorenschule. Wie soll ich es verstehen, dass Catos Selbstmord in den *Philippiken* nicht explizit erwähnt wird?

*M. Strob*: Die einschlägigen Äusserungen im Briefwechsel mit Brutus müssten tatsächlich genauer interpretiert werden. Zur Andeutung immerhin: Der Name *Philippicae* war zumal dem Demosthenesverehrer Brutus gegenüber eine rechte Anmassung; und so kann man begreifen, dass Cicero es zunächst nur im Scherz wagte, den Titel vorzuschlagen (wie eben jeder seine Eitelkeit durch Urbanität erträglich macht). Anderseits musste ihm am Einverständnis gerade des Brutus gelegen sein, was dieser, wie seine ironische Replik zeigt, wohl bemerkte.

Dem interessanten Vorschlag, mit der Betonung der *libertas* auch ein populares Schlagwort aufgenommen zu sehen, scheint zunächst die Volksrede *Phil.* IV zu widersprechen: Ausgerechnet hier wird ja (s. S. 18 Anm. 1) die *libertas* des üblichen Topos durch die *virtus* ersetzt.

Warum vom Helden der republikanischen *libertas*, von Cato, nicht die Rede ist? Cicero, der in seinem Kampf gegen Antonius vor allem auch auf die Cäsarianer setzte, musste es vermeiden, selbst als Pompeianer zu erscheinen. (Dies war ja die Propaganda des Antonius: der neuerliche Kampf sei nichts anderes als die Fortsetzung des alten Bürgerkrieges.) So konnte Cicero in den *Philippiken* an Cato nur denken, nicht von ihm reden.

*M. Calboli*: Sono d'accordo con quanto ha sostenuto il collega Stroh che cioè Cicerone nelle *Filippiche* ha imitato e largamente impiegato Demostene. Ciò è per me possibile per due motivi il primo dei quali non è stato, mi sembra, ricordato: 1) Cicerone usava come esercitazione — al modo di Crasso e degli altri oratori del suo tempo — rendere con parole latine orazione greche (cf. Cic. *De orat.* I 155 per Crasso e Quint. *Inst.* X 5, 2 per lo stesso Cicerone); 2) proprio in questi anni Demostene era divenuto il modello oratorio di Cicerone, anche nella sua polemica con gli Atticisti.

Io vorrei comunque richiamare l'attenzione anche su un altro elemento: la precedente pratica oratoria di Cicerone. Ad esempio la valutazione del giovane Ottaviano come inviato dagli dei ha un precedente nella *Maniliana* (Cic. *Manil.* 41: *Itaque omnes nunc in iis locis Cn. Pompeium sicut aliquem non ex hac urbe missum, sed de caelo delapsum intuentur*, cf. anche 48).

Ma soprattutto mi sembra importante riprendere un punto a cui ha fatto riferimento il collega Leeman: la figura di Catone Uticense. È probabilmente vero quello che ha osservato lo Stroh che Catone Uticense non è mai citato per evitare una radicalizzazione della lotta che avrebbe alienato i vecchi cesariani contrari ad Antonio. Ma ciò non basta, a mio parere. Io penso che il gesto di Catone Uticense e la sua influenza su Cicerone vada indagata anche per altre vie. Noi sap-

piamo che Catone Uticense lascio una eredità di lotta contro Cesare. Suo nipote Giunio Bruto la raccolse e, come ha osservato con la nota competenza ed acutezza Ronald Syme (*The Roman Revolution* (Oxford 1939), 58), anche le nozze di Bruto e Porcia avevano lo scopo di porre Bruto nella condizione di dover vendicare la morte di Catone. È preferibile morire che servire, dice Cicerone in *Phil.* III 29; 35, e anche la *προσωποποία* della *sapientia* fa pensare alla *sapientia* stoica, e lo stoicismo era la filosofia di Catone. Allora viene il sospetto che ci sia un altro elemento in giuoco in questa vicenda: l'impegno di Cicerone a non essere da meno di questi allievi della filosofia, lui che si considerava e pensava di essere considerato un oratore e un retore (cf. Cic. *Off.* I 2); l'emulazione quindi anche di un retore nel confronto dei filosofi. Ora Demostene, un oratore, un uomo dell'ambiente retorico, aveva combattuto per la libertà e anche Cicerone sapeva farlo. Nel mandare le sue *Filippiche* a Bruto Cicerone avrà voluto mostrare non solo le sue capacità oratorie e stilistiche. Quanto avrà influito questo motivo sulla accentuazione della dipendenza da Demostene? La cosa merita, a mio parere, di essere indagata.

Chiederei poi al Prof. Stroh se egli ha notato un aumento dell'imitazione di Demostene mano mano che Cicerone procedeva con le sue *Filippiche*, in altre parole se c'è più influenza di Demostene nelle ultime *Filippiche*.

*M. Strob*: Ich bedanke mich für viele Hinweise. Die Vorstellung des «Gottgesandten» steht natürlich im Zusammenhang mit manchen Äusserungen Ciceros, die Späterem im Kaiserkult präludieren; neu gegenüber Früherem ist die Art wie Cicero, an Demosthenes orientiert, das Erscheinen des jungen Caesar als *καιρός*, als zu ergreifende Chance für Rom deutet. Gerade das fehlt etwa im Pompeiusenkomion des Jahres 66.

Wie stoisch ist der Cicero der *Philippiken*? Es gibt ein Fragment des (Stoikers) Brutus über die Freiheit, das in seinem letzten Teil aus den *Philippiken* stammen könnte (bei Quint. *Inst.* IX 3, 95): *praestat enim nemini imperare quam alicui servire: sine illo enim vivere honeste licet, cum hoc vivendi nulla condicio est.* Auch die *sapientia* von

*Phil.* XIII 6, auf die Sie sich berufen, will ja alle Güter, sogar das Leben, für die Freiheit opfern. Aber ganz streng stoisch — trotz dem kompromisslosen Pathos — ist der Gedanke bei Cicero doch auch wieder nicht; denn an sich müsste sich ja der stoische Weise im Hinblick auf seine *virtus* auch mit äusserer Unfreiheit abfinden können, und dementsprechend soll Brutus gerade als Philosoph Catos Selbstmord ursprünglich missbilligt haben (Plut. *Brut.* 40, 7). Ich gebe allerdings zu, dass Ciceros Antithese von *virtus* und *fortuna* (*Phil.* XIII 5) mindestens ebenso stoisch wie demosthenisch klingt (s. S. 24 Anm. 1), aber darüber hinaus kann ich keine im engeren Sinn stoische Tendenz in seiner Demosthenesimitation finden.

Zum letzten Punkt: Soweit ich sehe, nimmt der Einfluss des Demosthenes in den *Philippiken* III-XIV insgesamt nicht zu; bezüglich der *καιρός*-Topik geht er, wie ich gesagt habe, sogar zurück (was einen rein sachlich-politischen Grund hat).

*M. Classen*: Zur Betonung der *libertas* in den *Philippischen Reden* und zu möglichen politischen (popularen) Tendenzen: Die Bedrohung der Freiheit wird von Cicero schon in seinen Konsulatsreden hervorgehoben, gleich zu Beginn in den *Reden gegen Rullus* *Acker gesetz*, und wenn auch vor allem die Gefahr einer Tyrannis beschworen wird, betont Cicero daneben die Notwendigkeit, die Freiheit zu verteidigen, vor allem in der *Zweiten Rede ad populum*, aber auch vor dem Senat am Schluss (21-22); von hier hat eine weitere Untersuchung über die *libertas* in den *Philippiken* auszugehen.

Namen römischer Werke, die auf griechische Vorbilder oder Originale hinweisen, gibt es schon früh, bei Ennius (*Eubemerus*) oder den Dramatikern. Gegen diese Parallelen, die die Bezeichnung *Philippicae* weniger ungewöhnlich erscheinen lassen könnten, lässt sich einwenden, dass bei Cicero eine andere Art der Nachahmung vorliegt. Damit stellt sich die Frage nach dem Verhältnis zum Vorbild hier. Grundsätzlich lassen sich drei Stufen der Nachahmung unterscheiden, die unbewusste, die bewusste (vgl. *supra* S. 26 ff.) und die bewusst-machende, die auch den Hörer die Nachahmung spüren lässt. Bemerkenswert ist nun, dass Cicero die *Philippischen Reden*

benutzt, aber nicht nennt, also das Vorbild und dessen Autorität rhetorisch nicht ausbeutet. Warum ? Cicero konzipiert seine Reden als politische Reden und hält sie (fast) alle vor dem Volk oder dem Senat, also vor einem Publikum, für das der Hinweis auf Demosthenes weniger bedeutsam ist — anders als für ein literarisch interessiertes Publikum. Man könnte daher vielleicht sagen, dass Cicero diese Reden nicht als philippische Reden gehalten, wohl aber publiziert hat.

*M. Stroh* : Ihre Unterscheidung der verschiedenen Typen der Nachahmung scheint mir wichtig und fruchtbar, auch über Cicero hinaus. Das Primärpublikum von Ciceros Reden (Senat, Volk) soll selbstverständlich die Demosthenesimitation nicht erkennen (im Hinblick auf dieses handelt es sich ‘nur’ um bewusste Nachahmung), anders das Sekundärpublikum, der rhetorisch interessierte Leser (ein nur politisch interessierter Leser müsste, ganz streng genommen, zum Primärpublikum gerechnet werden). So kann man den sonderbaren Titel erklären. Bei einem Dramentitel wie dem griechischen *Heautontimoroumenos* des Terenz ist es ja doch eine andere Sache, weil der genannte Titelheld immerhin auftritt — im Gegensatz zu König Philipp bei Cicero: *Er* kommt, wenn man so sagen darf, erst für das Sekundärpublikum herein.

*M. Michel* : Il est intéressant que l'évocation du titre *Philippiques* intervienne dans une conversation épistolaire avec Brutus. La ‘plaisanterie’ de Cicéron est pleine de sens: 1) En attaquant Philippe, il attaque un roi (c'est en ce sens qu'il parle de liberté; il ne se réfère plus au débat des *optimates* et des *populares*). 2) En évoquant Démosthène, il pose des problèmes stylistiques, qui dominaient précisément les dialogues sur l'éloquence de 46, où Brutus est présent. M. Stroh a raison, dans son bel exposé, de choisir une méthode qui consiste essentiellement à analyser une topique. Il en a fait ressortir les aspects universels et éternels (ici la défense de la liberté, par la guerre au besoin); il en a aussi montré le versant historique : il est certain que des notions comme liberté ou hasard se sont chargées,

entre Cicéron et Démosthène, d'un sens nouveau. Il en va de même pour les notions de gloire et d'immortalité. Nous rejoignons ici un dernier aspect, plus stylistique, de l'éloquence cicéronienne. L'oraison funèbre des *Philippiques* imite celle de Démosthène. M. Stroh a très justement cité Platon à son propos. Le *Ménexène* utilise le même schéma littéraire; mais Platon se réfère à Périclès. Un autre texte antique, bien connu de Cicéron, résume une oraison funèbre de Périclès. L'auteur en est Thucydide, modèle de certains néo-attiques comme Salluste. Or Denys d'Halicarnasse, peu après Cicéron, va présenter Démosthène comme un juste milieu entre Platon et Thucydide. Cicéron voyait déjà en lui le modèle du véritable atticisme.

Peut-on suggérer que l'esthétique rejoint ici étroitement la politique ? Je voudrais seulement indiquer ces arrière-plans, qui impliquent tout l'hellénisme: Périclès, modèle du *princeps*, est présent derrière Démosthène.

*M. Classen*: Das platonische Gedankengut in Ciceros *Philippischen Reden* geht wohl weniger auf dessen Demostheneslektüre als auf eine durch eigene Lektüre der Werke Platons erworbene Kenntnis zurück.

*M. Stroh*: Cicero kennt tatsächlich den platonischen *Menexenos* (*Orator* 151); und er könnte aus ihm sogar die Zweiteilung seines Aufbaus im Nachruf von *Phil. XIV* übernommen haben (31-33: an die Toten; 34 f.: an die Hinterbliebenen; vgl. *Menex.* 236 e). In *Phil. XIV* 34 klingt wahrscheinlich *Menex.* 248 c nach (« schönster Tod », « Loben statt trauern »). Weniger deutlich sind wohl die Ähnlichkeiten mit der Periklesrede des Thukydides; und schon angesichts der grossen Menge von Epitaphioi, die es gegeben hat, scheint es mir nicht wahrscheinlich, dass Cicero hier speziell auf Perikles als vorbildlichen Staatsmann hätte hinweisen wollen. Auch sogar auf Demosthenes selber scheint mir jedenfalls in dieser Schlusspartie weniger abgehoben als auf die Gattung des attischen Epitaphios im allgemeinen.

*M. Michel*: La théorie qui fait de Périclès le modèle du *princeps* est exprimée notamment dans le *De oratore* I 216. Elle se réfère à la fois au *Ménexène* et, plus précisément, à Thucydide II 65, 8-9, qui décrit en Périclès le « premier » citoyen, devant ses pouvoirs, dans une cité démocratique, à l'autorité que lui donne son éloquence et son désintéressement. Cicéron a été reconnu par ses contemporains pour un émule de Périclès, comme l'indique notamment ce que disait César lui-même dans l'*Anticaton* (Plut. *Cic.* 39, 5-6).

*M. Stroh*: Dass sich Cicero bewusst Perikles zum persönlichen Vorbild genommen hätte, ist m. W. nicht nachweisbar. Plut. *Cic.* 39, 5 bezeugt nur, dass Caesar die Liebenswürdigkeit hatte, ihn von sich aus hinsichtlich des *βίος* mit Perikles und — dem von Thukydides übrigens nicht geschätzten — Theramenes zu vergleichen. In *De orat.* I 216 ist von Perikles ganz allgemein als dem die Rede, der *plurimos annos princeps consilii publici fuit* — kein Bezug also wohl zur speziell ciceronischen Vorstellung vom *princeps* wie wir ihn nennen (Cicero, in *De re publica*, meidet ja die Vokabel), oder auch zum Periklesbild bei Thukydides. Richtig allerdings ist, dass Perikles (neben anderen) in *De oratore* als Vorbild einer Vereinigung von Weisheit, Redekunst und praktischem Handeln genannt wird (III 59; III 71).

*M. Winterbottom*: In view of Cicero's own comparison of his consular speeches with the *Philippics* of Demosthenes (*Att.* II 1, 3), one might look in those speeches for the same sort of imitation of Demosthenes that M. Stroh has so well demonstrated in the *Philippics*. One could seem to find the same large themes (Catiline as an enemy threatening war, e.g. *Catil.* I 27; the part played by the gods, e.g. *Catil.* III 18 sqq.; the threat to liberty, e.g. *Catil.* IV 16), perhaps even details (the enemy within *Catil.* III 4). But doubtless all this is coincidental. Indeed one might feel the same for the *Philippics* were it not for the verbal parallels with Demosthenes. I take it that such parallels are not found, in anything like such abundance, in the speeches of 63?

I very much agree with M. Stroh's view of the Asianist/Atticist controversy. One can add the evidence of Pliny *Epist.* I 2, where there is a contrast between the *vis* of Calvus and Demosthenes on the one hand and the λύκυθοι of Cicero on the other. It will have been Cicero's embarrassment at Calvus' (perhaps juster) claim to be the Roman Demosthenes that led him to re-examine his theoretical position and perhaps even to modify his oratorical practice.

*M. Stroh*: Die Demosthenesimitation in den *orationes consulares* betrifft, wie man ausführlich zeigen könnte, fast nur die Grossstruktur des Zyklus. Die Motivähnlichkeiten sind — von der Seltenheit verbaler Ähnlichkeit abgesehen — meist sehr äusserlich. Auch Catilina ist ja nur gerade noch in der ersten ihm gewidmeten Rede ein Feind, den Cicero zu entlarven und gegen den er den Senat wachzurütteln hat (hier wäre genauere Demosthenesimitation an sich möglich gewesen); die Hilfe der Götter in *Catil.* III 18 ff. ist nicht im Sinne der demosthenisch-ciceronischen *Philippiken* eine Hilfe als Chance, sondern eine schon geleistete und dankbar akzeptierte Hilfe (ähnlich immerhin: *Phil.* IV 10). Der entscheidende Unterschied ist, dass die Situation in den Reden von 63 fast nie 'philippisch' ist in dem Sinn, wie ich ihn darzustellen versucht habe: Demosthenes dürfte von Cicero erst nachträglich (bei der späteren Zyklusredaktion) zum Patron seines Konsulats gemacht worden sein. Das ist in den *Philippiken* anders.

*M. Nasta*: La confrontation des *Philippiques* cicéroniennes avec le paradigme offert par Démosthène a été entreprise par M. Stroh avec beaucoup de brio. Après avoir regardé de plus près l'un des parallélismes analysés dans son étude, nous voudrions attirer l'attention sur un trait distinctif très important. Le *topos* du καιρός tel qu'on le trouve chez Démosthène se rapporte en l'occurrence (*Or. IX* 38) seulement au thème des circonstances favorables que les Athéniens n'ont pas su mettre à profit. Cicéron va imiter ce passage par surenchère (n'oublions pas ce que dit le *De sublimitate* 12, 4: ... ὁ δὲ Κικέ-

ρων ἐν χύσει... : la grandeur de Cicéron s'épanche en largeur !). Dans le texte grec *l'occasion favorable* est procurée uniquement par le hasard. Chez Cicéron (*Phil. XIII 18*), elle est personnalisée: *di ipsi immortales praesidium improvisum ... nobis obtulerunt*. Il y a donc détermination supplémentaire: une *occasion favorable* accordée par les *dieux* trouvera son incarnation dans la personne d'un homme providentiel. L'intervention du jeune César est présentée d'une façon hyperbolique dans la phrase suivante: *Caesaris enim incredibilis ac divina virtus...* Le public est préparé pour accepter le combat final qui opposera l'« homme du destin » au brutal Antoine, le « gladiateur » sans scrupules.

*M. Stroh*: Der Unterschied von Demosthenes und Cicero scheint mir hier geringer zu sein. Das *praesidium improvisum* von *Phil. XIII 18* besteht, ganz pedantisch genommen, nicht in der Person Octavians, sondern in dessen Tun. Man muss den folgenden Satz ganz zitieren: *Caesaris ... divina virtus latronis impetus ... retardavit*. Aber natürlich leugne ich nicht, dass Octavian etwas Göttliches hat, was die Olymthier bei Demosthenes nicht haben.

## II

GUALTIERO CALBOLI

### LA RETORICA PRECICERONIANA E LA POLITICA A ROMA

Il primo autore romano nel quale si può individuare la presenza della « retorica conscia », per usare una felice denominazione di George Kennedy<sup>1</sup>, è Catone il Censore. Infatti Catone non solo fu un grande oratore, anche se della sua opera non sono giunti a noi altro che frammenti, ma fu anche attento alla teoria retorica. Già Quintiliano<sup>2</sup> lo attesta ed è attestazione che deve riferirsi per forza ad una attività tecnografica o comunque precettistica, perché viene insieme a quella dello scritto di Antonio, l'unico scritto e incompleto (*atque id ipsum imperfectum manet*, Quint. *Inst.* III 1, 19) del grande oratore, giacché Antonio

<sup>1</sup> G. KENNEDY, *The Art of Rhetoric in the Roman World 300 B.C. - A.D. 300* (Princeton, N. J. 1972), 37.

<sup>2</sup> Quint. *Inst.* III 1, 19-20 *Romanorum primus, quantum ego quidem sciam, condidit aliqua in hanc materiam M. Cato ille censorius, post M. Antonius incobavit : nam hoc solum opus eius atque id ipsum imperfectum manet. Secuti minus celebres, quorum memoria, si quo loco res posset, non omittam. Praecipuum vero lumen sicut eloquentiae, ita praecepsis quoque eius dedit unicum apud nos specimen orandi docendique oratoria artes M. Tullius.* E quanto segue subito dopo dimostra senza ombra di dubbio che Quintiliano pensa al *De inventione* di Cicerone: *post quem [sc. M. Tullium] tacere modestissimum foret, nisi et rhetoricos suos ipse adulescenti sibi elapsos diceret* (*De orat.* I 5; cf. al riguardo anche J. ADAMIETZ (ed.), M. F. Quintiliani *Institutionis oratoriae Liber III* (München 1966), 80), *et in oratoriis haec minora quae plerumque desiderantur, sciens omisisset.*

non scrisse le sue orazioni<sup>1</sup>, e perché viene insieme nello stesso passo di Quintiliano alla citazione del *De inventione* di Cicerone come opera contenente *praecepta retorica*. I più recenti commentatori di questo libro di Quintiliano, Adamietz e Cousin, ricordano che secondo la notizia del *De attributis personae et negotio*, *Rhetores Latini Minores*, ed. C. Halm, p. 308, 25, Catone avrebbe scritto un libro sulla retorica<sup>2</sup>. In realtà in questa citazione leggiamo: *propositio facti cum persona vel quolibet alio modo invidiam comparans aut extenuans summa dicetur. Et haec est, quam Cato in libro suo appellat vires causae.* Questo frammento in cui la *propositio facti* viene considerata il nerbo della causa va perfettamente d'accordo con l'altro famosissimo frammento, questa volta diretto, riportato da Giulio Vittore, *Rhet.* 1, p. 374, 16 sgg. Halm, *rem tene, verba sequentur*: quello che importa è la *res*, il fatto<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Si noti che Antonio scrisse solo un libro di dottrina retorica, un trattato o *ars*, cf. Cic. *De orat.* I 94 (parla Antonio) *Itaque ego [...] scripsi etiam illud quodam in libello, qui me imprudente et invito excidit et pervenit in manus hominum; I 206 petimus ab Antonio, ut ea, quae continet neque adhuc protulit, ex quibus unum libellum sibi excidisse iam dudum questus est, explicet nobis; I 208 ipsaque illa, quae in commentarium meum rettuli, sunt eiusmodi eqs.; Brut. 163 Brutus: [...] vellem aliquid Antonio praeter illum de ratione dicendi sane exilem libellum, plura Crasso libuisse scribere (che Antonio non scrisse le sue orazioni Cicerone lo riferisce esplicitamente in un alto luogo: *Cluent.* 140 *hominem ingeniosum, M. Antonium, aiunt solitum esse dicere, idcirco se nullam umquam orationem scripsisse, ut, si quid aliquando non opus esset ab se esse dictum, posset negare dixisse, e si ricava da Quint. Inst. III 1, 19 nam hoc solum opus eius atque id ipsum imperfectum manet); *Orat.* 18 (cf. U. W. SCHOLZ, *Der Redner M. Antonius* (Diss. Erlangen 1962), 96-102). Ricordo poi che F. MARX, *Prolegomena, ad Incerti Auctoris De ratione dicendi ad C. Herennium Libri IV* (Lipsiae 1894), 75, sostieneva l'opinione che la *Rhet.* ad *Her.* deve portare come titolo *De ratione dicendi*, riporta proprio questo passo del *Brutus* 163 quale attestazione che il *libellus* di Antonio portava come titolo *De ratione dicendi*. Io sarei più cauto, ma ciò conferma la natura comune di queste *artes* o *téχναι*, ‘trattati’, insomma, o ‘manuali’ o, usando la denominazione precisa di M. FUHRMANN (*Das systematische Lehrbuch*, Göttingen 1960), ‘systematische Lehrbücher’.**

<sup>2</sup> Cf. J. ADAMIETZ (ed.), M. F. Quintiliani *Institutionis oratoriae Liber III* (München 1966), 78 sg.; J. COUSIN (ed.), Quintilien, *Institution oratoire*, Tome II (Paris 1976), 144 n. 3; bibliografia sull'argomento in entrambi i commenti.

<sup>3</sup> Come ho già rilevato: G. CALBOLI (ed.), M. Porci Catonis *Oratio Pro Rhodien-sibus* (Bologna 1978), 31.

A mio parere, non è del tutto sicuro che con l'espressione *in libro suo* si indichi un libro, trattato o altro, di Catone sulla retorica, che avrebbe potuto fare parte dei *Praecepta ad filium*. Infatti potrebbe anche trattarsi del libro degli *Apophthegmata*, composto di *sententiae* catoniane dopo la morte del Censore, considerando il carattere gnomico del breve riferimento. Del resto Alan E. Astin ha ultimamente rifiutato<sup>1</sup> l'ipotesi tradizionale che vede nell'*Ad filium* una sorta di opera encyclopedica per il figlio, per ridurla invece ad « a collection, probably in one book, of precepts, exhortations, instructions, and observations, some in the form of pithy sayings, others perhaps more extended » (A. E. Astin, *Cato the Censor*, 339). A me sembra che questa soluzione sia preferibile a quella tradizionale. Mi resta solo una perplessità, almeno per quanto riguarda la retorica, e precisamente quella che nasce di fronte al fatto che Catone è associato ad Antonio e all'attività tecnografica nel passo di Quintiliano che abbiamo già visto sopra (Quint. *Inst.* III 1, 19 sg.). E a questo riguardo mi colpisce il particolare non trascurabile del confronto tra *in libro suo*, riferito all'opera di Catone nel *De attributis personae et negotio*, e *in eo libro* (Cic. *Orat.* 18), *quodam in libello* (Cic. *De orat.* I 94) con cui viene indicata da Cicerone l'*ars* di Antonio. Ciò può essere spiegato meglio pensando al libro degli *Apophthegmata* oppure modificando leggermente l'ipotesi dell'Astin nel senso che il libro *Ad filium* contenesse una parte cospicua di precettistica, anche se data in forma parzialmente gnomica. Come si vede, la variazione rispetto a quanto proposto dall'Astin è solo sulla maggior estensione che io darei alla parte precettistica. D'altra parte del

<sup>1</sup> Cf. A. E. ASTIN, *Cato the Censor* (Oxford 1978), 332-340 (Appendix 8: « The Nature of Cato's *Ad filium* »). L'ipotesi dell'*Ad filium* come « the first Roman 'encyclopedia' » fu avanzata da O. JAHN, « Über römische Encyclopädien », in *Berichte der Königlich-Sächsischen Ges. der Wiss., Phil.-hist. Klasse* 2 (1850), 263 sgg., e fu accolta da molti riportati in A. E. ASTIN, *Cato the Censor*, 332 n. 1. Invece l'Astin pensa che questa opera consistesse di un solo libro contenente « a miscellany of precepts, exhortations, and observations on a variety of topics » (*op. cit.*, 148).

libro o *ars* di Catone, se pure ci fu, sono rimasti solo tre frammenti, uno indiretto, che abbiamo visto ora, ed è appunto quello riportato nel *De attributis*, e due diretti, quello riferito da Giulio Vittore, Fr. 15 Jordan *rem tene, verba sequentur*, e il terzo, parimenti famoso, attestato da Seneca, *Contr. I prooem. 9 orator est, Marce fili, vir bonus, dicendi peritus* (Fr. 14 Jordan). Infatti non può essere considerato un frammento retorico, tenuto conto del suo contenuto, quello che viene riportato dal grammatico Diomede come tratto dall'opera *Ad filium vel de oratore*: Diom. *Gramm. I 362,22 sg.* Keil *Cato ad filium vel de oratore 'lepus multum somniadfert qui illum edit'*<sup>1</sup>. Io ho già esaminato i tre frammenti specificamente retorici di Catone<sup>2</sup> e sono giunto alla conclusione che ci fu un'opera del Censore contenente un insegnamento retorico — la testimonianza di Quintiliano non può essere negata, anche se va interpretata (v. sotto) —, ma che essa fu un'opera più da iniziatore che da vero tecnico della retorica, un'opera caratterizzata già in Catone da *sententiae* facilmente inseribili nei successivi *Apophthegmata*, nei quali sarebbero finiti i tre frammenti in questione per passare poi dagli *Apophthegmata* nei vari autori che li citano più tardi<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cf. A. E. ASTIN, *Cato the Censor*, 334, il quale osserva che per collocare questo frammento si deve tener conto della connessione con Plut. *Cato Mai. 23*, 5-6, dove si dice che non si deve far digiunare il malato, ma nutrirlo di verdure e di carni di anatra, colomba e lepre, anche se questo produce molti sogni ( $\pi\lambda\chi\eta\ \delta\tau\iota\ \pi\varrho\lambda\lambda\delta\ \sigma\mu\beta\alpha\lambda\eta\ \tau\omega\zeta\ \varphi\alpha\gamma\eta\delta\sigma\eta\iota\ \epsilon\nu\pi\pi\lambda\zeta\epsilon\theta\alpha\iota$ ), ovviamente per l'equivoco tra le parole latine (al genitivo) *sommus* 'sonno' e *somnium* 'sogno'. Il frammento si adatta quindi agli interventi di Catone sulla medicina. Non escluderei neppure la possibilità che Diomede, da grammatico, conoscesse l'*Ad filium* per quello che interessava i maestri di scuola, quindi come *Ad filium de oratore*, con una denominazione professionale, anche se poi l'*Ad filium* comprendeva anche precetti medici. Ciò a patto di concepire l'*Ad filium* nel senso dell'Astin come un unico 'libro' (rotolo, direi) di contenuto miscellaneo. Ma questa è una pura ipotesi. Non sembra che Diomede citi altre volte l'*Ad filium* (cf. l'*Index scriptorum* nel Vol. I dei *Grammatici Latini* di H. Keil, p. 567).

<sup>2</sup> Cf. il mio M. Porci Catonis *Oratio Pro Rhodiensibus*, 11-39.

<sup>3</sup> Oltre ai testi già da me raccolti in M. Porci Catonis *Oratio Pro Rhodiensibus*, 14-27, nei quali fanno spicco le parafrasi scherzose, che dimostrano l'ampia conoscenza di queste *sententiae*, sugli *Apophthegmata* cf. A. E. ASTIN, *Cato the Censor*, 186-188.

Fra l'altro un esame approfondito dei tre frammenti mi ha portato ad individuare sfumature importanti. Porfirione a commento di Hor. *Ars* 311 riporta una parafrasi scherzosa operata sulla ‘sententia’ *rem tene, verba sequentur* da Asinio Pollione, il quale diceva *male hercule eveniat verbis, nisi rem sequuntur*. Anche dell'altra ‘sententia’ (Fr. 14 Jordan) *orator est, Marce fili, vir bonus dicendi peritus* esiste una parafrasi scherzosa ad opera di Erennio Senecione riportata da Plinio, *Epist.* IV 7, 5 *orator est* [Aquilio Regolo, qui bollato da Erennio Senecione] *vir malus dicendi imperitus*. Questi scherzi sulle *sententiae* catoniane dimostrano che esse erano ben note e come *sententiae* ormai avulse da ogni contesto di un'opera retorica. « Questa ipotesi — scrivevo in M. Porci Catonis *Oratio pro Rhodiensibus*, p. 32, in merito alla mia ipotesi sui frammenti retorici di Catone —, alla quale io credo, senza però dimenticare che si tratta di una ipotesi [...], si accorda bene con quanto scrive del Censorio, come autore di retorica, Quintiliano, *Inst.* III 1, 19 *Romanorum primus, quantum ego quidem sciam, condidit aliqua in hanc materiam M. Cato, post M. Antonius inchoavit*. Neanche Quintiliano sembra conoscere bene questi tempi antichi (*quantum ego quidem sciam*), l'iniziatore vero e proprio della retorica a Roma fu M. Antonio (*inchoavit*) e di Catone si sa che *condidit aliqua* ». Non molto diversa da questa mia è la soluzione sopra indicata dell'Astin, in quanto anch'io, pur non escludendo un'opera contenente precetti retorici, la considero come l'Astin di natura sentenziosa o comunque tale da passare agevolmente nei successivi *Apophthegmata*. Solo che la mia ipotesi differisce da quella dell'Astin nel fatto che egli si spinge ad ipotizzare un unico libro per i *Praecepta ad filium*, mentre io non entro in merito a questa questione.

Comunque da questa parte della tradizione catoniana non possiamo ricavare prove che egli conoscesse in modo approfondito la dottrina retorica greca. Questo ha rilevanza nel problema se Catone abbia impiegato egli stesso la retorica nelle sue orazioni. Il Norden lo sostenne con decisione, pur riconoscendo

i limiti dell'apporto retorico (*Die antike Kunstrprosa I<sup>5</sup>, 164-169*), lo negò recisamente il Leo (*Geschichte der röm. Lit.*, 286), seguito di recente da M. von Albrecht<sup>1</sup>. Io non ho mutato parere rispetto alle conclusioni a cui ero giunto nel 1978 e che erano sostanzialmente queste: la posizione giusta è quella intermedia tra Norden e Leo, tenuta da George Kennedy<sup>2</sup>, per il quale pensare ad una conoscenza piena e approfondita della retorica greca da parte di Catone o ad una ignoranza totale di essa sono estremi privi di realismo. L'obiezione mossami da R. Goujard (*Latomus* 38 (1979), 534) che *rem tene, verba sequentur* è un rifiuto della retorica, non tiene conto del fatto che questa *sententia*, tramandata da un retore, Giulio Vittore, è stata fatta propria in un'opera come il *De oratore* da Cicerone; cf. in particolare Cic. *De orat. I 20 etenim ex rerum cognitione efflorescat et redundet oportet oratio*<sup>3</sup>, e Cicerone era contrario all'eccessivo e rigido tecnicismo retorico, non ovviamente alla retorica. Si può quindi trovare nella *sententia* catoniana un attacco all'eccessivo tecnicismo retorico, non certo un rifiuto in toto della retorica. Fra l'altro

<sup>1</sup> Cf. M. von ALBRECHT, *Meister römischer Prosa von Cato bis Apuleius. Interpretationen* (Heidelberg 1971), 35 sg.

<sup>2</sup> Cf. G. KENNEDY, *The Art of Rhetoric in the Roman World 300 B.C.-A.D. 300* (Princeton, N. J. 1972), 51.

<sup>3</sup> La connessione tra la *sententia* catoniana e il passo di Cicerone (*De orat. I 20*) è già nel passo di Giulio Vittore dove viene citato il detto di Catone: Iul. Vict. *Rhet. I*, p. 374 Halm (p. 3, ed. R. GIOMINI-M. S. CELENTANO, Leipzig 1980) *Hoc est, quod Cicero ait: 'ex rerum cognitione efflorescat et redundet oratio: ac nisi res sit ab oratore percepta et cognita, inanem quandam elocutionem excistere ac paene puerilem'. Socrates quoque dicere solebat omnes in eo, quod scirent, satis esse eloquentes. Scire autem est rem, de qua dicturus sis, universam ante pernoscere (in hanc rem constat etiam Catonis praeceptum paene divinum, qui ait: 'rem tene, verba sequentur'), et peristas in causae (sulla περιστασις vedi ora i passi e la bibliografia raccolta in L. CALBOLI MONTEFUSCO (ed.), *Consulti Fortunatiani Ars Rhetorica* (Bologna 1979), 342-344). Ovviamente non si può pensare che il rapporto tra *res* e *verba* sia lo stesso per Cicerone e per Catone (per Cicerone, cf. A. MICHEL, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron* (Paris 1960), 147; 155; 278 sg.; K. BARWICK, *Das rednerische Bildungsideal Ciceros*, Abh. d. Sächsischen (1963), Akademie der Wiss. z. Leipzig, Philol.-hist. Kl., 54, 3 (1963), 42-44; altri passi dalle opere retoriche di Cicerone in G. CALBOLI (ed.), M. Porci Catonis *Oratio Pro Rhodiensibus*, 24.*

ciò creerebbe la difficoltà di pensare non a precetti retorici di Catone, come identificazione della sua opera retorica, ma ad un'opera in cui si attaccava la retorica. Il che significherebbe creare, a dir poco, una difficoltà nella difficoltà e andare del tutto contro il dato di Quintiliano. Di recente Alan E. Astin<sup>1</sup> ha pensato, come abbiamo visto in parte sopra, che Catone non si sia impegnato in uno studio serio della teoria retorica e che sia altamente improbabile che egli abbia incluso nella sua opera *Ad filium* «a specialized book devoted to rhetoric» (*Cato the Censor*, 148). Le orazioni del Censore dimostrerebbero una imitazione della pratica oratoria greca e un generico interesse nella letteratura retorica. Invece l'ultima editrice delle orazioni di Catone, Maria Teresa Sblendorio Cugusi<sup>2</sup> ha dedicato uno studio agli elementi retorici presenti nelle orazioni di Catone<sup>3</sup>. Io ho avanzato dubbi su alcuni risultati della Sblendorio, pur riconoscendo l'utilità dei dati da lei raccolti<sup>4</sup>. Questo dimostra comunque, anche a non accogliere tutti i dati della Sblendorio, che la retorica di Catone non è un fantasma.

Ora però mi preme ricordare il primo frammento retorico di Catone per un particolare importante in questa prima fase di sviluppo della retorica a Roma. Il frammento suona così, come abbiamo visto ora: *orator est, Marce fili, vir bonus dicendi peritus* (*Ad filium*, Fr. 14 Jordan). Già nel mio lavoro catoniano io ho rimandato alle pagine di Michael Winterbottom e di Alain Michel su questo frammento<sup>5</sup>, utilizzando gli acuti suggerimenti di entrambi. Qui vorrei solo ricordare la connessione operata esplicitamente da Catone fra l'*orator* [...] *dicendi*

<sup>1</sup> Cf. A. E. ASTIN, *Cato the Censor*, 147-156.

<sup>2</sup> M. Porci Catonis *Orationum reliquiae*, Fasc. I: *Testimonia et fragmenta*, collegit M. T. SBLENDORIO CUGUSI (Cagliari 1981).

<sup>3</sup> M. T. SBLENDORIO, « Note sullo stile dell'oratoria catoniana », in *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Cagliari* 34 (1971), 5-32.

<sup>4</sup> G. CALBOLI (ed.), M. Porci Catonis *Oratio Pro Rhodiensibus*, 239 sg.

<sup>5</sup> M. WINTERBOTTOM, « Quintilian and the *vir bonus* », in *JRS* 54 (1964), 96; A. MICHEL, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron*, 15-17.

*peritus* e il *vir bonus*, che in altri luoghi Catone collega col buon agricoltore: *Ad fil. Fr. 6 Vir bonus est, Marce fili, colendi peritus, cuius ferramenta splendent; Agr. praef. 1-2 maiores nostri [...] virum bonum quom laudabant, ita laudabant: bonum agricolam bonumque colonum.* E nella orazione *Pro Rhodiensibus* io ho individuato varî tratti di lingua agricola<sup>1</sup>, anche se poi il fondo descritto da Catone nel suo *De agri cultura* non è affatto quello del *mos maiorum*, ma è una azienda agricola che produce olio e vino, è a conduzione schiavistica, è quindi un'azienda volta al guadagno<sup>2</sup>. È merito del Michel<sup>3</sup> aver indicato la connessione tra questa idea del *vir bonus* e del *mos maiorum* e le due azioni contro retori e filosofi del 161 e del 155, in quest'ultimo caso con il rapido allontanamento dei tre filosofi inviati da Atene, Carneade, Critolao e Diogene (Gell. VI 14, 9-10), per l'intervento diretto, in questo secondo caso, di Catone (Plin. *Nat. VII* 112; Plut. *Cato Mai.* 22). Il secondo episodio portava ad una discussione sulla stessa validità dell'impero<sup>4</sup>. L'oratore doveva essere dunque, a giudizio di Catone, esperto nel parlare (*dicendi peritus*) e *vir bonus*. Tutto questo trova una conferma precisa nella citazione di Catone da parte di Cicerone nella prima sua opera, nel *De inventione I* 5<sup>5</sup>, dove tratta dell'impegno etico (da *vir bonus*) che deve accompagnare la scienza retorica.

<sup>1</sup> Cf. G. CALBOLI (ed.), M. Porci Catonis *Oratio Pro Rhodiensibus*, 228-230.

<sup>2</sup> Non solo io (M. Porci Catonis *Oratio Pro Rhodiensibus*, 192-197), ma anche A. E. ASTIN, *Cato the Censor*, 253, nota un distacco tra la prefazione del *De agricultura* e la concezione economicistica espressa nell'opera, perché non esprime le finalità di Catone nello scrivere l'opera, pur non essendo completamente staccato da essa (cf. in particolare p. 255, dove l'Astin mostra che le finalità dell'agricoltura espresse nella prefazione sono sociali, non finanziarie o economiche).

<sup>3</sup> A. MICHEL, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron*, 16 sg.

<sup>4</sup> Su questo argomento cf. A. E. ASTIN, *Scipio Aemilianus* (Oxford 1967), 299-302.

<sup>5</sup> Cf. la mia nota in M. Porci Catonis *Oratio Pro Rhodiensibus*, 20 sg. n. 18, nella quale io accetto la posizione di H. HAFFTER, *Römische Politik und römische Politiker* (Heidelberg 1967), 172 sg. Haffter rivendica la storicità della figura catoniana di Cicerone.

Comunque nel secondo episodio di espulsione dei filosofi non sembra che ci sia stata alcuna azione costrittiva contro di essi<sup>1</sup>. Sul primo episodio del 161 siamo informati da Suetonio, *Rhet.* 25, e da Gellio, XV 11, 1, i quali riportano entrambi il testo del *senatus consultum*: «*< C. > Fannio Strabone M. Valerio Messalla consulibus M. Pomponius praetor senatum consuluit. Quod verba facta sunt de philosophis et rhetoribus, de ea re ita censuerunt, ut M. Pomponius praetor animadverteret curaretque, uti si ei e re publica fideque sua videretur, uti Romae ne essent*» (cf. T.R.S. Broughton, *The Magistrates of the Roman Republic I* (New York 1951), 444).

Ora già Suetonio e Gellio hanno collegato l'episodio del 161 con l'*edictum censorium* del 92 a.C. che sotto esamineremo più attentamente. Io credo che si debba condividere la loro opinione, la quale, del resto, non è altro che una constatazione del fatto che, come scrive Suetonio, *Rhet.* 25, «l'esercizio della retorica fu a Roma talvolta addirittura proibito» (*Rhetorica quoque apud nos perinde atque grammatica sero recepta est, paululo etiam difficilius, quippe quam constet nonnumquam etiam prohibitam exerceri*). Ma credo che la si debba condividere nel senso che il moralismo del *vir bonus* e del *mos maiorum* si fece sentire nell'atteggiamento di almeno una parte del mondo romano (nel contrasto, quando ci fu, tra gli *equites* e la *factio nobilium*) fino all'impero e oltre. Nel fatto specifico del 92, dell'*editto censorio* contro i *rhetores Latini*, esso servì a giustificare tutta l'azione: basta rileggere le parole dell'*editto* del 92 riportate da Suet. *Rhet.* 25 e Gell. XV 11, 2 *Maiores nostri quae liberos suos discere et quos in ludos itare vellent instituerunt. Haec nova, quae praeter consuetudinem ac morem maiorum fiunt neque placent neque recta videntur.* E probabilmente rappresentò un elemento importante per unire all'azione di Crasso il severo Domizio Enobarbo il quale per il resto fu nella censura in fiero contrasto col suo collega Crasso. Naturalmente anche il *mos maiorum* di Catone era uno strumento politico o poteva servire come

<sup>1</sup> Così anche G. KENNEDY, *The Art of Rhetoric in the Roman World*, 54.

strumento politico (ad esso certamente si appoggiò più tardi Silla (App. *BC* I 465 e 471)<sup>1</sup>) e tale motivo servì molto probabilmente nell'occasione da me studiata, la *Oratio Pro Rhodiensibus*, nella contrapposizione di Catone alla *nova sapientia* di personaggi come Q. Filippo, secondo un modulo ben messo in luce da John Briscoe<sup>2</sup>, e, secondo me, per fare opposizione alla intraprendenza commerciale e politica dei pubblicani<sup>3</sup>.

Ecco quindi il filo che, a mio vedere, parte da Catone: il *mos maiorum* contro una retorica che pretenda di superare l'antica pratica oratoria, giudiziaria e deliberativa, e contro la *nova sapientia* e la nuova cultura dei nuovi detentori del potere economico. Pensare tutto questo in termini di netta contrapposizione sarebbe certamente un errore. Anche per un uomo dell'altra parte politica come Sallustio è un motivo di biasimo andare contro il *mos maiorum* (cf. Sall. *Iug.* 86 *ipse [sc. Marius] interea milites scribere non more maiorum neque ex classibus, sed, uti cuiusque lubido erat, capite censos plerosque*)<sup>4</sup>. Ma non tenerne conto sarebbe chiudere gli occhi di fronte ad elementi essenziali per la storia della cultura romana. Questo è dunque ciò che possiamo ricavare da un esame attento della retorica di Catone, sintetizzando in breve tutta la questione e quanto riguarda il rapporto tra cultura e politica in senso lato.

Seguendo il Kennedy e, in sostanza, seguendo lo sviluppo dei fatti e la diffusione della retorica a Roma, passiamo successivamente alla retorica nell'ambiente scipionario. A questo proposito io credo che, piuttosto di ricercare le poche tracce di 'retorica' e grammatica o simili che compaiono in Scipione

<sup>1</sup> Cf. E. S. GRUEN, *The Last Generation of the Roman Republic* (Berkeley/Los Angeles/London 1974), 258; 498; 507; 534 sg.

<sup>2</sup> V. J. BRISCOE, «Q. Marcius Philippus and *nova sapientia*», in *JRS* 54 (1964), 66-77.

<sup>3</sup> Cf. G. CALBOLI (ed.), M. Porci Catonis *Oratio Pro Rhodiensibus*, 222 sg.

<sup>4</sup> V. le pagine di A. LA PENNA, *Sallustio e la 'rivoluzione' romana* (Milano 1968), 119-121. Sulla portata dell'arruolamento dei *capite censi* nelle legioni a partire dal 107 e ad opera di C. Mario cf. P. A. BRUNT, *Classi e conflitti sociali nella Roma repubblicana* (Bari 1972), 147 sgg.

Emiliano e in Lucilio — e si tratta, sia ben chiaro, di tracce notevoli<sup>1</sup> —, convenga esaminare la retorica di un contemporaneo di Catone il Censore, vicino, secondo ogni verisimiglianza, agli Scipioni, nel quale il tema della retorica è stato già studiato con cura da antichi e moderni: Terenzio.

Lasciamo da parte le influenze della retorica sulla sua lingua, che ci porterebbe troppo lontano<sup>2</sup> e sostanzialmente fuori dal nostro tema, e concentriamoci piuttosto su un punto che si collega con l'atteggiamento di fronte all'uso e all'abuso della retorica o, se vogliamo, di una certa parte della retorica, quella dell'*inventio* e della *dispositio*, piuttosto di quella, meno facilmente afferrabile, della *elocutio* (della *memoria* e della *pronuntiatio* non si possono trovare tracce consistenti fino al I sec. a. C., in particolare fino ad Antonio e ai *Latini rhetores*)<sup>3</sup>. È ben nota,

<sup>1</sup> Cf. I. MARIOTTI, *Studi luciliani* (Firenze 1961), 22-25 (e tutto il Cap. I, pp. 3-40, di questo ottimo libro); G. CALBOLI, *Studi grammaticali* (Bologna 1962), 209-217 (si noti in particolare la συνπάσχειν-Theorie messa in evidenza dal Sommer e presente in Lucil, 364 sg. M. *Iam 'puerei venere' 'e' postremum facito atque 'i' / ut puerei plures fiant*); A. E. ASTIN, *Scipio Aemilianus*, 294-299; P. GRIMAL, *Il secolo degli Scipioni*, trad. ital. (Brescia 1981), 311-319; F. DELLA CORTE, *La filologia latina dalle origini a Varrone*, 2<sup>e</sup> ediz. riveduta (Firenze 1981), 59-61; 74-83.

<sup>2</sup> Non posso però tacere a questo riguardo quanto osserva, toccando un punto importante, Charles HYART, *Les origines du style indirect latin et son emploi jusqu'à l'époque de César*, Académie Royale de Belgique, Cl. des Lettres, Mémoires, XLVIII 2 (Bruxelles 1954), 210: « L'examen des passages laisse supposer que la rhétorique n'est pas sans avoir exercé une forte influence sur Térence et sur la poésie épique notamment. Alors que le style indirect est réservé à des citations peu importantes, les tirades en style direct occupent une place prépondérante et on sent passer en elles un souffle particulier qui les rapproche très fort des plaidoyers ».

<sup>3</sup> La prima trattazione della *pronuntiatio* e della *memoria* che troviamo a Roma è la *Rhet. ad Her.* III 19-27 (*pronuntiatio*); 28-40 (*memoria*). L'interesse di Antonio per l'*actio* (*pronuntiatio*) è provato dal suo gestire drammatico, in particolare nella difesa di M'. Aquilio (cf. Cic. *De orat.* II 195; Quint. *Inst.* II 15, 7) e di se stesso (Cic. *Tusc.* II 56), cf. U. W. SCHOLZ, *Der Redner M. Antonius*, 83-85; G. CALBOLI, « L'oratore M. Antonio e la Rhetorica ad Herennium », in *Giornale Italiano di Filologia N.S.* 3 (1972), 142-144. Più consistente l'attestazione di interesse per la *pronuntiatio* da parte dei *rhetores Latini*, almeno se si accetta che Plotius sia stato il loro caposcuola (v. sotto), nella testimonianza di Quint. *Inst.* XI 3, 143 *Togam veteres ad calceos usque dimittebant, ut Graeci pallium : idque ut fiat, qui de gestu scrip-*

fino dagli studi di Johannes Stroux (1926)<sup>1</sup>, la funzione innovatrice esercitata o favorita dalla retorica nell'ambiente giuridico romano. Ora, a partire da Terenzio, come ha cercato di mostrare Hildegard Kornhardt<sup>2</sup>, si assiste ad una utilizzazione della retorica in una prospettiva analoga, anche se, com'è ovvio, diversa per l'estensione del fenomeno che, in questo tempo, non può essere ascritto molto oltre Terenzio ed, eventualmente, il gruppo scipionario. L'antiformalismo giuridico, in altri termini il concetto *summum ius, summa iniuria*, si trova espresso esplicitamente — questo è un fatto — in Ter. *Haut.* 795 sg. *verum illud, Chremes, / dicunt: « ius summum saepe summas malitia »* (ben prima quindi che Cic. *Off.* I 33 *ex quo illud « summum ius, summa iniuria » factum est iam tritum sermone proverbium*)<sup>3</sup> ed è stato individuato ancora dalla Kornhardt<sup>4</sup> nella scena IV dell'atto II del *Phormio* terenziano (vv. 449-459). In tale scena intervengono tre *advocati*, Cratino, Egione e Critone, ed essi esprimono idee contrastanti sulla possibilità che il giudizio per il quale Antifone ha dovuto sposare la ragazza venuta da Lemno, Phanium, venga cassato e possa avere luogo una *restitutio in integrum*. Cratino sostiene che il padre del giovane Antifone,

*serunt circa tempora illa, Plotius Nigidiusque, praecipiunt, cf. il mio, « L'oratore M. Antonio », 142 sg.; 144 sg. (sulla memoria).*

<sup>1</sup> J. STROUX, « Summum ius, summa iniuria », in *Festschrift Paul Speiser-Sarasin* (Leipzig 1926), poi in J. STROUX, *Römische Rechtswissenschaft und Rhetorik* (Potsdam 1949). Bibliografia in G. KENNEDY, *The Art of Rhetoric in the Roman World*, 90 n. 120.

<sup>2</sup> H. KORNHARDT, « Restitutio in integrum bei Terenz », in *Thesaurismata. Festschrift für Ida Kapp* (München 1954), 65-78; e della stessa, « Summum ius », in *Hermes* 81 (1953), 77-85.

<sup>3</sup> Cf. A. OTTO, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer* (Leipzig 1890; Nachdr. Hildesheim 1965), 179 sg., con l'integrazione di R. HÄUSSLER, *Nachträge zu A. Otto, Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten der Römer* (Darmstadt 1968), 174 (dovuta a Morris C. SUTPHEN, in *AJPh* 22 (1901), 143).

<sup>4</sup> Cf. H. KORNHARDT, « Restitutio in integrum bei Terenz », 65 sg. (ma tutto l'articolo è centrato sulla *restitutio in integrum* di Ter. *Phorm.* 449-459). La soluzione della Kornhardt è stata accolta da E. LEFÈVRE, *Der Phormio des Terenz und der Epidikazomenos des Apollodor von Karystos* (München 1978), 20-22.

Demifone, può ottenere una *restitutio in integrum* (Ter. *Phorm.* 450 sg. *quod te absentē [cioè in assenza del padre Demifone] hic filius / egit, restitui in integrum aequomst et bonum*), e ciò nonostante il precedente giudizio avverso; Egione invece dice che *non videtur quod sit factum legibus / rescindi posse; et turpe inceptust*; Critone infine esprime un'opinione di incertezza: vv. 457 sg. CRI. *Ego amplius deliberandum censeo: / res magnast.* La conclusione che ne trae Demifone che aveva condotto con sé i tre *advocati*, mostra aperta, comica delusione: vv. 458 sg. DE. *Fecistis probe: / incertior sum multo quam dudum*, e questo deve renderci guardinghi di fronte all'idea che Terenzio seguisse pedissequamente criteri retorico-giuridici. Non dimentichiamoci che, come notava già il Leo (*Analecta Plautina II* (Göttingen 1898), 12), l'anno della rappresentazione del *Phormio*, il 161 — come compare dalle parole della didascalia, *C. Fannio M. Valerio cos.* — è l'anno in cui il pretore (urbano, per il Broughton, *MRR I* 444), M. Pomponio, provocò il *senatus consultum* di cacciata di retori e filosofi. Questo è un dato importante. A proposito dunque della influenza della retorica su Terenzio, si sono avuti numerosi e importanti interventi, di Leo e di recente di Klose, Gelhaus e Ronconi. E naturalmente sono stati considerati soprattutto i prologhi, piccole orazioni complete nelle quali è possibile non solo la solita ricerca di tropi e figure, ma anche una partizione secondo i criteri indicati nella teoria retorica. Lo stesso Terenzio presenta i propri prologhi come orazioni; così *Haut. 11 oratorem esse voluit me, non prologum; Hec. 9 Orator ad vos venio ornatu prologi*<sup>1</sup>. Il contributo

<sup>1</sup> V. anche, su questo brano di *Hec.*, D. KLOSE, *Die Didaskalien und Prologe des Terenz* (Diss. Freiburg i. Br. 1966), 47 sg. (il quale tiene ben conto del commento donatiano, II p. 196 Wessner, al luogo dell'*Hecyra*: *oratorem audire oportere ius gentium est, oratorem non licet iniuriam pati*); 103 (dove tratta di *orator* in *Haut. 11* quale *actor veritatis*, cf. Cic. *De orat.* III 214); G. E. DUCKWORTH, *The Nature of Roman Comedy. A Study in Popular Entertainment* (Princeton, N. J. 1971), 62. Naturalmente l'influenza della retorica sui prologhi terenziani, anzi la loro costruzione retorica è stata studiata e indicata ben prima e da studiosi dell'autorità di Friedrich Leo, cf. H. MARTI, «Terenz 1909-1959», in *Lustrum* 8 (1963), 17 sg.

quindi degli studiosi che come Klose, Gelhaus, Ronconi, ma soprattutto Gelhaus, hanno studiato la composizione dei prologhi terenziani vale, a mio parere, sufficientemente a mostrare che Terenzio conosceva assai bene la retorica e la sapeva applicare. Naturalmente non si deve esagerare pensando, com'è stato fatto<sup>1</sup>, che la retorica abbia influito sul principio di sfruttare con forma nuova i testi dei comici greci Menandro e Apollodoro, considerata la preoccupazione di Terenzio di dare alle scene commedie greche o parti di commedie greche non prima sfruttate (cf. Ter. *Phorm.* 25-27 *ad porto novam* / *Epidicazomenon quam vocant comoediam* / *Graeci; Ad.* 6-11 *Synapothnescontes Diphili comoediast* : | *eam Commorientis Plautu' fecit fabulam.* | *in Graeca adulescens est qui lenoni eripit* | *meretricem in prima fabula* : *eum Plautus locum* | *reliquit integrum, eum hic locum sumpsit sibi* | *in Adelphos, verbum de verbo expressum extulit*)<sup>2</sup>. Egli si colloca nel solco della tradizione comica romana che non aveva certo bisogno della retorica per operare le proprie traduzioni-elaborazioni delle commedie greche (cf. Ter. *Andr.* 18-21 *qui quom hunc accusant, Naevium Plautum Ennium* | *accusant quos hic noster auctores habet, quorum aemulari exoptat neglegentiam* | *potius quam*

Sui prologhi di Plauto cf. D. FOGAZZA, « Plauto 1935-1975 », in *Lustrum* 19 (1976), 220; inoltre F. STOESSL, in *RE* XXIII 1 (1957), 640 sg. Sul valore di *orator* in questi contesti cf. anche W. NEUHAUSER, *Patronus und Orator* (Innsbruck 1958), 133-135.

<sup>1</sup> Così A. RONCONI, *Interpretazioni letterarie nei classici* (Firenze 1972), 21-27; « Analisi del prologo dell'Andria », in *Miscellanea in memoria di M. Barchiesi II* (Roma 1980), 1140.

<sup>2</sup> Questa dichiarazione che la scena di Difilo introdotta negli *Adelphoe* B di Menandro non era stata prima tradotta si collega col problema della *contaminatio*, in particolare col significato di 'rendere inadoperabile, perché già usato' sostenuto da W. R. CHALMERS, « Contaminatio », in *CR N.S.* 7 (= 71) (1957), 12-14. Sul problema della *contaminatio* cf. le recenti sintesi informative di H. MARTI, « Terenz 1909-1959 », in *Lustrum* 8 (1963), 23-27; D. NARDO, in H. HAFFTER, *Terenzio e la sua personalità artistica*, Introduzione, traduzione e appendice bibliografica di D. NARDO (Roma 1969), 130-132; K. GAISER, « Zur Eigenart der römischen Komödie: Plautus und Terenz gegenüber ihren griechischen Vorbildern », in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* I 2 (Berlin/New York 1972), 1058-1066.

*istorum obscuram diligentiam*). Ci porta invece sul terreno proprio della retorica la polemica con Luscio Lanuvino. A questo riguardo il Ronconi<sup>1</sup> nota acutamente che Terenzio non nega il *factum* della contaminazione (*Ter. Andr.* 15 sg. *id isti vituperant factum atque in eo disputant / contaminari non decere fabulas*), ma per difendersi impiega lo *status qualitatis* « o anche *argumentum absolutae qualitatis*, come si esprime Eugraffio p. 5 Wessner » (A. Ronconi, « *Analisi ...* », 1136). Questa osservazione di Eugraffio è importante, perché nel comportamento di Terenzio è possibile individuare un motivo per supporre che la dottrina degli *status* fosse nota a Roma già in questo tempo, ben prima quindi (di oltre sessant'anni) dell'*ars rhetorica* di Antonio nella quale gli *status* erano certamente trattati, come dimostrano le testimonianze di Cicerone (*De orat.* II 67 e soprattutto II 113) e di Quintiliano (*Inst.* III 6, 45)<sup>2</sup>, anche se sarà giusto ricordare che Quintiliano, quando parla degli *status* di Antonio (*Inst.* III 6, 46 sg.) e dei seguaci di Antonio lascia pensare col silenzio su quanto viene prima di Antonio (e con tutta la debolezza di un *argumentum e silentio*) che a Roma la dottrina degli *status* prima del tempo di Antonio non fosse molto nota.

Ma il punto è che Quintiliano fa riferimento a trattati di retorica, non ad applicazioni della dottrina retorica in opere letterarie. Ora Terenzio non poteva certo negare di usare la *contaminatio* e non gli restava altra difesa che sostenere la liceità della *contaminatio* stessa, se non altro perché era procedimento

<sup>1</sup> A. RONCONI, « *Analisi del prologo dell'Andria* », 1136.

<sup>2</sup> Cic. *De orat.* II 113 (parla Antonio) *ita tria sunt omnino genera, quae in disceptationem et controversiam cadere possint : « quid fiat factum futurum sit » aut « quale sit » aut « quomodo nominetur ».* Nam *id quidem quod quidam Graeci adiungunt : « rectene factum sit » totum in eo est : « quale sit ».* Quint. *Inst.* III 6, 45 *Tres fecit et M. Antonius his quidem verbis : « paucae res sunt, quibus ex rebus omnes orationes nascuntur, factum non factum, ius iniuria, bonum malum ».* Sed quoniam, *quod iure dicimur fecisse, non hunc solum intellectum habet, ut lege, sed illum quoque, ut iuste fecisse videamur, secuti Antonium apertius voluerunt eosdem status distinguere, itaque dixerunt conjecturalem, legalem, iuridicalem.* Cf. G. CALBOLI, « *L'oratore M. Antonio... »*, 128-136; « *L'arte della retorica nel mondo romano* », in *Athenaeum N.S.* 59 (1981), 217-219.

impiegato già da Nevio, Plauto, Ennio (Ter. *Andr.* 18). Ma anche di fronte ad altre accuse egli si comporta in questo modo: non nega il fatto, ma afferma che esso è lecito e normale. Ciò accade di fronte all'accusa di farsi aiutare da *homines nobilis* nel prologo degli *Adelphoe*, vv. 15-21.

Nel prologo del *Phormio* troviamo una interessante applicazione dell'altro dei due sottostati in cui si divide la ποιότης giudiziaria, l'ἀντίθεσις (o *qualitas adsumptiva*; l'*absoluta* l'abbiamo vista ora impiegata da Terenzio), attraverso il mezzo dell'ἀντέγκλημα. Infatti nel prologo del *Phormio* Terenzio, dopo aver rilevato un grave difetto riscontrabile in una commedia di Luscio Lanuvino, continua avanzando una ipotetica obiezione (di Luscio o di altri): *Phorm.* 12-15 *nunc si quis est qui hoc dicat aut sic cogitet: / «vetu' si poeta non lacesisset prior, / nullum invenire prologum posset novos / quem diceret, nisi haberet cui male diceret».* La risposta di Terenzio è che egli non avrebbe detto nulla contro Luscio, se non fosse stato provocato, e questo è un tipico ἀντέγκλημα (reso in latino con *relatio* o *translatio criminis*), come ha messo in rilievo il Gelhaus (*Die Prolog des Terenz*, 60-62), il quale riporta opportunamente la teorizzazione di Cicerone, *Inv.* I 15 *relatio criminis est, cum ideo iure factum dicitur, quod aliquis ante iniuria lacesserit; II 78 relatio criminis est, cum reus id quod arguitur confessus, alterius se inductum peccato, iure fecisse demonstrat.* Io credo poi che sia opportuno considerare anche la *Rhetorica ad Herennium* dove si ha l'aggiunta di un dato importante: *Rhet. ad Her.* I 25 *Ex translatione criminis causa constat, cum fecisse nos non negamus, sed aliorum peccatis coactos fecisse dicimus: ut Orestes, cum se defendit in matrem conferens crimen.* Il particolare importante è l'esempio di Oreste e Clitemestra, perché si tratta di un esempio molto usato nella casistica retorica, come afferma esplicitamente Quintiliano, *Inst.* III 11,4<sup>1</sup>; e tale esempio è

<sup>1</sup> Quint. *Inst.* III 11, 4 *cur non utamur eodem, quo sunt usi omnes fere, exemplo ? Orestes matrem occidit : hoc constat. dicit se iuste fecisse : status erit qualitatis, quaestio, an iuste fecerit, ratio, quod Clytaemestra maritum suum, patrem Orestis, occidit (cf. J. ADAMETZ (ed.), M. F. Quintiliani *Inst. Orat. Liber III*, 211).*

ritenuto indizio di dottrina ermagorea da D. Matthes<sup>1</sup>. Si tratta quindi di un particolare della dottrina retorica assai elaborato e studiato, e questo rende più probabile che anche Terenzio ne fosse a conoscenza; fra l'altro esso aveva nell'esempio di Oreste un preciso aggancio teatrale.

Ma io non credo tanto che questo ἀντέγχλημα possa essere invocato come prova della conoscenza e dell'uso della retorica da parte di Terenzio. La difesa per ἀντέγχλημα è troppo naturale e Terenzio vi accenna altre volte. Quello che si ricava di qui è un altro fatto: la più ampia articolazione della polemica terenziana contro Luscio con la consapevolezza da parte di Terenzio che questo punto è il più avanzato a cui Terenzio stesso può spingersi e che ormai è opportuno porre fine alla polemica stessa, meglio alle sue risposte contro Luscio, quelle risposte cioè nelle quali egli individua errori del Lanuvino. E infatti nel prologo dei successivi *Adelphoe* (se seguiamo l'ordine delle didascalie)<sup>2</sup> Terenzio accenna sì ad *adversarios* che criticano l'opera sua (*Ad.* 1-3), ma lascia agli spettatori il giudizio (*Ad.* 4 sg. *vos eritis iudices / laudin an vitio duci factum oporteat*), e più oltre (vv. 15-21) si difende dall'accusa di farsi aiutare da *homines nobilis* negando che ciò sia una colpa, ma non ritorce nulla contro gli *isti malivoli* che lanciano un tale *maledictum* (fra l'altro anche gli accusatori diventano generici e non sono più il

<sup>1</sup> D. MATTHES, « Hermagoras von Temnos 1904-1955 », in *Lustrum* 3 (1958), 201.

<sup>2</sup> Cf. la bibliografia su questa questione H. MARTI, in *Lustrum* 8, 20-23; D. NARDO, in H. HAFFTER, *Terenzio e la sua personalità artistica*, 123-125; K. GAISER, « Zur Eigenart der römischen Komödie », 1029 n. 6; G. CALBOLI, « Un frammento di C. Laelius Sapiens ? », in *Poesia Latina in Frammenti. Miscellanea Filologica* (Genova 1974), 145-147. In particolare poi la tesi di L. Gestri e H. B. Mattingly, avversa alle didascalie, è stata confutata per il *Phormio* in modo persuasivo da D. KLOSE, *Die Didaskalien und Prolog des Terenz*, 144-146, il quale ha riconfermato la tradizionale collocazione (in particolare della *recensio Calliopiana*) del *Phormio* dopo la rappresentazione nell'ordine di *Heauton Timorumenos* ed *Eunuchus* (per i rapporti fra queste due commedie, cf. dello stesso Klose, pp. 17-22: l'*Eunuchus* fu probabilmente scritta prima del *H. T.*, ma rappresentata dopo, in modo da giustificare i dati delle didascalie, *facta III* del *H. T.*, e *facta II* dell'*Eunuchus*).

*malivolu' vetu' poeta di Haut.* 22) <sup>1</sup>. Ora noi sappiamo che lo stesso anno del *Phormio*, l'anno dei consoli C. Fannio e M. Valerio, il 161 (Broughton, MRR I 443), avvenne la famosa cacciata da Roma di filosofi e retori (Gell. XV 11, 1 e Suet. *Rhet.* 25). È quindi naturale pensare che la cosa non sia stata senza effetto su una 'retorica' di Terenzio ed è opportuno approfondire questo punto in tale prospettiva.

Questo passo del *Phormio* non è il solo in cui Terenzio usa l'ἀντέγκλημα, ossia accusa Luscio di difetti e si giustifica di fare ciò col fatto che è stato Luscio il primo a provocare. Già nel prologo dell'*Andria* c'è la minaccia di agire così: *Andr.* 22 sg. *de(h)inc ut quiescant porro moneo et desinant / maledicere, malefacta ne noscant sua*. Nel prologo del *Heauton Timorumenos* la minaccia si concretizza nel rilievo di un preciso difetto notato da Terenzio in una commedia ignota di Luscio (sulla quale cf. Ch. Garton, *Personal Aspects of the Roman Theatre* (Toronto 1972), 131-139): *Haut.* 28-34 *facite aequi siti*, *date crescendi copiam / ... / sine vitiis. ne ille pro se dictum existumet / qui nuper fecit servo currenti in via / decesse populum : quor insano serviat ? / de illi(u)s peccatis plura dicet quom dabit / alias novas, nisi finem maledictis facit*. Ora nell'ἀντέγκλημα ci sono come due parti nelle quali consiste il discarico della colpa sull'accusato; se consideriamo l'esempio di Oreste: (1) riconosco la mia colpa (aver ucciso mia madre), (2) la colpa è stata sua (mia madre aveva ucciso mio padre). A rigore quindi in questi due casi non si ha un vero ἀντέγκλημα. Un vero e proprio ἀντέγκλημα si ha nell'*Eunuchus* e

<sup>1</sup> In realtà il *malevolus vetus poeta* e gli *isti* vituperatori vengono agevolmente scambiati da Terenzio, come mostra il prologo dell'*Andria*: vv. 5-21 *nam in prologis scribundis operam abutitur, / non qui argumentum narret sed qui malevoli / veteris poetae maledictis respondeat. / nunc quam rem vitio dent quaeso animum attendite. / [...] id isti vituperant factum atque in eo disputant / contaminari non decere fabulas. / [...] qui quom hunc accusant, Naevium Plautum Ennium / accusant quos hic noster autores habet, / quorum aemulari exceptat neglegentiam / potius quam istorum obscuram diligentiam*. Quindi *isti* può indicare Luscio e l'ambiente di Luscio, ma il fatto stesso di personalizzare o meno l'accusa non è ovviamente senza peso nella polemica, tanto più dura quanto più si precisa l'obiettivo.

nel *Phormio* dove Terenzio riconosce di essere stato duro ed aggressivo nei confronti dei suoi detrattori (elemento 1), ma ne attribuisce la colpa a loro stessi (elemento 2): *Eun.* 1-6 *Si quis quamst qui placere se studeat bonis / quam plurimis et minime multos laedere, / in īs poeta hic nomen profitetur suom. / tum siquis est qui dictum in se inclementius / existumavit esse, sic existumet / responsum, non dictum esse, quia laesit prior.* Segue un'anticategoria<sup>1</sup>, nella quale Terenzio fa riferimento preciso al *Phasma* e al *Thesaurus* (offrendo l'occasione al commento donatiano di fornirci precise notizie su queste due commedie di Luscio, cf. Don. *Ter. Eun.* 9-10, pp. 271-274 Wessner) con un rilievo particolare sulla procedura giudiziaria difettosa (per l'ambiente romano) nel *Thesaurus* di Luscio: *Eun.* 7-13 *qui bene vortendo et easdem scribendo male / ex Graecis bonis Latinas fecit non bonas, / idem Menandri Phasma nunc nuper dedit, / atque in Thesauro scripsit causam dicere / prius unde petitur, aurum qua re sit suom, / quam illic qui petit, unde is sit thensausrus sibi / aut unde in patrium monumentum pervenerit.*<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Sull' $\delta\alpha\tau\iota\kappa\alpha\tau\gamma\varphi\alpha$  cf. R. VOLKMANN, *Die Rhetorik der Griechen und Römer* (Leipzig 1885; Nachdr. Hildesheim 1963), 110; H. LAUSBERG, *Handbuch der literarischen Rhetorik* (München 1960), 91; J. MARTIN, *Antike Rhetorik* (München 1974), 31; e soprattutto L. CALBOLI MONTEFUSCO (ed.), *Consulti Fortunatiani Ars Rhetorica* (Bologna 1979), 306 sg., con testi e bibliografia. Certamente essenziale per spiegare l' $\delta\alpha\tau\iota\kappa\alpha\tau\gamma\varphi\alpha$  è il passo di Quint. *Inst.* III 10, 4 *id si et ipsum vocari debet ἀντικατηγορία (nam proprio caret nomine), duo genera erunt eius: alterum, quo litigatores idem crimen invicem intentant, alterum, quo aliud atque aliud.* Per l'uso di questo sottostato (nelle teorizzazioni del tardo retore Fortunaziano) da parte di Terenzio in questo luogo cf. H. GELHAUS, *Die Prologie des Terenz* (Heidelberg 1972), 44 sg. Si deve poi ricordare che per A. RONCONI, «Analisi del prologo dell'*Andria*», 1131, la preoccupazione terenziana di riversare la responsabilità del prologo polemico sull'avversario corrisponde al preccetto retorico di catturare la benevolenza *ab adversiorum persona* con rimando a Cic. *Inv.* I 22 e *Rhet. ad Her.* I 8. In realtà in questi passi che, uguali parola per parola, provengono da una stessa fonte, manca un elemento essenziale dell' $\delta\alpha\tau\iota\kappa\alpha\tau\gamma\varphi\alpha$ , la scusa del proprio attacco o colpa come determinata dalla colpa dell'avversario. Si trova invece solo l'elemento di mettere in cattiva luce l'avversario. In Terenzio però c'è di più, c'è appunto l' $\delta\alpha\tau\iota\kappa\alpha\tau\gamma\varphi\alpha$ . Cf. anche A. D. LEEMAN, *Orationis ratio*, trad. ital. (Bologna 1974), 21.

<sup>2</sup> Il problema del giudizio o dell'arbitrato nel *Thesaurus* di Luscio Lanuvino è stato oggetto di varie discussioni (riassunte in H. MARTI, in *Lustrum* 8, 19; H. GEL-

Non c'è bisogno di sottolineare che con questo Terenzio dimostra non solo di essere ben informato nel campo della procedura giudiziaria, ma anche di essere molto attento a questi particolari. E questo è strettamente connesso con la pratica giudiziaria e la retorica giudiziaria. Nel prologo dell'*Eunuchus* Terenzio esprime poi l'intenzione di continuare la sua polemica con Luscio, magari in modo più energico, se questo non cesserà di criticarlo: *Eun.* 17-19 *habeo alia multa quae nunc condonabitur, / quae proferentur post si perget laedere / ita ut facere instituit.* Nel prologo del *Phormio*<sup>1</sup> viene prima l'*anticategoria* fondata su un difetto che compare in una commedia di Luscio (vv. 6-8 *nusquam insanum scripsit [sc. poeta, cioè Terenzio] adulescentulum / cervam videre fugere et sectari canes / et eam plorare, orare ut subveniat sibi*) e un rilievo su un insuccesso evitato da Luscio solo grazie alla abilità dell'attore<sup>2</sup>, poi segue ai vv. 12-21, l'*ἀντέγχλημα* che abbiamo ricordato

HAUS, *Die Prolog des Terenz*, 47 n. 20; per la procedura giudiziaria greca e romana, v. L. CALBOLI MONTEFUSCO, «La dottrina del KPINOMENON», in *Athenaeum* N. S. 50 (1972), 288 sg. n. 28). Esso è stato approfondito dal più recente Ch. GARTON, *Personal Aspects of the Roman Theatre*, 84-92.

<sup>1</sup> Sul problema di questi versi (12-24) del prologo del *Phormio* cf. D. KLOSE, *Die Didaskalien und Prolog des Terenz*, 138-143, il quale riprende in parte l'idea del Leo (*Plautinische Forschungen* (Berlin 1912; Nachdr. Darmstadt 1966), 192 sg.) e sostiene che il prologo polemico non nasce dalla necessità di rispondere a Luscio, ma dal superamento del prologo narrativo da parte di Terenzio. Il motivo o i motivi che possono aver indotto Terenzio ad abbandonare i prologhi narrativi degli originali (ammesso, come io credo, che essi esistessero, cf. G. CALBOLI, «Terenzio, Andria 481-488», in *Philologus* 124 (1980), 48-50), prologhi espositivi e 'non drammatici', sono stati studiati da vari studiosi (cf. G. JACHMANN, in *RE* V A 1 (1934), 610; H. MARTI, in *Lustrum* 8, 17 sg.; E. LEFÈVRE, *Die Expositionstechnik in den Komödien des Terenz* (Darmstadt 1969), 103). Essi devono essere stati legati comunque allo sviluppo artistico del prologo e al gusto di Terenzio. Naturalmente che il prologo venga sostituito con una *oratio* è un elemento che di per sé, indipendentemente dalle modalità di realizzazione delle *orationes*, lega Terenzio alla retorica, nuova arte che stava entrando col fascino delle novità nella cultura romana.

<sup>2</sup> Certamente una maggiore conoscenza di questo attore sarebbe utile per chiarire pure tale aspetto, ma noi non sappiamo nulla di lui, come compare anche dall'utile raccolta di dati nella lista degli attori di Ch. GARTON, *Personal Aspects...*, 240 (nr. 25 dei «Republican Actors», cf. anche dello stesso Ch. GARTON, *Personal Aspects of the Roman Theatre*, 64).

prima: *Phorm.* 12-21 *nunc quis est qui hoc dicat aut sic cogitet: / «vetu' si poeta non lacessisset prior, | nullum invenire prologum posset novos | quem diceret, nisi haberet cui male diceret,» | is sibi responsum hoc habeat, in medio omnibus | palman esse positam qui artem tractent musicam. | ille ad famem hunc a studio studuit reicere: | hic respondere voluit, non lacessere. | benedictis si certasset, audisset bene: | quod ab illo adlatumst, sibi esse relatum putet.* Infine Terenzio dichiara che non insisterà più con la sua polemica contro Luscio, nonostante che quello continui coi suoi errori (o i suoi attacchi)<sup>1</sup>. Dunque sia nel prologo dell'*Eunuchus*, sia in quello del *Phormio* abbiamo un chiaro e corretto ἀντέγραψμα; la differenza — molto profonda — risiede nel fatto che nel prologo dell'*Eunuchus* Terenzio minaccia altri colpi, se Luscio non cesserà di molestarlo, mentre in quello del *Phormio* dichiara di rinunciare a colpire ulteriormente il Lanuvino, benché egli non cessi di *peccare*. Ma l'elemento nuovo del prologo del *Phormio* è un altro e importante: gli attacchi contro Terenzio da parte di Luscio o di altri, anche ipotetici, avversari (*nunc quis est qui hoc dicat aut sic cogitet*)<sup>2</sup> possono riguardare ormai il suo prologo polemico, questo modo strano di prologare dominato dalla polemica contro Luscio. Così

<sup>1</sup> Sembra naturale pensare agli errori, cf. anche la traduzione del Marouzeau (*Térence*, Tome II (Paris 1964), 118): «Et maintenant je m'arrêterai de parler de lui, encore qu'il n'arrête pas, lui, de se montrer en faute». Però nel commento donatiano leggiamo (II, p. 354 Wessner): *PECCANDI maledicendi an <vere> peccandi?*

<sup>2</sup> Per G. JACHMANN, in *RE V A* 1 (1934), 612, in *Phorm.* 12 si ha il «Vorwurf, dass T. ohne die Angriffe seiner Gegner keinen Prolog erfinden könnte», invece D. KLOSE, *Die Didaskalien und Prolog des Terenz*, 140 sg., crede che si debba escludere sia il riferimento a un avversario reale, sia una critica di Luscio. E questo sarebbe provato dall'aggiunta *aut sic cogitet*. Io penso abbia ragione il Klose a credere che l'espressione *aut sic cogitet*, considerato quanto è esplicito Terenzio nella sua polemica, non sia facilmente trascurabile, ma mi sembra difficile che Terenzio sia andato a scoprire egli stesso difetti nel suo comportamento, se non c'era già qualche indirizzo al riguardo. La stranezza del suo prologare non sarà certo passata inosservata agli occhi di avversari attenti come Luscio e i suoi. Del resto lo stesso Terenzio dichiara tale stranezza: *Andr.* 5-7 *nam in prologis scribundis operam abutitur, | non qui argumentum narret sed qui malevoli | veteris poetae maledictis respondeat.*

Terenzio, dopo aver sviluppato il massimo della polemica nell'*Eunuchus*, continua sullo stesso tono (ancora con *anticategoria*) nel *Phormio*, ma usa nel modo più massiccio la scusa con ἀντέγραψα e decide di rinunciare agli attacchi tramite l'*anticategoria*. Perché Terenzio non ha avuto questa preoccupazione prima? E come può essergli venuta nel *Phormio*, presentata ai *Ludi Romani*, nel settembre del 161, se crediamo alle didascalie, dopo il successo riportato nell'aprile dello stesso anno ai *ludi Megalenses* dall'*Eunuchus* (cf. Suet. *Vita Ter.* 3, p. 5 Wessner)?<sup>1</sup> Si potrebbe pensare al naturale esaurimento di una polemica che cominciava ad essere eccessiva. In realtà però io credo che la natura oratoria dei prologhi terenziani non debba essere trascurata in questa questione. Come abbiamo visto sopra, si può pensare che Terenzio non abbia abbandonato il prologo narrativo, perché costretto a dare una risposta agli attacchi di Luscio, ma per motivi artistici, in altre parole perché a tale abbandono lo portava la sua avversione per i lunghi monologhi<sup>2</sup> e per l'aspetto non drammatico del prologo espositivo, aspetto non drammatico al quale aveva cercato di ovviare con

<sup>1</sup> In realtà il rapporto cronologico tra le due commedie non è del tutto semplice, perché la rappresentazione dell'*Eunuchus* ai *ludi Megalenses* del 161 è data dalla lezione dei codd. Σ, confermata da Donato, mentre il Bembino legge *Iudis Romanis*. A sua volta la rappresentazione del *Phormio* è fissata ai *ludi Romani* dai codd. Σ, mentre il Bembino e Donato la pongono nei *ludi Megalenses* (cf. al riguardo D. KLOSE, *Die Didaskalien und Prologue des Terenz*, 8). Il Klose ricorda però che la didascalia del *Phormio* nel Bembino è mal conservata, perché vi mancano le indicazioni degli attori, del tipo di flauti e dei consoli. Più interessante sarebbe certo la testimonianza del commento donatiano, ma qui devo ricordare che, esclusi gli *Adelphoe*, assegnati ai *ludi funebri* per L. Emilio Paolo, non ad altri *ludi* che a quelli *Megalenses* sono assegnate le commedie di Terenzio nel commento donatiano.

<sup>2</sup> Questo era stato già notato come elemento che in Terenzio deve aver giuocato contro il prologo espositivo da W. E. J. KUIPER, *Grieksche origineelen en latijnsche navolgingen, zes Komedies van Menander bij Terentius en Plautus*, Verh. Akad. Wet. Amsterdam, Afd. Letterkunde, N.R. 38, 2 (Amsterdam 1936), 9; 252. La relativa avversione di Terenzio contro monologhi lunghi (sui 25 versi) è messa ben in luce nell'accurato studio di B. DENZLER, *Der Monolog bei Terenz* (Zürich 1968), 103: «Terenz ist im Gebrauch langer und besonders ganz langer Monologe viel zurückhaltender als Menander und Plautus».

qualche abile giuoco lo stesso Plauto (ad es., in *Cist.* I 2, cf. E. Lefèvre, *Die Expositionstechnik...*, 105). La vivacità di *orationes* costruite con abile tecnica retorica, in ciò non inferiori al testo delle commedie, tradotte da un fine intenditore di Menandro e di Apollodoro, quale Terenzio era, rappresentò il mezzo per superare uno strumento letterariamente esaurito come il prologo espositivo. È quindi evidente che rinunciare alla *anticategoria*, cioè a uno strumento retorico che dava vigore oratorio alla polemica del prologo terenziano, significava indebolire questo mezzo in un punto essenziale, significava abbandonare in parte questo modo (retorico-oratorio) di fare prologhi. Io credo che questo abbandono sia dipeso dalla naturale sazietà di una polemica ormai troppo lunga, ma anche dalla avversione che l'ambiente romano cominciava a manifestare per la retorica in quegli anni. Certo sarà necessario approfondire con maggior cura questo punto, ma già sulla base di tali considerazioni io esiterei molto a negare ogni connessione tra il bando da Roma di filosofi e retori nel 161 e questa 'ritirata strategica' di Terenzio nel prologo del *Phormio*. Comunque io noto un senso di misura o addirittura di disagio di Terenzio di fronte agli aspetti più aspri della polemica (*anticategoria*), una misura insomma che corrisponde alla misura di cui Terenzio dà prova nel trattare il motivo retorico-giudiziario della *restitutio in integrum* nello stesso *Phormio* (II 4), non pronunciandosi né a favore di una *restitutio in integrum* né contro di essa. Vediamo ora questo elemento del *Phormio* tenendo conto di queste considerazioni sul prologo della stessa commedia e in particolare su quel senso di sazietà di fronte alla polemica con Luscio che da esso compare esplicitamente, anche se io non penso che si tratti di semplice sazietà. Riprendiamo quindi in esame la scena IV dell'atto II del *Phormio* da cui eravamo partiti nell'esame di Terenzio.

Lo studioso che si è da ultimo occupato più ampiamente di questa commedia terenziana, Eckard Lefèvre<sup>1</sup>, ha affrontato il

<sup>1</sup> Nella monografia 74 della collana Zetemata, già citata, *Der Phormio des Terenz*.

problema se la scena in questione, ripeto la IV ed ultima dell'atto II, sia un prodotto di Terenzio o se si trovasse già nel modello di Apollodoro di Caristo: la sua invenzione da parte di Terenzio indicherebbe ancora più nettamente come posizione propria del comico latino quanto è detto ed indicato in questa scena. Ora il Lefèvre è giunto alla conclusione che questa scena è una aggiunta di Terenzio<sup>1</sup>. Ciò è provato da molti indizi come il fatto che in questa scena sono presenti almeno quattro persone e ciò è contrario alla tecnica della *Nέα*<sup>2</sup>; inoltre i tre *advocati* restano inattivi per circa cento versi (dal v. 348 al 446) e, soprattutto, Demifone, dopo essere entrato in casa (v. 314), arriva dal foro (vv. 348 sg.) con gli *advocati*, senza che si sia avuta una sua precedente uscita di casa. Il servo Geta, a sua volta, va a cercare Antifone (v. 446 GE. *eo*), in realtà resta dietro la scena (così pensa anche il Büchner)<sup>3</sup>, poi si presenta di nuovo sulla scena dicendo (v. 463): GE. *at ego Antiphonem quaeram, ut quae acta hic sint sciatur*. E ciò fa pensare veramente che il discorso degli *advocati* sia interposto fra queste due entrate di Geta. A sua volta, la scena degli *advocati* è una tipica *advocatio ridicula*, una serie di consigli che ha l'effetto di rendere ancora più incerto Demifone che voleva invece trarre conforto dal loro intervento. È un carattere ridicolo che ritroviamo in Molière (*L'Amour Medecin*, II 6), fino a *Le Avventure di Pinocchio* (cap. XVI) di C. Collodi (dove i tre medici, il Corvo, la Civetta e il Grillo-parlante, danno consigli contrari tra loro). La battuta conclusiva di Demifone sottolinea questo aspetto, v. 459

und der *Epidikazomenos des Apollodor von Karytos* (München 1978).

<sup>1</sup> Cf. E. LEFÈVRE, *Der Phormio des Terenz*, 17 sg.; 65.

<sup>2</sup> Anche Karl BÜCHNER (*Das Theater des Terenz* (Heidelberg 1974), 330), il quale considera la scena degli *advocati* apollodorea e vi vede un segno dello « Spott über konkrete Erscheinungen des Lebens und damit Zeitkritik » di questo comico, scrive poche pagine oltre: « Zunächst besteht gegen jede Szene, in der vier Personen sprechen, Verdacht, weil in der griechischen Komödie gewöhnlich nur drei am Gespräch beteiligt sind » (p. 333).

<sup>3</sup> K. BÜCHNER, *Das Theater des Terenz*, 330.

*incertior sum multo quam dudum.* Ma per il Lefèvre<sup>1</sup> non è tanto lo scherzo che conta nella introduzione di un particolare (*la advocatio*), il quale non poteva comunque modificare la commedia, perché una *restitutio in integrum* avrebbe sconvolto la trama, bensì il motivo della introduzione di una istituzione giudiziaria romana come la *restitutio in integrum*: « muss der römische Dichter einen wichtigen Grund gehabt haben, diese Rechtsinstitution um ihrer selbst willen einzuführen »<sup>2</sup>. E il motivo sarebbe questo. Terenzio ha modificato sul punto della ἐπιδικασία la commedia di Apollodoro, trasformando il giudizio in διαδικασία, cioè in una sentenza emessa veramente e non in un consiglio dell'arconte, per dare interesse alla nuova pratica giudiziaria della *restitutio in integrum* che viene direttamente citata nel passo<sup>3</sup>. In questo il Lefèvre accoglie l'idea di Hildegard Kornhardt<sup>4</sup> secondo la quale in Terenzio si riflette la lotta del diritto pretorio contro il diritto formale, quel contrasto che lo stesso Terenzio esprime con i versi *verum illuc, Chreme, / dicunt*: ‘*ius summum saepe summas malitia*’ (Haut. 795 sg.). La *restitutio in integrum* sarebbe stata trovata da un giurista che poi l'avrebbe introdotta come pretore in un suo editto, e la personalità più adatta ad essere identificata come autore di questo sarebbe P. Cornelio Scipione Nasica Corculo, pretore nel 165. Nella

<sup>1</sup> E. LEFÈVRE, *Der Phormio des Terenz*, 20.

<sup>2</sup> E. LEFÈVRE, *Der Phormio des Terenz*, 20.

Ter. *Phorm.* 451 *restitui in integrum aequomst et bonum.* Cf. E. LEFÈVRE, *Der Phormio des Terenz*, 21: « Terenz dürfte also wegen der Einführung der Möglichkeit einer *restitutio in integrum* nicht nur die ganze Szene II 4 eingelegt, sondern darüberhinaus aus der ἐπιδικασία eine διαδικασία gemacht haben. Das letztere war von den römischen Rechtsgepflogenheiten her die entscheidende Voraussetzung für eine potentielle *restitutio in integrum*. Terenz war gezwungen, Demipho und Chremes nicht wie im Original mit einem vorläufigen Spruch des Archon zu konfrontieren, sondern mit einem tatsächlich erfolgten Gerichtsentscheid ». Anche Alain BLANCHARD (in *REL* 58 (1980), 51), per altri versi critico nei confronti della ricostruzione dell' Ἐπιδικαζόμενος di Apollodoro proposta dal Lefèvre, accetta come possibile la sua ipotesi sui tre *advocati*, benché egli ritenga Terenzio n complesso più vicino ad Apollodoro di quanto non lo pensi il Lefèvre.

<sup>4</sup> H. KORNHARDT, « Restitutio in integrum bei Terenz », 66-74.

retorica, che per la Kornhardt faceva da supporto a questa operazione, a tale contrasto corrispondeva (certo perfettamente, dal punto di vista teorico) il contrasto tra *scriptum* e *sententia* ( $\delta\eta\tau\delta\omega\kappa\alpha\delta\alpha\nu\omega\alpha$ ), che nella dottrina degli *status* di Ermagora viene posto sotto il γένος νομικόν, in Cicerone (*Inv.* I 17) fa parte delle *controversiae*, e nella *Rhetorica ad Herennium* (I 19) della *constitutio legitima*<sup>1</sup>. La cosa riveste un grande interesse, perché, se si accetta tutto questo, saremmo finalmente di fronte a un problema concreto in cui si sarebbe esplicata quella collaborazione tra Terenzio e gli Scipioni (anche se si tratta di Scipione Nasica cos. 162) di cui si è tanto parlato dopo Porcio Licino (Suet. *Vita Ter.* 2, pp. 3 sg. Wessner) e che è forse da mettere in relazione col fatto che Terenzio era di origine Africana e gli Scipioni erano patroni dell'Africa. In realtà però la prima seria difficoltà che si presenta è l'attribuzione a Scipione Nasica della *restitutio in integrum*. Qui io credo che la Kornhardt abbia voluto strafare. Infatti che P. Cornelius Nasica Corculum sia stato pretore nel 165 è una opinione di T.R.S. Broughton (*MRR* I 438), opinione che si può anche condividere — il ragionamento sviluppato al riguardo dalla Kornhardt è certo fine ed elegante<sup>2</sup> —, ma resta una opinione, non una certezza. Si può quindi dire con sicurezza che la *restitutio in integrum* è un problema giuridico o, se vogliamo, giuridico-retorico di questo tempo, ma non abbiamo dati per individuarne l'autore

<sup>1</sup> Cf. J. ADAMIETZ (ed.), M. F. Quintiliani *Inst. orat. Liber III*, 111; il mio commento alla *Rhet. ad Her.*, 220 sg.; J. COUSIN (ed.), Quintilien, Tome II, 122-125.

<sup>2</sup> Cicerone (*Leg. agr.* II 82) ricorda che P. Cornelio Lentulo curò l'acquisto pubblico dei terreni privati dell'agro campano e Granio Liciniano (XXVIII p. 9 Flemisch = XXVIII 31, p. 8 Criniti) ricorda la carica che Lentulo ricoprì in tale attività, *praetor urbanus*. La Kornhardt (« Restitutio in integrum bei Terenz », 76 sg.) ricorda che una assenza da Roma del pretore urbano per più di dieci giorni non era possibile e quindi la pretura urbana di P. Cornelio Lentulo è dubbia. È possibile che Granio Liciniano abbia scambiato P. Cornelio Lentulo con P. Cornelio Scipione Nasica Corculum secondo la Kornhardt, perché, ad es., nella sua fonte Livio non era distinta la giurisdizione della pretura urbana con quella della pretura peregrina (concepite entrambe quali *duae urbanae provinciae*), e Granio Liciniano abbia attribuito a Lentulo la pretura urbana di Scipione Nasica.

e il propugnatore. Consideriamo ora un altro aspetto di questa questione.

Se osserviamo con cura la scena IV dell'atto II del *Phormio* terenziano, vediamo che la *restitutio in integrum* viene presentata da uno dei tre *advocati*, da Cratino (vv. 450-452 *quod te absentē hic filius / egit, restitui in integrum aequomst et bonum, / et id impertrabi*) e non è la soluzione privilegiata. Anzi alla fine Demifone dichiara (v. 459) *incertior sum multo quam dudum* (si ha cioè una *advocatio ridicula*). Ora è abbastanza strana questa azione letteraria a favore della *restitutio in integrum* in cui tale procedimento non viene in qualche modo caldeggiato. Sarebbe quasi più naturale pensare che Terenzio metta in certo modo alla berlina la *restitutio in integrum*. Non dobbiamo però trascurare il fatto che nella commedia il giudizio che dovrebbe essere cassato dalla *restitutio* era fondato su un imbroglio e che quindi la *restitutio in integrum* agli occhi degli spettatori si presentava come rimedio a un errore giudiziario. Quanto aveva detto prima il *parasitus* Formione non può essere trascurato e non lo trascura giustamente la Kornhardt (« Restitutio in integrum bei Terenz », 71 sg.): *Phorm. 403-406 PH. at tu qui sapiens es magistratus adi / iudicium de eadem causa iterum ut reddant tibi, / quandoquidem solu' regnas et soli licet / hic de eadem causa bis iudicium adipiscier.* Qui la sguaiataggine di Formione che, forte della mancanza di *restitutio in integrum*, si fa beffa della sua vittima, è particolarmente marcata nel sottolineare il punto di forza della sua posizione. Tuttavia l'impressione di ridicolaggine della *advocatio* di II 4 è innegabile, e bisogna darne una spiegazione. Una soluzione ipotetica potrebbe essere questa, accettando dalla Kornhardt che Scipione Nasica sia stato il promotore della *restitutio in integrum* (cioè ponendoci nella posizione più difficile). La rappresentazione dell'*Hecyra* e degli *Adelphoe* ai *ludi funebres* di L. Emilio Paolo, se si deve credere alle didascalie, dimostrano una connessione fra Terenzio e P. Cornelio Scipione Emiliano. Ora sarebbe certamente erroneo vedere tra Scipione Emiliano e Scipione Nasica un contrasto politico. Un tale contrasto è

difficile da dimostrare anche nella questione sulla distruzione di Cartagine posteriore di più di dieci anni. Mentre l'Astin ha sostenuto tale contrasto, il Badian l'ha negato<sup>1</sup>. Ma io credo che su un altro terreno, quello dell'atteggiamento di fronte ai costumi, in parte legato all'attività censoria, Scipione Emiliano sia stato un rigido conservatore come il padre, Emilio Paolo, e come Catone a cui, quale censore, l'Emiliano stesso poi si ispirò nella difesa del *mos maiorum*<sup>2</sup>. Non è quindi per nulla sicuro che la *restitutio in integrum* piacesse a Scipione Emiliano, anche se era propugnata da Scipione Nasica, e che Terenzio l'abbia propagandata in questo modo per lo meno dubbio per ubbidire a Scipione Nasica, ma nel contempo non dispiacere all'Emiliano. Di qui la posizione non impegnata né a favore, né contro la *restitutio in integrum*. È un'ipotesi che forse meriterebbe di essere approfondita. Naturalmente se si tralascia il dato non provato del riferimento a Scipione Nasica e se si guarda alla *restitutio in integrum* come ad una esigenza sentita e sviluppata in questi anni, ma non particolarmente nell'ambiente scipionario, tutto diviene più facile: l'opposizione di Scipione Emiliano alle innovazioni di costume spiega ben più facilmente quell'atteggiamento parzialmente derisorio della *advocatio ridicula* che cogliamo in Terenzio. Che poi questo trovi consonanza nell'opposizione dell'ambiente romano contro filosofi e retori è una convergenza che rinforza questa spiegazione. Quello tuttavia che importa è il nocciolo essenziale della ipotesi della

<sup>1</sup> Cf. A. E. ASTIN, « Scipio Aemilianus and Cato Censorius », in *Latomus* 15 (1956), 159 sg., ripreso con correzioni e conferme in A. E. ASTIN, *Scipio Aemilianus*, 280 sg.; ed E. BADIAN, *Foreign Clientelae* (264-70 B. C.) (Oxford 1967), 280 sg.

<sup>2</sup> Come si ricava da Gell. IV 20, 10, luogo connesso con Catone Censore tramite Cic. *De orat.* II 260; cf. A. E. ASTIN, *Cato the Censor*, 83 n. 21. Per la censura di Scipione Emiliano e la sua *cura morum* ispirata alla difesa del *mos maiorum* cf. le testimonianze raccolte da A. E. ASTIN, *Scipio Aemilianus*, 253-257, e D. C. EARL, « Terence and Roman Politics », in *Historia* 11 (1962), 477-485. Sulla posizione politica di Scipione Emiliano e sui rapporti tra lui, Catone ed Emilio Paolo cf. A. E. ASTIN, *Scipio Aemilianus*, 36; 280 sg.; E. S. GRUEN, *Roman Politics and the Criminal Courts*, 149-78 B. C. (Cambridge, Mass. 1968), 21.

Kornhardt, nocciolo essenziale che io accolgo: la conoscenza da parte di Terenzio della *restitutio in integrum* connessa col concetto che *ius summum saepe summast malitia*. Egli ha poi giuocato le due parti di quella sottospecie dello *status legalis* (*γένος νομικόν*) che è il *ρήτορες καὶ διάνοια*, ed ha fatto sostenere a Cratino la parte favorevole alla *διάνοια* e ad Egione la parte favorevole al *ρήτορες*. Io ne ricavo una conferma dell'idea che Terenzio conoscesse bene la retorica giudiziaria.

Combinando poi i due elementi che abbiamo considerato, il prologo del *Phormio* e la scena IV dell'atto II, possiamo dire che compare un tirarsi indietro di Terenzio nella sua polemica con Luscio e un atteggiamento, se non derisorio, almeno disimpegnato nella *restitutio in integrum* che contrastano con la nettezza della posizione polemica dell'*Eunuchus* e giuridica del *Heauton Timorumenos* (*ius summum saepe summast malitia*), anche se non contrasta col carattere riflessivo di Terenzio. A mio parere, questo può essere messo in relazione — è naturalmente una ipotesi, ma questo è solo terreno di ipotesi — con la cacciata da Roma dei filosofi e dei retori nel 161<sup>1</sup>. I nobili amici avranno

<sup>1</sup> Giovanna GARBARINO (ed.), *Roma e la filosofia greca dalle origini alla fine del II secolo a. C.* (Torino 1973), II 370, scrive che si doveva trattare di filosofi e retori greci e di uomini «che esercitavano pubblicamente la loro professione». Retori e filosofi poi spesso si identificavano ed erano comunque strettamente collegati. La Garbarino vede poi nella cacciata di retori e filosofi un influsso della «tendenza conservatrice» rappresentata da Catone. Sulla pubblicità della professione di retori e filosofi, ovviamente greci, si esprime anche P. L. SCHMIDT, «Die Anfänge der institutionellen Rhetorik in Rom», in *Monumentum Chiloniense. Festschrift E. Burck*, hrsg. von E. LEFÈVRE (Amsterdam 1975), 191, il quale pensa che si trattasse di una istruzione filosofica e retorica privata, non pubblica. Lo Schmidt non spiega però come poteva intervenire un pretore, al quale non spettava la censoria *cura morum*, su privati che svolgessero privatamente la loro attività presso famiglie nobili. È dubbio che la cosa fosse di sua competenza sia per consultare al riguardo il Senato, sia per intervenire. Inoltre lo Schmidt trova difficoltà in questo fatto: se le lezioni dei filosofi banditi nel 161 possono trovare un corrispondente nelle lezioni o conferenze («Vorträge») dei filosofi venuti a Roma nel 155, manca un corrispondente per i retori. Ma lo Schmidt non tiene conto del caso di Cratete, venuto a Roma fra la II e la III guerra punica (Suet. *Gramm.* 2, 1), il quale tenne per una disciplina molto vicina alla retorica e insegnata dalle stesse

indicato a Terenzio quale era il nuovo clima, o, più semplicemente, divenuto tale clima palese, Terenzio si sarà adattato ad esso (anche per effetto dei suoi rapporti con questi personaggi) con quel suo adattamento all'ambiente romano di cui dà prova anche nel *Phormio*<sup>1</sup>. Infatti Terenzio è stato indiscutibilmente in rapporto con gli *homines nobilis* (*Ad.* 15) coi quali egli stesso ammette di essere stato in contatto. Non voglio tornare su un argomento che ho già toccato in un particolare riportato nella vita suetoniana (Suet. *Vita Ter.* 4, p. 6, 9-15 Wessner), la notizia che Lelio, il 1<sup>o</sup> di Marzo, il giorno dei *Matronalia*, dedicati alla santità della famiglia, invece di andare a tavola in tempo, avrebbe composto la scena IV dell'atto IV del *Heauton Timorumenos*, la scena meretricia più sfacciata di tutto il teatro terenziano. Io ho sostenuto<sup>2</sup>, tenendo conto del rapporto coi *Matronalia*, che l'accusa ha un carattere infamante nei confronti di Lelio, carattere che l'avvicina alle accuse mosse a Terenzio e soprattutto ai

persone (cf. Suet. *Gramm.* 4,3) come la grammatica *plurimas acroasis* (per la datazione del soggiorno romano di Cratete cf. G. GARBARINO (ed.), *Roma e la filosifia greca*, II 357-360). Per quanto riguarda poi i tre filosofi del 155, la testimonianza di Plutarco mostra che ad ascoltarli andarono i giovani romani in genere: Plut. *Cato Mai.* 22, 2 Εὖθις οὖν οἱ φιλολογώτατοι τῶν νεωνέσκον ἐπὶ τοὺς ἀνδρας ἔντο, καὶ συνῆσαν ἀκροάμενοι καὶ θαυμάζοντες αὐτούς. Quindi nel caso di Cratete e dei filosofi del 155 non si può certo parlare di «Privatunterricht» come fa lo Schmidt, indipendentemente dal luogo dove essi tenevano le loro lezioni. Più felice è l'osservazione dello Schmidt sulla vicinanza tra Catone e il pretore M. Pomponio (P. L. SCHMIDT, «Die Anfänge...», 192 n. 27): M. Pomponio sei anni prima si era schierato con Catone per impedire la guerra contro Rodi (su questo cf. il mio M. Porci Catonis *Oratio Pro Rhodiensibus*, 114; 127). In realtà il tr. pl. M. Pomponio interpose insieme al collega M. Antonio il voto contro la proposta di guerra a Rodi, avanzata nei comizi dal pretore M<sup>r</sup>. Iuventius Thalna, e Catone parlò in Senato contro la proposta di Thalna. Ciò non significa che Catone e M. Pomponio fossero spinti dagli stessi motivi, ma dimostra una identità di posizione che rende possibile pensare che la difesa del *mos maiorum* e l'avversione alla *nova sapientia* (G. CALBOLI (ed.), M. Porci Catonis *Oratio Pro Rhodiensibus*, 108 sg.; 206; 223), insieme ad altri motivi, fosse presente in entrambi.

<sup>1</sup> Cf. E. LEFÈVRE, *Der Phormio des Terenz*, 92-96.

<sup>2</sup> G. CALBOLI, «Un frammento di C. Laelius Sapiens?», in *Poesia Latina in Frammenti. Miscellanea Filologica* (Genova 1974), 141-172.

nobili suoi protettori da Porcio Licino, anche se, trattandosi della solita accusa di plagio, io ho preferito tenerla nell'ambito delle accuse provenienti da Luscio Lanuvino e dai suoi.

In complesso dunque Terenzio ci mostra non solo l'uso della retorica nelle sue applicazioni stilistiche e giudiziarie, ma ci introduce nei problemi e negli atteggiamenti della società romana di fronte alla retorica con la *advocatio ridicula* e la *restitutio in integrum* e nel rapporto fra diritto e pratica giudiziaria e retorica (è il problema dello Stroux anticipato, con le debite mutazioni, di circa sessanta anni)<sup>1</sup>. Inoltre io avanzo l'ipotesi che si debba dare valore per la interpretazione di questi aspetti terenziani al decreto contro i filosofi e i retori del 161 che spiegherebbe il comportamento prudentemente conforme ad esso nel *Phormio* o in ossequio al suggerimento dei suoi nobili amici o volto a non dispiacere ad essi. Con ciò il motivo del *mos maiorum* come riduttore delle fortune della retorica ritorna dopo Catone anche in Terenzio<sup>2</sup>.

La seconda azione politica contro i retori a Roma dopo quella del 161 a. C. è l'editto dei censori del 92, Cn. Domitius Ahenobarbus e L. Licinius Crassus, contro i *Latini rhetores*. Questo è un punto essenziale del rapporto tra la retorica e la politica romana in un tempo in cui i problemi culturali sono

<sup>1</sup> Questo problema si incrocia in questo tempo e in parte con un elemento messo già in luce da F. MARX (*Prolegomena, ad Incerti Auctoris De ratione dicendi ad C. Herennium* (Lipsiae 1894), 134), il contrasto tra i grecizzanti come A. Postumio Albino, che potevano essere più sensibili a dar valore allo spirito della legge, e gli antiellenizzanti, naturalmente più orientati alla difesa della tradizione e della lettera della legge. Ciò senza trascurare il fatto che il primo esplicito documento di contrasto giudiziario tra *scriptum* e *sententia* appoggiata quest'ultima all'*aequum et bonum* è la famosa *causa Curiana* del 93, sulla quale cf. G. KENNEDY, *The Art of Rhetoric in the Roman World*, 86 sg.

<sup>2</sup> Oltre a quanto abbiamo osservato sopra alle pagg. 69-70 n. 1 seguendo P. L. SCHMIDT, « Die Anfänge », 192 n. 27, si dovrà tenere presente anche quanto giustamente nota riguardo alla difesa del *mos maiorum* da parte di Catone A. E. ASTIN, *Cato the Censor*, 178 sg.: Catone non può essere visto come un difensore solitario « against the seemingly inexorable advance of undesirable Hellenic practices », e l'episodio del 161 ne sarebbe una prova.

collegati non poco con la politica, come ha mostrato Emilio Gabba in un articolo ormai famoso del 1953<sup>1</sup>. Questo editto, dopo i numerosi studi compiuti su di esso, è stato ripreso di recente da Peter Lebrecht Schmidt e da Arrigo Manfredini<sup>2</sup> e anch'io credo che, tenendo particolarmente presente questi ultimi lavori, valga la pena di riesaminare questo editto censorio e quanto sta dietro di esso per mettere meglio in luce alcuni elementi essenziali al nostro tema e in generale alla storia della retorica in questi anni in cui si verifica l'introduzione vera e propria della retorica a Roma e si hanno i primi trattati di retorica in lingua latina, il *De inventione* di Cicerone e la *Rhetorica ad Herennium*.

La soluzione dello Schmidt non è molto lontana da quella a cui ero arrivato io stesso nei miei lavori *Cornificiana* 2 (1965, ma questa memoria è del 1964) e nell'articolo-recensione « La formazione oratoria di Cicerone » (1965)<sup>3</sup> nei quali io vedevo, come continuo a vedere oggi, nell'editto censorio del 92 un intervento 'politico' da parte di un uomo come Crasso (in ciò probabilmente coadiuvato dal collega Domizio Enobarbo)<sup>4</sup> interessato a sostituire o a integrare il *mos maiorum*, ormai screditato, con una cultura ricca quale era quella attinta direttamente

<sup>1</sup> E. GABBA, « Politica e cultura in Roma agli inizi del I sec. a. C. », in *Athenaeum* N.S. 31 (1953), 259-272, ora in E. GABBA, *Esercito e società nella tarda repubblica romana* (Firenze 1973), 175-191.

<sup>2</sup> P. L. SCHMIDT, « Die Anfänge der institutionellen Rhetorik in Rom », 183-216; A. MANFREDINI, « L'editto 'De coercendis rhetoribus Latinis' del 92 a. C. », in *Studia et Documenta Historiae et Iuris* 42 (1976), 99-148.

<sup>3</sup> G. CALBOLI, *Cornificiana* 2. L'autore e la tendenza politica della 'Rhetorica ad Herennium', Memorie dell'Accademia delle Scienze di Bologna, Classe di Sc. Mor. 51-52 (1963-64), 1-114; « La formazione oratoria di Cicerone », in *Vichiana* 2 (1965), 3-30 (articolo in rapporto col lavoro di K. BARWICK, *Das rednerische Bildungsideal Ciceros*, Abhandlungen der Sächs. Akademie der Wiss. zu Leipzig, Philol.-hist. Klasse, 54, 3 (Berlin 1963)).

<sup>4</sup> Anche lo Schmidt, « Die Anfänge », 210, pensa che Cn. Domitius Ahenobarbus nell'azione censoria del 92 sia stato ispirato da una visione più conservativa (rispetto al suo tribunato del 104), tesa a bloccare i demagoghi come Saturnino e Glaucia.

mente dalla grande cultura greca e non con semplici esercitazioni di retorica scolastica ad uso — oggi aggiungerei con lo Schmidt che qui ha certo ragione<sup>1</sup> — di giovani ambiziosi capaci, come i Gracchi, di sconvolgere lo stato. L'idea dello Schmidt è dunque, per vederla molto brevemente, che Crasso non sia stato spinto da motivi politici, quando nel 92 intervenne con l'editto censorio per chiudere il *ludus impudentiae*<sup>2</sup> di Plozio Gallo, massimo rappresentante dei *rhetores Latini*<sup>3</sup>, ma che egli abbia agito così, perché nei *rhetores Latini* mancava la filosofia, mancava quella unione di filosofia e retorica che rappresentava l'ideale di Crasso. E le loro declamazioni nello sviluppo *thesis* — *causa* — *controversia* corrispondevano alla seconda fase (secondo Sen. *Contr. I prooem. 12*)<sup>4</sup> delle *causae* senza filosofia<sup>5</sup>. Naturalmente lo Schmidt si appoggia sul famoso passo del *De oratore* (III 93 sg.) nel quale Crasso dà, per bocca di Cicerone, i motivi del suo intervento censorio. Il passo merita di essere riportato per intero: *Verborum eligendorum et conlocandorum et concludendo-*

<sup>1</sup> P. L. SCHMIDT, « Die Anfänge », 209 sg.

<sup>2</sup> La denominazione *impudentiae ludus* è di Cicerone (*De orat.* III 94), il quale usa il termine *impudentia* riferito ai *Latini magistri dicendi* anche nel precedente paragrafo *De orat.* III 93 (v. sotto nel testo).

<sup>3</sup> Questo rango fra i *Latini dicendi praeceptrores* è assegnato a Plozio dallo stesso Quintiliano, *Inst. II 4, 42* *Latinos vero dicendi praeceptrores extremis L. Crassi temporibus coepisse Cicero auctor est* [oltre al passo di *De orat.* III 93 sg., anche nell'*epist. ad M. Titinum* riportata da Suet. *Rhet.* 26, che vedremo sotto]: *quorum insignis maxime Plotius fuit*; cf. anche P. L. SCHMIDT, « Die Anfänge », 199 sg.; 215, e J. COUSIN (ed.), Quintilien, Tome II, 238 sg.

<sup>4</sup> Sen. *Contr. I prooem. 12* *Deelamabat autem Cicero non quales nunc controversias dicimus, ne tales quidem, quales ante Ciceronem dicebantur, quas thesis vocabant. Hoc enim genus maxime, quo nos exercemur, adeo novum est, ut nomen quoque eius novum sit. Controversias nos dicimus; Cicero causas vocabat*; cf. al riguardo S. F. BONNER, *Roman Declamation in the Late Republic and Early Empire* (Liverpool 1969), 1-26; H. THROM, *Die Thesis. Ein Beitrag zu ihrer Entstehung und Geschichte* (Paderborn 1932), 80-189; W. HOFRICHTER, *Studien zur Entwicklungsgeschichte der Deklamation...* (Diss. Breslau 1935), 3-15; M. L. CLARKE, « The Thesis in the Roman Rhetorical Schools of the Republic », in *CQ* 45 (1951), 159 sg.; P. L. SCHMIDT, « Die Anfänge », 202-204; J. FAIRWEATHER, *Seneca the Elder* (Cambridge 1981), 104-131.

<sup>5</sup> P. L. SCHMIDT, « Die Anfänge », 201-213.

*rum facilis est vel ratio vel sine ratione ipsa exercitatio; rerum est silva magna, quam cum Graeci iam non tenerent ob eamque causam iuventus nostra dedisceret paene discendo, etiam Latini, si dis placet, hoc biennio magistri dicendi exsisterunt; quos ego censor edicto meo sustuleram, non quo, ut nescio quos dicere aiebant, acui ingenia adulescentium nollem, sed contra ingenia obtundi nolui, corroborari impudentiam. Nam apud Graecos, cuiuscumodi essent, videbam tamen esse praeter hanc exercitationem linguae doctrinam aliquam et humanitate dignam scientiam, hos vero novos magistros nihil intellegebam posse docere, nisi ut auderent; [...] hoc cum unum traderetur et cum impudentiae ludus esset, putavi esse censoris, ne longius id serperet, providere.* Ora anch'io avevo individuato in questo modo la caratteristica dei *rhetores Latini* già nel 1965 servandomi dello stesso passo ciceroniano (« La formazione oratoria di Cicerone », 20-22)<sup>1</sup> e scrivevo (p. 20): « I retori latini, di cui possiamo ritenere portavoce la *Rhet. Her.*<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> A questa posizione ero già giunto in *Cornificiana* 2, 99-103, a cui lo Schmidt, « Die Anfänge », 206 n. 71, si riferisce ponendomi, del tutto erroneamente, tra coloro che riconoscono come caratteristica dei *rhetores Latini* l'enciclopedismo, e lo Schmidt mi rimprovera anche un erroneo (secondo lui) riferimento a Karl Barwick. Ora il Barwick, *Bildungsideal*, 43 sg., ha scritto: « die von Crassus (93-95) bekämpften *Latini magistri dicendi* beschränkten ihren Unterricht im wesentlichen, wie es scheint, auf Übungen ». E giustamente lo Schmidt (*loc. cit.*) pone il Barwick tra coloro che vedono nei *rhetores Latini* dei *declamatores*. Io, a mia volta, ho scritto (*Cornificiana* 2, 99): « Un passo di Cicerone fa ritenere, in accordo col Barwick (*Bildungsideal*, 43 sg.), che i *Latini rhetores* avessero come caratteristica la semplice esercitazione, priva di quella ἐγκύλιος παθεία che invece era nei Greci e in Antonio: *de orat.* 3, 94 nam apud Graecos ... ». Ognuno vede che io pensavo ai *rhetores Latini* come declamatori ed esercitatori, e che la mia opinione è la stessa di Karl Barwick da me debitamente e doverosamente citato.

<sup>2</sup> A patto, naturalmente, di non collocare la *Rhet. ad Her.* nel 50, come ha suggerito con scarsa probabilità, a mio parere, A. E. DOUGLAS, « *Clausulae in the Rhetorica ad Herennium as evidence of its date* », in *CQ* 54 (1960), 65-78. Non voglio qui ripetere gli argomenti già da me sviluppati contro questa ipotesi (commento alla *Rhet. Her.*, 12-17), ai quali ha in parte risposto lo stesso Douglas (in *CR N.S.* 23 (1973), 185), concedendo peraltro che egli non aveva proposto una vera data (attorno al 50 a. C.), ma aveva solo cercato di mostrare che l'intera opera (*exempla* e il resto) non era stata composta come una unità nell'80 a. C. L'autore della *Rhet. ad. Her.* avrebbe elaborato il materiale riferentesi all'80 in un periodo che per il Douglas potrebbe scendere fino al 50. Egli stesso riconosce però che l'argomento dovrebbe essere ben maggiormente approfondito. La datazione al 50 è

non hanno quindi operato l'unione di filosofia e retorica e sono rimasti al livello del *vulgaris orator*. Anche dal punto di vista stilistico essi hanno avuto di mira solo un'esercitazione elementare e declamatoria, priva, al dire di Cicerone [sia ben chiaro — aggiungo ora — di Cicerone, non di Crasso], di ogni *humanitas*: *de orat.* III 94 *Nam apud Graecos, cuicuimodi essent, videbam tamen* » eqs. E questo, perché « nel mondo latino dell'oratoria preciceroniana » non si ha l'unione di retorica e filosofia, com'è dimostrato dal *De inventione*, dove (I 8) si respingono le θέσεις di Ermagora che costituiscono il *locus d'impiego* della filosofia<sup>1</sup>. Anche questo passo deve essere tenuto presente: Cic. *Inv.* I 8 *quaestionem [...] eam appellat* [sc. *Hermagoras*], *quae habeat in se controversiam in dicendo positam sine certarum personarum interpositione, ad hunc modum*: ‘*ecquid sit bonum praeter honestatem?*’ ‘*verine sint sensus?*’ ‘*quae sit mundi forma?*’ ‘*quae sit solis magnitudo?*’ *quas quaestiones procul ab oratoris officio remotas facile omnes intellegere existimamus; nam quibus in rebus summa ingenia philosophorum plurimo cum labore consumpta intellegimus, eas sicut aliquas parvas res oratori attribuere magna amentia videtur.* Anche la *Rhet. ad Her.* tradisce lo stesso atteggiamento di fronte alla filosofia (*Rhet. ad Her.* I 1 e IV 69) e mostra (*Rhet. ad Her.* IV 6) la stessa polemica di Cicerone (*Inv.* I 8) contro Ermagora, anche in questo caso con interessanti consonanze verbali (sia detto ancora una volta contro la datazione bassa della *Rhet. ad Her.* proposta dal Douglas): Cic. *Inv.* I 8 *verum oratori minimum est de arte loqui, quod hic* [sc. *Hermagoras*] *fecit, multo maximum ex arte dicere, quod eum minime potuisse omnes*

---

stata accolta come datazione dell'opera da P. L. SCHMIDT, in *Der Kleine Pauly* IV (1972), 1415. Molto di recente L. Herrmann, non nuovo a ipotesi ardite, ha formulato l'ipotesi che l'opera possa essere attribuita a L. Anneo Cornuto, maestro e amico di Persio, e sia stata dedicata a Erennio Senecione (L. HERRMANN, « L. Annaeus Cornutus et sa rhétorique à Herennius Senecio », in *Latomus* 39 (1980), 144-160).

<sup>1</sup> Cf. K. BARWICK, *Bildungsideal*, 80; G. CALBOLI, « La formazione oratoria di Cicerone », 20; e specialmente H. THROM, *Die Thesis*, 71-79; J. FAIRWEATHER, *Seneca the Elder*, 118.

*videmus — Rhet. ad Her. IV 6 quis est, qui possit id, quod de arte scripserit conprobare, nisi aliquid scribat ex arte?* (su questo cf. il mio *Cornifici Rhetorica ad C. Herennium* (Bologna 1969), 42-46). Io poi accettavo (*ibid.*, 45 sg.) come probabile l'idea del Barwick<sup>1</sup> che questa polemica contro Ermagora non derivi direttamente da una fonte greca, ma da un elaboratore latino, e potesse averne parte Antonio come influenzato dal neoaccademico Charmadas<sup>2</sup>. Non credo però che ci si possa spingere oltre questo punto al quale io ero arrivato dando credito alla notizia di Cic. *De orat.* I 93 sg., Quint. *Inst.* VIII *prooem.* 13; XII 1, 21; Plin. *Epist.* V 20, 5, che vera eloquenza era per Antonio impossibile senza la conoscenza della filosofia ed egli quindi diceva di aver conosciuto parecchi *diserti*, ma nessuno veramente *eloquens*<sup>3</sup>. Ma spingersi oltre questo punto per attribuire a Crasso una tale posizione e vedervi il motivo del suo intervento censorio nel 92 è, a mio parere, un'imprudenza che, essendo in contrasto coi testi di questo tempo (Cic. *Inv.* I 8 e *Rhet. ad Her.* IV 6 sg.), finisce per essere un vero e proprio errore. L'unico modo per avvicinare in qualche modo Crasso all'idea che Cicerone gli fa presentare in *De orat.* III 94 passa per un'altra via: la posizione di Crasso nel programma riformistico di Livio Druso, del quale Crasso fu *consiliarius* insieme al *princeps Senatus* M. Emilio Scauro<sup>4</sup>, fu continuata

<sup>1</sup> K. BARWICK, « Probleme in den Rhet. LL. Ciceros und der Rhetorik des sogenannten Auctor ad Herennium », in *Philologus* 109 (1965), 61 sg.

<sup>2</sup> Su questa posizione di Antonio cf. anche il mio « L'oratore M. Antonio », 147-149.

<sup>3</sup> Io mi muovevo però con estrema cautela sulla possibilità di attribuire ad Antonio questa notizia di Cicerone, scrivendo (« L'oratore M. Antonio », 149): « La concorde attestazione di Quintiliano e Plinio che Antonio aveva scritto veramente così, benché Quintiliano sia certamente influenzato da Cicerone e Plinio abbia derivato questa notizia dal suo maestro Quintiliano, non è comunque del tutto priva di valore ».

<sup>4</sup> Cic. *Dom.* 50; cf. E. J. WEINRIB, « The Judiciary Law of M. Livius Drusus (tr. pl. 91 B. C.) », in *Historia* 19 (1970), 439 n. 98 e 440. A questo punto devo toccare anche un altro aspetto. Tutto il ragionamento dello Schmidt si fonda sul noto passo di Seneca, *Contr. I prooem.* 12, in cui si distinguono vari stadi delle decla-

nella costituzione sillana fino alla dittatura di Cesare<sup>1</sup>. Cicerone si adattò bene a questa condizione politica ed è naturale la sua connessione con L. Crasso. C'è quindi una dimensione di politica e cultura insieme nella quale Cicerone è vicino a Crasso e gli ideali dei due uomini coincidono. La cultura filosofica e retorica servono a formare il cittadino e a dare un contenuto capace di sostituire quel *mos maiorum* che l'azione dei Gracchi e degli altri tribuni 'populares' aveva svuotato e compromesso. Ma Crasso era stato in tale operazione uno degli *optimates*, uno della *factio nobilium*, come è provato dalla reazione degli *equites* tramite la *lex Varia*. Infatti gli *equites* attaccarono i nobili, ad es., il *princeps Senatus* M. Emilio Scauro, il quale sembra però che conservasse buoni rapporti con gli *equites*<sup>2</sup>. Crasso era già morto e sfuggì a tali attacchi. Inoltre la *lex Licinia Mucia de civibus redigundis* del 95<sup>3</sup> non fu

---

mazioni e sull'idea che i *rhetores Latini* abbiano abbandonato le θέσεις filosofiche dei Greci a favore di semplici esercitazioni scolastiche (Cic. *De orat.* III 94). In realtà però Seneca ha commesso errori non trascurabili come quello di negare che Cicerone abbia declamato esercizi chiamati *theses* (cf. al riguardo J. FAIRWEATHER, *Seneca the Elder*, 118 sg., che si fonda su Cic. *Tusc.* I 7; *Orat.* 45 sg.). Anche la Fairweather però riconosce opportunamente che l'atteggiamento di Cicerone di fronte a questo esercizio della θέσης « altered somewhat in the course of his life ». All'inizio (*Inv.* I 8) lo rifiutò, poi, considerando immaturo il *De inventione* (*De orat.* I 5) e « having meanwhile arrived at a much more glowing estimate of the orator's competence and rôle in society », lo stesso Cicerone si dedicò alle *theses*. Ma anche l'educazione originaria di Cicerone (*Ad Q. fr.* III 3, 5) seguì le vie delle declamazioni scolastiche (J. FAIRWEATHER, *Seneca the Elder*, 120). Che Crasso nel 92 fosse già sulle posizioni culturali assunte da Cicerone nel 55, mentre non lo era stato Cicerone al tempo del *De inventione*, pur essendo allievo di Crasso (Cic. *De orat.* II 2, e cf. G. KENNEDY, *The Art of Rhetoric*, 103 sg.), a me sembra ipotesi assai improbabile.

<sup>1</sup> Cf. E. GABBA, *Esercito e società nella tarda repubblica romana* (Firenze 1973), 383-406; U. LAFFI, « Il mito di Silla », in *Athenaeum* N.S. 45 (1967), 177-213; 255-277; E. S. GRUEN, *The Last Generation of the Roman Republic*, 6-46; G. CALBOLI, « L'arte della retorica nel mondo romano », in *Athenaeum* N.S. 59 (1981), 220.

<sup>2</sup> Cf. E. S. GRUEN, « The 'Lex Varia' », in *JRS* 55 (1965), 62 sg.; E. BADIAN, « *Quaestiones Variae* », in *Historia* 18 (1969), 467; G. CALBOLI, « Su alcuni frammenti di Cornelio Sisenna », in *Studi Urbinati* 49, N.S. B 1 (1975), 171.

<sup>3</sup> Sul carattere anti-mariano della *Lex Licinia Mucia*, pur dovuta a due *adfinis* di C. Mario come L. Licinio Crasso e Q. Mucio Scevola (ma forse suggerita dal

certo un'azione favorevole ai Mariani, considerati i rapporti clientelari intercorrenti tra Mario e gli Italici come era apparso anche nel processo a Norbano<sup>1</sup>, e accanto alla testimonianza di Cicerone o, meglio sarebbe dire, alla sua interpretazione del pensiero di Crasso in *De orat.* III 93 sg., c'è la testimonianza indiretta da lui riferita nello stesso luogo : *non quo, ut nescio quos dicere aiebant, acui ingenia adolescentium nolle*. Quindi l'accusa di oscurantismo contro l'editto censorio del 92 ci fu e possiamo immaginare che essa provenisse almeno dagli stessi interessati, i *rhetores Latini*. E questa accusa non può essere trascurata, perché sfugge al sospetto che indebolisce la spiegazione messa da Cicerone in bocca a Crasso, quella di essere stata almeno in parte inventata dallo stesso Cicerone. Ricuperare quella connessione politico-culturale tra Crasso e Cicerone che abbiamo visto sopra significa dare all'editto censorio del 92 un valore appunto politico o di politica culturale che lo Schmidt rifiuta. Il lavoro dello Schmidt è quindi in questo punto inaccettabile, anche perché non tiene sufficientemente conto della situazione storica, quella situazione che è invece essenziale per uno strumento come la retorica usato da oratori che, come Antonio, Crasso e Cicerone, erano anche e prima di tutto uomini politici.

*princeps Senatus Scauro*), cf. E. GABBA, *Esercito e società*, 184 sg. Nel 95 a. C. si può parlare di un gruppo mariano, come pensa il Badian (*Studies in Greek and Roman History* (Oxford 1964), 56 sg.), seppure con la cautela che queste fazioni non erano 'static'. E. S. GRUEN, *Roman Politics and the Criminal Courts*, 149-78 B. C., 202 sg., mette in evidenza che la *Lex Licinia Mucia* nel suo contenuto contrario agli Italici coi quali Mario aveva grandi rapporti di clientela mostrava l'incongruità della connessione tra Mario e oligarchi come Crasso e Scipione. Crasso quindi cercò di salvare quanto era possibile di questa connessione con l'espeditore politico di difendere l'italico Matrinio, cliente di Mario.

<sup>1</sup> Su questo punto non ho esitazione a seguire completamente l'opinione di E. BADIAN, *Studies in Greek and Roman History*, 50: « His trial [sc. of Norbanus], eight years after the alleged offence [Norbano fu accusato da P. Sulpicio Rufo di *maiestas* nel 95 per fatti avvenuti nel 103], was a move by the oligarchy, represented by the prosecutor Sulpicius, in the attack on Marius and his friends »; cf. anche E. S. GRUEN, *Roman Politics*, 195 sg.; G. CALBOLI, « L'oratore M. Antonio », 153-157.

Ma contro i motivi politici, di politica ispirata dagli ideali consoni alla *factio nobilium*, si è espresso anche Arrigo Manfredini.

La tesi del Manfredini è che l'editto censorio del 92 a. C. non abbia avuto alcuna intenzione politica e — in connessione con questa opinione — che il L. Plozio Gallo, collocato al primo posto tra i maestri di retorica da Suetonio (*Rhet.* 26) e amicissimo di C. Mario (com'è provato dal fondamentale Cic. *Arch.* 20), non sia il *Plotium quendam* ricordato da Cicerone nella lettera a M. Titinio riportata sempre da Suetonio nello stesso passo.

Il testo dell'editto, riportato da Suet. *Rhet.* 25 e da Gellio, XV 11, 2 (che deriva interamente da Suetonio) è, a giudizio di F. Marx (*Prolegomina alla ed. della Rhetorica ad Herennium* (Leipzig 1894), 144), troppo lungo e inadatto dal punto di vista linguistico. Lo stesso Marx però (*Prolegomina*, 145) concludeva che, in mancanza di più validi argomenti che non fossero quelli puramente stilistici, egli era costretto ad accettare come autentico il testo invece di ritenerlo, come avrebbe preferito fare, opera di un retore o di un grammatico. Anche il Manfredini ritiene il testo autentico e rifiuta il dubbio del Marx. In effetti il testo dell'editto merita di essere tenuto presente: Suet. *Rhet.* 25, 1 *De isdem [sc. de rhetoribus] interiecto tempore* [dopo l'azione del pretore M. Pomponio nel 161] *Cn. Domitius Ahenobarbus L. Licinius Crassus censores ita edixerunt*: «*Renuntiatum est nobis esse homines qui novum genus disciplinae instituerunt, ad quos iuventus in ludum conveniat; eos sibi nomen imposuisse Latinos rhetoras; ibi homines adulescentulos dies totos desidere. Maiores nostri quae liberos suos discere et quos in ludos itare vellent instituerunt. Haec nova, quae prater consuetudinem et morem maiorum fuit, neque placent neque recta videntur. Quapropter et is qui eos ludos habent, et is qui eo venire consuerunt, videtur faciendum ut ostenderemus nostram sententiam, nobis non placere.*».

La fonte principale di questo editto è Suetonio, il quale, secondo il Manfredini, l'avrebbe riesumato dall'archivio impe-

riale. Infatti la conoscenza dell'editto prima di questo ritrovamento suetoniano sarebbe solo indiretta e deriverebbe da Cicerone (*De orat.* III 93). Tacito (*Dial.* 35), riportando notizie dell'editto, lascierebbe intendere che Cicerone « costituiva la sua unica fonte » (A. Manfredini, « L'editto 'De coercendis rhetoribus Latinis' », 104). È però facile osservare che stranamente Tacito riporta il nome del censore Domizio Enobarbo, che manca in Cicerone (per il Manfredini, *loc. cit.*, Tacito avrebbe fatto ricerche personali direttamente sui *Fasti*) e che in Tacito ritornano due termini chiave del testo dell'editto, *placere* e *maiores nostri*. Dice egli infatti: Tac. *Dial.* 35, *i nec placuisse maioribus nostris ex eo manifestum est, quod a Crasso et Domitio censoribus claudere, ut ait Cicero, 'ludum impudentiae'* [quest'espressione ricorre sì in Cic. *De orat.* III 94] *iussi sunt*. Anche su un altro punto dell'editto censorio del 92 non si deve esagerare con l'ipercritica, come fa, il Manfredini. Egli sostiene, formalmente con ragione, che questo editto non poteva avere carattere coercitivo e Gellio gli attribuisce natura coercitiva<sup>1</sup>, perché è sviato dal fatto che associa l'editto del 92 con il *senatusconsultum* del 161. In realtà però l'associazione dei due provvedimenti è stata già fatta da Suetonio (*Rhet.* 25) ed entrambi sono presentati da Suetonio a spiegazione e prova delle proibizioni subite dalla retorica: Suet. *Rhet.* 25, *i Rhetorica quoque apud nos perinde atque grammatica sero recepta est paululo etiam difficilius, quippe quam constet nonnumquam etiam prohibitam exerceri. Quod ne cui dubium sit, vetus s(enatus) c(onsultum), item censorum edictum subiciam*. Inoltre un contemporaneo quale Cicerone presenta Crasso come intenzionato a togliere di mezzo (*tollere*) i *rhetores Latini*, come appunto gli fa dire nel *De oratore* Cicerone (III 93): *etiam Latini, si dis placet, hoc biennio magistri dicendi exstiterunt; quos ego censor edicto meo sustuleram*. Che invece l'editto censorio abbia avuto scarso effetto anche per le vicende politiche che

<sup>1</sup> Scrive infatti Gellio, XV 11,2 *Aliquot deinde annis post id senatusconsultum* (del 161) *Cn. Domitius Ahenobarbus et L. Licinius Crassus censores de coercendis rhetoribus Latinis ita edixerunt eqs.*

sconvolsero i precedenti equilibri è opinione mia e di altri, ad es., di A. S. Wilkins, nelle note alla sua edizione commentata del *De oratore* (Oxford 1892, p. 458). Ma qui io devo chiarire il mio pensiero. Nel mio intervento del 1975<sup>1</sup> io ho negato l'effetto antideclamatorio dell'editto del 92, perché le declamazioni sono rimaste, come prova anche Cic. *Brut.* 310 *Commentabar declamitans — sic enim nunc loquuntur — saepe cum M. Pisone et cum Q. Pompeo aut cum aliquo cottidie, idque faciebam multum etiam Latine, sed Graece saepius* (cf. al riguardo anche il comm. di A. E. Douglas (Oxford 1966), 222 sg.)<sup>2</sup>. Ciò è certamente vero, ma l'effetto politico e culturale dell'editto del 92 non si può misurare solo in termini di presenza o assenza di declamazioni dopo tale editto. Esso va infatti inquadrato nel successo del programma riformistico di Crasso (e Druso), in quanto e per quanto esso fu assunto nella costituzione di Silla e poi continuò nell'oratoria dal tempo dell'editto alla fine della costituzione sillana per effetto della vittoria di Cesare. Sono quarant'anni che per noi significano l'oratoria ciceroniana con l'atteggiamento antitecnico assunto da Cicerone e la sua avversione alla retorica scolastica dopo gli inizi scolastici nel *De inventione* e il ritorno alla tecnica nei *Topica*<sup>3</sup>. Anche la *dissimulatio artis*, accentuata da Cicerone in Antonio (*De orat.* II 4; 153; 156; 333; *Brut.* 139), ma riconosciuta anche da Quintiliano (*Inst.* II 17, 6; XII 9, 5) e presente in Antonio<sup>4</sup>, si collega con questo aspetto della tradizione oratoria romana (ma la *dissimulatio artis*

<sup>1</sup> G. CALBOLI, « Su alcuni frammenti di Cornelio Sisenna », 202 sg.

<sup>2</sup> Cf. anche il recentissimo lavoro di J. FAIRWEATHER, *Seneca the Elder*, 120; 125; 127 sg.

<sup>3</sup> Cf. V. PALADINI, « Cicerone retore e oratore », in *Scritti minori* (Roma 1973), 73-78; 83; ma anche B. RIPOSATI, *Studi sui Topica di Cicerone* (Milano 1947), 290-294, il quale mette però in evidenza la maggior ricchezza ciceroniana rispetto agli atteggiamenti puramente precettistici della *Rhet. ad Her.* e di Ermagora.

<sup>4</sup> Come ha dimostrato Chr. NEUMEISTER, *Grundsätze der forensischen Rhetorik* (München 1964), 146 e 154 nn. 76; 78. Cf. anche U. W. SCHOLZ, *Der Redner M. Antonius*, 111-113, e G. CALBOLI, « L'oratore M. Antonio », 136-140.

è, si sa, anche greca)<sup>1</sup>. L'editto del 92 non fu quindi senza un suo effetto. Che esso abbia ritardato il dispiegarsi delle declamazioni che troviamo nel periodo imperiale è opinione di G. Kennedy<sup>2</sup>, contro la quale io mi sono espresso in « *Su alcuni frammenti di Cornelio Sisenna* », 202 sg., ma che oggi non rifiuterei più interamente, nella prospettiva appunto sopra indicata. Senza entrare nel complesso problema delle declamazioni nelle loro varie forme e stadi di sviluppo a Roma, ammesso che Seneca (*Contr. I prooem. 12*) sia almeno in parte accettabile, quando fissa i vari stadi di sviluppo delle declamazioni, nonostante i gravi errori in cui è caduto, come ha documentato la Fairweather<sup>3</sup>, senza entrare dunque in questo problema, io sono d'accordo con la Fairweather (*Seneca the Elder*, 120) che la formazione giovanile di Cicerone fu condotta su declamazioni scolastiche, non di genere ampio e filosofico come le θέσεις (fondamentale è Cic. *Ad Q. fr. III 3, 5*), e che le *declamationes* di Cic. *Tusc. I 7* e *Brut. 310* « must have been fundamentally similar to those which Q. Cicero's son, along with most students and rhetoricians of the very late Republic, preferred to θέσεις ». Poi le declamazioni divennero un vero e proprio genere letterario a partire dal periodo augusteo, quando la politica uscì dal foro, cadde la disistima per la semplice oratoria scolastica, anzi la retorica divenne prevalentemente scuola di retorica<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Ad es., Arist. *Rh.* III 2, 1404 b 18 sgg. διὸ δεῖ λανθάνειν ποιοῦντας, καὶ μὴ δοκεῖν λέγειν πεπλασμένως ἀλλὰ περικύτως (τοῦτο γάρ πιθανόν, ἐκεῖνο δὲ τούναντίον· ὡς γάρ πρὸς ἐπιβουλεύοντα διαβάλλονται, καθάπερ πρὸς τοὺς οἰνους τοὺς μεμιγμένους).

<sup>2</sup> G. KENNEDY, *The Art of Rhetoric in the Roman World*, 96.

<sup>3</sup> J. FAIRWEATHER, *Seneca the Elder*, 119 sg. Ad es., il banale errore in cui Seneca incorre (*Contr. I prooem. 12*) negando che Cicerone declamassee *theseis*. Anche M. L. CLARKE, « *The Thesis in the Roman Rhetorical Schools* », 165 sg., pur rilevando il limitato uso della *thesis* nell'insegnamento retorico del periodo repubblicano, riconosce il difetto di Seneca (v. anche dello stesso p. 160) e lo spiega con la scarsa conoscenza della tradizione retorica fuori della sua esperienza diretta da parte di Seneca.

<sup>4</sup> Non credo che si possa attribuire una scarsa efficacia all'editto censorio del 92 per la mancanza di potere coercitivo degli editti censori. A. MANFREDINI, « *L'editto*

Un altro punto che deve essere ben chiarito, perché l'idea imprecisa che uno se ne può fare è pregiudiziale per la comprensione dell'editto stesso è la politica romana interna ed estera di quegli anni<sup>1</sup>. Il personaggio chiave per il nostro problema è ovviamente il grande oratore, censore nel 92 e console nel 95, L. Licinius L. f. C. n. Crassus (cf. Broughton, *MRR* II 17). Che egli facesse parte del gruppo riformistico della *nobilitas* è idea del Gabba ben fondata sulle fonti, ed è una idea che anch'io ho accettato ed accetto, come pure che il programma di Druso, continuato nella costituzione sillana fosse scaturito dal gruppo riformistico della *nobilitas*. Ciò è in sostanziale accordo col profilo che brevemente, ma efficacemente traccia di Crasso Ernst Badian: Crasso fu *popularis* nella sua giovinezza, poi si avvicinò ai *boni* e il suo discorso a favore della *lex iudicaria* di Q. Servilio Cepione nel 106 segnò la sua conversione e il suo accoglimento nella *factio nobilium*. Negli anni 90 Crasso fu alleato di Scevola (la *lex Licinia Mucia* del 95 ne è la prova) e Scevola fu in Asia accompagnato da Rutilio (« the man who appears again and again at the very heart of the *factio* »). All'interno della *factio* — alla quale Crasso appartenne fino alla fine dei suoi giorni —

'De coercendis rhetoribus Latinis', 110, ha insistito sul fatto che « all'infuori dell'indiretto strumento di pressione rappresentato dalla *nota*, il censore non possiede mezzi propri per imporre l'ottemperanza agli ordini che ha emesso nella *formula censendi* ». Ciò sarebbe provato dalla *Tabula Bantina* linn. 18-23, dove i censori esercitano la pena tramite un pretore. Io noto però che il testo della *Tabula Bantina* è in questo punto abbastanza incerto e la situazione è diversa, perché a Bantia si ha una sanzione contro chi non veniva a farsi censire, cf. R. von PLANTA, *Grammatik der Oskisch-Umbrischen Dialekte* II (Strassburg 1897; Nachdr. Berlin 1973), 496. Sui poteri coercitivi dei censori nella *cura morum* v. J. SUOLAHTI, *The Roman Censors. A Study on Social Structure*, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Ser. B, Tom. 117 (Helsinki 1963), 47-52 (essi mancavano di strumenti coercitivi diretti, ma le possibilità di agire indirettamente o col censo erano molto notevoli).

<sup>1</sup> La contrapposizione politica è naturalmente tra Mario e gli *equites* da una parte e la *factio nobilium* dall'altra, fazioni « not static », come le intende il Badian (*Studies in Greek and Roman History*, 57), ma tuttavia 'fazioni' contrapposte, anche se il Manfredini (« L'editto 'De coercendis rhetoribus Latinis' », 117), prendendo posizione contro me e Gabba, non sembra rendersi conto di questi fatti.

Crasso tenne la posizione di Scevola, capace di avvicinarsi a Mario, *ad finis* di entrambi per il matrimonio nel 94 o 93 di suo figlio con una figlia di Crasso e nipote di Scevola. « We may rest assured that — conclude giustamente il Badian (*Studies in Greek and Roman History*, 44) —, if Crassus had not died after his swan-song in 91, he would — despite his association with the *factio*, to whose young members he acted as teacher and guide — have weathered the tempests of the following years as successfully as his friend Scaevola, who only died a martyr's death after a final miscalculation in 82 »<sup>1</sup>. Il Gruen ha mostrato come lo stato uscì dal periodo sillano rafforzato e capace di reprimere pericolose azioni disgregatrici rappresentate da rivolte provinciali, ed ha mostrato come le grandi personalità che si svilupparono in questo tempo, P. Cethego, M. Crasso, Cn. Pompeo Magno, si svilupparono nell'ambito del sistema sillano<sup>2</sup>. Dobbiamo però evitare le confusioni. All'interno della *factio nobilium* ci fu certo nei primi anni dell'ultimo secolo della repubblica, in particolare nel 92, una corrente riformistica, ma anche questa corrente era in contrasto con gli *equites* politici, dei quali C. Mario era l'uomo di fiducia. Le vicende della *lex Varia* con la quale, alla prima occasione, cioè allo scoppio della guerra sociale, gli *equites* colpirono i nobili anche della parte riformistica come il *princeps Senatus* M. Emilio Scauro, provano che gli *equites* erano avversari di tutta la *factio nobilium* negli anni 92-90. In merito ad Antonio, amico e certamente vicino a Crasso ed autore di una *ars rhetorica* che ha molti punti di contatto con la *Rhetorica ad Herennium*, io non avrei esitazione

<sup>1</sup> Cf. G. CALBOLI, « Su alcuni frammenti di Cornelio Sisenna », 213 sg.

<sup>2</sup> Oggi quindi non mi sentirei più d'accordo come nel 1975 con P. A. BRUNT, *Classi e conflitti sociali nella Roma repubblicana* (Bari 1972), 163, il quale svaluta troppo il lavoro di Silla, anche se la posizione del Brunt è comprensibile nella sua grande prospettiva: dalla riforma di Mario che diede nel 107 le armi ai *capite censi*, ai proletari di Roma e poi dell'Italia, fino ai Flavi che le diedero invece ai ceti benestanti delle provincie, fu tutta una serie di lotte e tensioni; Mario fece nascere una serie di rivoluzioni che solo la misura assunta dai Flavi fece cessare per circa un secolo e mezzo.

a ripetere anche oggi le conclusioni a cui ero giunto nel 1972 (« L'oratore M. Antonio », 149-173), che cioè Antonio negli anni dal 99 al 95-94 si avvicinò a Mario per poi staccarsene ed orientarsi nuovamente verso la *factio nobilium*. In realtà in questi anni si verificò dalla parte opposta un certo avvicinamento di Mario agli ottimati. Su ciò insiste molto il Manfredini. Io però continuo a condividere l'opinione di Meier, Luce, Gabba, Brunt e in sostanza anche di Badian che Mario fosse tutt'altro che ben accetto al Senato e alla *nobilitas* anche in questi anni, mentre egli era l'uomo degli *equites* e dei pubblicani politicizzati<sup>1</sup>. Dopo il 95, dopo l'attacco guidato da M. Emilio Scauro contro gli Italici con la *lex Licinia Mucia* e dopo che Silla era stato anteposto a Mario nell'incarico di installare un monarca filoromano in Cappadocia ed aveva svolto il suo compito di governatore della Cilicia in funzione antimariana (96/95), i rapporti tra Mario e gli *equites* politici da una parte e la *factio nobilium* dall'altra peggiorarono. Il fatto è che, cessato il pericolo rappresentato dall'azione degli estremisti Saturnino e Glaucia nel 100/99, pericolo che aveva unito Senato e Cavalieri, riemergevano, e proprio nella ricca provincia di Asia, i contrasti di interessi tra nobili ed *equites* e pubblicani. Tuttavia, osserva opportunamente il Gruen (*Roman Politics*, 203), Mario, nemico del potente gruppo nobiliare dei Metelli, era ancora amico di Crasso e Scevola e proprio in questi anni stringeva i rapporti di *adfinitas* che abbiamo indicato sopra<sup>2</sup>. La situazione però, nonostante l'assoluzione del protetto di Mario, T. Matrinio (difeso da Crasso), un italico che cadeva sotto la *lex Licinia Mucia* (proposta appunto da Crasso e Scevola), andava ulteriormente deteriorata.

<sup>1</sup> Cf. G. CALBOLI, « Su alcuni frammenti di Cornelio Sisenna », 204 sg.; Chr. MEIER, *Res Publica Amissa* (Wiesbaden 1966), 138 e 313 sg.; T. J. LUCE, « Marius and the Mithridatic Command », in *Historia* 19 (1970), 179 e n.74; E. GABBA, « Mario e Silla », in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt I* 1 (Berlin 1972), 779; P. A. BRUNT, *Classi e conflitti sociali*, 145; E. BADIAN, *Studies in Greek and Roman History*, 50 sg.

<sup>2</sup> Cf. E. BADIAN, *Studies in Greek and Roman History*, 44; E. S. GRUEN, *Roman Politics*, 203.

randsi. La *lex Licinia Mucia* era il segno dell'irrigidimento dei nobili, e la tregua si può considerare rotta col processo e la mostruosa condanna di P. Rutilio Rufo nel 92<sup>1</sup>. La fonte maggiore del contrasto tra Mario e il Senato (e la *factio nobilium* che lo dominava) è vista dal Gruen (*Roman Politics*, 204) nel profilarsi della minaccia di Mitridate del Ponto: Mario vedeva l'opportunità di una nuova grande guerra del tipo di quella giugurtina nella ricca regione dell'Asia dove i pubblicani romani e i *negotiatores* italici erano molto attivi e dove quindi Mario avrebbe potuto rafforzare enormemente il suo potere. A sua volta il Senato cercava di evitare questa guerra dispendiosa e pericolosa anche sotto questo profilo. « Among other fears, a major war might produce a new Marius, or revive the old one »<sup>2</sup>. Anche Emilio Gabba<sup>3</sup> ricorda che la politica orientale metteva in contrasto Mario e gli *equites* con Silla e i nobili o il Senato, e che il governatorato di Scevola in Asia « nel 94 e la sua riorganizzazione dell'amministrazione della provincia con l'aiuto del legato P. Rutilio Rufo intendevano certamente venire incontro a lamentele dei provinciali per l'oppressione dei *publicani* e modificare profondamente una pericolosa situazione di disagio che, prevedibilmente, avrebbe potuto, come fu, essere sfruttata da Mitridate. Ma queste iniziative — continua il Gabba — danneggiarono gravemente gli interessi dei cavalieri<sup>4</sup> e il processo e la condanna di Rutilio Rufo nel 92 come furono la dimostrazione di una nuova rottura fra Senato e cavalieri dopo il riavvicinamento del 100, così testimoniano di un contrasto latente che poteva divampare non appena una

<sup>1</sup> Le testimonianze del processo a Rutilio sono raccolte in Broughton, *MRR* II 8; cf. anche E. S. GRUEN, *Roman Politics*, 204 sg.; E. BADIAN, *Publicans and Sinners* (Ithaca, New York 1972), 91 sg.

<sup>2</sup> E. S. GRUEN, *Roman Politics*, 204.

<sup>3</sup> E. GABBA, « Mario e Silla », 783-785.

<sup>4</sup> Scrive con esatta sintesi Ernst BADIAN, *Foreign Clientelae*, 215: « Scaevola, then, left for Asia [probabilmente per l'iniziativa di M. Emilio Scauro], where he and his legate earned the gratitude of the provincials and the hatred of the Roman *Equites*—and of Marius who had interests in Asia and was Rutilus' enemy ».

certa politica senatoria interferisse negli interessi equestri, che, per contro, la politica di Mario avrebbe meglio protetto ». La situazione politica del 92 era quindi nuovamente tesa, e già da qualche anno, ed è impossibile che l'editto censorio venga tenuto in un ascetico contrasto di pura cultura. Il Gruen<sup>1</sup> vi vede una misura antiitalica, nella tendenza ad affermare « *Rome for the Romans* », che si adatterebbe bene a Crasso come propONENTE della *lex Licinia Mucia*. A me sembra però che una tale connessione non sia facilmente accettabile, perchè l'editto dovrebbe essere così collegato con una sorta di bando ai *peregrini* (contro il quale si esprime non a torto il Manfredini<sup>2</sup>). Di questa idea può essere accettato, a mio parere, solo il rilievo dato alla « exclusiveness », presente come tendenza nella *factio nobilium* di questo tempo.

Un altro dato, a mio vedere, non può essere trascurato. Le fonti, Suetonio, che va ben difeso dagli attacchi infondati del Manfredini, e Tacito e il testo dell'editto parlano dell'azione congiunta dei due censori, L. Licinio Crasso e Cn. Domizio Enobarbo, i quali per il resto furono sempre in contrasto<sup>3</sup> al punto che Crasso tenne una *oratio censoria* contro Domizio nella quale disse *non esse mirandum, quod abeneam barbam haberet, cui os ferreum, cor plumbeum esset* (Suet. Nero 2, 2). L'atteggiamento di Domizio Enobarbo fu improntato a grande rigore ed egli attaccò duramente Crasso per il suo amore del lusso. Crasso si difese con l'ironia, quindi non negando l'accusa. Non è detto quindi che la durezza dell'editto non vada attribuita in parte anche a quello strenuo difensore del *mos maiorum* che fu Cn. Domizio Enobarbo. Infatti, se è vero che Crasso aveva dato nel 106 una prova di avversione agli *equites* nella *suasio legis Serviliae*, la legge giudiziaria di Q. Servilio Cepione che toglieva in tutto o in parte (a seconda delle fonti) le corti giudicatrici ai cavalieri,

<sup>1</sup> E. S. GRUEN, *Roman Politics*, 203.

<sup>2</sup> A. MANFREDINI, « L'editto 'De coercendis rhetoribus Latinis' », 113 sg.

<sup>3</sup> Cf. le testimonianze in Broughton, *MRR* II 17.

se è vero che aveva dato prova di poca accondiscendenza di fronte agli Italici nel 95 con la *lex Licinia Mucia*, si associò però a Druso per una soluzione riformistica non invisa agli Italici, e difese lo spoletino T. Matrinio, amico di Mario. Del resto con lo stesso Mario Crasso era stato legato in qualche modo, com'è provato dal fatto che il figlio di Mario aveva preso in moglie una figlia di Crasso. C'è quindi nell'aristocratico Crasso una certa incoerenza o una certa debolezza, ma in complesso egli non può essere nei grandi atti, confuso con un amico degli *equites* politici. Infine non dobbiamo dimenticare un particolare importante, la professionalità di Crasso, la sua capacità oratoria e certo la sua conoscenza della retorica. Questo elemento dovette giocare la sua parte nell'indurre Crasso a prendere posizione contro i *rhetores Latini*. Su questo punto, come meglio vederemo sotto, io sono d'accordo in parte con Manfredini, sebbene in una prospettiva diversa. In modo specifico poi non dobbiamo dimenticare la *causa Curiana* del 93, nella quale il grande oratore Crasso difese lo spirito della legge, la *sententia* (*διάνοια*) contro il testo, il *dictum* (*δόγμα*), difeso dal grande giureconsulto Scevola<sup>1</sup>. Come si sa, si tratta di un problema contemplato nella dottrina degli *status*, e precisamente nel γένος νομικόν (*genus legale*), e questo caso, in cui la retorica poteva essere usata contro il diritto tradizionale in nome dell'*aequum*, dovette far sentire a Crasso la pericolosità di affidare uno strumento tanto potente a gruppi contrari alla *factio nobilium*, uno strumento che poteva ben servire a sbrecciare ulteriormente il muro del *mos maiorum*. Ma erano i *rhetores Latini* e il loro principale rappresentante, secondo Cicerone e Suetonio, L. Plozio Gallo, veramente vicini a Mario e quindi agli *equites* politici? Con ciò siamo al tema di Plozio Gallo e dell'opera che si è vista provenire dal suo ambiente, la *Rhet. ad Her.*<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Cf. G. KENNEDY, *The Art of Rhetoric in the Roman World*, 86-89.

<sup>2</sup> Già dal Marx, *Prolegomena*, 141-153, e ancora prima, «Zur Charakteristik des Verfassers der *rhetorica ad Herennium*», in *RhM* 46 (1891), 423 sg.

La mia posizione è che L. Plozio Gallo era amico di Mario e che la *Rhet. ad Her.*, l'opera retorica significativa degli anni dall'86 all'82, è vicina alla posizione degli *equites* politici<sup>1</sup>. Anche L. Plozio Gallo è stato oggetto di una ipotesi bizzarra dovuta al Manfredini, ma andiamo con ordine.

La testimonianza più ampia su Plozio Gallo è riportata da Suetonio, *Rhet. 26 L. Plotius Gallus. De hoc Cicero in epistula ad*

<sup>1</sup> Naturalmente io non accolgo né l'opinione del Douglas che vorrebbe spostare più in giù di circa trent'anni la composizione dell'opera, cf. A. E. DOUGLAS, « *Clausulae in the Rhetorica ad Herennium* as evidence of its date », in *CQ* 54 (1960), 65-78, né il suggerimento di L. C. WINKEL, « Some Remarks on the Date of the *Rhetorica ad Herennium* », in *Mnemosyne* 32 (1979), 327-332, il quale individua un parallelo tra *Rhet. ad Her.* II 24 e Arist. *Eth. Nic.* III 2, 1110 b 25-30, e ne inferisce che, essendo stata l'*Ethica Nicomachea* nella riedizione iniziata da Andronico, scolarca del Peripatos dall'80-78, non nota a Roma prima di tale data e anche dopo, si ha un argomento, seppure *e silentio*, a favore della datazione del Douglas al 55-50. In effetti il Winkel ha ragione che il problema degli influssi filosofici sulla *Rhet. ad Her.* va approfondito, ma qui, in questo parallelo, siamo di fronte a dottrina ermagorea, come è provato dal confronto fra vari retori istituito già da C. PETERS, *De rationibus inter artem rhetoricanam quarti et primi saeculi intercedentibus* (Diss. Kiel 1907), 12-15; e proprio il Peters (*ibid.*, 14) ha ricordato che non solo Arist. *Eth. Nic.* V 10, 1135 b 17, ma anche *Rh.* I 13, 1374 b 6, esprimono quel concetto che costituisce il confronto con *Rhet. ad Her.* II 24 e che egli esprime e chiarisce così: « *subili discrimine ἀμάρτημα et ἀπόχημα distinguens, solis ἀτύχουσιν, qui παραλήγως nocent, ignoscendum esse contendit* [sc. Aristoteles] *nec vero ἀμάρτοῦσιν δι’ ἄγνοιαν, qui μὴ παραλήγως laedunt, ut μεθένοσιν, sc. mentis non compotibus* ». La presenza del concetto anche nella *Rhetorica* di Aristotele fa cadere l'argomento già debole del Winkel. Cf. a questo riguardo anche H. LAUSBERG, *Handbuch der literarischen Rhetorik* (München 1960), 103 sgg.; J. MARTIN, *Antike Rhetorik* (München 1974), 41; L. CALBOLI MONTEFUSCO (ed.), *Consulti Fortunatiani Ars Rhetorica* (Bologna 1979), 319. Non accetto neppure la proposta di Léon HERRMANN, « L. Annaeus Cornutus et sa rhétorique à Herennius Senecio », in *Latomus* 39 (1980), 144-160, che la *Rhet. ad Her.* sia « une sorte de remise au courant du *De Inventione* de Cicéron, revu, corrigé et augmenté selon les théories personnelles de L. Annaeus Cornutus » (*art. cit.*, 160) e sia stata dedicata a Erennio Senecione. Infatti, senza entrare troppo nel merito, io non comprendo perché nel libro IV, che non rappresenta certo una rielaborazione del *De inventione*, per questa parte assente, gli esempi (che derivano, io credo, in molta parte da declamazioni) debbano riguardare avvenimenti anteriori all'80 a.C. e perché, quando si citano i grandi oratori del passato (*Rhet. ad Her.* IV 2; IV 7) non vengano mai ricordati oratori posteriori ad Antonio e Crasso — l'osservazione, argomento *e silentio*, ma di non piccolo peso, è già di Wilhelm Kroll — ; e quali oratori il Per citarne solo due, Ortensio e Cicerone.

*M. Titinium sic refert « Evidem memoria teneo pueris nobis primum Latine docere coepisse Plotium quendam. Ad quem cum fieret concursus et studiosissimus quisque apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere. Continebar autem doctissimorum hominum auctoritate, qui existimabant Graecis exercitationibus ali melius ingenia posse ». Hunc eundem — nam diutissime vixit — M. Caelius in oratione quam pro se de vi habuit significat dictasse Atratino accusatori suo actionem subtractoque nomine hordearium eum rhetorem appellat, deridens ut inflatum ac levem et sordidum.*

La causa di Atratino contro M. Celio è del 56, cioè trentasei anni dopo l'editto censorio. Altre testimonianze sono Sen. *Contr. II prooem. 5 nam primus omnium Latinus rhetor Romae fuit puer Cicerone Plotius*; Quint. *Inst. II 4, 42 Latinos vero dicendi praceptorum extremis L. Crassi temporibus coepisse Cicero auctor est, quorum insignis maxime Plotius fuit*; Hier. *Chron. an. 173, 1* (che è ovviamente derivato da Suetonio); un famoso passo della *Pro Archia poeta* di Cicerone, del quale riporterò solo i punti essenziali avendolo già discusso in « Su alcuni frammenti di Cornelio Sisenna », 205: *Cic. Arch. 19 sg. ipsi illi C. Mario, qui durior ad haec studia videbatur iucundus [sc. Archias] fuit [...]. Itaque ille Marius item eximie L. Plotium dilexit, cuius ingenio putabat ea, quae gesserat, posse celebrari*. In che modo? Probabilmente con un'opera in versi, considerando il riferimento ad Archia, ma forse anche con un'opera storica. Quanto precede il passo ciceroniano di riferimento a Plozio può conciliarsi tanto con un'opera in versi quanto con qualsiasi altra opera celebrativa, anche storica: *iucundus fuit. Neque enim quisquam est tam aversus a Musis, qui non mandari versibus aeternum suorum laborum praecolum facile patiatur. Themistoclem illum, summum Athenis virum, dixisse aiunt, cum ex eo quaereretur quod acroma aut cuius vocem libentissime audiret: eius a quo sua virtus optime praedaretur*. Quindi le memorie di Silla, il memoriale di Cesare, avevano nella mente di Mario un precedente, affidato alla penna di L. Plozio Gallo. Segue una importante notizia di Quintiliano, che Plozio Gallo scrisse *de gestu*: Quint. *Inst. XI 3,*

143 *Togam veteres ad calceos usque dimittebant, ut Graeci pallium, idque ut fiat, qui de gestu scripserunt circa tempora illa, Plotius Nigidiusque praecipiunt.* Questo interesse per la *pronuntiatio* corrisponde al peso ad essa dato nella *Rhet. ad Her.* III 19-25. Che l'autore della *Rhet. ad Her.* dica III 19 *quia nemo de ea re diligenter scripsit*, potrebbe ben spiegarsi col fatto che Plozio Gallo abbia scritto le sue pagine *de gestu* dopo la *Rhet. ad Her.*<sup>1</sup>. La lista delle testimonianze si può chiudere con due frammenti delle *Menippe* di Varrone: 257 Bücheler *Automedo meus, quod apud Plotium rhetorem bubulcitarat, erili dolori non defuit*; e 379 Bücheler *ille ales gallus qui suscitabat Atticarum Musarum scriptores, an hic qui gregem rabularum?*<sup>2</sup>. Ora per il Manfredini il L. Plotius Gallus dell'orazione *Pro Archia* e il *Plotius quidam* della lettera di Cicerone a Titinio non sono la stessa persona e sarebbe stato Suetonio a far coincidere erroneamente le due persone. Infatti il *Plotius quidam* è presentato come se si trattasse «di un insigne maestro», mentre L. Plozio Gallo era poco stimato da Cicerone, come comparirebbe dalla *Pro Archia* 20, e da «tutti i contemporanei». In realtà il *Plotium quendam* di Cicerone non indica affatto che egli lo considerasse «un insigne maestro», tutt'altro, indica che si tratta di un personaggio ignoto quando comparve. Non dimentichiamo il *cuiusdam Ciceronis* di S. Agostino (*Conf.* III 4(7)) ed il valore di *quidam*, «indefinito dell'indeterminatezza» come lo spiega P. Ferrarino<sup>3</sup>. Inoltre non si deve trascurare la contrapposizione con la *doctissimorum hominum auctoritas* che si

<sup>1</sup> Invece U. W. SCHOLZ, *Der Redner M. Antonius*, 112, attribuisce questa affermazione alla «ignoranza di Cornificio, autore della *Rhet. Her.*».

<sup>2</sup> Le varie testimonianze in K. ZIEGLER, in *RE* XXI 1 (1951), 598, 23-601, 37; H. BARDON, *La littérature latine inconnue* I (Paris 1952), 304; J. COUSIN (ed.), *Quintilien*, Tome II, 238 sg.; A. MANFREDINI, «L'editto 'De coercendis rhetoribus Latinis'», 118-124.

<sup>3</sup> P. FERRARINO, «Cumque e i composti di que», in *Memorie dell'Accademia delle Scienze di Bologna, Classe di Scienze Morali*, S. IV, Vol. 4, 1941-42 (Bologna 1942), 109-113, e cf. anche i recenti chiarimenti apportati alla interpretazione di *quidam* come pronomi che lascia in dubbio non l'esistenza, ma la qualità dell'essere da A. ORLANDINI, «Semantica e pragmatica dei pronomi indefiniti latini», in

oppone non a « un insigne maestro », ma ad uno sconosciuto. Poi « tutti i contemporanei » del Manfredini si riducono a Varrone che merita di essere considerato con attenzione. Il frammento 257 Bücheler indica che il *Plotius* disprezzato (*bubulcitarat*) era un retore che teneva scuola di retorica (*apud Plotium rhetorem bubulcitarat*), anche se in questa scuola si impaurava piuttosto a *bubulcitatere*. Consideriamo poi anche l'altro frammento delle *Menippe* varroniane, il 379 B., nel quale già F. Marx (*Prolegomena*, 148 sg.) giustamente, a mio parere, individuava L. Plozio Gallo. E anche qui si ha un *Gallus* cattivo maestro di retorica che allevava una schiera di *rabulae*. I due frammenti si integrano a vicenda e, a mio parere, si ha da essi la conferma che Plozio Gallo era considerato da uno come Varrone un cattivo maestro di retorica, e ciò si ricava anche solo dal fragm. 257 B. Altro che « insigne maestro » nella stima dei contemporanei ! La figura di Plozio Gallo è dunque caratterizzata da (1) cattiva valutazione da parte dei nobili, Cicerone, Varrone e prima Crasso ; (2) egli fu grande amico di C. Mario ; (3) fu il fondatore della scuola dei *rhetores Latini* ; (4) egli si servì molto dell'esercizio delle declamazioni e anche per questo si collega alla *Rhet. ad Her.* Da questo quadro, fissato già chiaramente da Friedrich Marx, ripreso dal grande Friedrich Leo (*Geschichte der röm. Lit.*, 314 sg.) e al quale io non ho fatto altro che associarmi, mi sembra impossibile allontanarsi. Si devono solo aggiungere due punti importanti che in parte coincidono : (5) Plozio doveva celebrare in versi o in prosa le imprese di Mario ; (6) di fatto, come ho cercato di dimostrare in « Su alcuni frammenti di Cornelio Sisenna » (1975), le declamazioni e la scuola di retorica fu anche un centro e un mezzo per confutare le tesi della storiografia aristocratica (Silla, Sisenna) sul punto essenziale delle cause della guerra sociale, il grande incendio che, continuato nella guerra civile, aveva sconvolto il mondo romano.

---

*Lingua e stile* 16 (1981), 217 sg., che ha cercato di tradurre in termini logici le intuizioni talvolta ipercritiche del Ferrarino.

L'altro punto da chiarire dopo Plozio Gallo è la tendenza politica non tanto di Plozio che risulta dall'amicizia di Mario e dalla sua posizione di celebratore *in pectore* delle imprese del grande capitano, e dall'avversione di Crasso e dei nobili nel 92, ma della *Rhetorica ad Herennium*, connessa coi *rhetores Latini* e il loro caposcuola L. Plozio Gallo già dal Marx. Nella valutazione della tendenza di quest'opera — solo di tendenza si può ovviamente parlare — io non mi allontano oggi sostanzialmente dalla posizione che ho da ultimo assunto nel 1975 (« Su alcuni frammenti di Cornelio Sisenna », 189-208), discutendo le posizioni assunte con notevole approfondimento ed acume da Jürgen von Ungern-Sternberg<sup>1</sup>, il quale ha sostenuto che gli esempi della *Rhet. ad Her.* non possono essere impiegati per individuare la tendenza politica dell'opera. Il Manfredini ha risollevato il problema della tendenza politica della *Rhet. ad Her.* toccando un punto essenziale<sup>2</sup>, e cioè *Rhet. ad Her.* II 45 dove il tribuno Sulpicio è trattato con particolare riguardo, anche se si rileva una sua contraddizione: *velut Sulpicius, qui intercesserat, ne exulis, quibus causam dicere non licuisset, reducerentur, idem posterius immutata voluntate, cum eandem legem ferret, alio se ferre dicebat propter nominum commutationem: nam non exules, sed vi electos se reducere aiebat*. Ma, conclude, l'autore della *Rhet. ad Her.*, *illi fortasse ignoscimus, si cum causa fecit*. Quindi il richiamo degli esuli è approvato dall'autore della *Rhet. ad Her.* Di qui il Manfredini vuol ricavare un indizio di favore verso i nobili. Scrive infatti: « L'orientamento politico che il brano esprime lo si ricava dal fatto — pacifico — che tra gli *exules* di cui si tratta vi sono anche quelli condannati dalla *quaestio* introdotta dalla *lex Varia* ». In realtà qui non si può trattare degli *exules* per la *lex Varia*, come hanno notato gli storici che si sono occupati di recente del problema, Gruen, Badian, Lintott, perché questi della *Rhet. ad Her.* sono *exulis, quibus causam dicere*

<sup>1</sup> J. von UNGERN-STERNBERG, « Die popularen Beispiele in der Schrift des Auctors ad Herennium », in *Chiron* 3 (1973), 143-162.

<sup>2</sup> A. MANFREDINI, « L'editto 'De coercendis rhetoribus Latinis' », 136 n. 152.

*non licuisset*, tanto è vero che Sulpicio potè giuocare sulle parole e dichiararli *vi electos*, mentre noi sappiamo che gli accusati per la *lex Varia* si erano difesi, anche con gesti teatrali come Antonio, che piegò il ginocchio davanti ai giudici (Cic. *Tusc.* II 57). Il Gruen<sup>1</sup> ha avanzato l'ipotesi che si potesse trattare di Italici fugiti da Roma per la *lex Licinia Mucia*, e questa idea è stata ripresa dal Badian<sup>2</sup>. Invece il Lintott<sup>3</sup> pensa ai seguaci di Saturnino, una soluzione che anch'io preferisco. Inoltre il Manfredini<sup>4</sup> confonde l'antiellenismo della *Rhet. ad Her.* e dell'ambiente mariano con la *dissimulatio artis* di Antonio, mentre la *dissimulatio artis* è consigliata anche da Aristotele (*Rh.* III 2, 1404 b 18 sg.) e probabilmente fu sviluppata da Teofrasto<sup>5</sup>. In merito poi all'atteggiamento della *Rhet. ad Her.*, devo concludere ricordando la disposizione poco favorevole a L. Licinio Crasso, come compare da *Rhet. ad Her.* IV 5 sg., o meglio devo ricordare la riserva manifestata di fronte ad un esempio dell'orazione tenuta da Crasso nel 106 come *suasio legis Serviliae*, una legge che toglieva in tutto o in parte le corti giudicanti ai cavalieri e quindi era ad essi avversa<sup>6</sup>. Inoltre io ho rifiutato l'ipotesi di G. Kennedy<sup>7</sup> che Crasso e il suo ambiente più che Antonio abbia influito sulla *Rhet. ad Her.*<sup>8</sup>. Del resto anche l'influenza di Antonio è vista da me come l'influenza dell'*ars* di Antonio e della sua retorica, non già di Antonio come personaggio.

<sup>1</sup> E. S. GRUEN, « The 'Lex Varia' », in *JRS* 55 (1965), 73.

<sup>2</sup> E. BADIAN, « Quaestiones Variae », in *Historia* 18 (1969), 489 sg.

<sup>3</sup> A. W. LINTOTT, « The Tribunate of P. Sulpicius Rufus », in *CQ N.S.* 21 (1971), 453.

<sup>4</sup> A. MANFREDINI, « L'editto 'De coercendis rhetoribus Latinis' », 140.

<sup>5</sup> Cf. U. W. SCHOLZ, *Der Redner M. Antonius*, 111-113; G. CALBOLI, « L'oratore M. Antonio », 136-140; Chr. NEUMEISTER, *Grundsätze der forensischen Rhetorik*, 131 sg.; L. CALBOLI MONTEFUSCO (ed.), *Consulti Fortunatiani Ars Rhetorica*, 462.

<sup>6</sup> Cf. quanto ho raccolto al riguardo in « Su alcuni frammenti di Cornelio Sisenna », 198-201.

<sup>7</sup> G. KENNEDY, *The Art of Rhetoric in the Roman World*, 126-137.

<sup>8</sup> Cf. G. CALBOLI, « Su alcuni frammenti di Cornelio Sisenna », 201 sg.; « L'arte della retorica nel mondo romano », 219 sg.

Anche il lavoro di Manfredini tuttavia, pur viziato da alcuni errori, presenta nella conclusione un'idea interessante: che l'editto censorio sia stato solo una reazione professionale di Crasso, « erano semplicemente motivi personali di opposizione al mondo vano, enfatico e poco realistico delle declamazioni »<sup>1</sup>. Si potrebbe rispondere che in realtà anche Crasso usava l'esercizio delle declamazioni, se si può prestar fede a quanto gli fa dire Cicerone nel *De oratore* (I 154 sg.), esercizio al quale Crasso fece poi seguire quello della traduzione-elaborazione di orazioni greche<sup>2</sup>. Tuttavia mi sembra ben possibile che nella opposizione di Crasso abbia giuocato anche la rivalità di mestiere. Il grande avvocato fu certo dispiaciuto che i giovani accorressero alla scuola dei retori latini, come racconta Cicerone nel passo di Suetonio, *Rhet.* 26 *Ad quem [sc. Plotium] cum fieret concursus, et studiosissimus quisque apud eum exerceretur eqs.* Ma, ammesso che ciò abbia avuto un qualche ruolo in un editto che fu prodotto da entrambi i censori, non serve ad escludere il motivo ‘politico’, perché l’andare alla scuola di Plozio Gallo toglieva a Crasso allievi che egli avrebbe orientato anche in senso politico. Sulpicio Rufo, allievo di Crasso, cominciò la sua carriera dalla parte degli ottimati, pur portando con sé certe ambiguità del maestro. Inoltre è un fatto provato dall’*ars* di Antonio che in questo tempo la teoria retorica cominciava ad essere tenuta in notevole conto e che quindi la pratica oratoria da sola non bastava più. In questo senso è utile il suggerimento del Manfredini che Crasso deve aver disapprovato soprattutto l’uso delle declamazioni « come strumento di formazione superiore dell’oratore » (*art. cit.*, 147). Ma anche questa idea, che a me sembra buona, non coglie pienamente nel segno, perché in realtà l’uso delle declamazioni era un prodotto della forma-

<sup>1</sup> A. MANFREDINI, « L'editto 'De coercendis rhetoribus Latinis' », 148.

<sup>2</sup> Cf. S. F. BONNER, *Roman Declamation*, 17. Nel passo di Cic. *De orat.* I 154, Crasso racconta come erano le sue esercitazioni declamatorie. Trattandosi di un fatto specifico e tecnico è difficile che la notizia sia una invenzione di Cicerone, fra l’altro l’esercizio era attribuito pure a C. Carbone.

zione retorica anteposta alla formazione pratica dell'oratore. Esse erano nè più nè meno che gli *exempla* della teoria retorica, quella retorica che i giovani dovevano imparare ad applicare con la *exercitatio*. Il problema era stato già affrontato da Ermagora che non aveva voluto produrre esempi propri, ma si era servito di esempi tratti da altri. In realtà, come ha mostrato il Barwick<sup>1</sup>, fino ad Ermagora era uso prendere esempi da poeti ed oratori. Ecco quindi che la lunga polemica contro questo metodo che troviamo all'inizio del IV libro della *Rhet. ad Her.* si inquadra bene nell'uso delle declamazioni, e infatti lunghi brani declamatori su temi indicati da F. Marx (*Prolegomena*, 102-110) e da me stesso («L'oratore M. Antonio», 124-126) compaiono nell'opera e nel IV libro in particolare (dove non si hanno esempi di suasorie, ma solo di controversie). Due elementi portavano quindi allo sviluppo delle declamazioni in queste scuole: (1) il fatto che le regole retoriche esigevano una applicazione anche per essere comprese ed apprese; (2) il fatto che la retorica veniva ivi insegnata a scuola e non nel foro o nel senato, e quindi la *exercitatio* doveva avvenire su temi simulati. Un manuale da solo non bastava e la conclusione della *Rhet. ad Her.* lo dimostra con una esplicita dichiarazione: *Rhet. ad Her.* IV 69 *Ergo amplius in arte rhetorica nihil est. Haec omnia adipiscemur, si rationes praceptionis diligentia consequemur exercitationis* (simile conclusione in Dion. Hal. *Comp. verb.* 26, II p. 142, 16 sgg. Usener-Radermacher). In questo senso un aspetto delle soluzioni dello Schmidt e del Manfredini che a Crasso dispiacevano le declamazioni scolastiche della scuola dei *rhetores Latini* è certo accettabile ma da qui a un editto di entrambi i censori in un periodo politicamente così teso ne corre. Infatti è impossibile che, mentre gli oratori formavano anche politicamente i loro seguaci e allievi, nella scuola dei *rhetores Latini* sia completamente mancato un indirizzo politico. In modo

<sup>1</sup> K. BARWICK, «Die Vorrede zum zweiten Buch der rhetorischen Jugendschrift Ciceros und zum vierten Buch des Auctor ad Herennium», in *Philologus* 105 (1961), 314.

analogo alla storiografia, nella quale l'indirizzo politico dello storico lo portava a dare una sua interpretazione filoligarchica (Silla, Sisenna) o, in certo modo, filopolare (Sallustio)<sup>1</sup> degli avvenimenti, così l'altro centro — seppure minore — di letteratura prosastica a Roma, le scuole dei retori, non dovevano essere immuni da questa tendenza. Solo che qui le scelte dei due gruppi furono diverse e furono influenzate dall'editto di Crasso: Cicerone rappresenta, nell'ambito della costituzione sillana la voce della cultura 'vera', di quella che risaliva alle fonti greche e disdegnava un'adesione alla politica, i *rhetores Latini* e la *Rhetorica ad Herennium* ci danno un'altra voce, immersa nelle vicende politiche e schierata dalla parte degli *equites* politici e dei *populares*. La data, nella quale si era o « waiting for Sulla », per riprendere il titolo di uno studio del Badian,<sup>2</sup> o si era già in periodo sillano, spiega certe reticenze e un certo disimpegno nella stessa *Rhet. ad. Her.*, che era in sostanza una voce contraria al « regime ». Ma la scelta di Cicerone fu sostanzialmente la scelta di Crasso, la scelta del 92. Senza voler trascurare gli altri motivi che indussero Cicerone a porre Crasso tra i personaggi del *De oratore* e a farne, insieme ad Antonio, il personaggio centrale, anche questo elemento deve essere preso in considerazione. Ma l'impegno di Cicerone non si fermò qui. Quando la costituzione sillana fu travolta dall'azione di Cesare, Cicerone rafforzò con l'*Orator* e col *Brutus* quella posizione della 'cultura' retorica che rappresentava il fondamento della sua attività di oratore arricchito da una ἐγκύλιος παιδεία, e ciò, come ha ben visto anni fa Albrecht Dihle<sup>3</sup>, in polemica con lo stesso Cesare. In questi anni si ha dunque una ripresa della 'cultura' contraria agli aristocratici. Con Sallustio c'è la risposta alla storiografia sillana e sisenniana,

<sup>1</sup> Non dimentichiamo l'aspirazione di C. Mario a vedere celebrate le sue imprese ad opera di Plozio Gallo (Cic. *Arch.* 20).

<sup>2</sup> E. BADIAN, « Waiting for Sulla », ora in *Studies in Greek and Roman History*, 206-234.

<sup>3</sup> A. DIHLE, « Analogie und Attizismus », in *Hermes* 85 (1957), 194.

con Cesare c'è la più impegnativa risposta all'abile impostazione del riformista Crasso, realizzata da un uomo dalle enormi capacità e cultura come Cicerone. È tramite questa lente che noi possiamo interpretare un aspetto — ripeto — non certamente unico, né il più importante, ma un aspetto comunque non trascurabile del rapporto che negli anni tra il 90 e l'80 intercorse tra la 'cultura' retorica e la politica romana, la tormentata e sanguinosa politica romana di quegli anni. In qualsiasi modo si voglia giudicare di questi elementi, talvolta chiari, talvolta assai oscuri, resta tuttavia confermato l'interesse non distaccato, ma passionalmente impegnato dei Romani per questa branca della cultura greca, fino dalle prime reazioni grossolane del tempo di Catone, quando si guardava con sospetto e si agiva con l'espulsione o, nel garbato e travagliato Terenzio, col silenzio, a questa sorella della dialettica. Ci volle del tempo prima che a Roma si fosse disposi a comporre trattati di retorica. Il primo che lo fece fu un nobile vicino, in quegli anni a C. Mario, l'oratore M. Antonio. E poi la retorica entrò come trattato solo nella parte, fino all'impero perdente, degli *equites* politici e dei *populares*. Nella parte della cultura dominante prevaleva l'antitecnicismo che Cicerone, sulla scia della scelta di Crasso, aveva scelto nel *De oratore*. Antonio aveva sommerso nella *dissimulatio artis*, già greca, la sua esperienza di tecnografo, e presto sarebbe stato costretto a piegare il ginocchio davanti agli *equites* per sfuggire alla *quaestio* istituita dalla *lex Varia* e avrebbe dovuto soccombere per ordine del suo vecchio alleato C. Mario. La scelta giusta era stata quella di Crasso. E lo fu con la sua carica di antitecnicismo che veniva di lontano, dalla cacciata di retori e filosofi del tempo di Catone, fino all'*Orator*. Poi con Cesare e con l'impero l'abile scelta di Crasso cadde. L'impero aveva bisogno di una scuola di preciso e sicuro parlare latino e di conoscenza degli autori. Allora la scelta di Crasso e di Cicerone, che presupponeva una conoscenza tecnica acquisita tramite precettori greci e viaggi in Oriente e puntava su una cultura che comprendesse

tutto, si rivelò inadatta. Allargandosi il microcosmo delle duecento famiglie che dominavano lo stato all'insieme di tutti coloro che all'interno e all'esterno di Roma e poi anche dell'Italia erano chiamati ad amministrare l'impero, *nobiles* antichi ed *equites* vecchi e nuovi, si ebbe, come al solito, una caduta della qualità culturale. La retorica rimase prevalentemente scuola e trattato, quale i *rhetores Latini*, a mio parere, collegati con una delle *partes* dello stato romano, avevano voluto che fosse già all'inizio dell'ultimo secolo della repubblica. La riutilizzazione nella retorica più tarda di un tecnografo come Ermagora di Temno, la fonte ultima di *De inventione* e *Rhetorica ad Herennium*, ne è un segno preciso.

## DISCUSSION

*M. Winterbottom*: I should like to express some doubts about M. Calboli's discussion of Terence. The art of rhetoric often merely classified what occurred naturally. The apparently rhetorical *dispositio* of certain prologues may be 'natural' in this sense (*Quint. Inst.* II 17, 6: *indocti ... aliquid dicant simile principio, narrent, probent*, etc.). In particular, that Terence employs the (very obvious) method of counter-accusation need not in itself imply that he knew of the *στάσις* system. That system was designed to cover *all* ways of answering a charge; but not everyone who answers a charge is aware of the system.

*M. Calboli*: Il problema del rapporto tra l'uso naturale della retorica e la sua conoscenza specifica è, nel caso di Terenzio, come nel caso di Catone, esposto ovviamente alle osservazioni ed obiezioni del collega Winterbottom, e noi non dobbiamo essere ingenui come chi scriveva un *De Homeri rhetorica*. Io credo che la posizione più prudente sia tenere con entrambi gli autori lo stesso comportamento che io ho tenuto nei confronti di Catone: egli aveva una conoscenza non certo approfondita, ma neppure trascurabile della retorica greca. Nel caso di Terenzio però siamo in presenza di qualcosa di più, a mio parere, anche se mancano specifici riferimenti alla retorica. Con grande competenza e finezza Friedrich Leo («*Analecta Plautina II*», in *Ausgewählte kleine Schriften* I (Roma 1960), 135-149) ha studiato questi prologhi, trovando copiosi riferimenti, non solo dottrinari, ma anche stilistici, alla retorica, molti altri elementi prima del Ronconi ha notato Gabriella Focardi (*SIFC* 44 (1972), 55-58) e l'ellenismo di Terenzio è tale che sembra veramente difficile che egli abbia ignorato la retorica greca, quando in quegli anni c'erano a Roma retori attivi, tanto è vero che nel 161 vennero banditi per effetto di un *senatusconsultum* dal pretore M. Pomponio. Certo

l'ipotesi mia, che ho seguito in sostanza Gelhaus, Ronconi e già Leo, di supporre una buona conoscenza retorica di Terenzio, è solo una ipotesi ed anzi in essa le diverse parti hanno un diverso grado di probabilità. Non ho difficoltà a riconoscere al Winterbottom che l'uso dell'*ἀντέγραψη* e la conoscenza degli *status* è ancora più difficile dell'uso della *dispositio*. Devo però ricordare, a questo riguardo, che nei trattati retorici la *inventio* viene prima della *dispositio* e, se è possibile che Terenzio abbia conosciuto qualcosa di simile ad una di queste *τέχναι* retoriche, è difficile che conoscesse la *dispositio* senza aver conosciuto prima la *inventio* e quello della dottrina degli *status* che poteva essere solo nella *inventio*.

*M. Winterbottom*: I am not convinced that the incident of the *rhetores Latini* in 92 B.C. was of more than minor importance in the history of rhetoric at Rome. What matters far more is that Greek exercises, including declamation, will have gone on without interruption from at least 125 B.C. Cicero himself was trained in them at Rome (see his letter to Titinius cited by Suet. *Rhet.* 26). Their continuing importance is obscured by Suetonius' concerning himself only with Latin teachers, and by Cicero's later conviction that *τέχναι* and declamation were not enough to form a true orator.

*M. Calboli*: Con tutta la migliora volontà non riesco ad essere d'accordo col collega Winterbottom sulla poca importanza dell'incidente dei *rhetores Latini* del 92 a.C., e questo per due motivi: 1) le fonti come Suetonio, che guarda a tutto lo sviluppo della retorica romana, e Cicerone, che era un contemporaneo, hanno dato grande peso a questo episodio (cf. di Cicerone non solo la lettera a Titinio riportata da Suetonio (*Rhet.* 26), ma anche Cic. *De orat.* III 93); 2) la presa di posizione dei due censori ha un peso politico come azione, per me, contro Mario che in un anno cruciale come il 92 non può essere sottovalutato. È vero invece, a mio parere, quello che acutamente osserva il Winterbottom sulla differenza tra esercitazioni in greco e in latino. L'azione dei censori colpì una scuola — lo sottolineo — non un semplice gruppo (vedi testo dell'editto dove si parla di *ludus*),

e una scuola dove la retorica era insegnata in latino. Ma proprio questo è un elemento che rafforza la posizione di chi, come me, vede una connessione tra la scuola dei *rhetores Latini* (anche il nome orienta già in questo senso) e la *Rhetorica ad Herennium* (I 1; III 35) caratterizzata da un antiellenismo espresso e di fatto manifestato nella traduzione di tutta la terminologia retorica in latino. Per questo soprattutto io vi vedo il vero manuale della scuola (o comunque vicino) alla scuola dei *rhetores Latini*, perché vi vengono eliminate le denominazioni greche, e sono grato al Prof. Winterbottom di aver ricordato questo elemento.

*M. Stroh*: Der Einfluss der Rhetorik auf Terenz soll, wenn ich recht verstehe, zwei Punkte betreffen: den Aufbau der Prologie (*dispositio*) und die Verwendung der Statuslehre (*inventio*). Besonders was das zweite angeht, bin ich skeptisch. Schon Herr Winterbottom hat darauf hingewiesen, dass die Verwendung einer *relatio criminis* als solcher nichts besagt. Wenn ich meinen vierjährigen Sohn dafür zur Rede stelle, dass er seinen kleinen Bruder am Haar ziehe, heisst es regelmässig: der hat angefangen. (Also eine *relatio criminis*, ohne Kenntnis von Hermagoras.) Alle *Status* sind die vollkommen natürlichen Weisen der Verteidigung, und die Leistung bzw. der praktische Nutzen der rhetorischen Theorie besteht fast ausschliesslich in der Topik, die sie bereitstellt (und die mein Sohn noch nicht beherrscht). Nur an der Verwendung der Topik kann man also erkennen, ob ein Redner mit der Statuslehre bekannt ist. So kann etwa kein Denkender bezweifeln, dass der junge Cicero, wenn er Roscius von Ameria verteidigt, den Konjunktural-Status kennt; und auch Crassus muss mit der Statuslehre vertraut gewesen sein, denn die Zeugnisse lassen erkennen, dass er in der *causa Curiana* die *loci* der *controversia ex scripto et sententia* gebraucht hat. Ein entsprechender Nachweis für Terenz fehlt; er müsste ähnlich aussehen, wie der, den Herr Leeman für das Prooemium von Catos *De agri cultura* versucht hat (*Orationis ratio* I (Amsterdam 1963), 22 f.).

Terenz, *Phormio* II 4, scheint mir, offen gestanden, keine Beziehung zur Rhetorik zu haben. Terenz karikiert hier ja drei Juristen,

die überhaupt nicht rhetorisch argumentieren. Also selbst wenn — wie H. Kornhardt wollte — die *restitutio in integrum* ihrem Ursprung nach etwas mit rhetorischer Geistesschulung zu tun haben sollte: hier gibt es keinen Hinweis auf diesen Ursprung.

*M. Calboli*: L'intervento del collega Stroh si divide in due parti: 1) la credibilità dell'ipotesi che Terenzio si sia servito dell'*ἀντέγκλημα* e 2) il riferimento della *restitutio in integrum* alla retorica. Entrambi i punti il collega Stroh non crede possibili.

Riconosco allo Stroh senza difficoltà che egli ha toccato i due punti più fragili della mia ipotesi, il primo dei quali avevo indicato anche nella risposta al Winterbottom, como punto più difficile da ammettere. Confesso che nella prima redazione del mio *exposé* io avevo assunto una posizione parimenti negativa contro i miei predecessori, Gelhaus e Ronconi, poi ho esaminato la cosa con più attenzione ed ho preferito ‘rischiare’ una ipotesi che, aprendo la discussione, permetesse di approfondirla e approfondirla nel senso di una conoscenza della retorica che non sia limitata alla solita retorica stilistica. In questo terreno è quasi impossibile non procedere con ipotesi.

Ora, in primo luogo, io credo (anche questa è solo una ipotesi) che Terenzio conoscesse la retorica greca e conoscesse la retorica greca abbastanza bene da conoscere anche la dottrina degli *status*. Perché? Perché egli dà prova di conoscenze stilistiche della retorica, perché è un fine conoscitore della letteratura greca difficilmente limitata a Menandro e Apollodoro, perché l'ambiente degli Scipioni era teso alla conoscenza della cultura greca (Polibio era già a Roma e, anche se è stato esagerato, l'apporto della biblioteca del re di Macedonia qualcosa deve aver pur provocato), perché la retorica greca aveva cominciato a diffondersi a Roma in questi anni (v. il *senatusconsultum* del 161). Ha ragione lo Stroh a dire che Crasso è diverso da Terenzio, ma non dobbiamo dimenticare il frammento di Lucilio 86 M. *Cras sum habeo generum, ne rhetoricoterus tu seis*. Con ciò non voglio collegare Terenzio con Crasso tramite il gruppo scipionario, circa quarant'anni sono molti, ma già al tempo di Gaio Gracco, Papirio Carbone cono-

sceva le *exercitationes* retoriche (Cic. *Brut.* 105). Allora la differenza negli anni si riduce e non è impossibile che un gruppo di avanguardia, come era quello scipionario, conoscesse già la retorica greca. Naturalmente bisogna accettare alcuni elementi essi stessi incerti e ipotetici: che Terenzio fosse collegato col gruppo scipionario, come risulta dalla vita suetoniana e dalle didascalie di *Adelphoe* e della seconda rappresentazione dell'*Hecyra* (presentate ai ludi funebri di Emilio Paolo), e bisogna pensare che fosse già sviluppata una dottrina greca degli *status* quale troviamo in Ermagora la cui vita si pone tra il 250 e il 1º secolo a.C. Ma io credo che esistessero almeno precedenti di tale dottrina ed Ermagora, la cui dottrina giunse a Roma all'inizio del 1º sec. a.C. dopo essere stata modificata in ambiente rodiese, si può ben collocare già al tempo di Terenzio. Inoltre, a questo riguardo, è possibile una retorica giudiziaria senza gli *status*? E di quale retorica si saranno preoccupati i senatori romani nel 161? Di quella stilistica dei tropi e delle figure? Non lo credo proprio. Infine è per me impensabile che, rispondendo ad un traduttore fedele ed ellenizzante di commedie greche come Luscio Lanuvino (questa è l'idea che io ne ho, seguendo la Posani e il Garton), Terenzio non si servisse del mezzo più greco che poteva, cioè di una retorica greca perfetta.

E veniamo al secondo punto toccato dallo Stroh, la scena IV dell'atto II del *Phormio*. La mia costruzione si fonda sulla presupposizione che Terenzio conoscesse qualcosa di simile agli *status* o alla dottrina degli *status*, in particolare il φητὸν καὶ διάνοια, che abbia ragione la Kornhardt, che cioè in Terenzio ci sia il concetto del *summum ius, summa iniuria* (Ter. *Haut.* 795 sg. *verum illuc, Chreme, / dicunt*: «*ius summum saepe summast malitia*»), e che, come avviene nel 1º sec. a.C. il fondamento per rifiutare un diritto scritto troppo rigido, sia la retorica e della retorica il contrasto *esprit* e *loi*, per usare i termini del Vonglis. Non ho difficoltà a riconoscere che la costruzione è complessa. Quello comunque che a me interessa è mostrare soprattutto che Terenzio nel prologo degli *Adelphoe* dà a tutta la parte retorica uno sviluppo minore che nel prologo dell'*Eunuchus* e del *Phormio*, e per me ciò può ben dipendere dal *senatuscon-*

*sultum* del 161. Per il mio tema, che connette retorica e politica, questo basta. E la connessione è con il *locus* della *controversia ex scripto et sententia*.

*M. Classen*: Das älteste Zeugnis über die ‘Kenntnis’ der Rhetorik bei den Römern findet sich bei Ennius (*alii rhetorica tongent*, Fr. var. 28 Vahlen); doch gibt es keinen Aufschluss über die Art dieser Kenntnis. Wesentlich ist zu unterscheiden, auf welchen Wegen den Römern die griechische Rhetorik vermittelt wurde (durch Unterricht, zuerst meist von Sklaven erteilt, durch Handbücher, durch griechische Reden, durch literarische Werke griechischer Autoren, die mit der Rhetorik vertraut waren) und in welchem Masse sie sich diese Rhetorik zu eigen machten. Cato kennt einzelne *praecepta* und hat manches von der griechischen Praxis gelernt, doch findet sich bei ihm manche Unsicherheit im Stil (Fr. 29 Malcovati) und keine Spur theoretischer Reflexion, und auch bei Terenz wird man vorsichtig urteilen müssen: in der Tat muss für jeden einzelnen Autor möglichst genau der *Grad* der Vertiautheit mit der rhetorischen Theorie ermittelt werden.

Daneben stellt sich die Frage nach der Verbindung der rhetorischen Lehre mit der Politik. Diese Verbindung ist, soweit sie überhaupt besteht, erst denkbar, seitdem Rhetorik nicht nur innerhalb der Familie durch griechische Sklaven gelehrt wird. Wenn Crassus mit Cn. Domitius Ahenobarbus ein Edikt gegen die Rhetoriklehrer erlässt, so ist das keine Massnahme, die von ‘professionnelles’ Rivalität bestimmt ist, sondern von allgemeiner politischer Sorge um die Erziehung der Jugend ähnlich wie die Äusserungen des P. Cornelius Scipio Aemilianus (Fr. 30 Malcovati).

*M. Calboli*: Ringrazio il collega Classen di aver ricordato il frammento di Ennio 28 Vahlen *alii rhetorica tongent*, il quale pure dimostra l’interesse per la retorica in questo tempo, come ha già sottolineato F. Marx in quelle pagine dei *Prolegomena alla Rhet. ad Her.* dove tratta degli *Initia rhetoricae* e che io ho già citato nel mio *exposé*. Per il resto, nella mia lunga risposta al collega Stroh credo di

avere già mostrato la mia posizione che resta la stessa anche di fronte ai dubbi prudenti del Classen (e la mia risposta è volta — lo ripeto — ad accettare l'opportunità di questa prudenza, purchè essa però non diventi una sterile chiusura del problema) e sono lieto che sul decreto del 92 il Classen condivida in sostanza la mia posizione.

*M. Michel* : Je suis tenté de croire M. Calboli. Naturellement, le problème est difficile: d'une part, l'utilisation précise de procédés qui évoquent la théorie des *status* nous a été démontrée; mais d'autre part, ils peuvent avoir été employés spontanément, sans référence à des modèles dont nous connaissons mal la chronologie. Ne devrait-on pas raisonner de la manière suivante: si on est en mesure de prouver par d'autres arguments que Térence a une connaissance de la rhétorique, il deviendra vraisemblable qu'il pense aux *status*. Or une telle démonstration est possible (usage des figures comme *summum ius summa iniuria*, cet oxymoron mêlé d'énigme (Terence dit exactement *malitia* en *Haut. 796*); science générale de l'argumentation qui s'épanouit dans les *Adelphes* avec la présentation très nuancée des deux frères, dont chacun réfute l'autre à son tour). Térence connaît-il Hermagoras ? Nous n'avons pas de données chronologiques. En tout cas, il a sans doute une conscience rhétorique qui lui vient des auteurs grecs classiques. On peut ici se référer à Plaute, qui cite souvent les rhéteurs dans l'esprit des philosophes ou des vieux Romains, pour les critiquer. Le plus rhéteur de ses héros est *Pseudolus*, dont le nom est significatif, ainsi que sa condition même d'esclave. Avant Plaute, Caton avait une connaissance du grec suffisante pour lire Thucydide. Il imitait ses discours où se trouvaient déjà, très clairement, les principaux procédés mis en œuvre par les sophistes. On peut ajouter une suggestion: la technique de la contre-accusation (« ce n'est pas moi, c'est toi ») est très primitive. Elle disparaîtra chez Cicéron après le *De inventione*. Il ne gardera parmi les *status* que ceux qui ont un caractère dialectique et portent sur les *topoi* et leur logique (définition, intention...) On a l'impression que, chez Térence, cette insistance sur l'esprit par rapport à la lettre est déjà en train de s'affirmer.

*M. Calboli*: Ringrazio il Prof. Michel il quale con la sua nota competenza e finezza ha portato un contributo costruttivo all'indagine suscitata dall'ipotesi terenziana da me proposta ed accetto senz'altro le sue osservazioni e integrazioni.

*M. Leeman*: Devant un exposé si riche et si détaillé, il peut sembler ingrat de signaler des lacunes. Le thème de nos Entretiens est en effet Cicéron et la rhétorique. Vous avez traité la rhétorique pré-ciceronienne comme phénomène historique. J'aurais voulu connaître aussi votre opinion sur l'influence des pré-Cicéroniens sur Cicéron (position du *De inventione*) et sur l'optique rétrospective de Cicéron, par exemple dans le *Brutus*. En ce qui concerne l'importance de la rhétorique à l'époque archaïque, je me range avec ceux qui ont exprimé une opinion positive. Le seul fait qu'une mesure officielle contre les rhéteurs et les philosophes ait été prise en 161 av. J.-C. suffit à montrer que les magistrats romains craignaient leur influence.

Un dernier point: la *praefatio* du *De agri cultura* de Caton me paraît construite comme une *suasio ad agriculturam* d'après le *telos* du *genus deliberativum, utile*, dans ses deux aspects de *tutum (nisi tam periculosem siet)* et *honestum (si tam honestum siet)*. Si cela est vrai, nous pouvons conclure à une connaissance remarquable de l'*inventio* et à une présence de la rhétorique dans les œuvres proprement oratoires de Caton.

*M. Calboli*: Anche al collega Leeman va il mio vivo ringraziamento per il suo acuto contributo catoniano che risulta doppia-mente apprezzabile. In merito alla mia trattazione del tema, mi sembra di avere indicato quale è stata la situazione culturale che ha orientato Cicerone nel complesso della sua azione come retore-oratore. E però prezioso il riferimento al *De inventione* fatto dal Prof. Leeman, perchè in effetti il *De inventione* fa parte del sistema manualistico, del sistema di tipo non ciceroniano. Ma proprio questo — mi fa piacere che il Prof. Leeman l'abbia notato — mi permette di chiarire due punti importanti:

- 1) L'azione della retorica tecnica dei manuali, per me collegata coi *rhetores Latini* e quindi con Mario e gli *equites* politici, fu assai profonda; Cicerone, di origine equestre, la seguì, finchè (egli stesso ce lo dice nella lettera a Titinio) fu convinto da consiglieri colti ad abbandonarla, e l'abbandonò lasciando a mezzo un'opera che aveva iniziato con grande lena, il *De inventione*;
- 2) con questa tendenza non si potevano tentare accommodamenti, bisognava solo interromperla (naturalmente io accetto la datazione più alta del *De inventione*, quella del Marx, che pone l'opera nel 91).

### III

ALAIN MICHEL

## LA THÉORIE DE LA RHÉTORIQUE CHEZ CICÉRON: ÉLOQUENCE ET PHILOSOPHIE

Cicéron, dans ses traités, présente une théorie de la rhétorique. Nous allons l'étudier. Mais le mot même doit nous arrêter d'emblée. Qu'est-ce qu'une théorie? Le terme peut-il s'appliquer à la parole vivante, qui constitue la matière et l'instrument de la rhétorique? Les modernes, souvent, se posent la question. Nous aurons à y répondre.

D'emblée, plusieurs observations s'imposent à nous. En premier lieu, Cicéron ne veut pas séparer la rhétorique de la philosophie. Nous comprenons dès maintenant pourquoi: la sagesse permet seule de maintenir ensemble la théorie et la pratique, le savoir et la vie. En second lieu, il n'est pas possible d'étudier la théorie de l'éloquence sans référence à la pratique des œuvres. Au demeurant, la rhétorique des anciens se propose le plus souvent comme une critique; elle ne donne pas ses règles ou ses moyens dans une construction abstraite, mais elle les tire de l'étude des textes et elle se trouve donc obligée de définir les procédés d'une telle enquête.

Dès lors, le plan de notre exposé se trouve tracé. Nous étudierons d'abord en général les rapports de la rhétorique et de la philosophie. Nous examinerons ensuite quelques points

originaux de l'enseignement cicéronien; nous vérifierons enfin, par de brefs exemples, comment s'applique une théorie qui, répétons-le, n'aurait aucun sens véritable sans cela.

\*

Cicéron établit un lien rigoureux entre la rhétorique et la philosophie. On peut affirmer avec force une vérité qui risque d'apparaître comme un paradoxe: il est, pour la rhétorique prise en elle-même, un sévère critique. Il est sévère pour les rhéteurs, qu'il condamne durement dès l'introduction du *De oratore*. On comprend qu'une telle attitude inspire quelque gêne aux défenseurs et aux historiens de la rhétorique. Ils ont gardé, quant à eux, la vieille habitude de se défier des philosophes. Elle leur vient des pères fondateurs que furent les sophistes. Elle s'est souvent perpétuée à travers les systèmes d'éducation et de culture, dans lesquels la philosophie intervient parfois assez peu. Mais enfin, nous n'y pouvons rien: l'originalité de Cicéron, par rapport aux autres auteurs de rhétorique, réside dans l'attention qu'il voue à la philosophie. Certes, comme les autres, il parcourt, plus ou moins systématiquement, la liste des préceptes. Mais, alors, il ne fait guère que répéter leurs leçons, avec des modifications de détail. Il se distingue en un point: pour lui, l'éloquence est liée à la philosophie comme la forme au fond<sup>1</sup>. Nous devons accepter ce fait, d'où découlent d'immenses conséquences pour l'histoire de la culture: d'une part, Cicéron impose à tous les lettrés qui viendront après lui la connaissance de la philosophie. D'autre part, après Aristote, dont il reprend pour l'essentiel le message, il interdit à la philosophie de faire bande à part et de se séparer des autres disciplines relatives à la parole.

Par quel biais saisirons-nous le détail des problèmes? Plusieurs méthodes sont possibles. L'une consiste à partir des

<sup>1</sup> *De orat.* III 141 sqq. Sur les réticences à l'étude philosophique de la rhétorique, v. A. E. DOUGLAS, in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* I 3 (1973), 95-138.

sources antiques, à les définir, à les préciser. Une telle démarche est nécessaire. Mais on peut aussi essayer de replacer l'effort cicéronien dans le cadre général de la philosophie et de son histoire. Cela risque d'inquiéter les philosophes. Mais en réalité, comme l'ont montré des recherches récentes relatives à l'histoire du langage<sup>1</sup>, les deux types d'enquête vont ensemble. Il est impossible de séparer l'étude des sources d'une réflexion sur leur portée philosophique. Il faut les scruter dans leur esprit et non seulement dans leur lettre. A l'époque qui nous intéresse, la philosophie est constitutive de la rhétorique. Aujourd'hui, elle tend à se distinguer de la littérature ou de la philologie, qui cherchent leurs méthodes propres. Dans l'antiquité, elle définissait les principes de ces méthodes.

Il suffit de rappeler, sans entrer dans le détail, quatre grands problèmes, qui interviennent précisément de manière marquée dans la réflexion moderne sur le langage (je pense en particulier au cours de Roland Barthes sur la rhétorique)<sup>2</sup>: 1) Il s'agit de la réflexion sur le langage pris en lui-même et sur ses rapports avec la parole oratoire. 2) Il s'agit aussi des rapports entre vérité et persuasion (tous les débats relatifs aux sophistes interviennent ici). 3) La rhétorique est engagée dans l'action. Elle traite des problèmes politiques, encore une fois dans leurs rapports avec la parole. 4) Les problèmes esthétiques interviennent également.

En ce qui concerne la théorie du langage, il semble que nous partions de l'aspect le moins important de la pensée cicéronienne. On admet généralement que notre auteur ne pose point en ce sens les problèmes de la rhétorique, qu'il s'attache uniquement à l'efficacité ou à l'esthétique. Nous pensons qu'un tel point de vue est inexact: Cicéron ne cesse de poser la question du sens. Il le fait de plusieurs manières. En premier lieu, il

<sup>1</sup> Cf. M. BARATIN et F. DESBORDES, *L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique*, I: *Les théories* (Paris 1981).

<sup>2</sup> *Communication* 16 (1970).

insiste sur le rapport entre *res* et *uerba*, *inuentio* et *dictio*, reprenant ainsi un schéma d'origine aristotélicienne. En second lieu, il oppose également *uerba* et *sententia*, à propos, cette fois, de la théorie des figures. Troisièmement, il s'interroge sur l'étymologie et on constate alors que, dans l'équilibre complexe qu'il établit entre nature, convention et usage, il est proche de Varron. Les chercheurs récents (Barwick, Calboli, Baratin) ont montré que les trois approches correspondent à divers moments de la philosophie antique. Platon, réfléchissant sur le langage, s'interroge sur son rapport avec l'être. En arrivant à des résultats différents, il maintient ainsi le point de vue des sophistes et le type de questions qu'ils posaient. Il cherche le référent dans les mots, *res* dans *uerba*. Aristote a repris le schéma. Les Stoïciens examinent la figuration du *logos*, que nous appellerions aujourd'hui énoncé. Ils distinguent le signifiant — qui est forme ou figure — et le signifié et ils cherchent les conditions de leur adéquation. Ils influencent donc fortement, à l'origine, la théorie des figures : les *uerba* ou les *schemata* constituent le signifiant, la *sententia* le signifié. Enfin, Varron se pose les questions de l'étymologie et de la syntaxe. La première renvoie à l'être, la seconde au formalisme analogique. Il s'agit de combiner, notamment dans le bon usage, les deux exigences, d'accorder l'unité de la forme et la présence de l'être.

*De ente et uno...* Cela sera le titre d'un ouvrage fort métaphysique de Jean Pic de la Mirandole, soucieux de réconcilier Aristote et Platon. Nous avons vu que le formalisme ontologique des Stoïciens tendait à y réussir dans la réflexion sur les figures. L'Académie (dont Varron est témoin) donnait d'une telle solution une interprétation ouverte et non systématique. Cicéron a-t-il été conscient des débats que nous évoquons ? La réponse semble pouvoir être double. D'abord, il importe assez peu qu'il les ait saisis dans toute leur profondeur. Il suffit qu'il se situe avec précision dans une tradition philosophique. A cet égard, nous n'avons aucun doute : il est bien, lui-même, académicien et soucieux de concilier Aristote, Platon, les Stoïciens.

Les solutions auxquelles il aboutit sont varroniennes et il connaissait Varron. Ensuite, on ne peut comprendre sans une telle référence au langage diverses prises de position fondamentales de Cicéron.

Toute son œuvre est dominée par deux idées relatives à *res*, *uerba*, *sententia*: l'éloquence doit toujours donner la priorité au fond sur la forme. Mais l'un et l'autre sont inséparables dans le langage, puisqu'on ne peut connaître le signe sans une double attention au signifiant et au signifié. De là une double tendance au classicisme (qui donne priorité au référent, aux *res* sur les *uerba*) et au baroque (qui utilise la figuration du langage, soit pour la concentrer, comme le font les Stoïciens, soit pour l'épanouir: les 'modernes' iront en ce sens, de Néron à Domitien). Il est bien connu que les deux aspects coexistent dans l'œuvre de Cicéron. On s'est interrogé sur les raisons d'une telle rencontre. Nous tenons ici l'une d'entre elles. Nous devons le souligner encore: la *dictio* (chez Cicéron comme chez les Stoïciens lorsqu'il parlent de *lexis*) ne se réduit pas à la forme: elle porte sur l'*oratio* dans sa totalité, sur le *logos*. On s'en avise notamment dans un passage essentiel du *De oratore* (III 55 sqq.: il s'agit sans doute de la clef de toute l'œuvre!), lorsque Cicéron, étudiant l'*ornatus*, montre qu'il trouve l'une de ses sources principales dans le maniement des thèses ou des idées générales: l'universalité, qui relève du sens, du signifié, constitue un des éléments essentiels de la beauté formelle, car, chez Cicéron, la forme esthétique est signifiante.

Le second problème sur lequel nous voulons insister est celui de la connaissance. Ici, on ne saurait douter de la lucidité de Cicéron. Mais elle s'exprime de manière parfois ambiguë.

Comme l'ont signalé les commentateurs<sup>1</sup>, la parole antique hésite entre deux fonctions: elle peut persuader ou informer. La recherche de la persuasion est le fait des sophistes; la recherche de l'information (qui fait intervenir l'idée de vérité

<sup>1</sup> M. BARATIN-F. DESBORDES, *op. cit.*

et qui peut aussi aboutir à la démonstration) domine chez les Platoniciens. Cicéron se rattache manifestement à une telle tradition. Les termes qu'il emploie (*docere, probare*) le montrent. Mais il s'inspire fondamentalement d'écoles philosophiques, qui lui permettent, grâce à des apports plus récents, de nuancer sa pensée. Il s'agit d'abord de l'aristotélisme qui, à côté de la dialectique du vrai, telle que la concevait Platon, avait dessiné une dialectique du vraisemblable. L'enthymème fait entrer le persuasif dans le système du vrai, par l'entremise du vraisemblable et le maniement avisé du pour et du contre (ce que les Latins appelleront *argumentation in utramque partem*). D'autre part, Cicéron dialogue aussi avec les Stoïciens. Il le fait à propos de la définition de l'orateur. Celui-ci a-t-il pour fonction de persuader? Une tradition qui passait par les sophistes et certains Aristotéliens l'affirmait. Le Portique, avec Chrysippe et Cléanthe, définissait au contraire l'éloquence par sa seule cohérence interne: la fin de l'orateur est de bien parler<sup>1</sup>. Peu importe qu'il persuade effectivement. Il n'y parviendra peut-être pas si on l'entend mal, mais sa perfection demeurera. Cicéron, manifestement, cherche l'équilibre entre les deux conceptions. Il insiste sur le caractère persuasif de l'éloquence, qui n'existerait pas véritablement sans l'efficacité. Mais, lorsqu'il formule de manière précise sa définition, il dit que l'orateur parfait met en œuvre toutes les parties de l'éloquence<sup>2</sup>: il persuade ou enseigne, il plaît, il émeut<sup>3</sup>. Dans l'expression 'bien parler', Cicéron développe donc le terme 'bien' par une analyse qui fait apparaître l'efficacité externe. Il essaie de combiner la cohérence interne et l'engagement pratique et tend ainsi à combiner l'information et la persuasion, le platonisme

<sup>1</sup> Cf. essentiellement Quint. *Inst.* II 15 sqq.

<sup>2</sup> *De orat.* I 64: *Quamobrem, si quis uniuersam et propriam oratoris uim definire complectique uult, is orator erit mea sententia hoc tam graui dignus nomine, qui, quaecumque res inciderit, quae sit dictione explicanda, prudenter et composite et ornata et memoriter dicet cum quadam actionis etiam dignitate.*

<sup>3</sup> Cette insistance sur les 'devoirs de l'orateur' apparaîtra plutôt dans l'*Orator*.

et le stoïcisme d'une part, et de l'autre la *praxis* que les sophistes avaient placée au-dessus de tout.

Un tel rapprochement est significatif. On peut juger qu'il doit beaucoup à la démarche que l'Académie avait instituée. Nous pensons surtout à la Nouvelle Académie. Carnéade était célèbre pour sa faconde. Il s'interrogeait beaucoup sur le πιθανόν, le persuasif, par lequel on parvenait, au-delà du vraisemblable, jusqu'au probable qui entraîne une sorte d'assentiment. Assurément, Cicéron n'a pu manquer d'établir un rapprochement entre sa philosophie préférée et son éloquence.

Toutefois, il convient d'interroger les textes, pour savoir s'ils nous donnent des confirmations précises à ce sujet. La réponse se trouve au livre III du *De oratore*, lorsque Cicéron passe en revue les différentes écoles philosophiques<sup>1</sup>. Il écarte l'épicurisme (qui prône l'*otium* et se tient autant qu'il peut à l'écart de l'action politique); il élimine le stoïcisme, trop dogmatique et trop exigeant, enfermé dans ses paradoxes qui lui interdisent ce qui est nécessaire à l'orateur: le recours au sens commun. Restent les Péripatéticiens et les Académiciens. Les premiers acceptent et favorisent l'action politique, ils parlent le langage du peuple; les seconds sont persuasifs. Bien entendu, Cicéron précise qu'il se place ici au seul point de vue de l'orateur<sup>2</sup>. Pour le fond, il affecte de ne pas trancher entre les écoles. Mais, précisément, c'étaient les Académiciens qui recherchaient un tel éclectisme...

Le point de vue de Cicéron sur les sources philosophiques de la création oratoire se trouve également exprimé dans le *Brutus* (119 sq.): Cicéron évoque, à propos de son interlocuteur les leçons des Péripatéticiens. Il enchaîne: *Quo magis tuum, Brute, iudicium probo qui eorum (id est ex ueteri Academia) philosophorum sectam secutus es, quorum in doctrina atque praceptis disserendi ratio coniungitur cum suavitate dicendi et copia.* Notons

<sup>1</sup> III 63 sqq. Cf. notre comm. au Congrès de la Société Eiréné (Varsovie 1968).

<sup>2</sup> III 64.

d'abord que Lambin, suivi par la plupart des éditeurs a supprimé la glose *id est ex ueteri Academia*. Il a eu tort, parce qu'elle ne fait pas difficulté pour la compréhension du texte et que, même, elle la rend plus claire et plus précise. Il s'agit, cette fois, de l'ancienne Académie (non de la nouvelle: nous aurons à revenir sur la différence). Cicéron indique aussi que la philosophie, nécessaire à l'orateur, ne suffit pas à le former parfaitement. Elle ne va jamais assez loin dans la pratique du combat politique ou judiciaire entre les hommes. Mais elle fournit l'abondance, la douceur et la dialectique<sup>1</sup>.

Nous reviendrons dans un instant sur la douceur et sur les problèmes esthétiques qui s'y rattachent. Mais il faut noter d'abord cette insistance sur la pratique. Roland Barthes a souligné dans son cours sur la rhétorique le caractère concret d'une discipline qui, depuis les sophistes et Aristote, porte sur les 'questions de politique'.

Il n'est pas nécessaire ici d'insister beaucoup. Nous renverrons au grand excursus du *De oratore* III et au travail que K. Barwick lui a consacré<sup>2</sup>. Nous sommes au point sur lequel Cicéron se trouve le plus proche des sophistes. En effet, il va jusqu'à s'opposer à Socrate, auquel il reproche d'avoir séparé *cor* et *lingua*<sup>3</sup>, le fond et la forme, lorsqu'il a dissocié l'éloquence de la philosophie. Isocrate (disciple de Gorgias) a refusé au temps de Platon une telle rupture. Aristote l'a abolie. On aboutit ainsi à la réflexion sur *res* et *uerba*, donc sur le langage, que nous évoquions en commençant. Il est tout à fait remarquable qu'une telle corrélation se trouve expressément établie entre l'activité politique et ce que nous appelons le style classique.

<sup>1</sup> Ces termes ne sont pas employés au hasard.

<sup>2</sup> *Das rednerische Bildungsideal Ciceros* (Berlin 1963).

<sup>3</sup> III 61. Sur Isocrate et Aristote, III 141 sqq. Sur Platon et les sophistes, cf. S. IJSELING, « Rhétorique et philosophie. Platon et les sophistes ou la tradition métaphysique et la tradition rhétorique », in *RPhL* 74 (1976), 193-209.

Il s'agit, à vrai dire, d'un type bien déterminé d'action politique. Pour que la forme et le fond puissent s'accorder dans une transparence parfaite, il faut que la philosophie soit mise en œuvre. K. Barwick a souligné à ce propos l'originalité de Cicéron. Toute la structure des livres I et III du *De oratore* dépend du dialogue entre Platon, qui, à la rhétorique oppose la dialectique, Isocrate, qui affirme le rôle politique de la parole, et Aristote, qui montre qu'une telle politique est philosophique et qui accomplit ainsi la synthèse des deux tendances précédentes. Cicéron insiste plus que les autres rhéteurs sur la collaboration qui peut s'établir entre le philosophe et l'homme politique (par exemple Périclès et Anaxagore<sup>1</sup>). Barwick souligne cependant qu'un tel schéma n'est pas inconnu des écoles philosophiques, qui évoquent Platon et Denys ou Aristote et Alexandre. A nos yeux, l'originalité de Cicéron réside plutôt dans sa volonté d'incarner personnellement le type du 'politique' qui est en même temps philosophe. La possibilité d'une telle synthèse est fournie précisément par l'éloquence qui réunit la contemplation et l'action. Ajoutons que le modèle de Cicéron est Périclès. Or, aussi bien dans le *Ménexène* que chez Thucydide (II 65, 8), ce personnage apparaissait comme le « premier citoyen », qui dominait le peuple par son prestige exprimé dans sa parole. Il était l'image initiale, incarnée dans l'histoire et la philosophie, de ce que Cicéron allait nommer le *princeps*<sup>2</sup>. Nous sommes ici au cœur de sa pensée: dans l'éloquence cicéronienne, l'histoire — romaine — et la philosophie — grecque — se rencontrent. Elle favorise un type de gouvernement fondé à la fois sur l'aristocratie personnelle et sur l'intelligence démocratique qui refuse la violence, préconise la liberté, établit

<sup>1</sup> *De orat.* III 138.

<sup>2</sup> Sur Périclès (comparé à Scipion), cf. *Rep.* I 25; *De orat.* I 216, etc.; Cicéron se réfère aux textes célèbres de Thucydide, qui décrivait aussi Périclès comme le 'premier' citoyen, conduisant seul les citoyens d'une cité démocratique par l'autorité qu'il devait à son éloquence et à son désintéressement.

le droit. Quiconque veut lier la politique à la parole se trouve conduit à de tels choix.

L'éloquence mène à l'aristocratie démocratique. Elle conduit aussi vers la beauté. Le dernier des grands problèmes où nous allons voir intervenir la philosophie est donc l'esthétique. On perçoit très nettement, en lisant Cicéron, que l'enseignement des rhéteurs la met en cause et contribue à la définir. La *delectatio* fait partie de leurs buts. Pour fixer les moyens qui la suscitent, ils sont bien obligés de s'interroger sur le plaisir du beau. Nous constatons que Cicéron ne s'en tient pas à des valeurs toutes faites, à des normes acquises, mais qu'il s'interroge sur elles. Les résultats de sa pensée, qui ne lui est pas entièrement personnelle mais se construit à partir de discussions précises, proposées par l'histoire, apparaissent comme valables pour tous les arts et non seulement pour la rhétorique. Nous avons ici les bases d'une critique artistique à caractère universel.

Dans l'ordre de la philosophie, nous insisterons sur deux points: 1) La théorie de la convenance; 2) La recherche de l'idéal.

Cicéron présente deux fois la théorie de la convenance. Il s'agit d'abord du *De oratore* et de l'*Orator*, ensuite du *De officiis*. Il y a donc une réflexion proprement liée à l'esthétique de l'éloquence, et une autre qui s'attache à la morale des devoirs. Nous devons nous demander si les deux sont liées. Mais il faut préalablement examiner les textes de rhétorique.

Là même, la notion de convenance est philosophique. Elle vient essentiellement d'un Péripatéticien, Théophraste, et s'inscrit dans sa théorie des *virtutes dicendi*. Elle se trouve liée à une réflexion portant à la fois sur la nature (ou le naturel) et sur l'utile (puisque il s'agit d'une théorie des rôles et des fonctions). La convenance ne peut s'enseigner. Elle est saisie par un *iudicium* spontané, qui relève donc de la nature et qu'on appellera plus tard le goût. Elle se rattache, dans l'art ou dans la création, au singulier et à l'unique. Elle se distingue ainsi de

l'autre aspect de la beauté, qui réside au contraire dans l'universel, et qui se manifeste notamment lorsque intervient la *symmetria*, le sens de l'analogie et des proportions, qui joue un très grand rôle dans la pensée de Cicéron<sup>1</sup>. Ici encore, nous assistons (comme dans le langage) à la rencontre de l'anomalie et de l'analogie. Le facteur qui les réconcilie est à la fois l'*aptum* (il existe un agencement admirable de l'univers, semblable à celui des périodes oratoires) et l'*utile* (les pentes symétriques du toit font l'équilibre du fronton et favorisent l'écoulement des pluies).

A propos des *virtutes dicendi*, nous ajouterons que la recherche de l'origine philosophique peut nous mener au-delà de Théophraste. Nous les trouvons en effet exposées en bon nombre au début du livre III de la *Rhétorique* d'Aristote<sup>2</sup>. Nous comprenons mieux, dès lors, selon quel esprit s'est élaborée la théorie. Aristote, dans l'esthétique comme dans le langage, s'intéresse particulièrement au rapport qui existe dans l'expression entre la diversité et l'unité. La parole oratoire peut viser la simplicité et la sobriété, qui se traduisent en clarté, en pureté (ce seront les deux premières vertus du style). Mais elle peut aussi viser l'écart, la bizarrie, le 'merveilleux' (*θαυμαστόν*) : elle l'atteint par l'ornement, lequel doit rester approprié, selon la convenance. Encore une fois, nous rencontrons une théorie du langage qui, entre le clair et l'étrange, pose cette fois la notion d'écart. Nous assistons de nouveau à une réflexion qui maintient ensemble les deux termes d'un couple d'opposés, dont le premier se rattache à ce qui deviendra le classicisme et le second au baroque futur. Nous avons déjà noté combien la même tension est présente chez Cicéron.

Il reste à parler de convenance au sens moral. Cicéron l'étudie à la fin de sa vie, dans le livre III du *De officiis*. Est-il

<sup>1</sup> Cf. notre article: « Rhétorique, philosophie et esthétique générale: De Cicéron à Euphalinos », in *REL* 51 (1973), 302-326.

<sup>2</sup> *Rh.* III 2, 1404 b. Cf. notre comm. au Congrès de la F.I.E.C., Budapest, 1979.

permis d'établir un rapprochement entre les deux points de vue? Cicéron lui-même nous y oblige dans l'*Orator: semperque in omni parte orationis ut uitae quid deceat est considerandum* (71). La théorie du *πρέπον* qui se trouve ici présentée n'est donc pas uniquement celle de Théophraste, mais il faut déjà penser à Panétius. D'ailleurs, la formule même qu'emploie Cicéron nous renvoie vers la tradition stoïcienne, puisqu'il dit que la convenance doit être examinée *non in sententiis solum sed etiam in uerbis* (*ibid.*) La terminologie est ici celle du Portique. Le *De oratore* détaillait beaucoup moins les préceptes (III 210-212). Mais il concluait sa brève analyse par une formule: *omnique in re posse quod deceat facere artis et naturae est, scire quid quandoque deceat prudentiae*. Le dernier mot renvoie à la vertu philosophique que Panétius avait étudiée. Sans doute, Cicéron, en 55, ne connaissait son œuvre que de façon imparfaite, par des *excerpta* ou des cours. En 44, il en prend une connaissance plus précise. Mais, dès son premier grand dialogue, il marque l'unité de la sagesse. Il suffit d'ailleurs de lire l'ensemble de ses discours et d'y étudier l'emploi de *debet*, *dignitas* ou *decorum* pour constater que ces termes sont continuellement liés à l'idée de beauté<sup>1</sup>. Plus exactement, ils la mettent en relation avec la moralité. Une telle manière de saisir le *καλόν* est à la fois platonicienne et stoïcienne. Elle implique une pensée fondamentale: il y a relation entre esthétique et dignité. Le problème de la vie humaine est de réaliser la convenance suprême, qui consiste à s'accorder à l'Ideal, à discerner son exigence pour y répondre<sup>2</sup>. Cela nous conduit au point suivant de notre enquête. Les problèmes esthétiques interviennent en effet dans un texte fondamental, où Cicéron fonde un aspect essentiel de la théorie oratoire et où l'auteur explique que, pour définir l'éloquence

<sup>1</sup> Cf. V. POESCHL, « Der Begriff der Würde im antiken Rom und später », in *Acta philol. Aenipontana* 3 (1976), 46 sq.

<sup>2</sup> On rejoint ici, à propos de convenance, l'aspect platonicien de la notion: il s'agit de répondre aux « exigences essentielles », dont parle V. GOLDSCHMIDT, à propos de Platon (*Les dialogues de Platon* (Paris 1947)).

telle qu'il la conçoit, il partira d'une définition idéale, comprenant toutes les qualités possibles<sup>1</sup>. Nous reconnaissons ici, portée à sa plénitude, la technique de définition qui était employée à propos de la notion d'*orator*. Cicéron, en se référant au terme platonicien lui-même — *idea* —, nous prouve qu'il s'agissait bien d'une démarche issue de l'Académie. Le procédé qui consiste à définir par l'idéal, à partir d'un 'modèle' supérieur à l'expérience, est caractéristique: nos contemporains en font grand usage. Il ne s'agit donc pas seulement d'idéaliser des images, en tombant dans une sorte d'académisme, mais plutôt de chercher la perfection et le dépassement. Cicéron prépare Michel-Ange autant que Raphaël. A cet égard, un rapprochement avec Denys d'Halicarnasse est significatif.

Le rhéteur grec vient juste après Cicéron, au début du règne d'Auguste. Comme lui, il a hérité de la tradition péripatéticienne une théorie des trois genres de styles: bas, grand et moyen. Le premier s'exprime chez Lysias, dans sa simplicité, le second chez Platon, le troisième chez Démosthène. Mais Denys, qui parle en termes péripatéticiens, dit que Démosthène représente une « moyenne » entre les deux autres styles<sup>2</sup>. Cicéron considère plutôt que Démosthène, réunissant en lui les qualités opposées, réalise un dépassement qui le rapproche de l'« idée » de l'orateur. S'agit-il seulement d'une différence terminologique? On pourrait le croire, puisqu'aussi bien, dans les deux cas, Démosthène apparaît comme le meilleur modèle. Mais cela même suffit à nous confirmer que Cicéron réalise une synthèse entre platonisme et aristotélisme, puisqu'il fait converger leurs démarches. Surtout, nous percevons que sa psychologie le distingue fondamentalement de Denys. Il ne vise pas seulement la juste mesure mais aussi le dépassement dans l'Idéal.

<sup>1</sup> *Orator* 7-10. E. PANOFSKY a montré la postérité du passage (*Idea*). [La valeur même du mot *decorus* atteste le rapprochement que nous indiquons]. V. en dernier lieu: W. WIMMEL, « Cicero auf platonischem Feld. Zu § 9 des *Orator* », in *Studia Platonica. Festschr. H. Gundert* (Amsterdam), 185-194.

<sup>2</sup> Cf. *De admir. ui dic. in Dem.* Pour Cicéron, nous renvoyons à l'*Orator*.

Nous parlions tout à l'heure du rôle joué par le dogmatisme et par le doute académique dans la réflexion de Cicéron sur le langage. Mais on sait comment les Platoniciens, et notamment les disciples de Carnéade, résolvaient le problème du doute et se protégeaient contre le scepticisme. Ils rappelaient que la vérité existe. Nous ne pouvons pas la saisir à cause de la faiblesse de notre sensibilité. Mais elle existe au-delà de l'apparence, comme l'Idée. Nous progressons vers elle en même temps que nos opinions deviennent plus probables. Nous la construisons en nous, en façonnant, à partir de l'expérience, des modèles qui se rapprochent d'elle. Toute l'œuvre de Cicéron est régie par ce schéma qui se précise au fur et à mesure qu'elle s'approfondit et qui trouve sa pleine expression dans l'*Orator* et dans l'*Hortensius*. Il est significatif que la démarche poétique, dessinée dans le traité philosophique, coïncide avec la démarche esthétique, présentée dans le traité de rhétorique.

Langage, dialectique, politique, esthétique: nous avons passé en revue les grands domaines qu'aborde la rhétorique cicéronienne et nous avons constaté chaque fois la place qu'y tient la philosophie. Il reste à établir quelques synthèses.

Pouvons-nous résumer ce que nous avons dit des sources? Nous avons noté, sans surprise, que l'épicurisme est absent (encore pourrait-on signaler sa présence discrète dans les *Topiques* à propos de la théorie de la prolepse<sup>1</sup>: mais il s'agit d'un passage éclectique). Nous avons constaté la présence des Stoïciens dans la théorie du langage. Mais ils interviennent à travers une tradition qui aboutit à Varron, un tenant de l'Ancienne Académie. Nous avons remarqué que, pour l'essentiel, Cicéron cite deux sources: le Lycée, l'Académie. Il se réfère tantôt aux Carnéadiens, tantôt à l'Ancienne Académie. Comment trancher et peut-on le faire? Nous savons aussi que Cicéron a suivi des leçons de rhétorique, que donnait Philon de Larissa, les faisant alterner avec ses leçons de philosophie<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Top.* 31.

<sup>2</sup> *Tusc.* II 9.

Nous rappellerons d'abord les influences dominantes de Platon et d'Aristote. Au second, Cicéron doit une grande part de ses théories esthétiques (à travers Théophraste). Il lui emprunte aussi la division des genres de l'éloquence: épidictique, délibérative, judiciaire, qu'il préfère à la distinction d'Hermagoras, entre thèses et hypothèses<sup>1</sup>. Autrement dit, il cherche, à travers le philosophe, la vie concrète et la politique. A Platon, il emprunte le sens de l'idéal et le désir du dépassement.

Ancienne ou Nouvelle Académie ? Nous répondrons que, dans la plupart des cas, la question ne se pose pas. L'Ancienne Académie avait mis au point une théorie de la dialectique que la nouvelle ne récuse pas. Le débat porte seulement sur le degré de certitude des connaissances obtenues. Or, pour l'orateur, qui vit dans le vraisemblable, la question du dogmatisme n'intervient pas. Cicéron, suivant peut-être Philon de Larissa, peut donc très bien reprendre des analyses issues pour l'essentiel de Xénocrate et qu'Antiochus avait adaptées aux terminologies du Lycée et du Portique. Nous expliquerons dans un tel sens la formulation des *Topiques*, qui ressemble beaucoup à l'exposé de la logique de l'Ancienne Académie dans les *Académiques*, II I<sup>2</sup>.

Un texte nous permet peut-être de préciser les choses. Il s'agit du *De oratore* III 109 sqq. Le passage établit un classement entre les différents types de questions générales. Or, nous pouvons signaler ses grandes analogies avec la *diairesis* des questions de philosophie attribuée par Stobée à Eudore d'Alexandrie, qui fut un contemporain de Cicéron et, comme lui, un élève d'Antiochus d'Ascalon. M. Giusta a beaucoup insisté<sup>3</sup> sur cette 'division', dont l'importance lui paraît extrême

<sup>1</sup> V. en premier lieu, *De inuentione* I 7-9.

<sup>2</sup> En particulier pour la théorie de la définition: cf. notre article dans la *RPhilos* 157 (1967), 79-103.

<sup>3</sup> *I dossografi di etica* I-II (Torino 1964-1967).

pour comprendre les doxographies de Cicéron et de ses contemporains en matière de morale. Sans suivre toutes les conclusions de ce savant (parfois tenté par la *Quellenforschung* au sens étroit), nous ne pouvons manquer de reconnaître les affinités profondes qui existent entre la *diairesis* d'Eudore et celle du *De oratore*. Dès lors, nous devons admettre que, selon toute vraisemblance, Cicéron est resté en rapport, au cours de sa vie, avec les courants les plus vivants de l'Académie. La tendance antiochienne était en train de triompher. L'orateur était, pour le doute et pour la théorie du bonheur, hostile à Antiochus. Mais on pourrait montrer que, sur les deux points, il restait proche de Philon d'Alexandrie, lui-même élève d'Eudore<sup>1</sup>... Quant à l'éloquence, il en allait de même. Nous en aurons un autre témoignage lorsque nous parlerons tout à l'heure de la culture.

Mais il ne suffit pas pour nous d'avoir ainsi posé l'hypothèse que Cicéron se réfère dans l'Académie à un enseignement contemporain dont Eudore n'est sans doute pas le seul représentant et qui constitue, par rapport à Philon de Larissa et Antiochus, un moment plus récent de la doctrine. Il faut aussi se demander dans quel esprit s'accomplit une telle utilisation, puisqu'à nos yeux Cicéron ne se borne certainement pas à une imitation servile. Or, la réponse va s'inscrire parfaitement dans le cours de notre démonstration. Elle nous montrera en effet quels sont, dans la rhétorique, les rapports de la théorie et de la pratique.

En substance, Cicéron nous dit que les *quaestiones* se divisent en deux catégories: théorie et pratique. Dans la théorie, trois catégories: la conjecture, qui porte sur l'être, la définition relative, dirons-nous, à l'essence, la qualité (qui se réfère principalement à la tradition stoïcienne). Les questions pratiques font intervenir la louange et l'*officium*. On reconnaît dans ce

<sup>1</sup> V. notre contribution au colloque du C.N.R.S. *Philon d'Alexandrie*, Lyon, 11-15 sept. 1966 (Paris 1967), 81 sqq.

schéma une imbrication des dialectiques platonicienne et stoïcienne. La distinction entre théorie et pratique se rattache à une tradition d'origine péripatéticienne<sup>1</sup>.

En somme, l'orateur, par la parole, passe de la théorie à la pratique, qu'il distingue mais qu'il voudrait ne pas séparer. Il cherche, comme le philosophe, à dire l'être, soit en lui-même, soit dans son essence, soit dans ses qualités distinctives, qui caractérisent son énoncé. On peut, en ce sens, parler d'une théorie de l'éloquence puisqu'il existe une éloquence théorique. Mais une telle théorie ne saurait se présenter comme dogmatique et totalement coupée de la pratique. Ici, nous devons revenir à ce que nous avons dit sur l'idée de l'orateur. La confrontation du point de vue idéal et de la réalité pratique est constante dans la philosophie de Cicéron. W. Görler, notamment, y a insisté. Il a montré, comme nous l'avions fait nous-même sur certains points<sup>2</sup>, que l'orateur ne cesse de confronter une vision absolue des choses, qui est proche des idées platoniciennes, et des considérations plus relatives, qui tiennent aux limites pratiques de la connaissance humaine. L'optique de la Nouvelle Académie l'encourage à prendre une telle attitude, puisqu'il croit en même temps à la réalité des idées et à l'inadéquation de notre connaissance, qui entraîne le doute. Tantôt, donc, il s'efforce de définir les exigences de l'idéal, tantôt il admet qu'il ne le connaît pas de manière parfaite: les deux points de vue se complètent mutuellement. Ils ne peuvent manquer d'intervenir dans toute démarche théorique: ils y

<sup>1</sup> Nous renvoyons, sur ce problème, à M. GIUSTA, *op. cit.* Eudore distingue comme Cicéron la théorie et la pratique. Il insère entre les deux ce qui relève de l'όρητη c'est-à-dire la recherche et la définition du bien supérieur et du bonheur. Les mêmes questions apparaissent chez Cicéron, mais elles sont intégrées à la topique des Académiciens (conjecture, définition, qualité). Du même coup, on voit se dessiner, dans la théorie des questions, le primat de la théorie des lieux (*definitio, comparatio, consecutio*). Sur l'art de la discussion et sa 'division' chez Cicéron, Giusta (qui insiste sur les aspects stoïciens) renvoie à *Off. III* 18.

<sup>2</sup> Cf. W. GÖRLER, *Untersuchungen zu Ciceros Philosophie* (Heidelberg 1974), et notre compte rendu, in *REL* 54 (1976), 438-441.

poseront en même temps l'existence idéale et la prudence expérimentale.

C'est ainsi qu'il faut entendre le terme de 'théorie' quand on l'applique à Cicéron. Et, de fait, les deux points de vue dont nous venons de parler apparaissent dans le *De oratore*, notamment en I 94. Ils sont incarnés par les deux principaux interlocuteurs du dialogue, Antoine et Crassus. Le second se tient très près de l'éloquence idéale: il cherche l'*optimus orator* et paraît capable de l'approcher parce qu'il ne s'intéresse pas seulement à l'*inuentio* mais aussi à la *dictio*. Mais Antoine, dès le livre I, a indiqué qu'il existe deux types d'orateurs. Le premier rassemble les *diserti*, qui possèdent l'ensemble des qualités et des connaissances requises pour obtenir par la parole une réussite moyenne. Mais est *eloquens* celui qui possède la totalité de la compétence.

Nous allions dire: de l'art. Mais, au fait, s'agit-il d'un art? Certains péripatéticiens l'avaient pensé. Les Stoïciens avaient repris le terme en lui donnant un sens très fort. Pour eux, l'art était une science pratique, fondée sur des représentations certaines et liées en système<sup>1</sup>. Antoine n'a pas de peine à montrer que l'éloquence ne possède pas de tels avantages. Cicéron croit, avec les Platoniciens (et sans doute avec Aristote lui-même) qu'elle est une simple faculté, fondée sur une expérience<sup>2</sup> issue de la pratique. A travers cette expérience, on cherche l'Idéal.

Tel est, en dernière analyse, le sens qu'on peut donner au mot 'théorie' chez Cicéron. Il ne suppose nulle servitude envers les dogmes. Mais il écarte aussi le scepticisme radical, l'empirisme, et il n'exclut pas l'Idéal. Il exige, d'autre part, la cohérence. Nous n'avons cessé de montrer qu'elle existe chez Cicéron et qu'elle est platonicienne. Nous avons vu qu'elle implique constamment la présence de la philosophie dans la rhétorique.

<sup>1</sup> Sur éloquence et art, voir Quint. *Inst.* II 15 sqq.

<sup>2</sup> *De orat.* II 72. Pour *facultas*, très souvent employé, voir par ex. II 35.

Grâce à elle, l'orateur s'engage dans sa propre parole. Il se rappelle que ses mots sont liés à son être, il ne sépare pas son langage des choses qu'il touche ou des pensées qu'il conçoit. Les lecteurs du *De oratore* ou de l'*Orator* sont souvent frappés par un fait: chez Cicéron, rhétorique se confond avec éloquence. Le recours à la philosophie contribue à rendre explicable une telle nuance: la rhétorique ne se sépare pas de la parole parce qu'elle ne se borne pas aux recettes et qu'elle ne se sépare ni de l'action ni de la beauté ni de l'être.

\*

Nous avons accompli l'essentiel de notre propos. Aussi serons-nous beaucoup plus bref pour ce qui suit. Nous devons maintenant examiner le détail des préceptes et dire aussi un mot de leur application dans les discours ou de leur influence historique. Mais la matière pourrait être infinie. D'autre part, l'étude des principes que nous avons menée jusqu'ici suffit à expliquer bien des détails d'exécution. Aussi, nous nous bornerons à détacher quelques points frappants. Nous le ferons en nous référant aux trois devoirs de l'orateur: prouver, plaire, émouvoir.

Quant à la preuve, nous insisterons essentiellement sur un point. Précisément, Cicéron est l'homme des principes généraux. Il s'efforce, plus que tous les autres rhéteurs, de les faire entrer dans la pratique du discours. Cela n'est pas facile, car les *causae* constituent par excellence le domaine du fait particulier. Comment garder l'esprit d'universalité, quand on veut se consacrer aux problèmes de la *praxis*, qui sont toujours uniques? De fait, Quintilien, par exemple, marquera sur ce point un net recul par rapport à Cicéron. La doctrine même des états de causes, telle qu'Hermagoras l'avait constituée, se prolongera jusqu'à Hermogène et à ses successeurs avec des modifications de détail. Jamais les rhéteurs n'accepteront de l'abolir, jusqu'au

Père Bernard Lamy, qui essaiera de la remplacer au XVII<sup>e</sup> siècle, par une mise en œuvre de la méthode cartésienne (principes, analyse, synthèse). Or, les états de *causes*, comme leur nom l'indique, portent sur des questions particulières, définies selon les circonstances de lieux et de temps. Mais Cicéron, seul parmi les grands rhéteurs, substitute au classement des *causae* celui des *quaestiones infinitae* ou 'thèses'<sup>1</sup>. Nous avons analysé cette division qui ressemble, nous l'avons dit, à la *diairesis* d'Eudore et qui s'inspire donc de l'électisme académique. Cicéron lui joint une division des causes, qui s'inspire d'Aristote (elles sont judiciaires, délibératives, épictiques) et il ajoute un appendice sur les causes de droit (là encore en atténuant le côté formel au profit de l'aspect dialectique)<sup>2</sup>. D'autre part, il donne dans son œuvre une place grandissante à l'étude des 'topiques', entendus comme lieux de l'argumentation. Ainsi, chez lui, les *status causarum* se résorbent dans le classement des questions générales. Le vrai problème consiste à déduire la cause de la thèse, et il s'agit alors de questions dialectiques où interviennent d'une part l'ontologie (quand il s'agit de conjecture, de définition, de causalité, de convenance) et d'autre part la logique de l'universel (chaque fois que l'on divise ou que l'on classe). Une telle manière de procéder tend essentiellement à se présenter comme une simplification platonisante de la tradition aristotélicienne. Boèce, le premier grand commentateur des *Topica*, s'en était bien aperçu. Il devait trouver beaucoup de disciples d'abord au Moyen Age (ainsi Jean de Salisbury), puis à la Renaissance (nous allons jusqu'à Ramus: nous arrivons, précisément, au seuil du cartesianisme). Au-delà des subtilités du syllogisme, le véritable but de la parole consiste à enchaîner

<sup>1</sup> *De orat.* III 111 sqq.; plus exactement, Cicéron précise que sa division s'applique aussi bien aux thèses qu'aux causes; mais c'est marquer le primat des questions générales, auxquelles se ramènent donc les débats particuliers.

<sup>2</sup> V. essentiellement *Part.* 68-138 (cf. *Top.* 86-99).

avec convenance les différents types d'arguments. C'est ainsi que l'esprit d'universalité s'accorde à la complexité du concret.

Passons aux techniques de l'*ornatus*. Cicéron n'a pas présenté d'une manière systématique une théorie des « idées du style », quoiqu'il ait réfléchi sur la diversité des *genera dicendi*<sup>1</sup>. Toutefois, on constate d'une part (nous l'avons noté) qu'il fait la place grande à la *suauitas*, la γλυκύτης des Grecs; d'autre part, il insiste sur la *dignitas*, la *grauitas* et pousse jusqu'à l'*oratio grandis*, qui apparaît chez lui comme la synthèse la plus proche de l'idéal: la douceur et la simplicité s'y combinent avec le pathétique pour engendrer une beauté totale<sup>2</sup>. Qui dit plénitude dit à la fois unité et diversité, simplicité et écart. Ainsi s'accomplit la synthèse du classicisme et du baroque dont nous avons dit l'importance pour notre auteur.

Je ne reviendrai pas ici sur sa théorie des tropes et des figures. En isolant méthodiquement les premiers, il revient à la tradition aristotélicienne, qui insiste essentiellement sur les techniques diverses de la catachrèse (*abusio*), de la métonymie ou hypallage et de la métaphore<sup>3</sup>. Il s'agit d'examiner la diversité d'emplois qui est possible pour un même terme ou la diversité de termes pour un même sens. Comme nous l'avons indiqué plus haut, la théorie des figures, qui porte sur les groupes de mots, se rattache plutôt à l'examen de la structure des signifiants, tel qu'il avait été mené, sous l'influence des Stoïciens, par les grammairiens alexandrins. Cicéron combine donc, comme toujours, les deux démarches. Il ne cesse de les approfondir. L'exposé des *Partitiones oratoriae*, qui représentent le dernier état de sa pensée, apparaît comme particulièrement

<sup>1</sup> Ici encore, il note à la fois la diversité et la nécessité d'unifier. Le « meilleur genre » est celui qui unit tous les autres dans un style de convenance et de plénitude (*De optimo genere oratorum*). Sur les problèmes stylistiques chez Cicéron, il faut consulter essentiellement: M. von ALBRECHT, *M. Tullius Cicero, Sprache und Stil*, in *RE Suppl.-Bd. XIII* (1973), 1237-1347.

<sup>2</sup> Cf. *Orat.* 100.

<sup>3</sup> *Orat.* 93 sq.

suggestif. Il n'y utilise plus la théorie théophrastienne des quatre vertus du style. Il les remplace par les têtes de chapitre suivantes<sup>1</sup>: *dilucidum, breue, probabile, illustre, suave*: clarté, brièveté, probabilité<sup>2</sup>, éclat, douceur (19). Deux remarques s'imposent ici: 1) Cicéron n'utilise pas les termes *grandis* et *grauis*. La *suanitas* se trouve ainsi investie d'une valeur particulière. Nous allons y revenir; 2) L'analyse donne un cadre nettement philosophique à une réflexion sur l'abondance et la *brenitas* dans le langage tout entier et non seulement dans les idées ou dans les mots, qui se trouvent ici continuellement étudiés ensemble: nous sommes dans un schéma d'origine stoïcienne et non péripatéticienne. Cicéron s'attache à savoir comment on peut, par les jeux divers de l'expression, ramener un sens à un seul mot ou le développer en plusieurs, sans perdre les deux éléments de la signification: la clarté qui enseigne, le pouvoir de persuasion qui 'meut' l'assentiment. On passe d'une théorie de l'amplification à une théorie de l'expressivité, de l'*emphasis*.

Il est notable — nous devons y revenir — que Cicéron insiste ainsi sur la *suanitas* et sur la lumière tout en s'intéressant de plus en plus à la densité. Il n'est pas un maître de la violence ou de la rudesse. Il laisse une telle tendance aux admirateurs de Thucydide. Il faut nous arrêter un instant sur cette idée de *suanitas*. Cicéron en développe les divers aspects<sup>3</sup>. Quant au fond, elle naît essentiellement de l'urbanité même et de la *comitas* que manifeste l'orateur. Quant à la forme, la 'douceur' d'un mot est jugée sensiblement par l'"oreille". Est-ce à dire que la nature seule, l'instinct du goût, intervient ici? Les choses ne sont pas si simples et Cicéron les exposait longuement

<sup>1</sup> Il s'agit plus précisément de ce qu'il appelle les *lumina*.

<sup>2</sup> Nous gardons cette traduction, plus exacte que 'convenance'. Il s'agit du pouvoir persuasif lié à la force des pensées ou des figures. Le rapprochement du vocabulaire avec celui de la philosophie académique n'est pas fortuit (quoiqu'il s'agisse ici d'un terme de rhétorique).

<sup>3</sup> *Part.* 21 sq.

dans l'*Orator*<sup>1</sup>. En premier lieu, l'oreille répugne à la rudesse des sonorités. En second lieu, il convient de respecter, dans l'emploi des mots et dans leur orthographe, la *veritas* analogique des règles. Nous retrouvons le conflit entre nature et convention, entre anomalie et analogie. Cicéron, ici encore, adopte la même solution que Varron. Il veut respecter dans le 'bon usage' les deux types d'exigences et les concilier. Il faut toujours parler comme le peuple, tout en connaissant les règles des doctes. Lorsque le conflit est inévitable, on choisira le peuple; mais, dans la plupart des cas, il est possible (notamment par le recours aux bons écrivains) de trouver dans le parler que tous comprennent des tournures admises par les savants. Autant les choisir. Ainsi s'établit un équilibre admirable, d'où naîtra la prose dite classique; il combine le naturel et le savoir, la parole et l'écrit, les mots et les choses, l'abondance et la densité, la liberté et les structures. Il y parvient de manière très consciente, par la conciliation des grandes traditions philosophiques, de Platon à Varron. La modernité que garde une telle problématique n'a pas besoin d'être soulignée.

Nous disions que la notion de grandeur ou de plénitude, qui reste essentielle chez Cicéron, même s'il y insiste moins, impliquait qu'à l'agrément se joignît le pathétique. Là encore, la philosophie doit intervenir.

Comme l'ont montré des travaux récents<sup>2</sup>, les sources philosophiques de Cicéron ne sont pas d'accord sur l'usage du pathétique. Platon parle, à propos de rhétorique, d'une « psychagogie ». Il s'agit de conduire les âmes, essentiellement par la dialectique. Les Stoïciens vont sans doute à peu près dans le même sens. Au contraire, Aristote insistait sur le rôle persuasif des passions et sur le bon usage qu'on peut en faire. Qu'en est-il de Cicéron ?

<sup>1</sup> 152 sqq.

<sup>2</sup> Cf. A. HELLWIG, *Untersuchungen zur Theorie der Rhetorik bei Platon und Aristoteles* (Göttingen 1973).

Nous avons proposé diverses réponses<sup>1</sup>. Certes, il ne renonce point à l'invective; on sait combien il reproche aux philosophes de se tenir tranquilles, à l'ombre, loin des batailles d'hommes. Mais il nuance sa violence d'abord par le jeu du comique, qui est souvent brutal chez lui mais qui, d'autres fois, se rattache aux techniques de l'ironie.

Surtout, dans sa véhémence, il s'efforce d'introduire la grandeur, par le recours à l'humanité, qui est *amor* ou plutôt pitié, *caritas*, tendresse universelle pour le genre humain. Nous rejoignons ici à la fois Platon et les Stoïciens: ces derniers insistaient eux-mêmes sur les «trois constances», les bonnes émotions, qui sont la prévoyance, la volonté, la vraie joie<sup>2</sup>. Cicéron ne cesse de se référer à de telles valeurs.

Des travaux récents permettent sans doute de préciser son attitude. L'auteur des *Tusculanes* réfléchit sur le problème des passions. Il les condamne, à partir d'une analyse stoïcienne. Mais, comme l'a montré J. Pigeaud dans sa thèse sur *La maladie de l'âme*<sup>3</sup>, il adopte en même temps une conception platonicienne, qui maintient dans l'homme le dualisme. Les travaux de Mme J. Fillion sur le *De ira* de Sénèque<sup>4</sup> ont confirmé le fait: Cicéron ne décrit pas l'âme comme le font les Stoïciens classiques. Il connaît la tripartition platonicienne<sup>5</sup> (*νοῦς*, *θυμός*, *ἐπιθυμητικόν*). Il insiste pourtant sur l'unité de l'âme, sur son caractère rationnel. Il apparaît donc que les trois 'parties'

<sup>1</sup> *Rhétorique et philosophie chez Cicéron* (Paris 1960), chap. IV et V.

<sup>2</sup> Cf. *Tusc.* IV 12 sqq.

<sup>3</sup> Paris, 1981.

<sup>4</sup> J. FILLION-LAHILLE, *Le De ira de Sénèque et la philosophie stoïcienne des passions*, Thèse d'Etat, Paris-Sorbonne 1980, qui se réfère aux textes mêmes de Posidonius (*Hipp.* et *Pl.* V).

<sup>5</sup> Cf. *Div.* I 61. Cicéron suit ici l'Ancienne Académie, qu'il réfutera au livre suivant. Mais sa critique porte sur la divination, non sur la structure de l'âme. Il faut surtout se référer à *Tusc.* IV 10, où Cicéron signale expressément les deux divisions de l'âme, choisit la division platonicienne (qui est dualiste pour l'essentiel, puisqu'elle oppose l'esprit à l'irrationnel) et annonce cependant qu'il adoptera la théorie stoïcienne des passions!

indiquées par Platon sont des aspects et non des principes. Il semble qu'un tel point de vue, à l'époque même de Cicéron, ait été adopté par Posidonius, mais il se peut que notre auteur ne le cite pas directement et qu'il puise son information dans l'Académie.

En tout cas, la position ambiguë qu'il adopte lui permet (sans se couper de la pensée philosophique) de concilier ses deux sources, platonicienne et aristotélicienne. Il croit à l'unité, à la rationalité de l'âme. Mais il pense, avec Platon, avec des Stoïciens comme Posidonius, qu'elle possède des aspects pathétiques : à l'éloquence de les traduire et de les dépasser.

Nous avons achevé l'analyse sommaire des préceptes que nous avions annoncée. Il n'était pas possible d'entrer dans le détail et nous nous sommes borné à rappeler les principaux devoirs de l'éloquence. Il nous reste à indiquer brièvement diverses applications de la doctrine, qui relèvent soit de la pédagogie, soit de la critique et qui se manifestent dans l'œuvre et dans son influence. Nous n'évoquerons que des questions où paraît directement le rôle de la philosophie dans la rhétorique cicéronienne.

Parlons en premier lieu de la pédagogie. Elle est liée de manière fondamentale à la doctrine. Nous insisterons d'abord sur les programmes, puis sur les méthodes didactiques.

Les programmes proposés par Cicéron sont d'une grande originalité. Ils ont exercé leur influence jusqu'à nos jours. Ils se caractérisent d'abord<sup>1</sup> par une volonté encyclopédique, issue d'Aristote et des Sophistes. Ensuite, Antoine (qui vise plutôt

<sup>1</sup> Cf. nos articles dans les *Mélanges Boyancé* (Rome 1974), *Les Etudes classiques* 39 (1971), 311-328, et dans *AntHung* 20 (1972), 67-76. Toutes ces indications sont liées à la théorie de la *copia*, qui est acquise mais devient spontanée par l'effet de l'habitude: elle exprime le jailissement en quelque sorte naturel d'une culture. Sur l'histoire et le droit, voir *De orat.* I 158 sqq. et la thèse de M. RAMBAUD (*Cicéron et l'histoire romaine* (Paris 1953)). Divers travaux sont actuellement conduits sur le rôle de l'*exemplum* (M. GAILLARD; v. aussi le recueil publié en 1981 par l'École Française de Rome: *Rhétorique et histoire. L'"exemplum" et le modèle de comportement dans le discours antique et médiéval*, Table ronde, 18 mai 1979).

l'orateur *disertus* que l'*eloquens*) apporte dans le *De oratore* sa note de modération. On aboutit aux solutions de Crassus: il faut connaître par les principes et se défier d'une curiosité de détail. Ainsi naît la notion moderne de culture générale. Notons en passant l'apparition du mot même de culture (*cultus*), lié à une métaphore d'origine platonicienne, qui part du *Phèdre* et reparait notamment dans le *De agricultura* ou le *De plantatione* de Philon d'Alexandrie. Cicéron aboutit à des programmes pratiques: il faut connaître la philosophie (nous n'avons cessé de dire pourquoi). Mais il faut aussi connaître les bonnes lettres, puisqu'elles enseignent l'usage, dont nous avons marqué l'importance. Comme les diverses causes impliquent une activité judiciaire, délibérative, laudative, l'orateur doit également recevoir une formation politique, c'est-à-dire historique et juridique. La doctrine cicéronienne annonce donc nos méthodes, mais avec plus d'ampleur de vues, puisqu'elle n'isole pas les lettres des sciences humaines. En revanche, elle est en recul par rapport aux philosophes, Platon et Aristote, sur les sciences exactes et sur la connaissance de la nature: de là une vulnérabilité qui se manifeste de nos jours...

Un autre aspect important de la pédagogie réside non dans ses contenus mais dans ses méthodes d'enseignement. A cet égard, les traités de rhétorique présentés par notre auteur, offrent un intérêt fondamental. Ils sont dominés par le *De oratore*, dont l'originalité est extrême: il s'agit d'un dialogue philosophique, de type platonicien (nous ne parlerons pas ici des nuances aristotéliennes). A l'exception de Francesco Patrizzi da Cherso, personne, dans l'histoire de la rhétorique, ne reprendra cette méthode avec une pareille liberté. Il ne s'agit pas d'une présentation gratuite. Cicéron, en grand écrivain, a voulu traduire par la composition de son œuvre la difficulté pédagogique qu'il ressentait à se satisfaire de l'énonciation des préceptes. La méthode du manuel, utilisée dans le *De inuentione*, offrait des commodités fallacieuses. En réalité, on ne devait pas mépriser les préceptes mais ils ne pouvaient être enseignés

qu'à travers le dialogue philosophique, par la parole platonicienne, qui est invention véritable, dans l'interrogation, l'échange, l'amour.

Cependant, Cicéron ne s'en est pas tenu là. Du dialogue, il est quelque peu revenu au monologue. Nous en avons le témoignage dans *l'Orator*. Ici encore, l'originalité de la démarche existe. Elle réside dans le plan, qui s'efforce, de façon très platonicienne, d'apparaître comme la construction d'un modèle idéal à partir d'une définition; Cicéron se trouve ainsi conduit à établir, par un jeu de convenances, une relation originale entre les trois styles — simple, moyen et grand — et les trois devoirs de l'orateur — enseigner, plaire, toucher.

L'évolution de sa méthode le conduit plus loin: avec les *Topiques*, il finira par revenir à l'exposé technique. Mais, peu avant, dans les *Partitiones oratoriae*, il propose, pour son fils, un nouveau type de manuel. Certes, l'œuvre présente encore une forme dialoguée. Mais il s'agit maintenant d'un procédé didactique par questions et réponses. L'originalité principale réside dans le plan: l'orateur, le discours, les questions. C'est seulement dans la première partie que nous voyons subsister la division entre invention (5-8) et élocation (16-24). Encore la disposition intervient-elle entre les deux en prenant une place considérable (9-15). Il est clair que Cicéron répugne de plus en plus à séparer les mots et les choses. De reste, il ne s'agit pas exactement de *dispositio* mais de *conlocatio* (qui implique la mise en place des lieux dans les différentes causes). L'insistance finale sur les *quaestiones* est, elle aussi, fort significative. L'armature dialectique de la pensée cicéronienne ne cesse de se renforcer, en même temps que l'auteur approfondit sa réflexion linguistique sur le fond et la forme.

A notre examen de la pédagogie, il faudrait enfin joindre l'étude des méthodes critiques. Nous l'avons dit, pour Cicéron comme pour la plupart des anciens, la rhétorique est une critique. Elle ne propose pas des règles toutes faites, mais elle se présente comme une *facultas* issue de l'expérience. Le *Brutus*

nous montre donc comment Cicéron exploite son expérience. Il analyse les différentes qualités possibles de l'orateur, mais il le fait à travers l'histoire, en montrant leur apparition progressive chez les différents orateurs. On progresse — noter cette conception d'un progrès — vers l'idéal, que la rhétorique conçoit comme une exigence mais dont elle montre les rapports avec l'histoire. Les valeurs esthétiques, comme les autres, ne sont jamais indépendantes du temps; jamais non plus elles ne lui sont soumises<sup>1</sup>.

Nous n'avons pas ici la place d'étudier l'application de la rhétorique cicéronienne dans les discours. Tel n'est pas au demeurant notre objet. Nous retiendrons seulement que cette application est sans cesse visible et qu'il faut l'observer pour corriger divers préjugés. Par exemple, on a dit<sup>2</sup> que l'épichéremè tel que le propose le *De inuentione* est absent dans les discours. Cela est faux. Il faut savoir l'identifier dans sa forme brève, qui se présente sous la forme du dilemme ou de l'*adynaton*, par exemple: «On ne peut pas toujours sauver la patrie et garder les mains pures.» Un tel argument domine tout le début du *Pro Milone*, où il se combine avec l'argumentation *in utramque partem* (ou bien Milon a tué, ou il n'a pas tué: dans aucun des cas, il n'est coupable). Sans doute pourrait-on suivre, dans l'histoire des discours, l'accroissement progressif du recours aux allusions philosophiques. Mais l'essentiel réside dans les structures que nous venons d'évoquer.

Il serait possible d'analyser dans le même esprit l'histoire de l'esthétique cicéronienne. Elle est dominée par les rapports entre atticisme et asianisme. Les commentateurs se divisent pour savoir si l'orateur suit ou non la tradition romaine<sup>3</sup>. Nous

<sup>1</sup> Pour plus de détails, nous renvoyons à notre thèse. V. récemment: A. FONTÁN, «Ciceron y Horacio, criticos literarios», in *EClás* 18 (1974), Núm. 72, 187-216.

<sup>2</sup> W. KROLL, *Das Epicheirema*, Sitzungsber. der Akad. der Wiss. in Wien 216, 2 (1936).

<sup>3</sup> Ce n'était point le lieu, dans le présent travail, d'étudier ce qu'il y a de spécifiquement romain dans la pensée de Cicéron. En fait, la tradition italienne est

croyons quant à nous qu'il la suit en la dépassant et aussi qu'il évolue beaucoup. Il se rapproche de plus en plus de Démosthène et il tend en même temps vers deux formes de simplicité: la lumière et ce qu'il appelle la *suanitas*<sup>1</sup>. Mais nous avons essentiellement souligné un fait: sa réflexion philosophique sur le langage. Il veut y maintenir ensemble l'écart et l'unité, le 'merveilleux' et la 'simplicité' qu'Aristote prônait à la fois. L'originalité de sa vision du beau réside dans cette tension, qui possède chez lui des sources culturelles aussi bien que psychologiques ou spirituelles.

Il faudrait souligner aussi l'originalité de la rhétorique consacrée aux traités de philosophie. L'importance attribuée par Cicéron à la douceur y trouve sa pleine explication... Merveilles du style tempéré! On verrait aussi comment le bon usage tend à transposer la technicité du style philosophique et du même coup à combattre la scolastique: Cicéron prépare la Renaissance avec ses grandeurs et ses misères<sup>2</sup>.

Nous nous bornerons ici à poser une question qui, au terme de notre étude, présente un grand intérêt: nous avons souligné l'importance de la philosophie dans la rhétorique cicéronienne. Cette importance a-t-elle varié?<sup>3</sup> La réponse appelle des nuances. Il est certain que, dans l'*Hortensius*, Cicéron semble corriger assez sensiblement l'idéal qu'il avait forgé dans le *De oratore*. La rhétorique ne se trouve plus à égalité avec la philosophie. Le fond l'emporte sur la forme. Une semblable

complexe. On ne peut dire ni qu'elle est attique ni qu'elle est asianiste. Elle établit, comme Cicéron lui-même, une tension entre les deux courants. Il en va de même, par exemple, pour les rapports avec les différentes écoles philosophiques. Le génie de Rome est sans doute d'avoir accueilli toutes les questions que lui posaient l'histoire et la géographie.

<sup>1</sup> En même temps, il ne renonce pas à la *copia*, mais nous avons vu comment il l'a intégrée à une théorie de la culture.

<sup>2</sup> V. notre étude dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt I 3* (1973), 139-208.

<sup>3</sup> Cf. R. MÜLLER, *Die Wertung der Bildungsdisziplinen bei Cicero* (Diss. Iena 1963), reprise en grande partie dans *Klio* 43-45 (1965), 77-173. Sur Aristote: M. LOSSAU, «Der aristotelische Gryllos antilogisch», in *Philologus* 118 (1974), 12-21.

évolution explique le plan des *Partitiones* (qui s'achèvent sur les «questions») et la place des *Topiques* (le dernier traité cicéronien de rhétorique est consacré à la dialectique, non à la beauté). Cependant, il convient de ne pas aller trop loin dans ce sens: l'*Orator*, quant à lui, est presque entièrement consacré à la forme: peut-être avait-il, juste avant l'*Hortensius*, épuisé le sujet. En tout état de cause, la synthèse fondamentale formulée dans le plus grand dialogue n'a jamais été récusée: l'*Hortensius* lui-même se rattachait au *Protreptique* d'Aristote; le philosophe de Stagire n'avait jamais rejeté la parole.

Au terme de notre étude, nous croyons plus que jamais que l'originalité fondamentale de Cicéron réside dans la présence de la sagesse au cœur de sa parole. Notre enquête nous a constamment montré comment les besoins de son éloquence l'aident à formuler le rapprochement entre les trois écoles: Platonisme, Aristotélisme, Stoïcisme. Cela se fait au plan même du langage, car l'orateur ne cesse de rapprocher les mots et les choses, les mots et les pensées, les pensées et les choses. Ainsi s'institue, selon qu'on souligne les écarts ou les similitudes, les merveilles ou les transparences, un dialogue que reprendront plus tard le classicisme et le baroque.

La lecture que nous proposons de Cicéron est donc moderne<sup>1</sup>. Nous l'avons laissée se former à travers l'histoire sans vouloir la solliciter. Nous avons suivi deux grands courants. L'un passe par Jean de Salisbury et Pierre de la Ramée. Il met l'accent, dans Cicéron et dans la rhétorique, sur les affinités avec la dialectique de l'Académie, qui réduit toute logique à une topique du vraisemblable et qui s'opposera toujours au cartésianisme pour affirmer la part d'aléatoire et d'ambiguïté présente dans toute conviction humaine: on aboutit aujourd'hui à Perelman<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cf. R. VALENTI PAGNINI, « La retorica di Cicerone nella moderna problematica culturale », in *BStudLat* 7 (1977), 327-342 (très proche de nos recherches).

<sup>2</sup> Voir en dernier lieu *L'empire rhétorique*. Perelman se réfère expressément à Ramus et à l'Académie (cf. les travaux de C. Vasoli) pour affirmer le triomphe

Mais un autre courant passe par Leon Battista Alberti et par Vico<sup>1</sup>; il aboutit, peut-être, à Panofsky. Il célèbre le rôle créateur et poétique de l'idée dans la poésie, l'éloquence, et l'art. Il rappelle que, même si nos yeux sont faibles, la lumière, alors qu'elle nous éblouit, reste la lumière. Il faut toujours aller vers elle, il ne faut jamais renoncer à chercher sa vérité ni à dire sa beauté. Telle est au bout du compte, à la rencontre du doute envers l'apparence et de l'espoir dans l'absolu, la fonction de la parole humaine<sup>2</sup>.

---

historique de la dialectique sur la logique (au sens aristotélicien de ces termes). Il rejoint ainsi, à travers la rhétorique, une philosophie de l'irrationnel dans les paroles et les valeurs.

<sup>1</sup> Vico critique le rationalisme cartésien. Mais il célèbre la « splendeur » poétique et il croit que la certitude est possible dans le recours aux 'principes' platoniciens. Il rétablit ainsi la tension fondamentale du cicéronisme, dans lequel la raison ardente ne s'efface jamais devant le doute.

<sup>2</sup> Nous aboutissons à l'humanisme, dans son sens le plus historique et le plus précis. Il n'implique nul dogme sur la « nature » humaine. Mais il appelle à la fois la spontanéité du naturel et l'exigence de l'idéal. Il s'appuie sur cette originalité de l'homme, la parole, et il trouve donc sa réalisation à la fois dans la vérité, la culture et la beauté qui sont ensemble impliquées par elle.

## DISCUSSION

*M. Winterbottom*: May I start by raising a small point? M. Michel wishes to retain the words *id est ex vetere Academia* in Cic. *Brut.* 120. It seems to me that Lambinus was correct to delete them, if only on stylistic grounds: *eorum philosophorum* is fully and properly defined by the clause starting at *quorum*, and the further specification, besides anticipating *Academicorum* in the next sentence, gives awkward, perhaps impossible, Latin.

*M. Michel*: Lambin avait certainement des raisons de supprimer ce passage qui pouvait lui paraître lourd et redondant (je pense notamment à *eorum* suivi de *id*). Cependant, je crois préférable de garder le texte pour des raisons de méthode. Il n'y a pas lieu de corriger quand le sens est clair et la grammaire correcte; la stylistique ne saurait nous autoriser à modifier les leçons fournies par les manuscrits. On trouve dans le *Pro Balbo* 54: ... *hanc Latinis, id est foederatis, viam.* D'autre part, la précision relative à l'ancienne Académie ajoute au sens une nuance qui ne s'y trouve pas autrement.

*M. Classen*: Die besondere Eigenart der rhetorischen Theorie Ciceros scheint mir darin zu liegen, dass er sie — ganz ungewöhnlich — als Redner im Licht der Praxis kritisch betrachtet und ihr zugleich eine philosophische Basis gibt, deren Vielfalt der Vortrag vorzüglich illustriert hat. Warum hat Cicero sich so sehr um diese theoretische Grundlegung bemüht, die über die Verknüpfung von Rhetorik und φιλοσοφία bei Isokrates und die Position der Sophisten hinausgeht, die zwar Cicero unmittelbarer, als man gemeinhin annimmt, beeinflusst haben, deren Vorbild allein aber als Erklärung für Ciceros Position nicht ausreicht?

Gerade angesichts der erzieherischen Bedeutung, die Cicero der Rhetorik beimisst, möchte ich ausserdem fragen, warum er einen

zentralen Aspekt nicht erörtert, nämlich die moralischen Qualitäten, obwohl das Ideal des *vir bonus dicendi peritus* schon früher formuliert war.

*M. Michel*: Je suis tout à fait d'accord en ce qui concerne l'influence directe d'Isocrate. Sur les rapports avec Aristote, je renvoie au *De oratore* III 141 sqq. (texte fondamental à mes yeux et qui a été bien étudié par Barwick). Il est certain que, grâce à Isocrate et à Aristote, Cicéron a pu concilier son platonisme et un gorgianisme invincible. J'ai essayé de montrer qu'il avait du même coup mis au point une conception des rapports entre théorie et pratique qui montre avec rigueur qu'elles sont inséparables. On ne doit jamais confondre sa philosophie avec une pure théorie. Elle est, par la parole, engagée dans l'action et dans la vie; mais on ne saurait comprendre pleinement la pratique sans se référer à cette parole philosophique. Cela est particulièrement manifeste quand il s'agit de la morale. Cicéron l'étudiera en détail dès le *De re publica*. Il en pose les idées majeures dans sa théorie des lieux communs. Mais, dans le *De oratore*, ou l'*Orator*, elle apparaît surtout en liaison avec l'esthétique ou avec la persuasion. La beauté est *splendor veri*, l'état extérieur (dans le monde de l'action) de la vérité intérieure. Cicéron suit ainsi Platon, en définissant un aspect essentiel de sa pensée. De même, la théorie du *decorum* est liée à la fois (comme le soulignent les traités de rhétorique ainsi que le *De officiis* I) à la convenance esthétique et à la convenance morale. Donc, la beauté apparaît souvent comme médiatrice entre la contemplation et l'action, le vrai et le bien. Cicéron, en bon disciple de Platon, ne s'arrête jamais à la seule efficacité.

J'ajouterai une autre remarque: la description 'phénoménologique' de la pratique cicéronienne n'est pas possible sans une exacte compréhension du sens des mots. Elle exige souvent le recours à l'étude des idéologies. La philosophie est mise en cause, mais aussi la politique, avec son vocabulaire et la complexité des circonstances historiques. On ne peut aborder la pratique sans embrasser la totalité du concret, qui comprend à la fois les mentalités, la parole, les idées, la politique et la philosophie. Cela me paraît constituer un des

enseignements fondamentaux de nos rencontres: pas plus qu'au temps d'Erasme, nous ne sommes dispensés de chercher le « Cicéron total ».

*M. Leeman*: Pendant toute sa vie, Cicéron a pratiqué l'exercice de la *disputatio in utramque partem*. Une fois, dans le dilemme de sa situation politique entre César et Pompée (49 av. J.-C.), il a essayé de résoudre son problème personnel en argumentant sur des questions du type « faut-il rester dans sa patrie quand elle est gouvernée par un tyran? ». Sans succès. Dans le *De oratore* aussi, il a utilisé la *disputatio in utramque partem* pour résoudre l'ancienne opposition entre philosophie et rhétorique (voir H. von Arnim, *Leben und Werke des Dio von Prusa*, chap. I). Le résultat est extrêmement complexe: l'auteur apparaît comme un platonicien anti-platonicien, comme un rhétoricien anti-rhétoriqueur, comme un adhérent du vieil idéal sophistique (Gorgias), encore qu'il critique sévèrement l'exhibitionnisme et les prétentions des anciens sophistes. Il en résulte une ambivalence intrinsèque, en même temps qu'un dynamisme dialectique, qui sont pour moi des caractéristiques essentielles de l'œuvre, et, ajouterais-je, son attrait principal. Dans votre exposé, cette œuvre me semble transposée au niveau de l'idéal. Votre analyse est, à peu de chose près, celle de l'*idea* du *De oratore*, plutôt que celle de l'œuvre concrète et vivante.

*M. Michel*: Je ne voudrais pas que mon analyse fût interprétée comme une idéalisation. J'ai simplement souligné la place considérable que l'idéal tient chez Cicéron. Cela ne fait que lui rendre la vie plus difficile. D'abord, il risque de se tromper, et qui veut faire l'ange... Mais, surtout, il se rend les décisions plus difficiles; il accroît le poids des questions. La *Lettre à Atticus* IX 4 le montre bien.

En posant ses problèmes généraux, Cicéron s'aperçoit que rien n'est simple. Il rejoindra Pompée, il reviendra bien vite vers Rome, et il finira par l'héroïsme. Dans cette liaison constante qu'il établit entre l'action et la contemplation, il ne peut manquer, intellectuel

engagé dans la politique, de trouver les mêmes problèmes qu'un Hamlet... On pourrait ajouter quelques précisions qui résultent du *De officiis*. On y voit Cicéron reconnaître à la fois que l'idéal n'existe pas en ce monde (il n'y a sans doute pas de sages, au sens plein) et affirmer pourtant qu'on peut pratiquer le 'devoir moyen' des Stoïciens. Il faut, pour cela, recourir quelque peu à l'imagination et se forger des modèles, quitte à corriger un peu l'histoire. On dira que les hommes du passé étaient des sages même s'ils n'étaient que des héros. On imaginera l'idéal, s'il n'existe pas tout à fait. On se fera des images d'Epinal. Une doctrine analogue apparaît dans la *Lettre 120* de Sénèque. Le texte le plus frappant à ce sujet me paraît être le *Ménexène* de Platon. Je ne le crois pas parodique et je pense qu'il dessine une Athènes idéale. Cicéron est toujours fidèle aux mêmes sources !

*M. Calboli* : Innanzi tutto desidero felicitarmi col collega Michel per la sua eccellente relazione nella quale ha presentato l'immagine di Cicerone che corrisponde maggiormente a quella che a me sembra la vera: un uomo aperto al dubbio e teso a superarlo in una visione completa e pienamente equilibrata tra retorica e filosofia, la filosofia platonica come giustamente crede il Michel (Cicerone nella prima pagina del *De officiis* (I 2) si dichiara espressamente platonico: *sed tamen nostra legens* — dice rivolgendosi al figlio Marco — *non multum a Peripateticis dissidentia, quoniam utrique Socratici et Platonici volumus esse*).

Vorrei dunque fare tre osservazioni che confermano la posizione del Michel. La prima riguarda proprio l'inizio del *De officiis*, di questa opera dell'ultimissimo Cicerone. Ivi (I 2), rivolgendosi appunto al figlio Marco, gli dice: tu potrai servirti delle *res* contenute in questa opera *tuo iudicio*, ma certo renderai più ricco il tuo dire: *de rebus ipsis utere tuo iudicio — nihil enim impedio — orationem autem Latinam efficies profecto legendis nostris pleniorem*. Qui io vedo una conferma della concezione del Michel il quale ha posto l'accento sul valore estetico e linguistico dell'*oratio* per Cicerone. E infatti il passo continua: *nam philosophandi scientiam concedens multis, quod est*

*oratoris proprium, apte, distincte, ornate dicere, quoniam in eo studio aetatem consumpsi, si id mihi assumo, videor id meo iure quodam modo vindicare.*

Il secondo punto che vorrei toccare è la dottrina di *tesi e ipotesi*. La distinzione tra l'una e l'altra è ottenuta attraverso i μόρια περιστάσεως da Ermagora (ricostruibile da una serie di testimonianze raccolte nel ricco commento di Lucia Calboli Montefusco all'*Ars Rhetorica* di Fortunaziano, Bologna 1979, 343), ma Cicerone, come nella dottrina dei χαρακτῆρες τῆς λέξεως, invece di tendere alla distinzione, tende alla unificazione. Entrambi i momenti sa impiegare l'abile oratore come sa impiegare tutti i tre χαρακτῆρες. Questa è la qualità che possiede l'*optimus orator*.

Infine bene ha fatto il Michel a ricordare l'aspetto linguistico dell'oratoria ciceroniana e a rilevare l'importanza linguistica data alle *res*. La linguistica moderna, che è più vicina di quanto non sembri alla grammatica antica, sta oggi sviluppando la pragmatica, dopo la fondazione di una grammatica aggiornata con la logica moderna quale è la grammatica di Chomsky. Così anche al tempo di Cicerone, mentre Varrone, e prima il suo maestro Elio Stilone, avevano sviluppato il discorso grammaticale, c'era bisogno, come oggi, di tenere vivo l'interesse per i πράγματα, fatte salve, naturalmente, le grandi differenze tra la nostra situazione e la situazione di quel tempo.

Per concludere dirò che non mi dà fastidio, dal punto di vista linguistico, l'espressione *id est ex vetere Academia*, atterrizzata dal Lambinus. Essa ha, è vero, l'aspetto della glossa penetrata nel testo, ma nelle opere retoriche di Cicerone bisogna essere cauti nell'espunzione, perché bisognerebbe capire in quale momento della tradizione si è verificata l'inserzione di una eventuale glossa, e ciò nelle due tradizioni L e M, ammesso che ci siano veramente state (le nostre conoscenze al riguardo stanno evolvendo per merito di A. Stückelberger, in *MH* 22 (1965), 217 sgg., e di Maddalena Spallone, *Bollettino per l'Edizione dei Classici*, Serie III, 1, 1980, 158-190); e per un'opera come il *Brutus*, che è andata vicino alla distruzione come dimostra la perdita della parte finale, è più delicato che per altre. Se l'opera è presto scomparsa dall'uso, quando si collocherebbe questa eventuale

glossa? Noi dobbiamo essere più prudenti del Lambino, il quale, certo, non aveva tali problemi. Comunque sia, un editore moderno, prima di espungere, deve rispondere a questa questione che lo obbligherà, finalmente, ad indagare la storia del testo, se vuole assolvere seriamente il suo compito di editore.

*M. Nasta*: En marge du riche exposé de M. Michel, je voudrais seulement soumettre à son jugement un problème de terminologie qui me semble presque insoluble. Pour le modèle rhétorique du langage discursif, les Latins avaient établi l'équivalence *πράγματα - νόηματα* = *res - verba*. Mais il n'existe pas d'équivalent univoque pour *νόηματα*, qui désignait le plan conceptuel du discours, 'les pensées'. Même chez Cicéron *sententiae* rend également les 'signifiés' en tant qu'éléments notionnels munis d'un sens lexical précis et les ensembles ou les structures plus amples de la réflexion qu'il est encore d'usage d'appeler des *sentences* (un terme de prédilection dans le français du XVI<sup>e</sup> siècle). Cette équivoque a subsisté dans l'usage de la Renaissance italienne. On employait pour désigner le *sens* ou la *signification* des paroles une terminologie tout aussi polysémique: le plus souvent *sententia* (comme chez Cicéron), voire *senso* (à peine plus précis), mais aussi *sentimento* et, plus rarement, *significatione*. Ne vous semble-t-il pas que les Romains sont 'responsables' de cette 'polyvalence'?

*M. Michel*: Assurément. J'ai noté que l'opposition *verba-sententia* (différente de *verba-res*) renvoie sans doute à des modèles stoïciens. Il est bien vrai que la tradition de la rhétorique est étroitement liée au développement moderne de la linguistique. Qu'il suffise de songer à l'importance prise chez un Jakobson par la double théorie de la métaphore et de la métonymie. Cicéron a précisément le mérite, par rapport à Cornificius, d'avoir distingué, selon l'esprit aristotélicien, les tropes, qui ne portent que sur un mot, et les figures, relatives à un fragment de discours. Quant à la 'pragmatique', j'ai souligné la richesse de l'attitude cicéronienne: l'orateur choisit dans le langage ce qui s'accorde à la fois à l'instinct naturel (manifesté par le sens commun et l'usage populaire) et au savoir raisonné des

doctes. Ainsi se trouvent conciliées la norme et la spontanéité, et une telle réussite provient comme toujours d'un échange dialectique entre la théorie et la pratique. La question que vous me posez est relative au choix des mots. Comment peut-on, en effet, traduire 'univoque' en latin classique et cicéronien? J'ai eu l'occasion de me le demander. Il me semblait que je pouvais utiliser *proprius* ou *differentia*. Naturellement, une étude historique nous mènerait jusqu'à la scolastique. Mais ici encore, Cicéron, qui s'inspire de Platon et d'Aristote — l'Aristote perdu, car, sans doute, il découvre l'autre avec une certaine appréhension! — , cherche à concilier des contradictoires: le langage commun, la précision dialectique. On peut expliquer de même manière son attitude vis-à-vis des Stoïciens. Il rejette la théorie des indifférents, parce que ce terme sort du langage commun. Mais il croit à l'essentiel de la doctrine (le souverain bien est dans l'âme). Les *Paradoxes* lui paraissent pouvoir être défendus. Mais, pour y parvenir, il utilise le seul langage valable à ses yeux, qui est celui de l'éloquence péripatéticienne.

*M. Stroh*: Zwei Dinge haben mich bei meiner letzten Lektüre vom *De oratore* überrascht, was das Verhältnis von Rhetorik und Philosophie angeht:

1) Warum geht der Akademiker Cicero so gar nicht auf die gründliche und differenzierte Kritik ein, die Platon an der Rhetorik im *Gorgias* und dann — recht anders — im *Phaidros* geübt hat? Er kennt doch diese Dialoge, aber seine Bezugnahmen sind oberflächlich. (Erst Quintilian gibt sich wirklich Mühe, Platon zu verstehen und eine Metakritik zu versuchen.)

2) Warum führt Cicero den Hauptgedanken seines Werks — dass die vollkommene Redekunst aus der Philosophie hervorgehen müsse — ausgerechnet unter dem Stichwort *elocutio*, nicht unter *inventio*, ein, wie es doch zu erwarten wäre? Nur darum, weil der Hauptgedanke auf das letzte Buch aufgespart werden sollte, wo Crassus eben mit der *elocutio* dran war? Oder besteht für Cicero ein wirklicher Zusammenhang zwischen *philosophia* und *copia verborum*?

*M. Michel* : A mon avis, Cicéron n'a cessé de poser le problème fondamental des rapports entre la rhétorique et la philosophie. S'il ne renvoie pas expressément au *Gorgias* et au *Phèdre*, c'est que le problème, à son époque, s'était généralisé et qu'il renvoyait à tous les philosophes (comme nous le montre ultérieurement Sextus Empiricus). D'une manière générale, il faut replacer Cicéron dans son temps. Nous avons aujourd'hui l'impression qu'il s'oppose très profondément à l'esprit fondamental du platonisme (critique de l'apparence et de l'éloquence). Mais l'Académie mettait surtout l'accent sur le doute et la dialectique (cf. Carnéade). Cicéron esquissait précisément une restauration de l'idéalisme platonicien. Il était à la fois fidèle à son temps et capable de l'aider à évoluer. Quant au rôle de l'*elocutio*, il faut bien voir qu'elle n'apparaît pas toute seule : ce n'est pas dans ce domaine unique et séparé que réside la perfection. Celle-ci, comme toujours chez Cicéron, réside à la fois dans une totalité et dans un *achèvement*. L'*inventio* apporte les valeurs fondamentales et nécessaires (c'est-à-dire, en gros, la vérité) ; mais elle n'est pas suffisante. Antoine est *disertus*, il n'est pas *eloquens*. Naturellement, Crassus ne le serait pas non plus s'il ne possédait pas, au même degré qu'Antoine ou mieux que lui, la maîtrise de l'*inventio*. On n'arrive pas à la beauté si l'on n'est pas parti de la vérité. Notons que pour Cicéron (encore une fois *De orat.* III 141-143), la beauté appartient en propre à l'orateur, alors que la vérité relève du philosophe. Mais Aristote, dans le troisième livre de sa *Rhétorique*, avait instauré le premier le plan suivi par Cicéron et montré que la beauté du langage procède aussi de la philosophie. Quant à la *copia verborum*, elle est, elle aussi, un élément parmi d'autres. Elle fait partie de l'*ornatus*, parce que l'abondance est plus belle que la sécheresse. Elle établit ainsi un lien entre *dictio* et *elocutio*, ce qui me permet de rejoindre M. Stroh.



## IV

C. JOACHIM CLASSEN

# CICEROS KUNST DER UEBERREDUNG

Wer die Redekunst Ciceros<sup>1</sup> in ihren wesentlichen Zügen würdigen will, kann verschiedene Wege beschreiten: er kann eine einzelne Rede analysieren und zeigen, in welcher Weise Cicero die ihm gestellte besondere Aufgabe angesichts der Rechtslage, der politischen Situation und der Stimmung im Publikum löst; er kann die rhetorischen Handbücher heranziehen und aus der Fülle der Reden belegen, welche Regeln der Redner im einzelnen befolgt<sup>2</sup>, und er kann schliesslich von den Reden ausgehend die verschiedenen Elemente zusammenstellen, derer sich der Redner bedient, um sein Ziel zu

<sup>1</sup> Hier sind vor allem die Prozessreden mit Ausnahme der *Verrinen* berücksichtigt, während die politischen Reden ausser den *philippischen* nur ergänzend herangezogen worden sind. In der Regel ist eine verhältnismässig grosse Zahl von Belegen gegeben, um einen Vergleich der einzelnen Reden zu erleichtern. Zitate mit Zeilenangaben beziehen sich auf die Oxford-Ausgabe von A. C. CLARK und W. PETERSON, doch sind auch die neueren Ausgaben durchgehend berücksichtigt. Aus der umfangreichen Sekundärliteratur sei hier nur verwiesen auf R. G. M. NISBET, in *Cicero*, ed. by T. A. DOREY (London 1965), 47-79; Chr. NEUMEISTER, *Grundsätze der forensischen Rhetorik*, Langue et Parole 3 (München 1964) (Lit.); W. STROH, *Taxis und Taktik* (Stuttgart 1975) (Lit.).

<sup>2</sup> Vgl. F. ROHDE, *Cicero, quae de inventione preecepit, quatenus secutus sit in orationibus generis iudicialis* (Diss. Königsberg 1903), und R. PREISWERK, *De inventione orationum Ciceronianarum* (Diss. Basel 1905); zur Analyse einer Einzelrede s. u. A. D. Leeman, S. 193-228.

erreichen, und zu klären versuchen, welche Aufgabe ihnen im Prozess der Überredung zugewiesen wird, unabhängig davon, wie weit die Theoretiker sie schon in der Zeit Ciceros berücksichtigen (hervorheben oder nur gelegentlich erwähnen) oder erst später entdecken und in ihr System einordnen.

Hier soll der dritte Weg beschritten werden und dabei die Theorie insofern zur Geltung kommen, als zuerst Probleme der *inventio*, dann der *dispositio* und schliesslich der *elocutio* erörtert werden sollen.

## I

Die Lektüre der Reden Ciceros lässt auch den oberflächlichen Leser rasch den Eindruck gewinnen, dass der Redner die für den jeweils zur Verhandlung stehenden Gegenstand wesentlichen Vorgänge und die entscheidenden Probleme oft reichlich knapp und bisweilen sogar unvollständig oder ungenau vorführt, während er eine Fülle von Aspekten einbezieht, die nicht unmittelbar zum Thema gehören, über das eine Entscheidung zu fällen ist, und höchstens indirekt zu dessen Klärung beitragen können. Trotzdem findet sich nur selten der ausdrückliche Hinweis, dass ein Stück Argumentation *extra causam* vorgetragen werde oder vorgetragen worden sei oder die Rede vom Gegenstand abgeschweift sei (*digredi*)<sup>1</sup>. Bisweilen räumt der Redner durch andere Formulierungen ein, dass er sich von der Sache entferne oder entfernt habe<sup>2</sup>, häufiger bemerkt er, er wolle zum Fall (*causa*), zur Anklage, einem Punkt der Anklage oder einem Vorwurf (*accusatio*; *crimen*), zum Angeklagten oder zum vorher Behandelten ‘zurückkehren’ oder zu

<sup>1</sup> *Extra causam*: *Caecin.* 94 (vorbereitend; sachlich unrichtig); *Dom.* 32 und *Mil.* 92 (rückblickend); *extra iudicium*: *Caecin.* 104 (vorbereitend, anders: *Verr.* II 5, 174); *digredi*: *Verr.* II 3, 163; 4, 35; 5, 59 (rückblickend).

<sup>2</sup> Vorbereitend: z.B. *S.Rosc.* 36; 83; *Caecin.* 10; *Tull.* 37; *Verr.* II 3, 144; *Q.Rosc.* 14-15; *Claud.* 11; 66; 149; *Sest.* 96; *Bab.* 29-31; zurückblickend: z.B. *S.Rosc.* 47; *Caecin.* 55; *Verr.* II 3, 83; 5, 79; *Q.Rosc.* 31; *Flacc.* 12; *Planc.* 36; *Mil.* 23; voraus- und zurückblickend: *Verr.* II 4, 105; *Arch.* 18 (vgl. 3); *Sest.* 31.

dem, was er sich vorgenommen habe<sup>1</sup>, und gerade diese Formulierung lässt einen sorgfältigen Leser fragen, ob der eigentliche Gegenstand eines Prozesses oder einer Beratung gemeint ist<sup>2</sup> oder einer, den sich der Redner selbst gewählt hat, um seine Ziele besser zu erreichen. Dem Hörer wird zu solchen Fragen kaum Gelegenheit gegeben; denn um nicht den Unwillen seines Publikums zu erregen, macht Cicero vielfach erst nachträglich das Voraufgegangene als Abschweifung kenntlich<sup>3</sup>, und wo er solche Abschnitte ankündigt, sucht er den Eindruck zu erwecken, dass ein weites Ausholen zum rechten Verständnis der Sache oder aus anderen Gründen unerlässlich sei<sup>4</sup>. Bisweilen zieht es der Redner auch vor, durch eine sorgfältige Disposition Aspekte, die nicht zur Sache gehören, gleichberechtigt neben den eigentlichen Redegegenstand zu stellen und damit deren gegenseitiges Verhältnis zu verdunkeln<sup>5</sup>.

So begnügt sich Cicero schon in seiner ersten erhaltenen Rede<sup>6</sup>, wie die pedantisch klingende *partitio* ankündigt, nicht

<sup>1</sup> *Ad causam*: *Verr.* II 3, 84; *Sull.* 35; *Phil.* VI 15; *ad crimen et accusationem*: *Rab. Post.* 20; *ad crimen*: *Cael.* 60; zum Angeklagten: *Cael.* 37; *Planc.* 67 (s. auch *Div. in Caec.* 52); zum vorher Behandelten: *Quinct.* 84; *Caecin.* 89; *Verr.* II 2, 88; 186; 4, 5; 35; 120; 5, 59; *Cluent.* 112; *Dom.* 136; *Sest.* 112; *Pis.* 17; *Rab. Post.* 34 (Zeugen); *Lig.* 9; *Phil.* II 70; 88; 100; VI 12; zum Vorgenommenen: *Mur.* 67; *Sest.* 53. Dass der Gegner abschweift, behauptet Cicero mehrfach, z.B. *Planc.* 17.

<sup>2</sup> Dass er die Sache selbst oder was zu ihr gehört behandelt, hebt Cicero oft und gern mit immer neuen Formulierungen hervor, ebenso, dass er nicht weit ausholen will, etwas auslässt oder sich der Kürze befleissigt; zu *occultatio* und *reticentia* s. S. USHER, in *AJPh* 86 (1965), 175–192 (teilweise abgedruckt in B. KYZLER (ed.), *Ciceros literarische Leistung* (Darmstadt 1973), 195–209).

<sup>3</sup> Zu verschiedenen, jeweils der Sache angepassten Formen des *reditus ad rem* vgl. J. C. DAVIES, in *Latomus* 27 (1968), 894–903; eine nicht vollständige Liste der *digressiones* gibt H. V. CANTER, in *AJPh* 52 (1931), 351–361 (352–353).

<sup>4</sup> *S.Rosc.* 83; *Caecin.* 10; *Tull.* 37; *Q.Rosc.* 15; *Verr.* II 3, 144; 4, 105; *Cluent.* 11; 17; 20; 30; 66; 149; *Sest.* 31; 96.

<sup>5</sup> *Quinct.* 36; *S.Rosc.* 35–36; *Verr.* II 1, 34; *Mur.* 11; *Scaur.* 22. In der Rede für *Cluentius* gibt er (9) eine Gliederung überhaupt nur für die Aspekte, die nicht zur Anklage gehören.

<sup>6</sup> Vgl. dazu F. L. von KELLER, *Semestrium ad M. Tullium Ciceronem libri sex I* (Zürich 1842–1851), 1–198; A. H. J. GREENIDGE, *The Legal Procedure of Cicero's*

mit dem Versuch des Nachweises, dass Sex. Naevius die Güter des P. Quinctius nicht gemäss dem Edikt des Praetors besessen habe (36 Z. 6-7), indem er erst Argumente dafür anführt, dass Naevius die Güter nicht im Einklang mit dem Edikt habe besitzen können und besessen habe<sup>1</sup> und dann Argumente dafür, dass er sie überhaupt nicht besessen habe<sup>2</sup>. Vielmehr sucht er im ersten Teil seiner Beweisführung zu zeigen, dass es für Naevius weder sachliche noch moralische Gründe gegeben habe, eine *missio in bona* zu fordern<sup>3</sup>. Unmittelbar also nach der ausdrücklichen Versicherung, sich der Kürze befleissigen und innerhalb klar festgelegter Grenzen argumentieren zu wollen (34-35), erörtert er einen Fragenkomplex, der für die *sponsio* rechtlich unerheblich ist<sup>4</sup>, mit dem Ziel, (nicht etwa zur Klärung der Rechtsfrage beizutragen, sondern) dem Richter Naevius' Persönlichkeit und Handlungsweise vor Augen zu führen, so wie er auch die voraufgehende Erzählung nutzt, mannigfache Vorurteile gegen Naevius und für seinen Mandanten zu wecken (11-34). In diesem ersten Teil der Argumentation bemüht er

*Time* (London 1901), 531-541; T. E. KINSEY (ed.), M. Tulli Ciceronis *Pro P. Quinctio Oratio* (Sydney 1971) und die dort nicht berücksichtigten Arbeiten von B. KÜBLER, in *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte* 14 (1893) (Rom. Abt.), 54-88; H. J. ROBY, *Roman Private Law* II (Cambridge 1902), 453-485; W. OETLING, «Philologisch-juristischer Kommentar zu Ciceros Rede für P. Quinctius», in *Festschrift Gymn. Hamm*, 1907, 20-91; H. J. METTE, in *Gymnasium* 72 (1965), 10-15; seither: K. KUMANIECKI, in *Studi classici in onore di Q. Cataudella* (Catania 1972), III 129-157; P. MILITERNI DELLA MORTE, *Studi su Cicerone oratore* (Napoli 1977), bes. 24-79.

<sup>1</sup> 60 Z. 10 — 85 Z. 24, vgl. 36 Z. 9-10; 16; 86 Z. 28 — 89 Z. 26. Wichtig ist das Element *ex edicto* (s. W. OETLING, *op. cit.*, 80). Danach betont Cicero zuerst das *non potuisse* (60 Z. 10-11, vgl. 36 Z. 16; 64 Z. 2-5), dann *non possedisse* oder *non possessa esse* bzw. *sunt* 65 Z. 9-10; 73 Z. 6-9; 76 Z. 14-15; 84 Z. 31-1, vgl. auch 30 Z. 4-5, ferner 25 Z. 12-13; 30 Z. 26-27; 31 Z. 8-10; 45 Z. 27-28; 48 Z. 13; 50 Z. 3; 73 Z. 10; 76 Z. 9-10; 79 Z. 26-27; 83 Z. 23-26; 84 Z. 2-4.

<sup>2</sup> 36 Z. 10; 16, vgl. auch 89 Z. 26 — 90 Z. 7 und Iul. Sev. *Rhet.* 16.

<sup>3</sup> 36 Z. 7-9; 15; 37-58, vgl. auch 60 Z. 7-10 und 85 Z. 11 — 86 Z. 27.

<sup>4</sup> Vgl. W. OETLING, *op. cit.*, 47-48; bedeutsam ist er nur für die Voraussetzungen der *missio*, die aber hier nicht zur Erörterung stehen, nachdem sie gewählt worden ist.

sich zwar, den Eindruck zu vermitteln, als ob das wesentliche Problem rasch zu lösen sei und man die Verhandlung dann beenden könne (44)<sup>1</sup>; doch vermag er nicht zu beweisen, dass Quinctius kein *vadimonium* versäumt habe (56-58).

Auch im zweiten Teil der Beweisführung (§§ 60-85) beschränkt sich Cicero nicht auf die rechtlich wesentlichen Aspekte, ob Quinctius eine der durch das Edikt geforderten Voraussetzungen erfüllt<sup>2</sup> und ob Naevius sich gemäss den Bestimmungen des Edikts verhalten habe<sup>3</sup>; er geht auch auf die Vorteile ein, die sich Quinctius angeblich früh bei den Auseinandersetzungen aus seinen politischen Verbindungen verschafft habe — dies in Vorwegnahme erwarteter Argumente der Gegner — und vor allem auf die Nachteile, die ihm jetzt aus den politischen Verbindungen des Naevius erwachsen<sup>4</sup>, so dass dieser Abschnitt der Argumentation nur dazu dienen kann, Emotionen zu wecken, auch wenn Cicero mit einer Alternative endet, die diese Überlegungen zurücktreten lässt (73 Z. 6-9). Ebenso sind auch die knappen Bemerkungen über Naevius' Sozietät mit Quinctius beim Kauf der Güter des Alfenus<sup>5</sup> und vor allem der letzte erhaltene Abschnitt der Argumentation zu beurteilen, in dem Cicero wahrscheinlich macht, dass Naevius den Auftrag erteilt habe, Quinctius von seinem Gut in Gallien zu vertreiben, ehe er die *missio in bona* erwirkt habe, jedoch nicht beweist, dass Quinctius tatsächlich vor Gewährung der

<sup>1</sup> Vgl. auch *Q.Rosc.* 14 (vorgetäuscht) oder *Arch.* 8; *Balb.* 15.

<sup>2</sup> 60 Z.10 — 68 Z.15: *qui fraudationis causa latitarit, cui heres non exstabat, qui exsili causa solum verterit*; ob auch *qui absens iudicio defensus non fuerit* gesondert im Edikt aufgeführt war, ist unsicher, mir aber wahrscheinlich, vgl. § 86 Z.28-6 und Gaius *Inst.* III 78, dazu M. KASER, *Das römische Zivilprozessrecht* (München 1966), 164 (Lit.), anders H. J. METTE, *art. cit.*, 12.

<sup>3</sup> 73 Z.10 — 76 Z.22; vgl. auch 84 Z.30 — 85 Z.24; ferner 88 Z.10-16 und 89 Z.23-26.

<sup>4</sup> Zuerst 68 Z.6-12, dann 69 Z.16 — 70 Z.10 (Gegenvorwurf); Nachteile: 71 Z.11 — 73 Z.6, s. auch 87 Z.6-10.

<sup>5</sup> 76 Z.14-22, vgl. 88 Z.16-18.

*missio* in Rom von seinen Gütern in Gallien vertrieben worden sei (77-83)<sup>1</sup>.

Damit zeichnen sich einige Faktoren ab, die Ciceros Strategie bei der *inventio* bestimmen: 1) Das Zurücktreten des eigentlichen bedeutsamen Problemes (vgl. 60-68; (73-76); 84-85); 2) die Erörterung dieses Problemes, ohne dessen heiklen Aspekt zu klären, d.h. ohne dessen wirklich entscheidenden Punkt im Sinne der eigenen Argumentation zu beweisen bzw. zu widerlegen (60-61); 3) die Behandlung von Fragen, die mit dem zentralen Problem verknüpft werden können, also zur Sache zu gehören scheinen, aber streng genommen zu dessen Klärung nichts beitragen und nur den Eindruck vermitteln, als ob die Sache erörtert werde, und vor allem Vorurteile und Emotionen wecken (37-58); 4) die starke Berücksichtigung der beteiligten Personen, ihrer Wesensart und ihres Charakters, um aus ihnen auf die jeweils zu erwartende Handlungsweise zu schliessen und damit bestimmte Sachverhalte wahrscheinlich zu machen oder auch wiederum an die Gefühle der Hörer zu appellieren (37-58; 68-73; 77-83); 5) die Zuflucht zu Parallelen oder zu allgemeinen Überlegungen, die gleichsam losgelöst vom Einzelfall eine wahrscheinliche Argumentation möglich machen (49-51; 54-55); 6) die Wiederholung und mehrfache Behandlung eines Vorwurfes oder eines Tatbestandes; 7) die Diskussion von Handlungen, die zu erwarten gewesen wären, aber nicht eingetreten sind, von Konsequenzen, die überraschenderweise ausgeblieben sind (73-76).

Diese Züge sind weder ungewöhnlich noch neu; viele von ihnen finden sich in der Theorie oder in der Praxis der Griechen. Auffällig ist allein die bescheidene Rolle, die Cicero in seinen Prozessreden den entscheidenden Rechtsfragen zubilligt, und andererseits das grosse Gewicht, das er allen möglichen anderen Aspekten beimisst — entsprechend auch in den Invektiven und den politischen Reden. In den Prozessreden ist natürlich zu

<sup>1</sup> Vgl. 88 Z. 18-22.

beachten, dass Cicero in vielen Fällen nach anderen Verteidigern spricht, die Teile der Anklage berücksichtigt haben, so dass ihm die Aufgabe zufällt, abschliessend die Hörer zu beeinflussen und das ganze Gewicht aller möglichen entlastenden Momente zur vollen Wirkung zu bringen.

Dieser erste Eindruck, den Ciceros älteste Rede vermittelt, wirft zahlreiche Fragen auf: welcher Mittel bedient sich der Redner, um die Aufmerksamkeit der Hörer von den zentralen Problemen abzulenken und sie nur teilweise oder gar nicht zu behandeln; welche Aspekte lässt er stattdessen in den Vordergrund treten und wie gelingt ihm dies?

Wie sich schon in der *Quinctiana* andeutet, befassen sich die nicht zum Gegenstand des Prozesses gehörenden Argumentationsabschnitte sowohl mit Personen als auch mit Sachfragen. Von einer Person auszugehen empfehlen die Regeln der Theorie für das *exordium*, um Wohlwollen (oder dessen Gegenteil) zu wecken, wenn von der Sache auszugehen nicht möglich ist — und zwar *ab nostra*, *ab adversariorum*, *ab iudicium persona*<sup>1</sup>. Auch die Vorschriften für die Argumentation mit Hilfe des *probabile* legen nahe, sich auf das zu stützen, was zu einer Person und deren Leben gehört und auf dieser Grundlage Vermutungen anzustellen<sup>2</sup>.

In der Praxis begnügt sich Cicero keineswegs damit, die Person des Angeklagten<sup>3</sup> oder die des Klägers (bzw. der

<sup>1</sup> Cic. *Inv.* I 22, s. auch 23-24; *Rhet. ad Her.* I 8, auch 9, s. schon Arist. *Rb.* III 14, 1415 a 25-27.

<sup>2</sup> Cic. *Inv.* I 13-36; II 16; 28-37; *Rhet. ad Her.* II 5.

<sup>3</sup> *S.Rosc.* 15; 18; 20; 23; 24; 27; 30; 39-45; 74-75; 78; 81; 86; 88; 128; 143-145; *Font.* 3-6; 12-16; 37; 40-41; 42; 48-49; *Q.Rosc.* 15-21; 22-26; 50; *Clauent.* 16; 18; 19-20; 42; 43; 63-64; 82-83; 133; 144; 167; 196; 202; *Rab.perd.* 2; 5; 8; 21; 36; *Mur.* 1-2; 8; 11-14; 15; 20-22; 34; 41-42; 53; 55; 86-90; *Sull.* 1; 15-17; 20; 37; 62; 68; 72-79; 88-91; *Arch.* 1; 3; 4-6; 11; 18; 19-21; 25-26; 31-32; *Flacc.* 1-2; 5; *Fr. Mediol.*; *Fr. Bob.*; *Exc. Cus.*; 6-8; 40; 81; 89; 100-106; *Sest.* 4; 5; 7; 8-13; 31; 71; 75; 83; 124; 144, vgl. auch *Vatin.* 11; 41-42; *Cael.* 1; 3-18; 44-47; 53; 72-80; *Balb.* 5-6; 18-19; 58-59; 63-65; *Scaur.* Fr. b; 45 i; n; 46; 49-50; *Planc.* 1; 3; 4; 6; 17-18; 24-26; 27-31; 41; 43; 45-48; *Mil.* 1; 3; 5; 6; 25; 34-35; 40-41;

Kläger)<sup>1</sup> zur Klärung des Prozessgegenstandes zu nutzen oder allgemeiner durch Bemerkungen zur Person, zu deren Charakter und Lebensweise oder früheren Taten den Wahrscheinlichkeitsgrad bestimmter Handlungsweisen zu erhöhen<sup>2</sup> — was

---

52; 55; 61; 66; 68; 92-102; *Lig.* 2; 4; 36; *Deiot.* 1-3; 8-10; 13-16; 20; 25-28; 36-40; wo Cicero die Kläger vertritt, greift er die Angeklagten in entsprechender Weise an: *Quinct.* 9; 11-14; 16; 19-22; 25-26; 29-30; 38-40; 43-44; 46-48; 52-53; 55-56; 66; 67; 70; 74; 76; 79-83; 92-93; 97-98; *Caecin.* 1-2; 4; 13-14; 17-19; 23; *Tull.* 14-15; 17; 19, ebenso Verres (*Verr.* I 10-15; II 1 *passim*) und in den politischen Reden etwa Catilina, Clodius, Milo oder Antonius. Beachtung verdient die je verschiedene Häufigkeit wertender Urteile über die Angeklagten und ihr Handeln in den einzelnen Reden und in den einzelnen Redeteilen. Zu den Personenschilderungen vgl. R. PREISWERK, *op. cit.*, 79-96, zu den von Personen genommenen Argumenten F. ROHDE, *op. cit.*, 48-57.

<sup>1</sup> *S.Rosc.* 8; 13; 14; 26-27; 29-30; 35; 57; 78; 80-81 (Ankläger allgemein); 46; 55 (Erucius); 17; 21; 23-24; 35; 84; 86-88; 92-93; 95; 98; 104; 118-119 (T. Roscius Magnus); *Q.Rosc.* 1-2; 4; 5; 8-9; 20-21; 22; 26; *Rab.perd.* 13; 22; *Deiot.* 2-3; 7; 17; 21; 26; 28-32; daneben stehen freundliche, oft ironisch-herablassende Bemerkungen über jugendliche Kläger: *Cluent.* 84; 156; *Mur.* 54; 56; 57; *Sull.* 51; *Flacc.* 2; 13-15; 18; 36 (Laelius, meist kritisch); *Fr. Bob.*; 51; 70-77; 80-81 (Decianus); *Cael.* 2; 7, oder rücksichtsvolle Bemerkungen über erfahrene Standesgenossen: *Mur.* 3; 7-9; 15-16; 19; 21; 32; 42; 54; 56; 58-60; 67; 76; 82-83; *Sull.* 2; 23; 30; 32; 34; 46; 50, vgl. auch 49; 81; *Cael.* 25; *Planc.* 2; 5-6; 9; 12-13; 18; 19; 23; 30; 51-53; 55; 58; 63; 67; 72-73; 78; 79; *Rab.Post.* 7; *Mil.* 40; *Lig.* 1; 10; 12-13; 20; 26-27; sie werden aber auch kritisiert oder ironisiert: *Font. Fr.* 3 (Schoell); *Mur.* 22-30; 42-49; 52; *Sull.* 25; 44-45; 47; *Planc.* 12-13; 50; 79; *Lig.* 9-11; 13-15; 20; 22; 25; 26; 28. Die Kläger in den Prozessen gegen Sestius und Balbus werden dagegen überhaupt nicht namentlich erwähnt. In den Prozessen für Quinctius, Caecina und Tullius vertritt Cicero die Kläger, deren Wesen er entsprechend charakterisiert: *Quinct.* 2; 39; 59; 91-93; 97-99; *Caecin.* 1; 18; 22; 104, während er — selbst als jugendlicher Anwalt auftretend — Respekt gegenüber den *patroni* der Gegenseite zeigt: *Quinct.* 1; 7-8; 35; 44; 47; 63; 72; *Tull.* 1. — Auch die Gegner benutzen natürlich Argumente, die sich auf das Wesen der Mandanten Ciceros stützen, z.B. gegen den Kläger: *Quinct.* 83; *Tull.* 3; gegen den Angeklagten: *S.Rosc.* 82; *Cluent.* 164; *Rab.perd.* 7-9; *Mur.* 11-14; *Sull.* 35; 40; *Flacc.* *Fr. Mediol.*; *Cael.* 3-18; 23; 25; 27 etc.; *Balb.* 56-57; *Planc.* 30; *Rab.Post.* 8; 25; *Deiot.* 8, 26; auch gegen Cicero selbst (s. *infra p. 157 n. 4* und *p. 172 n. 3*) und gegen Dritte: *Sull.* 62.

<sup>2</sup> Die Bedeutung der Lebensart betont Cicero nachdrücklich z.B. *S.Rosc.* 38; 53; 62; 68; 74-75; 101; 117-119; 134-135; *Caecin.* 104; *Font.* 27; 34; *Q.Rosc.* 17; 20; *Cluent.* 70; 124; *Mur.* 58; *Sull.* 69-79; *Flacc.* *Fr. Mediol.*; 6; 100; *Vatin.* 1; *Cael.* 53-55; *Planc.* 3; *Mil.* 36; bisweilen sucht er dagegen deren Gewicht zu

in einzelnen Fällen mit grosser Ausführlichkeit geschieht — und nur im *prooemium* die Richter<sup>1</sup> und sich selbst als *patronus*<sup>2</sup> einzubeziehen. Oft spricht er die Richter in kürzeren, bisweilen auch in längeren Überlegungen an<sup>3</sup>, und seine eigene Person, seine Verpflichtungen, seine Leistungen, die ihm gezollte Anerkennung<sup>4</sup>, aber auch seine sittliche Persönlichkeit als Garant für

mildern (*Quinct.* 68, auch *Tull.* 5; *Planc.* 63) oder bewusst auszuschalten (*Mur.* 58-60; 67: moralische Autorität). Wie die Taten eines Einzelnen durch seinen Charakter und seine Lebensform wahrscheinlich gemacht werden, dienen angeblich typische Merkmale eines Volkes oder einer Landschaft dazu, deren Vertreter (meist abwertend) zu charakterisieren, z.B. *Verr.* II 2, 2-10; II 4, 106-108; 132-135 (positiv); *Font.* 4; 12-15; 17; 18; 21; 23 (vorbereitend); 26-33; 41; 49; *Flacc.* 3; *Exc. Cus.* (vorbereitend); 9-12; 14-19; 23-24; 27; 36-38; 40; 57; 60-61; 65-66; 100; *Scaur.* 15; 17; 19; 20; 38-45 e; n; *Rab.Post.* 34-36; s. auch *Leg.agr.* I 18-20; II 93; 95-97; *Planc.* 19-20.

<sup>1</sup> *Quinct.* 4-6; 10; *S.Rosc.* 8; 10-12; *Caecin.* 4; 6; 8-9; *Cluent.* 3-4; 6-8; *Rab.perd.* 3-5 (Volk); *Mur.* 2; *Arch.* 3; *Flacc.* 2-4; (*Dom.* 1-2: Pontifices); *Sest.* 2; *Cael.* 1-2; *Balb.* 2; 4-5; *Planc.* 2-3; *Mil.* 3-6; *Lig.* 1; *Deiot.* 4-7 (Caesar).

<sup>2</sup> *Quinct.* 1-4; 8; *S.Rosc.* 1-5; 9-10; *Caecin.* 3; 5; *Tull.* 1-5; *Cluent.* 2-4; *Rab.perd.* 1-4; *Mur.* 1-2; *Sull.* 1-2; *Arch.* 1-4; *Flacc.* 1-4; *Sest.* 2-4; *Cael.* 2; *Balb.* 1; 3-4; *Planc.* 1-4 (-6); *Rab.Post.* 1; *Mil.* 1-6; *Lig.* 1; *Deiot.* 1-7, vgl. dazu Ch. KÖHLER, *Die Proömiertechnik in Ciceros Reden* (Diss. phil. (masch.) Jena 1968).

<sup>3</sup> *Quinct.* 17; 33-34; 47; 54 (mit *consilium*); *S.Rosc.* 36; 105-107; 118; 140; 151-154; *Caecin.* 73-77; 86; *Tull.* 36; *Fr.* 4; *Font.* 14-15; 21-28; 42-43; 48-49; *Q.Rosc.* 7; 15; 22; 38 (als 'Zeuge'); *Cluent.* 29; 63; 80-81; 89; 95; 147; 148; 158 (-160); 164; 195; 198-200; 201; 202; *Mur.* 83-84; 86; *Sull.* 79; 92-93; *Arch.* 19; 32; *Flacc.* 6; 9; 12-13; 24; 26; 46; 66; 85; 94; 99-100; 105-106; (*Dom.* 32-34; 38; 39; 43; 45; 69; 100; 104-105; 127; 142); *Sest.* 31; 81; 101; 119; *Cael.* 20-22; 29; 70; 75; 79; *Balb.* 7; 19; 44; 59; 62; *Planc.* 39; 43; 56; 103-104; *Rab.Post.* 11-19; 44-45; *Mil.* 21-23; 33; 72; 78-79; 81; 99-101; 104-105; *Lig.* 6; 10; 15-16; 18-19; 23-24; 29-32; 35-38; *Deiot.* 8-10; 12; 15; 19-21; 33-36; 38-43 (Caesar).

<sup>4</sup> Verpflichtungen und Verantwortung: *Quinct.* 77; *S.Rosc.* 31; 83; 129; 136; *Q.Rosc.* 14; *Cluent.* 50; 57; 117-118; 143-145; 149; 157-158; *Rab.perd.* 9-11; 19; 38; *Mur.* 2-10; 78; *Sull.* 3; 5; 7-10; 13; 17-21; 35; 45-50; 80; 86; 93; *Sest.* 45; 109; 112; 117; 145; 147; *Balb.* 17; 59-60; *Scaur.* 25-26; 27; *Planc.* 24-26; 68-102; *Rab.Post.* 33; *Deiot.* 39; Leistungen: *Cluent.* 17; 51; *Rab.perd.* 15-17; *Mur.* 3; 6; 17; 21; 51-52; 67; 78-80; 82; 86; *Sull.* 45; 8-10; 11; 14; 21; 23-29; 33-34; 40-43; 51; 67; 83-85; 87; 92; *Arch.* 28; *Flacc.* 52; 96-97; 102-103; (*Dom.* 5; 7; 9; 14-18; 56-58; 63; 68-69; 71-76; 82; 85; 87-88; 92-102; 105; 122; 131; 132; 134; 137; 145-146; *Har.resp.* 16-17; 46; 58; 61); *Sest.* 11; 27; 33; 38-41; 47-49; 53; 73; 116; 120-125; 128-131; *Vatin.* 6-10; *Cael.* 6; (*Prov.* 23-24; 41; 45);

die Haltung eines Einzelnen<sup>1</sup> bestimmen zahlreiche Abschnitte seiner Reden, bisweilen noch vor Beginn der Argumentation, um Vorurteile gegen den Verteidiger zu mildern<sup>2</sup>. Gern weist er auf Gemeinsamkeiten zwischen den Richtern und sich selbst als *patronus*, oder er bemüht sich, gleichsam eine natürliche Front von Richtern, *patronus* und bisweilen auch seinen Mandanten aufzubauen<sup>3</sup>.

Daneben werden auch Wesensart und Handlungsweise anderer Personen geschildert, die nur mittelbar mit dem Gegenstand verbunden sind. Gewiss macht die Erörterung der Anklage es nicht selten erforderlich oder lässt es jedenfalls ratsam erscheinen, über mehrere in die Vorgänge verwickelte Personen zu sprechen; doch geht Cicero dabei weit über das hinaus, was für das Verständnis des Geschehens notwendig ist.

Ebenso wie er selbst viele Opfer des Verres eingehend schildert<sup>4</sup>, dürften seine Prozessgegner ausführlich von denen gesprochen haben, die unter den Massnahmen oder der Verwaltung seiner Mandanten gelitten hatten<sup>5</sup> oder gar angeblich von ihnen getötet waren wie Oppianicus (*pro Cluentio*), Saturinus (*pro Rabirio perduellionis reo*), Dion (*pro Caelio*) oder Clodius

*Balb.* 58; (*Pis.* 4-7; 11; 15; 18; 20-21; 25; 32-36; 41; 51-52); *Planct.* 59; 64; 66-67; 92; *Rab. Post.* 6; *Mil.* 12; 36-37; 82; 103; s. auch p. 157 n. 2, p. 165 n. 5 und p. 172 n. 3, ferner J. GRAFF, *Ciceros Selbstauffassung* (Heidelberg 1963) (systematisch) und A. THIERFELDER, in *Gymnasium* 72 (1965), 385-414 (wieder abgedruckt in B. KYTZLER (ed.), *Ciceros literar. Leistung*, 225-266: chronologisch).

<sup>1</sup> *Cael.* 9-10; s. auch 39; 77; ähnlich im politischen Bereich *Mur.* 79-80.

<sup>2</sup> S. *infra* p. 172 n. 3.

<sup>3</sup> Richter und *patronus* z.B. *Cluent.* 6; 147-148; 155; *Rab. perd.* 4; *Sull.* 25; *Rab. Post.* 6; Richter, und Angeklagter: *Sull.* 79; *Flacc.* 99; *Sest.* 81; *Planct.* 43; *Deiot.* 8-10; 13; 15; 19-25; 35-36; 38, s. auch p. 163 n. 4.

<sup>4</sup> S. *Ciceroniana* N.S. 4, Atti del IV Colloquium Tullianum Palermo 1979 (Roma 1980), 110-111, ebenso Opfer des Fabius: *Tull.* 19; 20-22.

<sup>5</sup> *Quinct.* 25; 68-71; *Font.* 11-12; 17; 19-20; *Q.Rosc.* 10-12; 22; *Cluent.* 161-163; *Flacc.* 27; 34; 40; 44; 45; 55; 67; 77-78; 80; 84-85; 90; *Cael.* 19-20; 23; 30; *Scaur.* Fr. h; i; 5-6; 21; *Lig.* 22.

(*pro Milone*)<sup>1</sup>. Dagegen sucht Cicero seinerseits Zeugen, auf die sich die Gegner stützen<sup>2</sup>, oder diejenigen, die als Opfer seiner Mandanten geschildert werden<sup>3</sup>, durch weitschweifige Schilderungen zur Person in schlechtes Licht zu rücken oder sogar als eigentlich Schuldige zu verdächtigen<sup>4</sup>, andererseits Personen, die für seine Mandanten eintreten oder an deren Seite gestellt werden können, positiv zu schildern<sup>5</sup>; als Kläger erzählt er nicht nur ausführlich vom Angeklagten, sondern in eindrucksvoller Lebendigkeit auch von dessen Gehilfen<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Cluent.* 169-174 (Mordversuch, früherer Streit: 43-48), andere Opfer: 165-168; *Rab.perd.* 9; 18-19; *Cael.* 23-24; 51, s. auch *Flacc.* 41; zu Clodius s. n. 4.

<sup>2</sup> *S.Rosc.* 17; 35; 100-103; 107-110; 115-119; 122, auch 20; *Caecin.* 27; *Rab.perd.* 7; *Flacc.* 34-36; 39-41; 42-43; 45-50; 51; 52-54; 70-76; 81; 83; 84; 90-92, s. auch *Fr. Mediol.*; *Fr. Bob.*; *Exc. Cus.*; 8; 22; 26; *Sest.* 132-135; *Vatin. passim*; *Cael.* 1-2; 18-20 (vorbereitend); 26; 31-36; 38; 47-50; 52-53; 57-70; 75-78; *Scaur. Fr.* 0; 8-13; 29; 38; *Mil.* 59-60; *Deiot.* 2-3; 17-18; 21-22; 26; 28; 30, s. ferner p. 156 n. 2 (zu *Font.*; *Flacc.*; *Scaur.*; *Rab.Post.*), allgemeine Bemerkungen über Zeugen z.B.: *Font. Fr.* 6 (Schoell); 21; 23; *Sull.* 79; *Flacc.* 6; 12; 14; *Cael.* 21-22; *Scaur.* 15-16; *Planc.* 55; 57; s. auch St. SELIGA, in *Eos* 27 (1924), 101-109.

<sup>3</sup> *Cluent.* 19-42; 43-49; 54-56; 59-69; 78; 80-84; 100-102; 125; 163; 170-171; 175; 189 (Oppianicus); *Rab.perd.* 18-24; 35; *Mil.* 3; 6; 10; 18; 20; 24-30; 32-41; 43-45; 48; 52-55; 58-59; 72-75; 76; 78-79; 84-91; 94-95; s. auch, vor allem zur Rede für *Flaccus*, p. 156 n. 2 und p. 159 n. 3, ferner p. 155 n. 3, p. 156 n. 1 und p. 158 n. 5.

<sup>4</sup> Oppianicus: *Cluent.* 20; 42; 47 etc.; Saturninus: *Rab.perd.* 20-21; Clodius: *Mil.* 6; 26-32; 43; 48; 52, s. auch 18-20; 37; Mitschuld eines Mitanklägers: *S. Rosc.* 84; 92-93 (s. p. 156 n. 1); Kläger ebenso 'schuldig': *Lig.* 2; 9; 20-22.

<sup>5</sup> Beteiligte Verwandte und Freunde: *Quinct.* 11; 21; 27; 61-62; 68 (s. dazu p. 156 n. 2); 87; *S.Rosc.* 15-16; 21; 24-25; 41; *Caecin.* 10-12; *Cluent.* 47; *Rab.perd.* 20-22; *Sull.* 56-59; 62-66; *Arch.* 7; *Flacc.* 55-56; 59; *Sest.* s. p. 161 n. 3; *Cael.* 3-5; 9; 61; 79; *Planc.* 31-35 (s. auch p. 160 n. 1); 77; *Deiot.* 14; 24-25; Zeugen und andere, auf die sich Cicero beruft: *Quinct.* 24; 58; 86; *S.Rosc.* 77; 119; *Caecin.* 77-79; *Font.* 14; 32; 35; *Q.Rosc.* 42-50; *Cluent.* 99; 165; 168; *Sull.* 41-42; *Arch.* 6-9; 11; 21-22; 31; *Flacc.* *Fr. Mediol.*; *Exc. Cus.*; 20; 30; 62-64; 68; 76; 78; *Sest.* 9-10; *Cael.* 24; 54-55; *Balb.* 41; *Mil.* 26; 38; 44; vgl. auch *Dom.* 39-40; 68-69; 84; 113-114 und *infra* p. 161 n. 1; Mitverteidiger: *Mur.* 10; 48; *Sull.* 3-7; 9; 12-14; 22; 51; *Flacc.* 41; 54; *Sest.* 3; 14; 48 (39; 41); *Cael.* 9; 18; 23; *Balb.* 17; 50-51; 64 (s. auch p. 161 n. 1); *Planc.* 37; Geiseln: *Deiot.* 41 (vgl. 33-34; 38).

<sup>6</sup> Vgl. *Ciceroniana* N.S. 4 (1980), 94-110; ferner *Quinct.* 7; 9; 25; *Tull.* 7; 21; 33-34; 40; 42; 53-54.

Vor allem bemüht er sich, Personen einzubeziehen, deren Charakter oder Gesinnung seinen Mandanten zu entlasten<sup>1</sup> oder seinen Gegner oder ganz allgemein 'die gegnerische Seite' zu belasten geeignet erscheinen<sup>2</sup>. Unter Verres' Opfern werden nicht nur diejenigen genannt, deren Schicksal Verres' Unterschlagungen belegt, sondern alle, deren Leiden die Grundsätze seiner Provinzialverwaltung verdeutlichen<sup>3</sup>. In der *Rede für Cluentius* lässt Cicero dessen angebliches Opfer als den wahren Übeltäter erscheinen (s. *supra* p. 159 n. 3), schildert eingehend diejenigen, die von ihm ermordet sein sollen<sup>4</sup>, wie auch jene, die ihm geholfen haben sollen<sup>5</sup>, diejenigen, gegen die Cluentius zunächst prozessiert hat, Scamander und Fabricius, die *patroni* des letztgenannten und des Oppianicus und schliesslich die Richter, die jener bestochen haben soll und die gegen sie gerichteten Verfahren und Massnahmen<sup>6</sup>. Gewiss haben schon die Gegner die *praeiudicia* vorgeführt; bezeichnend für Cicero ist es, dass er vor allem die jeweils beteiligten Personen heraus-

<sup>1</sup> *S.Rosc.* 27; 147-149; *Font.* 46-48; *Cluent.* 11; 13; 16; 29; 50; 52; 74; *Mur.* 11-12; 15; 20; 33-34; 53; 86; 88-90; *Sull.* 19-20; 75; *Arch.* 6-7; *Flacc.* 5; *Fr. Bob.*; 6; 25; *Sest.* 6-7; *Cael.* 73; *Balb.* 5-6; *Scaur.* Fr. a; 17; 45 n; 46-49; *Planc.* 19-24; 26-30; 32; 46; 61; *Rab.Post.* 3-4; *Lig.* 5; 11; 32-38; vgl. auch *Dom.* 59; 65-66; 70; 132-133; 134. Einer Entlastung des eigenen Mandanten soll auch die Charakterisierung einer Kontrastfigur wie des Autronius dienen *Sull.* 1; 7; 15-19; 51-53; 66; 71; 76, s. ferner p. 161 nn. 1-2.

<sup>2</sup> Z.B. *S.Rosc.* 6-7; 20; 35; 49; 58; 105-108; 120; 122; 127-128; 130; 132-135; 138-142; 144-146; 150; 19; *Cluent.* 172, s. n. 4; *Rab.perd.* 20-21; 23-25; *Sull.* 52; *Cael.* 36; *Mil.* 33; *Deiot.* 30; um den Gegner zu belasten werden auch dessen Opfer geschildert z.B. *Cael.* 59-60; *Mil.* 37 oder dessen Gegner z.B. *Mil.* 91, s. auch p. 161 nn. 1-2.

<sup>3</sup> Vgl. *Verr.* II 1, 34-102; II 2, 19-118; II 5 bes. 80-138 und 139-170, daneben auch II 3 und II 4, s. ferner *supra* p. 158 n. 4.

<sup>4</sup> Opfer: *Cluent.* 21-41; 125.

<sup>5</sup> Sassia: 12-18; 26-28; 42; 169; 175-194; 199-202; Avillius: 36-38; Q. Manlius: 38-39; L. Clodius: 40; C. Fabricius: 46-47; 49; 56-59; 61-62; 105; Scamander: 47; 49-55; 61-62; 105.

<sup>6</sup> Caepasii: 57-59; L. Quinctius: 74; 77; 79; 90-94; 103; 107; 113; 130; 136-137; Richter: 55; 62; 65-76; 78-87; 89-116; 127-135; Staienus' Ratgeber: 84-85.

stellt und sich damit von einer sachbezogenen Argumentation entfernt.

Ähnlich sucht Cicero auch politisch einflussreiche Persönlichkeiten durch wertende Charakteristiken für seinen Mandanten oder gegen seine Gegner zu nutzen, ob sie nun mit dem Verhandlungsgegenstand unmittelbar verbunden sind wie etwa Pompeius in den Verfahren gegen Balbus oder gegen Milo oder andere in anderen politischen Prozessen<sup>1</sup> oder ob er sie seinerseits einbezieht<sup>2</sup>. Entsprechend erweckt Cicero in seiner *Rede für Sestius* den Eindruck, als ob Clodius und er selbst sich gegenüberstünden — den Ankläger nennt er namentlich nicht<sup>3</sup> — und ähnlich gestaltet er auch die *Reden über sein Haus* und *über das Gutachten der Haruspices*, obwohl sie nicht vor einem Gericht gehalten sind, und sucht seinen Gegner durch dessen politische Freunde und Helfer zu belasten<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Rab.perd.* 20-22; 26-31; 35; *Vatin.* 15; 22; 24; 38-39; *Cael.* 32; *Balb.* 1-17; 19; 32; 38; 40; 51; 64-65; *Rab.Post.* 6; 13; 19-21; 30-32; 33-37; 41-44; *Mil.* 2; 15-16; 18; 20-22; 31; 37; 39-40; 54; 65-74; 78-79; 87; *Deiot.* 9; 11-13; zur negativen Charakteristik der Gegner dienen Cicero auch oft deren angebliche Verbindungen zu Catilina und dessen Freunden, die er wirkungsvoll schildert.

<sup>2</sup> *Font.* Fr. 9; 11 (Schoell); 14; 16; *Mur.* 40; *Arch.* 5-6; 19; 24; *Flacc.* 57-61 (zur Belastung der Asiaten); *Balb.* 43; 48; 61; 63-64; *Plane.* 93; *Rab.Post.* 41, s. auch n. 3.

<sup>3</sup> Cicero greift Clodius an: *Sest.* 15-16; 20; 25; 27; 33-35; 39; 43; 53-54; 56; 59; 66; 68-69; 73; 78; 79; 81; 82; 85; 88-89; 95; 106; 109; 116-118; 125; 129-130; *Vatin.* 33; 36; 40, und dessen Helfer und Freunde: *Sest.* 56; 68-69; 72; 74-85; 89; 94-95; 106; 110-112; 118; 125-127; 130; 132-135; *Vatin.* 1; 4-7; 9-40; 41-42, vor allem Gabinius: *Sest.* 18; 20; 28-29; 93, Piso: *Sest.* 19-24; 94 oder beide zusammen: *Sest.* 17; 24-27; 32-35; 53-55; 58; 60; 65-66; 69-71; 89; 111; 135; *Vatin.* 18; 25; 36; dagegen stellt er sich (vgl. p. 157 n. 4), seine Verwandten: *Sest.* 54; 68; 76; 145, seine Freunde: *Sest.* 26; 29; 68; 70; 72; 75; 76; 85-90; 92; 95; 107; 117; 120-124; 130-131; 144-147; *Vatin.* 5; 40-42 bes. Pompeius: *Sest.* 15; 39 (gegen Anspruch des Gegners); 41; 58; 67; 69; 74; 107; 129; 133, daneben andere, die er für seine Position in Anspruch nimmt: Cato: *Sest.* 12; 60-63; Cotta: *Sest.* 73-74.

<sup>4</sup> Clodius als Gegner: *Dom.* 2-6; 7; 10-15; 20-24; 25-26; 34-36; 40-42; 47-50; 53-55; 57; 59; 60; 63-69; 72; 75; 79-82; 85; 87; 89; 91-92; 96; 99; 102-105; 107-110; 112-117; 122; 124-127; 129-133; 137-141; *Har.resp.* 1-2; 4-11; 15; 17; 22-30; 33-40; 42-53; 55-59; ebenso dessen Freunde und Helfer Gabinius und

Dass Cicero auch in den politischen Reden seine Polemik vielfach gegen den Charakter oder die Lebensweise Einzelner und deren typische Handlungsweisen richtet, ist nicht überraschend; auch dabei scheut er sich nicht, bisweilen nicht unmittelbar beteiligte Personen und sogar nicht zum Thema gehörige Vorgänge und Ereignisse einzubeziehen<sup>1</sup>. Wie nämlich die *Quinctiana* weiter lehrt ist auch die Auswahl der Sachfragen, die der Redner in seine Erwägungen einbezieht, nicht davon abhängig, ob sie unmittelbar zur Klärung des Prozessgegenstandes beizutragen geeignet sind. Vielmehr lassen sich mehrere Gruppen von Problemen unterscheiden, die zwar mit dem einzelnen Fall in Beziehung stehen oder sich mit ihm verbinden lassen, jedoch für dessen juristische Beurteilung durchaus entbehrlich sind: mit dem Thema verknüpfbare Sachfragen; Vorgänge, Handlungen oder Verhaltensweisen *post rem*; Parallelfälle und besonders allgemeine juristische, politische, sittliche und religiöse Erwägungen, die den Eindruck erwecken, als solle der Einzelfall in einen grösseren Zusammenhang eingeordnet werden, tatsächlich aber dem Redner ermöglichen, losgelöst von den konkreten (oft misslichen und belastenden) Fakten zu argumentieren.

Besonders umfangreiche Erörterungen ‘überflüssiger’, d.h. nicht zur Sache gehöriger, aber rhetorisch ergiebiger Probleme finden sich, wie angedeutet, schon in der *Rede für Quinctius*,

---

Piso: *Dom.* 23-24; 55; 58; 60; 62; 66; 70; 82; 91; 96; 102-103; 113; 119; 122; 124-126; 131; *Har.resp.* 2-3; 35; 58, und andere; *Dom.* 13; 14; 21; 25; 26; 47-50; 81; 83; 112; 116; 118; 134-135; 139-141; *Har.resp.* 1; 5; 11; 29; 31; 34; 59; als Gruppe: *Dom.* 7; 15; 45; 48; 49; 58; 63; 76; 79; 89; 108; 110; 122; 131; dagegen stellt Cicero seine Leistung (s. *supra* p. 157 n. 4), seine Familie: 59; 96, und seine Freunde: 7; 30; 65-66; 70-71; 75; 125; 132; 134; *Har.resp.* 2; 12; bes. Pompeius: *Dom.* 3; 13; 16; 18; 19; 25-31; 66; 67; 69; 110; 129.

<sup>1</sup> Nichtbeteiligte Personen: *Pis.* 8-11; 14-15; 19; 21; 23; 26; 27-28 (Clodius); 8; 23 (Sex. Cloelius); 68-74 (Philodem); *Prov.* 15-16 (T. Albucius); Ereignisse: *Manil.* 7; 11; *Leg.agr.* II 95; *Prov.* 27; 42-43; vgl. auch die den *catilinarischen Reden* später eingefügten Partien.

andere oft nicht viel kürzere in fast allen anderen Reden, so dass sie nicht alle aufgezählt werden können. Eine Ausnahme bilden, wenn ich recht sehe, vor allem die *Reden für Fonteius*, *für Flaccus* und *für Scaurus*, die alle in Repetundenprozessen gehalten sind.

Handlungen und Ereignisse *post rem*<sup>1</sup> schildert und erörtert Cicero ausführlich in der *Rede für Sex. Roscius Amerinus*, um die Roscier Magnus und Capito zu belasten<sup>2</sup>, oder in der *Rede für Milo*, um dessen Unschuld wahrscheinlich zu machen<sup>3</sup>. Auch wo er mit den Motiven der Beteiligten argumentiert, spricht er gern von dem, was sie sich für die Zeit nach der Tat erhoffen, also nicht von Fakten, sondern von Erwartungen *post rem* (z.B. *Mil.* 32-33: Clodius' Hoffnungen, 34: Milos Hoffnungen). Daneben rückt er allgemeinere Zukunftserwägungen und Hinweise auf die Konsequenzen, die sich aus der Entscheidung der Richter ergeben können<sup>4</sup>.

Ebenso wie die Darlegung angeblicher Erwartungen und Pläne es dem Redner ermöglicht, ganz unbegründete Vermutungen vorzutragen, fühlt er sich auch bei der Auswahl und Erörterung von Parallelfällen sehr frei; er wagt es, analoge, aber auch nicht eigentlich gleichgelagerte Fälle heranzuziehen und durch deren Schilderung seinen Mandanten oder seine Gegner in das von ihm selbst gewünschte Licht zu rücken und die Überlegungen oder die Gefühle der Hörer in seinem Sinn

<sup>1</sup> Cic. *Inv.* I 48; *Top.* 51; *Inv.* I 42 und 43; II 39-42 (wo es heisst: *quaeruntur ea, quae gestum negotium confestim aut intervallo consequuntur*); ausführlicher *Rhet. ad Her.* II 8, auch 49; zuerst *Rhet. ad Alex.* 13, 1430 b 30-32.

<sup>2</sup> 95-123 innerhalb des Abschnittes 83-123, vorbereitet durch die *narratio* 19-26, vgl. auch W. STROH, *Taxis und Taktik*, 166 zur *Rede für Tullius* und F. ROHDE, *Cicero, quae de inventione praecepit ...*, 92-93; 119-120.

<sup>3</sup> 57-66: Freilassung der Sklaven (57-58): Milos Haltung (61-64).

<sup>4</sup> Z.B. *Quinct.* 5; 94; *S.Rosc.* 129; 131; 139-142; 152; *Caecin.* 5; 38-40; 75-76; *Tull.* 36; 40; Fr. 4; *Font.* Fr. 2 (Schoell); 17; 36; 42-43; *Cluent.* 123; 155; 157-158; *Rab. perd.* 2-3; *Mur.* 79; *Sull.* 79; *Arch.* 23; *Flacc.* Fr. *Mediol.*; 24; 99-106; *Balb.* 22-24; *Planc.* 14-15; 56-57; *Rab. Post.* 13-19; *Mil.* 4; 78, s. auch *Dom.* 37-38; 45-47; 106; 119-120; 123; und die politischen Reden.

zu beeinflussen<sup>1</sup>. Ähnliche Möglichkeiten eröffnen dem Redner auch die Rückgriffe auf die Geschichte, vor allem auf die Vorfahren<sup>2</sup> — und gelegentlich sogar auf den Mythos<sup>3</sup> — die er gern nutzt, um einen Gegensatz herauszustellen<sup>4</sup> und die Richter damit abzulenken.

Die allgemeinen Überlegungen, die Cicero in der gleichen Absicht einflicht, entsprechen in ihrer Vielfalt dem Reichtum der Anregungen, die die Theorie bereitstellt und die er mit Geschick auszuwählen und auszugestalten weiss. So sucht er etwa, wo es seinem Ziel dienlich ist, die grundlegende Bedeutung der Gesetze und ihrer strikten Beachtung mit eben solcher Überzeugungskraft hervorzuheben<sup>5</sup>, wie er in anderem Zusammenhang unter Hinweis auf die Armut der Sprache fordert, die Absicht eines Gesetzgebers über den Wortlaut seines Gesetzes zu stellen<sup>6</sup>. Das Recht auf Tötung unter gewissen

<sup>1</sup> Vgl. z.B. *S.Rosc.* 33-34; 46-48; 64-65; *Caecin.* 35-38; 89; 97; *Tull.* 29-30; 53; *Font.* 2; 43; *Q.Rosc.* 30; *Cluent.* 32; 94; 126; *Rab.perd.* 8; *Sull.* 6-7; *Flacc.* 98; *Balb.* 45-55.

<sup>2</sup> Vgl. H. SCHOENBERGER, *Beispiele aus der Geschichte, ein rhetorisches Kunstmittel in Ciceros Reden* (Diss. phil. Erlangen 1910 = Schulpr. Ausburg 1910/11); R. SCHÜTZ, *Ciceros historische Kenntnisse* (Diss. phil. Giessen 1913); M. RAMBAUD, *Cicéron et l'histoire romaine* (Paris 1953), 25-35, s. auch H. ROLOFF, *Maiores bei Cicero*, Diss. phil. Leipzig 1936 (Göttingen 1938).

<sup>3</sup> F. SAUER, *Über die Verwendung der Geschichte und Altertumskunde in Ciceros Reden I*, Schulpr. Ludwigshafen 1910, bes. 5-6; R. SCHÜTZ, *op.cit.*, 15; M. RADIN, in *CJ* 6 (1910/11), 209-211.

<sup>4</sup> *Verr.* II 2, 51, s. auch *Cael.* 33-35.

<sup>5</sup> *Cluent.* 146-148; 150-151; 155-159, vgl. *Inv.* II 125. Allgemeine Bemerkungen zu Recht, Rechtsgrundsätzen, Rechtsprechung etc. finden sich z.B. *Quinct.* 33; *S.Rosc.* 62; 69-72; 84-85; 113; 123; *Caecin.* 5; 6-9; 32-40; 96-102 (s. auch n. 6); *Tull.* 8-12; 32-33; 42-45; *Font.* 21; *Q.Rosc.* 1; 10-11; 13; 16; 24; 32; 35; 53-56; *Cluent.* 5; 104; 117-122; 128-129; 150-151; *Mur.* 3-4; 10; 25-28; *Sull.* 39; 78 (Folter); *Flacc. Exc. Cus.*; 57; 98; *Sest.* 30; *Cael.* 6; *Balb.* 20-37; 38-44; *Plane.* 40-42; *Rab.Post.* 7; 9-10; 31; *Mil.* 32; 52-60; *Lig.* 30; *Deiot.* 3-4; 30; 40; vgl. auch *Dom.* 34-38; 45; 77-80; 107; 109; 137; *Har.resp.* 32, s. auch p. 165 n. 1.

<sup>6</sup> *Caecin.* 51-54, mit Beispielen, vgl. schon 37; 49; 50, dann 55-66, auch 79; 81; 83; 85 in Auseinandersetzung mit Piso, der ähnlich argumentiert hatte, während Cicero die Bedeutung der Rechtskundigen und des *ius civile* betont (67-77), vgl. dazu W. STROH, *Taxis und Taktik*, 83-98; s. ferner *Plane.* 39; 42.

Umständen leitet er zu Beginn seiner *Rede für Milo* mit gleicher Leidenschaft aus Formulierungen der *Zwölf Tafeln* ab<sup>1</sup>, mit der er in der *Rede für Tullius* das Gegenteil aus denselben Formulierungen zu beweisen bemüht ist, um seine Gegner zu widerlegen<sup>2</sup>. Häufiger stellt Cicero allgemeine Erwägungen über die Rolle und Verpflichtungen der Richter an<sup>3</sup>, aber auch über die Aufgaben eines Anklägers<sup>4</sup>, um das eigene Vorgehen zu rechtfertigen oder um die Handlungsweise, das Auftreten oder die Absichten des Gegners dagegen abzusetzen<sup>5</sup>.

Noch lieber greift Cicero zu allgemeinen politischen Überlegungen, die sich zwar besonders leicht mit dem Prozessgegenstand verbinden lassen, wenn politische Motive die Anklage bestimmen, deren Erörterung aber zur Aufklärung der einzelnen Tatbestände gar nichts beträgt. Während derartige As-

<sup>1</sup> *Mil.* 9, vgl. den ganzen Abschnitt 7-11, ähnlich ohne Berufung auf die Gesetze *Rab.perd.* 19, auch 31; zur Berufung auf die XII *Tafeln* s. auch *Dom.* 43; *Sest.* 65, auf andere Gesetze z.B. *Caecin.* 96; *Dom.* 33; 127; *Cael.* 70; *Balb.* 19; *Rab.Post.* 8-9; 12.

<sup>2</sup> *Tull.* 47-52.

<sup>3</sup> *S.Rosc.* 84-85; *Verr.* II 2, 77; 3, 94-95; 223; *Font.* Fr. 5 (Schoell); *Cluent.* 60; 115-116; 120; 121; 159-160; *Phil.* I 20; 22; V 12-16; kurz: *Quinct.* 64; *Caecin.* 65; *Verr.* II 4, 34; *Mur.* 59; *Arch.* 27; *Flacc.* 98; *Scaur.* 17; *Planc.* 14, s. auch *supra* p. 157 n. 3.

<sup>4</sup> *S.Rosc.* 38; 53-62; 83; *Caecin.* 5; *Mur.* 59-60; *Flacc.* Fr. *Mediol.*; 13-15; 22-23; *Scaur.* 24-27; 29; *Lig.* 10-16; *Deiot.* 30, vgl. ferner *Div.in Caec.* 6-7; 27-31; 73; *Verr.* II 2, 176; 4, 2; 5, 19; *Mur.* 11; 46; *Sull.* 31; *Sest.* 89; *Cael.* 2; *Phil.* I 22, s. auch *Rhet. ad Her.* IV 47 (*Crassus?*).

<sup>5</sup> Vgl. vor allem die *Divinatio*, in der Cicero sich zunächst bemüht, als Verteidiger zu erscheinen (1-6, auch 41 — und ebenso in den *Verrinen* bis zum Schluss II 5, 189; die Behauptung, er sei bisher immer als Verteidiger aufgetreten (*Div. in Caec.* 1) gilt nur für Strafprozesse; denn in den *Reden für Quinctius*, *Caecina* und *Tullius* unterstützt er jeweils die Kläger, wenn er auch dort die Rolle des Verteidigers für sich beansprucht (*Quinct.* 8-9; 11; 19; 30-33; *Caecin.* 5) oder sich wenigstens milde gibt: *Tull.* 5); dagegen wird Caecilius als ungeeignet für die Aufgaben eines Anklägers hingestellt, s. auch *Verr.* I 34-37; II 1, 21; 25; 98; 2, 1-2; 118; 179; 3, 1-7; 164; 5, 177; 179; 183; *Tull.* 5. Bemerkungen über Ciceros Rolle als Verteidiger sind häufig: *S.Rosc.* 30-31; 83; 91; 95; 136; *Cluent.* 17; 49-54; 57; 117-118; 149; 157-158; *Rab.perd.* 2; *Mur.* 8; 10; *Sull.* 6; 10; 17-20; 48-50; *Arch.* 1-2; 12; *Flacc.* 24; *Sest.* 2; *Vatin.* 5; *Cael.* 32; *Balb.* 1; *Planc.* 3; 5; 84; *Mil.* 3; 94.

pekte in den Privatreden meist nur knapp angedeutet werden<sup>1</sup>, treten sie schon in der frühen Strafprozessrede für *Sex. Roscius Amerinus* deutlich hervor<sup>2</sup>, und auch die Verteidigung des Cluentius stellt Cicero unter politische Gesichtspunkte<sup>3</sup>. In den späteren Reden für *Rabirius*, für *Murena*, für *Sulla* oder für *Flaccus* nehmen politische Argumentationen immer stärker Überhand, bis sie schliesslich die *Rede für Sestius* fast ganz beherrschen<sup>4</sup>.

Dass nicht allein die sachliche Notwendigkeit, den jeweiligen politischen Hintergrund zu zeichnen, diese langen Ausführungen inspiriert, ergibt sich daraus, dass Cicero bisweilen ähnlich allgemeine Erwägungen kulturellen, religiösen oder sittlichen Inhaltes vorbringt. Die Ausführungen über den Wert wissenschaftlicher und künstlerischer Tätigkeit in der *Rede für den Dichter Archias* sind für uns heute sehr aufschlussreich; aber zur Klärung der Sachfrage des Prozesses tragen sie nichts bei, vielmehr lenken sie von ihr ab, und darin liegt ihre Aufgabe<sup>5</sup>. Dagegen sollen die Bemerkungen zum sittlichen Verhalten der Heranwachsenden in der *Rede für Caelius* (39-47) auf entsprechende Vorwürfe der Gegner antworten (27-30). Ähnlich sind etwa auch die Abschnitte über den Vatermord (*S. Rosc.* 37-38; 62-72) oder über verschiedene Aspekte des Verhältnisses der Römer zu ihren Bundesgenossen in der *Rede für Balbus*<sup>6</sup> als Teil der Strategie des Redners zu verstehen.

<sup>1</sup> *Quinct.* 30-31; 68-73; *Caecin.* 95; 97; *Q. Rosc.* 33.

<sup>2</sup> 138-142, vgl. schon 1-3; ferner 21-22 (Sulla, auch 6; 25-26; 110; 125; 128: Proskriptionen; 130-131; 136; 143; 146); 80-81 (Hinweis der Gegner); 80-94; 136-143; 146; 153, ebenso *Font.* 17; 36; 42-43, s. auch 6.

<sup>3</sup> *Cluent.* 3-4; 25; 61; 77-79; 80-81; politische Aspekte früherer Prozesse: 89-96; 103; 108-112; 130; 136-139; 152-159.

<sup>4</sup> *Rab. perd.* 2-5; 9-17; 18-37; *Mur.* 1-2; 3-5; 78-83; 83-88; *Sull.* 32-35; 83-87; *Flacc.* 3; 5; 87; 94-106; *Sest.* 1-2; 15-35; 53-74; 81-82; 85; 93-95; 96-131; 132-147; s. auch 36-52.

<sup>5</sup> 12-30, vorbereitet durch 2-4, vgl. dazu M. von ALBRECHT, in *Gymnasium* 76 (1969), 419-429; jetzt auch H. EISENBERGER, in *WS* 92 (1979), 88-98.

<sup>6</sup> Der Antwort auf die Gegner (19)-22-28 folgen 29-32 (allgemeine Bemerkungen) und 32-37 (Eingehen auf den Gegner), dann allgemeine Erwägungen (38-44,

Der Neigung, Gegenstände, Vorgänge und Personen einzubeziehen, die entbehrlich sind, und allgemeine Erwägungen einzufügen, die die konkreten Fragen nicht klären, entspricht Ciceros immer wieder beobachtbares Geschick, mit dem er die jeweils wesentlichen Probleme gar nicht erörtert oder deren Behandlung nur vortäuscht. Schon die Darlegung des Sachverhaltes in der *narratio* ist nicht immer vollständig, sondern bricht oft gerade am entscheidenden Punkt ab, wobei der Abbruch der Schilderung mit stilistischen Mitteln verdeckt wird (s. *infra* p. 181 mit Anm. 1). Besondere Sorgfalt pflegt Cicero auf seine Beweise oder seine Widerlegungen gegnerischer Argumente zu verwenden. Eine wesentliche Voraussetzung für den Erfolg ist die rechte Auswahl des Ausgangspunktes der ganzen Argumentation, eines Argumentationsabschnittes oder eines einzelnen Argumentes. Um die zentralen Probleme auszuschliessen, scheut sich der Redner nicht, den zur Verhandlung stehenden Gegenstand selbst von vornherein falsch oder unge nau anzugeben, um damit die gesamte Argumentation auf das einzuschränken — oder auszudehnen —, was ihm vorteilhaft erscheint<sup>1</sup>. Dasselbe erreicht er bisweilen auch im Laufe der Argumentation dadurch, dass er sie auf bestimmte Äusserungen oder Sachfragen eingrenzt.

bes. 42-44); allgemeine Bemerkungen zu verbreiteten Anschauungen, üblichen Erfahrungen oder herkömmlichen Maßstäben finden sich etwa *Quinct.* 48-51; 52-56; 95; *S.Rosc.* 43-45; 47-51; 75 (vgl. zur Form P. Cornelius Scipio Africanus Minor, Fr. 32 Malcovati); 91; 111-112; 116; 130-131; 146; *Caecin.* 2; 43; *Font.* 1-2; 42-43; 46; *Q.Rosc.* 3; 5-8; 31; 46; *Cluent.* 17; 67; 84; 95; 111-112; 128; 169-171; 183; 190; 194; 195; *Rab.perd.* 16; 29-30; *Mur.* 3-4; 8-10; 11; 18-19; 21-25; 29-30; 35-36; 37-41; 44-46; 69-70; 72-77; *Sull.* 23-25; 32; 48-50; 63; *Flacc.* *Exc. Cus.*; 15; 28; 77-78; 87; *Sest.* 21; 28; 77; 91-92; *Vatin.* 10; 36; *Cael.* 11; 28; 41-48; 75-77; *Balb.* 3; 15; 18; 26; 42; 60; 62; *Scaur.* Fr. p; r; s; 2-5; 33; *Planc.* 5; 7-8; 9-17; 22; 25; 29; 31; 33; 45; 60; 62; 68; 72-73; 80; *Rab.Post.* 2; 24; *Mil.* 30; 42; 55; 58; 61; 64-69; 82; 83; 92; 96-97; *Lig.* 11; 28; *Deiot.* 15; 26; 34.

<sup>1</sup> *Balb.* 5, vgl. 7; *Mil.* 23; 31 (vorbereitend: 6); *Lig.* 1, auch 9 (vgl. dagegen *Quint. Inst.* XI 1, 80), vgl. auch *S.Rosc.* 6; *Sest.* 78; *Cael.* 30; 51 ff.; *Planc.* 47 (nach 36); *Rab.Post.* 12; der Gegenstand ausgeweitet *Manil.* 6; 27 (wie im Vorjahr: 52) statt richtig: 3.

Ähnlich geht Cicero vor, um einzelne missliche Aspekte auszuschliessen oder leicht widerlegbare Argumente zu gewinnen: er zitiert Texte falsch oder unvollständig<sup>1</sup>, er entstellt Vorwürfe seiner Gegner<sup>2</sup>, oder er erfindet Vorwürfe, um dann die von ihm selbst geprägte Formulierung wirkungsvoll zu widerlegen<sup>3</sup>. Besonders falsche Alternativen erlauben ihm, unbequeme Probleme auszuschalten oder keineswegs notwendige Konsequenzen als unvermeidlich hinzustellen<sup>4</sup>.

Gern täuscht Cicero die Widerlegung gegnerischer Argumente oder Einwände vor, indem er den jeweiligen Komplex gleichsam ‘zerredet’, etwa Unwissenheit oder Unklarheit vorgibt<sup>5</sup> und Fragen stellt<sup>6</sup> und vielleicht auch einige entrüstete

<sup>1</sup> Z.B. *Quinct.* 60 (vgl. W. OETLING, *op.cit.*, 66 und *supra* p. 153 n.2); oder W. STROH, *Taxis und Taktik*, 82-83 und 94 zu *Caecin.* 90-93 und 38; aus den 40 Kapiteln des Gesetzentwurfes des Rullus (*Leg.agr.* III 4) zitiert er nur, was er für seine Argumentation brauchen kann: er beginnt mit dem ersten Kapitel (II 16), lässt das zweite folgen (II 18), aber dann werden seine Bemerkungen vage und lassen nicht mehr deutlich werden, wo die einzelnen Bestimmungen stehen (z.B. II 47).

<sup>2</sup> *Mur.* 15; 68-69; unvollständig: *Flacc.* 35; 40; 44 (bei Zahlungen an Flaccus gibt er nicht deren Zweck an); irreführende Zusammenstellung von Anklagepunkten und Vorwürfen *Cluent.* 1-2; *Mur.* 11; *Cael.* 23; Formulierungen der Gegner entstellt: *Leg.agr.* II 67; 74 u.ö., angeblich unklar: II 35-36.

<sup>3</sup> Cicero erfindet Züge, die sein Mandant haben müsste, und zeigt, dass er sie nicht hat z.B. *S.Rosc.* 39 (auch 53); *Cael.* 44-49, oder erfindet Verbrechen und zeigt, dass sein Mandant sie nicht begangen hat (*Deiot.* 18), vgl. auch W. STROH, *op.cit.*, 93 A. 43.

<sup>4</sup> *Quinct.* 41; 73; 81; 94; *S.Rosc.* 88; 93; 129; 141-142; 150; *Caecin.* 47; 76; *Font.* 15; *Cluent.* 64 (vgl. 81; 102); 85; 129; 135; 169-170; *Mur.* 77; *Sull.* 10; 25; *Dom.* 2; 100; 125; *Cael.* 19; 32; 50; 52; (vgl. 53; 58; 61; 62); 55; *Balb.* 65; *Scaur.* 18-19; *Planc.* 6; 14-15; 91; 101; *Rab.Post.* 10; *Mil.* 30; 31; *Lig.* 29, vgl. auch F. ROHDE, *Cicero, quae de inventione praecepit ...*, 70-76 (zu den *complexiones*).

<sup>5</sup> Z.B. *S.Rosc.* 74; 76; *Font.* 11-12; *Cluent.* 138; *Sull.* 21; *Flacc.* 56-58; *Cael.* 51-55; 56-61; *Rab.Post.* 30, s. auch n. 6; gern täuscht Cicero Unwissenheit durch *nescio quis, credo, opinor* etc. vor.

<sup>6</sup> Fragen, bald Gruppen von kürzeren, bald einzelne längere, stiften schon in der *narratio* Verwirrung oder später in der *argumentatio* oder lenken diese in bestimmte Bahnen, schränken sie auf begrenzte Aspekte ein, verunsichern den Gegner oder wecken Emotionen: s. vor allem *Quinct.* 41-45; 48-49; 52; 56; 73-76; 81-84; *S.Rosc.* 54; 74; 76; 80; 96-98; 108; 113; 125; 130; *Caecin.* 24; 29-31; 33; 35-37; 39; 41; 43-45; 48-50; 51; 93-94; *Tull.* 24-25; 31; 38; 48; 54-56;

Ausrufe hinzufügt<sup>1</sup> oder mit allgemeinen Überlegungen oder Teilerörterungen beginnt, um dann nach einigen Sätzen den Eindruck zu erwecken, als ob das Problem erledigt, das Argument widerlegt sei, ohne tatsächlich den harten Kern der Sache auch nur berührt oder den entscheidenden Punkt beantwortet zu haben. Nicht selten vermittelt Cicero den Eindruck einer Widerlegung, indem er dem Gegner nicht auf gleicher Ebene begegnet, sondern Allgemeines durch Spezielles, Spezielles durch Allgemeines beantwortet<sup>2</sup>, von einer Person und ihren Motiven her argumentiert oder sich auf schiefe Vergleiche stützt<sup>3</sup>. Bisweilen

*Font.* 11; 27; 32-33; *Q.Rosc.* 5-9; 12; 16-19; 22; 25; 36-38; 41-42; 45; 51; 53-55; *Cluent.* 55; 60-62; 65; 80-81; 82-83; 87; 113; 129; 136-137; 147-148; 167; 169-173; 181-183; 186-187; *Rab.perd.* 11; 20; 27-29; *Mur.* 68-70; 73; 76-77; *Sull.* 26-27; 44-45; 53; 70; 72; 77; *Arch.* 10; 17-19; *Flacc.* 21-22; 32-33; 52; 60-65; 78-81; 83-84; 88-89; 92-93; (*Dom.* 34-35; 44; 50-53; 56-59; 72; 75-77; 80; 82; 83; 85; 112; 125; 127); *Sest.* 30; 32-33; 43; 47; 66; 78; 80-81; *Vatin.* 10-24; 26-27; 29-37; 40-41; (*Har.resp.* 33); *Cael.* 13; 50; 52-54; 56-58; 60-61; 65-66; 68; *Balb.* 33; 46; 50; 53-54; *Scaur.* 19; 23-25; *Planc.* 16; 18; 32-39; 44; 59-60; 70-71; 75; 78; 83; 85-86; 89; *Rab.Post.* 10-11; 12; 31; 37-39; *Mil.* 15; 35; 36; 43-46; 48-49; 53-54; 57; 59; 79; *Lig.* 9-11; 13; 18-19; 24; *Deiot.* 20-22; 25-26; 32-34; 37; die Verteilung der Fragen auf eine Rede und deren Gestaltung lassen jeweils unmittelbar wichtige Aspekte der Strategie des Redners erkennbar werden.

<sup>1</sup> Vgl nur *Quinct.* 79-80; *S.Rosc.* 77; *Q.Rosc.* 4; 24; 26; 28-29; *Cluent.* 48; *Sull.* 51; *Cael.* 51; *Balb.* 13; *Rab.Post.* 45; *Deiot.* 16-17; Ausrufe allein z.B. *S.Rosc.* 101; *Cael.* 63-64; *Balb.* 20.

<sup>2</sup> Zum Beweis für einen guten Gesamtcharakter genügen einzelne Handlungen (entsprechend negativ: p. 176 n. 1; eine allgemeine Seeräuberplage wird erwiesen durch einen Einzelfall: *Flacc.* 31) ebenso wie umgekehrt schlechte Einzelhandlungen unwahrscheinlich (oder wahrscheinlich) gemacht oder gar geleugnet werden können mit Hilfe eines positiven Gesamturteils oder dem Fehlen eines negativen, s. *supra* p. 156 n. 2, auch p. 155 n. 3 (oder umgekehrt), oder einzelne Massnahmen gerechtfertigt werden durch allgemeine Grundsätze (s. p. 166 n. 6), ähnlich einzelne Personen durch den Hinweis auf allgemeine Tendenzen der Zeit: *Cael.* 28-30; *Mur.* 68; 70. Auch die Gegner nutzen verbreitete Strömungen der Zeit, um Einzelne zu charakterisieren (vgl. etwa *S.Rosc.* 81; *Cael.* 25) oder einzelne Vorkommnisse, um eine Person insgesamt in Misskredit zu bringen, vgl. p. 158 n. 5.

<sup>3</sup> Vgl. *S.Rosc.* 40-41 (auch: 57; 61; 62; 72-73); 86-88; 92; *Tull.* 55-56; *Q.Rosc.* 17; 22; 26; *Cluent.* 20; 43; 64; 167; 169-171; (Motive der Gegner: 44; 83; 183); *Flacc.* 37; 41; *Cael.* 56; *Rab.Post.* 38; *Mil.* 32; *Deiot.* 20, s. auch F. ROHDE, *Cicero, quae de inventione praecepit ...*, 110-114; zu den Vergleichen s. p. 164 n. 1.

versucht Cicero auch mit dem Gegner zu handeln und ihm ein Zugeständnis zu machen, um ein ebensolches zu erreichen<sup>1</sup>. Auch echte Fehlschlüsse finden sich, doch werden sie in ein undurchsichtiges sprachliches Gewand gehüllt, so dass der Hörer ihre Schwäche nicht gleich durchschaut<sup>2</sup>.

An das Ende eines Schlusses stellt Cicero gern eine *conclusio*, die über das hinausgeht, was er bewiesen (oder widerlegt) hat, wie er auch in den überleitenden Abschnitten bisweilen den Eindruck zu vermitteln weiss, mehr bewiesen, widerlegt oder erledigt zu haben, als er tatsächlich geleistet hat<sup>3</sup>. Ehe wir damit zu Problemen des Aufbaus übergehen, können wir zusammenfassend festhalten, dass die *inventio* nicht von dem Bemühen bestimmt ist, die jeweilige Sache zu klären, d.h. weder die Vorgänge selbst, die die Grundlage eines Prozesses bilden, noch die Überlegungen, auf die ihre rechtliche Beurteilung sich gründen kann, sondern von dem Versuch, den Mandanten den Richtern gegenüber jedenfalls für den Augenblick<sup>4</sup> sympathisch und unschuldig (oder im Recht) erscheinen zu lassen, die Gegner, also meistens die Kläger, deren Hintermänner und

Vgl. z.B. *Cluent.* 146; *Sull.* 68; ferner *Quinct.* 68; *Flacc.* 37-38.

<sup>2</sup> S. nur *Quinct.* 37-41 (keine Schulden); 56-58 (kein *vadimonium*; nur Termin widerlegt); 60-62 (Alfenus immer bereit); *S.Rosc.* 76-82 (keine gedungenen Mörder); *Caecin.* 90-93 (s. dazu W. STROH, *Taxis und Taktik*, 82-83); *Tull.* 26-35 (*dolus malus* beim Täter); 38-46 (*iniuria* nicht bedeutsam); 47-56 (Fabius handelte widerrechtlich); *Q.Rosc.* 53-54; 55; 56 (s. dazu W. STROH, *op. cit.*, 129-130); *Cluent.* 64 (vgl. 9: Richter nicht von Cluentius bestochen); *Flacc.* 27-33; 55-59 (Flaccus kein Geld widerrechtlich behalten); *Cael.* 51-55 (kein Gold als Mörderlohn); 58-61 (kein Giftmordversuch); *Balb.* 20-26; 27-31 (s. M. FUHRMANN (ed.), Cicero, *Sämtliche Reden VI* (Zürich 1980), 98, zu 54 *ibid.*, 130 A. 57). Vgl. ferner durchgehend den Kommentar von J. Th. Freigius, I/III (Basel 1583).

<sup>3</sup> S. z.B. *Quinct.* 41; 47; 62; *S.Rosc.* 82; *Cluent.* 62; 64; *Cael.* 66 u.ö.

<sup>4</sup> Grundsätzlich ist zu bedenken, dass das, was Cicero in den Prozessreden sagt, eher im Augenblick wirken als für die Dauer gelten soll; in diesem Sinn ist auch die oft zitierte Bemerkung *Cluent.* 139 zu verstehen, ebenso etwa auch der Angriff auf den Zeugen Vatinius. Dagegen geben die politischen Reden, die als Flugschriften veröffentlicht worden sind deutlicher die Auffassungen des Autors wieder.

Freunde und oft genug auch die Opfer der Angeklagten, als unzuverlässig, bösartig und rachsüchtig, so dass ihre Anklage durch ihren Charakter oder ihre politischen Ambitionen bedingt, aber nicht sachlich fundiert erscheint. Für die juristische, politische und rhetorische Beurteilung ergibt sich damit, dass äusserste Vorsicht bei der Auswertung der Reden geboten ist, d.h. mit nicht zur Sache gehörigen ('überflüssigen') Abschnitten ebenso gerechnet werden muss wie mit bewussten Entstellungen rechtlicher und historischer Tatbestände.

## II

Wenngleich die Erfindung und Auswahl dessen, was zu behandeln ist, als besonders schwierig gilt<sup>1</sup>, ist die Anordnung nicht weniger wichtig. Zwar nehmen die Regeln für die *dispositio* etwa beim *Auctor ad Herennium* nur geringen Raum ein<sup>2</sup>; doch spiegelt sich darin nicht deren geringe Bedeutung, sondern die Schwierigkeit, theoretische Vorschriften für die Gliederung zu formulieren, und diese Schwierigkeit zeigt sich auch darin, dass man neben die *ab institutione artis* entwickelte Anordnung die mit Hilfe des *iudicium* des Redners *ad casum temporis accommodata* stellt (*Rhet. ad Her.* III 16 und 17).

Die klügste Erfindung und die geschickteste stilistische Gestaltung nützen nichts, wenn das einzelne Argument oder Ereignis nicht im rechten Augenblick vorgebracht wird, d.h. den Hörer nicht nach entsprechender Vorbereitung oder in der günstigsten Stimmung trifft. Entsprechend ist Flexibilität höchstes Gebot für den Aufbau, und es kann nicht überraschen, sondern beweist nur Ciceros Meisterschaft, wenn er nicht immer alle fünf Redeteile in der üblichen Reihung aufeinander folgen lässt<sup>3</sup>; eine *narratio* fehlt z.B. stets, wenn

<sup>1</sup> *Rhet. ad Her.* II 1; III 15.

<sup>2</sup> *Rhet. ad Her.* III 16-18; vgl. auch Cic. *De orat.* II 307-332; I 142-143; *Orat.* 50.

<sup>3</sup> Dies ist oft als Nichtbeachtung der rhetorischen Vorschriften missverstanden worden.

Ciceros Rede Teil einer von mehreren *patroni* vorgetragenen Verteidigung ist<sup>1</sup>.

Die Regel, die wirkungsvollsten Elemente an den Anfang oder an das Ende einer Rede oder auch eines Argumentationsabschnittes zu rücken<sup>2</sup>, befolgt (oder modifiziert) Cicero insfern, als er sich bemüht, zu Beginn — oft in Verbindung mit der Einleitung — entweder belastende Momente aus dem Weg zu räumen, ob er sich nun selbst rechtfertigt<sup>3</sup>, seinen Mandanten gegen allgemeine Vorwürfe, ein verbreitetes Vorurteil, konkrete *praeiudicia* oder die Anklage selbst verteidigt<sup>4</sup> oder Zeugenaussagen zu entkräften sucht<sup>5</sup>, oder allgemeine Erwägungen anzustellen, die ein leichteres Argumentieren erlauben als die harten Fakten<sup>6</sup>. In der *Rede für Balbus* stellt er Pompeius als den eigentlich Angegriffenen und Verantwortlichen hin und erinnert sogleich an dessen Verdienste, ehe er sich den

<sup>1</sup> Also in den *Reden für Murena, für Sulla, für Flaccus, für Sestius, für Caelius, für Balbus, für Scaurus, für Plancius* (zur Widerlegung einzelner Punkte finden sich auch dort *Teilnarrationes*); die jeweils besonders gearteten Verfahren gegen Rabirius Postumus und den König Deiotarus machen eine Erzählung überflüssig; auch die *Rede für Rabirius im Perduellionsverfahren* verzichtet auf eine *narratio*; s. ferner p. 174 n. 2.

<sup>2</sup> *Rhet. ad Her.* III 18; *Cic. De orat.* II 314; dieses Schema gilt auch für die Reihenfolge, in der die Zeugenaussagen erörtert werden, wie neben der *Rede für Flaccus Caecin.* 28 zeigt.

<sup>3</sup> *Mur.* 2-10; *Sull.* 3-10; 17-20; 21-29; *Dom.* 3-32; vgl. auch *Rab.perd.* 10-17, *Sest.* 36-52 und p. 157 nn. 2 und 4.

<sup>4</sup> Allgemeine Vorwürfe: *Font.* 6; *Rab.perd.* 7-9; *Mur.* 11-14 (15-42); *Sull.* 14-20; *Flacc.* 5-9; *Sest.* 6-14; *Cael.* 3-50; *Scaur.* init.-14; *Planc.* 5-11; *Rab.Post.* 6-7; *Deiot.* 8-14; 15-16; verbreitetes Vorurteil: *Client.* 1-8; *praeiudicia*: *Mil.* 7-22; Anklage: *Q.Rosc.* 1-13; *Arch.* 8-11; *Balb.* 18-22 (schon 6-8; 13-14); vgl. Aristoteles' Empfehlung *Rb.* III 14, 1415 a 28-29.

<sup>5</sup> *Rab.perd.* 7; *Flacc. Fr. Mediol.*; *Caecin.* 23-31 sucht Cicero einige Zeugenaussagen gleich für sich zu nutzen.

<sup>6</sup> *Caecin.* 32-40; 51-54, auch 41-48; 49-50; 65-79, so dass fast die ganze Rede das Wesentliche vermeidet; *Tull.* 8-12; *Rab.perd.* 10-17, vgl. schon 3-5; *Mur.* 13; *Flacc.* (6-) 9-12; 15-21; 21-22; *Sest.* 15-35; *Scaur.* 15-16; 18-20; 22; *Planc.* 12-16; *Rab.Post.* 8-19; für das Verständnis der *Rede für Ligarius* ist es wichtig, dass nach der *narratio* zuerst um Caesars Wohlwollen geworben wird (*Lig.* 6-9).

komplizierten Rechtsfragen widmet (8; 8-17). Zugleich sucht er früh die Emotionen der Richter, an die er meist schon im Prooemium appelliert, weiter zu schüren und vollends zu wecken, um sie für den eigenen Mandanten und gegen die andere Seite einzunehmen<sup>1</sup>.

Dem letzten Abschnitt der Reden verleiht Cicero gern dadurch eine nachhaltige Wirkung, dass er noch einmal scharfe Angriffe gegen den Gegner richtet oder besonders eindrucksvolle allgemeine Überlegungen vorträgt, die dann zum Epilog überleiten<sup>2</sup>. Die *Rede für Sestius* hat Cicero so angelegt, dass sie als Ganzes im Rahmen der Gesamtverteidigung gleichsam zum allgemeinen Schlussappell wird, der auf die Erwähnung der Anklage fast völlig verzichtend endgültig alle Vorurteile auszuräumen und durch allgemeine Argumente die Emotionen im Hinblick auf das Urteil zu wecken bemüht ist<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Bald wählt er die direkte Anrede (vgl. p. 157 n. 3), bald die entsprechend gestaltete Darstellung der Fakten (s. p. 174 n. 2), bald eine durch Fragen und Ausrufe an die Gefühle appellierende Argumentation (s. p. 168 n. 6), bald besonderen Aufgaben gewidmete Abschnitt: s. p. 172 nn. 4-6.

<sup>2</sup> Dies entspricht einer schon von Aristoteles gegebenen Empfehlung (*Rh.* III 14, 1415 b 29-30), s. S. ROSS, (124) 132-142 (Angriff auf Chrysogonus); *Font.* 21-33 (Angriff auf die Zeugen, verbunden mit einer Empfehlung des eigenen Mandanten); *Claent.* 175-194 (Angriff auf Sassia, s. p. 160 n. 5); *Mil.* 72-79; (80-) 84-91 (Angriffe auf Clodius); in der *Rede für Rabirius im Perduellionsprozess* ist die ganze Argumentation von scharfen Angriffen auf Labienus durchgezogen; dagegen verzichtet Cicero auf solche Attacken am Schluss, wo er gut bekannten Standesgenossen gegenübersteht (s. p. 156 n. 1), und betont stattdessen das öffentliche Interesse (*Mur.* 78-83; *Flacc.* 94-99, ausgeweitet: *Sest.* 96-143) oder die Vorzüge seines Mandanten: *Sull.* 69-87, vgl. auch die *Rede für Balbus*, wo sich die wichtigsten Bemerkungen über Balbus am Schluss finden (56-59), zusammen mit Hinweisen auf die politische Bedeutung des Falles (59-63) und die Rolle des Pompeius (59; 64) und Caesars (63-64); der Übergang zur *peroratio* ist fließend, vgl. auch *Lig.* 29-38; zu den Schlussabschnitten s. F. ROHDE, *Cicero, quae de inventione praecepit ...*, 131-144 und R. PREISWERK, *De inventione orationum Ciceronianarum*, 14-24.

<sup>3</sup> Anklage: (75-) 80-85; 90; zur Parallelie der Struktur einer Einzelrede und einer Redengruppe s. *De orat.* II 313; dass die Reden nicht immer aufeinander abgestimmt waren, lehrt *Brut.* 208-209.

Zwar packt Cicero in mehreren Reden die Entlastung von der Anklage schon früh an (s. p. 172 n. 4); doch häufiger versteckt er den zentralen Teil der Argumentation, die Widerlegung der eigentlichen Anklage, oder er verschiebt ihn bis zu einem Zeitpunkt, an dem der Hörer ermüdet oder mindestens (im Sinne Ciceros) hinreichend vorbereitet ist<sup>1</sup>. Oberstes Prinzip bleibt die Flexibilität. Überall beherrschend ist das Bemühen des Redners, die wirklich bedrohlichen Aspekte nicht in ihrem Wesen erkennbar werden zu lassen, die Gefühle der Hörer auf die Sicht des Redners einzustimmen und sie zu seiner Beurteilung der Sachverhalte hinzuführen.

Diesem doppelten Ziel der emotionalen und sachlichen Vorbereitung dienen neben den Prooemien und den angeführten vorgesetzten Abschnitten die jeweiligen Darstellungen ('*narrationes*')<sup>2</sup> und vor allem diejenigen Teile der Argumentation, die allgemeinen oder nicht zur Sache gehörigen Fragen gewidmet, der Behandlung der Kernprobleme vorausgehen<sup>3</sup>. Dabei weiss Cicero — wie oft auch schon in den *exordia* und *narrationes* — durch solche für die Sache unwesentlichen, voraufgeschickten Passagen die beteiligten Personen zu charakterisieren. Auch die Widerlegung selbst beginnt er gern mit Fragen nach den Motiven, dem *probabile e vita*, und erst wenn er solche und andere Wahrscheinlichkeitserwägungen (*probabile e causa*) oder allgemeine Überlegungen angestellt hat

<sup>1</sup> *Quinct.*: s. *supra* p. 153 nn. 2-3; *S.Rosc.* 73-82; *Caecin.* (90-)94-95 (s. W. STROH, *Taxis und Taktik*, 98); *Cluent.* 165-194; *Rab.perd.* 18-31; *Mur.* 57; 67-77; *Sest.*: s. p. 173 n. 3; *Cael.* (23-24); 51-69; *Planc.* 36-49; *Mil.* 53-60; *Deiot.* 17-22; auch *Dom.* 106-137, zu den *Reden für Tullius* und *Q. Roscius* s. W. STROH, *op. cit.*, 170 und 146. Auch in der *interrogatio in Vatinium* kommt Cicero erst am Schluss auf die Sache (40-42).

<sup>2</sup> *Quinct.* 11-35; *S.Rosc.* 15-29; *Caecin.* 10-23; *Tull.* 13-23; *Arch.* 4-7; *Mil.* 24-29; *Lig.* 2-5; *Cluent.* 10-81 sind *narratio* und *argumentatio* miteinander verschmolzen, ebenso in den folgenden Teilen der Rede wie auch in der zweiten Rede gegen *Verres* und in anderen, in denen bisweilen auch Erzählungen zu Teilproblemen eingefügt werden (s. p. 172 n. 1); zu den *narrationes* s. R. PREISWERK, *op. cit.*, 28-34 und D. BERGER, *Cicero als Erzähler* (Frankfurt 1978).

<sup>3</sup> S. p. 172 n. 6, auch nn. 4-5, ferner p. 164 n. 5 und p. 166 n. 6.

und die Hörer dadurch glaubt gewonnen zu haben, wendet er sich der zentralen Problematik zu<sup>1</sup>.

Neben den vielfältigen Arten der Vorbereitung sucht Cicero den Vorwürfen und vor allem den Anklagepunkten noch auf eine andere Weise ihre Kraft zu nehmen, nämlich indem er jeweils zusammengehörige Argumente und Tatbestände, die sich gegenseitig stützen, trennt. Auf diese Tatsache habe ich in meiner Analyse der *Rede für Caelius* hingewiesen, und W. Stroh hat sie in den Privatreden für *Caecina*, *Tullius* und *Roscius comoedus* beobachtet<sup>2</sup>. Leider wissen wir nicht, wie weit auch bei der Aufteilung der Verteidigung auf mehrere Redner Zusammengehöriges getrennt wurde. Immerhin zeigt Ciceros *Rede für Sulla*, dass Hortensius die erste catilinarische Verschwörung behandelte, Cicero die zweite, während die Gegner gewiss beide zusammen beurteilt wissen wollten (11-14)<sup>3</sup>.

Auch die oben beschriebene Technik, erst *praeiudicia* oder aus der Lebensführung des Angeklagten gewonnene Behauptungen zu widerlegen, entspringt demselben Bemühen, da die Argumente *e vita ante acta* vom Gegner natürlich unmittelbar zur Stützung der Anklage herangezogen werden, während Cicero sie bewusst getrennt von ihr und zugleich vorweg entlastend aus dem Wege räumt.

Wie Cicero im grossen Vorwürfe aus dem Kontext der Argumentation herauslöst, beraubt er auch Einzelheiten ihrer

<sup>1</sup> Zum *probabile e vita* s. p. 155 n. 3 und 156 nn. 1-2, zum Fragen nach den Motiven s. p. 169 n. 3, auch p. 168 n. 6, zum *probabile e causa* s. F. ROHDE, *op. cit.*, 58-64.

<sup>2</sup> C. J. CLASSEN, «Ciceros Rede für Caelius», in *Aufstieg und Niedergang der röm. Welt I 3* (Berlin 1973), 65-66; 72-73; W. STROH, *op. cit.*, 91-92; 100-102 (*Caecin.*); 136-137 (*Q. Rosc.*); 169 (*Tull.*); 178 (*Div. in Caec.*); 255-257 (*Cael.*); vgl. auch die jeweils getrennte Widerlegung der einzelnen *praeiudicia*, die gegen Cluentius sprechen sollen (*Client.* 88-134).

<sup>3</sup> Es ist natürlich weder auszuschliessen, dass mehrere Kläger denselben Anklagepunkt behandelten, noch dass mehrere Verteidiger über denselben Komplex sprachen; zur Abgrenzung von den Vorrednern s. z.B. *Mur.* 54; *Cael.* 23; *Balb.* 17, s. auch p. 173 n. 3.

Wirkung und versucht sie sinnlos zu machen, indem er sie aus ihrem Zusammenhang reisst, etwa wenn er unterstellt, Murena sei sein Aufenthalt in der Provinz Asia vorgeworfen (*Mur.* 11: *objecta est ... Asia* und noch einmal 12: *non Asiae nomen obiciendum Murenae fuit*), während es tatsächlich um Murenas Lebensführung dort geht, was Cicero jeweils nur sehr knapp andeutet, allerdings — die biographischen Gegebenheiten nutzend — mehrfach, um mehrfach Murenas militärische Leistungen dagegenzusetzen<sup>1</sup>; Catos Vorwurf ‘*saltator*’ handelt er gesondert ab (13), und auch dessen Vorwurf *bellum illud omne ... cum mulierculis esse gestum* (31) widerlegt er erst später, um erneut Murenas Tätigkeit als Legat Luculls loben zu können (34, vorher: 20). Darin zeigt sich, dass Cicero die Trennung von Zusammengehörigem oder die mehrfache Behandlung eines Gegenstandes nicht nur nutzt, um seine Gegner wirkungsvoll zu widerlegen, sondern auch das Gewicht seiner eigenen Argumente nachdrücklich zu verstärken. So spricht er in der *Rede de lege Manilia* mehrfach von Pompeius’ Erfolgen und nennt sie einmal als Belege für dessen *scientia rei militaris* (28), ein zweites Mal als Belege für dessen *virtus* (29-35, teilweise vorbereitet schon 10 und 13 und dann wieder genannt 45, 48 und vor allem 61-62)<sup>2</sup>. Dass er ähnlich einzelne Vorwürfe immer neu wiederholt, wird unten noch kurz angedeutet werden (s. pp. 178-179).

<sup>1</sup> 11: *voluptas et luxuria*; 12: *luxuria*; 20: *avaritia, luxuria*; ähnliche Vorwürfe gegen Flaccus weist Cicero auch nur zurück, indem er dessen militärische Leistungen betont (5).

<sup>2</sup> Vgl. auch die Äusserungen über Pompeius’ Milde (13 und wieder 36 und 67), über die günstige Gelegenheit seines Aufenthaltes im Osten (13 und 45), über die Gefährdung des Imperium (33-35 und 55), über die Ermordung der Römer durch Mithridates (7 und 11), s. ferner *S.Rosc.* 54 und 58; *Tull.* 7-12 und 38-43 (W. STROH, *op. cit.*, 166); in dieser Rede (*Tull.*) nutzt Cicero die Erörterung des Begriffes *dolo malo*, um immer wieder von den Untaten des Prozessgegners zu sprechen: 32-34; 40; 42; 53; 55; *Font.* 14 und 45-46 (Zeugen aus Massilia und Narbo).

Schliesslich weiss Cicero bestimmte Gesichtspunkte so zu trennen, dass ihre Inkonsistenz den Hörern nicht bewusst wird, etwa wenn er sich generell gegen Zeugen und Zeugenaussagen wendet und sich selbst auf Zeugen beruft und stützt<sup>1</sup>. Denn er wünscht sich ebensowenig, dass sein Publikum über die innere Logik eines Plaidoyers insgesamt nachdenkt wie über die Konsequenzen, die sich aus einzelnen Äusserungen ergeben würden, wenn man sie bis zu Ende denkt<sup>2</sup>.

Stärker noch als die Auswahl ist der Aufbau der Reden also nicht von einem Schema, sondern von einem Höchstmaß an Flexibilität geprägt. Sie zeigt sich auch darin, dass der Redner bald eine (angebliche) Gliederung einfügt, um die Vollständigkeit seiner Argumentation zu unterstreichen, bald bewusst auf eine *partitio* verzichtet, wenn es seinen Zwecken dienlich erscheint<sup>3</sup>. Denn oberstes Gesetz auch für den Aufbau ist der Erfolg.

### III

Aus der Fülle dessen, was zum Wortgebrauch und zur stilistischen Gestaltung der Reden Ciceros gesagt werden

<sup>1</sup> Cicero wendet sich generell gegen Zeugen (nicht nur die gallischen) *Font.* Fr. 6 (Schoell); 21-28, und beruft sich selbst auf Zeugen *Font.* 18; 45-46, und fordert weitere 11; 16; ähnlich beruft er sich auf eigene Zeugen *Cael.* 24; 54, zeigt Verachtung für die der Gegner 19; 20; 66; in dieser Rede tritt er auch als Garant für Caelius' sittliches Verhalten auf (9-10) und äussert selbst lange Anschauungen (28; 39-43). In der *Rede für Cluentius* stützt er sich auf *praetudicia* gegen Oppianicus (49-62), fordert dagegen von den Richtern Unvoreingenommenheit (6) und wertet die gegen Cluentius sprechenden *praetudicia* gering (88-137); einen plötzlichen Tod nimmt er dort als Zeichen eines Giftmordes (30-31), doch nicht, wo er Cluentius rechtfertigt (166-168; 174). Die widersprüchlichen Meinungen, die Cicero in verschiedenen Reden äussert, sind so zahlreich, dass sie hier nicht aufgeführt werden können.

<sup>2</sup> Vgl. dazu z.B. C. J. CLASSEN, in *ANRW* I 3, 81; *Cluent.* 54 behauptet Cicero, im Scamanderprozess sei dieser nur *verbo* Angeklagter gewesen, *re vera* Oppianicus; das hiesse, dass Cicero *re vera* Oppianicus verteidigt hätte.

<sup>3</sup> Vgl. *supra* p. 151 mit n. 5, ferner *RbM* 108 (1965), 126-127 mit A. 82 und 84; zur *Rede für Caecina* s. W. STROH, *op. cit.*, 93; 100.

könnte, seien nur wenige Erscheinungen herausgegriffen, zunächst die häufige Wiederholung einzelner Wörter als Mittel ständiger Beeinflussung der Hörer und vor allem als Element sowohl der Vorbereitung der Argumentation als auch ihrer Rekapitulation am Schluss.

Schon in seiner ersten Rede betont Cicero die Bedrohung seines Mandanten, indem er in immer neuer Wiederholung mit mancherlei Variation unterstellt, Naevius trachte nach dessen Vermögen, Ruf, Existenz oder sogar Leben (*fortunae, fama et fortunae, caput, vita, sanguis*), während er daneben Macht, Einfluss und Redekunst seiner Gegner hervorhebt, *opes, gratia, eloquentia*, oder wie er später mit bezeichnender Erweiterung auch formuliert, *vis et gratia, gratia et potentia* und *gratia, vis et potentia*, zu denen er *iniqitas* und *iniuria* gesellt, durch die die Wahrheit und Billigkeit (d.h. die eigene Sache) gefährdet werden.

Die häufige Verwendung von *ius* und *aequitas* (auch *aequus*) in der *Rede für Caecina* lehrt unmittelbar, auf welchem Wege Cicero den Ansprüchen seines Mandanten zum Erfolg zu verhelfen bemüht ist, ebenso die mehrfach wiederkehrende Bezeichnung des Gegners als *stultus* und *improbus*, des gegnerischen Anwaltes als *callidus*<sup>1</sup>; in der *Rede für Cluentius* sucht Cicero die Richter durch besonders betonte Verwendung der Bezeichnung *mater* für die Unmutter Sassia zu beeindrucken. Die Plaidoyer in politischen Prozessen lassen politische Schlagwörter in den Vordergrund treten, in der *Verteidigung des C. Rabirius gegen die Perduellionsklage* etwa *popularis* und *libertas* und zur Charakterisierung des Anklägers T. Labienus, der auf das alte Verfahren zurückgreift, *cruelis*, in den *Reden für Murena, für Sulla, für Flaccus* und *für Sestius res publica, civitas, salus, senatus, boni*, daneben *metus* und *terror*, zur Bezeichnung der Gegner *scelus, audacia* und *vis*. Zugleich fällt die Vielfalt der Schimpfwörter

<sup>1</sup> Die Häufigkeit von *vis* ist durch die Formulierung des Ediktes bestimmt, auf die sich Aebutius stützt.

auf, mit deren Hilfe Cicero Clodius in den Augen der Hörer herabzusetzen bemüht ist. Ähnlich sucht er Clodius selbst nach dessen Tode in der *Rede für Milo* in ein ungünstiges Licht zu rücken durch die häufige Wiederholung von *scelus*, *audacia*, *vis* und *furor* und zugleich für den Zusammenstoss mit Milo verantwortlich zu machen durch Bezeichnungen wie *insidiator* und *latro*, während er für Milo ein Eintreten für den Staat und das öffentliche Interesse und das Allgemeinwohl in Anspruch nimmt (*salus*; *res publica*, *boni*, *merita*). Auch die Reden vor Caesar haben politischen Charakter; doch zeigen die Schlagwörter, die hier immer neu begegnen, in welcher Weise Cicero sich der politischen Entwicklung anpasst: in der *Rede für Ligarius* begegnen *misericordia*, *venia*, *ignoscere*, *clementia* und im Hinblick auf den Angeklagten *erratum* und *error*, in der *Rede für den König Deiotarus* noch häufiger *clementia*, während die Anklage als *crimen fictum*, einer der Ankläger als *servus* und *fugitivus*, der Angeklagte betont als *rex* herausgestellt wird.

Noch stärker als die Prozessreden sind natürlich die politischen Reden von politischen Schlagwörtern geprägt. Doch fällt daneben in der *Rede de lege Manilia* die Verwendung von *unus* auf, die, die Widerlegung der gegnerischen Argumente vorbereitend, Pompeius frühzeitig als einzige möglichen Kandidaten empfehlen soll, der den Königen im Osten — auch auf *rex*, *regius*, *regnum* und *regnare* liegt der Ton — entgegenzutreten in der Lage ist<sup>1</sup>. Polemische Reden wie die gegen *Catilina* heben die Verantwortung des Konsuls für den Staat (*salus*, *res publica*, *boni*) und die eigenen Verdienste und Vorsichtsmassregeln hervor (*diligentia*, *praesidia*, *vigilare*, auch *conservare*) ebenso wie die Gefahren, die von den Gegnern drohen (*pernicies*, *incendia*, *flamma*, *mors*, *interitus*), und deren Verwerflichkeit (*scelus*, *audacia*, *furor*, *pestis*). Dankreden wie die nach der Rückkehr Ciceros aus dem Exil unterstreichen neben der Sorge für das Allgemeinwohl

<sup>1</sup> *Unus*: 5; 13; 27; 28; 29; 31; 33; 35; 44; 46 als Vorbereitung der Widerlegungen 52-56 und 59-63, dann 67-68.

(*res publica, salus*) vor allem die eigenen Verdienste und deren Anerkennung durch das römische Volk (*merita, beneficia, dignitas, auctoritas*).

Aufschlussreicher für Ciceros Methode sind fast die Prozessreden, in denen das politische Element zurücktritt: In der *Verteidigung des Archias* stellt er *artes, artium studia, disciplina, ingenium* und *litterae* besonders heraus, in der *Verteidigung des Plancius* vor allem dessen *dignitas* und *virtus*, in der *Verteidigung des C. Rabirius Postumus* die Probleme dessen, der sich mit einem König (*rex*) und dessen *libido* einlässt, dazu ganz frei-mütig die *temeritas* und *stultitia* des Mandanten.

So spiegeln die Wörter, mit denen Cicero eine Rede durchzieht, nicht nur die jeweilige Ausrichtung seiner Verteidigung (bzw. seines Angriffs). Sie lassen auch leicht erkennbar werden, wie Ciceros Vorgehen nicht nur auf der Auswahl und Anordnung der Argumente beruht, sondern auch auf der Sprache. Sie wird zum grundlegenden Element der rhetorischen Strategie, die sich unabhängig von den Sachproblemen auf Wörter mit hohem emotionalen Gehalt stützt und diese in psychologisch überlegter und wirksamer Form verwendet, d.h. gern frühzeitig, aber nicht immer gleich betont, einführt und dann häufig wieder verwendet und ihnen damit den Charakter des Selbstverständlichen, Natürlichen, Angemessenen gibt, um das subjektive, wertende, polemische Element nicht spürbar werden zu lassen.

Über die stilistischen Mittel, die Cicero in seinen Reden einsetzt, liesse sich ein Buch schreiben<sup>1</sup>. Besonders auffällig ist ihr Einsatz in den einleitenden und abschliessenden Partien. Hier können nur noch ein paar Bemerkungen folgen, die zeigen,

<sup>1</sup> S. zuletzt M. von ALBRECHT, in *RE* Suppl.-Bd. XIII (München 1973), 1237-1347, bes. 1241-1252; 1289-1293; 1300-1314 (Lit.); wichtig: L. LAURAND, *Études sur le style des discours de Cicéron* (Paris 1936-1938); einige weitere Literatur zitiert bei J. B. HOFMANN/A. SZANTYR, *Lateinische Syntax und Stilistik* (München 1965), LVIII-LIX.

wie Cicero sie für seine Darstellungen der Tatbestände und seine Argumentationen nutzt.

Wo Cicero in einer Schilderung an einen heiklen Punkt gelangt, bedient er sich verschiedener Auswege. Wie schon oben angedeutet (s. S. 167), bricht er eine Erzählung gern ab, indem er erstaunte oder entsetzte Ausrufe einfügt oder Fragen stellt, und wenn die Hörer dann nicht mehr ganz sicher sind, ob ihnen die Fakten alle vorgelegt worden sind, erklärt er die Darlegung für abgeschlossen<sup>1</sup>. In der *Rede für Milo* beschreibt Cicero die Streitigkeiten zwischen Clodius' und Milos Anhängern, erst den Angriff der Clodianer, dann die Reaktion der Milonianer. « Von den Sklaven Milos, die ihrem Herrn treu ergeben und kampfbereit waren », so sagt er, « wurde ein Teil getötet, ein Teil tat, da er sah, dass am Wagen gekämpft wurde, da er gehindert wurde, seinem Herrn zu Hilfe zu eilen, da er von Clodius selbst hörte, dass Milo getötet sei, und er dies auch selbst tatsächlich glaubte — ich will nämlich offen reden, nicht um die Anklage zu widerlegen, sondern wie es geschehen ist — ein Teil tat ohne Befehl, Wissen oder auch nur Anwesenheit seines Herrn das, was jeder sich von seinen Sklaven in einer solchen Lage gewünscht hätte » (29). Mit dieser Formulierung lässt Cicero den Tod des Clodius unerwähnt und die Rolle Milos weitgehend unklar, und doch fährt er fort: *Haec sicuti exposui ita gesta sunt, iudices*, um dann gleichsam das Resultat des vorher vage mit *facere* umschriebenen Vorgehens der Sklaven Milos zusammenzufassen: *insidiator superatus est, vi victa vis (!) vel potius oppressa virtute audacia est* (30).

Mit Ausrufen und Fragen beginnt Cicero auch, wo er sich mit einem misslichen Argument auseinanderzusetzen hat. Ausrufe ermöglichen es ihm, einen Vorwurf oder einen Einwand der gegnerischen Seite von vornherein ungünstig zu bewerten,

<sup>1</sup> *Cluent.* 47-48, dann 49; *Cael.* 61-66; vgl. auch *Lig.* 2-5; sehr kurze Darstellungen des eigentlich Wesentlichen: *S.Rosc.* 18 (19-29: Vorgänge *post rem*); *Tull.* 21 (14-20: Vorgänge *ante rem*); *Arch.* 6-7 (4-6: *ante rem*).

Fragen ihn zu ‘zerreden’, zu mildern, einzuengen, zu verändern oder von ihm abzulenken<sup>1</sup>. So lässt die stilistische Gestaltung oft unmittelbar spürbar werden, ob sich der Redner dem Gegner überlegen fühlt oder ob er dessen sichere Position nur mit dem Einsatz verstärkter Emotionen glaubt zum Wanken bringen zu können.

Um dieses Ziel zu erreichen, weiss Cicero auch andere Möglichkeiten der Sprache zu nutzen. Belastende Formulierungen des Gegners werden von ihm bewusst vermieden oder abgewandelt<sup>2</sup> und in der Regel nur dann aufgenommen, wenn ein Vorwurf oder ein Anklagepunkt überzeugend widerlegt erscheint oder der Gegenseite angelastet werden soll<sup>3</sup>. Denn Wortwahl und Stil dienen nicht nur der Verteidigung (durch Verharmlosung und Abschwächung), sondern auch dem Angriff, der Intensivierung oder der Dramatisierung einer Aussage, die den Gegner herabsetzen oder treffen oder die von ihm drohende Gefahr hervorheben soll z.B. — um nur einige Erscheinungen herauszugreifen — durch singuläre Wörter, durch geistreiche oder klangvolle Wortspiele<sup>4</sup>, durch ironische Bezeichnungen<sup>5</sup>, durch bildliche Wendungen<sup>6</sup>, durch Dichter-

<sup>1</sup> S. *supra* p. 168 nn. 5-6; p. 169 n. 1.

<sup>2</sup> Vgl. *supra* p. 167 n. 1.

<sup>3</sup> S. C. J. CLASSEN, in *ANRW* I 3, 71-72 (*Cael.* 10; 15), *ibid.*, 82 auch zum Gegenvorwurf, vgl. ferner *S. Rosc.*: *occidisse Roscum patrem* (37) dem Gegner vorgeworfen: 32 u. ö., entsprechend *Claent.* Giftmord (165; 166; 169): 30; 31; 40; *Sest.* Gewalt (75 Z. 30; 77 Z. 24; 80 Z. 16; 24): 76 Z. 6; 13; 78 Z. 14; 22-24; 92 Z. 19; *Vatin.* Tyrann: 23; *Mil. insidiae* (28; 47; 49; 52, vgl. auch 23; 31): 6; 27; 30; 32; 60; 88, vgl. 37.

<sup>4</sup> Vgl. A. HAACKE, *De Ciceronis in orationibus facetiis*, Schulpr. Burg 1886, 3-16; H. HOLST, *Die Wortspiele in Ciceros Reden*, Symbolae Osloenses, Fasc. Supplet. 1 (Oslo 1925) (Ambiguum und Paronomasie; vieles bleibt dabei unberücksichtigt).

<sup>5</sup> Vgl. dazu nur A. HAURY, *L'ironie et l'humour chez Cicéron* (Leiden 1955), dessen Beispiele sich leicht vermehren lassen.

<sup>6</sup> Das Thema verdiente eine neue Untersuchung, da die alten Arbeiten nicht ausreichen: J. STRAUB, *De tropis et figuris, quae inveniuntur in orationibus Demosthenis et Ciceronis* (Diss. phil. Würzburg 1883); M. WIEGANDT, *De metaphorarum usu quodam Ciceronianico* (Diss. phil. Rostock 1910).

zitate<sup>1</sup>, durch Sprichwörter und Sentenzen<sup>2</sup>, überhaupt durch einzelne Wörter oder wirkungsvoll gestaltete Sätze, die besonders eindringlich an die Gefühle der Hörer appellieren<sup>3</sup>.

Auch der plötzliche Wechsel des Tones bei der Schilderung eines Vorganges oder innerhalb einer Argumentation wird seine Wirkung auf die Hörer ebensowenig verfehlt haben<sup>4</sup> wie die insinuierende Beschreibung, für die ein schönes Beispiel schon in der ersten Rede begegnet. Nach einem weitgehend nüchtern gehaltenen Bericht über C. Quinctius und Naevius heisst es (§ 14): *moritur in Gallia Quinctius, cum adesset Naevius, et moritur repentina*. Mag der Zusatz *cum adesset Naevius* noch als Zeichen des Bemühens um vollständige Information erscheinen; die korrigierende Wiederholung *et moritur repentina* soll fraglos einen Verdacht gegen Naevius wecken, ohne dass der Redner ihn ausspricht<sup>5</sup>.

Will man Ciceros Kunst der Überredung erkennen und verstehen, würdigen oder entlarven, darf man sich nicht damit begnügen, die einzelnen Phänomene zu registrieren; man muss ihre Funktion zu ermitteln suchen, indem man die ihnen jeweils zugrundeliegende Absicht, ihre wechselseitige Bedingtheit und ihr Zusammenspiel erfasst — etwa wie mit Mitteln der *elocutio*

<sup>1</sup> Eine Liste gibt M. RADIN, in *CJ* 6 (1910/11), 211-213, vgl. auch 209-211; ich vermute, dass z.B. auch *Quinct.* 10 (*multis iniuriis iactatam atque agitatam aequitatem in hoc tandem loco consistere*) auf einen Vers anspielt, vgl. Verg. *Aen.* I 628-629.

<sup>2</sup> M. SWOBODA, *De proverbiis a Cicerone adhibitis* (Toruń 1963), beschränkt sich auf die Sprichwörter und lässt Sätze wie *mors honesta saepe vitam quoque turpem exornat, vita turpis ne morti quidem honestae locum relinquit* (*Quinct.* 49) unberücksichtigt, vgl. auch *Quinct.* 12 (wie Aeschin. *Or.* III (*Ctes.*) 78).

<sup>3</sup> J.C. DAVIES betont, dass ‘phrasal abundantia’ vor allem der verstärkten Beeinflussung der Hörer dient, und zwar durch Verdeutlichung der Sachaussage ebenso wie durch Verstärkung des Appells an die Gefühle (in *CQ* 60 (1968), 142-149, s. auch 303-314).

<sup>4</sup> S. auch S. 181 mit Anm. 1.

<sup>5</sup> Zu anderen plötzlichen Todesfällen s. p. 177 n. 1 und *Cluent.* 27; 40 (vgl. 22); *Scaur.* Fr. h (auch l = Mart. Cap. V 441); *Cael.* 58; insinuierende Bemerkungen oder Schilderungen: *S.Rosc.* 18; *Dom.* 36; 83; 92 (vgl. *Sest.* 116; *Har.resp.* 9; *Cael.* 32; 36 u. ö.); 139; *Cael.* 59-60.

eine Schilderung so gestaltet wird, dass eine wesentliche Handlung unerwähnt bleibt (*inventio*), damit sie später auch in der Argumentation übergangen werden kann (*dispositio*), oder wie ein Vorgang durch eine entsprechende sprachliche Einkleidung so entstellt wird, dass der Redner später seine Argumente auf ‘seine’ Fassung aufbauen kann, oder wie mit Hilfe von Sprache und Stil eine Person oder ein Ereignis eingeführt wird, das nicht zur Sache gehört, aber dem Redner die Möglichkeit gibt, Emotionen zu wecken. Das alles kann nur am Beispiel einer einzelnen Rede aufgezeigt werden.

Welches sind die Absichten und Ziele, die Cicero mit seiner Redekunst verfolgt? Er will den Hörer jeweils zu der Sicht und Beurteilung der zur Verhandlung oder Beratung stehenden Vorgänge und Personen führen, die er selbst sich wünscht, indem er einen von ihm bestimmten Ausschnitt aus dem Gesamtgeschehen vorführt, bestehende Vorurteile abbaut und neue weckt und sich eher an die Gefühle als an das Denkvermögen seines Publikums wendet. Um dies zu erreichen, bemüht sich der Redner, eine für den Zeitpunkt, die Hörer und den Gegenstand passende Auswahl von Tatsachen, Personen und Argumenten in wohl überlegter Anordnung und wirkungsvollem Ton vorzulegen und damit seine ganze Kunst in allen Aspekten der Beeinflussung des Publikums zu widmen.

## DISCUSSION

*M. Calboli*: Io mi compiaccio col collega Classen per la sua precisa e lucida presentazione. Vorrei porgli solo due domande.

Sono d'accordo con lui nel pensare che Cicerone nelle sue orazioni abbia cercato 'den Erfolg' in rapporto alla situazione e al pubblico, anche non impiegando le regole della retorica. Ciò egli fa pure in un discorso come la *Pro Milone*, come Lei ha ben messo in luce. Ma la mia domanda è: perchè in un discorso come la *Miloniana*, non concepito per vincere la causa, Cicerone impiegava ancora questi mezzi volti ad ottenere l'"Erfolg", anche a scapito di una buona costruzione retorica del discorso? Non è l'"Erfolg" da mettere in rapporto anche con altri elementi come l'avversione per la retorica da manuale?

La seconda questione è questa, e vorrei una risposta da Lei che è uno specialista della *quadriga virtutum*. Nella *Maniliana* Lei ha detto che c'è una certa ripetizione: prima si tratta della *virtus*, poi (29 sgg.) delle quattro *virtutes imperatoriae*. Vorrei sapere: in quale rapporto stanno per Lei queste quattro virtù imperatorie, la *scientia rei militaris*, la *virtus*, la *uctoritas* e la *felicitas* con le quattro virtù cardinali che costituiscono il *rectum* della *pars honesta* del genere deliberativo? Sappiamo poi che nella guerra mitridatica quello che mancò a Lucullo fu proprio la *fortuna*, basta vedere la chiara ricostruzione di quelle vicende nello splendido libro di D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor I-II* (Princeton 1950), e quanto accenna lo stesso Cicerone, *Mur.* 25. Non pensa Lei che la condizione contingente di dover dare valore alla sfortuna di Lucullo abbia portato Cicerone a sviluppare la *felicitas* come *virtus imperatoria* di *Pompeo*?

*M. Classen*: Cicero hat alle Reden als vorbildartige Beispiele dafür veröffentlicht, wie man in einer bestimmten Situation zum Erfolg kommen kann, und ihnen eine entsprechende Form gegeben

(abgesehen von den jeweiligen programmatischen politischen Aussagen). Auch die veröffentlichte Fassung der *Miloniana* ist in dieser Absicht geschrieben, d.h. auch hier geht es Cicero um ein « *vincere la causa* » und nicht darum, eine Rede nach dem einfachsten Schema der Theorie zu verfassen; denn die wichtigste Forderung der Theorie ist es, eine Rede dem einzelnen Fall anzupassen und nicht einem starren Schema.

Zur zweiten Frage darf ich bemerken, dass ich von der mehrfachen Nennung der Erfolge des Pompeius durch Cicero gesprochen habe, einmal als Belege für die *scientia militaris* (28), einmal als Belege für die *virtus* (29-31), die von ihm beide mit *uctoritas* und *felicitas* zu einer *quadriga virtutum imperatoriarum* verbunden werden. Cicero kennt die Kardinaltugenden der griechischen Philosophie (Platons und der Stoiker), wie sie in die rhetorischen Handbücher eingangen sind; das zeigt die *Zweite Rede gegen Catilina* (25). In der *Rede für Pompeius* beweist Cicero seine Flexibilität, indem er eine ungewöhnliche Vierergruppe zusammenstellt, deren einzelne Elemente nicht ohne Vorbild sind und deren einen Teil, *virtus*, er in stoischer Manier weiter unterteilt. Denn auch hier geht es ihm nicht darum, einzelnen Regeln zu folgen, sondern die Sache wirksam zu gestalten, und für den Erfolg eines Feldherren war nach allgemeiner Meinung gerade auch der Schutz der Götter wesentlich (das lehren auch die Münzen). Natürlich mag das Schicksal Lucullus dazu beigetragen haben, dass Cicero hier die *felicitas* herausstellt.

*M. Strob* : Die *Miloniana*, wie Cicero sie veröffentlicht hat, dürfte einfach diejenige Rede sein, die er ursprünglich halten wollte und an der er durch die von Quintilian bezeugten Sprechchöre der Clodianer gehindert wurde. Wenn er in § 3 von den Soldaten des Pompeius sagt: *defensioni meae ... silentium pollicentur*, so stellt er damit (fiktiv) eine Redesituation her, die es (faktisch) nicht gegeben hat. Weitere Retouchen anzunehmen, ist nicht nötig. (Genauso lassen sich ja die fünf Bücher der *Actio secunda in C. Verrem* als die Rede auffassen, die Cicero gehalten hätte, wenn Verres nicht vorzeitig ins Exil gegangen wäre.)

*M. Classen*: Wir wissen nicht, wie die Rede aussehen sollte, die Cicero für Milo halten wollte. Wir wissen nur, dass er die Form der Verteidigung, die er der veröffentlichten Fassung gegeben hat, nach dem ungünstigen Ausgang des Prozesses für die beste hielt, und wir wissen auch, dass er mit den Mitteln der Verteidigung, die er tatsächlich eingesetzt hat, angesichts der Soldaten des Pompeius und des Geschreis der Clodianer, gescheitert ist. Es wäre vielleicht einmal nützlich, zusammenzustellen, unter welchen Umständen Cicero Prozesse verloren hat (dass Cicero je eine Rede von der Länge der *Actio secunda in C. Verrem* halten wollte, scheint mir unwahrscheinlich; die Veröffentlichung dieser Rede in dieser Form ist durch mehrere Faktoren bedingt: die Wünsche der Klienten, die Absicht Ciceros, Männer wie Verres zu warnen, der Wunsch Ciceros, das von ihm gesammelte Material der Öffentlichkeit vorzuführen und seinen Erfolg auszukosten).

*M. Michel*: M. Classen a étudié de façon précise et convaincante la *conlocatio locorum* et la *dispositio*. Quand on examine la structure d'ensemble des exposés, on voit que l'orateur s'est trouvé confronté avec le problème de sa propre vérité. Pour le résoudre, il lui a fallu tenir compte de sa situation politique, qui impliquait à la fois le souci de la persuasion — il fallait vaincre! — et de l'information — l'idéologie était en cause. Dans le *Pro Milone*, par exemple, Cicéron écrit un discours fictif. Mais il a souvent procédé ainsi (cf. les *Verrines*), et, de toute manière, la publication des textes est souvent tardive. Il faut les interpréter en fonction de la situation politique existant au moment de leur publication. Le *Pro Milone*, par exemple, s'adresse à Pompée et l'avertit du danger de guerre civile. Au demeurant, dans le discours, Cicéron défend à la fois sa vraie pensée — le crime patriotique est parfois nécessaire — et le point de vue qui lui paraît nécessaire à la convenance politique — Milon n'a pas voulu tuer Clodius. Le deuxième point de vue relève de la *dissimulatio*, du mensonge. Brutus ou Sallustius (peut-être Salluste?) recommandaient de l'écartier. Mais Cicéron l'a maintenu par prudence politique, en vertu du principe: « n'avouez jamais ». Il cherche ainsi à combiner

la rigueur et l'habileté. Sans doute cette démarche est-elle fréquente chez lui. Pensez-vous, M. Classen, qu'on puisse à ce propos constater une évolution chez Cicéron orateur ?

*M. Classen*: Ebenso wie Cicero seine gehaltenen Reden der einzelnen Situation anpasste, hat er gewiss auch bei der Gestaltung und Formulierung der fiktiven Reden oder der für die Veröffentlichung bestimmten Fassungen die dann später jeweils gegebenen politischen Umstände berücksichtigt. Eine Entwicklung zeigt sich in den Reden in dieser Hinsicht nur insofern, als er sich in der ersten Rede unselbstständig an die Regeln der Theorie anschliesst, aber, von der Rede *Pro Sex. Roscio Amerino* an, ganz dem Prinzip der Flexibilität huldigt.

*M. Rüegg*: Lässt sich überhaupt die moderne Unterscheidung von geschriebenem und gesprochenem Wort auf die Antike anwenden, in der ja bis zu Ambrosius und Augustin alles Geschriebene laut gelesen wurde? Nur so kann ich es mir erklären, dass Cicero mit der schriftlichen Veröffentlichung seiner Reden nicht Kritiker gefunden hat, die ebenso scharfsinnig wie Herr Classen seine 'Tricks' und 'Täuschungsmanöver' analysierten. Denn das gesprochene oder laut vorgelesene Wort wirkt punktuell, allenfalls im linearen zeitlichen Ablauf des Sprechens, während das bloss visuelle Lesen einen gleichsam flächenmässigen, jedenfalls weitere Zusammenhänge erfassenden Überblick erlaubt.

*M. Classen*: Man wird davon auszugehen haben, dass auch die 'Leser' der veröffentlichten Reden Ciceros laut gelesen haben; zugleich ist nicht zu übersehen, dass Cicero schon früh Kritiker gefunden hat, die ihm mancherlei Inkonsistenzen und Unredlichkeiten vorgeworfen haben (vgl. die Rede des Fufius Calenus bei Cassius Dio). Im Übrigen hat er getan, was alle taten, wohl nur mit grösserem Erfolg; seine Strategie zu verbergen, hatte er keinen Anlass.

*M. Winterbottom*: M. Classen perhaps implies (above, p. 166) that *Arch.* 12-30 is irrelevant digression. I take it that here Cicero is trying to remove the prejudice felt by the jury, and perhaps exploited by the prosecution, against a Greek and an erotic poet.

*M. Classen*: I do not mean to imply that any passage, digression or not, is irrelevant for the process of persuasion; the function of §§ 12-30 in the *Pro Archia* may well have been to recommend a poet, whom the prosecution may have attacked in the manner in which Cicero himself speaks of Philodemus in his speech *In L. Pisonem* 70-72.

*M. Stroh*: Neben den der Ablenkung dienenden Digressionen, die Herr Classen beschrieben hat, gibt es vielleicht noch einen anderen Typ. In *Pro Archia* hat Cicero dank dem in Aussicht stehenden Zeugnis des M. Lucullus, den die Richter schwerlich desavouieren können, so gut wie gewonnenes Spiel; und so kann er es sich leisten, mit Hilfe des berühmten Exkurses die Pflege seines eigenen Images in einer über das Ziel des Prozesses hinausgehenden Weise zu betreiben: Offenbar will sich der als Catilinarierschlächter umstrittene Exconsul einmal als humaner *homme de lettres* auch gerade vor einer politischen Öffentlichkeit präsentieren. Analoges könnte für den politischen Programm-Exkurs der *Sestiana* gelten. Es gibt viele Indizien dafür, dass dieser Prozess Cicero eine nur leichte Aufgabe stellte.

*M. Classen*: Auch im Falle des Archias wissen wir keineswegs sicher, ob die Prozesslage wirklich so günstig war, wie Cicero sie erscheinen lässt. Die §§ 12-30 der veröffentlichten Rede (vorbereitet in § 3) sollen, wie schon gesagt, gewiss auch dazu beitragen, den Angeklagten zu empfehlen; in ihrer Ausführlichkeit sind sie ungewöhnlich, und wenn sie auch geeignet sind, die Richter abzulenken, weiss man nicht, wie weit die Richter an diesen Gedanken Ciceros wirklich interessiert waren. Jedenfalls findet sich hier *in nuce*, was

Cicero später in *De oratore* ausführlich erörtert, eine Art Programm, das in den programmatischen politischen Äusserungen eine Parallelie hat, wie sie in der *Rede für Sestius* zu begegnen sind, dessen Prozess allerdings m.E. nicht als Scheingefecht anzusehen ist. Dass Cicero mit den ausführlichen Darlegungen über die *studia humanitatis* seinen eigenen Ruf verbessern will, ist mir, trotz der Wiederholung des Wortes *humanitas*, nicht wahrscheinlich.

*M. Ludwig*: Wie weit enthalten die rhetorischen Schriften Ciceros Hinweise oder Erklärungen zu von Herrn Classen aufgezeigten manipulatorischen Tricks des Redners Cicero, bzw. wie ist es zu erklären, wenn Cicero auf diesen Aspekt seiner rednerischen Praxis nicht oder nicht ausführlich eingeht?

*M. Classen*: Einige der beschriebenen Formen der Manipulation werden von den Theoretikern der Rhetorik (auch Cicero) unmittelbar genannt und empfohlen, z.B. die Betonung der Personen, ihrer Charaktere und Lebensweise; andere sind in der Theorie wenigstens *in nuce* angelegt, etwa wenn die *narratio* als *rerum gestarum aut ut gestarum expositio* definiert wird (*Cic. Inv. I 27*), andere fehlen ganz, wie etwa die Verwendung von Leitwörtern — und das ist überraschend.

*M. Leeman*: Wie lässt sich das Bild des Redners Cicero, wie es im Vortrag von Herrn Classen erscheint — er ist fast *vir improbus dicendi peritus* —, mit dem Bild des philosophischen Redners des Vorredners Michel in Verbindung bringen? In der bisherigen Diskussion ist zwar einiges gesagt worden zu den weiteren 'höheren' Absichten des Redners, bei dem gewissermassen das Ziel die Mittel heiligt; aber es bleibt doch eine beträchtliche Zahl von Restfällen, besonders in privatrechtlichen Prozessen, worin dies nicht der Fall ist. Warum hat Cicero auch diese Reden publiziert? Nur um zu zeigen, mit welchen Tricks man dem Richter Sand in die Augen streuen kann? Wer und was ist Cicero eigentlich?

*M. Classen*: Hier wird eine grundsätzliche Frage gestellt, eine schwierige Problematik aufgeworfen. Cicero hat den Maßstäben seiner Zeit entsprechend alle Fälle zur Verteidigung übernommen, die erfolgversprechend waren, zunächst um bekannt zu werden, dann um seine Klientel zu erweitern, und er hat seine Reden veröffentlicht, um seine Kunst zu demonstrieren und anderen zum Vorbild werden zu lassen. Es war eine Kunst, die jeder erlernen konnte, die auch Cicero immer neu unter Beweis stellen musste und die er nur gegen andere anwendete, die sie ebenso lernen und anwenden konnten.

Cicero ist ein Advokat und Politiker, der seine rhetorische Kunst einsetzt, um seinen Mandanten vor Gericht und sich selbst in der Politik zum Erfolg zu verhelfen; das ist mit dem Ideal Ciceros vom *orator perfectus* ohne Schwierigkeit vereinbar.

*M. Michel*: Cicéron a parlé des problèmes posés par la dissimulation oratoire; mais il l'a fait en son langage. Il s'agit pour lui d'amplification ou d'atténuation plutôt que de mensonge. Lors de la soutenance de sa thèse sur les discours prononcés pour les *optimates*, j'ai demandé à M. Achard, professeur à Lyon, s'il avait trouvé des mensonges caractérisés. Il m'a confirmé que Cicéron pratique plutôt la déformation. L'orateur n'en a aucune honte; il se flatte, au contraire, à propos du *Pro Cluentio*, d'avoir jeté l'obscurité dans l'esprit des juges. Il explique que l'on ne doit jamais parler des points faibles de sa cause. Quant à la théorie de la fin et des moyens, elle se trouve exposée dans le *De officiis* (et déjà dans le *De re publica*). La *dissimulatio* est évoquée à propos du 'vice caché' dans les ventes. On constate que, dans de tels conflits entre l'utile et l'honnête, les philosophes (même stoïciens) restent divisés. Certes, Cicéron, à la fin de sa vie, opte pour le refus de la dissimulation. Mais il traite la question *in utramque partem*. Lorsqu'il parle des devoirs de l'avocat, il n'insiste pas spécialement (comme l'aurait fait Platon) sur la vérité de l'exposé. Il se borne à dire que l'avocat ne doit pas défendre les méchants. Cicéron a donc connu les problèmes que posait la dissimulation en éloquence. Ils ont dû, comme tout usage de la violence,

lui apparaître souvent graves ou même tragiques. Il n'a pas renoncé à la morale mais il a, comme toujours, cherché à lier dans *l'orator bonus* la cohérence intérieure et l'efficacité extérieure.

*M. Strob* : Das Lügen an sich wirft für den antiken Redner, wenn ich recht sehe, kein moralisches Problem auf. Der Anwalt ist ja nicht wie etwa sein moderner deutscher Kollege auch ein Organ der Rechtspflege, sondern er hat nur das *officium*, alles für seinen Mandanten zu tun. Sogar Platon hat übrigens die Rhetorik nie verurteilt, weil sie lügt, sondern weil sie schlecht (unpädagogisch usw.) lügt.

*M. Classen* : Ihre Bemerkungen sind sehr berechtigt und wichtig, vor allem der Hinweis von Herrn Michel auf *De officiis*, wo Cicero im Anschluss an Panaitios sagt (II 51): *nec tamen ut hoc fugiendum est, item est habendum religioni nocentem aliquando, modo ne nefarium impiumque defendere*. Unter Hinweis auf meine Bemerkungen in *Latomus* 37 (1978), 597-619 (bes. 617) und *RbM* 122 (1979), 278-302, möchte ich darauf hier nicht weiter eingehen.

## V

A. D. LEEMAN

THE TECHNIQUE OF PERSUASION  
IN CICERO'S PRO MURENA1. *Introduction : the status of the published text*

In June 60 B.C. Cicero wrote a letter to Atticus (*Att.* II 1), then on his way back from Greece, where he had been staying since the end of 62. In this letter he promised to send, at Atticus' request, the corpus (*σῶμα*) of his *orationes consulares* (II 1, 3). He had published them *adulescentulorum studiis excitatus*, and poses as a Demosthenes, who in his *Philippics* had turned from the *genus iudiciale* to the *genus deliberativum*—*ut σεμνότερος τις et πολιτικώτερος videretur*. Cicero lists ten consular orations (and two 'apospasmata'), ending with the four *Catilinarians*, but he does not mention the *Pro Murena* (Nov. 63 B.C.), apparently because it was not a political speech in the technical sense. On the other hand, he does mention the *Pro Rabirio*, apparently because he did not consider it as a judicial speech in the technical sense—the defendant having been accused by the tribunes before the *populus*<sup>1</sup>. The only other speech from 63 B.C. omitted in the corpus is the *Pro Pisone*, a judicial speech like the *Pro Murena*.

<sup>1</sup> For the procedure see now Th. M. MITCHELL, *Cicero. The Ascending Years* (New Haven/London 1979), 205 ff. (with lit.).

This leaves us with the problem of the date of publication of the *Pro Murena*. Apparently the consular orations had been published shortly before June 60: otherwise Atticus would have requested them before. It is possible that the *Pro Murena* had been published earlier, in 62 or 61 B.C., though it seems equally possible that Cicero published it after his political speeches. E. Rosenberg, in 1902<sup>1</sup>, opted for 62 and found reflections of a changed political situation, especially an estrangement between Cicero and Cato, in alleged alterations made in the published text. Similar arguments, now in favour of publication in 61-60 B.C., were put forward by A. Boulanger in 1940<sup>2</sup>; he connected an example of Stoic rigidity in *Mur.* 62 (*petunt aliquid publicani*, etc.) with the conflict between Cicero and Cato concerning the letting of taxes to the *publicani* in Asia Minor (*Att.* I 18, 7; II 1, 11).

Both theories are based on the double assumption that Cicero made alterations in his published text and that those alterations reflected the political situation at the time of publication. Though it cannot be denied that Cicero did not feel bound to his delivered text and was not inhibited from publishing texts he had not delivered at all (*In Verrem actio II*) or improved up on his delivered speeches (*Pro Milone*; *Catil.* IV), I emphasize that later alterations for political reasons are a different matter, unless they concerned vital questions like the defence of his treatment of the Catilinarians. In the case of the *Pro Murena* this argument does not work. And on the other hand we happen to know for certain that in Nov. 63 Cicero did make fun of Cato sharply enough to prompt the latter's reaction *ridiculum consulem habemus*; we shall return to this later.

Scholars have often wondered about a seeming discrepancy between the serious situation of Nov. 63, reflected in the very

<sup>1</sup> E. ROSENBERG, *Studien zur Rede Ciceros für Murena*, Programm Hirschberg 1902, 1-17.

<sup>2</sup> A. BOULANGER, "La publication du Pro Murena", in *REA* 42 (1940), 382-7.

solemn and urgent appeals of Cicero in various parts of the speech, especially towards the end, and the light tone of his jokes at the expense of the jurisconsultus Sulpicius and the Stoic Cato. This discrepancy was used by Jules Humbert in support of his famous theory of the 'plaidoyers écrits' and the 'plaidoiries réelles'<sup>1</sup>. In the case of the *Pro Murena*, Humbert argues that the published speech amalgamated two different 'tours de paroles', one delivered at the beginning, when Cicero was still in high spirits after Catiline's departure (on the evening of 8th Nov.) and in its optimistic spirit akin to the *2nd Catilinarian*, the other delivered in the last stage of the trial, under the influence of new and alarming developments in Etruria and in Rome, where Catiline had left his *equis Trojanus* (*Mur.* 78). In accordance with his theory, Humbert suggested that Cicero felt entitled to publish a composite speech, in which traces of the atmosphere at the beginning of the process are found in the jocular extravagances directed against Sulpicius and Cato, whereas the sobering influence of recent news is supposed to be reflected e.g. in the epilogue<sup>2</sup>. Paradoxically, what is supposed unacceptable in a speech as delivered, is at the same time supposed possible in a published speech. I will not go into Humbert's theory in general, as in my opinion Wilfried Stroh has disposed of it in a very efficient and persuasive manner<sup>3</sup>. Stroh did not, it is true, take account of the *Pro Murena*. In this instance, apart from the paradox just mentioned, it may be observed that Cicero gives indirect proof of the documentary character of the published speech by indicating a lacuna by the *titulus* of § 57 DE POSTUMI CRIMINIBUS, DE SERVI ADULESCENTIS, which Pliny, *Epist.* I 20, 7 proves to be authentic. If here he deviates from the text as delivered, Cicero implies that elsewhere he basically does not.

<sup>1</sup> J. HUMBERT, *Les plaidoyers écrits et les plaidoiries réelles de Cicéron* (Paris 1925).

<sup>2</sup> J. HUMBERT, *op. cit.*, 119-42.

<sup>3</sup> W. STROH, *Taxis und Taktik. Die advokatische Dispositionskunst in Ciceros Gerichtsreden* (Stuttgart 1975), 31-54.

In my opinion, the apparent discrepancies in mood within the speech should be accounted for in quite a different way—by taking account of Cicero's versatile persuasive technique. In preparing his case, Cicero must have felt confronted by a formidable difficulty, namely the conflict between his own view of the political situation and the view held by his two opponents Cato and Sulpicius, men of the highest authority in the state, and no doubt in the court. Whereas Cicero himself considered the offences committed by Murena against the laws on *ambitus* negligible in comparison with the political consequences of a condemnation—only one consul on Jan. 1st 62 B.C.—, his opponents, especially Cato, saw in Murena's scandalous behaviour a threat to the moral foundations of the state; on the other hand, they, perhaps rightly, considered Catiline's political and military chances to be practically non-existent (cf. 79 *Quaeris a me, ecquid ego Catilinam metuam*). I emphasize from the very beginning that Cicero's only reason for defending Murena against his friend Sulpicius, whom he had supported throughout his campaign, can have been his fear of Catiline—an understandable reason, if one considers the strain and the suspense under which Cicero had lived during the last few months. As a matter of tactics, Cicero felt obliged to put full emphasis on the seriousness of the Catilianarian threat, while on the other hand his only way to deal with his very dangerous and authoritative opponents was to undermine their authority in the present case. He could not undermine their personal authority without the risk of offending two allies who had been and would continue to be dispensable. Thus he was compelled to undermine the authority of their professions and convictions. Accordingly, he praises the personalities of Sulpicius and Cato abundantly in his speech; but he points out that Sulpicius' profession, his *ars*, is too futile and formal in view of the present need for a person of a sweeping energy and in possession of the *ars militaris*; Cato's *ars*, Stoic philosophy, on the other hand, is shown to be too pedantic, too highminded and too unrealistic for his position in the

case to be taken quite seriously. As we all know, the best weapons against authority were and are satire and wit, which bring the public to a state of irrational feeling and upset its accepted system of values. Cicero knew the rhetorical impact of humour better than anyone and he was to devote many pages of his *De oratore* to this subject, usually neglected by the rhetoricians. Thus the discrepancy between seriousness in the 'Catilinarian' parts of the speech and humour in the parts directed against Cato and Sulpicius reflects something basic to the case itself. What risks Cicero ran is shown by the way in which Cato struck back...

Oratory is not an expressive art, reflecting moods and feelings of the speaker, but an art of persuasion. Of course, it could be objected that, however true this may be of a speech as delivered, a published speech could also be intended as an 'epideictic' performance, or as an historical document, or as a political pamphlet. What exactly was the status of a published speech? And specifically, what was and is the status of the *Pro Murena* as a published speech?

Let us return to Cicero's letter about his *orationes consulares*, where he adduces three reasons for their publication—the demands of the *studiosa iuventus*, the delight Atticus took in his speeches, and the example of Demosthenes, who wanted to appear as a serious politician in his *Philippics*. Cicero wished his consular orations to appear in the same light as the *Philippics*—as political performances and memorable historical documents. In Rome, the Elder Cato had set an example of the practice of publication by incorporating a number of his politically important speeches in his *Origines*. In the case of the *Pro Murena*, however, the political importance of the speech was slight. Politically speaking the case was only a transient and minor disturbance—partly, it is true, because of Cicero's successful defence<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> In Mitchell's book (see p. 193 n. 1), in which Cicero's consulate occupies some

Atticus' delight in Cicero's speeches (*te etiam delectant*), the second reason adduced, seems to emphasize the literary, 'epideictic' aspect of a published speech. A thing of beauty is a joy (*delectatio*) forever. To what extent does the *Pro Murena* give that pleasure (*dulce*)—together with usefulness (*utile*)—to the reader, and to what extent does it transcend the momentary situation of the trial of November 63? In classical rhetoric *persuadere* was achieved by the threefold manipulation of *docere*, *delectare* and *movere*, and each of the three can be said to have, in a way, an independent, 'literary' aspect. Cicero prided himself on the 'philosophical', general content of his speeches, in which he endeavoured to generalize each hypothesis into a thesis<sup>1</sup>. In the case of the *Pro Murena*, we happen to know from Quintilian (II 4, 24), that it even provided the theme for a school-exercise (*thesis*) *iuris periti an militaris viri laus maior*. At the same time, the *Pro Murena* provides, e.g. in the prologue, an undeniable stylistic pleasure to the reader—even the modern reader; and the pathos of his emotional appeal towards the end still moves us by the sincerity of its patriotism. Though literary qualities might in themselves have constituted a sufficient reason for its publication, especially with regard to the elder generation of his readers like Atticus, we should, I think, rather pay attention to the third argument, that of the *adulescentulorum studia*, in Cicero's letter. I agree with Wilfried Stroh<sup>2</sup> that pedagogical reasons and the setting up of *exempla artis oratoriae* were Cicero's primary motivation for publishing his speeches, especially his judicial speeches. Even oral delivery could have this function: in 79 B.C., Cicero assisted at the daily *contiones* of Sulpicius, though he detested his politics; and in *Brutus* 126 he advises the study of the speeches of C. Gracchus for no other than

65 pages, the *Murena*-case is only mentioned in one note (p. 236 n. 125)—less than it deserves, but illustrative of its limited political significance.

<sup>1</sup> See *De orat.* III 120; *Orat.* 45-46; *Nat. deor.* I 6.

<sup>2</sup> W. STROH, *op. cit.*, 52-4.

didactic reasons. At the same time, I agree with Stroh, that this purpose is a strong argument for the documentary character of a published speech, which is intended to show learners, how the act of persuasion is to be performed in a specific situation. In the next generation, a man like Asconius Pedianus helped later readers to re-enact these specific situations.

For these reasons I feel entitled here to ascertain, with the help of the published text, by what means the process of persuasion, persuasive manipulation, is performed in the *Pro Murena* as delivered in specific circumstances for a specific audience. As for method, I shall follow the steps of scholars like Neumeister<sup>1</sup>, Classen, and Stroh in so far as my analysis will transcend the purely rhetorical point of view, which is in itself too formal and sterile, and consider the speech as a document of progressive manipulation. For however much Cicero wanted to minimize the persuasive aspect of the art of speaking, even substituting *bene dicere*—a literary quality—for *persuadere* throughout his idealistic *De oratore*<sup>2</sup>, the fact remains that the only aim of an orator in a given case was to win over his audience, and a main reason for publication was to enable his young readers to study his means in achieving it.

Quintilian discusses the relations between an original, oral speech and a published speech in XII 10, 49 ff. First he states that certain orators consider the special demands of the reader as different from those of the listener; in other words, they do indeed consider the published speech as a literary work. Quintilian, however, gives his personal opinion as follows: *michi unum atque idem videtur bene dicere ac bene scribere, neque aliud esse oratio scripta quam monumentum actionis habitae* (51). In my opinion, this holds good for Cicero as well, in spite of exceptional cases

<sup>1</sup> Chr. NEUMEISTER, *Grundsätze der forensischen Rhetorik gezeigt an Gerichtsreden Ciceros* (München 1964).

<sup>2</sup> See A. D. LEEMAN/H. PINKSTER, M. Tullius Cicero. *De oratore libri III. Kommentar*, Band I (I, 1-165) (Heidelberg 1981), 134 f.

like the *Pro Milone*<sup>1</sup>. In the following, I shall treat the *Pro Murena* as we have it as a *monumentum actionis habitae*, though we must of course reckon with the possibility of minor alterations, as did Quintilian (XII 10, 55).

First, a few words to recall the circumstances and chronology of the trial. It appears from § 78 that Catiline had left Rome; this he did in the night of 7/8 November, leaving his associates behind. In the middle of the month, it had become clear that he was not going into exile at Massilia, but to Etruria and Manlius' troops. Catiline and Manlius were declared *hostes publici*. Cicero's colleague left for Etruria, Cicero stayed in Rome (§ 84). So much for the *terminus post quem* of the speech. By the time Cicero delivered his oration, the Allobroges and the Catilinarians in Rome had not yet been arrested; so the *terminus ante quem* for the trial is 2/3 December. Sulpicius, who together with Cato had been preparing the case for a long time (§ 43), could bring their accusation only after Catiline's departure, when everything seemed safe; but when the trial began—at least a few days later—the situation was already beginning to darken. There cannot have been much more time for the trial than the two last weeks of November, and it took place under conditions which were favourable to the defence from the start.

## 2. *The Prologue (1-10) : its ethos and aims*

The exordium of the *Pro Murena* is of an unusual character, not only because of its length, but also because of its contents. After two paragraphs of a religious—or rather pseudo-religious—character, there follows a kind of *oratio pro se*, an elaborate argument in defence of Cicero's appearance for Murena against Cato and Sulpicius (3-6 and 7-10). As we shall see, this reflects the unusual, and indeed risky, situation, in which Cicero found

<sup>1</sup> Cf. Asconius *in Milonianam* with Dio Cass. XL 54; and Cic. *Att.* I 13, 5; XIII 20, 2.

himself, and which forced him to enlarge and transform the traditional topic of *benevolum parare a nostra persona*<sup>1</sup>.

The first two paragraphs of the prologue already serve this purpose in a highly unusual way. The normal periodic style of the prologue here assumes a character which recalls the style of traditional Roman prayers (*carmina*) with their rhythmic succession of *cola* and clusters of synonyms (the best example is ch. 141 of Cato's *De agricultura*). Cicero here presents a kind of amplification of his own *sollemne carmen precationis* pronounced on the day of the elections, when Murena was appointed consul. It appears from Livy XXXIX 15, 1, that such a *carmen* was usually pronounced by magistrates before they addressed the *populus Romanus*. The first page of the *Pro Murena* is in fact our main source for the formula of this prayer<sup>2</sup>, which can be reconstructed with the help of the last colon of the first half of the first period (*ut ea res etc.*); but the spirit and rhythm of this prayer spreads over all three periods of this page. However, Cicero carefully avoids praying in the proper sense: he does not address the *di immortales*, but only tells the *induces* that he prays. It is a pseudo-prayer, which nevertheless transfers the solemn atmosphere of the *comitia* to the court and provides Cicero the counsel for the defence with something of the aura of Cicero the consul presiding at the *comitia*. From the start he presents the case of Murena in a political light. As we shall see, he needed this device because of the legal weakness of the case itself.

<sup>1</sup> In the *Pro Sulla* (62 B. C.), Cicero's self-defence for appearing as a counsel for the alleged Catilinarian Sulla occupies an even larger part (3-35, one third) of the speech; here too the *lenitas*-theme (*Mur.* 6) plays an important part.

<sup>2</sup> See Th. MOMMSEN, *Römisches Staatsrecht* III 1 (Leipzig 1887), 369 ff.; G. APPEL, *De Romanorum precationibus*, Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten 7, 2 (Giessen 1909). There is only one Ciceronian speech with a comparable beginning — the *Post reditum ad Quirites*. According to Servius *Aen.* XI 301 it was customary for the *maiores* to begin every speech with a prayer to the gods (cf. Plin. *Paneg.* 1) and he goes on to say that all speeches of Cato and Gracchus began in this way. In my opinion this must refer to political, not to judicial speeches.

It cannot be a mere coincidence that among Demosthenes' speeches there is also one that begins in this way. I of course refer to the *De corona* (*Or. XVIII*) Ι πρῶτον μὲν, δὸνδρες Ἀθηναῖοι, τοῖς θεοῖς εὐχομαι πᾶσι καὶ πάσαις, ὅσην εὔνοιαν ἔχων ἐγὼ διατελῶ τῇ τε πόλει καὶ πᾶσιν ὑμῖν, τοσαύτην ὑπάρξαι μοι παρ' ὑμῶν εἰς τουτονὶ τὸν ἀγῶνα, κτλ. Here, too, the actual situation is that of a trial in a legally weak case, magnified and elevated to the political level with the help of a solemn (pseudo-) invocation of the gods. It seems probable that the example of Demosthenes suggested to Cicero the idea of re-enacting his own prayer at the *comitia* with the same purpose.

As I pointed out, the religious bias spreads over the whole of the first page. This passage consists of three long periods very similar in structure and formulation<sup>1</sup>. The progress in thought can be described as follows: first Cicero states that he now addresses the same prayer to the gods (*idem precor*) as he had pronounced at Murena's election; then he states that his prayer at the *comitia* had even then implied (*idem ego sum precatus*) Murena's present situation; finally he concludes (*quae cum ita sint*) that the fate of Murena is now in the hands of the jury, whose duty it is to execute the divine will as shown at the *comitia*. The trick is performed by pure verbal magic. He would have spoiled it by addressing the gods themselves in a real prayer. Cato would not have hesitated to protest loudly against such sacrilege.

The appearance in court of men like Cato and Sulpicius against Murena was Cicero's most serious handicap. He had to deal with this handicap first; but he could not do so right away. First the religious atmosphere had to evaporate a little.

<sup>1</sup> The characteristic rhythm of a roman *carmen* is incorporated within the oratorical rhythm of three carefully balanced periods, each consisting of two parallel halves, the second half beginning with *idem*. There is also a lavish use of *clausulae*. A. WEISCHE, *Ciceros Nachahmung der attischen Redner* (Heidelberg 1972), 72 refers to Nic. Caussinus, *De eloquentia saeva et humana* (Lugduni 1643) for an elaborate comparison with Demosthenes' prologue.

This he effects by a transition, the last sentence of § 2, whose rhythm carries on that of the preceding periods, while at the same time the tone sobers down. Then he passes on to the objections *extra causam* to his defending Murena.

Surprisingly, he first answers Cato, and only then the main prosecutor, Sulpicius. However, Cato's objections were of a political character and could be refuted best immediately after the 'prayer'. Moreover, Cato, in spite of his youth (35 years old), appears throughout as the more formidable opponent, and he also dominates the end of the *argumentatio*, before the politically orientated epilogue. As the *tribunus plebis* designate, he occupied a key-position, comparable to that of Drusus in 91 B.C. (cf. *De orat.* I 24).

Cato had formulated three objections to Cicero's defence: the fact that he was consul, the fact that he himself had proposed the bill against *ambitus*, and thirdly the discrepancy between the moral severity of his general behaviour as a consul and his present leniency towards Murena. The first objection surprises a little, because it was not unusual for a consul to appear in court<sup>1</sup>. Cicero's self-defence is again partly based on verbal magic: *a quo tandem, M. Cato, est aequius (!) consulem defendi quam a consule?* In an unusually elaborate and impressive simile, which was to be cited by an admiring Quintilian (V 11, 23), he suggests that it was the duty of the outgoing consul to pave the way for the incoming consul. Here again Cicero takes a political instead of a legal point of view, and announces that later he will show *quantum salutis communis intersit duos consules in republica Kalendis Ianuariis esse* (4). This he will do only at the end of the *argumentatio* (79).

Cato's second objection is refuted with the help of rigorous logic: if Murena were guilty of *ambitus*, Cicero would not have the right to defend him, even if somebody else had proposed the bill; as Murena is not guilty, why should not Cicero defend

<sup>1</sup> Cicero himself had already defended Rabirius and Piso; as a praetor in 66 B. C. he had defended Fundanius, Cluentius and Cornelius.

him, even though he had proposed the bill? Here Cicero gives away his general line of defence—rhetorically speaking the *status causae* he will adopt. We shall return to the question of *status* later, when Cato's objection will be mentioned again in connection with it (§ 67). The *lex Tullia de ambitu* will play a different role in § 46, where Cicero blames Sulpicius for demanding a stricter renewal of the *lex Calpurnia*: thereby Sulpicius has shown his lack of confidence as a candidate; Cicero only proposed his *lex* to humour him.

Cato's third objection is of a more general character and enables Cicero to emphasize that his general attitude of leniency was only temporarily suppressed by the need for severity against Catiline. This also paves the way for Cicero's attack on Cato's Stoic rigidness as opposed to the *humanitas* Cicero himself advocates.

Thus all three preliminary refutations of Cato's objections are preparatory to the *refutatio* proper and closely connected with the general line of defence.

General principles of moral behaviour also dominate Cicero's defence against Sulpicius, who had complained that Cicero, his supporter during the campaign, was now taking a stand against his friend. We know indeed from the *Laelius*, how important *fides* and *constantia* were in friendship. Cicero's argument shows how eager he is not to offend Sulpicius, whose friendship he apparently valued highly. Above all, the jury should not be under the impression that Cicero was an unprincipled weather-cock, as his enemies loved to depict him; this would greatly impair his prestige as a counsel for Murena—rhetorically speaking, his ethos in the case. Again he alleges higher principles of human conduct, as he will treat them later in his *De officiis*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Off.* II 49–51; Cicero very often mentions the moral obligation to defend in court, cf. *Div. in Caec.* 4–5; *Cluent.* 157; *Phil.* VII 7; *Inv.* I 5; *De orat.* I 169; 202; *Tusc.* I 1; see also W. KROLL, ad *Orat.* 141; W. STEIDLE, "Einflüsse römischen Lebens und Denkens auf Ciceros Schrift *De or.*", in *MH* 9 (1952), 28; W. NEUHAUSER, *Patronus und orator* (Innsbruck 1958), 12.

Defence in court is a high moral obligation, and we should even undertake it for strangers accused by our friends (§ 8). In the present case Murena, too, is his friend—indeed a friend in need; it would be shameful not to defend him. But he will do so in a spirit of the utmost friendship, and even brotherhood, towards Sulpicius.

It cannot be denied that Cicero sounds convincing, both on the political level in his refutation of Cato, and on the personal level in his refutation of Sulpicius. By these unorthodox additions to his prologue, he must have strengthened the *benevolentia* of the jury toward his own person. It was indeed very worthwhile to go out of his way to achieve this, especially because the case itself presented formidable difficulties. Moreover, the other counsels for the defence, the *consulares* Hortensius and Crassus, who spoke before Cicero (48), cannot have dealt with these particular points<sup>1</sup>.

On the other hand, the *narratio*, which does not occur in Cicero's speech, had probably been handled by Hortensius—if a self-contained *narratio* was desirable at all in a case like this; after all, what story is there to be told in an *ambitus*-case, the campaigning and the elections having been a public affair<sup>2</sup>.

### 3. *Confutatio* (11-83); A : *reprehensio vitae* (11-14); B : *contentio dignitatis* (14-53)

At § 11, Cicero—in a *partitio* admired by Quintilian (IV 5,12)—divides his *confutatio* into three parts, based on three aspects of the accusation: *reprehensio vitae*, *contentio dignitatis* and *crimina*

<sup>1</sup> A curious problem is raised by Quintilian *Inst. IV 1, 75* where Cicero's excuse to Sulpicius is described as a prologue-like part of the *probatio*. Does Q. take 7-10 as a sub-prologue within the *argumentatio*? Why does he not mention the excuse to Cato, 3-6, which cannot be detached from that to Sulpicius? Was Q. bewildered by the great difference in mood between 1-2 and 3-10?

<sup>2</sup> Quint. IV 2, 9-10; 14-15 discusses narration in an *ambitus*-case, deemed unnecessary by rhetoricians like Celsius. His own idea appears from 15 *an reus ambitus*

*ambitus*. It is natural to assume that Sulpicius, the prosecutor proper, had spoken first and Cato, the trump-card of the prosecution (58 *firmamentum ac robur totius accusationis*), last, with the minor figures of C. Postumus and Servius Sulpicius junior speaking in between<sup>1</sup>. It appears from Cicero's *refutatio* that Cato had dealt with the moral aspects, especially with the *reprehensio vitae* and with certain aspects of the *crimina ambitus* and their reflection upon public morals (54), whereas Sulpicius had taken charge of the *contentio dignitatis*, another general aspect of the case. The prosecution had left the technical side of the *crimina ambitus* to Postumus and the younger Sulpicius. Thus we may conclude that Cicero in his *confutatio* rearranged the case in his own way, first answering Cato's *reprehensio vitae*, then Sulpicius' *contentio dignitatis*, finally the *crimina* of the minor counsels and, to end up with Cato's major points concerning *ambitus*. In this way he created an extremely varied and lively, yet logical, speech with numerous apostrophes and great variety in tone and spirit—*non partem aliquam causae, sed de tota re* (48).

From the first part, *reprehensio vitae*, it appears that Cato had concentrated on Murena's behaviour in Asia in the Mithridatic war of 83-81 B.C. under his father's command and that he had made light of the young man's military energy. Apparently, he had foreseen that Cicero would enlarge upon the need for the defendant's military capacities and energy in his consultate. The defence (11-14) is mock-serious, probably mimicking,

*male narrabit quos parentes habuit, quem ad modum ipse vixerit, quibus meritis fretus ad petitionem descendenter?* In the *Pro Murena* however such topics are treated in the *argumentatio* (*vita ante acta, contentio dignitatis*).

<sup>1</sup> A plausible reconstruction of the trial was given by A. W. ZUMPT, *Der Criminalprocess der römischen Republik* (Leipzig 1871), 222-3. If there were two *actiones*—which is very doubtful and only attested for a *quaestio de repetundis*—1-3 constituted the *actio prima*. The sequence probably was the following: 1) Sulpicius; 2) Hortensius; 3) witnesses; 4) Postumus; 5) Sulpicius *adulescens*; 6) Crassus; 7) witnesses (?); 8) Cato; 9) Cicero. Our main sources are *Mur.* 48 and 54.

See also R. W. HUSBAND, "The Prosecution of Murena", in *CJ* 12 (1916), 102-18; D. M. AYERS, "Cato's speech against Murena", in *CJ* 49 (1953-54), 245-53.

in the pseudo-logical argument of § 13 (syllogism), Cato's way of reasoning. He counters in a similar way Cato's satire on the clownish behaviour of Murena (*saltatorem appellat L. Murenam Cato*). He ends this part with an ironical word of thanks to the prosecution for their implicit confession that Murena was an honourable man (14).

There is a sudden change of tone in the next part, devoted to *contentio dignitatis* (15-53), which occupies a surprisingly large part—almost half of the surviving part of the *confutatio*. A comparison with the other Ciceronian speech in an *ambitus*-case, the *Pro Plancio*, shows that comparison of the *dignitas*, i.e. the chances and claims of the parties when candidates, was an important feature for the prosecution in such cases. It constituted a strong reason for suspicion of foul play if the candidate with the best claims was nevertheless defeated in the elections. Such arguments, based on suspicion rather than proof, were easier for a skilful counsel to manipulate than the *crimina ambitus* themselves, and Cicero exploits that. It is easy to overlook his tricks.

In my opinion, his major trick is performed in the first paragraphs (15-17). Apparently, Sulpicius, in the course of his *contentio*, had stated that the Roman electorate was strongly impressed by patricians as candidates. Nevertheless, he, a *patricius* himself, had been defeated. The truth of this statement is confirmed by the considerable number of patricians in the *fasti consulares* of the first century B.C. Cicero, however, takes this as if Sulpicius had prided himself on his patrician descent, which Cicero interprets as anachronistic class-consciousness: « must we have a new *secessio plebis*? Did not we have one four centuries ago? » No doubt the great majority of the *iudices* were of plebeian descent and Cicero adroitly plays upon their feelings. But worse is to follow. « Murena, too, has illustrious, though plebeian, ancestors, and his praetorian father all but rose to the consulate, leaving it to his son to make the final step. By the way, what have your ancestors been doing? Your family is descended from the ranks of nobility, to which it was entitled,

since according to the old history-books a Sulpicius seems to have been a *tribunus militum consulari potestate* in the 5th century. Your father, however, was only of equestrian rank, like mine. Therefore I consider you, like myself and Murena, as *homo novus*. It is your personal *virtus industriaque* which constitute your claims to the consulate. Shame on you to despise *homines novi*! I thought I had at least overcome that kind of prejudice by my own consulship, to win which I had to defeat two patricians, Catiline and Galba.» Thus Sulpicius, a patrician descending from *nobiles*, is reduced to the same starting position and *dignitas* as his opponent Murena!

It is illuminating to compare Asconius' introduction to Cicero's oration *In toga candida*, delivered in the senate during his campaign in 64 B.C. Here, Asconius enumerates the seven candidates in the order of the *dignitas* of their social status. There were 2 patricians and 5 plebeians, 2 of whom were *nobiles*, whereas 2 others were not the first in their family to hold a *magistratus curulis* (but apparently not the consulate itself); Cicero was the only one who was the first in his family to reach any *gradus* in the *cursus honorum* at all and the only one *equestris loco natus*.

From this text it becomes clear that Cicero manages to transfer the worthy Sulpicius from the highest category of *dignitas* in Asconius, the patricians, to the lowest category, that of the *homines novi*. The undeserving Sulpicius must have been furious at this stage, and must have wondered if Cicero's « brotherly treatment » amounted to making him into a fellow *homo novus*. We might wonder if Cicero's tactics had not gone too far. Of course Sulpicius was right; it appears from Asconius that, surprisingly enough, patrician prestige still carried much weight in the status of a candidate—even in the sixties B.C. It also helped Caesar a lot. In my opinion, however, Cicero's *tour de force* at the start of his *contentio dignitatis* served a special purpose, which will become visible in the rest of this part of the *confutatio*.

From § 18 onward, Cicero reacts to Sulpicius' comparison of his own career with that of Murena. Cicero quotes « *quaesturam una petuit et sum ego factus prior* » (18) and *atenim in praeturae petitione prior renuntiatus est Servius* (35). In the last part of this section (43-53), Cicero will give his own alternative explanation why Sulpicius had finally failed as a candidate for the consulship in spite of his earlier successes.

With § 19 a new and important theme in the *contentio dignitatis* is introduced. Sulpicius had alleged that his constant presence (*assiduitas*) in Rome as a *iurisconsultus* constituted a more favourable *omen* for electoral success than Murena's absence in the 3rd Mithridatic war in the period between his quaestorship (75 B.C.) and his—and Sulpicius' own—praetorship in 65 B.C. In this connection, Sulpicius might have referred to Cicero's own experience, as exemplified in the amusing story of *Pro Plancio* (64-66), which taught him that the fame of his quaestorship in Lilybaeum was illusory and that the only way to political success was *habitare in foro*. Now, however, Cicero takes a different point of view: « don't you realise, Sulpicius, how people sometimes get sick of our constant presence? It is good to be absent for a while! »... Then follows a clever antithetical comparison of the activities of a soldier and a lawyer (22), which is twice quoted by Quintilian (IX 2, 14; IX 3, 32-33), and which must have warned Sulpicius that his profession was in for some more devastating criticism. The conclusion is, that « our own » civil activities—Cicero again sugars the pill by putting himself « like a brother » side by side with Sulpicius—can only flourish thanks to the protection of the military. Again, we are inclined to remark that Cicero was soon to give voice to quite another view in his *cedant arma togae ...*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cf. *Off.* I 77, where he defends this much criticized verse, adding that Pompey himself had declared that he would have had no where to celebrate his triumph if Cicero had not saved Rome. The same idea is found already in *Catil.* III 26, pronounced only a few days after the Murena trial. It is interesting to contrast *Fam.* V 7, 3, where he complains about the chilly reaction of Pompey to his long report about his actions against the Catilinarians. Cf. *Pro Plancio* 85 with Grimal's note.

After these preparatory remarks Cicero passes on to a devastating description of Sulpicius' « favourite hobby, which he cherishes like his own darling daughter » (23-29). I will not go into the details of this « Juristenkomik »<sup>1</sup> here, only pointing out with Quintilian (XI 1, 68-72) how nevertheless Cicero carefully observes decorum: *quam decenter tamen Sulpicio, cum omnes concesserit virtutes, scientiam petendi consulatus ademit*. Indeed Cicero is careful to combine abundant praise of his personal qualities (23) with a virulent satire of his *ars*. His claims to the consulate lie in his qualities, but certainly not in his activities. The pill is gilded again, but nonetheless bitter, or rather, he gilds the pill in order to be able to make it the more bitter. Happily Cicero had not yet written his *De oratore*, where he was to express his real feelings about the *scientia iuris*: they could easily have been used against his disparaging remarks in the *Pro Murena*.

Why was it necessary for Cicero to attack his friend in this way? As we have seen, the humour was certainly not an expression of his exultation about Catiline's removal from the city. It was purely a means of persuasion. In a case weak from the legal point of view, as was that of Murena, the counsel for the defence has to be very careful and reserved in presenting rational arguments. Pathos—emotional appeal—and a skilful shifting from the moral to the utilitarian aspects of the case were his only trumpcards. Pathos is indeed to be found in the patriotic tones at the end of the speech, as we have found it already, in a different way, in the lofty religious tones at the beginning. The opposite, equally persuasive forms of pathos are humour and satire. Sulpicius had challenged the credibility of a Cicero, who had suddenly turned against his old friend. After having wiped out that blemish on his blazon as Murena's defender, he counterattacks in an endeavour to impair the authority of the prosecutor, based on his patrician status and his rare respectability as a *iurisconsultus*. Later in the speech, in his final refutation of Cato, he will use the same weapon.

<sup>1</sup> See A. BÜRGE, *Die Juristenkomik in Ciceros Rede Pro Murena* (Zürich 1974).

Up to now, Cicero had put his own civil *ars* and that of Sulpicius, as opposed to the *ars militaris*, on a line. From § 30 onward, however, he also has to differentiate between Sulpicius' legal profession and his own *ars oratoria*. After all, this very *ars* had brought him the consulate: *Duae sint artes igitur, quae possint locare homines in amplissimo gradu dignitatis, una imperatoris, altera oratoris boni* (30); of these two, the *imperator* has the greatest claims. Is Cicero right in asserting that military and oratorical fame are the two means to reach the consulate? If we consult the list of the consuls in the last decades, we find indeed a number of generals (Marius, Sulla, Lucullus, Pompey etc.) and a number of great orators (the elder Crassus and Antonius, Marcus Philippus, Cotta, Hortensius, Cicero etc.), but the great majority of the consuls were men of neither military nor oratorical distinction. Several of them were *iurisconsulti* like Scaevola Augur, of whom Cicero himself declares *is oratorum in numero non fuit* (*Brut.* 102); Scaevola Pontifex was indeed *iuris peritorum eloquentissimus* (*Brut.* 145), but that was not saying a lot. The most distinguished name among the *consulares* was that of M. Aemilius Scaurus, *princeps senatus* from 115 till 89 B.C., who was no *orator*, no general and not even a *iurisconsultus*<sup>1</sup>. Apparently, there was another way to the consulate, viz. to belong to the high nobility, to be «nourri dans le séraïl», to be a skilful, tactful and impressive nobleman with managerial qualities; Cicero calls such a man a *bonus senator* in *De orat.* I 8. It should also be borne in mind that Sulpicius himself did reach the consulate after all in 51 B.C.; and Cicero was to describe him in *Brut.* 155 as a man who at least possessed the minimum of oratorical faculties *ad obtinendam consularem dignitatem*.

Our only conclusion can be that Cicero's two ways to the consulate are there to serve his cause. Yet it cannot be called a deliberate lie; after all a Roman jury could not be fooled as

<sup>1</sup> It is instructive also to compare what Cicero has to say about the election of L. Calpurnius Piso, *Pis.* 1-3.

easily as that. Now, in the first section of the *Commentariolum petitionis* (2 ff.)<sup>1</sup> Quintus Cicero discusses his brother's handicap as a *homo novus*, and reassures him by pointing out that his lack of *nobilitas* is compensated by the *virtus* of his oratorical faculties. In the case of the *Pro Murena* the comparison is between the *homo novus* Murena and Sulpicius, whose being a patrician and a *nobilis* Cicero has just rejected as claims to *dignitas*, leaving him only with the *virtus* of a sort of *homo novus*. Thus for him, just as for Murena, there were but two ways up to the consulate, and the legal profession was not one of them.

Apparently, not only Sulpicius but also Cato had dealt with Murena's claims as a military man in his section on *vita ante acta*. In Cicero's corresponding section he had treated Murena's service under his father in the first Mithridatic war of 83-81 B.C. Now he answers Cato at some length on the topic of Murena's behaviour in the Mithridatic war of 74-63 B.C., when he served under Lucullus. Cato's satirical tone is to be gathered from § 31 *bellum illud omne Mithridaticum cum mulierculis esse gestum*—compare the section *vita ante acta*, § 12 *saltatorem appellat L. Murenam Cato*. Apparently, the prosecution foresaw that Cicero would make much of Murena's military abilities in a situation largely dominated by military factors: the threat of Catiline's army in the north, war in the east under the great Pompey, the presence at the trial of Lucullus. Cato had resorted to satire in dealing with Murena the soldier. The prosecutors were paid back in their own coin. Cato's satire on Murena's profession must have been a godsend to Cicero: it morally entitled him to make fun of the profession of Sulpicius, and Stoicism into the bargain. They had been asking for it!

<sup>1</sup> I see little reason to doubt the authenticity of the *Commentariolum*, in spite of L. WAIBEL, *Das Commentariolum petitionis. Untersuchung zur Frage der Echtheit* (Diss. München 1969). On the problem see J.-M. DAVID / S. DEMOUGIN / E. DENIAUX / D. FEREY / J.-M. FLAMBARD / C. NICOLET, "Le 'Commentariolum petitionis' de Q. Cicéron", in *Aufstieg und Niedergang der röm. Welt I 3* (Berlin 1973), 239-77; C. NICOLET, *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine* (Paris 1976), 401 ff.

There was one snag. After Murena's military exploits in Asia and Sulpicius' juridical activities in the forum, it was Sulpicius who had had the upper hand in the elections for the praetorship of 65: *prior renuntiatus est Servius* (35). Well, there was always the topic of the *ventosae plebis suffragia*, with plenty of historical *exempla* at hand, which was to come to Cicero's rescue also in the *Pro Plancio* 9. *Nihil est incertius vulgo, nihil obscurius voluntate hominum, nihil fallacius ratione tota comitiorum* (36). An impressive and sweeping comparison with a stormy sea (35) again paved the way for the weak logic of this argument.

There was one more snag—the undeniable fact that Cicero had supported Sulpicius during his campaign for the consulate, implicitly judging him a desirable consul for 62 B.C. He could not say « I was wrong in supporting you », so he had to say « you were wrong; you bungled your chances and I warned you ». In §§ 37-53 he deals extensively with the matter of Sulpicius' misdirected campaign. Very cleverly, he finds fault with the very fact that during his campaign Sulpicius had prepared his prosecution—with the support of Cato, who had publicly announced that he would drag any man guilty of *ambitus* before court (Plut. *Cato Min.* 21). The blamelessness of Sulpicius' own *petitio* and his severity towards his ruthless *competitores*, are turned against him. *Petere consulatum nescire te, Servi, persaepe tibi dixi* (43): he should have read the *Commentariolum petitionis*, we are inclined to say... In the last paragraph of this illuminating text, indispensable for a right understanding of the *Pro Murena*, Quintus warns his brother against his *competitores*: lest they corrupt the electorate into obliviousness of *virtus* and *dignitas*, you must be a constant threat to your competitors: *esse te qui iudicii ac periculi metum maximum competitoribus* [he is thinking of Catiline and Antonius] *afferre possis*<sup>1</sup>. However, you must avoid *ut videare accusationem iam meditari*, implying that an apparent lack of confidence weakens one's standing as

<sup>1</sup> *Comm. pet.* 55 ff.

a *petitor*; as Cicero puts it in the *Mur.* 43, *simul atque candidatus accusationem meditari visus est, (ut) honorem desperasse videatur*. Cicero profited from his brother's lessons in an unexpected way! On the other hand, we should realize that because of the scandalous behaviour of some candidates, the elections had been postponed from July to August—perhaps even September<sup>1</sup>—and that there was not much time left for the preparation of a prosecution before the 1st of January.

Cicero goes so far as to turn his own *lex Tullia*, which had constituted a major argument in Cato's speech, against Sulpicius. He, Cicero, had reluctantly complied with Sulpicius' demand for a new law, though the *lex Calpurnia de ambitu* was severe enough already. By this demand Sulpicius had, because of the anachronistic severity of the new law, given offence to many people and even to many men of senatorial rank (46-47)—a telling indication of the extent to which bribery was considered acceptable by large numbers of the electorate and of the candidates.

Cicero makes it clear in § 48 that Hortensius and Crassus had covered the same ground—Sulpicius bungling his chances by preparing his accusation—before Cicero. We may conclude that the three counsels for the defence thought the point, countering the suspicion of bribery by Murena, important enough to be treated repeatedly, though Cicero does apologize for it to the jury.

Cicero saved his strongest point for the end of his *contentio dignitatis* and his answer to Sulpicius. He devotes section 48-53 to a frightening picture of a Catiline who *Sulpicium accusatorem... numerabat, non competitorem* (49), and who had answered Cato's threats of an accusation with the terrifying words that he would extinguish that fire not with water but with ruins (51). That did it, argues Cicero: everybody who feared Catiline and saw you neglecting your campaign flocked to Murena and made

<sup>1</sup> See M. GELZER, in *RE* VII A 1 (1939), 874.

him consul (52). For the first time in his speech, Cicero directly refers with the greatest emphasis to the Catilinarian menace. He will do the same at the end of the third and last section of the *confutatio*, dealing with the *crimina ambitus* proper. The difference in function of the two passages is again typical of the flexibility of Cicero's argument: the latter passage concerns the future, the first is introduced adroitly as an explanation of Sulpicius' defeat in the elections.

#### 4. *Confutatio : crimina ambitus (54-83) ; the status causae*

We would have liked to be in full possession of all the arguments, both for the prosecution and for the defence, concerning the intricate question of *ambitus*. No doubt the material was painful for Murena and for Cicero, and it must have been for this reason that Murena had asked Cicero to return to this essential point of the accusation for the third time, after Hortensius and Crassus had both treated it (54). This may also have been the reason why Cicero chose not to publish the part of his speech in which he reacted to the very concrete material put before the jury by C. Postumus and the younger Sulpicius, who had spoken *de divisorum indiciis et de deprehensis pecuniis* and *de equitum centuriis* respectively (54). As we have seen earlier, Pliny speaks of only one other instance of a deliberate lacuna in a Ciceronian speech (but cf. *Font.* 20 and R. G. Austin ad *Cael.* 19). We know from the *Pro Caelio* 140, that a great orator like the elder M. Antonius used to declare *idcirco se nullam unquam orationem scripsisse, ut si quid aliquando non opus esset ab se esse dictum posset negare dixisse*. Some arguments do not stand up to a quiet pondering of a written text... That Cicero had left out this part of his speech « als minder interessant » seems to me to be a rather naïve assumption of K. Halm-G. Laubmann (Introd. § 15). Cicero wanted to be admired and studied, not to be found out—at least not as easily as that.

There is another curious feature of this section, viz. that it starts with a kind of fresh prologue *a reo* in the style of a *commiseratio* of his client (55-57): the emotional appeal at a moment when Cicero is expected to deal with concrete points confirms our suspicion.

Let us turn to the remaining part of Cicero's section concerning the *crimina ambitus*. Here he answers Cato, *firmamentum ac robur totius accusationis*, saved up for the end (58-83). Cicero fears his *uctoritas* more than his *accusatio*, and begins by conjuring the *iudices* not to let the *uctoritas* of the accuser carry any weight in the case (58-60). Then, rather illogically, but very efficiently, he passes on to weaken this *uctoritas* by attacking his philosophical convictions. He can afford to discuss philosophy, he says, because he is not speaking *aut in imperita multitudine aut in aliquo conventu agrestium* (61). It is amusing and illuminating to compare Cicero's excuse, in *Fin.* IV 74, for having spoken satirically about Cato's philosophy in the *Pro Murena*: *apud imperitos tum illa dicta sunt, aliquid etiam coronae datum; nunc agendum est subtilius*. Note how Cicero in the *Pro Murena* adroitly combines apology and flattery of the *iudices*. As is well known, Cicero then ridicules Stoic paradoxes and rigidness, and contrasts with them the *lenitas* and human understanding which a more realistic, less pedantic approach to life demands: « if you were more like your ancestor Cato Censorius, you would not be more excellent, but certainly more *iucundus* » (66).

At this moment must have occurred the incident twice recorded by Plutarch<sup>1</sup>. When the *iudices* laughed at Cicero's witticisms, Cato smiled at the others and remarked ὃ ἀνδρες, ὡς γελοῖον ὑπατον ἔχομεν. These words have been misunderstood by German scholars like Gelzer and Büchner. The first comments « selbst Cato musste lächeln », the second « dass selbst der *ad absurdum* geführte Cato sich schliesslich eines gezwun-

<sup>1</sup> Plut. *Cato Min.* 21; *Compar. Dem. et Cic.* 1, 5 (= *Cic.* 50, 5).

genen Lächelns nicht entwehren konnte und sagte: was haben wir für einen witzigen Konsul »<sup>1</sup>. This interpretation can be refuted with the help of Plutarch's quotation found in his *synecrisis of Cicero and Demosthenes*, in a passage quoting instances of Cicero violating τὸ πρέπον in his humour. Moreover Plutarch here adds, that Cato smiled ἡσυχῆ which characterizes his remark as dry humour. A consul cracking jokes was against the *decorum* of the highest Roman magistrate, and Cato in his turn weakens Cicero's authority by his interruption. Plutarch's Greek should in my opinion not be translated back into *facetum consulem habemus*, but into *ridiculum consulem habemus*—with appropriate ambiguity in the term *ridiculus*, both « witty » and « ridiculous », just like γελοῖος. The whole story shows the importance of the concept of *decorum* in ancient social life, not only in the theory of the *De officiis*. In the case of the *Pro Murena*, Cato had alleged the ἀπρεπές (*negat fuisse « rectum »*—the stoic term) of Cicero the consul, the author of the *lex Tullia* and the stern upholder of public discipline, now appearing in defence of Murena. Cicero had struck back by portraying Cato's Stoicism as an « improper » means of judging political realities. Finally Cato rose to the occasion by exposing the *ridiculus consul*—an oxymoron in Roman eyes <sup>2</sup>.

However, at § 67 Cicero could no longer avoid answering Cato's specific charges of *ambitus*<sup>3</sup>. He does so as briefly as possible in 67-73, returning in 74-77 to Cato's rigid philosophy, and in 78-83 to the political aspect of the case. It is not easy fully to understand 67-73. Cato had quoted the paragraphs of the *senatusconsultum* which led to the *lex Tullia*. It seems that in

<sup>1</sup> M. GELZER, in *RE* VII A 1, 881; K. BÜCHNER, *Cicero* (Heidelberg 1964), 187-8.

<sup>2</sup> Cicero is certainly not overdoing the humorous part of his defence; it occupies about 10% of the speech, against about 20% of serious pathos.

<sup>3</sup> On *ambitus* see A. W. ZUMPT, *Das Criminalrecht der römischen Republik* (Berlin 1865-9), esp. 2, 1; L. M. HARTMANN, in *RE* I 2 (1894), 1800-3 (*s.v. ambitus*); C. NICOLET, *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, 401-18; W. KROLL, *Die Kultur der Ciceronischen Zeit* (Darmstadt 1963), 50-5.

these paragraphs four activities were specified as illegal under the *lex Calpurnia* (67 B.C.), which apparently had not been so specific itself. The four points are different in character from the *crimina* dealt with by Postumus and Sulpicius junior. Whereas these constituted cases of direct bribery of the electorate (54), Cato's *crimina* concern what can be called indirect bribery, aiming at an ostentatious and impressive way of campaigning. Cato could easily adduce such practices as tokens of the decay of public morality. Not only Cicero but also Cato took a political view of the Murena-case: *te ad accusandum res publica adduxit*, Cicero remarks in this connection (78).

As we are left in the dark about the *crimina* concerning direct bribery, I only need to recall that the *divisores* in § 54 were the agents who took care of the distribution of the money promised by the candidate in the case of his election. This money was in the meantime deposited with so-called *sequestres (deprehensis pecuniis)*<sup>1</sup>. The votes of the *centuriae equitum* played a decisive rôle in the elections, so it was important to secure their support—if necessary by bribery. Thus in 44 B.C., two candidates promised ten millions of *sestertii* to the *praerogativa* in case of their election (*Ad Q.fr.* II 14, 4).

Direct bribery had naturally been forbidden by the law at a very early stage. Indirect bribery was less easy to define, and, even if forbidden, difficult to prove. As early as the 4th century whitening one's *toga* was forbidden, but the term *candidatus* itself shows how ineffective this interdiction was. In 358 B.C., shortly after the *leges Liciniae Sextiae, homines novi*, unknown to the populace, were handicapped in their campaigns by a law forbidding the candidates to travel around in Italy<sup>2</sup>; the term *ambire*, synonymous with *petere*, again shows its futility, though *ambitus* (as different from *ambitio*) still retains its original meaning. We know little about later legislation concerning in-

<sup>1</sup> Cf. *Planc.* 38; 45; 48.

<sup>2</sup> Liv. VII 15, 12-13.

direct bribery. At any rate a *quaestio de ambitu* functioned from the year 116 B.C. onward<sup>1</sup>, and it must have had a very busy time indeed in the 1st century<sup>2</sup>.

The four points defined by Cato and refuted by Cicero were the following: the hiring of people to function as a welcoming crowd at a candidate's return to Italy; the hiring of *sectatores*, lower class people who flocked around a candidate as soon as he appeared in public; the *tributim* distribution of free seats at the *ludi gladiatorii*; and lastly, the organizing of dinner-parties for large crowds. It is illuminating again to scan the *Commentariolum petitionis* for such practices. The general advice *tota petitio cura ut pompea plena sit, . . . ut popularis sit* (52) is made specific in a number of items. *Salutatores* (35) and *deductores* (36) were friends and clients and could scarcely be forbidden; but a third category, the *assidua adsectatorum copia* (37) correspond to the constant companions attacked by Cato. Many of these people acted thus for services rendered or services to be expected—thus they are described by Quintus Cicero—but this category could not be easily distinguished from the *mercede conducti*. Under the heading *benignitas* Quintus records *convivia, quae fac et abs te et ab amicis tuis concelebrentur et passim et tributim* (44), apparently considering this to be a legal and acceptable practice in 64 B.C. His brother's *lex Tullia* however forbade it explicitly in 63 B.C.: the borderline between *ambitio* and *ambitus* was not only a floating one in the verbal sense.

How does Cicero defend his client against Cato's four charges? First he returns to the point made in his personal defence in the prologue (5): *me reprehendis quod idem defendam quod lege puniverim; punivi ambitum, non innocentiam* (67). He dissociates himself again from his own *lex Tullia*, which he pretends

<sup>1</sup> See E. S. GRUEN, *Roman Politics and the Criminal Courts, 149-78 B.C.* (Cambridge, Mass. 1968), 124.

<sup>2</sup> See L. M. HARTMANN, in *RE* I 2, 1800 ff.; e.g. both consuls elected for 65 B.C., P. Cornelius Sulla and P. Autronius Paetus were condemned for *ambitus*.

to have proposed under the pressure of the candidates (68), apparently in the first place the anxious Sulpicius (cf. 46). It looks as if the new law was unpopular (47), and Cicero now declares that it was superfluous in view of the existing *lex Calpurnia*. Why? Probably with a view to the jury, several of whom may not have been happy with the law. We must never forget that every word in a judicial speech is intended for the jury or the judge. The apostrophes to Cato and Sulpicius, which occur on almost every page of the *Pro Murena*, tend to create the impression that they are no more than apostrophes—temporary asides—, instead of being primarily intended for the jury. E.g. in § 62 the example *petunt aliquid publicani : cave ne quicquam habeat momenti gratia*, reflecting the Stoic convictions of Cato, has been used as an indication of publication at a time when Cato took a stand against the *publicani*<sup>1</sup>. However, we should remember that many non-senatorial members of the jury probably had personal relations or business interests among the *publicani*.

The question arises whether the four points of the *sen. cons.* were not more or less *ad hominem*, in fact *ad Murenam*. The first point does indeed look personal, as it was Murena who had returned from his province and had been welcomed by an exceptionally large crowd on the Campus Martius (68-69). But were they *mercede corrupti*? Cicero does not return to this point (except 69 *gratuitam*), but admits that many of them had been invited (*rogatos*) and dwells on the composition of the crowd in order to explain its size.

The second point, which concerns the *adsectatores*, is answered by a *doce mercede ; concedam esse crimen* (70). As we have seen, this was difficult to prove. Cicero defends the practice as such: « don't rob the common people of this, their only way to show us their gratitude and attachment » (71); but that was not the point.

<sup>1</sup> See p. 194 with note 2.

The answer to the other two items raises an interesting rhetorical problem, that of *status*. There were normally three «rational» statuses, or lines of defence—the *status conjecturalis*, in which it was denied that the alleged act took place at all, the *status finitionis*, in which the fact itself was admitted, but defined in a way different from the definition of the prosecution, and thirdly the *status qualitatis*, in which the fact and its definition were admitted, but excused, e.g., by special circumstances. The question of *status*, which occupies an important place in all rhetorical treatises under the heading of *inventio*, is discussed e.g. in Cicero's *De oratore*. In II 105 Cicero remarks that most criminal cases *infitione defenduntur*, i.e. along the lines of the *status conjecturalis*. In the case of an accusation *de repetendis*, the only way out for the defence is flat denial, for extortion is extortion. In the case of *ambitus*, Cicero goes on, *raro illud datur, ut possis liberalitatem ac benigitatem ab ambitu atque largitione seiungere*: the normal defence is, here again, along the lines of the *status conjecturalis*; it is only seldom that the defence can define the act committed as *benigitas* (*status finitionis*).

These theoretical remarks in *De oratore* throw light upon Cicero's defence of Murena. Here, he was compelled to keep to the *status conjecturalis*, which is defined in *De orat.* I 139 as *factumne sit*. In § 5 already, Cicero had announced this, and here he repeats it in connection with the *crimina ambitus*: *factum sit necne, vehementer quaeritur* (67). However, in refuting Cato's third and fourth point (72), a new element creeps in: *etsi hoc factum a Murena omnino, iudices, non est, ab eius amicis autem more et modo factum est... sive ambitio [!] est, sive liberalitas*. Cicero here keeps to his 'conjectural' defence of Murena himself, but withdraws to the second line of defence, *finitio*, as far as Murena's friends are concerned. In 64 B.C. Quintus had advised his brother, as we have seen, both to organize *large convivia et passim et tributum* himself, and to have them organized by his friends (*Comm.pet.* 44, under the heading of *benigitas*). This practice had been forbidden meanwhile by the *lex Tullia*, though, as Cicero states, it

had been a long-established custom (72). And even then, the objection was only to the scale on which such practices occurred: *tributim, vulgo*. What is *vulgo invitare*? *Universos*, he defines rather arbitrarily (cf. Quint. VII 3,16), *quod non...* Cicero's overall conclusion is categorical and paradoxical: as Murena is not guilty of these practices, he is in a way even defended by the *senatusconsultum*<sup>1</sup>. Cicero is just bluffing, and seems to push his adoption of the *status conjecturalis*, as far as Murena himself is concerned, to extremes. Nor can his friends be considered guilty, as they only fulfilled their *officia necessariorum*, he adds (73).

Cicero was wise enough not to leave it at that. Cato had directed violent satire at the modern, glamorous style of campaigning as practised by Murena. Cicero quotes from it in § 74: *utrum lenocinium... a grege delicatae iuventutis an orbis terrarum imperium a populo Romano petebas?*, that staunch upholder of traditional Roman *decorum* had exclaimed. *Horribilis oratio*, Cicero answers! It is you yourself who ignore the *maiorum instituta*, with their fair distribution of *voluptas* and *labor* (74). *Odit populus Romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit* (76), as was demonstrated by the *perversa sapientia* of the strict Q. Aelius Tubero (75). In the most personal attack of the whole speech, he points out that Cato himself, in his recent campaign for the tribuneship, had made some remarkable concessions to his principles... (76-77). However, he tactfully abstains from mentioning that Cato had not prosecuted his brother-in-law Silanus, whose campaign as a successful *competitor* of Murena and Sulpicius had also been far from blameless<sup>2</sup> (but I wonder if he is not meant by the anonymous *viri primarii*, who are said to have hired whole stands in the Circus during their campaign, § 73). Finally, when this renewed attack on Cato's unrealistic and somewhat hypocritical Stoic

<sup>1</sup> Cicero is fond of reversing arguments put forward by his opponents; e.g. 3 *consul a consule*; 16 Sulpicius is himself a *homo novus*; 21 *assiduitas* is boring. It reflects his life-long habit of *disputatio in utramque partem*.

<sup>2</sup> Plut. *Cato Min.* 21.

principles is over, Cicero feels free to view the campaign of Murena in the light of permissible gentlemanlike behaviour. Somewhat to our amazement, we read in § 77 that the lower classes have a traditional right to be entertained with *ludi*, *gladiatores* and *convivia*, and that the candidates themselves have a right to *benignitas*, which should be defined, Cicero adds, as *liberalitas* rather than as *largitio*. Cicero now cleverly—if not logically—withdraws to the second line of defence, *finitio*, which in *De oratore* he describes as a rare possibility in *ambitus*-cases: *liberalitatem ac benignitatem ab ambitu atque largitione seiungere* (II 105). In this case, it was the ridicule of Cato's convictions that enabled him to take this course, if only after the bluff of his flat denial.

I believe that Cicero could only venture on such an almost ludicrous defence, because he had established a kind of understanding with the jury. A few years later, in his *Pro Flacco* 98, Cicero could state: *nemo illorum iudicum, clarissimis viris accusantibus, audiendum sibi de ambitu putavit, cum bellum iam gerente Catilina omnes me auctore duos consules Kal. Ian. scirent esse oportere.* The *indices* were prepared to condone the extravagance of Murena's campaign; but of course Cicero had to say something against the accusations. The arguments he used must have provoked some smirks from the jury.

From § 78 on, the *crimina ambitus* are forgotten, and so are the jokes and the innuendoes. The last part of the answer to Cato is all seriousness. The transition is made via a statement about the political background of Cato's prosecution: *at enim te ad accusandum res publica adduxit* (78): I believe you, but you are mistaken in your ideas about politics. My own motivation is the real welfare of the state—*pax otium concordia libertas*; *salus, vita denique omnium nostrum*. In the very first, solemn sentence of the prologue Cicero had told the jury that he prayed that Murena's acquittal would bring *vobis populoque Romano pacem tranquillitatem otium concordiamque*. In this last section of his *confutatio* of Cato (78-83) he makes a sustained emotional

appeal to Cato himself and to the *iudices* in quick alternation. The pathos is visible, e.g., in *audite, audite consulem* (78); *cives, cives inquam* (80); *te, te appello, Cato* (81). Cicero speaks as a consul responsible for the welfare of the state rather than as counsel for the defence, and he addresses Cato as the man who was to enter office as a *tribunus plebis* within a month, effectively using the traditional formula of the *appellatio* to the tribunes (*te appello, Cato*), rather than addressing him in his capacity as Murena's *prosecutor*. He appeals to Cato for help and for joint action against the Catilinarian menace, one of whose first victims would no doubt be Cato himself. On the political level Cicero and Cato will need each other. This part of the speech has a very sincere ring and no doubt expresses Cicero's deepest convictions. It is far above the level of rhetorical tricks, and nevertheless—or for this very reason—the most persuasive passage of the whole speech. Its principal aim is to convince the *iudices* of the great importance of having two consuls on the 1st of January (79). Murena's acquittal is only a means to this end.

### 5. *The Epilogue (83-90); the genus causae*

The epilogue proper follows in § 83. Not Cato but the *iudices* have to decide the case; it is their *potestas*. In the prologue the *iudices* had been warned that in this case *omnis deorum immortalium potestas* had been transferred to, or shared with them (2). Now he exclaims: *totam rem publicam vos in hac causa tenetis, vos gubernatis* (83): the *iudices* are acting as responsible magistrates rather than as a jury. Again Cicero points to the dangers of the Catilinarian menace, before passing on to the traditional *commiseratio* and *commendatio* of his client (86-90) and ending up with a last appeal to save Murena for the *res publica*—*consul consulem ... commendabo* (cf. 3 *consulem ... a consule*). The final words *promittam et spondeam* contain his solemn personal guarantee and again reflect the spirit of the prologue. Demosthenes, too, had, in the final sentence of his *De corona*, returned to his appeal to the gods.

Looking back upon the *Pro Murena*, Quintilian concludes (VI 1, 35) that Cicero's most powerful argument was that he persuaded the *iudices nihil esse ad praesentem statum rei publicae utilius quam duos Kal. Ian. ingredi consulatum* (apparently Quintilian remembered Cicero's own words in the *Pro Flacco* 98, quoted earlier<sup>1</sup>). The term *utilius* may open our eyes to an important rhetorical aspect of Cicero's handling of the case. Each of the three *genera causarum* had its own telos, that of the *genus iudiciale* being *aequum* or *iustum*, and that of the *genus deliberativum utilitas*. Both in the *Pro Flacco* and in Quintilian, it is *utilitas* which, in a way, is said to constitute the telos of the *Pro Murena*. In the prologue the *salus communis* already takes the central place: in § 4 Cicero announces that he will demonstrate in due course *quantum salutis communis intersit duos consules in re publica Kal. Ian. esse*. In the end, in § 79, this promise is fulfilled. At the beginning and at the end of the speech he speaks as a *consul*, and addresses the *iudices* as if they were a political assembly, making decisions for the future. And it is with future actions that the *genus deliberativum* is concerned, whereas the *genus iudiciale* is concerned with past actions<sup>2</sup>.

Of all rhetorical and other persuasive manipulations in the *Pro Murena*, the manipulation of the *genus causae* itself is his master-stroke. Yet he did not incorporate the speech among his collection of political *orationes consulares*. He preferred to keep up appearances.

#### 6. *The Aftermath*

That Cicero could successfully deliver the *Pro Murena* in the form of our published text is a tribute not only to Cicero's oratorical skill and versatility, but also to the *souplesse* of Roman

<sup>1</sup> Compare Quint. VI 1, 35 *accusantibus clarissimis viris* with *Flacc. 98 clarissimis viris accusantibus*.

<sup>2</sup> For *utilitas* see now G. ACHARD, *Pratique rhétorique et idéologie politique dans les discours 'optimates' de Cicéron* (Leiden 1981), 446 ff.

social relations. In court, Romans who were normally good friends could feel free to deal blows at one another without risking damage to their human relations. The rules of the game can be gathered from Cicero's speech: the freedom within these rules was considerable, though not unlimited. There is a remarkable sportsmanship both in the dealing and in the acceptance of blows. We should realize that Cato and Sulpicius had not spared Cicero either in their speeches, and Cicero is going out of his way to defend himself before striking back—but not under the belt.

Only a few days after Murena's acquittal, Cato came to the rescue of Cicero, when he was staggered by Caesar's opposition in the senate on the Nonae Decembres. Cicero had Cato's speech multiplied and distributed (Plut. *Cato Min.* 23). A month later Cato hailed Cicero as *pater patriae* (Plut. *Cic.* 23,6): the anti-Catilinarian front was unimpaired. Even Murena could avail himself, during his consulship, of Cato's help and good counsel (*ibid.*, 21,9). There was, it is true, never an intimate friendship between Cato and Cicero, but there was a great personal respect, despite temporary divergencies in their political attitudes, until Cato's end, which it became Cicero's historical task to celebrate<sup>1</sup>.

Sulpicius' relations with Cicero were much closer and more personal. Already in 59 B.C., Cicero tells Atticus that Sulpicius planned to stand again for the consulate (*Att.* II 5, 2); but Caesar stood in his way. Only in 51 B.C. did he reach his goal (*Fam.* IV 12). During the Civil War he found himself in much the same position as Cicero, whereas Cato stood firmly against Caesar. In 45 B.C. he wrote the famous letter of consolation to Cicero after Tullia's death—one of a considerable number of

<sup>1</sup> On Cato and his relations with Cicero see M. GELZER, "Cato Uticensis", in *Kleine Schriften* II (Wiesbaden 1963), 257–85; F. MILITNER, in *RE* XXII 1 (1953), s.v. Porcius, Nr. 16; E. S. GRUEN, *The Last Generation of the Roman Republic* (Berkeley 1974), s. ind.; W. E. HEITLAND (comm. Cambridge 1914), 15: "Cato and Sulpicius, two intimate friends" is not correct with regard to Cato.

letters exchanged between the two friends. After his death in Febr. 43 B.C. it was Cicero again who honoured him in the senate (*Phil.* IX)<sup>1</sup>.

Cicero's client Murena did not prove a great success as a leading politician<sup>2</sup>. In the days following the trial—perhaps even during the last stage of it—he played a certain rôle in bringing the Allobrogian ambassadors, who had been approached by the Catilinarians, to Cicero (*Dom.* 134), and Allobroges may also have been among the *hospites atque amici* who had come from Gaul to congratulate Murena on his election (*Mur.* 89). The main rôle in this vital development was played, however, by their patron Q. Fabius Sanga (*Sall. Catil.* 41, 4). About Murena's presence in the session of the Nonae Decembres we only gather that in his *sententia* he followed that of his fellow-*designatus* Silanus, who proposed the *supplicium ultimum* for the Catilinarians—later, when intimidated by Caesar's speech, interpreting this as life-imprisonment, to the horror of his brother-in-law Cato (*Plut. Cato Min.* 21). There was no need, after all, for Murena's military capacities, as the Catilinarian forces were disposed of by Cicero's colleague Antonius Hybrida early in 62 B.C. During his consulate he gave protection to Cato when he was attacked by his fellow-tribune Metellus Nepos (*Plut. Cato Min.* 28,3). His name is connected with the *lex Licinia Iunia*. After 62 B.C. he all but disappears into oblivion, though he was still alive in 45 B.C. (then about 60 years old) and apparently still a rich man, as Cicero (*Att.* XIII 50,4) mentions his house as a possible *hospitium* for receiving Caesar.

Did Murena really 'deserve' Cicero's defence? In connection with his being a *legatus* to his kinsman Lucullus in the Mithridatic war (*Att.* XIII 6,4), Plutarch judges him to be far below the standard of *kalokagathia* of Lucullus himself. His main

<sup>1</sup> On Sulpicius and his relations with Cicero see F. MÜNZER, in *RE* IV A 1 (1931), *s.v.* Sulpicius, Nr. 95; E. S. GRUEN, *The Last Generation...*, s. ind.

<sup>2</sup> On Murena see F. MÜNZER, in *RE* XIII 1 (1926), *s.v.* Licinius, Nr. 123.

claim to the consulate seems to have been his riches and the energetic way he exploited them. There is not even a trace—apart from the doubtful assertions in the *Pro Murena* (e.g. 8)—that he was ever Cicero's friend. Most probably, Cicero's sole purpose in defending him was literally to secure *esse Kal. Ian. in re publica duos consules*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> I wish to thank drs. J. A. R. Kemper, from whose expert-knowledge of rhetorical status I profited in Section 4 C (*Mur.* 77; *De orat.* II 105).

## DISCUSSION

*M. Winterbottom*: With the prayer in *Mur.* 1, compared by M. Leeman with Dem. XVIII (*Cor.*) 1, we may compare also *Rab. perd.* 5 (*dis deabusque*) corresponding to Demosthenes'  $\tauοi\zeta \thetaeοi\zeta \dots \pi\alpha\sigmai \kappa\alpha\lambda \pi\alpha\sigmaai\zeta$ . This is clearly relevant to the matter of Cicero's use of Demosthenes in 63 which I raised after M. Stroh's paper. The prologues of *Mur.* and *Rab. perd.* are further linked by the allusion to the *potestas* held by the jury (*Rab. perd.* 5 ~ *Mur.* 2). It is certainly strange that the *Rab. perd.* but not the *Mur.* was included in Cicero's *corpus* of consular orations, especially in view of Cicero's stress on his magistracy in *Mur.* 1 etc.

*M. Classen*: The prayers in other speeches never occur where Cicero addresses a *quaestio*: In *Catilinam* I, *Pro Rabirio perduellionis reo*, *De domo sua*, etc.; the *Actio secunda in Verrem* is a special case as it was never actually delivered, and the prayer at the end of the fifth book is to be seen in the light of the special role assigned to the gods in this book.

*M. Riegg*: Die Bemerkung, dass es das *genus deliberativum* mit zukünftigem Handeln zu tun hat und *Pro Murena* mit seiner Ausrichtung auf die *salus communis* Charakterzüge des *genus deliberativum* trägt, bringt mich zur Frage, ob dies nicht eine Erklärung für die Anrufung der Götter bieten könnte. Entscheidungen unter Unsicherheit zu erleichtern ist seit jeher eine wichtige Funktion der Religion, und bei Griechen wie Römern sind gerade öffentliche, politische Entscheidungen mit kultischen Prozeduren verbunden. Könnte die "unusual and indeed risky situation in which Cicero found himself and which forced him to enlarge and transform the traditional topic of *benevolum pervenit a nostra persona*" nicht auch für die beiden ersten an 'religiöse' Gefühle appellierende Paragraphen verantwortlich gemacht werden?

*M. Michel*: Je félicite vivement M. Leeman pour son exposé si attique. J'approuve en particulier son interprétation du mot de Caton, qu'on pourrait traduire en français du XVII<sup>e</sup> siècle: « nous avons un plaisant consul ». Je suis frappé aussi par l'analyse qu'il présente des *status* (délibératif et judiciaire quand il s'agit des causes, conjectural ou lié à la définition quand il s'agit des questions générales). Nous sommes entre le *De inventione* et le *De oratore*, qui s'annonce déjà, tant il est vrai que la pratique, chez notre orateur, précède largement la théorie. Enfin, une question se pose au sujet des paradoxes stoïciens: Cicéron, dans la suite de son œuvre, les a quelquefois défendus, notamment dans les *Paradoxa Stoicorum*. Faut-il penser à une évolution?

*M. Classen*: With reference to the remarks you have made above, I should like to suggest that Cicero answers Cato first, because he had attacked Cicero's *auctoritas* as a consul and he wanted to restore his authority to give his defence more weight. However, I am inclined to think that Cato had not criticized Cicero for defending Murena while being consul. I would rather assume that Cato had merely pointed out that it was not right for Cicero to defend Murena, though he had initiated the *lex Tullia de ambitu* as consul, and that Cicero is exploiting such a purely descriptive phrase and that he is making it an additional point of Cato's attack (*et consulem et legis ambitus latorem et tam severe gesto consulatu*) in order to show how unreasonable Cato's objections are.

*M. Calboli*: Desidero fare solo una osservazione. L'argomento posto alla fine dell'orazione, la necessità cioè di fare fronte contro i Catilinari e di non colpire un uomo come Murena che fu un pilastro della lotta del console Cicerone contro Catilina è, direi, l'argomento più forte. Allora la sua collocazione alla fine in che rapporto sta con la τάξις? Qui, secondo me, si ha la disposizione omerica di cui tratta lo stesso Cicerone, *De orat.* II 314; *Orat.* 50; all'inizio si ha la preghiera agli dei, la parte centrale, più debole per Cicerone, è sciolta in parte col riso, e alla fine ecco nuovamente l'argomento forte. Che cosa pensa di questo problema?

*M. Ludwig*: Interessant war in der Analyse der Rede *Pro Murena* auch zu sehen, wie Cicero sich abwechselnd des *status conjecturalis* und des *status finitionis* bedient. Gehört diese Flexibilität in der Verwendung des für den Fall in Frage kommenden *status*, das Wechseln von einem *status* zum andern, zu den für Cicero charakteristischen Strategien der Prozessführung?

*M. Stroh*: Cicero verteidigt tatsächlich, wie schon Quintilian bemerkt hat, seinen Klienten öfter in doppeltem *status*. Dabei muss man aber zwei Typen unterscheiden. Beim ersten stehen die *status* nebeneinander, um sich zu stützen, z.B. (vgl. Quint. *Inst.* III 11,17): «Milo hat in Notwehr und damit zu Recht getötet» (*Mil.* 30-71: *status qualitatis* in Form der *relatio criminis*), und «selbst wenn er nicht in Notwehr gehandelt hätte, wäre seine Tat aus politischen Gründen verdienstvoll» (*Mil.* 72 ff.: *status qualitatis* in Form der *comparatio* bzw. *compensatio*). Beim anderen Typ wird der eine *status* auf den andern reduziert, was sich ebenfalls an der *Miloniana* zeigen lässt (Quint. *Inst.*, *ibid.*): die Fragestellung der *relatio criminis* führt hier mit Notwendigkeit auf die Frage, ob eine Notwehrsituation vorgelegen habe, was in den *status conjecturalis* gehört und in der Tat mit seiner Topik durchgeführt wird. (Die spätere rhetorische Theorie spricht hier von *status principalis* und *status incensus*; s. jetzt L. Calboli Montefusco (ed.), *Consulti Fortunatiani Ars rhetorica* (Bologna 1979), 337 f. zu *Rhet.* I 28.).

*M. Classen*: The use of more than one *status* is common. We find it also in *Pro Rabirio perduellionis reo*: Cicero argues briefly that Rabirius did not kill Saturninus; and he adds he wishes that he had killed, for in this case he could justify him and his intention, as, in fact, he then does.

*M. Calboli*: A me sembra che in quello che ha osservato il Leeman sia senz'altro vero che al § 65 della *Pro Murena* si ha l'impiego dello *status conjecturalis*. Al § 72 c'è invece, per il Leeman, la *definitio*, il *quale sit*, come dirà poi Cicerone in *De orat.* II 104. Io però mi chiedo quale fosse il rapporto tra questo ὅπος e gli altri *status*. Infatti

in *Inv. I 17* Cicerone aveva dato, dopo la *causa definitiva*, di *Inv. I 14*, un altro *genus definitivum* nelle *controversiae*, mentre la *Rhet. Her. I 19*, pone la *definitio* (ὅρος) nella *constitutio legitima*, comunque pone la *definitio* sotto uno *status* più ampio. Non viene qui sfruttata questa sottile e complessa disposizione degli *status* nei loro sottostati per i giochetti e, si può ben dire, gli imbrogli che Cicerone fa in questa orazione? Io lo penso.

*M. Michel*: Je souhaite intervenir dans le même sens que M. Calboli. Les *status* sont aisément subordonnés les uns aux autres, dans une cohérence que le discours doit à sa dialectique. La philosophie est ici utile à l'orateur, non pour qu'il la propose aux auditeurs (des *imperiti*), mais pour lui garantir sa rigueur à ses propres yeux. Comme le montre surtout le *Pro Milone*, il s'agit souvent d'une amplification du raisonnement *in utramque partem*, tel que les philosophes le préconisaient depuis Aristote et Platon: voir tous les aspects, même contradictoires, d'une argumentation pour montrer que, dans tous les cas, on arrive au résultat voulu: que Milon ait tué ou qu'il n'ait pas tué (il n'y a pas d'autre possibilité), il n'est pas coupable. Dans la première partie, on plaide le droit (définition ou qualité), dans la seconde, le fait. On aboutit ainsi à une vision des vraisemblances qui est globale et probable. Le recours à la terminologie philosophique n'est pas inutile parce qu'il nous permet, dans la 'flexibilité' cicéronienne, de déceler la cohérence. Cela est visible dans le *Pro Murena*, comme l'a montré M. Leeman: Murena n'a point pratiqué l'*ambitus* en fait (conjecture). Il a plutôt recours à la *benignitas* (définition) ou même à la *bona benignitas*. Ainsi par la diversité ordonnée des points de vue devient possible un art de la nuance qui fait de ce discours un chef-d'œuvre: c'est le seul texte de Cicéron où tout le monde a raison. La politique le veut: il faut assurer le *consensus honorum*. Cicéron sait bien que Caton ou Sulpicius ont raison à leur manière, quoique lui-même n'ait pas tort. Le *De finibus* et les *Tusculanes* insisteront plus tard sur la part de *consensus* qui existe entre le Portique et l'Académie. Le dialogue fondamental s'esquisse ici dans l'action.

*M. Winterbottom*: It seems to me that we are being too solemn over the matter of the shift in *status*. Cicero contrives to have it both ways (Murena is not guilty of *ambitus*, but certain strictly illegal practices are in fact excusable or even admirable); was he necessarily thinking in technicalities at all?

*M. Stroh*: Wie immer man *Mur.* 72 im Lichte der Statuslehre beschreiben will, auf keinen Fall — hier möchte ich Herrn Michel widersprechen — hat eine dort praktizierte Vermengung der *status* etwas mit der von Cicero ja öfter beschriebenen *disputatio in utramque partem* zu tun. Bei dieser wird (ohne Standpunktwechsel im Sinne von *status*) für und gegen eine Ansicht argumentiert.

Im übrigen ist vielleicht die Rede *Pro Murena* nur wenig typisch für den Redner Cicero, wie ihn Herr Classen vorgestellt hat. Sie ist insgesamt doch recht trickarm. Cicero macht aus seiner Methode der Verteidigung ja kein Geheimnis. Gleich in § 4 kündigt er an, dass er sich letztlich vor allem auf die politisch-militärische Brisanz der Lage stützen will, was er dann auch tut. Und dass er sonst vor allem der grossen moralischen Autorität seiner Gegner entgegenwirken musste, war ebenfalls klar. So findet man eigentlich nichts von den Abschweifungstechniken, die Herr Classen an anderen Reden eindrucksvoll demonstriert hat: dass die technischen *crimina ambitus* hinter die Behandlung von *reprehensio vitae* und *contentio dignitatis* zurückgestellt werden, entspricht dem ja offenbar üblichen Schema der Ambitusreden, wie es auch *Pro Plancio* zugrundeliegt. Wichtig scheint mir in diesem Zusammenhang besonders Herrn Leemans Hinweis auf Cic. *Flacc.* 98: auch die Zuhörer interessierten sich an diesem Tag nicht vor allem für die technischen *crimina*.

*M. Classen*: Auch die Rede *Pro Murena* zeigt Ciceros Überredungskunst, selbst wenn der Aufbau weniger raffiniert erscheint; denn das Mass an Flexibilität, die Nutzung der durch den Fall gegebenen besonderen Möglichkeiten ist nicht geringer als in anderen Reden, und die Aufgabe war für Cicero hier auch nicht leichter,

da der Ausgang des Prozesses keineswegs sicher war angesichts der Vertreter der Gegenseite.

*M. Michel* : L'expression *disputatio in utramque partem* (ou ἐκατέρων) se trouve chez les rhéteurs et chez les philosophes. Chez les premiers, il s'agit seulement de présenter les arguments *pro et contra*. Le philosophe, qui fait intervenir le jugement dialectique et qui cherche à progresser vers le vrai, tire les conséquences d'une telle confrontation, qui est nécessaire dès qu'il s'agit d'une notion seulement vraisemblable, à partir de laquelle on peut porter des jugements contradictoires. Ainsi, à propos de Milon, Cicéron utilise successivement les hypothèses opposées en montrant qu'elles vont toutes dans son sens. Donc, j'insiste sur les points suivants à propos de la *disputatio in utramque partem* :

1. Elle existe et distingue les discours de la déclamation.
2. Cicéron déclare expressément à son propos qu'il suit les philosophes.
3. Il se réfère alors à Carnéade et Aristote et montre ainsi que sa dialectique se situe dans une sagesse. Il faut naturellement souligner qu'une telle méthode n'a rien de scolaistique et qu'elle aboutit simplement à concilier dans la persuasion la souplesse et la rigueur (cf. *De orat.* III 107 sqq.). Chez Cicéron, elle ne vise pas à atteindre simultanément des fins opposées, mais à atteindre une même fin par des arguments opposés ou complémentaires.

*M. Rüegg* : Ich möchte Herrn Strohs Einwand gegen Herrn Michels Verwendung des Begriffs der *disputatio in utramque partem* unterstreichen. Eine solche sieht voraus, dass die Argumente für oder gegen einen bestimmten Streitgegenstand gleichgewichtig von beiden Seiten, wenn möglich sogar durch zwei verschiedene Repräsentanten vertreten werden. In *Pro Murena* verwendet Cicero an einer Stelle, die, wie Herr Leeman sagte, "rather illogically but very efficiently" Catos Stoizismus angreift, den Begriff des *disputare* (61). Es ist inhaltlich eine *disputatio in utramque partem* über den Gegenstand der *studia humanitatis* und insbesondere über die richtige

*sapientia*. Es werden einander gegenübergestellt auf der einen Seite Cato und Zeno als Vertreter eines moralischen Rigorismus mit dessen lächerlichen Konsequenzen (ist nicht hier statt am Ende der ganzen *disputatio* der Zwischenruf Catos über den γελοῖον ὄπατον anzunehmen?), auf der andern Seite die von Plato und Aristoteles beeinflussten *moderati homines et temperati* Scipio und Cato maior, die als Modelle einer von *gratia*, *mediocritas*, *humanitas* und *comitas* durchwirkten *sapientia* Cato mit dessen *gravitas* und *severitas* vor Augen geführt werden. Da jedoch die *disputatio* in indirekter Rede erfolgt und Catos Standpunkt lächerlich gemacht wird, kann von einer echten *disputatio in utramque partem* nicht gesprochen werden.

*M. Calboli*: Devo intervenire dopo le osservazioni del collega Winterbottom mettendo in chiaro la mia posizione. In merito alla presenza della dottrina degli *status* in Terenzio io ho avanzato una ipotesi nella quale si può credere o anche non credere. Personalmente io ci credo, ma sono tutt'altro che privo di dubbi e ho avanzato tale ipotesi, perché credo che la filologia sia fatta, oltre che di fatti esattamente raccolti e verificati, anche di ipotesi coraggiose che alcuni potranno anche distruggere. Ma nel caso della *Pro Murena* devo per onestà affermare che la presenza della dottrina degli *status* è infinitamente più sicura, perché l'espressione *factum sit necne* di § 67 è proprio degli *status*, come attesta Quint. *Inst. III* 6, 45 per gli *status* di Antonio, e lo stesso Cicerone, *De orat. II* 113. Devo quindi dire che la certezza del prof. Leeman non è confrontabile con la mia ipotesi.

*M. Leeman*: I do not think I have to go into the question of the 'prayer' again after the interventions of Winterbottom, Classen and Rüegg.

En ce qui concerne la question d'une évolution de Cicéron sur les paradoxes stoïciens (intervention de M. Michel), je souligne que, dans un discours, Cicéron ne donne pas sa propre opinion, mais qu'il ne parle que pour les besoins de la cause.

I thank Professor Classen for his suggestion that the separation of Cato's first point (*et consulem*) is to be explained as another little trick.

Professor Calboli mentions the point of τάξις. I fully agree that it plays a major part in the structure of the *Pro Murena*, too. How clever he is in this respect I tried to show on p. 206 and in other parts of my paper.

As far as the question of the two statusses is concerned (interventions by Ludwig, Stroh, Calboli, Winterbottom, Classen), it is indeed also to be found in murder trials (*Pro Milone*, *Pro Rabirio*). Here, however, the argument is "my client has not killed, but even if he had, he should be praised for it in this case". In the *Pro Murena* he could not argue "my client has not committed bribery, but if he had, it would have been *liberalitas*". He has to perform a trick to be able to retire to the second line of defence and he does it by first confessing that his friends showed *liberalitas*; only after conjuring up again an image of Cato as a Roman without a feeling for the old Roman tradition of the grand and liberal style of life, he goes as far as interpreting Murena's actual behaviour during his campaign as an instance of his grand style: *benignitas*! It is of course difficult to prove that Cicero consciously moved from the *status conjecturalis* to the *status finitionis*, but in this case the terminology he employs is technical enough to believe this to be the case. I agree on this point with Calboli. I doubt, however, whether this shift of *status* can be dealt with under the leading of *in utramque partem disputare* (Michel), in which two opposite ends, not one end of two opposite arguments, are implied (Stroh, Rüegg).

Dass *Pro Murena* eine 'trick-arme'-Rede wäre (Stroh), muss ich bestreiten. Ich habe zu zeigen versucht, dass sie als Ganzes einen grossartigen Trick darstellt und auch in allen ihren Teilen mit Tricks arbeitet. Recht hat Professor Stroh, wenn er feststellt, dass die Rede fast keine von den fast infamen Tricks enthält, die Professor Classen registriert hat. Die Tricks der *Pro Murena* sind spielerischer, ironischer, erfreulicher, weil Cicero es sich hier leisten kann, unter Freunden er selbst zu sein, aber trotzdem sind sie vorhanden. Auch darf man die Schwierigkeiten der ganzen Lage und den Takt, der von Cicero gefordert wurde, nicht unterschätzen.

## VI

MICHAEL WINTERBOTTOM

### CICERO AND THE SILVER AGE

Materials for a proper assessment of the influence of Cicero on the literature of the first century A.D. do not exist. The only Latin speech to survive from that century, the *Panegyricus* of Pliny, is indebted in ideas and wording to the *Pro Marcello*<sup>1</sup>; but the genre is peripheral, and Pliny, as a devoted emulator of Cicero, may be equally untypical. The only corpus of philosophy to come down to us from this century, the *Letters* and *Dialogues* of Seneca, is hardly comparable with Cicero's philosophical writings<sup>2</sup>; style, sect and personality pull in quite other directions. We may suspect that Tacitus' *Dialogus* was quite exceptional in its anxiety to follow the tradition of Cicero's *rhetorica*<sup>3</sup>. One would not expect Cicero's poetry to have had

<sup>1</sup> J. MESK, in *WS* 33 (1911), 81-4, who notices a more general debt to the *Pro lege Manilia* (recommended, it may be noted, by Fronto to Marcus Antoninus: II p. 30 [I cite Fronto from the Loeb edition, by volume and page]).

<sup>2</sup> The *De amicitia* aroused interest in Gellius (I 3, 11 sqq., on Cicero's superficiality; XVII 5, defence against a caviller). Didymus' περὶ τῆς Κικέρωνος πολιτείας was presumably political, not philosophical; hence Suetonius' answer (M. SCHANZ/C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur* III (München 1922), 60).

<sup>3</sup> Though Columella cites the *Orator* in his *Preface*, 29.

any resonance so late<sup>1</sup>. And though there was use made and admiration expressed of his letters<sup>2</sup>, Pliny<sup>3</sup> found that the difference of political background dictated—as Seneca's interests and character had dictated—a different manner and form. In these circumstances, there is room for speculation rather than analysis. But I shall begin with some remarks on a more tangible topic, the reputation of Cicero in the first century as a historical and literary figure, and go on to consider how his writings were employed by grammarian and rhetorician. Only then shall I try to gauge what sort of gulf separates Cicero from the Silver Age.

In following the course of Cicero's reputation<sup>4</sup>, it is unreal to separate the historical from the literary. The persuasiveness that Cicero could command in his spoken speeches extended to their written counterparts, and his own view of the two major crises of his career, the consulship and the struggle against Antony, imposed itself<sup>5</sup>. *Catilinarians* and *Philippics* moulded opinion after his death even more masterfully than when they were delivered. Thus, from Sallust on, the Catiline affair is given a good press<sup>6</sup>. Catiline is seen as wholly bad, and no

<sup>1</sup> The criticisms are familiar (see e.g. A. GUDEMAN on *Dial.* 21 (Leipzig/Berlin 1914), p. 350).

<sup>2</sup> Nepos, *Att.* 16, 3 *undecim volumina epistularum...: quae qui legat, non multum desideret historiam contextam eorum temporum*, and what follows. Suetonius at least made a show of exploiting this source. See also Fronto II p. 158 *omnes autem Ciceronis epistulas legendas censeo, mea sententia vel magis quam omnes eius orationes. epistulis Ciceronis nihil est perfectius*. He was interested in both wording and content.

<sup>3</sup> *Epist.* IX 2, 2; cf. Sen. *Epist.* 118, 1-2.

<sup>4</sup> For which see W. RICHTER, «Das Cicerobild der römischen Kaiserzeit», in *Cicero, Ein Mensch seiner Zeit*, ed. G. RADKE (Berlin 1968), 161-197.

<sup>5</sup> ‘Nusquam laudes minuuntur, quas Cicero ipse sibi tam large attribuerat’: P. PETZOLD, *De Ciceronis obtrectatoribus et laudatoribus Romanis* (Diss. Leipzig 1911), 59. Note Dio Cass. XXXVII 42, 1 Κατιλίνας ... ἐπὶ πλεῖόν γε τῆς τῶν πραχθέντων ἀξίας ὅνومα πρὸς τὴν τοῦ Κικέρωνος δόξαν καὶ πρὸς τοὺς λόγους τοὺς κατ' αὐτοῦ λεχθέντας ἔσχε.

<sup>6</sup> For use made of this in declamation see Th. ZIELINSKI, *Cicero im Wandel der Jahrhunderte* (Leipzig/Berlin 1908), 345-6; A. KURFESS, in *Sokrates* 2 (1914), 512 ff.

awkward questions are raised as to the legality of Cicero's actions. It was, of course, possible to be less polite. For the pseudo-Sallust, the consulship caused the conspiracy (*In Cic.* 3). This sort of line emerges once in Appian's account: the plotters plan to kill Cicero and accuse him in the assembly as 'a cowardly war-monger who was turning the city upside down when there was no danger' (*BC* II 3). The violent declaimer Romanius Hispo called him, in similar vein, *turbator oti* (*Sen. Contr.* VII 2, 13). Such criticism will have its roots in the propaganda against Cicero after his consulship, which was stoked up again for his own purposes by Antony<sup>1</sup>. And it will have found literary expression in the history of Asinius Pollio<sup>2</sup>, who even in his laudatory obituary said that Cicero 'displayed more spirit in picking quarrels than in carrying them through' (*Sen. Suas.* 6, 24). But almost invariably we find such criticism in a *dialectical* context, where it is immediately balanced by a neighbouring defence. Varius Geminus, one of the few declaimers to exhort Cicero to beg Antony's pardon, and a man accustomed to voice *scurrilia* (*ibid.*, 6, 12), himself pleads the other side a section earlier in the Elder Seneca. The pseudo-Sallust's assault is partnered by a comforting invective of a pseudo-Cicero. Even Calenus' long

---

Elsewhere, see (after Verg. *Aen.* VIII 668-9) e.g. Juv. 8, 231 sqq.; Flor. *Epit.* II 12; Gell. V 6, 15; Plut. *Cic.* 22; contrast Dio, for whose views on Cicero see F. MILLAR, *A Study of Cassius Dio* (Oxford 1964), 46-55, modified by W. RICHTER, *art. in op. cit.*, 192-197. Pliny, *Nat.* VII 116, thought Cicero's consulship enough to ensure his fame; but he mentions his dealings with Antony too (117)—another topic that received a good press (naturally enough): see e.g. Livy, *ap. Sen. Suas.* 6, 17; Vell. II 64, 3; Juv. 10, 122 sqq.; Plut. *Ant.* 2 and 20, all sympathetic to Cicero. Declamation had its role here too: see *infra* pp. 251-253.

<sup>1</sup> As can be deduced from e.g. Cic. *Phil.* II 15 sqq. Cf. Dio Cass. XLVI 2, 3 οὗτος ἔστιν ... δὲ τὸν ... Κατικλανὸν ἐκπολεμώσας ἤμεν. Cicero was represented as a trouble-maker between Pompey and Caesar (*Phil.* II 23), a charge answered by Vell. II 48, 3-5 (P. PETZOLD, *op. cit.*, 59-60). Note also how the charge that Cicero was cruel in 63 (*Sull.* 7-8) reappears in Ps. Sall. *In Cic.* 6.

<sup>2</sup> E. GABBA, in *RSI* 69 (1957), 317-339. Doubted by W. RICHTER, *art. in op. cit.*, 194 n. 107 (see also 178).

attack in Dio Cassius (XLVI 1 sqq.) is the answer to an equally long speech of Cicero's. If we see the case against Cicero from time to time, that is largely because rhetoric thrives on cut and thrust<sup>1</sup>.

Generally, however, Cicero's career, and even his character<sup>2</sup>, was viewed sympathetically. His talent for self-praise (*illum ipsum consulatum . . . non sine causa sed sine fine laudatum*: Sen. *Brev. vit.* 5, 1; cf. Plut. *Cic.* 6 and 24) found a defender only in the loyal, and perceptive, Quintilian (XI 1, 18). But it was agreed that he had something to praise: *non sine causa*. Nor was the verdict unanimous that he lacked *constantia* (Sen. *Contr.* II 4, 4). Livy said he faced none of the disasters that confronted him *ut viro dignum erat* (Sen. *Suas.* 6, 22); but in a crisis things were different. Asconius comments on his *constantia* in agreeing to defend Milo (p. 38 Clark), even though the actual speech was deficient in that respect (p. 42 Clark); Velleius talks of his bravery in 63 (II 34, 3). Lucan gives him a brave and indeed aggressive speech (VII 68 sqq.)<sup>3</sup>. All in all, Cicero was seen as a man whose life could provide a sympathetic *exemplum*: not only of the troubles of the human condition (Sen. *Brev. vit.* 5, 1) but of the ingratitude of the state (Sen. *Benef.* V 17, 2; cf. Vell. II 45, 2) and of an undeserved death (Sen. *Tranq. an.* 16, 1). The anger we feel at Clodius' and Antony's treatment of Cicero is not seen as unreasonable by Seneca (*Ir.* II 2, 3); similarly, Velleius comments on the *erumpens animo ac pectore indignatio* that informs his account of the murder (II 66, 3).

<sup>1</sup> It is perhaps in this context that we should regard the speeches purporting to be by Catiline and C. Antonius known to Asconius (p. 94 Clark; cf. *Scholia Bob.* on *Sull.* 22 and Quint. *Inst.* IX 3, 94), though he thought they were the work of *obtrectatores Ciceronis*. Compare the reply by Cestius to the *Pro Milone* (Quint. *Inst.* X 5, 20; also *infra* p. 241-2).

<sup>2</sup> Though note the defensiveness of Quintilian, XII 1, 16 sqq.

<sup>3</sup> But notice 67 *addidit invalidae robur facundia causae*, the sophist's gift. We might see the speech as Cicero the πολεμοποιός in action again (see *supra* p. 239 with n. 1).

An *exemplum*: Cicero has faded into the past, and taken his place among the Roman heroes whose grandeur absolved their posterity from the effort of cool assessment of their actions. Only while memories were very fresh could a critical eye be brought to bear; and then it tended to be jaundiced, as Pollio's was, by political differences<sup>1</sup>. So, too, with Cicero's literary reputation. In the last years of his life, his style came under attack from the Atticists (whoever they were). If Calvus was one of them, his motives might be supposed to have included rivalry with one against whom he struggled in the 50s to attain the *principatus eloquentiae* (Sen. *Contr.* VII 4, 6)<sup>2</sup>. After Cicero's death, Asinius Pollio is in the vanguard of literary as well as historical assault. If he was *infestissimus famae Ciceronis* (Sen. *Suas.* 6, 14), it did not help that he had been a rival of his eloquence. He was offended, because he took it personally, when Sextilius Ena recited: *deflendus Cicero est Latiaeque silentia linguae* (*ibid.*, 6, 27): 'I do not propose to listen to someone who thinks I am dumb.' And Quintilian remarks that Asinius and his son<sup>3</sup> attacked the faults of Cicero's oratory like enemies, *etiam inimice* (XII 1, 22). A stylistic gulf (Quint. *Inst.* X 1, 113) separated the two—the result of their rivalry, or a cause of it. Seneca finds himself contrasting them when it came to *compositio* (*Epist.* 100, 7). Again, there was personal animosity behind the attitude of Cestius. Not only did this *rhetor* put on his syllabus only those speeches of Cicero to which he had composed replies (Sen. *Contr.* III prooem. 15): he was positively *infestus*

<sup>1</sup> Quintilian comments: *postea ... quam triumvirali proscriptione consumptus est, passim qui oderant, qui invidebant, qui aemulabantur, adulatores etiam praesentis potentiae non responsurum invaserunt* (XII 10, 13: on which see R. GÜNGERICH, in *Gnomon* 22 (1950), 246-247).

<sup>2</sup> But note the remarks of E. S. GRUEN, in *HSCP* 71 (1966), 215-226.

<sup>3</sup> Who continued the old feud by comparing his father with Cicero (Plin. *Epist.* VII 4, 3; cf. Gell. XVII 1, 1): answered by an emperor (Suet. *Claud.* 41, 3).

to Cicero (little though he admired anybody)—and got whipped for his pains by Cicero's son (*Sen. Suas.* 7, 12-13).

These views did not disappear in the first century A.D.<sup>1</sup>. Largius Licinus, whose book was provocatively entitled *Ciceromastix*, is coupled by Gellius (XVII 1, 1) with Asinius Gallus among people who pedantically found fault with details of Cicero's diction<sup>2</sup>. The schoolmen could be represented, however maliciously, as regarding themselves superior to Cicero—though not to Gabinianus (*Tac. Dial.* 26, 8)<sup>3</sup>. But all this was nothing compared with the torrent of encomium. *Romani maximus auctor/Tullius eloquii*. That is Lucan's summary (VII 62-63), and it is typical<sup>4</sup>: *apud posteros ... id consecutus ut Cicero iam non hominis nomen sed eloquentiae habeatur* (Quint. *Inst.* X 1, 112). More interesting the testimony of those who might have been expected to be less than enthusiastic. Gellius<sup>5</sup> did not think of his favourite archaic writers as superior to Cicero; his comparison of Cato, Gracchus and Cicero on a similar topic finds the *Verrines* a clear winner (X 3)—for interesting reasons, to which I shall return. Seneca, to the dismay of

<sup>1</sup> But Th. ZIELINSKI, *Cicero im Wandel der Jahrhunderte*, 44 seems to overestimate (and overdramatise) anti-Ciceronianism in the schools. If their style was different from his, that was at least partly a matter of genre; and Cicero's own declamations may not have been in his forensic manner.

<sup>2</sup> Normally regarded as exemplary, and not only by Quintilian (I 5, 44 *sed quem potius ego quam M. Tullium sequar?*): see *Sen. Epist.* 58, 6; 111, 1; *Asconius* p. 24 Clark (*merita viri auctoritate*) and especially p. 76 *inducor magis librariorum hoc loco esse mendam quam ut Ciceronem parum proprio verbo usum esse credam*.

<sup>3</sup> Cf. the ironical advice in Lucian, *Rhet. praecl.* 17 to read declamation rather than Isocrates, Demosthenes and Plato. Conversely the devotees of archaic writers *rhetorum nostrorum commentarios fastidiunt* (*Tac. Dial.* 23, 2).

<sup>4</sup> For Quintilian Cicero is just divine (e.g. I 6, 18 *divine ut omnia*). Cf. also e.g. *Nepos Fr.* 58 Marshall (*locuples ac divina natura*); *Vell. II* 66, 5; *Val. Max. II* 2, 3; *Plin. Nat. VII* 117; *Fronto II* p. 100 and p. 142 (he uses *Tullianus* as an adjective of commendation, e.g. I p. 122).

<sup>5</sup> Cf. also XVII 13, 2. For the extreme archaist position see Quint. *Inst. VIII* 5, 33; *SHA, Hadr.* 16, 6 (cf. *Tac. Dial.* 23, 2).

Gellius (XII 2, 3 sqq.), waxed sarcastic about Ennian elements that he detected in Cicero; but the context is uncertain. The tone hardly seems very serious, and the criticism is perhaps rather of Ennius than of Cicero. In any case, Seneca elsewhere shows no hostility to Cicero's style<sup>1</sup>, so different from his own. He found Cicero's ordering of words *sine infamia mollis* (*Epist.* 100, 7), just as it was *devexa et molliter detinens* (114, 16). Seneca was clearly not one of those who found fault with Cicero's rhythms, which for some made him *exultantem ac paene ... viro molliorem* (Quint. *Inst.* XII 10, 12; cf. Tac. *Dial.* 18, 4); naturally he was not—another point to which I shall return. Cicero, in fact, remained, as Plutarch interestingly says, consistently reputable, καίπερ οὐ μικρᾶς γεγενημένης περὶ τοὺς λόγους καινοτομίας (*Cic.* 2, 5). By the end of the century, Quintilian and his pupil Pliny were confessedly carrying the flag for him, and the criticisms of Aper<sup>2</sup> in the *Dialogus* have something of the same dialectical purpose that we found in the historical criticism of Cicero: they are there to give weight and point to the praise of Messala. *Plures hodie reperies qui Ciceronis gloriam quam qui Vergili detrectent* (12, 6). But there would not be many of either, in Aper's day or in the earlier years of the century. Cicero, here too, was an *exemplum*: a monument of Roman culture comparable with Virgil (Martial, V 56, 5 and XI 48; also Tac. *Dial.* 12, 6, just cited). *Hae tibi erunt artes*. But not only those. Here was something 'to set alongside or even above' *insolens Graecia* (Sen. *Contr.* I prooem. 6)<sup>3</sup>. If we believe an

<sup>1</sup> Seneca joins the encomiasts at *Epist.* 40, 11 (*a quo Romana eloquentia exiluit*: cf. Vell. I 17, 3 *erupit*); 107, 10 and 118, 1. He liked Cicero's philosophical style (*Epist.* 100, 9).

<sup>2</sup> And even he agrees that Cicero *primus ... excolluit orationem* (*Dial.* 22, 2; cf. Nepos Fr. 58 Marshall *perpoliverit*).

<sup>3</sup> Cf. *Suas.* 7, 10; Vell. II 34, 3 (also Nepos Fr. 58 Marshall). With the related topic at Sen. *Contr.* I prooem. 11 *illud ... ingenium quod solum populus Romanus par imperio suo habuit* compare Plin. *Nat.* VII 117 (*ingenii imperii*).

anecdote in Plutarch, one Greek at least had seen such a rival on the horizon even in Cicero's student days (*Cic.* 4). And, like Plutarch himself, Caecilius of Caleacte (Plut. *Dem.* 3, 2) and Longinus (12, 4) unbent far enough to perform συγχρόσεις of Cicero and Demosthenes<sup>1</sup>.

An *exemplum*, then, in literary as well as historical aspect. But on the literary side Cicero received at times more measured criticism than ever on the historical. Quintilian, even, true to Cicero's own precepts, was still in search of the perfect orator. 'Cicero,' he says (XII 1, 20) 'admittedly stood at the peak of eloquence. I can scarcely find anything lacking, though I could perhaps find something that he might have cut away: for that is the general view of scholars, that he had many virtues, but some faults.' Quintilian thought that Cicero could have spoken better if he had lived longer, in a less troubled age (*ibid.*). But the point is that he was capable of criticising the great man, however modestly<sup>2</sup> and hesitatingly. And he and others could do this, and do it with authority, because they had the sort of intimate knowledge of Cicero's speeches that came from teaching them to the young. How was such teaching conducted?

A good modern commentary on Cicero would not normally restrict itself to either a purely historical or a purely philological (including rhetorical) approach. But it would seem that ancient commentaries did specialise more rigidly<sup>3</sup>. Asconius' excellent work is almost entirely taken up with historical problems, and his prefaces show a concern to set the speech in a historical

<sup>1</sup> Though Longinus (12, 5) says that a Roman would do the job better. For a Roman who made the comparison, see Quint. *Inst.* X 1, 105 sqq. (also XII 1, 14 sqq.), and cf. Gell. XV 28, 6-7.

<sup>2</sup> III 3, 7 *quod ... audacius dixerim* and the like. See further W. STROH, *Taxis und Taktik* (Stuttgart 1975), 300 n. 8.

<sup>3</sup> Sen. *Epist.* 108, 30 sqq. is interesting on this topic; he contrasts the approaches of *philologus*, *grammaticus* and *philosophus* to Cicero's *De rep.*

context. On the other hand, the much later Bobbio scholiast<sup>1</sup> is predominately interested in the meanings of words and in rhetorical comment, some of it presupposing knowledge of the *stasis* system associated with Hermogenes. He does, at times, explicate matters of fact: but in much the same tone of voice as Servius uses to deal with *historia* in Virgil. And though we have Asconius' commentary on the *Pro Milone* and much of the Bobbio scholiast on the same speech, their remarks hardly ever overlap.

It is much to Asconius' credit, however, that he is not unaware of the dangers of regarding a speech of Cicero as a historical document raising merely historical problems. In the introduction to the *Corneliana*, he remarks that 'there is extant the speech of the accuser Cominius, which is worth picking up not only because of the speeches of Cicero we possess for Cornelius, but for its own sake' (pp. 61-2 Clark). And it may well be that he says this because he takes a point later made by Quintilian, that 'it is very useful ... to read whenever possible the speeches given on both sides. ... Even if they are not always equal in merit [to Cicero's], they are rightly desiderated for anyone wishing to get to know the point at issue in the case' (X 1, 22-23)—and, one might add, to see when Cicero is distorting facts. More explicitly, Asconius is ready to distinguish between the *mos historicus* and the *mos oratorius* (p. 13 Clark): when Cicero says nobody, he does not necessarily mean quite that<sup>2</sup>. Nor is Asconius unaware that Cicero may be disin-

<sup>1</sup> It would not be surprising if he drew on the work of much earlier commentators. But they are virtually unknown. Jerome, *Adv. Rufin.* I 16 (= *PL* XXIII 410 A) mentions (cf. *Epist.* 70, 2) 'Vulcatius' as commenting on Cicero's speeches in the same breath as Asper on Virgil and Sallust (late 2nd c. A. D.)—but also as *praceptoris mei Donati*. Statilius Maximus seems to have been a lexicographer rather than a commentator (M. SCHANZ/C. HOSIUS, *Gesch. röm. Lit.* III 164-5; again late 2nd c. A. D.?).

<sup>2</sup> Though see T. P. WISEMAN, *Clio's Cosmetics* (Leicester U. P. 1979), 46 n. 26.

genuine. ‘The orator took refuge in Metellus’ nobility and Curio’s energy in order to hide what they had done with regard rather to their advantage than to morality’ (p. 63 Clark). Again, ‘I do not want you to fail to observe that a skilful orator may, if need be, use the same facts from two angles’ (p. 70 Clark): and he proceeds to make an interesting distinction between the sort of things Cicero would say in a *contio* and in the senate<sup>1</sup>. Most impressively of all, he says that ‘a reading [of the Cornelian speech] will make clear the rhetorical art by which Cicero contrived at once to preserve the *dignitas* of his distinguished opponents and yet prevent his client from being harmed by their *uctoritas*: and with what moderation he dealt with a case so difficult in other ways’ (p. 61 Clark).

It is not clear to me if Asconius’ commentary reflects his own teaching in a school<sup>2</sup>. If it does, I doubt if there were many teachers like him in his enthusiasm for detailed historical research. But his intelligent awareness of the tricks of Cicero’s rhetorical trade is not unique. The *Bobbio scholia* are quite capable, even at their rather elementary level, of saying not only what Cicero means by something, but also why he says it in that way or in that place. And these *scholia* do, or may, reproduce the sort of thing a practising *rhetor* would have told pupils as they read through a speech of Cicero in class. The procedures employed in one class, that of Quintilian, can be recovered in some detail; and to Quintilian I now turn.

In the school of the *grammaticus*, one traditionally read verse authors: Homer and Virgil are approved of by Quintilian (I 8, 5), together with carefully chosen representatives of other genres. Only when pupils began at the *rhetor*’s school did they start reading prose. Others put minor writers, or more luxuriant

<sup>1</sup> Cf. *Scholia Bob.* on *Mil.* 9 ἐναντίᾳ huic argumentatio est in illa oratione quae pro M. Tullio inscribitur. ibi quippe, quoniam aliud praesentis negotii condicio poscebat ...

<sup>2</sup> He addresses his sons; but that may be a show, as with the Elder Seneca.

styles, on the syllabus (II 5, 18). For Quintilian, only the best would do, *et statim et semper*, with a preference, in the early days, for the simpler writers: Livy, then, rather than the generally more distinguished Sallust. But above all Cicero<sup>1</sup>, and, as Livy once put it, anyone very like Cicero (II 5, 19-20). And there is a caveat that in effect expands on that last addition. The ancient orators, the Gracchi and their like, were to be avoided, and, no less, *recentis huini lasciviae flosculi* (II 5, 21-22): Seneca, without a doubt, and his like. These were to be reserved for a maturer pupil—the pupil, indeed, for whom the long reading list of X 1, 46 sqq. is intended<sup>2</sup>.

Quintilian's recommendation of Cicero even for beginners comes as part of a chapter that had started with a general defence of the practice of careful reading of texts at the *rhetor*'s school: reading that he specifically compares with a grammarian's *enarratio* of poetic texts (II 5, 1). It is clear that Quintilian's practice was unusual, and not without critics: though he significantly remarks that the Greeks had pioneered it (3). It is clear, too, that it was not to be an elementary matter if it was to be done at all; not merely a matter of explaining unusual words as they cropped up, but of pointing out 'virtues and, if they occur, faults' (5). The class would take it in turns to read aloud (notice the *oral* nature of all this), and the master would, after explaining the case, leave no stone unturned, either in *inventio* or *elocutio* (6-7). In the following sections Quintilian amplifies those two headings. What he says might serve as the blueprint for a rhetorical commentary on a speech of Cicero<sup>3</sup>. But it also gives us the headings for the *Institutio*

<sup>1</sup> Cicero would not have been as offended as squeamish poets at being read in school: that was part of fame. Cf. *Att.* II 1, 3 *ea quae nos scribimus adulescentiolorum studiis excitati* and esp. *Ad Q. fr.* III 1, 11 *praesertim cum ... meam* [i.e. *orationem in Pisonem*] ... *pueri omnes tamquam dictata perdiscant*. See the excellent remarks of W. STROH, *Taxis und Taktik*, 52.

<sup>2</sup> So, of Seneca: *iam robustis et severiore genere satis firmatis legendus* (131).

<sup>3</sup> That Quintilian is thinking of him, and of Demosthenes, is shown by II 5, 16.

to come. As Quintilian took his pupils through the theoretical course on which his book is based, he would illustrate his teaching from the speeches which they were concurrently reading<sup>1</sup>; and in his *enarratio* of those speeches he would correspondingly draw on the concepts made familiar in his teaching. 'Examples of everything that I teach,' he says in Book X (1, 15) 'are to be drawn from reading, and they are far more effective even than textbooks...; for what the teacher recommended is shown in operation by the orator.'

We glean more detail of the process of careful reading from X 1. At least at the early stage, one should read almost as carefully as one writes, going over a speech twice so that an orator's subtle preparations can be properly appreciated (X 1, 20-1; cf. IV 2, 57). A speech even of Cicero should not be thought beyond criticism: even Homer nods (24). And a speech should be seen in context, compared with the speeches of the opposing counsel or with others on the same theme (22-23).

Quintilian, then, brought high standards to the treatment of a speech. He was not, of course, a pioneer. Cicero's orations had been much trampled over, if only by pedants. And these Quintilian sometimes has in mind. He has no answer, or gives none, to those who found fault, on quasi-logical grounds, with the *partitio* of the *Pro Caelio* (IV 5, 11). But at another place he is provoked by such criticism to a memorable analysis. Many people thought frigid (IV 2, 59) the passage in the *Milo* (28) where the defendant is described as coming home, changing shoes and clothes, and waiting around a little for his wife to get ready: *ut fit*, says Cicero, winking at the married men in his audience. But for Quintilian, and rightly, the words

<sup>1</sup> Note VIII 3, 79 *cuius praeclara apud Vergilium multa reperio exempla, sed oratoriis potius utendum est*—and he proceeds to give one from Cicero (*namque ad omnium ornandi virtutum exemplum vel unus sufficit*: VIII 3, 66). Quintilian, so far as the figures were concerned, wished to transfer his material from the grammatical to the rhetorical mode. For the speeches of Cicero he knew best, and so probably taught most, see W. STROH, *Taxis und Taktik*, 271 n. 106 (with 301).

have their *rôle*, in showing, unobtrusively and almost subliminally, how unhurried was Milo's departure. Both the details of the scene and the everyday language in which it is described contribute to the effect. This is the way in which Cicero should be commented on; and it is sad that so few of the perceptions that Quintilian must have passed on to his pupils in class found a place in his book.

Quintilian shows up well whether he is discussing a brief passage like this or a speech as a whole. He has a sharp eye for the *consilium*, the shape and strategy of an oration. His strength arises from a conviction, bred from personal experience in the courts, that rules are there to be broken, that τὸ πρέπον and the force of circumstance are what must dictate an orator's line<sup>1</sup>. Hence a clear understanding of the point of the three *quaestiones* that precede the narration of the *Pro Milone* (IV 2, 25), or of the handling of Scamander in the *Pro Caelio* (XI 1, 74). And his appreciation goes beyond the intellectual. If Cicero had such an effect on the judges in the *Pro Cornelio*, when he reduced them to a state of mental blindness, *quo essent in loco ignaros* (VIII 3, 4), then that was not just the result of reason and lucid argument: 'It was sublimity, surely, and magnificence and brilliance and personal authority that brought on that uproar' (VIII 3, 3).

I expect that we all sometimes find tedious the more technical books that are the heart of the *Institutio*. They had to be there; one needed to learn the rules and the terminology. But Quintilian is very far from being a mere labeller. He, like Longinus, sees that what matters is *not* knowing what a device is called but knowing what effect it has. When Cicero says: *sed earum rerum artificem quem?—quemnam? recte admones. Polyclitum esse dicebant* (*Verr.* II 4, 5), we are told *why* Cicero talks like this: 'he is making sure that when he is accusing Verres of being

<sup>1</sup> See esp. II 13 and XI 1 (also *supra* p. 246, with n. 1). Also *Scholia Bob.* on *Mil.* 31, quite in Quintilian's spirit and comparable with *Inst.* VI 5, 10.

crazy for statues and pictures, he is not thought to be keen on such things himself' (IX 2, 62). He remains thoroughly didactic. He constantly cites *Arch.* 19, the heightened passage *saxa atque solitudines voci respondent, bestiae saepe inmanes cantu flectuntur atque consistunt*, to illustrate different points, *quo sint magis familiaria* (IX 4, 44). And he knows the *artes*-writer's trick of rewriting a passage in another form to show up the essence of a device under discussion (e.g. IV 1, 66-67). But this didacticism is pointful. Quintilian keeps us aware that Cicero was not a stringer-together of miscellaneous devices, but an orator who had a client to satisfy, an opponent to out-maneuvre, and an audience to persuade.

The sort of passages of Quintilian to which I have been drawing attention are in effect literary criticism of Cicero. But such criticism was by no means an end in itself. It was part of the teaching of *imitatio* as one route, and an important one, to practical skill in oratory. Thus it is no coincidence that the long passage of II 5 on what a careful reading will look for in a speech is closely paralleled by another in X 2 on the kind of *imitatio* that goes beyond wording. *Illuc intendenda mens, quantum fuerit illis viris*—for it must be remembered that Quintilian has by no means made Cicero his sole exemplar—*decoris in rebus atque personis, quod consilium, quae dispositio, quam omnia, etiam quae delectationi videantur data, ad victoriam spectent: quid agatur prohoemio, quae ratio et quam varia narrandi, quae vis probandi ac refellendi, quanta in affectibus omnis generis movendis scientia, quamque laus ipsa popularis utilitatis gratia adsumpta, quae tum est pulcherrima cum sequitur, non cum arcessitur. haec si perviderimus, tum vere imitabimur* (27). But there was a stage between such analysis of the qualities of a Cicero or a Demosthenes and the production of a speech designed for the courts. This was the declamation. The master composed fair-copy speeches (Quint. *Inst.* II 5, 16) to illustrate the doctrines he was expounding and to show how the techniques of the great orators could be taken over. The pupil composed his own declamations to prac-

tise in the safety of the schoolroom what he would eventually have to do in the court. And both master and pupil, with more or less sophistication, would employ *imitatio* in declamation. Thus, as in the sphere of reading and precept, the speeches of Cicero had a role to play in declamation.

That was true later (and no doubt earlier also) of Demosthenes. The collection of Sopater, that forms the bulk of the eighth volume of Walz's *Rhetores Graeci*, shows the *rhetor* telling his pupils to take ideas and wording from the great orator. One example suffices: at p. 11, 22 Sopater remarks that 'it is possible at once to tack on τὸ Δημοσθενικόν, that we are born not only for our parents but also for the city', alluding to a passage of the *De corona* (205) which is regarded as so familiar that it is not cited more fully. This sort of thing is an indication, I take it, of class reading of Demosthenes parallel with the composition of declamations. The two were brought together by the sporadic use of declamation themes that actually involved Demosthenes and his times. In one of Sopater's collection, we are asked to suppose that 'when money was disappearing from the acropolis, Demosthenes was found writing a speech in defence of sacrilege, Aeschines burying money in a solitary place; and they accuse each other' (p. 19 Walz). Here a disclaimer actually impersonated Demosthenes on the one side, Aeschines on the other. And marks would clearly be given for ingenuity of pastiche.

Whether this sort of thing goes back to the very beginning of declamation, which started, surely, in Greece and Asia Minor not long after Demosthenes' death, or whether it is the product of the renewed interest in the great orators evidenced in the Atticist movement, is uncertain. I should guess the former; Romans rarely innovated in this kind of field, and we find a parallel in Latin declamation of the Augustan period. I think that in the collection of the Elder Seneca use of Cicero is virtually restricted to declamations actually concerned with Cicero. There are three of these, all set during the last days of the orator

and his struggle with Antony. And in all three, but especially *Contr.* VII 2 and *Suas.* 6, Ciceronian pastiche is rampant. The character of declamation becomes very clear. It is not desired that such themes should turn a disclaimer to careful research into the historical background, for deliberately fictitious circumstances are posited: it was not believed that Antony bargained for the burning of Cicero's books (*Suas.* 7), or that Cicero was in a position to beg Antony's pardon, or, yet<sup>1</sup>, that Popilius killed Cicero despite having earlier been defended by him on a charge of parricide. What mattered was to strike Ciceronian poses and make coy, or clumsy, allusion to the great man's words. It is inoffensive that Haterius should say *proposito in rostris capite Ciceronis, quamvis omnia metu tenerentur, gemitus tamen populi liber fuit* (*Contr.* VII 2, 5). We may, but do not need to, remember that Cicero had used these last words in the *Second Philippic*, when he was making much of the deplorable behaviour of Antony in putting the property of Pompey up for sale (64). There is a sort of *aemulatio* here. Haterius (compare too Pompeius Silo in *Suas.* 6, 4) wishes us to take the point that the groans were far more justly uttered, and thus the words more aptly employed, at the death of Cicero. One is less happy with the idea of Latro: 'Sulla's thirst for citizen blood has returned to the state; at the triumviral auctions the deaths of Romans are put up for sale like revenues. One single notice-board surpasses the disaster of Pharsalus, of Munda, of Mutina. The heads of former consuls are weighed out for gold. *Tuis verbis, Cicero, utendum est : o tempora, o mores!*' (*Suas.* 6, 3; cf. *Catil.* I 2). The quotation is too studied, the bathos<sup>2</sup> too insistent. No better when Argentarius describes Antony's debaucheries, with the comment: *iam ad ista non satis est dicere : hominem nequam!* (*Suas.* 6, 7; cf. *Phil.* II 77). Not every quotation from Cicero can turn into a good epigram.

<sup>1</sup> This became 'fact' (see *Cic. Orat. dep. fr. C XXIII* Schoell) because the declaimers parroted it, despite Sen. *Contr.* VII 2, 8 (*declamatoribus placuit parricidi reum fuisse*).

<sup>2</sup> Felt by antiquity less than by me: cf. *Martial IX* 70.

This sort of theme continued: for Quintilian knows of the two *suasoriae* on Cicero (III 8, 46).<sup>1</sup> And it is not unreasonable to suppose that if the themes were still used it was at least partly because people still wanted to match themselves against Cicero. But it is interesting that when we come to the *Minor Declamations*, the work if not of the Ciceronian Quintilian then at least of his school, only a very restrained use is made of Ciceronian tags. It is true that no declamation is preserved in this corpus that exploits the events of Cicero's life. But one senses in these restrained and purposeful speeches a desire not to cheapen the Master by extremes of parody. In the very last *Declamation* (388) the *sermo* remarks (p. 441, 1 Ritter) that a parallel for an attack on a mother in court can be found in Cicero's *Pro Clientio*, from which a short extract is quoted (12: it is natural to connect this with the passage in XI 1, 61 sqq. where Quintilian discusses Cicero's tactics in just this section). It will be significant that in the same declamation the argument *si doceo non perisse, nimirum raptus est; si raptum ostendo, doceo etiam vivere* (p. 436, 9 Ritter) recalls the form of *Client. 64*.<sup>2</sup> (again cited in the *Institutio*: V 10, 68). And this restrained form of allusion is the norm elsewhere. Some of the resemblances are very close indeed. Thus in *Declamation* 259 *intellego, iudices, quam diffici ac velut scopuloso loco versetur oratio mea* (p. 58, 4 Ritter) comes straight from *Div. in Caec.* 36; but the allusion makes no particular point, and is not heavily insisted upon. Elsewhere, *aemulatio* is at work. The passage on the punishment of parricides in *S. Rosc.* 72, of which Cicero later became half-ashamed (*Orat.* 107; again mentioned in the *Institutio*, at XII 6, 4), is varied, though by no means beyond recognition, in *Decl. 299* (p. 181, 7 Ritter). But in general it must be repeated that Cicero is not much employed in the *Minor Declamations*, less, I should judge, than Demosthenes in

<sup>1</sup> Martial III 66 and V 69 look to be from the same stable (Th. ZIELINSKI, *Cicero im Wandel...*, 345).

<sup>2</sup> Reminiscence of this passage could explain the otherwise mysterious *iudicium* at p. 440, 9 Ritter.

Sopater. If these are in any sense the work of Quintilian, they do not suggest that the master encouraged any slavish imitation of Cicero.

That is true of style as well as content, and it conforms with what one should deduce from the *Institutio* about the nature of Quintilian's Ciceronian stance<sup>1</sup>. For him (X 2, 25), Cicero was not, as we have seen, a unique exemplar: merely the nearest that a Roman had come to the ideal of the perfect orator. It was the *spirit* of Cicero's speeches, and of his rhetorical works, that most mattered. A superficial *Ciceronianus* might persuade himself that an overuse of *esse videatur* was the key to success (X 2, 18). Quintilian knew that style, even regarded less frivolously than that, was less important than a basic seriousness of approach. When Quintilian set himself in opposition to what one might call the 'naturalists', who thought that being born was enough to make one an orator (XI 3, 11), he was being truly Ciceronian. For him, as for Cicero, oratory was a difficult art, to be learned slowly and carefully and with reverence. It was not just a narrow technical matter, either, that could be picked up from a handbook. It called for the whole man, devoting himself to a wide range of learned activity, not necessarily or only because learning paid dividends in the court, but because an orator was to be more than a hack. And here, of course, Cicero was model as well as preceptor. I doubt if his philosophy ever helped him to win a case. But it made him an orator worth the study of posterity. It is in that spirit that the compiler of the *Minor Declamations* finds room for themes involving Cynicism (283) and the relative merits of oratory, philosophy and medicine (268). Oratory is, or should be, more than rhetoric.

Where the emphasis does change, between Cicero and Quintilian, is in their attitude to declamation. It was not that declamation somehow became more important in the course of

<sup>1</sup> See my remarks in *Empire and Aftermath*, ed. T. A. DOREY (London 1975), ch. 4.

the first century A.D. Our impression that it does is largely a delusion, resulting from the accidents of our evidence. Declamation will have come to Rome with the Greek teachers who brought rhetoric there in the second century B.C. Cicero certainly trained in it, both in Rome and in the East, and continued to practise it later in life. If we form the impression that it was somehow in abeyance during the late Republic, that is due to sleight of hand in Cicero's maturer rhetorical works. He takes over the details of the technical Greek rhetoric, and with them, naturally, the *stasis* lore which is intimately wedded to declamation; but he is concerned at once to widen it and to make it relevant to the practical needs of Roman youths in a way that it originally was not. Hence, on the one hand, his emphasis on the importance of philosophy as a close ally of rhetoric, and on the other the impression he gives that the rhetorical training leads straight to the forum with little delay in the schoolroom. Declamation rears its head only very occasionally (e.g. *De orat.* II 100). Cicero perhaps saw that it was liable to become an end in itself (note *De orat.* I 149); perhaps he felt uncomfortable about it, even defensive. It was a boyish pastime (*De orat.* I 244 *pueri apud magistros*), beneath the consideration of the grave debaters of the *De oratore*. Cicero sweeps declamation under the carpet.

Quintilian, a practising teacher, could not afford to do that, nor did he really wish to. He saw uses in declamation, and contrived to give it a place in his scheme without abandoning the Ciceronian emphasis on the practical nature of his training, and on the need for a wider outlook than the ordinary *rhetor* fostered. The passages (esp. II 10) where he assesses the value of declamation are perhaps familiar enough. Less obviously, he manages to give precepts for declamation intermingled with precepts for real-life oratory: the two merge into each other in the *Institutio*<sup>1</sup>. To give a single example: the reading list of X 1,

<sup>1</sup> Indeed, II 10, 1 seems to say that after the *progymnasmata* comes declamation—and that that is the subject of the rest of the *Institutio*: *susorias iudicialesque materias*:

46 sqq. is meant for the mature student who wishes to acquire the final *hexis* in practical oratory. It is from this point of view that Quintilian praises Menander, *qui vel unus . . . diligenter lectus ad cuncta quae praecipimus effingenda sufficiat* (69): his plays are *omnibus oratoris numeris . . . absolutae* (70). But then, taking a personal line (*ego tamen*), he remarks that Menander will contribute even more to declaimers, because they have to impersonate different sorts of character: *in quibus omnibus mire custoditur ab hoc poeta decor* (71). While holding firmly to his doctrine that declamation makes sense only as an imitation of and preparation for the courts, Quintilian gives it its due place in his book. And it is very likely that the *Minor Declamations* show us how he made it train his pupils in a sober and well argued eloquence.

I have argued that declamation did not increase in importance in the first century: it merely remained important, and perhaps became, in schools less austere than Quintilian's, more extravagant in conception. But clearly something *did* happen to oratory after Cicero. We have seen that Plutarch remarked on the persistence of Cicero's fame despite the stylistic innovations of the intervening period. Tacitus reports a common view that Cassius Severus, under Augustus, somehow marked a turning point: *quem primum adfirmant flexisse ab illa vetere atque derecta dicendi via* (*Dial.* 19, 1)<sup>1</sup>. We are much at the mercy of other people's impressions, and cannot check them for ourselves. It would be perverse to claim that, just as Cicero continued to be highly esteemed as an orator throughout the century, so he

*quarum antequam viam ingredior . . .* Where does he do that if not in Books III-XII? Generally, see my forthcoming contribution to the *Hommages à Jean Cousin*.

<sup>1</sup> The same sort of thing was said of Demetrius of Phaleron (*Quint. Inst.* X 1, 80, from *Cic. Brut.* 38); one can imagine Quintilian drawing the parallel in his *De causis corruptae eloquentiae*. Dr D. C. Innes suggests to me that the comparison of Demosthenes and Cicero (*supra* p. 244 with n. 1) is relevant here: the greatest orators of Greece and Rome, at the end of their line.

continued to mould the style of contemporary oratory<sup>1</sup>. The language had moved on, for one thing. As early as the Augustan period, a disclaimer could attract attention by using *quaedam antiqua et a Cicerone dicta, a ceteris deinde deserta* (Sen. *Contr. IV prooem. 9*)<sup>2</sup>. And, so far as style went, to admire and emulate Cicero was one thing, to reproduce him wholesale quite another. Pliny the younger was an admirer: *Marci nostri* (*Epist. I 2, 4*). And he was an avowed emulator (*I 5, 11-12*; cf. Martial *X 19, 14-17*), who despaired nevertheless of getting to the great man's level (*IV 8, 4-5*). But when it came to producing a speech of combative nature (*in contentione dicendi*: *I 2, 3*), Pliny went for his *figurae* to Demosthenes and Calvus, masters, he modestly adds, of the *vis* which he was himself incapable of; Cicero's λήχυθοι were not neglected (*4*), but they were clearly not of primary importance<sup>3</sup>. Pliny, in fact—and we should remember that he was Quintilian's pupil—was not a real *Ciceronianus*: a

<sup>1</sup> Nor should we underestimate the sort of changes in legal procedure and audience expectation mentioned in Tac. *Dial. 19, 5* and *39, 1-3*.

<sup>2</sup> *A fortiori* later: thus Sen. *Epist. 108, 32* *ea quae consuetudo saeculi mutavit, tamquam ait Cicero ... 'calce' ... hanc quam nunc in circo 'cretam' vocamus 'calem' a n t i q u i dicebant*. In the *Dialogus* Aper thought that Cicero had actually gone out of his way to 'imitate' really antique orators like Galba (*18, 1*; cf. Quint. *Inst. X 1, 40*), and remarks on the *vitia antiquitatis* that marred his earlier orations (*22, 3*); but that was rather a matter of style. It may be observed that Fronto seems a little disappointed with the choiceness of Cicero's vocabulary: *I p. 4 is mibi videtur a quaerendis scrupulosius verbis procul afuisse; I p. 6 paucissima admodum reperias insperata atque inopinata verba, que non nisi cum studio atque cura atque vigilia atque multa veterum carminum memoria indagantur* (with *veterum carminum* cf. the fragment of Seneca in Gellius *XII 2, 3* sqq., esp. *6 apud ipsum quoque ... Ciceronem invenies etiam in prosa oratione quaedam ex quibus intellegas illum non perdidisse operam quod Ennium legit* (see also *supra* p. 243); similarly Aper's protest in *Dial. 20, 5* against *poeticus decor ... Acci aut Pacuvi veterno inquinatus*. That Cicero cited such poets is observed by Quintilian *I 8, 11*, but that is a different matter. See on these passages G. R. THROOP, « Ancient literary detractors of Cicero », in *Wash. Univ. Stud. I 2* (1913), 39; his article does little more than assemble material); cf. Gell. *XIII 21, 22 cum [Cicer] insolentias verborum a veteribus dictorum plerumque resperuet ...* For Fronto excerpting *si quid eleganti aut verbo notabili dictum videretur* in Cicero's letters, see II p. 158.

<sup>3</sup> Still, Cicero was also a source for 'daring' oratory (*Epist. IX 26, 8*).

tribe, in any case, that laid itself open to ridicule (*Quint. Inst.* X 2, 18; *Tac. Dial.* 23, 1). The very fact that Quintilian draws attention to them suggests that most people were not conscious imitators of Cicero.

But it would perhaps be wrong to suppose that an unbridgeable gulf separated Cicero from the orators of the first century A.D. Contemporaries naturally stressed the novelties of those who followed Cassius Severus, and the *Dialogus* is founded on conscious and generally accepted perception of a disparity in quality and manner between ancients (including Cicero) and moderns. But enough is said by the writers of the Silver Age to suggest the senses in which we could speak of continuity between Cicero and his successors.

I have already touched on Cicero's quarrel with the Atticists. He thoroughly abuses, and doubtless in part misrepresents, these audacious rivals. They were, he asserts, altogether too devoted followers of Lysias, forgetful of the wide range of Attic oratory, which found room for Demosthenes as well as sparer talents. In the *Tusculans* Cicero is confident that the *Attici* have been defeated: *iam conticuerunt paene ab ipso foro inrisi* (II 3). He would have regarded this as the triumph of his own Demosthenic oratory. His despised critics might have called it, rather, the triumph of Asianism. And we may consider three of the aspects of Cicero's Asianism—I use the term with due consciousness of the pitfalls of this vocabulary<sup>1</sup>—which link him with the age to come.

There is, first of all, rhythm. When, later, the Greek *rhetores* were converted wholesale to Atticism, they seem at first to have laid aside the Hellenistic rhythms which had marked the heyday of the older, corrupt rhetoric. But in the end they relapsed into an accentual rhythm that is at least the heir, and is perhaps the progeny, of the old metrical system. Thus a

<sup>1</sup> I speak of things that could be paralleled from the most sure source of Asian oratory, the Greek extracts in the Elder Seneca.

Sopater, for all his enthusiasm for Demosthenes, makes sure that two or four unaccented syllables separate the accented ones at the cadence of his sentences. A similar fascination attended the clausula system in Latin. It doubtless arrived, with the rest of rhetoric, in the second century B.C. Cicero imbibed it with his mother's milk. And despite his professed reaction against the *rhetores* and despite his admiration of Demosthenes, he never saw fit to alter his ways. His critics were correct to fasten upon this point. His rhythm *did* separate him from the Attic orators and align him with Greek declaimers. This is what was meant by the taunt that he was *in compositione fractum, exultantem ac paene . . . viro molliorem* (Quint. *Inst.* XII 10, 12). Quintilian himself saw that they were right, though he argued that Cicero was justified: *nec vitium duxerim si Cicero a Demosthene paulum in hac parte descivit* (IX 4, 146)—for Latin as a language lacks the inherent Greek *venustas et gratia* and can reasonably be given extraneous ornaments like rhythm that Greek, he implies, did not need (145)<sup>1</sup>. The elaborate argument of the long last part of the *Orator* shows Cicero, too, making the best of an awkward position.

And of course it all went on<sup>2</sup>. The orators will have used rhythm in court. Seneca in his philosophy, Pliny in his *Letters* and his *Panegyricus*, Quintilian in his rhetorical handbook, all used it, more insistently than Cicero, perhaps, but on recognisably the same system. Even Gellius, for all his archaising enthusiasms, and though he does not himself employ rhythm, regards Cicero's *numeri* as a virtue. A sentence in the *Pro Plancio* gives a *crispum . . . agmen orationis rotundumque ac modulo ipso numerorum venustum* (I 4, 4). This, it is true, is put into the mouth of the *rhetor* Antonius Iulianus. But it is Gellius *in propria persona*

<sup>1</sup> Another line of defence was that Demosthenes was rhythmical, but on a different system: Cic. *Orat.* 234 (cf. Quint. *Inst.* XII 10, 26).

<sup>2</sup> And when Quintilian argues against detractors of rhythm (e.g. IX 4, 53; 57; 64) he is fighting Cicero's battle over again, not a contemporary one. I am not sure that IX 4, 1 implies otherwise.

who shows detailed appreciation of Cicero's practice in *compositio* and speaks of his *modulamenta orationis* (I 7, 19). Cicero's rhythm, in fact, enabled him to sound familiar to readers a century later in a way that the Elder Cato could never have done.

Secondly, epigrams. Aper in the *Dialogus*, giving the credit side, as he saw it, of Cicero's oratory, remarks that he *quasdam sententias invenit, utique in iis orationibus quas senior iam et iuxta finem vitae composuit, id est postquam magis profecerat* (22, 2). There is, doubtless, special pleading here. Güngerich's new commentary remarks: « überzeugt jede Lektüre von Ciceros Reden... dass er dieses Kunstmittel noch nicht gesucht hat, wie es ja auch in der Theorie erst in der Kaiserzeit bei Seneca Rhetor und Quintilian behandelt wird. » And, as Güngerich points out, even Quintilian thinks that Cicero could have managed more epigrams (XII 10, 46). But Güngerich might have added that Quintilian, while denying *sententiae* to 'the ancients and particularly the Greeks', did find them in Cicero (XII 10, 48); and that when he wishes to illustrate the use of *sententiae* in narrative, he finds two examples, one brief, the other more expansive, in speeches of Cicero (IV 2, 121), neither particularly late. The *Sulla* is not a late speech, but the Bobbio scholiast finds a *sententia* in § 31: though it is true that he remarks: *quod genus in Tullianis orationibus rarum est*<sup>1</sup>. Again, when Cicero himself has to give an example of the unregenerate style of his youth, he produces from the *Pro Cluentio* (199) *uxor generi, noverca filii, filiae paelex* (*Orat.* 107), which, whether *sententia* or no, has the true ring of declamation: compare *Sen. Contr.* VI 6 *generi adultera, filiae paelex* and especially IX 6, 1 *nefaria mulier, filiae quoque noverca*. I take it that we have here another symptom

<sup>1</sup> A. GUDEMAN on *Dial.* 22 (Leipzig/Berlin 2<sup>o</sup>1914, p. 357) gives a number of examples, mostly from early speeches. And if Cicero's Asianism did lessen after he visited Asia, as he argues in the *Brutus*, that is what we should expect (note the first type of Asian style, *sententis ... concinnis et venustis*: *Brut.* 325). But the matter is not amenable to statistics. See also E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa* (Leipzig 1898), 232 n. 1.

of Asiatic rhetoric (see p. 260 n. 1). *Sententiae* appear in the Greek extracts in the Elder Seneca as freely as in the (derivative) Latin. And I very much doubt if Philostratus is right to say that the late first-century A.D. Assyrian sophist Isaeus was the first to sum up every argument ἐς βραχὺ (*Vitae soph.* 514, p. 28 Kayser)<sup>1</sup>. The Silver Age, again, merely expands on something that Cicero had used with restraint; he learned it, perhaps, from his Asiatic preceptors, but brought to it a moderation they did not practise.

And *sententiae*, it may be added, are closely associated with that enthusiasm for figures of speech and punning that people noticed in Cicero<sup>2</sup>. Seneca the Elder discusses the relationship between Publilius and Cicero (*Contr. VII* 3, 9); even Trimalchio seems to have wind of the topic (*Petron.* 55, 5). As for the word-play of *figurae verborum*<sup>3</sup>, it will be this that made Plutarch speak of Cicero ‘as striving with the sophists Isocrates and Anaximenes’ (*Comp. Dem. et Cic.* 2, 2). Quintilian, too, finds that mention of Isocrates and Gorgianic figures brings Cicero to his mind: *delectatus est his etiam M. Tullius, verum et modum adhibuit non ingratae nisi copia redundet voluptati, et rem aliqui levem sententiarum pondere implevit* (IX 3, 74). That would be a matter of taste. For the Atticists, this was one of the things that made Cicero *redundantem et in repetitionibus nimium* (XII 10, 12)<sup>4</sup>. It was the very life-blood of Asianism, and of the Silver Age.

<sup>1</sup> Πάσσων ὑπόθεσιν συνελεῖν ἐς βραχὺ Ἰσαίου εὑρημα (if this does in fact allude to epiphonematic epigram).

<sup>2</sup> Cicero remarks on his own enthusiasm for antithesis in the Gorgianic tradition at *Orat.* 167 (cf. 165).

<sup>3</sup> It decreased in Cicero with time: E. NORDEN, *Antike Kunstprosa*, 225 sqq.; cf. J. C. DAVIES, in *CQ* 18 (1968), 303-14.

<sup>4</sup> While Demosthenes (ἢκιστα... ἐπιδεικτικός: Longinus 34, 3) was praised for his *figurae sententiarum*: Cic. *Brut.* 141; *Orat.* 136 (cited in Quintilian IX 1, 40). In the latter passage, Cicero agrees they are ‘maiora’. Pliny (*Epist.* I 2, 2) looked for *figurae orationis* in Demosthenes (and Calvus): meaning by this, as Dr Innes suggests to me, figures generally, not just verbal ones.

I come to the third aspect of continuity between Cicero and the Silver Age. I start not from a criticism known to have been made of him by the Atticists, but from a quality of his own that Cicero prided himself upon in explicit contrast with the Atticists. In the *Orator* he stresses that the perfect orator must master all three styles, and most especially the grand. His opponents, who restrict themselves to the plain, are inevitably disqualified from perfection. And their pretensions to being imitators of the Attic orators are lopsided too. Lysias, their hero, may be a model in the plain style; the far more distinguished Demosthenes is a model for all three (75 sqq.). Yet, for Cicero, even Demosthenes *non semper implet auris meas* (104). What did Demosthenes lack? Cicero only says that his ears *saepe aliquid inmensum infinitumque desiderant*; and he is no doubt contrasting with Demosthenes' tautness the sort of qualities in himself that made Quintilian remark that *illuc nihil detrahi potest, hic nihil adici* (X 1, 106)<sup>1</sup>. But gaps in Demosthenes' armour were specified by Quintilian: 'we are superior [i.e. Cicero was superior to Demosthenes] in two things of the greatest importance in the arousing of emotion, wit and *commiseratio*' (X 1, 107). Quintilian suggests here and elsewhere (XII 10, 26; cf. II 16, 4; VI 1, 7) that Demosthenes' failings in the arousal of pity<sup>2</sup> had an external cause: a law that banned the practice in Athenian courts. Quintilian seems to be wrong over the fact; at least only the Areopagus, in trials for murder, appears to have had

<sup>1</sup> Cf. for Cicero's fullness VI 3, 5; XII 1, 20; XII 10, 52 (again contrasted with Demosthenes). Contrast the account of Calvus, *imitator Atticorum: fecit ... illi properata mors iniuriam si quid adiecturus sibi, non si quid detracturus fuit* (X 1, 115).

<sup>2</sup> Cic. *Brut.* 290 might be pressed to say that Demosthenes could arouse tears. If anything, his forte was to ridicule opponents who indulged in pathos (E. B. STEVENS, in *AJPh* 65 (1944), 14 with n. 53). Note further Longinus 34, 2-3: Hyperides was οἰκτίσασθαι προσφύέστατος, while Demosthenes was τῶν προειρημένων (including οἴκτος) κατὰ τὸ πλέον ἄμοιρος. And of course Hyperides was not the only Attic orator who employed this technique (see K. J. DOVER, *Greek Popular Morality in the time of Plato and Aristotle* (Blackwell 1974), 195-201). Thrasyllus and Aristotle, in their different ways, paid theoretical attention to the topic.

such a law. But murder trials are after all very important. And the main point is that Demosthenes could be thought wanting in this field.

It was not, of course, that Demosthenes was incapable of arousing emotion in general<sup>1</sup>. When Cicero describes the effect of grand style oratory (*Orat.* 97-9; *Brut.* 290; cf. Quint. *Inst.* XII 10, 62), he is saying much the same as Dionysius says when he describes the effect of a speech of Demosthenes (*Dem.* 22; cf. Longinus 34, 4). That Demosthenes had *vis* is stressed (e.g. *De orat.* III 28). Pliny looked to him as well as to Cicero for *sublimitas* (*Epist.* IX 26, 8); and of course he was a prime exemplar for Longinus. It is specifically in the arousal of pity that Quintilian found him wanting. Cicero, on the other hand, so excelled here that the last speech in a trial was habitually reserved for him (e.g. *Orat.* 130).

It seems possible that Cicero, in exploiting the possibilities of pathos, is the heir to Hellenistic oratory. It is natural to think in this context of the extravagances of the historians criticised by Polybius. Phylarchus σπουδάζων ... εἰς ἔλεον ἐκκαλεῖσθαι τοὺς ἀναγυνώσκοντας καὶ συμπαθεῖς ποιεῖν τοῖς λεγομένοις, εἰσάγει περιπλοκὰς γυναικῶν καὶ κόμας διερριμμένας καὶ μαστῶν ἐκβολάς, πρὸς δὲ τούτοις δάκρυα καὶ θρήνους ἀνθρῶν καὶ γυναικῶν ... ἀπαγομένων (II 56, 7). Polybius links this with the aims and effects of tragedy; but he might as easily have juxtaposed it with emotional oratory<sup>2</sup>. At least in Rome such displays of passion graced the lawcourts; and the orator was taught at

<sup>1</sup> Cic. *Orat.* 26 and 133; Quint. *Inst.* VI 2, 24 (δείνωσις); XII 10, 23; Plut. *Comp. Dem. et Cic.* 1, 2 ἐνεργείᾳ ... καὶ δεινότητι.

<sup>2</sup> Quint. *Inst.* VI 1, 30 *producere ipsos qui periclitentur squalidos atque deformes et liberos eorum ac parentis institutum*. Breasts were notoriously bared in a case conducted, significantly (see p. 262 n. 2), by Hyperides: e.g. Quint. *Inst.* II 15, 9; the story is not necessarily true (G. KOWALSKI, in *Eos* 42 (1947), 50-62), but it could reflect later practice as well as the lubricious imagination of scholarly investigators. Generally note Cic. *Brut.* 43, historians writing *rhetorice et tragice*.

school ἀεὶ πρὸ δικαιλυῶν τιθέναι τὰ δεινά<sup>1</sup> (Plb. II 56, 8). I do not think we can be sure what the practice of Hellenistic as opposed to classical Greek law-courts was<sup>2</sup>; but it seems likely at least that the arousal of pity, amongst other emotions, was taught and practised in the declamation school. It was indeed particularly appropriate there, according to Quintilian: *illic ut litigatores loquimur frequentius quam ut advocati: orbum agimus et naufragum et periclitantem, quorum induere personas quid attinet nisi adfectus adsumimus?* (VI 2, 36; cf. VI 1, 25-6). And the appropriate emotion for the three characters chosen by Quintilian would surely be pity. In the first century A.D., at least, we can be sure that emotions were of great importance in declamation: hence, amongst other things, the tendency for *aequitas*, which came towards the end and merged with the epilogue, to gain the upper hand over *ius*<sup>3</sup>.

Whatever the Hellenistic background, Cicero was not the first Roman to exploit the appeal to pity. One thinks of Antonius' account of his own successful defence of C. Norbanus, which fell into two parts, one involving *commendatio*, the other *concitatio*: the latter enabling the orator to say that he *pro meo sodali ... et pro mea omni fama prope fortunisque decernere. ... petebam a iudicibus ut illud aetati meae, ut honoribus, ut rebus gestis, si iusto, si pio dolore me esse adfectum viderent, concederent* (*De orat.*

<sup>1</sup> See Quint. *Inst.* VIII 3, 61 sqq. on ἐνάργεια, esp. 62 *oculis mentis ostendi* (cf. Gellius X 3, 7 *quae totius rei sub oculos subiectio!*; for the context see p. 265); 67 *sic et urbium captarum crescit miseratio* (also VI 2, 32-33); generally, G. AVENARIUS, *Lukians Schrift zur Geschichtsschreibung* (Meisenheim am Glan 1956), 130-140. Mr R. B. Rutherford, referring me to R. G. M. NISBET/M. HUBBARD on Hor. *Carm.* II 1, 17, remarks that Pollio interestingly combines the roles of orator, historian and tragedian.

<sup>2</sup> But the emotional passage of Hegesias translated in Rutilius Lupus I 7 seems to be forensic.

<sup>3</sup> See e.g. the *sermo* to *Decl. min.* 270, where the teacher argues for a careful treatment of the legal points before *illa quae sola dicuntur* (p. 103, 11 Ritter: text uncertain). Emotional appeal was not enough: *nisi ... etiam iure defenditur, verendum erit ne illum flentem [leg. flentes?] iudices damment* (p. 102, 6 Ritter).

II 200-1)<sup>1</sup>. I need not labour the examples from Cicero himself<sup>2</sup>: merely observing that the many heads for arousing pity detailed in the *De inventione* (I 106-9), and doubtless inherited from Hellenistic tradition<sup>3</sup> (indeed Cicero mentions the *rhetor* Apollonius: 109), can be abundantly illustrated from his own speeches. As for his successors, Quintilian himself was proud of his achievement in court in this area (VI 2, 36). And Gellius' comparative treatment of Cato, Gaius Gracchus and Cicero is significant. Gracchus may be a *fortis ac vehemens orator* (X 3, 1); but in the passage cited from him there is nothing spoken *ampliter insigniterque aut lacrimose atque miseranter* (4)<sup>4</sup>; whereas in the *Verrines*<sup>5</sup> Cicero's emotional appeal is singled out for praise: *quae ... miseratio! quae comploratio! quae totius rei sub oculos subiectio!* (7; see p. 263 n. 2; cf. 14 *haec M. Tullius atrociter graviter apte copioseque miseratus est*). And pity was much in demand generally in the first century A.D. Lucan and Seneca's tragedies are evidence of the excesses pursuit of it could bring.

All these ways in which Cicero foreshadows the Silver Age can be subsumed under one heading: *voluptas*. He gave audiences

<sup>1</sup> Add the case of Servius Galba, *miseratione sola ... elapsum* (Quint. *Inst.* II 15, 8). Galba was *princeps ex Latinis* (Cic. *Brut.* 82) to use *miserations*.

<sup>2</sup> Or his contemporaries. Note e. g. Asconius p. 20 Clark *ipse quoque Scaurus dixit pro se ac magnopere iudices movit et squalore et lacrimis ...* Also the emotional (and Asianic) Hortensius (*Div. in Caec.* 46 *cum commiserari, conqueri ... coepit*).

<sup>3</sup> I take it that the evidence adduced by F. SOLMSEN, in *CPh* 33 (1938), 394-396, shows that Hellenistic *artes* did not treat emotion in Aristotelian depth, not that they ignored it.

<sup>4</sup> It is interesting that Gellius finds Cato more satisfactory than Gracchus in *miseratio* (X 3, 15 sqq.). Cato, he says, *iam tum facere voluisse quod Cicero postea perfecit* (16)—a judgement to be compared with Cicero's own discussion of Cato in the *Brutus* (esp. 65 *omnes oratoriae virtutes in eis* [i.e. Cato's speeches] *reperientur*).

<sup>5</sup> Gellius quotes from II 5, 161-163 passages that in all Quintilian remarks on seven times, often in connection with their vividness (*ἐνδρόγεια* is illustrated from *Verr.* II 5, 86: VIII 3, 64) and power to arouse pity (esp. IV 2, 114). Another famous passage (II 5, 118-119), seven times used by Quintilian, finds echoes not only in Sen. *Contr.* VII 2, 1 but even in Manilius V 621 sqq.

what they wanted (*Orat.* 106); and they went on wanting it in the century that followed. There is nothing particularly disreputable about this. Cicero argues in the *Brutus* for the primacy of public approval (183 sqq.; cf. *Tusc.* II 3). Still, critics might rebel against the lengths to which such pandering went. Quintilian thought *voluptas* was properly aimed at by Cicero<sup>1</sup>: Cicero did well to spice even his argumentation with it (V 14, 35); and, faced with an audience of less than perfectly wise men, he was justified in giving pleasure to their ears (XII 10, 52-3). But when it came to his own day, Quintilian felt that *voluptas* tended to be *prava*, and there was something sinister about tickling the ear with it (II 12, 6). It was all a question of degree, no doubt (*Quint. Inst.* XII 10, 47). But Quintilian, like the rest of us, tended to enjoy the middle-aged reflection that things are steadily getting worse. Perhaps he would have been surprised, had he been miraculously transported to a court addressed by Cicero, to find how Silver the great orator really was.

<sup>1</sup> Cf. XII 10, 45 *id fecisse M. Tullium video, ut cum omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret, cum et suam se rem agere diceret, agere autem maxime litigatoris: nam hoc ipso proderat, quod placebat.* This is why Pliny looked to Cicero for *amoenitas* (*Epist.* I 2, 4; cf. *Gell.* X 3, 15), and why Fronto was so struck by his *ornatus* (I p. 4). But it was possible to see excessive *flores* in Cicero (Quint. XII 10, 13, correctly taken by R. GÜNGERICH, in *Gnomon* 22 (1950), 246-247). Hence the feeling that he was more like an epideictic orator than a combative one, an Isocrates rather than a Demosthenes: see *supra* pp. 257 and 261, adding Plut. *Comp. Dem. et Cic.* 1, where the Demosthenic manner is implicitly contrasted with Cicero's ὁραισμὸς καὶ παιδιά (cf. the sophistic παιγνιού).

## DISCUSSION

*M. Calboli*: Non ho trovato nella relazione molto bella del collega Winterbottom un riferimento a quella parte della *pronuntiatio* che è rappresentata dal *De gestu*, mentre il riferimento ad Antonio e alla sua difesa di Norbano mi ha fatto pensare ad un' altra difesa, quella che Antonio fece di M'. Aquilio; in essa infatti Antonio strappò la tunica di Aquilio, mostrando le cicatrici delle ferite ricevute da Aquilio per la patria (gesto o ispirato a quello di Iperide nel processo di Frine, o, come vuole U. W. Scholz nel suo lavoro sul Antonio, a M. Servilius Geminus). Ora la mia domanda è: come vede il collega Winterbottom il 'gesto' nel ciceronianismo del tempo da lui trattato?

Quanto poi è stato osservato sulle declamazioni mi suggerisce una domanda. Lei sostiene che le declamazioni sono entrate in Roma già dal 125 a.C. — e io sono d'accordo, solo vorrei spostare più in su tale data — e che non c'è differenza tra le declamazioni del periodo più antico e quello del periodo augusto, se non perchè alcune erano in latino, altre in greco. C'è tuttavia una differenza che può essere causata anche da questo motivo, tra le declamazioni di cui troviamo tracce nella *Rhetorica ad Herennium* e nel *De inventione* e quelle di cui riporta brani Seneca il padre. I temi delle prime riguardano argomenti mitologici e della storia di Roma, i temi delle seconde argomenti inventati. A questo punto è naturalmente interessante il confronto con l'impiego di Menandro a cui Lei ha fatto riferimento, perchè i temi delle declamazioni di Seneca, specificamente delle controversie, sono argomenti vicini alla commedia anche per il tipo di intreccio. Crede Lei che questo quadro si possa accettare?

*M. Winterbottom*: Antonius baring the scars of Aquilius is part of a long tradition of forensic *miseratio* (Quint. *Inst.* II 15, 7-9 himself juxtaposes the case of Phryne; cf. also Ov. *Met.* XIII 262-265),

which I conjectured to have been important in Hellenistic oratory. I do not know that Cicero ever behaved thus (observe the irony of *Verr.* II 5, 32), though he pointed to scars on Rabirius' face (*Rab. perd.* 36; cf. the fragment 35 Malcovati of Hortensius from the same case, *cicatricum mearum*, part of a prosopopoeia). For the later period, Quintilian does not seem critical of emotional displays in court (*Inst.* VI 1, 30-33; scars mentioned at VI 1, 21). As to *gestus* more generally, he counsels restraint (note XI 3, 123, more cautious even than Cicero). Practice must have varied greatly. — As to M. Calboli's second point, I should be surprised if Greek *rhetores* in the Rome of the first century B.C. were not using invented 'Menandrian' themes: they had surely been using them for centuries in Greece and Asia Minor. Cicero, in his *Inv.* and the *Auctor ad Herennium* presumably avoided such themes (details in S. F. Bonner, *Roman Declamation* (Liverpool 1949), 23-8) because they thought them less suitable for their Roman readership.

*M. Leeman*: At the beginning of your paper you announce that at the end you will try to gauge what sort of gulf separates Cicero from the Silver Age. At the end you conclude that Cicero himself is very 'Silver' already—a conclusion which sounds like a (carefully prepared!) ἀπροσδόκητον, if I may express myself paradoxically.... Your main thesis is that there is much more continuity between Cicero and the Silver Age than is usually supposed. A *disputatio in contrarium partem* should certainly take into account Quintilian's remarks about Seneca's attitude to Cicero, *Inst.* X 1, 126, who is certainly implied in the classical authors *quos ille non destiterat incessare, cum diversi sibi conscius generis placere se in dicendo posse quibus illi placent, diffideret*. There certainly is a gulf here!

*M. Winterbottom*: M. Leeman is of course right that there is another side to the picture. Naturally Seneca's philosophical style is different, and consciously different, from Cicero's. But at X 1, 126 Quintilian seems much to exaggerate Seneca's hostility to Cicero and to the *potiores* generally.

*M. Classen*: When one compares the rhetorical handbooks on which Cicero was brought up (which must have been of the kind of the *Rhetorica ad Herennium*), and Quintilian's *Institutio oratoria*, one is struck by the changes and refinements of the precepts as laid down by Quintilian. To what extent are these modifications due to Quintilian, and what evidence is there of earlier rhetorical analyses of Cicero's speeches (of the type of which there are traces in the *Scholia Bobiensia*). Does Quintilian owe any new idea or modification of the traditional theory to the interpretation of the speeches of an author other than Cicero?

*M. Winterbottom*: Theory clearly moved on a good deal between Cicero's youth and the *Institutio*. Quintilian III 1, 16-21 gives the names (I expect that the controversy of Apollodoreans and Theodoreans will have been fruitful in focussing attention on the need for flexibility in applying precepts). Quintilian exploited these theoretical advances, leavening them with his own practical experience and his study of Cicero's speeches. As I remarked, there must have been earlier work on Cicero, but we have almost no direct evidence of it. So too for other orators. Quintilian himself can deploy details from Calvus, Asinius Pollio and others, but I doubt if they much influenced his thinking.

*M. Stroh*: Cicero *Orat.* 104 wird von den Kommentatoren regelmäßig so verstanden, als wolle er hier einer gewissen Unzufriedenheit mit dem Stil des Demosthenes Ausdruck geben: ... *non semper implet aures meas* (auch einen Mangel an 'menschlicher Erfülltheit' des Wortes wollte man schon finden). Aber man vergleiche den Kontext! Cicero nimmt auf den 'Mangel' des Demosthenes nur darum Bezug, weil er die Idealität des — real nie voll erreichbaren — *orator perfectus* darstellen will: «selbst» Demosthenes (*ipse!*) bleibt hier natürlich noch zurück. Folglich ist Demosthenes hier gar nicht wegen seiner Mangelhaftigkeit genannt, sondern weil er das Äußerste an bisher überhaupt erreichter Vollkommenheit darstellt, weil er Cicero selbst jedenfalls übertrifft (so ausdrücklich § 105).

*M. Winterbottom*: I am very grateful for M. Stroh's remarks. They explain why what Cicero missed in Demosthenes was *aliquid immensum infinitumque*. The relevant paragraph in my paper should be modified accordingly.

*M. Michel*: Je félicite M. Winterbottom pour la précision de sa méthode, qui le conduit à étudier essentiellement les jugements des déclamateurs et de Quintilien. Peut-être faudrait-il, à la fin de l'exposé, nuancer le mot *voluptas* : dans le sens esthétique, Cicéron préférait *delectatio*. Je voudrais ajouter quelques suggestions qui sortent plus ou moins du domaine auquel M. Winterbottom a choisi de se restreindre. D'abord, les jugements sur Cicéron apparaissent dans des textes où l'histoire interfère avec la rhétorique (Tite-Live, Asinius Pollio, Tacite...). L'une des formes privilégiées de la déclamation a toujours été l'histoire. Salluste avait préféré la tradition de Thucydide à la conception cicéronienne de l'éloquence; Tite-Live y revient partiellement; Tacite fait une nouvelle synthèse des deux tendances, en s'aidant du langage virgilien. D'autre part, on peut aussi évoquer les problèmes politiques : ils se posent presque toujours lorsqu'il s'agit de pratique, et ils sont présents à l'esprit de Quintilien quand il formule ses jugements relatifs à Cicéron. Domitien avait reproché aux philosophes leur *secessus*, par lequel ils refusaient de participer aux affaires publiques. Mais l'orateur, au contraire, s'abstenait par définition d'un tel *otium*. Or la conception cicéronienne faisait de lui un philosophe. Quintilien pouvait donc supprimer la contradiction entre philosophie et action, grâce à l'idée cicéronienne qu'il se faisait de la vraie culture. De là ce retour à Cicéron, qui s'affirme vers le temps de Trajan. J'ajouterais enfin une remarque sur la comparaison entre Démosthène et Cicéron chez le pseudo-Longin. Elle marque bien, chez l'orateur latin, la tendance à l'asianisme dont a parlé M. Winterbottom. J'ajouterais que l'auteur décrit l'éloquence cicéronienne comme la coulée d'un grand fleuve. La notion de *flumen orationis* est importante chez les rhéteurs latins et se trouve liée à une certaine idée de l'*elocutio*. La continuité du flot oratoire s'oppose chez Quintilien au style coupé que pratiquent les amateurs de *senten-*

*tiae*. Sénèque célèbre aussi une telle ampleur dans la continuité à propos de Cicéron lui-même ou de Papirius Fabianus.

*M. Winterbottom*: Quintilian does use the Ciceronian word *delectatio* at XII 10, 45, but *voluptas* appears at V 14, 35.

*M. Calboli*: L'acuta osservazione di Alain Michel sul rapporto tra storici ed oratori mi fa pensare alla famosa lettera di Plinio il Giovane a Titinio Capitone (V 8, 1) sullo scrivere storia: *suades, ut historiam scribam eqs.*

Ora sarei curioso di sapere quanto può avere influito il ciceronianismo di Plinio il Giovane nel suo atteggiamento di fronte alla storia. Il ciceronianismo in quel tempo, e in un uomo come Plinio il Giovane, influisce anche sui giudizi e sugli atteggiamenti letterari.

*M. Leeman*: In *Epist. 40* Seneca discusses delivery, not style. Fabianus was a fluent speaker (*fundere — effundere verba*).

*M. Strob*: Besonders einleuchtend fand ich, was Sie über die Frühgeschichte der Deklamation gesagt haben und über die Gründe, warum Cicero so wenig darüber spricht. Es gibt eine Trivialvorstellung von der römischen Redekunst, wie sie durch manche Handbücher geistert: Am Anfang war sie danach praktisch, forensisch, und ihr Meister hiess Cicero; dann, nach dem Ende der Republik, musste sie sich vom Leben in die Hörsäle zurückziehen und trieb die traurigen Blüten der Deklamationsrhetorik; ein tiefer Geist wie Tacitus sah diese historischen Zusammenhänge, während der Romaniker und Cicerofan Quintilian eine Beredsamkeit erneuern wollte, deren Zeit vorbei war.

Herr Winterbottom hat hier mit Recht widersprochen, schon indem er auf das Alter der Deklamation auch in Rom hinweist. Ich frage mich nur, warum die Deklamation im späteren Sinn von *declamatio* — also in dem der *controversiae et suasoriae*, nicht im offenbar älteren Sinn der 'Sprechübung' — erst in der frühen Kaiserzeit

ausführlicher bezeugt wird; man hat doch den Eindruck, dass ihre Bedeutung damals zumindest mächtig zunimmt.

Ein Problem bleibt mir bezüglich der Deklamationen in der frühen Kaiserzeit. Warum haben diese Rhetoren wohl eine politisch so brisante Sache wie die Ermordung Ciceros zum Lieblingsthema gemacht? Der Mörder Ciceros war zu einem guten Teil doch Octavian-Augustus selber. Bei Untersuchungen zur Textgeschichte der *Philippiken* ist mir aufgefallen, dass in den beim älteren Seneca exzerpierten *Deklamationen* immer nur auf die *Zweite Philippica* angespielt wird, die Rede also, in der Octavian noch nicht erscheint. Das dürfte seinen Grund sicherlich in politischer Vorsicht haben, aber die Sache an sich bleibt trotzdem sonderbar.

*M. Winterbottom*: As to M. Stroh's first point: if I am right, there was a change of terminology (details in S. F. Bonner, *Roman Declamation*, cap. I-II) in the first century B.C. rather than much change of practice. Cic. *De orat.* II 100 by itself shows that the invented *controversia* themes, familiar from later sources, were known at this time (and also that Cicero was aware of their educational point). If declamation seems more prominent in the Augustan and post-Augustan period, that is partly a reflection of the continuing Hellenisation of Rome.

As to the second point, M. Stroh makes an interesting observation. The Second was the most popular of the *Philippics* for Quintilian also, and there may be no need to invoke politics. If the *rhetores* see Cicero's death as the work only of Antony (so also Livy, *ap. Sen. Suas.* 6, 17 *pro certo habens ... non magis Antonio eripi se quam Caesari Cassium et Brutum posse*), that is after all consistent with the story of the struggle among the triumvirs for Cicero's life (e.g. Plut. *Cic.* 46, 2-4). The theme was too good to waste, and did not need to reflect on Octavian-Augustus.

*M. Leeman*: There seem to be two types of declamation in Cic. *De orat.* Apart from the simplified type for *pueri* mentioned in II 100, there is the important exercise in I 149, *causa aliqua posita*

*consimili causarum earum, quae in forum deferuntur*, still practised by Sulpicius and Cotta at the age of 33 and much more sophisticated in περίστασις than the ὑπόθεσις in II 100, which seems to belong to the προγνωμάσματα.

M. Calboli : Il termine *declamare* (*declamatio*) che il collega Stroh nega sia nato per tempo, in realtà trova nel noto passo di Cic. *Brut.* 310 un preciso *terminus ante quem*. Dice infatti Cicerone, *commentabar declamitans : sic enim nunc loquuntur*. Ciò significa che l'uso del termine non doveva essere antico (*nunc*), ma certo alla data del *Brutus* era già in uso per questi esercizi retorici (per gli attori, v. già Cic. *De orat.* I 251). Sulle declamazioni avrei poi un altro elemento da suggerire, in parte seguendo una osservazione di Leeman. La differenza tra *tesi* e *ipotesi* in Ermagora, io non credo che fosse come in Cicerone. In Ermagora la *tesi* era un esercizio generale che, con l'aggiunta dei μόρια περιστάσεως diveniva una causa precisa, una ipotesi e poteva variare col variare dei μόρια περιστάσεως. E' Cicerone che introduce la filosofia, come ha ben mostrato il Michel, trasformando la *tesi* da semplice schema generale di esercitazione in meditazione sullo stato del mondo, in espressione di principi generali. Vorrei sapere cosa pensa il collega Winterbottom di questa possibilità?

M. Winterbottom : In answer to M. Calboli's question, I should say that the distinction between θέσις and ὑπόθεσις did not in itself change. But Cicero's philosophical enthusiasm meant that he gave θέσις more importance than others, both as an independent exercise (*Att.* IX 4) and within a forensic speech. The norm was to employ θέσις as an elementary προγνώμασμα (so still Quint. *Inst.* II 4, 24-5, with a nod to Ciceronian position).

M. Classen : What kind of public are Asconius' commentaries addressed to? Is it reasonable to assume that people continued to study Cicero's speeches, but increasingly felt the need for an explanation of the legal and historical background?

*M. Winterbottom*: As I said, I am not sure whether Asconius wrote as a schoolmaster for pupils or as a scholar for an interested general public (perhaps both). In any case, M. Classen must be right that Asconius' work pre-supposes students of Cicero's speeches in the mid first century A.D. (a time when it seems that there was renewed interest in Cicero's *Letters*), and ones who needed the background detail desiderated by Quintilian X 1, 22-23.

*M. Michel*: Je voudrais ajouter une remarque qui ne constitue pas une question, puisque je sors de la période envisagée par M. Winterbottom. Il a montré comment on aboutit à la seconde sophistique. Cela coïncide avec un triomphe du cicéronisme, qui se manifeste notamment chez Fronton. Bien sûr, les Latins, comme l'atteste Aulu-Gelle, mettent de plus en plus l'accent sur l'archaïsme. Mais on ne parle plus de Sénèque et l'Asianisme, comme on nous l'a montré, n'est pas défavorable à l'Arpinate. La seconde sophistique fait la part grande à la déclamation et elle insiste surtout, avec Hermogène, sur la division des styles politique (Démosthène) et épидictique (Platon); Isocrate est considéré comme faisant la synthèse. Dès lors, le succès du cicéronisme, chez les écrivains chrétiens d'Afrique (ou de milieu africain), de Minucius Felix à Lactance, n'a rien d'étonnant. Saint Augustin, qui vient après eux, est nourri de culture cicéronienne. Peut-on suggérer qu'il retrouve, au-delà, la tradition de la tension sallustienne et sénéquienne?

*M. Winterbottom*: I should prefer to put it that Cicero and the declaimers saw antiquity out together.

## VII

WALTER RÜEGG

# CICERO — ORATOR NOSTER

### 1. Renaissance der Rhetorik

*Me vero, tametsi iam vergente aetate, nec pudebit nec pigebit,  
simulatque extricaro me ab his quae sunt in manibus, cum meo Cicerone  
redire in gratiam, pristinamque familiaritatem, nimium multis annis  
intermissam, renouare menses aliquot.*

Dieses Bekenntnis des Erasmus von Rotterdam im Widmungsbrief der *Tuskulanen*-Ausgabe von 1523 an Johannes Vlatten<sup>1</sup> hätte ich unterschreiben können, als ich die ehrenvolle Aufforderung erhielt, über die Wirkung Ciceros als Orator und Verfasser rhetorischer Schriften im Humanismus der Renaissance zu sprechen. Dabei war ich mir wohl bewusst, dass die Renaissance-Forschung in den zwanzig Jahren seit meinem Abfall von der Philologie zur Soziologie grosse Fortschritte vor allem dank den Anstrengungen amerikanischer und italienischer Gelehrter gemacht hat. Ich vermutete jedoch nicht, dass das Thema der Rhetorik in der Humanismusforschung eine derartige Fülle neuerer Literatur hervorgerufen hat.

<sup>1</sup> Des. Erasmi Roterodami *Opus epistolarum*, edd. P. S. et H. M. ALLEN, V (Oxford 1924), 340 (*Ep.* 1390, 113 ss.).

1946 hatte ich in meiner Erstlingsschrift es noch nicht gewagt, den Begriff Rhetorik in positiver Weise anzuwenden, sondern hatte die humanistische Rezeption Ciceros als subjektiv-oratorisch bezeichnet<sup>1</sup>. Mommsens Urteil über « das unpoetische, rechthaberische, rhetorisierende Naturell der Römer »<sup>2</sup> war ja nur ein besonders prominentes Beispiel einer seit der Romantik die deutsche Wissenschaftstradition beherrschenden Auffassung, wie sie der Schweizer Dichter Carl Spitteler in seinem Kabinettstück « Professor Glauberecht, Goethefest, Dünkel von Weisenstein über Weltliteratur » persifliert hat. « Hohle Rhetorik, phantasielose Nachahmung, nüchterne Verständigkeit »<sup>3</sup>: dieses Zerrbild der Römer bestimmte weitgehend die Bewertung des Renaissance-Humanismus, der als « italienisch-römischer », durch Imitationsliteratur und Pflege der Eloquenz charakterisierter alter Humanismus durch den « deutsch-griechischen », unmittelbar auf die griechischen Originale zurückgehenden Neuhumanismus überholt worden sei<sup>4</sup>. So konnte noch 1967 Walter Jens von einem « Dornröschenschlaf » der Rhetorik sprechen<sup>5</sup>. Aber auch in Frankreich wurde im selben Jahr die Rhetorik als « une discipline oubliée ou méconnue »<sup>6</sup> bezeichnet, und die monumentale Pariser Thèse von Marc Fumaroli beginnt mit dem Satz: « Cet ouvrage se veut une contribution au développement d'une

<sup>1</sup> W. RÜEGG, *Cicero und der Humanismus. Formale Untersuchungen über Petrarca und Erasmus* (Zürich 1946), p. xxviii.

<sup>2</sup> Th. MOMMSEN, *Römische Geschichte* II (Berlin 1875), 619.

<sup>3</sup> C. SPITTELER, *Lachende Wahrheiten*, Gesammelte Werke, Bd. 7 (Zürich 1947), 684.

<sup>4</sup> F. PAULSEN, *Geschichte des gelehrten Unterrichts* I (Leipzig 1919), 2 f.

<sup>5</sup> W. JENS, *Von deutscher Rede* (München 1969), 45, zitiert von H. SCHANZE (Hrsg.), *Rhetorik. Beiträge zu ihrer Geschichte in Deutschland vom 16.-20. Jahrhundert* (Frankfurt 1974), 7. E. R. CURTIUS, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* (Bern 1954), 71: « Die Rhetorik hat in unserer Bildungswelt keine Stelle ». B. L. ULLMAN, « Leonardo Bruni and Humanistic Historiography » (1946), in *Studies in Italian Renaissance* (Roma 1955), 326, erwähnt “our modern, especially American distrust of rhetoric”.

<sup>6</sup> H. SCHANZE, *ibid.*

discipline qui demeure en France peu assurée de sa légitimité et de sa possibilité même: l'histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne »<sup>1</sup>.

Es hat sich somit « eine neue Situation herausgebildet, die man als Renaissance der Rhetorik bezeichnen kann »<sup>2</sup>. Ihr Anliegen lässt sich nicht besser beschreiben als mit dem Satz, der das Verdammungsurteil Ciceros durch Mommsen abschliesst: « Wenn hier etwas wunderbar ist, so sind es wahrlich nicht die Reden, sondern die Bewunderung, die dieselben fanden. Mit Cicero wird jeder Unbefangene bald im reinen sein; der Ciceronianismus ist ein Problem, das in der That nicht eigentlich aufgelöst, sondern nur aufgehoben werden kann in dem grösseren Geheimnis der Menschennatur: der Sprache und der Wirkung der Sprache auf das Gemüth »<sup>3</sup>.

Freilich ist es nicht nur die Wirkung der Sprache auf das Gemüt, welche die Rhetorik in der neueren Literaturwissenschaft und Rezeptionsforschung, in der Philosophie und Soziologie, im französischen Strukturalismus wie in der angelsächsischen Kommunikationswissenschaft und Semiotik, *last but not least* in der Humanismusforschung zu neuen Ehren kommen liess<sup>4</sup>: Die Bedeutung der Sprache wird von Anthropologen, Philosophen und Soziologen der verschiedensten Richtungen als symbolische Form menschlicher Selbstverständigung und sozialer Interaktion und damit als die eigentliche Bedingung

<sup>1</sup> M. FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et 'res literia' de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Hautes Etudes médiévales et modernes, 49 (Genève 1980), 1. Vgl. J. LINDHARDT, *Rhetor, Poeta, Historicus. Studien über rhetorische Erkenntnisse und Lebensanschauungen im italienischen Renaissancehumanismus* (Leiden 1979), 9 f.; J. W. O'MALLEY, *Praise and Blame in Renaissance Rome. Rhetoric, Doctrine and Reform in the Sacred Orators of the Papal Court, c. 1450-1521* (Durham, N. C. 1979).

<sup>2</sup> H. SCHANZE, *ibid.*

<sup>3</sup> Th. MOMMSEN, *Römische Geschichte* II 621.

<sup>4</sup> Neueste Literaturübersichten bei H. SCHANZE (S. 276 Anm. 5), M. FUMAROLI (S. oben, Anm. 1), sowie bei Ch. PERELMAN, *Das Reich der Rhetorik. Rhetorik und Argumentation*. Aus dem Französischen *L'empire rhétorique. Rhétorique et argumentation*, Paris 1977 (München 1980), 179 ff.

sittlicher Urteilskraft und sozialer Verständigung anerkannt<sup>1</sup>, wie dies bereits bei Isokrates angelegt ist<sup>2</sup> und durch das Werk Ciceros, aber auch durch sein Vorbild als Redner die humanistische Bildungsbewegung der Renaissance bestimmt<sup>3</sup>. Etienne Gilson bezeichnet deshalb das 15. und 16. Jahrhundert als *aetas Ciceroniana*, welche die *aetas Aristoteliana* des 13. und 14. Jahrhundert abgelöst habe. Die Philosophie, repräsentiert durch den Namen des Aristoteles, die in der Scholastik vorherrschte, habe den humanistischen Schriften und in diesen Cicero, dem *Orator noster* Platz machen müssen. Das Schwergewicht des Welt- und Menschenbildes habe sich von der Natur der Dinge auf diejenige des Menschen verschoben, der als soziales Wesen durch den Gebrauch der Sprache bestimmt ist. Der typisch ciceronianische Aspekt des Humanismus sei die Bestimmung des Menschen als des *Homo loquens*. Damit rücke der Orator an die Spitze der Hierarchie der *êtres humains* und der « connaissances; au lieu de s'ordonner, comme dans les sciences, selon leur plus ou moins grande aptitude à faire connaître le réel, elles vont se classer selon leur valeur comme instruments possibles de la parole, elle-même lien et règle des sociétés »<sup>4</sup>.

Das Wort als Band und Norm menschlicher Gesellschaften ist der Schlüssel zum Geheimnis der Wirkung Ciceros, die Mommsen so unbegreiflich schien, und bestimmt die Wirkung Ciceros im Humanismus der Renaissance.

<sup>1</sup> Vgl. W. RÜEGG, *Soziologie* (Frankfurt 1975), 233 ff. (Bibliographie 294 ff.).

<sup>2</sup> Isokrates *Or. XV (Antid.)* 253 ss.

<sup>3</sup> P. O. KRISTELLER, *The Classics and Renaissance Thought*, Martin Classical Lectures 15 (Cambridge, Mass. 1955), 11; repr. *Renaissance Thought. The Classic, Scholastic and Humanist Strains* (New York 1961); P. O. KRISTELLER, *Studien zur Geschichte der Rhetorik und zum Begriff des Menschen in der Renaissance* (Göttingen 1981), 15. Vgl. D. HARTH, *Sprachpragmatismus und Philosophie bei Erasmus von Rotterdam* (München 1970), 9 ff. Ch. TRINKAUS, « Protagoras in the Renaissance. An Exploration », in *Philosophy and Humanism Renaissance. Essays in Honor of Paul Oskar Kristeller*, ed. by E. P. MAHONEY (Leiden 1976), 190 f.

<sup>4</sup> E. GILSON, « Le message de l'humanisme », in *Culture et politique en France à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance*, Etudes réunies et présentées par F. SIMONE (Torino 1974), 4. Vgl. M. FUMAROLI, *op. cit.* (S. 277 Anm. 1), 39 ff.

## 2. Mittelalterliche Traditionen der ciceronianischen Rhetorik

Wenn Gilson, der profunde Kenner der Scholastik, die humanistische Kultur der Renaissance als erfolgreiche antischolastische Bewegung darstellt, die «sous le nom et patronage de Cicéron» erfolgt sei, so hebt er sich damit klar von allen positivistischen Betrachtungsweisen ab, welche eine ungebrochene Tradition der Ciceronischen Rhetorik in Hochmittelalter und Humanismus feststellen. Bekanntlich war Cicero im Mittelalter nicht nur durch seine philosophischen Schriften bekannt, sondern galt als der eigentliche Vertreter, ja als Verkörperung der Rhetorik. Von den rhetorischen Schriften ging keine einzige verloren<sup>1</sup>. Neben der bis zur humanistischen Kritik Cicero zugeschriebenen, seit dem 13. Jahrhundert als *Rhetorica nova* bezeichneten *Rhetorica ad Herennium* war es vor allem die *Rhetorica vetera*, Ciceros *De inventione*, welche von der Karolingerzeit an immer wieder benutzt wurde<sup>2</sup>.

Alkuin entnimmt Ciceros Rhetorik gleichsam einen Fürstenspiegel für Karl den Grossen<sup>3</sup>. In der Mitte des 9. Jahrhunderts begründet der zeitweilige Abt von Corvey, Paschavius Radbertus, seine von der üblichen Kompilation abweichende Methode mit dem von Cicero, dem *Ipse rex eloquentiae*, in *De inventione* II 1 ff. verwendeten Hinweis auf Zeuxis, der für sein Helenagemälde die fünf schönsten Mädchen Krotons als Modelle verlangte, um aus ihnen ein vollkommenes Bild zu komponieren<sup>4</sup>. Stephan Sonderegger hat kürzlich die an und für sich schon von

<sup>1</sup> Th. ZIELINSKI, *Cicero im Wandel der Jahrhunderte* (Leipzig 1929), 131; 321 (1897).

<sup>2</sup> K. BRZOSKA, in *RE* IV 1 (1900), s. v. *Cornificius*, 1619. Vgl. R. MATTMANN, in *GIF* 27 (1975), 282-305.

<sup>3</sup> L. WALLACH, zitiert von J. J. MURPHY, *Rhetoric in the Middle Ages. A History of Rhetorical Theory from Saint Augustin to the Renaissance* (Berkeley 1974), 107.

<sup>4</sup> F. BRUNHÖLZL, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters* I (München 1975), 371.

Eduard Norden erwähnte Benutzung von Ciceros Rhetorik durch Notker den Deutschen in ihrer ganzen Bedeutung für die Anfänge der deutschen Rhetoriktradition deutlich gemacht<sup>1</sup>.

Eduard Norden wies auch bereits auf die Verdienste französischer Klöster bei der Bewahrung der Reden, aber auch der rhetorischen Schriften Ciceros hin. Vor allem Servatus Lupus (842-862 Abt von Ferrières), der vom Papst eine vollständige Handschrift von *De oratore* erbittet, und Gerbert, der spätere Papst Sylvester II († 1003), der ein besonderes Interesse für die Rhetorica und die Reden zeigte, werden von Norden für « die Erhaltung vieler von den Humanisten speziell in Frankreich gefundenen Reden Ciceros » verantwortlich gemacht<sup>2</sup>.

Bolgar hat in seinem klassischen Werk über das Nachleben der Antike aus den von Manitius gesammelten Handschriftenkatalogen antiker Autoren in mittelalterlichen Bibliotheken eine — gewiss nicht ganz repräsentative — Statistik der Verbreitung von Ciceros rhetorischen Schriften erarbeitet. Daraus geht hervor, dass nach einem bescheidenen Anfang im 9. Jahrhundert erst wieder im 11. Jahrhundert das Interesse an Ciceros Rhetorica einsetzt und sich kontinuierlich bis zur Renaissance fortsetzt. *De inventione* steht mit sechs im 9., neun im 11., etwa 30 Handschriften im 12., 13., 14. Jahrhundert an erster Stelle, gefolgt von den *Rhetorica ad Herennium*, die eine zweistellige Zahl kaum erreichen, während der literarisch anspruchsvollere *De oratore* mit ein bis drei Handschriften pro Jahrhundert gegenüber den beiden Lehrbüchern weit zurückfällt<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> St. SONDEREGGER, «Notker der Deutsche und Cicero. Aspekte einer mittelalterlichen Tradition», in *Florilegium Sangallense. Festschrift für Johannes Duft zum 65. Geburtstag* (St. Gallen 1980), 243-266.

<sup>2</sup> Ed. NORDEN, *Die deutsche Kunstprosa* (Leipzig 1898; Darmstadt 1958), 692; 708.

<sup>3</sup> R. R. BOLGAR, *The Classical Heritage and its Beneficiaries* (Cambridge 1954), 396.

800 — 900 — 1000 — 1100 — 1200 — 1300 — 1400

Cicero,

*ad Herennium*

I	—	6	13	4	5
---	---	---	----	---	---

*de Rhetorica*

6	2	9	32	35	35
---	---	---	----	----	----

*de Oratore*

3	—	1	3	3	2
---	---	---	---	---	---

Eine Wirkungsgeschichte Ciceros für das Mittelalter fehlt zwar immer noch<sup>1</sup>. Doch gibt Murphy's nicht ohne Vorsicht zu benützende Geschichte der Rhetorik im Mittelalter für die Wirkung der rhetorischen Schriften bei den grossen Lehrern der Scholastik, in den Universitäten und bei Schriftstellern der lateinischen wie der Volks-Sprachen genügend Belege, um Ciceros Ruf als *rex* oder zumindestens als *magister eloquentiae* zu rechtfertigen<sup>2</sup>. Von einem soziologistischen, d.h. soziologische Kategorien verabsolutierenden Gesichtspunkt aus kann man die Humanisten in ihrer Berufsrolle der Tradition der mittelalterlichen *dictatores* zurechnen, die seit dem 11. Jahrhundert in Italien auf Grund von Lehr- und Musterbüchern die sehr wichtige Kunst des Verfassens öffentlicher Dokumente, Briefe und Reden lehrten und ausübten<sup>3</sup>. Der neue Beitrag der Humanisten bestünde dann darin, statt mittelalterlicher Vorlagen antike Autoren als Vorbilder und Lehrmeister beim Erlernen wirkungsvollen Sprechens und Schreibens vermehrt zu verwenden. Paul Oskar Kristeller, der diesen soziologisch zweifellos nicht unwichtigen Gesichtspunkt neben der auf Platon und die Sophistik zurückgehenden Rivalität zwischen Philosophie und Rhetorik sowie der Verbindung beider bei Isokrates, Aristoteles und Cicero betont<sup>4</sup>, bezieht sich dabei auf Forschungen von Roberto Weiss, der die Rolle der Humanisten aus derjenigen der Notare und Juristen herzuleiten ver-

<sup>1</sup> Th. ZIELINSKI (*Cicero im Wandel...*, 321) konnte seine Absicht nicht ausführen. Ed. NORDEN (*Die deutsche Kunstsprosa*, 708 ff.) gibt einige wichtige Hinweise.

<sup>2</sup> J. J. MURPHY, *op. cit.* (S. 279 Anm. 3), 106–123.

<sup>3</sup> 1325 ist das Amt des Hauptkanzlers der Florentiner Signorie als *dictator et cancellarius* belegt (D. MARZI, *La Cancelleria della Repubblica fiorentina* (Rocca San Casciano 1910), 62). Zu Brunetto Latini vgl. S. HEINMANN, « Umprägung antiker Begriffe in Brunetto Latinis *Rettorica* », in *Renatae Litterae, Festschrift für August Buck* (Frankfurt 1973), 13–22.

<sup>4</sup> P. O. KRISTELLER, *op. cit.* (S. 278 Anm. 3), 14. Vgl. J. E. SEIGEL, *Rhetoric and Philosophy in Renaissance Humanism* (Princeton 1968), 200 ff. R. WITT, « Medieval 'Ars Dictaminis' and the Beginnings of Humanism: A New Construction of the Problem », in *Renaissance Quarterly* 35 (1982), 1–35.

suchte<sup>1</sup>: Die engere Verbindung mit dem römischen Recht an den italienischen Hoch- und Notariatsschulen, in denen das Laienelement stärker auf die praktischen Bedürfnisse der Gesellschaft und die politischen Institutionen gerichtet war als in den theologisch beherrschten Studia generalia des Nordens, habe das Interesse an der Rhetorik und an der Pflege der antiken Literatur erhöht und eine Reform des *dictamen* durch die Lektüre antiker Autoren herbeigeführt mit dem Ziel, den zukünftigen Sekretären, Kanzlern, Diplomaten einen eleganteren und wirkungsvoller Stil beizubringen.

Diese Interpretation erhält eine gewisse Stütze durch die akademische Berufsbezeichnung *Humanista*, die um 1490 an der Universität Pisa und um 1522 an den Hochschulen Bologna und Ferrara, literarisch zum erstenmal 1515 in den Dunkelmännerbriefen belegt ist und eine Konkurrenzbildung zum *Artista*, dem Lehrer der *artes*, darstellt. Von da aus gesehen sind die Humanisten nichts anderes als Lehrer und Vertreter eines Universitätsfaches, das Grammatik, Rhetorik, Poesie, Geschichte und Moralphilosophie umfasst. In meiner letzten Rektoratsrede vor dem Ausbruch der deutschen Studentenunruhen im Juni 1967 habe ich unter dem Titel «Der Humanist als Diener Gottes und der Musen» den Versuch gemacht, diese soziologistische Verbindung der Berufsrolle des Humanisten mit derjenigen des mittelalterlichen *dictator* zu widerlegen<sup>2</sup>. Der Humanist als ein besser an Cicero gebildeter Notar deckt zwar einen begrenzten Rollenausschnitt, erklärt aber weder Ursprung noch Umfang und Selbstverständnis der gesellschaftlichen Rolle der Humanisten und damit auch nicht den eigent-

<sup>1</sup> R. WEISS, *The Dawn of Humanism in Italy* (London 1947). Vgl. R. WEISS, *Il primo secolo dell'umanesimo* (Roma 1967).

<sup>2</sup> W. RÜEGG, *Anstösse. Aufsätze und Vorträge zur dialogischen Lebensform* (Frankfurt 1973), 152–167. Wegen der Studentenunruhen entgingen C. J. CLASSENS «Cicerostudien in der Romania im 15. und 16. Jahrhundert», in G. RADKE (Hrsg.), *Cicero. Ein Mensch seiner Zeit* (Berlin 1968), 198–245, welche das Thema meines Referats sehr kenntnisreich behandeln, meiner Aufmerksamkeit.

lichen Sinn, den diese in der Wirkung von Ciceros rhetorischem und rednerischem Werk erleben und zum Ausdruck bringen.

Der grosse italienische Humanismusforscher Sabbadini, der auch für die Entdeckung der griechischen und lateinischen Handschriften in der Renaissance<sup>1</sup> wie für die Geschichte des Ciceronianismus<sup>2</sup> Pionierarbeit geleistet hat, wies 1896 in seiner vorbildlichen Darstellung des humanistischen Lehrprogramms auf die erste humanistische Behandlung der Rhetorik hin, die zu Ende des 14. Jahrhunderts die mittelalterlichen *dictamina* als antiquiert erscheinen liess<sup>3</sup>. Der Verfasser war auch hier — wie so oft im Mittelalter und wie bis in die neueste Zeit hinein — ein hoher Beamter, der ohne Zweifel durch seinen Beruf zu seinem literarischen Werk angeregt wurde: Antonio Loschi, der Kanzler der Visconti, kommentierte elf Reden Ciceros nach den Regeln der römischen Rhetorik. An Stelle eines systematischen Lehrbuches trat also ein Kommentar, der die Leser zwang, sich mit dem Originaltext auseinanderzusetzen und durch die Analyse von Reden zu einem tieferen Verständnis und zur Beherrschung der Regeln im Nachvollzug ihrer Anwendung zu gelangen. Der Kommentar Loschis hatte einen ungeheuren Erfolg, wie die zahlreichen Manuskripte und Drucke, aber auch die Rezeption bei den bedeutendsten Humanisten zeigen.

Der Kommilitone und Freund Loschis, der Paduaner Professor *grammaticae, rhetoricae et auctorum* Gasparino Barzizza wurde, wie Sabbadini in seiner *Storia del Ciceronianismo* schreibt<sup>4</sup>,

<sup>1</sup> R. SABBADINI, *Le scoperte dei codici latini e greci nei secoli XIV e XV* (Firenze 1905); *Storia e critica di testi latini* (Catania 1914).

<sup>2</sup> R. SABBADINI, *Storia del Ciceronianismo e di altre questioni letterarie nell'età della Rinascenza* (Torino 1886).

<sup>3</sup> R. SABBADINI, *La scuola e gli studi di Guarino Guarin Veronese* (Catania 1896), 59. Von 1403 an erscheint sein Name im Dozentenverzeichnis als Gasparinus de Pergamo *ad lecturam grammaticae rhetoricae et auctorum* [Domenico MAGNI, « G. B., Una figura del primo umanesimo », in *Bergamum* 18 (1937), Estratto 11].

<sup>4</sup> R. SABBADINI, *op. cit.* (Anm. 2), 13. Eine umfassende Darstellung mit Originaltexten gibt G. W. PIGMAN III, « Barzizza's Studies of Cicero », in *Rinascimento* 21 (1981), 123-163.

der eigentliche Apostel des Ciceronianismus. Gewiss kann man es von einem soziologistischen Gesichtspunkt aus als blosse Fortsetzung mittelalterlicher Traditionen bezeichnen, wenn er einen Briefsteller, eine Sammlung von Exordien und ganzen Reden anhand Ciceronischer Muster schrieb. Doch weshalb ergriffen diese und ähnliche Formen der Cicerorezeption über den Kreis der Notare und Professoren hinaus ein breites Publikum städtischer Kaufleute, Geistlicher, Staats- und Kriegsmänner zuerst in Italien, dann über die Alpen hinweg bis nach England und Polen? Gewiss kann man dafür allgemeine soziologische Überlegungen über die Auswirkung des sozialen Wandels heranziehen: Wie ich in dem erwähnten Vortrag ausführte, «entstehen die humanistischen Bewegungen des Abendlandes in gesellschaftlichen Situationen, in denen die Schriftlichkeit mündliche Kommunikationsformen überformt und deren normative Kraft zerstört. Das Wort wird abgelöst von den tradierten Bildungsmächten, es wird zweckrational ausgerichtet und damit zum Instrument der jeweiligen partiellen Urteilsbildung und Interessendurchsetzung. Im Hochmittelalter erfährt dieser Prozess eine besondere Verschärfung durch die Entstehung und Ausbreitung des Grosshandels und des Kreditwesens. Dabei wird das schriftlich fixierte Symbol Träger einer Kommunikationsstruktur, welche die verschiedenen politischen und sozialen Teilgruppen eines Gesamtsystems durch zugleich rationale und personale Institutionen verbindet. Das Wechselgeschäft, der Giroverkehr, die bankmässige Geldverwertung binden das rationale Kommunikationsmittel, das geschriebene Wort, an personale Normen, an Kreditfähigkeit und -würdigkeit, Ehrlichkeit, Zuverlässigkeit, Klugheit, Vorsicht, Entscheidungsfähigkeit, Mut, Initiative, kurz an das, was Petrarca *virtus* nennt»<sup>1</sup>. Diese aber lässt sich in einer mobilen Gesellschaft nicht durch Bildung an Vorbildern der mündlichen Familientradition, sondern nur durch Auseinandersetzung mit literarisch überlieferten Handlungsmustern erreichen.

<sup>1</sup> W. RÜEGG, *Anstösse*, 161.

Die gesellschaftliche Bedeutung, welche das geformte Wort in den humanistischen Bewegungen erhält und auf die Gilson so nachdrücklich hinweist, setzt — soziologisch gesehen — eine Gesellschaft voraus, welche zu ihrer wirtschaftlichen, politischen und kulturellen Ordnung auf Schriftlichkeit angewiesen ist. Die soziologistische Verabsolutierung dieses Aspektes widerspricht jedoch der soziologischen Grundthese, wonach Normen und Institutionen zwar den sozialen Bezugsrahmen, nicht aber die Ursache und die Orientierung menschlichen Handelns darstellen. Rollenhandeln muss sich gewiss immer der ihm vorliegenden institutionellen Muster bedienen. Selbst wenn diese — wie in den sozialen, wirtschaftlichen, geistigen und religiösen Krisen des Hochmittelalters — in Frage gestellt wurden, bildeten sich nur langsam neue institutionelle Muster heraus. Deshalb sind weniger die äusseren Manifestationen als ihr symbolischer Gehalt, welcher die Sinnorientierung anzeigt, ausschlussreich für die Tiefenstruktur eines Selbstverständnisses.

Zwar lässt sich die *Aetas Ciceroniana* auch mit der quantitativen Zunahme der Schriften Ciceros belegen, aber weder die Frage, ob Aristoteles oder Cicero mehr verbreitet und verarbeitet erscheinen, noch die Verwendung oder Ersetzung tradierter Begriffe, wie etwa der Titel *Orator*, *Poeta*, *Grammaticus*, sind für das Verständnis der Wirkung Ciceronischer Reden und Rhetoriken so entscheidend wie die gesellschaftliche Bedeutung, welche derart symbolisierte Berufsrollen haben, die individuellen und kollektiven Sinnorientierungen, welche mit dem *Orator* Cicero verbunden werden.

So ist der von den Humanisten oft getragene bezeichnende Doppeltitel *poeta et orator* nicht an eine bestimmte Berufsausübung geknüpft, ist nicht Ursache, sondern Folge humanistischer Beschäftigung mit den *poetae* und *oratores* der Antike und symbolisiert eine neue städtische Elite, die auch vom alten Adel in *commercium*, *convivium* und *connubium* anerkannt wird<sup>1</sup>. Wenn

<sup>1</sup> L. MARTINES, *The Social World of the Florentine Humanists* (Princeton 1963).

der Florentiner Notar Lapo Mazzei in einem seiner zahlreichen an seinen Freund und Gönner, den Pratenser Grosskaufmann Francesco Datini, gerichteten Briefen den Florentiner Staatskanzler Coluccio Salutati einen neuen Cicero nennt, der aus Florenz gleichsam ein neues Rom gemacht habe<sup>1</sup>, so symbolisiert diese Bezeichnung ein ganz anderes Verhältnis zum antiken Vorbild als der Name Flaccus, mit dem Alkuin das antike Ideal des Poeta im Hofkreis Karls des Grossen darstellen wollte.

Zwar handelt es sich in beiden Fällen um eine bewusste Übernahme, ja Wiederbelebung einer antiken Symbolform, in beiden Fällen auch zur Legitimation eines politischen und kulturellen Führungsanspruches, in der Karolingerzeit durch die Vorstellung eines christlichen Augusteerhofes im germanischen Rom, im Florenz des ausgehenden Trecento durch die Anknüpfung an das republikanische Rom<sup>2</sup>. Doch zeigt das humanistische Verhältnis zum antiken Vorbild eine grundsätzlich andere Struktur der Sinndimensionen, wie Gilson an der Stellung des Orator und der Bedeutung der Sprache als Band und Norm der Gesellschaften aufzeigte. Diese Strukturänderung in der Wirkung Ciceros als *Orator noster* möchte ich im folgenden darstellen und beginne mit Gilsons allgemeinem Begriff der *Aetas Ciceroniana*.

### 3. Die *Aetas Ciceroniana*

Die Epochenbezeichnung ist zwar modern, sie entspricht jedoch dem Selbstverständnis des Humanismus. Dieser hebt

<sup>1</sup> Chr. BEC, *Les marchands écrivains à Florence 1375-1434* (Paris 1967), 367. Der Ehrentitel *alter Cicero* wird zum Topos. 1464 lädt die Universität Köln den Pavener Professor Rasinus—vergeblich—with der Anrede « *nom minor Tulio alterque Cicero* » ein (L. BERTALOT, *Humanistisches Studienheft eines Nürnberger Scholaren aus Pavia (1460)* (Berlin 1910), 91, jetzt in L. BERTALOT, *Studien zum italienischen und deutschen Humanismus*, hrsg. von P. O. KRISTELLER, I (Roma 1975), 152.).

<sup>2</sup> W. RÜEGG, « Das antike Vorbild im Mittelalter und Renaissance » (1953), in *Anstösse*, 96.

sich gegenüber der später Mittelalter genannten Zeit der sprachlichen *barbaries* als eine eigene Epoche ab, in welcher der rhetorische Stil des Altertums, vor allem derjenige Ciceros wieder belebt wurde. Das bedeutet nichts anderes, als dass Cicero als rhetorisches und rednerisches Vorbild in historischer Perspektive gesehen und als Orator durch sein schriftliches Werk hindurch wie ein lebendiger Redner gehört wird. Die Wirkung Ciceros beruht dabei nicht so sehr in der Übernahme bestimmter zeitloser rhetorischer Regeln als im überzeitlichen, gedanklich und emotional erfüllten Dialog mit seinem oratorischen Werk als dem Ausdruck seiner persönlichen Überzeugung und als einem Versuch, andere mit Hilfe der rhetorisch geformten Rede zu überzeugen.

Damit soll nicht behauptet werden, dass rhetorische Schriften und die von ihnen vermittelten Regeln im Humanismus an Bedeutung verlieren würden. Wenn es erlaubt ist, die Popularität der Schriften Ciceros zunächst an der Zahl der Inkunabeln, also der bis 1501 erschienenen Drucke abzuschätzen, so zeigt sich deutlich, dass das Buch mit dem stärksten Regelcharakter, die unter dem Namen Ciceros publizierte *Rhetorica ad Herennium* mit 30 im Gesamtkatalog der Wiegendrucke verzeichneten Ausgaben am meisten verbreitet war. Stärker verbreitet waren als Einzelwerke nur *De officiis* und die *Epistulae ad familiares* mit je 60 Ausgaben. Von den Reden sind 15 Drucke mit Sammlungen und weitere 24 Ausgaben einzelner Reden oder Redegruppen verzeichnet. Die *Rhetorica vetera*, *De inventione*, erreichte nur halb soviel Ausgaben wie die *Rhetorica 'nova'*, *ad Herennium*; etwas mehr als *De oratore*, der bekanntlich als erster italienischer Druck in Subiaco herauskam und bis 1501 zwölfmal gedruckt wurde. Äußerlich gesehen stand somit das bereits im Mittelalter wichtigste rhetorische Werk, das unter dem Namen Ciceros ging, auch in der *Aetas Ciceroniana* im Vordergrund. Doch sagt die Verwendung bewährter Schulbücher wenig über den Geist einer Schule, geschweige denn einer ganzen Kultur aus.

Zieht man eine ebenso wenig repräsentative, jedoch inhaltlich aufschlussreichere Dokumentation für die Wirkung der Ciceronischen Rhetorik im Hochschulunterricht heran, etwa die Anthologie eines deutschen Scholaren, die Ludwig Bertalot 1908 herausgab, so begegnet man unter den humanistischen Texten, die der spätere Freisinger Domherr Johannes Heller aus Pavia um 1450 schwarz auf weiss nach Hause zu tragen für würdig hielt, zahlreichen Abschriften von bekannten und unbekannten Humanistenbriefen, darunter auch dem fiktiven Briefwechsel Petrarcas mit Cicero, von Reden, wohl auch der einen oder anderen humanistischen Rhetorik, wie derjenigen von Gasparino Barzizza; von Cicero selbst der Aufzählung der von Antonio Loschi kommentierten elf Ciceroreden samt einigen Kommentaren, dazu einem Kommentar zur *Rhetorica ad Herennium* sowie Ciceros *Paradoxa*<sup>1</sup>. Noch ausschliesslicher auf Humanistenbriefe, -gedichte und -reden beschränkt sich das 1460 geschriebene humanistische Studienheft, das der Nürnberger Lorenz Schaller aus Pavia mitbrachte<sup>2</sup>.

Bertalot bezeichnet diese Studienhefte als « die beredtsten Zeugen des direkten literarischen Imports und zugleich der inneren Anteilnahme und geistigen Aneignung durch die, die sie schrieben oder schreiben liessen. Denn das waren fast ausnahmslos Juristen, denen die Beschäftigung mit der Philologie kein Brotstudium, sondern eine freiwillig gesuchte geistige Erholung war»<sup>3</sup>. Das letztere trifft insofern zu, als die Anthologie des Freisinger Domherrn mit einer Abschrift von Poggios Fazetien, das Studienheft des Nürnberger Notars mit der mittelalterlichen Liebesgeschichte des Pamphilus und anderen mittelalterlichen Gedichten beginnt. Bei den eigentlich humanistischen Texten überwiegen gegenüber den rein rhe-

<sup>1</sup> L. BERTALOT, *Eine humanistische Anthologie* (Berlin 1908), 16 f.; 80; 79; 81. Jetzt in Bertalot 1975 (S. 286 Anm. 1), 11 f.; 73; 71; 73.

<sup>2</sup> L. BERTALOT, *Humanistisches Studienheft* (S. 286 Anm. 1).

<sup>3</sup> L. BERTALOT, *Humanistisches Studienheft*, 2 bzw. 84.

torischen Regel- und Mustervorlagen die allgemein interessierenden Briefe und verraten damit ein Interesse an Ciceronisch beeinflusstem Brief- und Redestil, das weniger einer geistigen Erholung als einer geistigen Auseinandersetzung und Formung zu entsprechen scheint. Selbst in diesen Heften deutscher Rechtsstudenten finden wir die *sancta eruditorum societas* strukturell angelegt, in welcher ein viel bedeutenderer Schüler der italienischen Humanisten, Erasmus von Rotterdam, diejenigen vereinigt sieht, die sich in der Gegenwart und im Altertum durch *eloquentia* auszeichnen<sup>1</sup>.

Der im Jahre 1500 abgefasste Brief des Erasmus zeigt beispielhaft für die humanistische Auffassung, was die zu Beginn des Kapitels erwähnte neue historische Perspektive ausmacht: Bei der von ihm begonnenen Kommentierung der Hieronymus-Briefe gelte es, zuerst den Text von den in so vielen Jahrhunderten eingeschlichenen Fehlern zu reinigen, dann alles was zur geschichtlichen Situation, zur *antiquitas*, zu den griechischen Quellen, zu den *historiae* gehört, herauszuarbeiten und schliesslich den Stil des Verfassers, seine *phrasis* und sein *artificium dicendi*, darzustellen. Diese Redekunst in den Werken beredter Männer aufzuzeigen, sei eine sehr schwierige aber ausserordentlich nützliche Aufgabe. Erasmus gibt hier der Interpretation und Wirkung des *artificium dicendi* einen vierfach dimensionierten Sinn:

Erstens charakterisiert die Kunst der Rede die Person des Sprechenden oder Schreibenden in der lebendigen Fülle seiner vielfältigen rationalen Bemühungen und Rechtfertigungen wie seiner physischen und psychischen Bedingungen, Strebungen und Ausdrucksformen. *Le style c'est l'homme même*. Er dimensioniert menschliches Selbstverständnis bis in den Kern des *Individuum ineffabile* hinein.

Zweitens hat der Stil eines bestimmten Individuums seinen bestimmten Ort in der Tiefe des historischen Horizontes. Wie

<sup>1</sup> Erasmi Roterodami *Opus epistolarum* I (Oxford 1906), 332 (*Ep. 141, 13 ff.*).

Erasmus bemerkt, lässt der Stil des Hieronymus nicht nur alle Christen, die *longo post se intervallo* geschrieben haben (wie Scotus, Albertus et his indoctiores autores), weit hinter sich zurück. Er scheine auch selbst mit Cicero zu wetteifern, ja ihn zu übertreffen.

Drittens drückt sich im Stil die Beziehung des Individuums zur Transzendenz aus. Derjenige des Hieronymus verrät eine tiefe christliche Religiosität, die, wie Erasmus schreibt, ihn tief bewegt und deren Wirkung er abhebt von derjenigen der Scholastiker, die *omnibus in scholis perstrepen*. Wie auch hier ersichtlich ist und wie in der Renaissanceforschung seit langem bekannt ist, lehnen die Humanisten das Mittelalter nicht wegen dessen vermeintlicher Unkenntnis des Altertums als dunkel ab, sondern weil die scholastische Gelehrsamkeit nicht als lebendig religiöse und damit erhellende Kraft erlebt wird. Im *Convivium religiosum* wird Erasmus zwanzig Jahre später Cicero wegen seiner göttlich inspirierten, den Leser zur Frömmigkeit bewegenden Redekunst auch vom christlichen Standpunkt aus über die scholastischen Lehrer, ja indirekt den Heiligen gleich stellen<sup>1</sup>.

Viertens hat die Redekunst ihren Sinn in der gesellschaftlichen Horizontalen der Gegenwart. Das Werk eines beredten Autors erhebt seine Stimme nicht weniger als ein unmittelbar gegenwärtiger Lehrer und Redner. Deshalb soll durch die Kommentierung ein Autor in einem neuen Licht erscheinen und so weit wie möglich leuchten, in Schulen, Hörsälen, Kirchen, zu Hause, in der Öffentlichkeit, privat gelesen und erlernt werden. Auf diese Weise bildet sich, wie er 1497 an Thomas Grey schreibt, eine Gesellschaft von *viri boni et studiosi*, die durch ständigen geistigen Verkehr untereinander und mit antiken Autoren, wie Vergil, Lucan, Cicero, Laktanz, Hieronymus, Sallust, Titus Livius, verbunden sind<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> W. RÜEGG, *Cicero und der Humanismus*, 110 f.

<sup>2</sup> Erasmus, *Opus epistolarum I* 189 (*Ep. 63, 189 von 1497*).

Die *Aetas Ciceroniana* erscheint somit, wie Gilson zu Recht sagt, charakterisiert durch das geformte Wort als Band und Norm menschlicher Gesellschaft. Allerdings rückt darin der Orator nicht — wie Gilson zugespitzt bemerkt — an die Spitze der Hierarchie des Menschengeschlechts und der Erkenntnis. Zwar stellen die Humanisten in ihren Briefen den fürstlichen Adressaten in Aussicht, mit Hilfe humanistischer Studien die übrigen Menschen an Weisheit und Beredsamkeit zu übertreffen. *Eloquentia*, allerdings vereinigt mit *sapientia*, charakterisiert das humanistische Ideal des vollkommenen Menschen. Doch ist dieses Ideal nicht anthropozentrisch in der Weise, dass der Mensch das Mass aller Dinge darstellen und damit der *homo loquens* an die Spitze der Erkenntnis gerückt würde. Das Ziel des Orator liegt nicht auf dem Gipfel der Erkenntnis, sondern in den Niederungen des gesellschaftlichen Zusammenlebens, in denen Menschen verschiedener Herkunft, Macht, Interessen und Überzeugungen die Rede als gemeinsames Instrument und Mass der Verständigung, der Zusammenarbeit und Konfliktregelung anerkennen. Woher das Wort eine solche Kraft gewinnt, dass es nicht nur als gesellschaftliches Band und Mass, sondern auch als erlösende Erleuchtung in die Tiefe des menschlichen Gemütes dringt, wird von den Humanisten mit einem erkenntnistheoretischen Skeptizismus offen gelassen und zum Teil mit der christlichen Offenbarung, zum Teil mit einer Dichtungslehre erklärt, die den Poeta als den göttlich inspirierten Sprachgewaltigen mit dem Orator als dem gesellschaftlich wirkenden Meister des Wortes in der humanistischen Doppelbezeichnung *poeta et orator* zusammenfallen lässt.

Diese Auffassung ist nicht auf den sogenannten christlichen Humanismus eines Erasmus von Rotterdam beschränkt. Sie durchzieht als ihr eigentliches Strukturprinzip die humanistischen Bemühungen, die mit dem Ciceronischen Ausdruck der *Studia humanitatis* das Bildungsprogramm der europäischen Gesellschaft vom 15. bis 19. Jahrhundert kennzeichnen. Eine der ersten Darstellungen dieses Lehrprogramms, das der Floren-

tiner Staatskanzler und eigentliche Propagator der humanistischen Studien, Coluccio Salutati, 1398 in einem Brief an den Herrn von Imola entwirft und das von den in Ciceros *De oratore* aufgeworfenen Fragen der Verbindung von *sapientia* und *eloquentia* über eine recht kritische Stellungnahme zur schulmässigen Rhetorik bis zur Diskussion orthographischer Probleme geht, schliesst mit einer sehr bezeichnenden Charakteristik der humanistischen Bemühungen. Mit diesen wolle er Denkanstösse vermitteln, *ut aliquid patefacerem et ad recte scribendum quandam ianuam aperirem, quo per te possis in alia diviniora et magis ardua penetrare. longe plura quidem ingenii bonitate percipimus quam doctrina vel lectionis auxilio capiamus*<sup>1</sup>. Salutati beschränkt hier den Bereich der *Studia humanitatis* und damit die Beschäftigung mit Rhetorik und den *auctores* in doppelter Richtung: Sie können erstens nur eine Türe aufstossen, die Türe zum richtigen Schreiben. Dieses bildet nur die Vorhalle zum Göttlichen. Die religiöse Dimension wird anerkannt, bildet aber nicht Gegenstand der rhetorischen Bemühungen. Zum Göttlichen vordringen kann zweitens das Individuum nur durch sich selbst. Sein *ingenium* erfasst bei weitem mehr als *doctrina* oder als *lectio*, welche in den *Studia humanitatis* vermittelt werden. Diese sind somit im Selbstverständnis auch des frühen Humanismus ganz klar auf die Dimensionen der gesellschaftlichen Horizontalen und des geschichtlichen Horizontes eingeschränkt. Dies bedeutet gleichzeitig, dass die beiden anderen Dimen-

<sup>1</sup> Coluccio Salutati, *Epistolario*, a cura di F. NOVATI, III (Roma 1896), 631 f. Zur erkenntnikritischen Haltung Salutatis in diesem Brief vgl. E. KESSLER, *Das Problem des frühen Humanismus. Seine philosophische Bedeutung bei Coluccio Salutati* (München 1968), 70 f., der den Begriff Skepsis bei Salutatis "rationalem Zweifel" ablehnt. Die humanistische Zurückhaltung gegenüber einer wissenschaftlichen Erkenntnis Gottes und der göttlichen Ordnungen zeigt in einer tiefdringenden Interpretation von Salutatis *De fato et fortuna Jan LINDHARDT, Rhetor, Poeta, Historicus* (S. 277 Anm. 1), 66 ff. Zur humanistischen Dichtungslehre S. 107 ff. Zu Salutatis "diskretem Gebrauch" von Ciceros *Academica* Ch. B. SCHMITT, «The Recovery and Assimilation of Ancient Scepticism in the Renaissance», in *Rivista Critica di Storia della Filosofia* 27 (1972), 370.

sionen, die des Individuums und der Transzendenz, wahrgenommen und ernstgenommen werden.

Die *Aetas Ciceroniana* bedeutet also nicht eine Verabsolutierung des *homo loquens* und des Orator. Rhetorik setzt sich nicht an die Stelle der Theologie oder der Philosophie. Cicero verdrängt nicht Augustin oder Aristoteles. Hingegen trägt die Wirkung der Ciceronischen Redekunst dazu bei, auch Augustin und Aristoteles nicht nur als Lehrer zeitloser Wahrheiten, sondern als Partner eines überzeitlichen Gesprächs in geschichtlicher Perspektive und zugleich in subjektiver Unmittelbarkeit anzuerkennen.

Strukturell drückt sich dies so aus, dass die in der Gotik und Scholastik dominierende Vertikale als innerweltliches Ordnungsprinzip durch die Horizontale ergänzt wird, die im wesentlichen zweidimensionale Sicht der Phänomene perspektivisch erweitert und menschliches Handeln nicht figural, um die Bezeichnung Auerbachs zu übernehmen, als Darstellung eines Heilsgeschehens, sondern personal, als zwischenmenschlich sinnhafte, deshalb meist sprachliche Gestaltung von Individuen interpretiert und neu gestaltet wird.

Die besonderen Auswirkungen von Ciceros rednerischen Werken bei dieser Strukturänderung möchte ich an einigen Beispielen erläutern. Ich beschränke mich dabei auf die beiden unmittelbar auf die Rhetorik bezogenen Dimensionen. Ich beginne mit dem historischen Horizont.

#### 4. *Historia, testis temporum*

« Die neuere Historiographie geht wie keine andere Gattung der modernen Literatur vom Humanismus aus. » Mit diesem Satz beginnt Eduard Fueter seine 1911 verfasste Geschichte der neueren Historiographie<sup>1</sup>. Ganz in der antirhetorischen Tradition der deutschen Geisteswissenschaften des 19. Jahrhunderts bedauert er, dass der humanistische Stil und die dadurch

<sup>1</sup> E. FUETER, *Geschichte der neueren Historiographie* (München/Berlin 1911; <sup>3</sup>1936), I. Vgl. R. LANDFESTER, *Historia magistra vitae* (Genève 1972).

bedingte Imitation der klassisch römischen Muster, vor allem des Cicero, die Humanisten an dem hinderten, was « sie aus eigenen Kräften besser hätten leisten können <sup>1</sup> ». Eine andere Beurteilung, welche die Bedeutung der Ciceronischen Rhetorik für die Entwicklung der quellenkritischen Erforschung und realistischen Darstellung geschichtlich weit zurückliegender Ereignisse würdigte, bahnte sich ungefähr gleichzeitig in Emilio Santinis Studien über Leonardo Bruni an <sup>2</sup>, führte aber erst nach dem Zweiten Weltkrieg zu einer neuen Sicht, welche die humanistische Historiographie nicht so sehr als unvollkommene Leistung von der Warte des Historismus des 19. Jahrhunderts abwertete als vielmehr ihre Pionierleistungen aus der Situation der Renaissance heraus zu würdigen versuchte. Dabei zeigte sich vor allem die Bedeutung der Ciceronischen Rhetorik für die Quellenkritik, die Erforschung und eine im Vergleich zur mittelalterlichen Geschichtsschreibung realistischere und materialreichere Darstellung der mehr als einige Generationen zurückliegenden geschichtlichen Ereignisse. Neben Hans Baron, der vor allem die Entstehung eines neuen Bürgersinns für die neue Geschichtssicht verantwortlich machte <sup>3</sup>, war es in erster Linie der grosse Philologe Berthold Ullman, der die humanistischen Historiker als Vorläufer eines Vico, Niebuhr und Mommsen anerkennt und darauf hinweist, dass die humanisti-

<sup>1</sup> E. FUETER, *op. cit.*, II.

<sup>2</sup> E. SANTINI, « Leonardo Bruni aretino e i suoi Historiarum florentini populi libri XX », in *ASNP* 20 (1910); « Prefazione al testo bruniano », in L. A. Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*, ed. FIORINI, XIX 3 (Città di Castello 1914); *Firenze e i suoi 'oratori' nel Quattrocento* (Milano 1922).

<sup>3</sup> H. BARON, *The Crisis of the Early Italian Renaissance. Civic Humanism and Republican Liberty in an Age of Classicism and Tyranny* (Princeton, N. J. 1955; <sup>2</sup>1966), 47 ff. Bezeichnenderweise ist der Abschnitt « Geschichtsauffassung » in Barons Einleitung zu seiner Ausgabe von Leonardo Brunis humanistisch-philosophischer Schriften, mit einer Chronologie seiner Werke und Briefe (Leipzig 1928), p. xvii, unproportional knapp ausgefallen, obwohl der Walter Goetz-Schüler eigentlich gerade darüber hätte mehr sagen können als dreizehn Zeilen, die im übrigen die später ausgeführten Gedanken der Verbindung von politischer Freiheit und humanistischem Geschichtsbild präjudizieren.

schen Bemühungen um einen authentischen Text auch vom Streben nach historischer Wahrheit getragen sind und dass Salutati gewiss ein Stück historischer Forschung betrieb, wenn er zwanzig Manuskripte von Gregors *Dialogen* überprüfte, um festzustellen, von welcher Stadt die Rede ist, ob von Tifernum, Tibur oder sonst was immer<sup>1</sup>.

Ähnliches kann bereits von Petrarcas Bemühungen um Quellenkritik gesagt werden, die selbst Fueter als entscheidende Leistung der Humanisten anerkennt. Wenn er dabei Petrarcha das Bestreben unterschiebt, « das Bild des römischen Idealstaates von modernem Unrate rein zu halten » und sich deswegen nur auf antike Autoren zu stützen, so verkennt er, dass das unbestreitbare Anliegen der Florentiner Humanisten, im republikanischen Rom äussere und innere Rechtfertigungsmuster für die eigenen politischen Absichten zu suchen, nur einen Aspekt der Zuwendung zu den antiken Autoren darstellt. Die Humanisten begnügen sich nicht mit der Konstruktion neuer oder der Rekonstruktion alter Mythen, mit der Übertragung des christlichen Reliquienkultes auf antike Altertümer, wie etwa der Paduanische Dichter Lovato dei Lovati, der 1283 die Überreste Antenors zu entdecken glaubt und einen eigentlichen Antikenkult auslöst, in dem die Bevölkerung Paduas ihr kulturelles und politisches Selbstbewusstsein festigt<sup>2</sup>. Petrarcha als heimatloser Emigrantensohn in Avignon liess sich vielleicht zu seinem *Opus magnum*, der *Africa*, vom Gedanken leiten, in Scipio Africanus und der römischen Republik ein Idealbild bürgerlicher Tugenden des alten Rom zu schaffen und der Gegenwart entgegenzuhalten, damit aus der Stimmung der Verbanung heraus eine neue Ideologie zu schaffen und zugleich seinen Namen mit demjenigen Roms zu verbinden<sup>3</sup>. Doch ist es wohl

<sup>1</sup> B. L. ULLMAN, *art. cit.* (S. 276 Anm. 5), 322. Ullmans Artikel enthält eine kurze engagierte Analyse der negativen Beurteilung, welcher der humanistischen Historiographie wegen ihres rhetorischen Charakters zuteil wurde.

<sup>2</sup> W. RÜEGG, *Anstösse*, 157.

<sup>3</sup> H. W. EPPELSHEIMER, *Petrarca* (Bonn 1926), 78. Eppelsheimer gibt hier eine sehr ausgewogene Darstellung der geschichtlichen Bemühungen Petrarcas, an-

kein Zufall, dass er dieses Unterfangen, durch das er sich Unsterblichkeit zu erringen hoffte und für das er den Dichterlorbeer erhielt, nicht vollendet hat. Sein eigentliches Anliegen, mit anderen, in historischer Distanz situierten Individuen in einen Dialog zu treten, sich durch den Stil eines geschichtlich und gesellschaftlich unterschiedlichen Selbstverständnisses ansprechen zu lassen und damit zur eigenen Selbstverständigung zu gelangen, dieses humanistische Formerlebnis liess sich in der epischen Struktur weniger verwirklichen als in der subjektiv-oratorischen: «Immer ist es der Mensch, der einzelne Mensch, der ihn in der Geschichte anzieht», schreibt Georg Voigt zu Recht<sup>1</sup>, und zwar der Mensch, wie er sich als Individuum mit seinem eigenen Stil äussert.

Den Gegensatz zwischen Gegenwart und heidnisch-christlichem Altertum hatte bereits das 12. Jahrhundert stark empfunden<sup>2</sup>. Doch gelingt es erst den Humanisten, die Distanz zum kulturell übermächtigen, religiös-feindlichen Vorbild der klassischen Antike als geschichtlich sinnvolle Dimension zu verstehen. Dazu trägt die Wirkung von Ciceros Rhetorik indirekt und direkt entscheidend bei. Direkt, indem die Definition der Geschichte, wie sie Cicero in *De oratore* gibt, für die humanistische Geschichtstheorie von Leonardo Bruni an wegleitend wird<sup>3</sup>. Die Verbindung der *testis temporum, lux veritatis, vita memoriae, magistra vitae, nuntia vetustatis* mit der *vox oratoris*

erkennt den rhetorischen Charakter ohne negativen Klang und hebt deutlich hervor, dass auf Petrarcas Erforschung und Erzählung des geschichtlichen Tatbestandes die künstlerisch rhetorische Gestaltung keinen Einfluss gehabt habe.

<sup>1</sup> G. VOIGT, *Die Wiederbelebung des classischen Altertums oder das erste Jahrhundert des Humanismus* (Berlin 1859; <sup>3</sup>1893), I 153.

<sup>2</sup> E. R. CURTIUS, *Europäische Literatur und lat. Mittelalter*, 260.

<sup>3</sup> Cic. *De orat.* II 36. Vgl. B. L. ULLMAN, *art. cit.* (S. 276 Anm. 5), 329. G. MÜLLER, *Bildung und Erziehung im Humanismus der italienischen Renaissance. Grundlagen — Motive — Quellen* (Wiesbaden 1969), 384 ff. gibt reichhaltiges Quellenmaterial und eine ausführliche Bibliographie zum Thema. Weiterführend: Paul F. GRENDLER, «*Sansovino and Italian Popular History*», in *Studies in the Renaissance* 16 (1969), 143 ff.

findet auch in der expliziten Aufnahme der Historiker in den Cursus der *Studia humanitatis* ihren institutionellen Niederschlag<sup>1</sup>, wie umgekehrt die ebenfalls *De oratore* entnommene *lex historiae nequid falsi dicere audeat*<sup>2</sup> für die historische Quellenkritik und Darstellung vom Humanismus an oberste Norm bleibt.

Auch der von Leonardo Bruni bewusst in Anwendung gebrachte Unterschied zwischen den anspruchslosen knappen *Commentarii* zu der mit mehr Details und einem kunstvollerem Stil ausgeschmückten *historia* geht auf Cicero zurück, der in seinem *Brutus Caesars Commentarii* entsprechend charakterisiert<sup>3</sup>.

Wichtiger jedoch als diese fast beliebig zu vermehrenden Beispiele direkter Entlehnungen scheint mir die indirekte Wirkung von Ciceros Rhetorik auf die Geschichtsauffassung der Humanisten zu sein. Nancy Struever hat in einer ausgezeichnet dokumentierten, philologisch und historisch sehr weit bis zurück zu den Sophisten, philosophisch vielleicht zu weit bis hin zu Marcuse und Heidegger ausholenden Darstellung das Verhältnis von Rhetorik und Geschichte in der Renaissance eingehend behandelt<sup>4</sup>. Drei Aspekte, die ich selbst in früheren Arbeiten essayistisch in den Mittelpunkt gestellt habe, erscheinen hier in vertiefter und besser belegter Form: einmal die sprachphilosophisch wichtige Komponente der affektiven Aspekte der Sprache, welche durch die Rhetorik bewusst gemacht und in der Eloquenz eines Cicero zur Wirkung gebracht werden. Die Analyse der affektiven Sprachgehalte, welche die Humanisten von Petrarca an in der Lektüre geschichtlich zurückliegender Autoren besonders wirksam erleben<sup>5</sup>, sei einer der wesent-

<sup>1</sup> G. MÜLLER, *op. cit.*, 33.

<sup>2</sup> Cic. *De orat.* II 62 f.

<sup>3</sup> Cic. *Brut.* 262. Vgl. B. L. ULLMAN, *art. cit.* (S. 276 Anm. 5), 327.

<sup>4</sup> N. S. STRUEVER, *The Language of History in the Renaissance, Rhetoric and Historical Consciousness in Florentine Humanism* (Princeton 1970). Vgl. E. KESSLER (Hrsg.), *Theoretiker humanistischer Geschichtsschreiber*. Mit einer Einleitung, analytischer Inhaltsübersicht, Bibliographie und Indices (München 1971).

<sup>5</sup> G. MÜLLER, *op. cit.* (S. 296 Anm. 3), 378, gibt eine instruktive Quellensammlung.

lichen Beiträge, welche die Rhetorik und die darauf aufbauende ästhetische Kritik der Humanisten zur Dimensionierung der historischen Welt leistete. Indem sie rhetorische Werte wie *harmonia*, *concininitas*, *decorum*, *convenientia*, *gravitas*, *magnitudo* als eine Art Matrix auf die literarische Überlieferung legte, trug sie dazu bei, das Bewusstsein einer «fixed distance» zur klassischen und damit auch zur näheren Vergangenheit zu entwickeln. Gerade diese Sensibilisierung für die irrationalen Aspekte schriftlicher Überlieferung erlaubten der humanistischen Rhetorik, dem Geschichtsbewusstsein eine umfassendere Wirklichkeitsdimension zu geben<sup>1</sup>.

Der zweite Aspekt, der sich auch für Nancy Struever daraus unmittelbar ergibt, ist derjenige der perspektivistischen Gliederung der Geschichte. Panofskys Interpretation der Perspektive als symbolischer Form lässt sich, wie er selbst andeutet und wie Roland Barthes weiterspannt, auf die rhetorische Dimensionierung des geschichtlichen Raumes anwenden. Ausgangspunkt der geschichtlichen Beobachtung ist die Wirkung eines sprachlich geformten Werkes auf den Beobachter. Der Geschichtsraum wird vom Beobachter aus betrachtet und durch die unterschiedlich auf ihn einwirkenden Werke in der Tiefe des Horizontes dimensioniert. Dies bedeutet nicht die Verabsolutierung der menschlichen Perspektive, im Gegenteil: der eigene Standpunkt wird als begrenzt, als perspektivisch gebunden aufgefasst. «Damit beginnt», wenn ich einen eigenen Text von 1960 zitieren darf, «die historische Kritik: das Wort der Autoren wird nicht als absolute, sondern als menschlich begrenzte, freilich zugleich auf die Wahrheit bezogene Aussage untersucht, die verschiedenen Aussagen miteinander verglichen und so eine historische Persönlichkeit, eine Epoche, eine Gattung in ihrem Eigenwert erfassst. Die humanistische Bildung nimmt den Sprachgebrauch, die Vorstellungswelt eines Cicero und eines Vergil nicht nur im Hinblick auf das christliche Heils-

<sup>1</sup> N. S. STRUEVER, *op. cit.* (S. 297 Anm. 4), 67.

geschehen, sondern in ihrer existentiellen Wirklichkeit ernst und unterscheidet sie vom Sprachgebrauch, von den Vorstellungen anderer Autoren, anderer Jahrhunderte. Die geschichtliche Tiefe erschliesst sich als ein von Formen menschlicher Wirklichkeit gegliederter Raum, und erst jetzt kann auch der räumliche Hintergrund als menschliche Wirklichkeit perspektivisch dimensioniert werden »<sup>1</sup>.

Die dritte Verbindung der Ciceronischen Rhetorik mit der humanistischen Geschichtsbetrachtung sieht Nancy Struever in der Ausrichtung der Rhetorik auf Einzelphänomene, partikulare Ereignisse, auf die sich immer wieder verändernden Gestaltungen der geschichtlichen Wirklichkeit. « Rhetorical and historical investigation share a constellation of characteristics; since the individual identity of any single characteristic is determined by reciprocal relations with other characteristics, there is no overall architectonic order. A list of rhetorical descriptions generates not a philosophy of history but a list of insights into authentic historical experience »<sup>2</sup>.

Freilich werden wir dieser zweifellos richtigen Erkenntnis eine einschränkende Bemerkung beifügen müssen: So wenig wie die antike Geschichtsschreibung hat die humanistische das Konkrete, die diesseits des Sprachlichen liegenden Phänomene der *conditio humana* als eine eigene Sinndimension wahrgenommen. Geschichte wird im wesentlichen repräsentiert durch Werke, durch das was sich an Objektivationen sozialen Handelns niedergeschlagen hat. Geschichte ist als Objekt des rhetorischen Sprach- und Geschichtsbewusstseins der Humanisten im wesentlichen *testis temporum*, Zeuge unterschiedlicher Zeitepochen und ihrer unterschiedlichen Ausdrucksformen. In dieser Begrenzung haben die Humanisten mit ihrer im wesentlichen philologischen Methode die moderne historische Kritik begründet.

<sup>1</sup> W. RÜEGG, *Anstösse*, 129 f.

<sup>2</sup> N. S. STRUEVER, *op. cit.*, 38.

### 5. Rhetorik der Renaissance

Begeben wir uns aus dem historischen Hintergrund auf die Horizontale gesellschaftlicher Interaktionen, so ist die Wirkung des rednerischen Werkes Ciceros im Humanismus unübersehbar. Gewiss kann man auch hier von den rhetorischen Schriften Ciceros ausgehen und, wie Heinz Otto Burger in seiner magistralen Darstellung des deutschen Humanismus belegt, die Neuentdeckung Ciceros gleichsetzen mit dem Umschlag der Rhetorik von einer *ars ornandi*, wie sie im wesentlichen im mittelalterlichen *dictamen* geübt wurde, in eine *ars movendi*, wie sie vor allem durch Ciceros *De inventione* und die 1421 im Laudensis vollständig zugänglich gewordenen *De oratore*, *Orator* und *Brutus* repräsentiert wird<sup>1</sup>. Die rhetorischen Schriften bilden dann auch einen festen Bestand der Vorlesungen und Kommentierungen im Programm der *Studia humanitatis*. Doch wie bereits früher bemerkt wurde, üben die Reden Ciceros auf die Humanisten eine grössere Wirkung aus als die rhetorischen Schriften<sup>2</sup>. Gerade die bedeutendsten Humanisten warnen davor, sich auf das Erlernen der rhetorischen Regeln zu beschränken. *Non in docendi arte, sed continua lectione atque exercitio et declamandi solertia quam querimus eloquentia comparatur*, schreibt Poggio, und er weist darauf hin, dass Cicero bereits mit 25 Jahren seine erfolgreiche Rede *Pro Roscio Amerino* gehalten habe und erst nachher nach Griechenland gereist sei und von dort nicht als rhetorisch besser ausgebildeter, sondern als allgemein breiter gebildeter Redner zurückgekehrt sei. *Oratores, poetas, historicos, philosophos legendo et tractando continuo que usu ingenium crescendo scimus fieri posse homines eloquentes*<sup>3</sup>.

Eloquenz ist somit nicht Ziel einer spezifischen Berufsausbildung, sondern Inhalt der *Studia humanitatis* schlechthin.

<sup>1</sup> H. O. BURGER, *Renaissance. Humanismus. Reformation. Deutsche Literatur im europäischen Kontext* (Bad Homburg v. d. H. 1969), 24.

<sup>2</sup> Supra S. 283 ff. Vgl. die immer noch nicht überholte Darstellung von E. SANTINI, *Firenze e i suoi "oratori"...*, sowie die erwähnte Arbeit Classens (S. 282 Anm. 2).

<sup>3</sup> Poggio Bracciolini, *Epistulae XIII* 3.

Zu den am meisten gelesenen und traktierten Autoren gehört Cicero mit seinen philosophischen Schriften und seinen Reden. Das *tractare*, die Kommentierung erfolgt zwar durchaus nach den rhetorischen Grundkategorien, doch werden dabei ebenso unter der *inventio* Sacherklärung wie unter dem *ornatus verborum* Fragen der Orthographie behandelt. In beiden Fällen zeigt sich die früher erwähnte Ausrichtung der rhetorischen Kritik auf den Einzelfall. Die richtige Orthographie eines Namens hilft nicht nur, wie Ullman am Beispiel der Gregorbriefe zeigte, zur richtigen Identifikation. Sie entspricht auch dem *decorum*, indem sie einer Person oder einer Sache die ihnen zukommende sprachliche Gestalt angedeihen lässt. Die eben erwähnte Poggistelle zeigt, wie eine Kommentierung von Ciceroreden, welche diese in die Zeit- und Lebensgeschichte des Autors stellt, zur Illustrierung und Legitimation eigener Argumente benutzt wird.

Die Kommentierung antiker Schriften bildet einen der Hauptgegenstände der zahlreichen humanistischen Briefwechsel, aber auch eigener Abhandlungen, wie ich früher am Beispiel Loschis zeigte.

Zunächst werden die verschiedenen Kommentare geschlossen einer nach dem andern, von 1594 an zu jedem Lemma, in einem Bande zusammengefasst<sup>1</sup>.

Nimmt man einen solchen Sammelband humanistischer Cicerokommentare in die Hand, wie die Aldine von 1552, so finden sich unter den Titeln *Commentarius*, *Scholia*, *Annotatio-*

<sup>1</sup> *In omnes M. Tullii Ciceronis Orationes doctissimorum vivorum lucubrationes* (Venetiis 1552). C. Joachim Classen macht mich freundlicherweise darauf aufmerksam, dass «schon die *Bibliotheca Commentariorum*, *Enarrationum*, *Expositionum*, *Annotationum*, *Scholiorum*, *Notarum*, et *similium Lucubrationum*, quae umquam in M. T. Ciceronis orationes a viris ... fuere editae, ... in tres Tomos tributa per M. Ioan. Beatum Helium Basiliens. (Basel 1594; nur ein Band erschienen), sich nicht darauf beschränkt, die einzelnen Kommentare geschlossen hintereinander zu drucken wie die Sammelausgaben von Venedig 1552 — die letzte davon erschien Lyon 1554, später nur Teilausgaben wie die der Jesuiten — sondern gibt zu jedem Lemma einzeln die Bemerkungen der einzelnen Kommentatoren (Sylvius, Melanchthon, Latomus etc.).»

*culae* in unterschiedlicher Ausführlichkeit zu den einzelnen Lemmata rhetorische Analysen, grammatischen, stilistischen Sacherklärungen von italienischen, deutschen, französischen und Schweizer Philologen. Es zeigt sich hier im einzelnen, was die unübersehbare Flut von Programmreden zum Lobe der Eloquenz und der *Studia humanitatis* proklamiert: Die Lektüre der Autoren dient zum Teil als Illustration zum eigentlichen Sprach- und Rhetorikunterricht, vor allem aber dem besseren Verständnis der Autoren selbst, die auf diese Weise zu Partnern der überzeitlichen Republik der Gelehrten werden.

Ganz im Zeichen und im Dienste der *Eloquentia Ciceros* im doppelten Wortsinn eines besseren Verständnisses und der besseren Anwendung der Ciceronischen Redekunst stehen die 1535 in Pratalbino, dem Landsitz des Grafen Gambara gedruckten *Observationes in M. T. Ciceronem* des Marius Nizolius, die später unter dem Titel *Nizolius sive Thesaurus Ciceronianus* eine weite Verbreitung fanden. Dieses Werk, eigentlicher Vorläufer späterer Wörterbücher, bringt zu den einzelnen Wörtern sowohl Belegstellen wie auch kurze Sach-, Sprach- und Grammatikerläuterungen. Wie der ursprüngliche Titel des Nizolius zeigt, ist nicht so sehr die vollständige Sammlung des Wortschatzes mit den entsprechenden Belegen, sondern die Kommentierung der Ausgangspunkt. Sein eigenes Vorwort, aber auch diejenigen der Herausgeber der späteren Auflagen stellen das Werk vor allem *ad eloquentiam comparandam* als nützlich, ja notwendig vor. Trotzdem kann man es nicht dem eigentlichen Ciceronianismus zurechnen, den Erasmus 1528 in seinem *Ciceronianus* scharf kritisiert. Nizolius scheut sich nicht, in seinem Vorwort für die *res nova* des Buchdrucks das *verbum novum imprimere* zu verwenden<sup>1</sup>. Im Verlaufe der heftigen, vor allem in Frankreich ausgetragenen *Querelles cicéroniennes* wird er von Henri Etienne 1578 in dessen *Nizolioididascalus, sive monitor*

<sup>1</sup> *Nizolius sive Thesaurus Ciceronianus* (Basel, Hervagen, 1583). Widmungsbrief an F. Gambara.

*ciceronianorum Nizolianorum dialogus* als schlechter Ciceronianer kritisiert<sup>1</sup>.

Sowohl das Lexikon des Nizolius wie die Verteidigung des *stylus Tullianus* durch Bembo, Sadolet, Julius Scaliger und Henri Etienne, vor allem aber der Tod des «Märtyrers des Ciceronianismus»<sup>2</sup>, des Etienne Dolet auf dem Scheiterhaufen im Jahre 1546 belegen die epochale Wirkung der Ciceronischen Beredsamkeit.

In seinem *Ciceronianus* wirft Erasmus den Ciceronianern vor, durch ihre Verabsolutierung und Dogmatisierung des Ciceronischen Sprachgebrauchs den Geist der Ciceronischen Eloquenz zu verraten. Ähnliche Auseinandersetzungen finden bereits im italienischen Humanismus statt.<sup>3</sup> Wendet man Ciceros eigene Auffassung von Rhetorik an, so muss der moderne Autor sich anders ausdrücken als ein Cicero. Er hat das Recht, ja die Pflicht zu einem Stil, der der veränderten geschichtlichen Situation, vor allem aber seinem eigenen *ingenium*, seinem Selbst entspricht. Dieses *ingenium* wird zwar durch die *Studia humanitatis* geformt, angereichert; es behält aber seine letztlich in Worten nicht zu fassende Individualität. Dementsprechend muss sich die Rhetorik bemühen, nicht nur den gesellschaftlichen, sondern vor allem auch den individuellen Unterschieden beim *movere* Rechnung zu tragen.

Dies führt beispielsweise zu einer völlig neuen *ars epistolandi* unter dem Einfluss der Ciceronischen Rhetorik. In seinem *Libellus de conscribendis epistolis* wendet Erasmus 1521 statt fester Kriterien, wie etwa der Länge, oder statt fester Formen, wie sie die mittelalterlichen *dictamina* vorschreiben, die unter-

<sup>1</sup> M. FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence*, 110 f.

<sup>2</sup> M. FUMAROLI, *ibid.* Vgl. E. V. TELLE, *L'Erasmianus sive Ciceronianus d'Etienne Dolet* (1535) (Genève 1974). Den Ciceronianismus aus marxistischer Sicht beleuchtet H. ENTNER, *Frühhumanismus und Schultradition im Leben und Werk des Wanderpoeten Samuel Karolus von Lichtenberg* (Berlin 1968), 23 f.

<sup>3</sup> Jetzt gut dargestellt von J. E. SEIGEL, *Rhetoric and Philosophy* ... (S. 281 Anm. 4), 63-98.

schiedlichen Situationsbedingungen und verschiedenen Anlagen von Leser und Schreiber (*tempus, res, personae*) auf die fast unabsehbare Vielfalt der Briefe an und entwickelt so eine differenzierte Stilistik der Epistolographie in theoretischen Erörterungen und praktischen Beispielen.

In ähnlicher Weise liesse sich die Wirkung der Ciceronischen Rhetorik an anderen Gegenständen des Schulunterrichtes, wie der Grammatik, der Topik, den Schulgesprächen, der Homiletik darstellen. Friedrich Paulsen hat im 1. Band seiner *Geschichte des gelehrteten Unterrichtes* trotz seiner antihumanistischen Grundhaltung die aussergewöhnliche Wirkung des Ciceronischen Ideals der Eloquenz auf die Reformations- und Jesuitenschulen dargestellt. Fumaroli verfolgte die Wirkung von Ciceros Rhetorik und Eloquenz im französischen Geistesleben des 16. bis 18. Jahrhunderts weit über die Schulen hinaus bis in alle Verästelungen hinein mit bewundernswerter Gelehrsamkeit<sup>1</sup>. Ich beschränke mich auf zwei Schulgegenstände, die sich aus der humanistischen Beschäftigung mit der Ciceronischen Eloquenz verselbständigen und zu einem allgemeinen Werkzeug des gebildeten *homo loquens* in dieser *Aetas Ciceroniana* werden. Einmal die *loci communes*, welche passende Beispiele für die situationsgerechte Ekphrasis in den verschiedenen Formen der Redekunst bieten sollen<sup>2</sup>; zweitens die aus dem Traktieren der Texte herausgewachsenen Sach- und Sprachlexika, die von den *Cornucopiae* des Niccolò Perotti gegen Ende des 15. Jahrhunderts und dem darauf wie auf Vallas *Elegantiae* aufbauenden *Dictionarium* des Ambrosius Calepinus, 1502 zum erstemal ediert, Vokabeln der klassischen Latinität verzeichnen und erklären, einerseits um damit zur Besserung eines nicht nur an Cicero geschulten lateinischen Stils beizutragen, anderseits und vor

<sup>1</sup> F. PAULSEN, *op. cit.* (S. 276 Anm. 4), 203 ff.; M. FUMAROLI, *op. cit.* (S. 277 Anm. 1). G. STRECKENBACH, *Stiltheorie und Rhetorik der Römer im Spiegel der humanistischen Schülergespräche* (1931) (Göttingen 1979).

<sup>2</sup> W. BRÜCKNER, «Loci communes als Denkform. Literarische Bildung und Volkstradition zwischen Humanismus und Historismus», in *Daphnis* 4 (1975), 5.

allem als Sammlungen von Beispielen, als «sources d'éloquence», als «rhetorique des citations», wie Fumaroli sie nennt<sup>1</sup>, und die sich bis ins 18. Jahrhundert hinein einer aussergewöhnlichen Beliebtheit erfreuten.

Die Wirkung der Ciceronischen Rhetorik auf andere institutionelle Bereiche der gesellschaftlichen Horizontalen ist von Fumaroli sehr eingehend für das kulturelle und politische Leben Frankreichs nachgewiesen worden. Ich möchte in zwei Schritten zu unserem Anfang zurückkehren und damit zum Ende meines Referates kommen. Der erste nimmt den Gedanken einer Verbindung zwischen der humanistischen Rezeption Ciceronischer Rhetorik und der neuen Raumgestaltung, wie sie in der Renaissancekunst vorliegt, auf.

#### 6. *Ut Rhetorica Pictura*

André Chastel hat in seinem Buch über die Beziehungen zwischen dem Humanismus und der Florentiner Kunst zur Zeit Lorenzos<sup>2</sup> gezeigt, dass die Kunstdtheorie Albertis auf Kategorien der antiken Rhetorik, wie sie vor allem Cicero in *De inventione* und *De oratore* neben Quintilian vermittelte, aufbaut. Den Rudimenta der Malkunst, nämlich den geometrischen Regeln der Perspektive, entspricht die *inventio*; der Pictura die *elocutio*, dem Pictor das *ingenium*. Die Definition der Malkunst: *circumscrip̄tio, compositio et lumina* habe ihr Gegenstück in der *inventio, dispositio, elocutio*, so dass er zum Schluss kommt: «*Cette conversion des formules de la poétique et de la rhétorique antiques en théorie de l'art, donnait des bases solides à l'analogie: ut poesis pictura, et en faisait le principe général de toute réflexion sur l'art.*» Chastel, der im übrigen die Verbindung der Kunstdtheorie Albertis mit dem Neuplatonismus Ficinos herausarbeitet, stützt sich hier auf eine Untersuchung, die Rensselaer W. Lee unter dem Titel «*Ut Pictura Poesis*» 1940

<sup>1</sup> M. FUMAROLI, *op. cit.*, 600.

<sup>2</sup> A. CHASTEL, *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent le Magnifique* (Paris 1959), 98.

verfasste<sup>1</sup>. John R. Spencer hat 1957 in einem Artikel mit dem bezeichnend veränderten Titel « Ut Rhetorica Pictura » diesen Gedanken fortgeführt und in einer eingehenden Analyse die Parallelität des Aufbaus von *Della Pictura* mit einer Ciceronischen Rede sowie zahlreiche wörtliche und indirekte Zitate aus Quintilian und vor allem aus Cicero nachgewiesen. Er kommt zum Schluss, dass Alberti für die Maler des 15. Jahrhunderts im wesentlichen die gleiche Rolle ins Auge fasst wie Cicero für den Orator. Albertis perspektivische Konstruktionen, welche von einem Beobachter ausgehen, sieht er in der Wirkung des Redners auf den einzelnen Hörer oder Leser bestätigt<sup>2</sup>. Michael Baxandall hat in seinem grundlegenden Buch *Giotto and the Orators* 1971 die enge Verbindung zwischen der Ciceronisch-oratorischen Rezeption der Humanisten und der Renaissancekunst vor allem in ihrer Bedeutung für die Bildkomposition im einzelnen nachgewiesen<sup>3</sup>.

#### 7. Das dialogische Strukturprinzip des Humanismus

Mit meinem zweiten Schritt komme ich zurück auf die interaktionistische Struktur der Rhetorik, die Beziehung zwischen Sprecher und Hörer, die Relativierung und Relationierung des eigenen Standpunktes gegenüber anderen Gesichtspunkten, kurz das, was man das dialogische Strukturprinzip des Humanismus nennen könnte. Gewiss liegt dieses bei den Frühhumanisten des Trecento erst in Ansätzen vor, wie ich

<sup>1</sup> R. W. LEE, « Ut Pictura Poesis: the humanistic theory of painting », in *Art Bulletin* 22 (1940), 197-269.

<sup>2</sup> J. R. SPENCER, « Ut Rhetorica Pictura. A Study in Quattrocento Theory of Painting », in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 20 (1957), 26-44, insbes. 43 f.

<sup>3</sup> M. BAXANDALL, *Giotto and the Orators. Humanist observers of painting in Italy and the discovery of pictorial composition* (Oxford 1971). Die Auswirkung Ciceronischer Rhetorik auf die verschiedenen Künste zeigt Gérard LE COAT, *The Rhetoric of the Arts, 1550-1650* (Bern/Frankfurt 1975).

seinerzeit bei der Interpretation von Coluccio Salutatis *De fato et fortuna* auszuarbeiten suchte<sup>1</sup>. David Marsh schreibt zu Recht in seiner klugen, gut dokumentierten Dissertation über den Dialog des Quattrocento: « Whereas Petrarch wrote to his contemporaries and to the ancients in a general moralizing style and employed the dialogue to dramatize the « secret » conflict of his personality and his Augustinian conscience, Brunis Dialogi spring from the need to share with others the excitement of Florence, and the dialogue now portrays the vital tensions of a changing society ». Brunis Dialog ist nach dem Vorbild von Ciceros *De oratore* geschrieben, « a work », wie Marsh richtig schreibt, « that after Bruni was to dominate the Quattrocento concept of dialogue form. »<sup>2</sup> Dabei ist es zunächst die Form der Rede und Gegenrede selbst, welche der erkenntnistheoretischen Selbstbegrenzung, der Urbanität und Situationsbezogenheit, wie sie die Humanisten aus Cicero entnehmen, adäquaten Ausdruck gibt. Darüber hinaus bildet jedoch auch das Gedankengut Ciceros — vor allem seit der Entdeckung des vollständigen Manuskripts von *De oratore* 1421 — Gegenstand unzähliger Dialoge, Programmreden und pädagogisch-moralphilosophischer Traktate. Bruni, der *De oratore* nur in Fragmenten, vor allem aus dem ersten und zweiten Buch kennt, folgt dem ersten Buch von *De oratore* im Aufbau und Inhalt, wobei Salutati die Rolle des Crassus spielt. Seine Argumentation, die *Studia humanitatis* hätten ihre schönste Wirkung bei den grossen drei *coronae* der italienischen Dichtung, Dante, Petrarca und Boccaccio gezeitigt, löst eine heftige *Querelle des anciens et des modernes* aus.

<sup>1</sup> W. RÜEGG, *Anstösse*, 89 f. Einen guten Überblick — unter Ausschluss Salutatis und Brunis — gibt G. Wyss MORIGI, *Contributo allo studio del dialogo all'epoca dell'Umanesimo e del Rinascimento* (Diss. Bern 1947; Monza 1950).

<sup>2</sup> D. MARSH, *The Quattrocento Dialogue. Classical Tradition and Humanist Innovation* (Harvard 1980), 24. Zur Nachwirkung im 16. und 17. Jahrhundert, vgl. C. HENN-SCHMÖLDERS, « Ars conversationis. Zur Geschichte des sprachlichen Umgangs », in *Arcadia* 10 (1975), 16-33.

Noch wichtiger als diese freilich immer wieder aufbrechende Frage nach dem richtigen Verhältnis zu den Vorbildern der Vergangenheit ist diejenige nach dem Verhältnis von Philosophie und Rhetorik, die ja das Zentralproblem von *De oratore* bildet. Es würde viel zu weit führen, die Diskussion im Humanismus der Renaissance weiter zu verfolgen<sup>1</sup>. Ich beschränke mich auf den Hinweis, dass die Bedeutung und die Wirkung von Texten sowie eine erneuerte Anerkennung der Rhetorik auch heute wieder im Mittelpunkt philosophischer Erörterungen stehen, welche Form und Stil als Ausdruck persönlicher Wahrheitssuche zum Gegenstand ihres Interesses machen. Dabei wird die Rhetorik sogar über die Philosophie gestellt, wie sich dies bei den Humanisten bis hin zu Melanchthon findet, welcher von der Philosophie sagte, sie folge der Rhetorik wie der Schatten einer Person. So verteidigt Chaim Perelman die These, « dass der philosophische Beweis rhetorischer Natur ist und dass die philosophische Argumentation, insofern sie sich auf ihr angemessene Prämissen stützt, von allgemein Anerkanntem ausgeht, das heisst, von gemeinen Prinzipien, gemeinen Begriffen und Gemeinplätzen »<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Grundlegend: K. O. APEL, *Die Idee der Sprache in der Tradition des Humanismus von Dante bis Vico*, Archiv für Begriffsgeschichte, 8 (Bonn 1963). Darauf aufbauend: D. HARTH, *op. cit.* (S. 278 Anm. 3), über den Sprachpragmatismus des Erasmus; H. O. BURGER, *op. cit.* (S. 300 Anm. 1), der vor allem auf die Bedeutung von Rudolf Agricolas *De inventione dialectica* hinweist. Zur Verbindung bzw. Auseinandersetzung zwischen Rhetorik und Philosophie bei den Humanisten vgl. E. CASTELLI (Hrsg.), *Testi umanistici su la retorica. Testi editi e inediti su retorica e dialettica di M. Nizolio, F. Patrizi e P. Ramo*, a cura di E. GARIN, P. ROSSI, C. VASOLI, Archivio di Filosofia, 3 (1953), 7-134; J. E. SEIGEL (*op. cit.* S. 281 Anm. 4) über die Frühhumanisten. E. GRASSI, *Humanismus und Marxismus. Zur Kritik der Verselbständigung von Wissenschaft*, mit Texten von F. Petrarca, C. Salutati, C. Landino, A. Poliziano, M. Nizolio, L. Valla, G. Vico (Reinbek 1973); H.-B. GERL, *Rhetorik als Philosophie. Lorenzo Valla* (München 1974); M. WESSELER, *Die Einheit von Wort und Sache. Der Entwurf einer rhetorischen Philosophie bei Marius Nizolius* (München 1974).

<sup>2</sup> Ch. PERELMAN, « Philosophie. Rhetorik. Gemeinplätze », in H.-G. GADAMER/G. BOEHM (Hrsgg.), Seminar: *Die Hermeneutik und die Wissenschaften* (Frankfurt 1978), 83.

Hier finden wir also die im Humanismus so beliebten und später von der philosophischen Kritik so abgewerteten *loci communes* als eigentlichen Ausgangspunkt der Philosophie. Man hat den Renaissancehumanisten sehr oft den Mangel philosophischen Denkens und die rhetorisch bedingte Pflege von Gemeinplätzen und Allgemeinverständlichkeit vorgeworfen. Es trifft zu, dass die Humanisten im grossen und im ganzen die, wie Petrarca sie nennt, *saluberrimae leges vitae* Ciceros mit ihrer auch emotional bewegenden Sprache den scholastischen Syllogismen vorzogen. Der amerikanische Philosoph Olafson hat in einem sehr schönen Artikel hingewiesen auf die tiefe Verwandtschaft, welche die Sprache von Geschichte, Literatur und Philosophie mit der Welt des Mythos auf der einen Seite, mit derjenigen des *common sense* auf der andern Seite verbindet, wobei er unter *world of common sense* eine Welt von Personen versteht, eine Welt menschlicher Absichten und Handlungen, in denen die Art des Verstehens, die dem menschlichen Leben ebenso wie den menschlichen Beziehungen entspricht, die dramatische und erzählerische Form behält, welche den Mythos charakterisiert<sup>1</sup>.

Die Beziehung zwischen der Welt von Personen und der Welt des Mythos verleiht der humanistischen Cicerorezeption jene Dimension, von der in meinem Referat kaum die Rede war. Um zu lernen, sein *ingenium* in einer menschlich sinnvollen Weise zu verwirklichen, muss der Mensch nicht nur versuchen, die historischen Mächte und die physikalische Umgebung zu verstehen, sondern muss sie auch in der Fülle ihrer metaphysischen und physischen Dimensionen in dramatischer und erzählerischer Form als eine menschlich bedeutsame Wirklichkeit erfahren. Die rhetorische Gestaltung dieser Form läuft immer Gefahr, die Dimension des Mythischen zu verkürzen.

<sup>1</sup> F. A. OLAFSON, « Humanism and the Humanities », in *The Philosophy of the Curriculum. The Need for General Education*, ed. by S. HOOK, P. KURTZ, M. TODOROVICH (Buffalo, N. Y. 1975), 53 ff.

Solange sie sich dieser Gefahr bewusst bleibt, erlaubt sie es, menschliche Ziele und Handlungen anderer Menschen durch ihre auf Wirkung gerichteten sprachlich gestalteten Werke als menschlich sinnvoll zu erfahren, zu bewerten, anzunehmen oder abzulehnen, nicht nur in einer abstrakten Welt von Ideen, sondern in der vollen Wirklichkeit sinnhaften Wirkens.

Erlauben Sie mir, mein Referat mit einem Zitat aus dem gleichen Brief des Erasmus zu schliessen, mit dem ich es begann. Es weist darauf hin, dass die Rückkehr in die frühere Vertrautheit mit humanistischen Autoren die gleichen zwei Wirkungen hat, welche die Ciceronische Rhetorik von der Redekunst erwartet: Die Pflege des Stils und die moralische Aufgabe der Mässigung nicht nur der sinnlichen, sondern vor allem auch der geistigen Begierden<sup>1</sup>. *Atque huius dispendii adeo me non poenituit, ut in votis sit, si liceat, ad veteres illos amicos remigrare, ac menses aliquot cum illis familiariter vivere. Tantum fructus me sensi percepisse ex his libris relectis, non tantum ob stili rubiginem abstergendam (quoniam hoc quoque nonnihil est, meo quidem iudicio) verum multo magis ob animi cupiditates moderandas refrenandasque.*

<sup>1</sup> Der Gegensatz des Geistigen zum Sinnlichen in meiner Übersetzung wurde in der Diskussion beanstandet. Zu Unrecht, wie sich mir aus der Überprüfung der im *Index generalis in Omnia Des. Erasmi Opera* der Leydener Ausgabe verzeichneten Stellen zu *animus* und *voluptas* zu ergeben scheint. Erasmus braucht *animus* überall im Gegensatz zum Körperlichen und Sinnlichen als die geistige Antriebskraft des Menschen. Sehr deutlich wird dies in den *Parabola* (z.B. I, 568 C): *Ut corpus non est capax voluptatum nisi bene temperatum: ita animus non capit veram voluptatem nisi liber metu ac caeteris affectibus.* Woher der *animus* seine Kraft erhält, ergibt sich beispielsweise aus folgendem Apophthegma des Diogenes (4, 188 E): *Audiens adolescentem honesta specie verbis parum honestis utentem: Non te pudet, inquit, qui ex eburnea vagina plumbeum educas gladium. Ebur enim olim in summo erat pretio. Animus corpore tegitur, is in oratione relucet.* Im *De recta latini graecique sermonis pronunciatione dialogus* (I, 913 D) lässt er die Verbindung von *animus* mit *oratio* sogar von Tieres Mund anerkennen: (Leo:) *At forma non facit hominem quam habemus communem cum statuis. Animo sumus vel homines vel bestiae.* (Ursus:) *Unde quaseo isthaec incessit animo tuo cura?* (Leo:) *Quia Galenus me docuit hominem a caeteris animantibus quae vocamus θλογα discerni non ratione sed oratione.*

## DISCUSSION

*M. Michel*: J'exprime tout d'abord ma reconnaissance à M. Rüegg. L'image humaniste qu'il nous propose de Cicéron me paraît la plus juste et la plus féconde. Nous n'avons cessé, pendant ces journées, de constater, dans l'éloquence cicéronienne, la part de transcendance qui va au-delà de la pratique, sans pour autant la négliger. L'histoire de la 'réception' confirme l'importance d'un tel aspect. Preuve en soit le Moyen Age. Il a connu le *De inventione* et la *Rhétorique à Herennius*. Il en a fait une utilisation originale, qui tient à la façon dont il conçoit la culture. Il faut peut-être aussi tenir compte de l'état de nos propres connaissances. En effet, sur le sujet qui nous occupe, nous connaissons surtout les œuvres théoriques. Les discours effectivement prononcés (qui sont sans doute moins nombreux que dans la République romaine) dorment encore dans les manuscrits et n'ont généralement pas fait l'objet d'études suffisantes. Voilà du travail pour la Société d'histoire de la rhétorique ! Quant à la conception de la culture au Moyen Age, elle est notamment influencée par Ovide. On retrouve la déclamation. Les rhétoriques *nova* et *vetus* ont tendance à se mettre à son service. On étudie moins les *status* et l'argumentation que les *loci* et les figures, tropes ou 'métaplasmes'. Cependant, il existe d'autres raisons de revenir à Cicéron. Il s'agit d'abord de toute la tradition augustinienne, depuis le *De doctrina christiana*, et ensuite de Boèce et de son commentaire des *Topiques* de Cicéron. Au XII<sup>e</sup> siècle, Jean de Salisbury (qui est vers 1150 l'évêque de Chartres, alors que le Portail royal existe déjà) est, à l'apogée du génie roman, un des plus cicéroniens et des plus grands parmi les humanistes. Son style s'inspire aussi d'Horace et de Sénèque, dont il connaît les œuvres. Mais il insiste, après Boèce et au-delà de Martianus Capella, sur une culture globale (connue, notamment, par l'Ecole de Chartres), où rhétorique et philosophie tiennent leur place. Une synthèse semblable, proche de

l'esprit du *De oratore*, même s'il n'est pas utilisé directement, apparaît chez Hugues de Saint-Victor (*Didascalicon*).

*M. Rüegg*: Ich bin Herrn Michel für seine Ergänzungen umso dankbarer, als es nicht meine Aufgabe war, über die Bedeutung der Ciceronischen Rhetorik im Mittelalter zu sprechen. Meine Bemerkungen sollten nicht mehr als den Hintergrund für die humanistische Cicero-Rezeption skizzieren. Die Bedeutung der Antike für das Mittelalter kann nicht hoch genug eingeschätzt werden. Nicht umsonst haben sich Ausdrücke wie Gilsons *Aetas Aristoteliana* für das 13. Jhd., Traubes *Aetas Vergiliana* für das 9. Jhd., *Aetas Ovidiana* für das 12. Jhd. eingebürgert. Freilich ist das Verhältnis zur Antike im Mittelalter grundsätzlich anders strukturiert als bei den Humanisten. Die *moderni*, die in der Metaphorik des 12. Jhdts. wie Zwerge auf den Schultern der riesenhaften *antiqui* stehen, können auf diese dankbar und bewundernd als auf ihr Fundament oder herablassend als auf eine überholte Welt hinunterblicken. Sie sind sich also auch des Unterschiedes zu den antiken Autoren wohl bewusst, haben jedoch keine erlebte Distanz zu ihnen, im Gegensatz zu den Humanisten, die ihnen in die Augen blicken, auf sie hören, sie anreden können.

*M. Ludwig*: Es ist durch den Vortrag von Herrn Rüegg gut deutlich geworden, dass die Reden Ciceros im 14.-16. Jhd. sozusagen eine auf andere Felder übertragene Wirksamkeit ausgeübt haben (Epistographie, Historiographie, auch Vorstellungen, Erlebnisformen, etc.). Als Gerichtsreden und beratende Reden in politischen Körperschaften fanden sie dem Anschein nach wenig direkte Nachfolge, unter anderem wohl da die Verfahrensformen in den Prozessen und Ratsversammlungen nicht dazu angetan waren, die dort gehaltenen Reden später als literarische Werke zu veröffentlichen. Der Brief Poggios über den Prozess gegen Hieronymus von Prag auf dem Konstanzer Konzil zeigt jedoch, dass auch Verteidigungsreden in aktuellen Prozessen unter dem Einfluss von Ciceros Redekunst stehen konnten. Veröffentlicht und überliefert dürften solche Reden nur selten sein.

*M. Classen*: Es hat natürlich Prozessreden auch im Zeitalter des Humanismus gegeben, doch sind sie ebenso wenig erhalten wie Plaidoyers aus Prozessen unserer Zeit erhalten bleiben, die auch nur für den Augenblick gedacht sind und weder in die Akten aufgenommen noch in der Regel veröffentlicht werden — und darin liegt ein wesentlicher Unterschied zwischen der Praxis des Humanismus und der Antike. Natürlich spielen Reden auch im diplomatischen Verkehr eine Rolle — auch zu strittigen Rechtsfragen — und derartige Beispiele sind in den Akten erhalten, aber veröffentlicht sind auch sie in der Regel nicht.

*M. Riegg*: Ich kenne keine Gerichtsreden der humanistisch gebildeten Juristen. Insgesamt überwiegen zweifellos die deliberativen Reden, wie sie nicht nur innerhalb der Universität, beispielsweise zur Eröffnung der Vorlesungen, sondern auch bei politischen Anlässen, wie den *protestationes de iustitia*, den *laudationes* und den *orationes in funere* gehalten wurden. Auch sind die Humanisten als *oratores* ihrer Stadt oder ihres Fürsten oft für Gesandtschaften verwendet worden, und solche diplomatische Reden, in denen sich das epideiktische mit dem politischen, gelegentlich auch rechtlichen Charakter berührt, ja überdeckt, wurden teils direkt veröffentlicht, wie von Poggio oder vom ersten Verfasser einer Wegleitung zur Diplomatie, Ermolao Barbaro, teils in Geschichtswerken, wie z.B. von Guicciardini ausführlich zitiert.

*M. Classen*: Angesichts der Bezeichnung *aetas Ciceroniana* und der im Referat zu Recht betonten ethischen Rolle der Rhetorik, die der Ergänzung durch die *sapientia* bedarf, stellt sich die Frage, welche Bedeutung Quintilians Einfluss zuzuschreiben ist, der im Gegensatz zu Cicero die Konzeption des *vir bonus dicendi peritus* betont, und wie weit dessen *institutio oratoria* gelesen und für humanistische Erziehungsprogramme benutzt worden ist.

*M. Riegg*: Die Entdeckung der vollständigen *institutio oratoria* in St. Gallen durch Poggio während des Konstanzer Konzils 1416 wurde als Sensation von der humanistischen Welt aufgenommen.

Der Codex wurde sofort mehrfach abgeschrieben und diente in der Folge im humanistischen Unterricht von Barzizza und Guarino an als Lehrbuch. Valla zog ihn Cicero vor, ja proklamierte ihn als literarisches Vorbild in seiner Polemik gegen den Ciceronianismus. Quintilians Wirkung ist jedoch mit derjenigen Ciceros nicht zu vergleichen. Es ist wohl kein Zufall, dass Erasmus einen *Ciceronianus* schrieb. Quintilians Rolle war im wesentlichen die eines Schulmeisters — im besten Sinne dieses Wortes —, nicht die eines die Herzen bewegenden und erfreuenden Orators oder wie dies Filelfo in einem Brief des Jahres 1440 ausdrückt: Quintilian ist eher ein *arator* als ein *orator*. Im übrigen wurde das humanistische Ideal des Redners bereits vor der Entdeckung des vollständigen Quintilian mit der Bezeichnung des *vir bonus et facundus* umschrieben; ob unter dem Einfluss Quintilians, der ja auch im Mittelalter nicht unbekannt war, oder weil Ciceros Verbindung von *eloquentia* und *sapientia* im moralischen Sinne interpretiert wurde, bleibe dahingestellt.

*M. Strob*: Ich frage mich, was Mittelalter und frühe Renaissance mit Ciceros *De inventione* und dem Auctor *ad Herennium* überhaupt anfangen konnten, Werken, die doch so perfekt auf die antike Praxis vor allem des Gerichtswesens ausgerichtet sind? Weiss man etwas darüber, ob damals irgend jemand die Argumentationsmöglichkeiten z.B. der *qualitas assumptiva* ausgenützt hat?

*M. Rüegg*: Auch die antiken Autoren wurden im Mittelalter zunächst als Steinbruch für die ganz anders ausgerichteten geistigen Konstruktionen verwendet, ähnlich wie wir dies im römischen Museum von Nyon für die Verwendung von Quadern der römischen Basilika in Genf zum Bau der Mauer oder grösserer Gebäude beobachten konnten<sup>1</sup>. Später wurden solche antiken Formen auch im

<sup>1</sup> La veille, les participants aux Entretiens avaient visité le Musée romain de Nyon. D'où cette allusion. Détruite par les Alémanes en 277, la Colonia Julia Equestris (Nyon) a servi de carrière pour la construction de l'enceinte réduite de Genève. Les pierres étaient transportées par voie d'eau. De cela il résulte que les fondations des monuments dont faisaient partie beaucoup des blocs architectoniques découverts à Genève sont à Nyon. C'est tout récemment que les archéologues s'en sont aperçus!

übertragenen Sinne als Regeln oder Modelle für ähnliche Funktionen gebraucht, in Definitionen, Kategorien, Anweisungen der Rhetorik, beispielsweise in Notker des Deutschen Rhetorik oder in den *Artes dictaminis*. Humanistisch würde ich eine solche Verwendung antiker Spolien nicht nennen; scholastisch, sofern sie in eine festgefügtes Lehrgebäude Eingang fanden; klassizistisch, insoweit Formen, Redewendungen, Klauseln usw. unmittelbar vom antiken Vorbild übernommen wurden.

*M. Nasta* : Concernant le bel exposé de M. Rüegg je voudrais signaler quelques aspects de la réception qui se rattachent aux deux coordonnées (verticale et horizontale).

Au Moyen Age, selon cette heureuse formule, toute la réception des idées cicéroniennes s'organise sur un parcours vertical. Ajoutons aussi que l'héritage médiéval des termes de rhétorique (émanant implicitement des traités cicéroniens, auxquels s'ajoute la *Rhétorique à Herennius*) se présente sous la forme d'une vaste *taxonomie* des concepts (pour la plupart des figures, des tropes, des citations, des *exempla*). On le voit bien quand on examine le relevé des *Arts de seconde rhétorique* mis au point par E. Faral: longue série de partitions (ou 'divisions'), préceptes, définitions, légués par les précurseurs des traités d'un Lausberg ou d'un Martin (combien plus nuancés).

Dès les premiers temps de la Renaissance, les humanistes ouvrent la perspective d'une compréhension de Cicéron en tant que personnage historique et, surtout, ils mettent au centre de la pratique littéraire le paradigme du style oratoire, la norme cicéronienne. Il y a toutefois, dans le domaine de la réception, des phénomènes très importants de transition. Jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, nous pouvons dire que la *poétique* elle-même n'échappera pas à la tutelle des rhétoriciens. Un exemple typique nous est offert par la structure du *Grand Art de Seconde Rhétorique* du 'palinode' Pierre Fabri (1509), dans lequel un premier livre s'inspire de Cicéron, avec des exemples tirés des plaidoyers et des harangues (une innovation par rapport à la tradition médiévale), tandis que le second est un *Art de rythmer* (en somme un traité de versification, puisqu'il s'occupe principale-

ment des rimes). Il y a donc là une synthèse de l'éloquence, plus ou moins agrémentée par les citations traduites du latin (à part Cicéron, les nouveaux maîtres s'intéressent aussi à Salluste), dominant la poétique, dans un essai d'imposer une véritable stratégie du beau langage (*ars bene dicendi*).

Il est tout aussi important de se faire une image correcte du destin du cicéronianisme *après* l'époque d'effervescence marquée par la dispute du *Ciceronianus*. Or, même chez les adversaires d'un culte exclusif du modèle cicéronien (la norme latine de *l'optimus*), l'allure de l'éloquence — surtout dans les écrits du *Cinquecento* —, les tours de phrases, la structure discursive continuent d'être marqués par les rythmes et les impulsions du grand auteur classique de Rome. Je cite *speciminis gratia* deux textes polémiques *pour* et *contre* l'imitation exclusive de Cicéron. Notamment une dissertation de Giraldi Cinzio (Cynthius) et la réponse de Celio Calcagnini (vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle), éditées dans le magnifique recueil de B. Weinberg, *Trattati di Poetica e Retorica del Cinquecento II* (Bari 1970). Malgré le fait que la ‘réponse’ de Calcagnini plaide la cause des partisans de l'imitation éclectique de plusieurs auteurs, nous retrouvons le ton des entretiens qui s'animent dans le *De oratore*, avec des accords qui semblent tirés aussi du *Pro Archia* et un plaidoyer très habile pour imposer une largeur de vues salutaire dans la pratique du style.

*M. Calboli*: Vorrei richiamare l'attenzione su un punto marginale. La rassegna dei codici della *Rhetorica ad Herennium*, del *De inventione*, diciamo delle opere retoriche di Cicerone, dopo il catalogo del Manitius (in *Philologus* 100 (1956), 62-66) ci può dare notevoli sorprese e ci permette non indifferenti arricchimenti. Ad es., il Marx riteneva, in merito alla *Rhet. ad Her.*, che i codici che non fanno parte della famiglia dei *Mutili* facessero parte degli *Expleti* (cf. da ultimo M. Spallone, in *Bollettino dei Classici, Accademia dei Lincei*, Ser. III, 1, 1980, 158-190). In realtà si verifica, ed è stato dimostrato negli ultimi anni, che parecchi non sono *Expleti*, ma *Integri*. È il caso del Florentinus Laurentianus 51.10 che contiene quanto si è salvato di Varrone, *De lingua Latina* e la *Rhet. ad Her.*, ed è scritto

in Beneventana. È un codice quindi di Montecassino e potrebbe anche essere anteriore o almeno contemporaneo dei *Mutili*. Allora le cronologie di Bolgar vanno ovviamente riviste, ma, oltre a ciò, è per me importante questo problema: seguire le vicende degli *scriptoria*, come i codici sono nati. E allora ci può essere non solo la produzione di certe opere, perché interessano le prediche, le ambascerie, (i discorsi per le prediche e per le ambascerie), l'influenza ciceroniana su S. Agathius, ma anche un motivo secondario di ricerca e diffusione dei libri, perchè il centro scrittoria costruiva una sua biblioteca e allora si cercavano le opere di un certo tipo (le opere retoriche di Cicerone) per averle. In fin dei conti questi *scriptoria* sono anche spesso centri di studio e come chi oggi costituisce una grande biblioteca, vuole o cerca di avere tutto di un certo genere, così penso che qualcosa di simile, fatte salve le debite differenze, si sia verificato anche allora.

Anche il Petrarca, quando con la sua bella scrittura ricopiava, oltre a raccogliere, i libri antichi, anche Servato Lupo quando cercava i libri retorici di Cicerone, penso che agissero non solo per un uso immediato, ma anche per il gusto del collezionista che nasce in ogni utilizzatore dei libri — e un sociologo come il Prof. Rüegg la sa lunga al riguardo. Quanto dunque gli *scriptoria* concepiti in questo modo e in modo anche ovviamente più ricco, hanno contribuito alla diffusione medioevale del Cicerone retorico e a preparare la sua fortuna umanistica prima e dopo l'umanesimo carolingio ?

*M. Rüegg*: Zweifellos wurden damals wie heute Bücher nicht nur zum unmittelbaren Gebrauch, sondern auch zu Sammelzwecken beschafft. Manuskripte waren im Mittelalter ein wertvoller Handelsartikel. Herr Calboli hat durchaus recht mit seiner Meinung, dass die *scriptoria* mit ihrer Tätigkeit die Verbreitung von Ciceros *Rhetorica* im Humanismus vorbereitetten. Freilich ist die humanistische Kopier- und Emendationstätigkeit mit der mittelalterlichen, selbst mit derjenigen eines so systematischen Handschriftensammlers wie Servatus Lupus quantitativ und qualitativ nicht zu vergleichen. Da die Humanisten im Buch fremden Menschen begegnen und jedes Buch Hin-

weise auf andere Bücher und damit auf andere interessante Menschen gibt, erfasst die humanistische Sammlerleidenschaft und Philologie nicht nur einzelne Personen, sondern die intellektuelle Welt des ganzen Abendlandes.

*M. Michel*: M. Rüegg nous a bien montré qu'à la Renaissance, on ne se concentre plus sur les préceptes, comme on le faisait au Moyen Age, mais qu'on retrouve dans le *De oratore* les leçons du dialogue.

1) Je reviens d'abord sur ce qu'a signalé M. Nasta. Au temps de la Renaissance, le voisinage qui existe entre rhétorique et poétique est très sensible. Déjà, au Moyen Age, on se servait des traités classiques de rhétorique pour les *artes poétiques*. On ne connaissait guère, sur ce point, l'œuvre d'Aristote et Horace ne suffisait pas. A la Renaissance, ainsi que l'a montré Weinberg, on revient à Aristote. Mais le même mouvement ne s'accomplit point pour la rhétorique. Certes, on a retrouvé l'œuvre du Stagirite, mais on préfère les traités latins, plus élaborés; Quintilien fournit le meilleur manuel, et, pour l'esprit de l'enseignement, on revient au *De oratore*.

2) Il est intéressant, au début du XV<sup>e</sup> siècle, d'étudier la *Rhétorique* de Georges de Trébizonde. Ce Créoïte, qui rêve de collaborer avec les Turcs, traduit les concepts d'Hermogène dans le langage du *De inventione*; il se déclare disciple passionné d'Aristote; contre lui, Bessarion et ses amis, qui ont mal supporté ses invectives contre Platon, se défendent. Dans le premier livre de sa réponse, Bessarion tire des écrits du philosophe athénien une théorie de l'éloquence qui insiste essentiellement sur la pureté, la grâce et la douceur; l'auteur se réfère aussi à la théorie du style philosophique, telle qu'elle apparaît chez Cicéron, par opposition aux violences du forum. Ici comme dans bien d'autres cas, l'orateur établit une médiation entre Platon et Aristote.

3) Il faudrait aussi insister avec M. Nasta sur l'influence des débats relatifs au cicéronisme pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle. Un de mes étudiants, M. Mouchel, prépare à ce sujet une thèse qui traite

notamment de l'éloquence religieuse. Rappelons à ce propos que la thèse de M. Fumaroli (*L'âge de l'éloquence*) avait primitivement pour titre: *Jésuites et Gallicans*; elle met en lumière la confrontation — voire l'affrontement — entre le platonisme augustinien et l'aristotélisme thomiste, auquel les Jésuites, écartant les aspérités de la scolastique, avaient prêté un langage cicéronien. Il faudrait évoquer aussi les importants travaux de M. Jehasse sur l'histoire de la critique.

Qu'on me permette d'ajouter une remarque sur un sujet propre à passionner les néo-latinistes. Nous venons de parler du Moyen Age et de la Renaissance; or M. Rüegg a donné pour titre à son exposé: *Cicero noster*. On pourrait poser, par rapport à notre temps, la même question que nous avons posée à propos d'époques antérieures: quelle place l'orateur tient-il, quelle influence exerce-t-il dans les discours prononcés par les modernes ? Je me bornerai à rappeler un mot de Mme de Staël: si Marcus Tullius avait parlé à la Convention ou dans les assemblées du temps, a-t-elle dit, il n'aurait jamais pu se faire entendre, parce que ses auditeurs, trop grossiers, auraient été débordés par sa culture. Plus largement, et dans l'ordre de la théorie (qui, chez notre auteur, ne doit jamais être négligée au profit de la pratique), la sociologie actuelle fait souvent la part très grande aux problèmes de la rhétorique: je pense notamment à Perelman.

*M. Rüegg:* Cicero als Person kann in der Gegenwart wohl kaum als *noster* gelten. Jedoch abgesehen von seinen Gedanken, die, wie Wilhelm Dilthey schrieb, die ethischen Anschauungen der modernen zivilisierten Welt bestimmen, scheint mir vor allem die erhöhte Bedeutung der Sprache für die moderne Anthropologie, Philosophie und Soziologie, wie ich zu skizzieren versuchte, eine neue *aetas Ciceroniana* zu präjudizieren.



# INDEX LOCORUM

## A. CICERO

*Ac.*: 292 / II 1: 123.

*Arch.*: 78, 180, 189, 316.

1: 155 / 1-2: 165 / 1-4: 157 /  
2-4: 166 / 3: 150, 155, 157, 189 /  
4-6: 155, 181 / 4-7: 174 / 5-6:  
161 / 6-7: 160, 181 / 6-9: 159 /  
7: 159 / 8: 153 / 8-11: 172 /  
10: 169 / 11: 155, 159 / 12: 165 /  
12-30: 166, 189 / 17-19: 169 /  
18: 150, 155 / 19: 157, 161, 250 /  
19-20: 90 / 19-21: 155 / 20: 91,  
97 / 21-22: 159 / 23: 163 / 24:  
161 / 25-26: 155 / 27: 165 /  
28: 157 / 31: 159 / 31-32: 155 /  
32: 157.

*Balb.*: 172.

1: 157, 165 / 1-17: 161 / 2: 157 /  
3: 167 / 3-4: 157 / 4-5: 157 /  
5: 167 / 5-6: 155, 160 / 6-8: 172 /  
7: 157, 167 / 8: 173 / 8-17: 173 /  
13: 169 / 13-14: 172 / 15: 153,  
167 / 17: 157-8, 175 / 18: 167 /  
18-19: 155 / 18-22: 172 / 19: 157,  
161, 165 / 20: 169 / 20-26: 170 /  
20-37: 164 / 22-24: 163 / 22-28:  
166 / 26: 167 / 27-31: 170 /  
29-31: 150 / 29-32: 166 / 32:  
161 / 32-37: 166 / 33: 169 /  
38: 161 / 38-44: 164, 168 / 40:  
161 / 41: 158 / 42: 167 / 42-44:  
167 / 43: 161 / 44: 157 / 45-55:  
164 / 46: 169 / 48: 161 / 50: 169 /  
50-51: 158 / 51: 161 / 53-54:  
169 / 54: 140, 170 / 56-57: 156 /  
56-59: 173 / 58: 158 / 58-59:  
155 / 59: 157, 173 / 59-60: 157 /  
59-63: 173 / 60: 167 / 61: 161 /  
62: 157, 167 / 63-64: 161, 173 /

63-65: 155 / 64: 158, 173 / 64-65:  
161 / 65: 168.

*Brut.*: 27, 97, 107, 135-6, 144, 260,  
273, 300.  
38: 256 / 43: 263 / 65: 265 /  
82: 265 / 102: 211 / 105: 104 /  
119-120: 115 / 120: 140 / 121:  
21 / 126: 198 / 139: 81 / 141:  
261 / 145: 211 / 155: 211 / 163:  
42 / 183 sqq.: 266 / 208-209:  
173 / 262: 297 / 284-285: 27 /  
289: 28 / 290: 262-3 / 310: 81-2,  
273 / 325: 260.

*Caecin.*: 175, 177-8.

1: 156 / 1-2: 156 / 2: 167 / 3:  
157 / 4: 156-7 / 5: 157, 163-5 /  
6: 157 / 6-9: 164 / 8-9: 157 /  
10: 150-1 / 10-12: 159 / 10-23:  
174 / 13-14: 156 / 17-19: 156 /  
18: 156 / 22: 156 / 23: 156 /  
23-31: 172 / 24: 168 / 27:  
159 / 28: 172 / 29-31: 168 /  
32-40: 164, 172 / 33: 168 / 35-37:  
168 / 35-38: 164 / 37: 164 / 38:  
168 / 38-40: 163 / 39: 168 /  
41: 168 / 41-48: 172 / 43: 167 /  
43-45: 168 / 47: 168 / 48-50:  
168 / 49: 164 / 49-50: 172 / 50:  
164 / 51: 168 / 51-54: 164, 172 /  
55: 150 / 55-66: 164 / 65: 165 /  
65-79: 172 / 67-77: 164 / 73-77:  
157 / 75-76: 163 / 76: 168 /  
77-79: 159 / 79: 164 / 81: 164 /  
83: 164 / 85: 164 / 86: 157 / 89:  
151, 164 / 90: 28 / 90-93: 168,  
170 / 93-94: 168 / 94: 150 /  
94-95: 174 / 95: 166 / 96: 165 /  
96-102: 164 / 97: 164, 166 / 104:  
150, 156.

*Cael.*: 172, 175.

1: 155 / 1-2: 157, 159 / 2: 156-7,  
165 / 3-5: 159 / 3-18: 155-6 /  
3-50: 172 / 6: 157, 164 / 7: 156 /  
9: 159 / 9-10: 158, 177 / 10:  
182 / 11: 167 / 13: 169 / 15:  
182 / 18: 159 / 18-20: 159 /  
19: 168, 177, 215 / 19-20: 158 /  
20: 177 / 20-22: 157 / 21-22:  
159 / 23: 156, 158-9, 168, 175 /  
23-24: 159, 174 / 24: 159, 177 /  
25: 156, 169 / 26: 159 / 27: 156 /  
27-30: 166 / 28: 167, 177 / 28-30:  
169 / 29: 157 / 30: 158, 167 /  
31-36: 159 / 32: 161, 165, 168,  
183 / 33-35: 164 / 36: 160, 183 /  
37: 151 / 38: 159 / 39: 158 / 39-  
43: 177 / 39-47: 166 / 41-48:  
167 / 44-47: 155 / 44-49: 168 /  
47-50: 159 / 50: 168-9 / 51: 159,  
169 / 51 sqq.: 167 / 51-55: 168,  
170 / 51-69: 174 / 52: 168 / 52-  
53: 159 / 52-54: 169 / 53: 155,  
168 / 53-55: 156 / 54: 177 / 54-  
55: 159 / 55: 168 / 56: 169 / 56-  
58: 169 / 56-61: 168 / 57-70:  
159 / 58: 168, 183 / 58-61: 170 /  
59-60: 160, 183 / 60: 151 / 60-  
61: 169 / 61: 159, 168 / 61-66:  
181 / 62: 168 / 63-64: 169 / 65-  
66: 169 / 66: 170, 177 / 68: 169 /  
70: 157, 165 / 72-80: 155 / 73:  
160 / 75: 157 / 75-77: 167 / 75-  
78: 159 / 77: 158 / 79: 157, 159.

*Catil.*: 162, 179, 238.

I: 229 / I-IV: 193 / I 2: 252 /  
27: 38 / II: 195 / II 11: 9 / 25:  
186 / III 4: 38 / 18 sqq.: 38-39 /  
26: 209 / IV: 194 / IV 16: 38.

*Cluent.*: 178, 191, 248-9.

1-2: 168 / 1-8: 172 / 2-4: 157 /  
3-4: 157, 166 / 5: 164 / 6: 158,  
177 / 6-8: 157 / 9: 151, 170 / 10-  
81: 174 / 11: 150-1, 160 / 12:  
253 / 12-18: 160 / 13: 160 / 16:

155, 160 / 17: 151, 157, 165,  
167 / 18: 155 / 19-20: 155 / 19-  
42: 159 / 20: 151, 159, 169 / 21-  
41: 160 / 22: 183 / 25: 166 / 26-  
28: 160 / 27: 183 / 29: 157, 160 /  
30: 151, 182 / 30-31: 177 / 31:  
182 / 32: 164 / 36-38: 160 / 38-  
39: 160 / 40: 42, 160, 182-3 /  
42: 155, 159-60 / 43: 22, 155,  
169 / 43-49: 159 / 44: 169 / 46-  
47: 160 / 47: 159-60 / 47-48:  
181 / 48: 169 / 49: 160, 181 /  
49-54: 165 / 49-55: 160 / 49-62:  
177 / 50: 157, 160 / 51: 157 /  
52: 160 / 54: 177 / 54-56: 159 /  
55: 160, 169 / 56-59: 160 / 57:  
157, 165 / 57-59: 160 / 59-69:  
159 / 60: 165 / 60-62: 169 / 61:  
166 / 61-62: 160 / 62: 160, 170 /  
63: 157 / 63-64: 155 / 64: 168-  
70, 253 / 65: 169 / 65-76: 160 /  
66: 150-1 / 67: 167 / 70: 156 /  
74: 160 / 77: 160 / 77-79: 166 /  
78: 159 / 78-87: 160 / 79: 160 /  
80-81: 157, 166, 169 / 80-84:  
159 / 81: 168 / 82-83: 155, 169 /  
83: 169 / 84: 156, 167 / 84-85:  
160 / 85: 168 / 87: 169 / 88-134:  
175 / 88-137: 177 / 89: 157 / 89-  
96: 166 / 89-116: 160 / 90-94:  
160 / 94: 164 / 95: 157, 167 /  
99: 159 / 100-102: 159 / 102:  
168 / 103: 160, 166 / 104: 164 /  
105: 160 / 107: 160 / 108-112:  
166 / 111-112: 167 / 112: 151 /  
113: 160, 169 / 115-116: 165 /  
117-118: 157, 165 / 117-122:  
164 / 120: 165 / 121: 165 / 123:  
163 / 124: 156 / 125: 159-60 /  
126: 164 / 127-135: 160 / 128:  
167 / 128-129: 164 / 129: 168-9 /  
130: 160, 166 / 133: 155 / 135:  
168 / 136-137: 160, 169 / 136-  
139: 166 / 138: 168 / 139: 170 /  
140: 215 / 143-145: 157 / 144:  
155 / 146: 170 / 146-148: 164 /

147: 157 / 147-148: 158, 169 /  
 148: 157 / 149: 150-1, 157, 165 /  
 150-151: 164 / 152-159: 166 /  
 155: 158, 163 / 155-159: 164 /  
 156: 156 / 157: 204 / 157-158:  
 157, 163, 165 / 158 (-160): 157 /  
 159-160: 165 / 161-163: 158 /  
 163: 159 / 164: 156-7 / 165: 159,  
 182 / 165-168: 159 / 165-194:  
 174 / 166: 182 / 166-168: 177 /  
 167: 155, 169 / 168: 159 / 169:  
 160, 182 / 169-170: 168 / 169-  
 171: 167, 169 / 169-173: 169 /  
 169-174: 159 / 170-171: 159 /  
 172: 160 / 174: 177 / 175: 159 /  
 175-194: 160, 173 / 181-183:  
 169 / 183: 167, 169 / 186-187:  
 169 / 189: 159 / 190: 167 / 194:  
 167 / 195: 157, 167 / 196: 155 /  
 198-200: 157 / 199: 260 / 199-  
 202: 160 / 201: 157 / 202: 155,  
 157.

*Deiot.:* 179.

1-3: 156 / 1-7: 157 / 2-3: 156,  
 159 / 3-4: 164 / 4-7: 157 / 7:  
 156 / 8: 156 / 8-10: 156-8 / 8-14:  
 172 / 9: 161 / 11-13: 161 / 12:  
 157 / 13: 158 / 13-16: 156 / 14:  
 159 / 15: 157-8, 167 / 15-16:  
 172 / 16-17: 169 / 17: 156 / 17-  
 18: 159 / 17-22: 174 / 18: 168 /  
 19-21: 157 / 19-25: 158 / 20:  
 156, 169 / 20-22: 169 / 21: 156 /  
 21-22: 159 / 24-25: 159 / 25-26:  
 169 / 25-28: 156 / 26: 156, 159,  
 167 / 28: 159 / 28-32: 156 / 30:  
 159, 160, 164-5 / 32-34: 169 /  
 33-34: 159 / 33-36: 157 / 34:  
 167 / 35-36: 158 / 36-40: 156 /  
 37: 169 / 38: 158-9 / 38-43: 157 /  
 39: 157 / 40: 164 / 41: 159.

*Div. I* 61: 132.*Div. in Caec.:* 175.

1: 165 / 1-6: 165 / 4-5: 204 / 6-

7: 165 / 27-31: 165 / 36: 253 /  
 41: 165 / 46: 265 / 52: 151 / 73:  
 165.

*Dom.:* 229.

1-2: 157 / 2: 168 / 2-6: 161 /  
 3: 162 / 3-32: 172 / 5: 157 / 7:  
 157, 161-2 / 9: 157 / 10-15: 161 /  
 13: 162 / 14: 162 / 14-18: 157 /  
 15: 162 / 16: 162 / 18: 162 / 19:  
 162 / 20-24: 161 / 21: 162 / 23-  
 24: 162 / 25: 162 / 25-26: 161 /  
 25-31: 162 / 26: 162 / 30: 162 /  
 32: 150 / 32-34: 157 / 33: 165 /  
 34-35: 169 / 34-36: 161 / 34-38:  
 164 / 36: 183 / 37-38: 163 / 38:  
 157 / 39: 157 / 39-40: 159 / 40-  
 42: 161 / 43: 157, 165 / 44: 169 /  
 45: 157, 162, 164 / 45-47: 163 /  
 47-50: 161-2 / 48: 162 / 49: 162 /  
 50: 76 / 50-53: 169 / 53-55: 161 /  
 55: 162 / 56-58: 157 / 56-59:  
 169 / 57: 161 / 58: 162 / 59:  
 160-2 / 60: 161-2 / 62: 162 / 63:  
 157, 162 / 63-69: 161 / 65-66:  
 160, 162 / 66: 162 / 67: 162 /  
 68-69: 157, 159 / 69: 157, 162 /  
 70: 160, 162 / 70-71: 162 / 71-  
 76: 157 / 72: 161, 169 / 75: 161-  
 2 / 75-77: 169 / 76: 162 / 77-80:  
 164 / 79: 162 / 79-82: 161 / 80:  
 169 / 81: 162 / 82: 157, 162,  
 169 / 83: 162, 169, 183 / 84:  
 159 / 85: 157, 161, 169 / 87:  
 161 / 87-88: 157 / 89: 161-2 /  
 91: 162 / 91-92: 161 / 92: 183 /  
 92-101: 157 / 96: 161-2 / 99:  
 161 / 100: 157, 168 / 102-103:  
 162 / 102-105: 161 / 104-105:  
 157 / 105: 157 / 106: 163 / 106-  
 137: 174 / 107: 164 / 107-110:  
 161 / 108: 162 / 109: 164 / 110:  
 162 / 112: 162, 169 / 112-117:  
 161 / 113: 162 / 113-114: 159 /  
 116: 162 / 118: 162 / 119: 162 /  
 119-120: 163 / 122: 157, 161-2 /

123: 163 / 124-126: 162 / 124-  
 127: 161 / 125: 162, 168-9 / 127:  
 157, 165, 169 / 129: 162 / 129-  
 133: 161 / 131: 157, 162 / 132:  
 157, 162 / 132-133: 160 / 134:  
 157, 160, 162, 227 / 134-135:  
 162 / 136: 151 / 137: 157, 164 /  
 137-141: 161 / 139: 183 / 139-  
 141: 162 / 142: 157 / 145-146:  
 157.

*Epist.*: 274.

*Ad Brut.* I 17, 5: 11 / II 1, 1: 14 /  
 II 3, 4: 1, 28 / II 4, 2: 28 /  
 II 5, 5: 18.

*Ad Q. fr.* II 14, 4: 218 / III 1, 11:  
 247 / III 3, 5: 77, 82.

*Ad Titinum, ap.* Suet. *Rhet.* 26: 73,  
 79, 90, 91, 101, 108.

*Att.* I 13, 5: 200 / I 18, 7: 194 /  
 II 1: 193, 197-8 / II 1, 3: 25, 27,  
 38, 193, 247 / II 1, 11: 194 / II 5,  
 2: 226 / IX 4: 142, 273 / IX 10,  
 3: 25 / XIII 6, 4: 227 / XIII 20,  
 2: 200 / XIII 50, 4: 227 / XV 12,  
 1: 28 / XV 13, 1: 28 / XVI 8,  
 2: 13.

*Fam.*: 287 / IV 12: 226 / V 7,  
 3: 209 / X 1, 1: 28 / X 28, 2: 29 /  
 XI 6, 2: 29 / XII 25, 2: 29.

*Fin.*: 232 / IV 74: 216.

*Flacc.*: 159, 163, 172, 178.

1-2: 155 / 1-4: 157 / 2: 156 / 2-  
 4: 157 / 3: 157, 166 / 5: 155,  
 160, 166 / 5-9: 172 / 6: 156-7,  
 159, 160 / 6-8: 155 / 8: 159 / 9:  
 157 / 9-12: 157, 172 / 12: 150,  
 159 / 12-13: 157 / 13-15: 156,  
 165 / 14: 159 / 14-19: 157 / 15:  
 167 / 15-21: 172 / 18: 156 / 20:  
 159 / 21-22: 169, 172 / 22: 159 /  
 22-23: 165 / 23-24: 157 / 24: 157,  
 163, 165 / 25: 160 / 26: 157,  
 159 / 27: 157-8 / 27-33: 170 /  
 28: 167 / 30: 159 / 31: 169 / 32-

33: 169 / 34: 158 / 34-36: 159 /  
 35: 168 / 36: 156 / 36-38: 157 /  
 37: 169 / 37-38: 170 / 39-41:  
 159 / 40: 155, 157-8, 168 / 41:  
 159, 169 / 42-43: 159 / 44: 158,  
 168 / 45: 158 / 45-50: 159 / 46:  
 157 / 51: 156, 159 / 52: 157,  
 169 / 52-54: 159 / 54: 159 / 55:  
 158 / 55-56: 159 / 55-59: 170 /  
 56-58: 168 / 57: 157, 164 / 57-  
 61: 161 / 59: 159 / 60-61: 157 /  
 60-65: 169 / 62-64: 159 / 65-66:  
 157 / 66: 157 / 67: 158 / 68:  
 159 / 70-76: 159 / 70-77: 156 /  
 76: 159 / 77-78: 158, 167 / 78:  
 159 / 78-81: 169 / 80: 158 / 80-  
 81: 156 / 81: 155, 159 / 83: 159 /  
 83-84: 169 / 84: 159 / 84-85:  
 158 / 85: 157 / 87: 166-7 / 88-  
 89: 169 / 89: 155 / 90: 158 / 90-  
 92: 159 / 92-93: 169 / 94: 157 /  
 94-99: 173 / 94-106: 166 / 96-  
 97: 157 / 98: 164-5, 223, 225,  
 233 / 99: 158 / 99-100: 157 / 99-  
 106: 163 / 100: 156-7 / 100-106:  
 155 / 102-103: 157 / 105-106:  
 157 / *Fr. Bob.*: 155-6, 159, 160 /  
*Fr. Medioli.*: 155-6, 159, 163, 165,  
 172 / *Exc. Cus.*: 155, 157, 159,  
 164, 167.

*Font.*: 159, 163.

1-2: 167 / 2: 164 / 3-6: 155 / 4:  
 157 / 6: 166, 172 / 11: 169, 177 /  
 11-12: 158, 168 / 12-15: 157 /  
 12-16: 155 / 14: 159, 161, 176 /  
 14-15: 157 / 15: 168 / 16: 161,  
 177 / 17: 157-8, 163, 166 / 18:  
 157, 177 / 19-20: 158 / 20: 215 /  
 21: 157, 159, 164 / 21-28: 157,  
 177 / 21-33: 173 / 23: 157, 159 /  
 26-33: 157 / 27: 156, 169 / 32:  
 159 / 32-33: 169 / 34: 156 / 35:  
 159 / 36: 163, 166 / 37: 155 /  
 40-41: 155 / 41: 157 / 42: 155 /  
 42-43: 157, 163, 166-7 / 43: 164 /

45-46: 176-7 / 46: 167 / 46-48:  
160 / 48-49: 155, 157 / 49: 157 /  
Fr. (Schoell) 2: 163 / 3: 156 / 5:  
165 / 6: 159, 177 / 9: 161 / 11:  
161.

*Har. resp.* 1: 162 / 1-2: 161 / 2: 162 /  
2-3: 162 / 4-11: 161 / 5: 162 /  
9: 183 / 11: 162 / 12: 162 / 15:  
161 / 16-17: 157 / 17: 161 / 22-  
30: 161 / 29: 162 / 31: 162 / 32:  
164 / 33: 169 / 33-40: 161 / 34:  
162 / 35: 162 / 42-53: 161 / 46:  
157 / 55-59: 161 / 58: 157, 162 /  
59: 162 / 61: 157.

*Hort.*: 122, 137-8.

*Inv.*: 41-2, 72, 81, 89, 99, 106-8, 134,  
136, 230, 267-8, 279, 280, 287,  
300, 305, 311, 314, 316, 318.  
I 5: 48, 77, 204 / 7-9: 123 / 8:  
75-77 / 13-36: 155 / 14: 232 /  
15: 56 / 17: 66, 232 / 22: 59,  
155 / 23-24: 155 / 27: 190 / 42:  
163 / 43: 163 / 48: 163 / 78: 56 /  
106-109: 265 / 109: 265.  
II 1 sqq.: 279 / 16: 155 / 28-37:  
155 / 39-42: 163 / 125: 164.

*Lael.*: 204, 237 / 47: 25.

*Leg. agr.*: 35.

I 18-20: 157.

II 16: 168 / 18: 168 / 35-36: 168 /  
47: 168 / 67: 168 / 74: 168 /  
82: 66 / 93: 157 / 95: 162 / 95-  
97: 157 / 103: 11.

III 4: 168.

*Lig.*: 179.

1: 156-7, 167 / 2: 156, 159 / 2-5:  
174, 181 / 4: 156 / 5: 160 / 6:  
157 / 6-9: 172 / 9: 151, 159, 167 /  
9-11: 156, 169 / 10: 156-7 / 10-  
16: 165 / 11: 160, 167 / 12-13:  
156 / 13: 169 / 13-15: 156 / 15-  
16: 157 / 18-19: 157, 169 / 20:  
156 / 20-22: 159 / 22: 156, 158 /

23-24: 157 / 24: 169 / 25: 156 /  
26: 156 / 26-27: 156 / 28: 156,  
167 / 29: 168 / 29-32: 157 / 29-  
38: 173 / 30: 164 / 32-38: 164 /  
35-38: 157 / 36: 156.

*Manil.*: 179, 186, 237.  
3: 167 / 5: 179 / 6: 167 / 7: 162,  
176 / 10: 176 / 11: 162, 176 /  
13: 176, 179 / 27: 167, 179 / 28:  
176, 179 / 29: 179 / 29 sqq.:  
185 / 29-35: 176 / 31: 179 / 33:  
179 / 33-35: 176 / 35: 179 / 36:  
176 / 41: 33 / 44: 179 / 45: 176 /  
46: 179 / 48: 176 / 52-56: 179 /  
55: 176 / 59-63: 179 / 61-62:  
176 / 67: 176 / 67-68: 179.

*Marcell.*: 237.

*Mil.*: 136, 159, 163, 179, 185-7, 194,  
200, 231-2, 236, 240, 249.  
1: 155 / 1-6: 157 / 2: 161 / 3:  
155, 159, 165, 186 / 3-6: 157 /  
4: 163 / 5: 155 / 6: 155, 159,  
167, 182 / 7-11: 165 / 7-22: 172 /  
9: 165 / 10: 159 / 12: 158 / 15:  
169 / 15-16: 161 / 18: 159, 161 /  
18-20: 159 / 20: 159 / 20-22:  
161 / 21-23: 157 / 23: 150, 167,  
182 / 24-29: 174 / 24-30: 159 /  
25: 155 / 26: 159 / 26-32: 159 /  
27: 182 / 28: 182, 186, 248 /  
29: 181 / 29-31: 186 / 30: 167-8,  
181-2 / 30-71: 231 / 31: 161,  
167-8, 182 / 32: 164, 169, 182 /  
32-33: 163 / 32-41: 159 / 33: 157,  
160 / 34: 163 / 34-35: 155 / 35:  
169 / 36: 156, 169 / 36-37: 158 /  
37: 159, 160-1, 182 / 38: 159 /  
39-40: 161 / 40: 156 / 40-41:  
155 / 42: 167 / 43: 159 / 43-45:  
159 / 43-46: 169 / 44: 159 / 47:  
182 / 48: 159 / 48-49: 169 / 49:  
182 / 52: 156, 159, 182 / 52-55:  
159 / 52-60: 164 / 53-54: 169 /  
53-60: 174 / 54: 161 / 55: 156,  
167 / 57: 169 / 57-58: 163 /

57-66: 163 / 58: 167 / 58-59:  
 159 / 59: 169 / 59-60: 159 /  
 60: 182 / 61: 156, 167 / 61-64:  
 163 / 64-69: 167 / 65-74: 161 /  
 66: 156 / 68: 156 / 72: 157 /  
 72 sqq.: 231 / 72-75: 159 / 72-  
 79: 173 / 76: 159 / 78: 163 /  
 78-79: 157, 159, 161 / 79: 169 /  
 81: 157 / 82: 158, 167 / 83: 167 /  
 84-91: 159, 173 / 87: 161 / 88:  
 182 / 91: 160 / 92: 150, 167 /  
 92-102: 156 / 94: 165 / 94-95:  
 159 / 96-97: 167 / 99-101: 157 /  
 103: 158 / 104-105: 157.

*Mur.*: 172, 178, 193-5, 197-201, 206,  
 210, 212-3, 216-7, 220, 225, 229,  
 231-3, 235-6.  
 1: 229 / 1-2: 155, 157, 166, 201-  
 2, 205 / 1-3: 206 / 1-10: 200 /  
 2: 157, 203, 224, 229 / 2-10: 157,  
 172 / 3: 156-7, 222, 224 / 3-4:  
 164, 167 / 3-5: 166 / 3-6: 200,  
 205 / 3-10: 205 / 4: 203, 225,  
 233 / 5: 203, 219, 221 / 6: 157,  
 201, 204 / 7-9: 156 / 7-10: 200,  
 205 / 8: 155, 165, 205, 228 /  
 8-10: 167 / 10: 159, 164-5 / 11:  
 151, 165, 167-8, 176 / 11-12:  
 160 / 11-14: 155-6, 172, 206 /  
 12: 176, 212 / 13: 172, 176, 207 /  
 14: 207 / 15: 155, 160, 168 /  
 15-16: 156 / 15-17: 207 / 15-42:  
 170 / 15-53: 207 / 16: 222 /  
 17: 157 / 18: 209 / 18-19: 167 /  
 19: 156, 209 / 20: 160, 176 /  
 20-22: 155 / 21: 156-7, 222 /  
 21-25: 167 / 22: 209 / 22-30:  
 156 / 23: 210 / 23-29: 210 / 25:  
 185 / 25-28: 164 / 29-30: 167 /  
 30: 211 / 31: 176, 212 / 32:  
 156 / 33-34: 160 / 34: 155,  
 176 / 35: 209, 213 / 35-36: 167 /  
 36: 213 / 37-41: 167 / 37-53:  
 213 / 40: 161 / 41-42: 155 / 42:  
 156 / 42-49: 156 / 43: 200, 213-

4 / 43-53: 209 / 44-46: 167 /  
 46: 165, 204, 220 / 46-47: 214 /  
 47: 220 / 48: 159, 205-6, 214 /  
 48-53: 214 / 49: 214 / 51: 214 /  
 51-52: 157 / 52: 156, 215 / 53:  
 155, 160 / 54: 156, 175, 206, 215,  
 218 / 54-83: 215 / 55: 155 / 55-  
 57: 216 / 56: 156 / 57: 156, 174,  
 195 / 58: 156, 206 / 58-60: 156,  
 157, 216 / 58-83: 216 / 59: 165 /  
 59-60: 165 / 61: 216, 234 / 62:  
 194, 220 / 65: 231 / 66: 216 /  
 67: 151, 156-7, 204, 217, 219,  
 221, 235 / 67-73: 217 / 67-77:  
 174 / 68: 169, 220 / 68-69: 168,  
 220 / 68-70: 169 / 69: 220 /  
 69-70: 167 / 70: 169, 220 / 71:  
 220 / 72: 221-2, 231, 233 / 72-  
 77: 167 / 73: 169, 222 / 74: 222 /  
 74-77: 217 / 75: 222 / 76: 156,  
 222 / 76-77: 169, 222 / 77: 168,  
 223, 228 / 78: 157, 195, 200,  
 218, 223-4 / 78-80: 157 / 78-83:  
 166, 173, 217, 223 / 79: 163,  
 196, 203, 224-5 / 79-80: 158 /  
 80: 224 / 81: 224 / 82: 157 /  
 82-83: 156 / 83: 224 / 83-84:  
 157 / 83-88: 166 / 83-90: 224 /  
 84: 200 / 86: 157, 160 / 86-90:  
 155, 224 / 88-90: 160 / 89: 227.

*Nat. deor.* I 6: 198.

*Off.*: 118, 143, 191, 217, 287.  
 I: 141 / II 2: 34, 143-4 / 4: 21 /  
 33: 52 / 77: 209 / II 49-51: 204 /  
 51: 192 / III: 119 / III 18: 125 /  
 32: 9.

*Opt. gen.*: 28, 129.

*Orationum desperitarum fragmenta*, *Or.*  
 C (Schoell) Fr. XXIII: 252 / Pro  
*C. Cornelio I* (p. 403 Schoell):  
 249.

*Orator*: 27, 95, 98, 114, 118, 121-2,  
 127, 135, 138, 141, 237, 259, 300.

7-10: 121 / 14: 20 / 15: 21 /  
 18: 42-3 / 26: 263 / 45-46: 77,  
 198 / 50: 171, 230 / 71: 120 /  
 75 sqq.: 262 / 93 sqq.: 129 / 97-  
 99: 263 / 100: 129 / 104: 262,  
 269 / 105: 269 / 106: 266 / 107:  
 253, 260 / 111: 8, 11 / 130: 263 /  
 133: 263 / 136: 261 / 141: 204 /  
 151: 37 / 152 sqq.: 131 / 165:  
 261 / 167: 261 / 234: 259.

*De oratore:* 27, 81, 97-8, 110, 118,  
 124, 127, 134, 141-2, 146, 190,  
 197, 199, 210, 221, 230, 255,  
 272, 280, 287, 292, 296, 300,  
 305, 307-8, 312, 316, 318.

I: 117, 126, 307 / 5: 41, 77 / 8:  
 211 / 20: 46 / 24: 203 / 64: 114 /  
 89: 21 / 93 sqq.: 76 / 94: 42-3,  
 126 / 139: 221 / 142-143: 171 /  
 149: 255, 272 / 154 sqq.: 95 /  
 155: 33 / 158 sqq.: 133 / 169:  
 204 / 202: 204 / 216: 38, 117 /  
 244: 255 / 251: 273.  
 II: 307 / 2: 77 / 4: 81 / 35: 126 /  
 36: 296 / 62 sqq.: 297 / 67: 55 /  
 72: 126 / 100: 255, 272-3 / 104:  
 231 / 105: 221, 223, 228 / 113:  
 55, 235 / 153: 81 / 156: 81 /  
 195: 51 / 200-201: 264 / 260: 68 /  
 307-332: 171 / 313: 173 / 314:  
 172, 230 / 333: 81.

III: 116-7, 146 / 2: 101 / 28: 263 /  
 55 sqq.: 20, 113 / 59: 38 / 61:  
 116 / 63 sqq.: 115 / 64: 115 /  
 71: 27, 38 / 93: 73, 80, 101 /  
 93 sqq.: 73, 78 / 94: 74-7, 80 /  
 107 sqq.: 234 / 109 sqq.: 123 /  
 111 sqq.: 128 / 120: 198 / 138:  
 117 / 141 sqq.: 110, 116, 141 /  
 141-143: 147 / 210-212: 120 /  
 214: 53.

*Parad.:* 146, 230, 288.

*Part.:* 129, 135, 138.

5-8: 135 / 9-15: 135 / 16-24:

135 / 19: 130 / 21 sqq.: 130 /  
 68-138: 128.

*Phil.:* 1-40 *passim*, 149, 197, 238, 272.

I: 10: 5, 22 / 15: 5 / 16: 5 / 20:  
 165 / 21: 5 / 22: 165 / 35: 4.

II: 3-5, 28, 272 / 1: 16 / 15 sqq.:  
 239 / 23: 239 / 24: 5 / 53-55:  
 5 / 57 sqq.: 16 / 63: 16 / 64: 252 /  
 70: 151 / 76 sqq.: 16 / 77: 252 /  
 84 sqq.: 16 / 88: 151 / 100: 151 /  
 112: 19 / 113: 8 / 118: 4.

III: 3, 4, 10, 13, 15-6, 26, 28, 30 /  
 1: 6, 13, 15, 30 / 2: 13, 14 /  
 3: 11 / 4: 18 / 7: 12 / 13: 29 /  
 14: 10 / 28: 9 / 29: 14, 17, 18,  
 34 / 29-34: 13 / 32: 11 / 33: 17 /  
 34: 11, 14 / 35: 18, 34 / 36: 11,  
 17 / 37: 29.

IV: 4, 18, 20, 28, 33 / 1: 10 / 6: 10 /  
 8: 10 / 10: 39 / 11: 18 / 12: 9,  
 18 / 13: 18, 23 / 14: 10.

V: 15 / 1: 15 / 3: 15 / 6: 23 /  
 12-16: 165 / 21: 10 / 25: 10 /  
 25 sqq.: 9 / 26: 14 / 30: 13, 15 /  
 31: 15 / 34: 15 / 43: 11 / 51: 11.

VI: 4 / 3: 10 / 4: 7 / 9: 15 / 12:  
 151 / 15: 151 / 19: 17, 20.

VII: 3, 8 / 3: 15 / 7: 204 / 7-9: 8 /  
 9: 8 / 10-13: 10 / 14: 20 / 16 sqq.:  
 9 / 19: 8 / 25: 9 / 27: 9.

VIII: 10 / 2: 15 / 4: 8 / 5: 7 /  
 6: 7 / 11: 7, 8 / 12: 17 / 15: 9 /  
 22: 15 / 29: 20 / 32: 15.

IX: 227.

X: 19-20: 20 / 20: 17, 23.

XI: 20 / 14: 18 / 24: 20.

XII: 20 / 1: 9 / 2: 20 / 9: 8, 12 /  
 10: 9 / 15: 17 / 17: 8 / 30: 23.

XIII: 10, 20, 22 / 1: 8 / 2: 7, 17 /  
 5: 7, 9, 23, 35 / 6: 20-1, 35 /  
 15: 23 / 16: 7 / 18: 12, 40 /  
 19: 12 / 21: 7 / 46: 23 / 49: 7, 23.

XIV: 3 / 1 sqq.: 26 / 6-10: 26 / 8: 26 /  
 12: 9 / 20: 9, 26 / 24 sqq.: 26 /  
 25: 12, 26 / 27: 25 / 30-35: 2 /

INDEX LOCORUM

34 sqs.: 37 / 32: 25-6 / 34: 37 /  
 31-33: 37 / 32: 25-6 / 34: 37 /  
 34 sqs.: 37 / 38: 24 / 39 sqqs.: 24.  
 P<sub>is</sub>: 193.  
 Post red. ad *Qutub*: 201.  
 21-22: 35.  
 162 / 4t: 157 / 4t-43: 162 /  
 8-11: 162 / 11: 158 / 14-15: 162 /  
 15: 158 / 17: 151 / 18: 158 /  
 19: 162 / 20-21: 158 / 21: 162 /  
 23: 162 / 25: 158 / 26: 162 /  
 27-28: 162 / 32-36: 158 / 4t:  
 158 / 51-52: 158 / 68-74: 162 /  
 172 / 6: 155, 167 / 5-6: 156 / 5-11:  
 3: 165, 167 / 5-6: 156 / 5-11:  
 2-3: 157 / 3: 155-6, 165 / 4: 155 /  
 1: 155 / 1-4 (-6): 157 / 2: 156 /  
 19-22: 156 / 17: 157 / 19: 165 /  
 16: 156 / 21: 159 / 24: 159 /  
 152 / 33: 164 / 33-34: 157 /  
 30-31: 166 / 30-33: 165 / 31:  
 2/ 37-41: 170 / 37-58: 152, 154 /  
 156 / 47: 156-7, 170 / 48: 152 /  
 44: 153, 156 / 45: 152 / 46-48:  
 170 / 41-45: 168 / 43-44: 156 /  
 183 / 49-51: 154 / 50: 152 /  
 48-49: 168 / 48-51: 167 / 49:  
 38-40: 156 / 39: 156 / 41: 168,  
 38-40: 156 / 39: 156 / 41: 168,  
 170 / 58: 159 / 59: 156 / 60:  
 152, 168 / 56: 168 / 56-58: 153,  
 167 / 54: 157 / 54-55: 154 / 55-  
 56: 156 / 56: 168 / 56-58: 153,  
 170 / 58: 159 / 59: 156 / 60:  
 152, 168 / 60-62: 156 / 60-62:  
 170 / 60-68: 153-4 / 60-85: 152-  
 156 / 64: 152, 165 / 65: 152 /  
 3 / 61-62: 159 / 62: 170 / 63:  
 159, 170 / 68-71: 158 / 68-73:  
 66: 156 / 67: 156 / 68: 153, 157,  
 156 / 64: 152, 165 / 65: 152 /  
 154, 166 / 69-70: 153 / 70: 156 /  
 152 / 86: 153 / 87: 152 / 87-88:  
 169 / 79-83: 156 / 81: 168 /  
 77-83: 154 / 79: 152 / 79-80:  
 156 / 76: 152-3, 156 / 77: 157 /  
 168 / 73-76: 153-4, 168 / 74:  
 71-73: 153 / 72: 156 / 73: 152-3,  
 156 / 68: 167 / 68-102: 157 /  
 93: 161 / 101: 168 / 103-104:  
 89: 169 / 91: 168 / 92: 158 /  
 84: 165 / 85: 209 / 85-96: 169 /  
 79: 156 / 80: 167 / 83: 169 /  
 75: 169 / 77: 159 / 78: 156, 169 /  
 70-71: 169 / 72-73: 156, 167 /  
 156 / 68: 167 / 96-97: 158 / 97:  
 64-66: 209 / 96-97: 158 / 97:  
 62: 167 / 63: 156-7 / 64: 158 /  
 59-60: 169 / 60: 167 / 61: 160 /  
 37: 159 / 58: 156 / 59: 158 /  
 156, 159 / 56: 157 / 56-57: 163 /  
 218 / 50: 156 / 51-53: 156 / 55:  
 155 / 46: 160 / 47: 167 / 48:  
 44: 169 / 45: 167, 218 / 45-48:  
 155 / 42: 164 / 43: 153, 157-8 /  
 39: 157, 164 / 40-42: 164 / 41:  
 36-49: 174 / 37: 159 / 38: 218 /  
 39: 169 / 33: 167 / 36: 150, 167 /  
 167 / 31-35: 159 / 32: 160 / 32-  
 155 / 29: 167 / 30: 156 / 31:  
 23: 167 / 26-30: 160 / 27-31:  
 167 / 23: 156 / 24-26: 153, 157 /  
 19-20: 157 / 19-24: 160 / 22:  
 18: 155 / 18: 156, 169 / 19: 156 /  
 14-15: 163, 168 / 16: 169 / 17-  
 136 / 12-16: 172 / 14: 165 /  
 9: 156, 213 / 9-17: 167 / 12-13:  
 172 / 6: 155, 168 / 7-8: 167 /  
 5: 165, 167 / 5-6: 156 / 5-11:  
 2-3: 157 / 3: 155-6, 165 / 4: 155 /  
 1: 155 / 1-4 (-6): 157 / 2: 156 /  
 19-22: 156 / 17: 157 / 19: 165 /  
 16: 156 / 21: 159 / 24: 159 /  
 11-13: 174 / 12: 183 / 14: 183 /  
 165 / 11-14: 156 / 11-34: 152 /  
 159 / 10: 157, 183 / 11: 159,  
 156 / 8: 157 / 8-9: 165 / 9: 156,  
 4-6: 157 / 5: 163 / 7: 159 / 7-8:  
 1: 156 / 1-4: 157 / 2: 156 /  
 158 / 17: 151 / 18: 158 /  
 19: 162 / 20-21: 158 / 21: 162 /  
 23: 162 / 25: 158 / 26: 162 /  
 27-28: 162 / 32-36: 158 / 4t:  
 158 / 51-52: 158 / 68-74: 162 /  
 70-72: 189.

87: 153, 159 / 88: 153-4 / 89:  
153 / 89-90: 152 / 91-93: 156 /  
92-93: 156 / 94: 163, 168 / 95:  
167 / 97-98: 156 / 97-99: 156.

*Rab. perd.*: 7, 172-3, 178, 193, 229,  
231, 236.  
1-4: 157 / 2: 155, 165 / 2-3: 163 /  
2-5: 166 / 3-5: 157, 172 / 4: 158 /  
5: 155, 229 / 7: 159, 172 / 7-9:  
156, 172 / 8: 155, 164 / 9: 159 /  
9-11: 157 / 9-17: 166 / 10-17:  
172 / 11: 169 / 13: 156 / 15: 19 /  
15-17: 157 / 16: 167 / 18-19:  
159 / 18-24: 159 / 18-31: 174 /  
18-37: 166 / 19: 157, 165 / 20:  
169 / 20-21: 159-60 / 20-22: 159,  
161 / 21: 23, 155 / 22: 156 / 23-  
25: 160 / 26-31: 161 / 27-29:  
169 / 29-30: 167 / 31: 165 / 35:  
159, 161 / 36: 155, 268 / 38: 157.

*Rab. Post.*: 159, 180.

1: 157 / 2: 167 / 3-4: 160 / 6:  
158, 161 / 6-7: 172 / 7: 156, 164 /  
8: 156 / 8-9: 165 / 8-19: 172 /  
9-10: 164 / 10: 168 / 10-11: 169 /  
11-19: 157 / 12: 165, 167, 169 /  
13: 161 / 13-19: 163 / 19-21:  
161 / 20: 151 / 24: 167 / 25: 156 /  
30: 168 / 30-32: 161 / 31: 164,  
169 / 33: 157 / 33-37: 161 / 34:  
151 / 34-36: 157 / 37-39: 169 /  
38: 169 / 41: 161 / 41-44: 161 /  
44-45: 157 / 45: 169.

*Rep.*: 38, 141, 191, 244.

I 25: 117.

*Q. Rose.*: 174-5.

1: 164 / 1-2: 156 / 1-13: 172 / 3:  
167 / 4: 156, 169 / 5: 156 / 5-8:  
167 / 5-9: 169 / 7: 157 / 8-9: 156 /  
10-11: 164 / 10-12: 158 / 12:  
169 / 13: 164 / 14: 153, 157 /  
14-15: 150 / 15: 151, 157 / 15-21:  
155 / 16: 164 / 16-19: 169 / 17:

156, 169 / 20: 156 / 20-21: 156 /  
22: 156-8, 169 / 22-26: 155 / 24:  
164, 169 / 25: 169 / 26: 156, 169 /  
28-29: 169 / 30: 164 / 31: 150,  
167 / 32: 164 / 33: 166 / 35: 164 /  
36-38: 169 / 38: 157 / 41-42:  
169 / 42-50: 159 / 45: 169 / 46:  
167 / 50: 155 / 51: 169 / 53-54:  
170 / 53-55: 169 / 53-56: 164 /  
55: 170 / 56: 170.

*S. Rose.*: 102, 163, 188, 300.

1-3: 166 / 1-5: 157 / 6: 166-7 /  
6-7: 160 / 8: 156-7 / 9-10: 157 /  
10-12: 157 / 13: 156 / 14: 156 /  
15: 155 / 15-16: 159 / 15-29: 174 /  
17: 156, 159 / 18: 155, 181, 183 /  
19: 160 / 19-26: 163 / 19-29:  
181 / 20: 155, 159, 160 / 21: 156,  
159 / 21-22: 166 / 23: 155 / 23-  
24: 156 / 24: 155 / 24-25: 159 /  
25-26: 166 / 26-27: 156 / 27:  
155, 160 / 29-30: 156 / 30: 155 /  
30-31: 165 / 31: 157 / 32: 182 /  
33-34: 164 / 35: 156, 159, 160 /  
35-36: 151 / 36: 150, 157 / 37:  
182 / 37-38: 166 / 38: 156, 165 /  
39: 168 / 39-45: 155 / 40-41:  
169 / 41: 159 / 43-45: 167 / 46:  
156 / 46-48: 164 / 47: 150 / 47-  
51: 167 / 49: 160 / 51: 28 / 53:  
156, 168 / 53-62: 165 / 54: 168,  
176 / 55: 156 / 57: 156, 169 / 58:  
160, 176 / 61: 169 / 62: 156,  
164, 169 / 62-72: 166 / 64-65:  
164 / 68: 156 / 69-72: 164 / 72:  
253 / 72-73: 169 / 73-82: 174 /  
74: 168 / 74-75: 155-6 / 75: 167 /  
76: 168 / 76-82: 170 / 77: 159,  
169 / 78: 155-6 / 80: 168 / 80-  
81: 156, 166 / 80-94: 166 / 81:  
155, 169 / 82: 156, 170 / 83:  
150-1, 157, 165 / 83-123: 163 /  
84: 156, 159 / 84-85: 164-5 / 86:  
155 / 86-88: 156, 169 / 88: 155,  
168 / 91: 165, 167 / 92: 169 /

92-93: 156, 159 / 93: 168 / 95:  
 156, 165 / 95-123: 163 / 96-98:  
 168 / 98: 156 / 100-103: 159 /  
 101: 156, 169 / 104: 156 / 105-  
 107: 157 / 105-108: 160 / 107-  
 110: 159 / 108: 168 / 110: 166 /  
 111-112: 167 / 113: 164, 168 /  
 115-119: 159 / 116: 167 / 118:  
 157 / 118-119: 156 / 119: 159 /  
 120: 160 / 122: 159, 160 / 123:  
 164 / 125: 166, 168 / 127-128:  
 160 / 128: 155, 166 / 129: 157,  
 163, 168 / 130: 160, 168 / 130-  
 131: 166-7 / 131: 163 / 132-135:  
 160 / 132-142: 173 / 134-135:  
 156 / 136: 157, 165-6 / 136-143:  
 166 / 138-142: 160, 166 / 139-  
 142: 163 / 140: 157 / 141-142:  
 168 / 143: 166 / 143-145: 155 /  
 144-146: 160 / 146: 166-7 / 147-  
 149: 160 / 150: 160, 168 / 151-  
 154: 157 / 152: 163 / 153: 166.

*Scaur.:* 159, 163, 172.

1-14: 172 / 2-5: 167 / 5-6: 158 /  
 8-13: 159 / 15: 157 / 15-16: 159,  
 172 / 17: 157, 160, 165 / 18-19:  
 168 / 18-20: 172 / 19: 157, 169 /  
 20: 157 / 21: 158 / 22: 151, 172 /  
 23-25: 169 / 24-27: 165 / 25-26:  
 157 / 27: 157 / 29: 159, 165 / 33:  
 167 / 38: 159 / 38-45 e: 157 /  
 45 i: 155 / 45 n: 160 / 46: 155 /  
 46-49: 160 / 49-50: 155 / Fr.a:  
 160 / b: 155 / h: 158, 183 / i:  
 158 / l, ap. Mart. Cap. V 441:  
 183 / n: 155, 157 / o: 159 / p:  
 167 / r: 167 / s: 167.

*Sest.:* 159, 172, 174, 178, 189-90.

1-2: 166 / 2: 157, 165 / 2-4: 157 /  
 3: 159 / 4: 155 / 5: 155 / 6-7:  
 160 / 6-14: 172 / 7: 155 / 8-13:  
 155 / 9-10: 159 / 11: 157 / 12:  
 161 / 14: 159 / 15: 161 / 15-16:  
 161 / 15-35: 166, 172 / 17: 161 /

18: 161 / 19-24: 161 / 20: 161 /  
 21: 167 / 24-27: 161 / 25: 161 /  
 26: 161 / 27: 157, 161 / 28: 167 /  
 28-29: 161 / 29: 161 / 30: 164,  
 169 / 31: 150-1, 155, 157 / 32-  
 33: 169 / 32-35: 161 / 33: 157 /  
 33-35: 161 / 36-52: 166, 172 /  
 38-41: 157 / 39: 159, 161 / 41:  
 159, 161 / 43: 161, 169 / 45:  
 157 / 47: 169 / 47-49: 157 / 48:  
 159 / 53: 151, 157 / 53-54: 161 /  
 53-55: 161 / 53-74: 166 / 54:  
 161 / 56: 161 / 58: 161 / 59: 161 /  
 60: 161 / 60-63: 161 / 65: 165 /  
 65-66: 161 / 66: 161, 169 / 67:  
 161 / 68: 161 / 68-69: 161 / 69:  
 161 / 69-71: 161 / 70: 161 / 71:  
 155 / 72: 161 / 73: 157, 161 / 73-  
 74: 161 / 74: 161 / 74-85: 161 /  
 75: 155, 161, 182 / 76: 161, 182 /  
 77: 167, 182 / 78: 161, 167, 169,  
 182 / 79: 161 / 80: 182 / 80-81:  
 169 / 80-85: 173 / 81: 157-8,  
 161 / 81-82: 166 / 82: 161 / 83:  
 155 / 85: 161, 166 / 85-90: 161 /  
 86: 25 / 88-89: 161 / 89: 161,  
 165 / 90: 173 / 91-92: 167 / 92:  
 161, 182 / 93: 161 / 93-95: 166 /  
 94: 161 / 94-95: 161 / 95: 161 /  
 96: 150-1 / 96-131: 166 / 96-143:  
 173 / 101: 157 / 106: 161 / 107:  
 161 / 109: 157, 161 / 110-112:  
 161 / 111: 161 / 112: 151, 157 /  
 116: 157, 183 / 116-118: 161 /  
 117: 157, 161 / 118: 161 / 119:  
 157 / 120-124: 161 / 120-125:  
 157 / 124: 155 / 125: 161 / 125-  
 127: 161 / 128-131: 157 / 129:  
 161 / 129-130: 161 / 130-131:  
 161 / 132-135: 159, 161 / 132-  
 147: 166 / 133: 161 / 135: 9, 161 /  
 143: 23 / 144: 155 / 144-147:  
 161 / 145: 157, 161 / 147: 157.

*Sull.:* 172, 178, 260.

1: 155, 160 / 1-2: 157 / 2: 156 /

3: 157 / 3-7: 159 / 3-10: 172 /  
 3-35: 201 / 4-5: 157 / 5: 157 /  
 6: 165 / 6-7: 164 / 7: 160 / 7-8:  
 239 / 7-10: 157 / 8-10: 157 / 9:  
 159 / 10: 165, 168 / 11: 157 /  
 11-14: 175 / 12-14: 159 / 13:  
 157 / 14: 157 / 14-20: 172 / 15-  
 17: 155 / 15-19: 160 / 17-20: 165,  
 172 / 17-21: 157 / 19-20: 160 / 20:  
 155 / 21: 157, 168 / 21-29: 172 /  
 22: 159, 240 / 23: 156 / 23-25:  
 167 / 23-29: 157 / 25: 156, 158,  
 168 / 26-27: 169 / 30: 156 / 31:  
 165 / 32: 156, 167 / 32-35: 166 /  
 33-34: 157 / 34: 156 / 35: 151,  
 156-7 / 37: 155 / 39: 164 / 40:  
 156 / 40-43: 157 / 41-42: 159 /  
 44-45: 156, 169 / 45-50: 157 /  
 46: 156 / 47: 156 / 48-50: 165,  
 167 / 49: 156 / 50: 156 / 51: 156-  
 7, 159, 169 / 51-53: 160 / 52:  
 160 / 53: 169 / 56-59: 159 / 62:  
 155-6 / 62-66: 159 / 63: 167 / 66:  
 160 / 67: 157 / 68: 155, 170 / 69-  
 79: 156 / 69-87: 173 / 70: 169 /  
 72: 169 / 72-79: 155 / 75: 160 /  
 77: 169 / 78: 164 / 79: 157-9,  
 163 / 80: 157 / 81: 156 / 83-85:  
 157 / 83-87: 166 / 86: 157 / 87:  
 157 / 88-91: 155 / 92: 157 / 92-  
 93: 157 / 93: 157.

*Top.*: 81, 123, 135, 138, 311.  
 31: 122 / 51: 163 / 86-99: 128.

*Tull.*: 163, 174-5.

1: 156 / 1-5: 157 / 3: 156 / 5:  
 157, 165 / 7: 159 / 7-12: 176 /  
 8-12: 164, 172 / 13-23: 174 / 14-  
 15: 156 / 14-20: 181 / 17: 156 /  
 19: 156, 158 / 20-22: 158 / 21:  
 159, 181 / 24-25: 168 / 26-35:  
 170 / 29-30: 164 / 31: 168 / 32-  
 33: 164 / 32-34: 176 / 33-34:  
 159 / 36: 157, 163 / 37: 150-1 /  
 38: 168 / 38-43: 176 / 38-46:

170 / 40: 159, 163, 176 / 42:  
 159, 176 / 42-45: 164 / 47-52:  
 165 / 47-56: 170 / 48: 168 / 53:  
 164, 176 / 53-54: 159 / 54-56:  
 168 / 55: 28, 176 / 55-56: 169 /  
 Fr. 4: 157, 163.

*Tuse.*: 232, 275.

I 1: 204 / 7: 77, 82 / II 3: 258,  
 266 / 9: 122 / 41: 18 / 56: 51 /  
 IV 10: 132 / 12 sqq.: 132.

*Vatin.*: 159.

I: 156, 161 / 4-7: 161 / 5: 161,  
 165 / 6-10: 157 / 9-40: 161 / 10:  
 167 / 10-24: 169 / 11: 155 / 15:  
 161 / 18-25: 161 / 22: 161 / 23:  
 182 / 24: 161 / 26-27: 169 / 29-  
 37: 169 / 33: 161 / 36: 161, 167 /  
 38-39: 161 / 40: 161 / 40-41:  
 169 / 40-42: 161, 174 / 41-42:  
 155, 161.

*Verr.*: 149, 187, 242.

I 10-15: 156 / 34-37: 165.  
 II: 174, 186, 194, 229.  
 II 1: 156 / 1, 21: 165 / 1, 25: 165 /  
 1, 34: 151 / 34-102: 160 / 98: 165.  
 II 2, 1-2: 165 / 2, 2-10: 157 / 2, 19-  
 118: 160 / 2, 51: 164 / 2, 77: 165 /  
 2, 88: 151 / 2, 118: 165 / 2, 176:  
 165 / 2, 179: 165 / 2, 186: 151.  
 II 3: 160 / 3, 1-7: 165 / 3, 83: 150 /  
 3, 84: 151 / 3, 94-95: 165 / 3, 144:  
 150-1 / 3, 163: 150 / 3, 164: 165 /  
 3, 223: 165.  
 II 4: 160 / 4, 2: 165 / 4, 5: 151, 249 /  
 4, 34: 165 / 4, 35: 150-1 / 4, 105:  
 150-1 / 4, 106-108: 157 / 4, 120:  
 151 / 4, 132-135: 157.  
 II 5: 229 / 5, 19: 165 / 5, 32: 268 /  
 5, 59: 150-1 / 5, 79: 150 / 5, 80-  
 138: 160 / 5, 139-170: 160 /  
 5, 161-163: 265 / 5, 174: 150 /  
 5, 177: 165 / 5, 179: 165 / 5, 183:  
 165 / 5, 189: 165.

## B. AUCTORES VETUSTIORES

- A**ccius, L.: 257.  
 Aeschines: 251 / *Or. III (Ctes.)*: 2,  
 5, 14 / 78: 183.  
 Alexander Aphrodisiensis: 117.  
 Ambrosius, sanctus, episcopus  
 Mediolanensis: 188.  
 Anaxagoras: 117.  
 Anaximenes Lampsacenus: 261.  
 [Anaximenes], *Rhetorica ad Alexandrum* 13, 1430 b 30-32: 163.  
 Antiochus Ascalonitas: 123-4.  
 Antonius, M., M.f. M.n., orator: 41-  
 5, 51-2, 55, 68-78, 81, 84-5, 91,  
 94-8, 215, 235, 267 / *ap. Cic. De orat. II* 200-201: 264-5 / *De ratione dicendi (sive Ars rhetorica)*:  
 42, 84.  
 Antonius, Marcus, triumvir: 211.  
 Antonius Iulianus, rhetor: 259.  
 Apollodorus Carystius: 54, 63, 65,  
 103 / Ἐπιδικαζόμενος: 52, 64.  
 Apollonius, rhetor: 265.  
 Appianus, *BC I* 465: 50 / *I* 471: 50 /  
*II* 3: 239.  
 Apuleius Madaurensis, L.: 46.  
 Aquilius Regulus, M.: 45.  
 Aristoteles: 110, 112, 116-7, 119, 123,  
 126, 128, 131, 133-4, 137, 141,  
 146, 232, 234-5, 262, 278, 281,  
 285, 293, 318.  
*EN III 2, 1110 b 25-30: 89 / V 10,*  
*1135 b 17: 89.*  
*Po.*: 318.  
*Protr.*: 138.  
*Rb. I 1, 1354 b 22: 27 / I 13, 1374*  
*b 6: 89 / III: 147 / III 2, 1404 b:*  
*119 / III 2, 1404 b 18 sqq.: 82,*  
*94 / III 14, 1415 a 25-27: 155 /*  
*III 14, 1415 a 28-29: 172 / III 14,*  
*1415 b 29-30: 173.*  
 Asconius Pedianus Patavinus, Q.:  
 199, 244, 246, 273-4.
- Corn.* p. 61 Clark: 246 / pp. 61-62:  
 245 / p. 63: 246 / p. 70: 246 /  
 p. 76: 242.  
*Mil.*: 200, 245 / p. 38 Clark: 240 /  
 p. 42: 240.  
*Pis.* p. 13 Clark: 245.  
*Scaur.* p. 20 Clark: 265 / p. 24: 242.  
*Tog. cand.*: 208 / p. 94 Clark: 240.  
 Asinius Pollio, C.: 45, 239, 241, 264,  
 269, 270.  
 Asper, Aemilius: 245.  
 Augustinus, Aurelius, sanctus: 188,  
 274, 293 / *Conf. III 4 (7): 91 /*  
*Doctr. christ.*: 311.
- B**oethius, Anicius Manlius Severinus: 311 / *In Top. Cic.*: 128, 311.  
 Brutus, M. Iunius, *Or. frg., ap. Quint. Inst. IX 3, 95*: 34.
- C**aecilius Calactinus, rhetor: 244.  
 Caesar, C. Iulius: 51, 97-8, 208, 226-  
 7 / *Comm.*: 297.  
 Calvus, C. Licinius Macer: 27-8, 39,  
 241, 257, 261-2, 269.  
 Carbo, C. Papirius: 95.  
 Carneades: 48, 115, 122, 147, 234.  
 Cassius Severus, rhetor: 256, 258.  
 Cato Censorius, M. Porcius: 33, 41-  
 2, 44-8, 50-1, 68-9, 71, 100, 106-  
 7, 235, 242, 260, 265.  
*Ad filium*: 43, 45, 47 / *Fr. 3* Jordan,  
*ap. Diom. Gramm. I* p. 362,  
 22 sq. Keil: 44 / *Fr. 6* Jordan: 48 /  
*Fr. 14* Jordan, *ap. Sen. Contr. I*, prooem. 9: 44-5, 47 /  
*Fr. 15* Jordan (= *De rhetorica?*),  
*ap. Iul. Vict. Rhet. I, p. 374,*  
*16 sqq. Halm*: 42, 44, 46.

- Agr.*: 48 / *Praef.*: 102, 107 / *Praef.* 1-2: 48 / 141: 201.  
*Apophthegmata* (*sive Dicta*): 43-5.  
*De attributis personae et negotio*: 43-4.  
*De rhetorica*: cf. *Ad filium*.  
*Or.*: 201 / *Fr.* 29 Malcovati: 105 / *Oratio pro Rhodiensibus*: 42, 44-8, 50, 70.  
*Orig.*: 197.  
Cato Uticensis, M. Porcius: 34-5, 194-7, 200, 202-7, 210, 212-4, 216-24, 226-7, 230, 232, 234-6.  
Cestius Pius, L., rhetor (*RE* III 2, 2008 sqq.): 241.  
Chrysippus: 114.  
Cicero, Quintus, Marci frater: 82 / *Comm. pet.*: 212-3 / 2 sqq.: 212 / 35-7: 219 / 44: 219, 221 / 52: 219 / 55 sqq.: 213.  
Cleanthes: 114.  
Columella, L. Iunius Moderatus, *De re rustica* I prooem. 29: 237.  
Cornificius, rhetor: cf. *Rhet. ad Her.*  
Cornutus, L. Annaeus: 75, 89.  
Cotta, C. Aurelius: 211, 273.  
Crassus, L. Licinius: 42, 83-4, 88-9, 92-5, 97, 103, 211, 214-5.  
Crates, philosophus Cynicus: 69, 70.  
Cratinus, comicus: 67.  
Critolaus, philosophus Peripateticus: 48.
- D**emetrius Phalereus: 256.  
Demosthenes: 1-40 *passim*, 121, 137, 202, 229, 242, 247, 250-1, 253, 256-9, 261-3, 266, 269-70, 274. Ολυνθιακοὶ λόγοι: 10, 12. Φιλιππικοὶ λόγοι: 1-39, 193, 197. *Or. I* (*OI. I*) 2: 12 / 5: 18 / 7: 12 / 8: 12 / 9: 12 / 10: 10-11 / 11: 12 / 20: 12, 15 / 24: 12. *Or. II* (*OI. II*) 1: 11 / 2: 11 / 21: 9 / 23: 14 / 24: 14 / 30: 13. *Or. III* (*OI. III*) 6: 12, 15 / 16: 12-3 / 33: 13 / 36: 17. *Or. IV* (*Phil. I*) 9: 13 / 10: 13 / 35 sqq.: 14 / 37: 6, 14 / 41: 14 / 42: 11 / 44: 14. *Or. V* (*Pax*) 13: 5. *Or. VI* (*Phil. II*): 4 / 14: 13 / 25: 16-7. *Or. VIII* (*Chers.*): 6, 7 / 3: 15 / 7: 6 / 30: 14 / 33: 12 / 39: 6 / 40 sqq.: 16 / 42: 17 / 49: 16-7 / 50: 13 / 52: 7 / 53: 14 / 56: 6 / 59: 17 / 60: 8, 18 / 61: 9 / 77: 13-4. *Or. IX* (*Phil. III*): 6, 10 / 4: 13 / 8: 6, 8 / 10: 13 / 15: 8, 10 / 16: 7 / 17: 6 / 35: 13, 18 / 38: 12, 39 / 43: 17 / 53: 9 / 65: 19 / 70: 17 / 73: 17 / 74: 17 / 75: 14 / 76: 13. *Or. X* (*Phil. IV*): 6: 14 / 31: 12 / 46: 17 / 50: 17 / 55: 7. *Or. XI* (*Epist.*): 1: 6, 10 / 17: 13-4 / 22: 16-7. *Or. XIII* (*Περὶ συντάξεως*): 34: 17. *Or. XV* (*Lib. Rhod.*): 2: 12. *Or. XVIII* (*Cor.*): 2, 4, 5, 19, 21, 28, 30-1, 224 / 1: 202, 229 / 35: 28 / 97: 23 / 158-159: 5 / 170: 28 / 199 sqq.: 19 / 203: 17 / 205: 19, 22, 251 / 208: 24 / 217: 19 / 296: 17 / 306: 24. *Or. XIX* (*Amb.*): 8 / 6: 14 / 95: 8 / 238 sqq.: 15 / 256: 11 / 262: 15 / 303: 14 / 305: 14 / 336: 8. *Or. XX* (*Lept.*): 100: 11 / 162: 14. *Or. XXIV* (*Timocr.*): 152: 5. *Or. XXV* (*Aristog. I*): 25 sqq.: 8 / 95: 9. *Or. LX* (*Ἐπιτάφιος*): 24-26 / 17: 25 / 19: 24 / 24: 25 / 26: 19 / 27 sqq.: 22 / 34: 26. Didymus, grammaticus, Περὶ τῆς Κικέρωνος πολιτείας: 237. Dio Cassius Cocceianus: 188, 239 / XXXVII 42, 1: 238 / XL 54: 200 / XLV: 4, 5 / XLV 27, 2: 5 / XLV 27, 4: 5 / XLVI 1 sqq.: 240 / XLVI 2, 3: 239.

Diogenes Babylonius, philosophus  
Stoicus: 48.  
Diomedes, *Gramm.* I p. 362, 22 sq.  
Keil: 44.  
Dionysius Halicarnassensis: 30, 37,  
117, 121 / *De admir. vi dic. in Dem.*: 121 / *Dem.* 22: 263 / 54:  
12 / *Comp. verb.* 26, p. 142,  
16 sqq. Us.-Rad.: 96.  
Diphilus, comicus: 54.  
Donatus, Aelius, grammaticus, *Eun.*  
9-10, pp. 271-4 Wessner: 59 /  
*Hec.*: 53 / *Phorm.* prol. 23, II  
p. 354 Wessner: 61-2.

**E**nnius, Quintus: 54-5, 243 / *Eubemerus*: 35 / Fr. var. 28 Vahlen:  
105.  
Eudorus Alexandrinus: 123-5, 128.  
Eugraphius, *commentum Terentii,*  
*Andr.* prol. 9, III 1 p. 5 Wess-  
ner: 55.

**F**lorus, Annius, *Epit.* II 12: 239.  
Fortunatianus, C. Chirius: 59 / *Ars rhetorica*: 46, 59, 94, 144 / I 28:  
231.  
Fronto, M. Cornelius: 274 / (ed.  
Loeb) I p. 4: 257, 266 / p. 6:  
257 / p. 122: 242 / II p. 30: 237 /  
p. 100: 242 / p. 142: 242 / p. 158:  
238, 257.

**G**abinianus, Sex. Iulius, rhetor:  
242.  
Gaius, iurisconsultus, *Inst.* III 78: 153.  
Galba, Ser. Sulpicius, orator: 257,  
265.  
Gallus, C. Asinius: 242.  
Gellius, Aulus: 80, 259, 274.

I 3, 11 sqq.: 237 / 4, 4: 259 / 7,  
19: 260 / V 6, 15: 239 / VI 14,  
9-10: 48 / X 3: 242 / 3, 1: 265 /  
3, 4: 265 / 3, 7: 264-5 / 3, 14:  
265 / 3, 15: 266 / 3, 15 sqq.:  
265 / 3, 16: 265 / XII 2, 3 sqq.:  
243, 257 / XIII 1: 22 / 21, 22:  
257 / XV 11: 58 / 11, 1: 49 /  
11, 2: 49, 79, 80 / 28, 6-7: 244 /  
XVII 1, 1: 241-2 / 5: 237 / 13,  
2: 242.

Gorgias: 7, 116, 142.  
Gracchus, C. Sempronius: 242, 247,  
265 / *Or. frg.*: 198, 201.  
Granius Licinianus: 66 / XXVIII  
p. 9 Flemisch (= XXVIII 31,  
p. 8 Criniti): 66.  
Gregorius Magnus, papa, *Dial.*: 295 /  
*Epist.*: 301.

**H**egesias Magnes, rhetor, *ap.* Rut.  
Lup. I 7: 264.  
Hermagoras Temnites: 57, 66, 75-6,  
81, 89, 96, 99, 104, 106, 123, 127,  
144, 273.  
Hermogenes Tarsensis: 127, 245,  
274, 318.  
Hieronymus, Sophronius Eusebius,  
sanctus: 290 / *Adv. Rufin.* I 16  
(= PL XXIII 410 A): 245 /  
*Chron. an.* 173, 1: 90 / *Epist.*:  
289 / 70, 2: 245.  
Homerus: 246, 248 / *Il.*: 3 / XII  
322 sqq.: 23 / *Od.*: 3.  
Horatius Flaccus, Q.: 311 / *Ars*: 318 /  
311: 45 / *Carm.* II 1, 17: 264.  
Hortensius Hortulus, Q.: 89, 211,  
214-5, 265 / Fr. 35 Malcovati:  
268.  
Hyperides: 262-3.

**I**saeus, sophista: 261.  
Isocrates: 116-7, 140-1, 242, 261,

266, 274, 281 / *Or. XII (Panath.)*  
 11: 27 / XIII (*Soph.*) 19 sqq.: 27 /  
 XV (*Antid.*) 46: 27 / 253 sqq.:  
 278 / 260: 27.  
 Iulius Severianus, *Praecepta artis  
 rhetoricae* 16: 152.  
 Iulius Victor, C., *Rhet.* 1, p. 374,  
 16 sqq. Halm (= p. 3 Giomini/  
 Celentano) (Cato, *Ad filium*,  
 Fr. 15 Jordan): 42, 44, 46.  
 Juvenalis, D. Iunius, 8, 231 sqq.:  
 239 / 10, 122 sqq.: 239.

Lactantius, L. Caelius Firmianus:  
 274, 290.  
 Laelius Sapiens, C.: 57, 70.  
 Largius (*sive Larcius*) Licinus, *Ciceromastix*: 242.  
 Libanius: 30.  
 Livius, Titus: 66, 247, 270, 290 / VII  
 15, 12-13: 218 / XXXIX 15, 1:  
 201 / *ap. Sen. Suas.* 6, 17: 239,  
 272.  
 [Longinus]: 249, 270 / *De subl.* 12,  
 4: 39, 244 / 12, 5: 244 / 34, 2-3:  
 262 / 34, 3: 261 / 34, 4: 263.  
 Lucanus, M. Annaeus: 265, 290 /  
 VII 62-63: 242 / 67: 240 /  
 68 sqq.: 240.  
 Lucianus, *Rhet. praec.* 17: 242.  
 Lucilius, C., 86 Marx: 103 / 364 sq.  
 Marx: 51.  
 Luscius Lanuvinus: 56, 58, 60-2, 69,  
 70, 104 / *Thesaurus*: 59.  
 Lysias: 27, 121, 258, 262.

Manilius, M., V 621 sqq.: 265.  
 Marcus Aurelius Antoninus, impe-  
 rator: 237.  
 Martialis, M. Valerius, III 66: 253 /  
 V 56, 5: 243 / V 69: 253 / IX 70:  
 252 / X 19, 14-17: 257 / XI 48:  
 243.

Martianus Capella Afer: 311 / V 441:  
 183.  
 Menander: 54, 62-3, 103, 256, 267 /  
*Adelphoe* B: 54 / *Phasma*: 59.  
 Minucius Felix, M.: 274.

Naevius, Cn.: 54-5.  
 Nepos, Cornelius, *Att.* 16, 3: 238 /  
 Fr. 58 Marshall: 242-3.  
 Nigidius Figulus, P.: 91.

Ovidius Naso, P.: 311 / *Met.*  
 I 190 sq.: 9 / XIII 262-265: 267.

pacuvius, M.: 257.  
 Pamphilus, eroticorum scriptor: 288.  
 Panaetius Rhodius: 24, 120, 192.  
 Papirius Fabianus, rhetor (*RE XVIII*  
 2, 2, 1056 sqq.): 271.  
 Persius Flaccus, A.: 75.  
 Petronius Arbiter, C. Titus, 55, 5:  
 261.  
 Philo Alexandrinus: 124, 134 /  
*Agric.*: 134 / *Plant.*: 134.  
 Philo Larissaeus: 122-4.  
 Philostratus, Flavius, *Vitae Soph.* 514,  
 p. 28 Kayser: 261.  
 Phylarchus, historicus: 263.  
 Plato: 21, 24, 37, 112, 114, 116-7,  
 120-1, 123, 131-4, 141, 146, 186,  
 191-2, 232, 235, 242, 274, 281,  
 318.  
*Crito* 46 d: 21 / 48 b: 21 / 48 c:  
 21 / 51 a-b: 21-2 / 54 e: 21.  
*Grg.*: 146-7.  
*Menex.*: 37-8, 117, 143 / 236 e: 37 /  
 248 c: 37.  
*Phdr.*: 134, 146-7.  
 [Plato], *Epist.* 9, 358 a: 22.  
 Plautus, T. Maccius: 54-6, 60, 62,  
 106 / *Cist. Act. I sc. 2*: 63 /  
*Pseud.*: 106.

- Plinius Secundus Maior, C., *Nat.* VII  
112: 48 / VII 116: 239 / VII 117:  
239, 242-3.
- Plinius Caecilius Secundus Minor,  
C.: 243, 257, 271.  
*Epist.*: 259 / I 2: 39 / 2, 2: 261 /  
2, 3: 257 / 2, 4: 257, 266 / 5,  
11-12: 257 / 20, 7: 195, 215 /  
IV 7, 5: 45 / 8, 4-5: 257 / V 8, 1:  
271 / 20, 5: 76 / VII 4, 3: 241 /  
IX 2, 2: 238 / 26, 8: 257, 263.  
*Paneg.*: 237, 259 / 1: 201.
- Plotius Gallus, L., *rhetor*: 51, 73, 79,  
88-93, 95, 97.
- Plutarchus: 227, 256.  
*Vitae*: *Ant.* 2: 239 / 20: 239 /  
*Brut.* 40, 7: 35 / *Cato Mai.* 22:  
48 / 22, 2: 70 / 23, 5-6: 44 /  
*Cato Min.* 21: 213, 216, 222,  
227 / 23: 226 / 28, 3: 227 / *Cic.*  
2, 5: 243 / 4: 244 / 6: 240 / 21,  
9: 226 / 22: 239 / 23, 6: 226 /  
24: 240 / 39, 5-6: 38 / 43, 2: 16 /  
44, 3-5: 11 / 45, 2: 16 / 46, 2-4:  
272 / *Dem.* 3, 2: 244 / 13, 5: 24 /  
*Compar. Dem. et Cic.* (= *Cic.*  
50 sqq.) 1: 266 / 1, 2: 263 / 1, 5:  
216-7 / 2, 2: 261.
- Polybius: 103 / II 56, 7: 263 / 56, 8:  
264.
- Porphyrio, Pomponius, *commentum*  
*Horatii*, *Ars* 311: 45.
- Posidonius: 133 / *Hipp. et Pl.* V: 132.
- Postumius Albinus, A.: 71.
- Publilius Syrus: 261.
- Q**uintilianus, M. Fabius: 6, 44, 47,  
76, 127, 146, 186, 246, 249, 254-  
8, 260, 262, 265-6, 270-2, 305-6,  
313-4, 318.  
*De causis corruptae eloquentiae*: 256.  
*Declamationes*: 253, 256 / 259, p. 58,  
4 Ritter: 253 / 268: 254 / 270,  
p. 102, 6 Ritter: 264 / 270, p. 103,
- 11 Ritter: 264 / 283: 254 / 299,  
p. 181, 7 Ritter: 253 / 388, p. 436,  
9 Ritter: 253 / 388, p. 440, 9 Ritter:  
253 / p. 441, 1 Ritter: 253.  
*Inst.*: 247, 249, 254-5, 269, 313.  
I 5, 44: 242 / 6, 18: 242 / 8, 5:  
246 / 8, 11: 257.  
II 4, 24: 198 / 4, 24-25: 273 /  
4, 42: 73, 90 / 5: 250 / 5, 1: 247 /  
5, 3: 247 / 5, 5: 247 / 5, 6-7:  
247 / 5, 16: 247, 250 / 5, 18:  
247 / 5, 19-20: 247 / 5, 21-22:  
247 / 5, 86: 265 / 5, 118-119:  
265 / 10: 255 / 12, 6: 266 / 13:  
249 / 15 sqq.: 114, 126 / 15, 7:  
51 / 15, 7-9: 267 / 15, 8: 265 /  
15, 9: 263 / 16, 4: 262 / 17, 6:  
81, 100.  
III: 66 / III-XII: 256 / 1, 16-21:  
269 / 1, 19: 42, 45 / 1, 19-20: 41,  
43 / 3, 7: 244 / 6, 45: 55, 235 / 6,  
46 sqq.: 55 / 8, 46: 253 / 10, 4:  
59 / 11, 4: 56 / 11, 17: 231.  
IV 1, 66-67: 250 / 1, 75: 205 /  
2, 9-10: 205 / 2, 14-15: 205 /  
2, 15: 205 / 2, 25: 249 / 2, 57:  
248 / 2, 59: 248 / 2, 114: 265 /  
2, 121: 260 / 5, 11: 248.  
V 10, 68: 253 / 11, 23: 203 / 14,  
35: 266, 271.  
VI 1, 7: 262 / 1, 21: 268 / 1, 25-  
26: 264 / 1, 30: 263 / 1, 30-33:  
268 / 1, 35: 225 / 2, 24: 263 /  
2, 32-33: 264 / 2, 36: 264-5 / 3, 5:  
262 / 5, 10: 249.  
VII 3, 16: 222.  
VIII *proem.* 13: 76 / 3, 3: 249 /  
3, 4: 249 / 3, 61 sqq.: 264 / 3, 64:  
265 / 3, 66: 248 / 3, 67: 264 / 3,  
79: 248 / 5, 33: 242.  
IX 1, 40: 261 / 2, 14: 209 / 2,  
62: 250 / 3, 32-33: 209 / 3, 74:  
261 / 3, 94: 240 / 3, 95: 34 / 4, 1:  
259 / 4, 44: 250 / 4, 53: 259 /  
4, 57: 259 / 4, 64: 259 / 4, 145-  
146: 259.

**X** i: 248 / i, 15: 248 / i, 20-21:  
248 / i, 22-23: 245, 248, 274 /  
i, 40: 257 / i, 46 sqq.: 247,  
255-6 / i, 69: 256 / i, 70: 256 /  
i, 71: 256 / i, 80: 256 / i,  
105 sqq.: 244 / i, 106: 6, 262 /  
i, 107: 262 / i, 112: 242 / i, 113:  
241 / i, 115: 27, 262 / i, 126:  
268 / i, 131: 247 / 2: 250 / 2, 18:  
254, 258 / 2, 25: 254 / 2, 27:  
250 / 5, 2: 33 / 5, 20: 240.  
**XI** i: 249 / i, 18: 240 / i,  
61 sqq.: 253 / i, 68-72: 210 / i,  
74: 249 / i, 80: 167 / 3, 11: 254 /  
3, 123: 268 / 3, 143: 51-2, 90-1.  
**XII** i, 14 sqq.: 244 / i, 16 sqq.:  
240 / i, 20: 244, 262 / i, 21: 76 /  
i, 22: 241 / 6, 4: 253 / 9, 5: 81 /  
10, 12: 243, 259, 261 / 10, 13:  
241, 266 / 10, 23: 263 / 10, 24:  
24 / 10, 26: 259, 262 / 10, 45:  
266, 271 / 10, 46: 260 / 10, 47:  
266 / 10, 48: 260 / 10, 49 sqq.:  
199 / 10, 51: 199 / 10, 52: 262 /  
10, 52-53: 266 / 10, 55: 200 /  
10, 68: 263.

**R**utilius Lupus, P., I 7: 264.

**S**allustius Crispus, C.: 32, 37, 97,  
238, 245, 247, 270, 290, 316 /  
*Catil.* 41, 4: 227 / 52: 15 / *Ing.*  
86: 50.  
[Sallustius], *In Cic.* 3: 239 / 6: 239.  
Scaevola, Q. Mucius, augur: 211.  
Scaevola, Q. Mucius, pontifex maxi-  
mus: 211.  
Scaurus, M. Aemilius: 76-8, 84-6,  
211.  
Scipio Aemilianus Africanus Minor,  
P. Cornelius, Fr. 30 Malcovati:  
105 / Fr. 32 Malcovati: 167.

Seneca Pater, L. Annaeus: 28, 82,  
239, 242, 246-7, 251, 258, 260-1,  
267, 271, 274.  
*Contr.*: 267 / I prooem. 6: 243 /  
prooem. 9 (= Cato, *Ad filium*,  
Fr. 14 Jordan): 44-5, 47 /  
prooem. 11: 243 / prooem. 12:  
73, 76-7, 82 / II prooem. 5: 90 /  
II 4, 4: 240 / III prooem. 15:  
241 / IV prooem. 9: 257 / VI 6:  
260 / VII 2: 252 / 2, 1: 265 /  
2, 5: 252 / 2, 8: 252 / 2, 13: 239 /  
3, 9: 261 / 4, 6: 241 / 4, 8: 28 /  
IX 6, 1: 260.  
*Contr. exc.*: 272.  
*Suas.* 6: 252 / 6, 3: 252 / 6, 4: 252 /  
6, 7: 252 / 6, 12: 239 / 6, 14:  
241 / 6, 17: 239, 272 / 6, 22:  
240 / 6, 24: 239 / 6, 27: 241 / 7:  
252 / 7, 10: 243 / 7, 12-13: 242.  
Seneca, L. Annaeus: 259, 268, 311.  
*Benef.* V 17, 2: 240.  
*Dialogi*: 237 / *Brev. vit.* 5, 1: 240 /  
Ir.: 132 / II 2, 3: 240 / *Tranq. an.*  
16, 1: 240.  
*Epist.*: 237 / 40: 271 / 40, 11: 243 /  
58, 6: 242 / 100, 7: 241, 243 /  
100, 9: 243 / 107, 10: 243 / 108,  
30 sqq.: 244 / 108, 32: 257 /  
111, 1: 242 / 114, 16: 243 / 118,  
1: 243 / 118, 1-2: 238 / 120: 143.  
*Fr. ap. Gell.* XII 2, 3 sqq.: 257 /  
2, 6: 257.  
*Tragœdiae*: 265.  
Servius Honoratus, M.: 245 / *Aen.*  
XI 301: 201.  
Sextus Empiricus: 147.  
Sisenna, L. Cornelius: 82, 84, 92-4,  
97.  
Sopater: 254, 259 / in *Rhet. Gr.* ed.  
Chr. Walz, VIII p. 11, 22: 251 /  
p. 19: 251.  
Statilius Maximus, lexicographus,  
*Singularia*: 245.  
Stilo, L. Aelius Praeconinus, gram-  
maticus: 144.

Stobaeus, Ioannes: 123.

Suetonius, Tranquillus, C.: 87-91,  
101, 237-8.

*Claud.* 41, 3: 241 / *Nero* 2, 2: 87 /

*Gramm.* 2, 1: 69 / 4, 3: 70 /

*Rhet.* 25: 49, 58, 79, 80 / 26: 73,

79, 89-91, 95, 101, 108 / *Vita*

*Ter.* 2, pp. 3 sq. Wessner: 66 /

3, p. 5 Wessner: 62 / 4, p. 6,  
9-15 Wessner: 70.

Sulpicius Rufus, P.: 94-5.

Sulpicius Rufus, Ser., iurisconsultus:  
195-8, 200, 202-15, 220, 222,  
226-7, 232, 273.

**T**acitus, P. Cornelius: 87, 270-1.  
*Dial.*: 237, 258 / 12, 6: 243 /  
18, 1: 257 / 18, 4: 243 / 19, 1:  
256 / 19, 5: 257 / 20, 5: 257 / 21:  
238 / 22: 260 / 22, 2: 243, 260 /  
22, 3: 257 / 23, 1: 258 / 23, 2:  
242 / 26, 8: 242 / 35, 1: 80 / 39,  
1-3: 257.

Terentius Afer, P.: 51-71, 98, 100-7,  
235.

*Ad.*: 62, 67, 104, 106 / 1-3: 57 /  
4 sq.: 57 / 6-11: 54 / 15: 70 /  
15-21: 56-7.

*Andr.*: 54-5, 59 / 5-7: 61 / 5-21:  
58 / 15 sq.: 55 / 18: 56 / 18-21:  
54 / 22 sq.: 58 / 481-488: 60.

*Eun.*: 57-8, 62, 69, 104 / *Prol.*: 61 /  
1-6: 59 / 7-13: 59 / 17-19: 60.

*Haut.*: 36, 57-8, 69 / *Act. IV sc. 4:*  
70 / 11: 53 / 22: 58 / 28-34: 58 /  
795 sq.: 52, 65, 104 / 796: 106.

*Hec.*: 53, 67, 104 / 9: 53.

*Phorm.*: 56-63, 65, 69-71, 104 /

*Prol.*: 56, 61, 69 / *Act. II sc. 4:*

52, 63-4, 67, 69, 102, 104 / 6-8:

60 / 12: 61 / 12-15: 56 / 12-21:

60-1 / 12-24: 60 / 25-27: 54 / 314:

64 / 348-446: 64 / 403-406: 67 /

446: 64 / 449-459: 52 / 450-452:

53, 67 / 451: 65 / 457 sqq.: 53 /

459: 64-5, 67 / 463: 64.

Theophrastus: 94, 118-20, 123.

Thrasymachus Chalcedonius, sophista: 262.

Thucydides: 38, 106, 130, 270 / II  
34-46: 37 / II 65, 8: 117 / II 65,  
8-9: 38.

Tubero, Q. Aelius: 222.

**V**alerius Maximus, II 2, 3: 242.

Varro Reatinus, M. Terentius: 51,  
112-3, 122, 131, 144 / *Ling.*: 316 /  
*Men.* 257 Bücheler: 91-2 / 379  
Bücheler: 91-2.

Velleius Paterculus, I 17, 3: 243 /  
II 34, 3: 240, 243 / 45, 2: 240 /  
48, 3-5: 239 / 64, 3: 239 / 66, 3:  
240 / 66, 5: 242.

Vergilius Maro, P.: 243, 245-6, 290 /  
*Aen.*: 3 / I 628-629: 183 / VIII  
668-669: 239.

**X**enocrates: 123.

## C. ANONYMA

- XII Tabulae*: 165.  
*Fasti consulares*: 80, 207.  
*Lex Calpurnia de ambitu*: 204, 214, 218, 220.  
*Lex Licinia Iunia*: 227.  
*Leges Liciniæ Sextæ*: 218.  
*Lex Tullia*: 214, 217, 219-21, 230.  
*Rhetorica ad Herennium*: 22, 42, 51, 71-2, 74-6, 79, 81, 84, 88-9, 91-4, 96-7, 99, 105, 145, 267-9, 279, 280, 287-8, 311, 314-6.  
I 1: 75, 102 / 8: 59, 155 / 9: 155 / 19: 66, 232 / 25: 56.  
II 1: 171 / 5: 155 / 8: 163 / 24: 89 / 45: 93 / 49: 163.  
III 15: 171 / 16: 171 / 16-18: 171 / 17: 171 / 18: 172 / 19: 91 / 19-25: 91 / 35: 102.  
IV: 96 / 2: 89 / 5 sqq.: 94 / 6: 75-6 / 7: 89 / 47: 165 / 55: 22 / 57: 22 / 69: 75, 96.  
*Scholia Bobiensia*: 245-6, 269 / *In Cic.*  
*Mil.*: 245 / 9: 246 / 31: 249 / *In Cic. Sull.* 22: 240 / 31: 260.

## D. SCRIPTORES ET VIRI DOCTI MEDIAE AETATIS ET SAEC.

XVI-XVIII

- Agricola, Rudolf, *De inventione dialectica*: 308.  
Alberti, Leon Battista: 139, 305 / *Della Pictura*: 306.  
Albertus, magister: 290.  
Alcuinus: 279, 286.  
Barbaro, Ermolao: 313.  
Barzizza, Gasparino: 283, 288, 314.  
Bembo, Pietro: 62, 303.  
Bessarion, cardinalis: 318.  
Boccaccio, Giovanni: 307.  
Bruni, Leonardo: 294, 296-7, 307 / *Historiarum Florentini populi libri XX*: 294.  
Calcagnini, Celio: 316.  
Calepinus, Ambrosius, *Dictionarium*: 304.  
Caussin, Nicolas: 3, 202.  
Cinzio (Cynthius), Giraldi: 316.  
Curione, Celio Secondo: 22.  
Dante Alighieri: 307.  
Datini, Francesco, mercator: 286.  
Dolet, Etienne: 303.  
Erasmus Roterodamus, Des.: 142, 290-1, 308, 314 / *Ciceronianus*:

- 302 / *Convivium religiosum*: 290 / *De recta latini graecique sermonis pronunciatione dialogus*, I, 913 D (ed. Leidensis): 310 / *Ep. 63*, 189 (*Opus Epistolarum*, edd. P. S. et H. M. Allen, I): 290 / 141, 13 sqq. (*ibid.*): 289 / 1390, 113 sqq. (*Opus Epistolarum*, V): 275, 310 / *Libellus de conscribendis epistolis*: 303 / *Parabola*, I, 568 C (ed. Leidensis): 310.  
Estienne, Henri: 303 / *Nizoliodidas-calus*, sive *monitor ciceronianorum Nizolianorum dialogus*: 302-3.  
Fabri, Pierre, *Grand Art de Seconde Rhétorique*: 315.  
Ficino, Marsilio: 305.  
Filelfo, Francesco: 314.  
Georgius Trapezuntius, *Ars rhetorica*: 318.  
Gerbertus (= Silvester II, papa): 280.  
Grey, Thomas: 290.  
Guarini, Guarino (= Gasparino de Pergamo): 283, 314.  
Guicciardini, Francesco: 313.

Heller, Johannes, canonicus: 288.  
 Hugo a S. Victore, *Didascalicon*: 312.  
 Ioannes Saresburiensis: 128, 138, 311.  
 Ioannes Scotus Eriugena: 290.  
 Lambin, Denis: 116, 140, 144-5.  
 Lamy, père Bernard: 128.  
 Landino, Cristoforo: 308.  
 Latini, Brunetto, *Rettorica*: 281.  
 Latomus, Barthélémy: 301.  
 Loschi, Antonio: 283, 301 / *Comm. in Cic. Parad.*: 288 / *Comm. in Rhet. ad Her.*: 288.  
 Lovato dei Lovati, poeta Patavinus: 295.  
 Mazzei, Lapo, notarius Florentinus: 286.  
 Melanchthon: 301, 308.  
 Molière, J. B. Poquelin, dit: 64.  
 Muratori, L. A.: 294.  
 Nizolius (Nizzoli), Marius: 302, 308 / *Thesaurus Ciceronianus (Observationes in M. T. Ciceronem)*: 302-3.  
 Notkerus Balbulus, monachus: 280, 315.  
 Paschasius Radbertus: 279.  
 Patrizzi da Cherso (Patricius), Francesco: 134.  
 Perotti, Niccolò, *Cornucopiae*: 304.

Petrarca, Francesco: 288, 295-7, 307-9, 317 / *Africa*: 295.  
 Pic de la Mirandole, Jean, *De ente et uno*: 112.  
 Poggio Bracciolini, Gian Francesco: 288, 301, 312-3 / *Epistulae XIII* 3: 300.  
 Poliziano, Angelo: 308.  
 Ramée, Pierre de la (Ramus, Petrus): 128, 138.  
 Rapin, père René: 3.  
 Sadolet, Jacopo: 303.  
 Salutati, Coluccio: 286, 292, 295, 307-8 / *De fato et fortuna*: 292, 307 / *Epistolario* (ed. F. Novati) III 631 sq.: 292.  
 Scaliger, Julius Caesar: 303.  
 Schaller, Lorenz, notarius Norimbergensis: 288.  
 Servatus Lupus: 280, 317.  
 Shakespeare, William: 2.  
 Staël, Germaine Necker, baronne de: 319.  
 Sylvius Piccolomini, Aeneas: 301.  
 Valla, Laurentius: 308, 314 / *Elegantiae*: 304.  
 Vico, Gianbattista: 139, 294, 308.  
 Vlatten, Johannes: 275.

### E. AUCTORES RECENTIORES

Achard, G.: 225.  
 Adamietz, J.: 41-2, 56, 66.  
 Albrecht, M. von: 12, 46, 129, 166, 180.  
 Allen, H. M.: 275.  
 Allen, P. S.: 275.  
 Apel, K. O.: 308.  
 Appel, G.: 201.  
 Arnim, H. von: 142.  
 Astin, A. E.: 43-5, 47-8, 51, 68, 71.  
 Auerbach, E.: 293.  
 Austin, R. G.: 215.  
 Avenarius, G.: 264.

Ayers, D. M.: 206.  
 Badian, E.: 68, 77-8, 83-6, 93-4, 97.  
 Baratin, M.: 111-3.  
 Barchiesi, M.: 54.  
 Bardon, H.: 91.  
 Baron, H.: 294.  
 Barthes, R.: 111, 116, 298.  
 Barwick, K.: 46, 72, 74-6, 96, 112, 116-7, 141.  
 Baxandall, M.: 306.  
 Bec, Chr.: 286.  
 Berger, D.: 174.  
 Bertalot, L.: 286, 288.

- Blanchard, A.: 65.  
 Blass, Fr.: 19.  
 Boehm, G.: 308.  
 Börner, F.: 9.  
 Bolgar, R. R.: 280, 317.  
 Bonner, S. F.: 73, 95, 268, 272.  
 Botermann, H.: 26.  
 Boulanger, A.: 194.  
 Briscoe, V. J.: 50.  
 Broughton, T. R. S.: 49, 53, 58, 66,  
     83, 86-7.  
 Brückner, W.: 304.  
 Brunhölzl, F.: 279.  
 Brunt, P. A.: 50, 84-5.  
 Brzoska, K.: 279.  
 Bücheler, F.: 91.  
 Büchner, K.: 64, 216-7.  
 Bürge, A.: 210.  
 Burck, E.: 69.  
 Burger, H. O.: 300, 308.  
 Calboli, G.: 42, 44, 46-8, 50-1, 55,  
     57, 60, 70, 72, 74-5, 77-8, 81,  
     84-5, 94, 112.  
 Calboli Montefusco, L.: 46, 59, 60,  
     89, 94, 144, 231.  
 Canter, H. V.: 151.  
 Castelli, E.: 308.  
 Castorina, E.: 2, 27.  
 Celentano, M. S.: 46.  
 Chalmers, W. R.: 54.  
 Chastel, A.: 305.  
 Chomsky, N.: 144.  
 Clark, A. C.: 149.  
 Clarke, M. L.: 73, 82.  
 Classen, C. J.: 175, 177, 182, 199,  
     282, 300-1.  
 Collodi, C.: 64.  
 Cousin, J.: 42, 66, 73, 91.  
 Curtius, E. R.: 276, 296.  
 David, J.-M.: 212.  
 Davies, J. C.: 151, 183, 261.  
 Delaunois, M.: 2.  
 Della Corte, Fr.: 51.  
 Demougin, S.: 212.  
 Deniaux, E.: 212.  
 Denniston, J. D.: 4.
- Denzler, B.: 62.  
 Desbordes, F.: 111, 113.  
 Dihle, A.: 97.  
 Dilthey, W.: 319.  
 Dissen, G. L.: 22.  
 Dorey, T. A.: 149, 254.  
 Douglas, A. E.: 74-5, 81, 89, 110.  
 Dover, K. J.: 262.  
 Drerup, E.: 21.  
 Duckworth, G. E.: 53.  
 Earl, D. C.: 68.  
 Eisenberger, H.: 166.  
 Entner, H.: 303.  
 Eppelsheimer, H. W.: 295.  
 Fairweather, J.: 73, 75, 77, 81-2.  
 Faral, E.: 315.  
 Fehling, D.: 7.  
 Ferey, D.: 212.  
 Ferrarino, P.: 91-2.  
 Fillion-Lahille, J.: 132.  
 Flambard, J.-M.: 212.  
 Focardi, G.: 100.  
 Fogazza, D.: 54.  
 Fontán, A.: 136.  
 Freigius, J. Th.: 170.  
 Frisch, H.: 2, 9, 11, 16.  
 Fueter, Ed.: 293-5.  
 Fuhrmann, M.: 42, 170.  
 Fumaroli, M.: 276-8, 303-5, 319.  
 Gabba, E.: 72, 77-8, 83, 85-6, 239.  
 Gadamer, H.-G.: 308.  
 Gaillard, M.: 133.  
 Gaiser, K.: 54, 57.  
 Garbarino, G.: 69, 70.  
 Garin, E.: 308.  
 Garton, Ch.: 58, 60, 104.  
 Gelhaus, H.: 53, 56, 59, 60, 101, 103.  
 Gelzer, M.: 2, 16, 28, 214, 216-7, 226.  
 Gerl, H.-B.: 308.  
 Gestri, L.: 57.  
 Gilson, E.: 278-9, 285, 291, 312.  
 Giomini, R.: 46.  
 Giusta, M.: 123, 125.  
 Goebbels, J.: 19, 20.  
 Görler, W.: 21, 125.  
 Goetz, W.: 294.

- Goldschmidt, V.: 120.  
 Goujard, R.: 46.  
 Graff, J.: 158.  
 Grassi, E.: 308.  
 Greenidge, A. H. J.: 151.  
 Grendler, P. F.: 296.  
 Grimal, P.: 51, 209.  
 Gruen, E. S.: 50, 68, 77-8, 84-7,  
     93-4, 219, 226-7, 241.  
 Gudeman, A.: 238, 260.  
 Günerich, R.: 241, 260, 266.  
 Haacke, A.: 182.  
 Häussler, R.: 52.  
 Haffter, H.: 48, 54.  
 Halm, K.: 42, 46, 215.  
 Harth, D.: 278, 308.  
 Hartmann, L. M.: 217, 219.  
 Haury, A.: 182.  
 Heiber, H.: 20.  
 Heidegger, M.: 297.  
 Heinemann, S.: 281.  
 Heitland, W. E.: 226.  
 Hellwig, A.: 131.  
 Henn-Schmölders, C.: 307.  
 Herrmann, L.: 75, 89.  
 Hofmann, J. B.: 180.  
 Hofrichter, W.: 73.  
 Holst, H.: 182.  
 Hook, S.: 309.  
 Hosius, K.: 237, 245.  
 Hubbard, M.: 264.  
 Humbert, J.: 195.  
 Husband, R. W.: 206.  
 Hyart, Ch.: 51.  
 IJsseling, S.: 116.  
 Jachmann, G.: 60-1.  
 Jahn, O.: 43.  
 Jakobson, R.: 145.  
 Jehasse, J.: 319.  
 Jens, W.: 276.  
 Jordan, H.: 44-5, 47.  
 Kapp, I.: 52.  
 Kaser, M.: 153.  
 Keil, H.: 44.  
 Keller, F. L. von: 151.  
 Kemper, J. A. R.: 228.  
 Kennedy, G.: 41, 46, 49, 50, 52, 71,  
     77, 82, 88, 94.  
 Kessler, E.: 292, 297.  
 King, J. R.: 1, 14, 22.  
 Kinsey, T. E.: 152.  
 Klose, D.: 53, 57, 60-2.  
 Kohler, Ch.: 157.  
 Kornhardt, H.: 52, 65-7, 69, 103-4.  
 Kowalski, G.: 263.  
 Kristeller, P. O.: 278, 281, 286.  
 Kroll, W.: 21, 89, 136, 204, 217.  
 Kübler, B.: 152.  
 Kuiper, W. E. J.: 62.  
 Kumaniecki, K.: 2, 152.  
 Kurfess, A.: 238.  
 Kurtz, P.: 309.  
 Kytzler, B.: 151, 158.  
 Laffi, U.: 77.  
 Landfester, R.: 293.  
 La Penna, A.: 50.  
 Laubmann, G.: 215.  
 Laurand, L.: 180.  
 Lausberg, H.: 59, 89, 315.  
 Le Coat, G.: 306.  
 Lee, R. W.: 305-6.  
 Leeman, A. D.: 28, 59, 102, 199.  
 Lefèvre, E.: 52, 60, 63-5, 69, 70.  
 Leo, Fr.: 46, 53, 60, 92, 100-1.  
 Lindhardt, J.: 277, 292.  
 Lintott, A. W.: 93-4.  
 Lossau, M.: 137.  
 Luce, T. J.: 85.  
 Mack, D.: 10.  
 Magie, D.: 185.  
 Magni, D.: 283.  
 Mahoney, E. P.: 278.  
 Malcovati, E.: 105.  
 Manfredini, A.: 72, 79, 80, 82-3, 85,  
     87-9, 91-6.  
 Manitius, K.: 316.  
 Manitius, M.: 280.  
 Marcuse, H.: 297.  
 Mariotti, I.: 51.  
 Marouzeau, J.: 61.  
 Marsh, D.: 307.  
 Marti, H.: 53-4, 57, 59, 60.

- Martin, J.: 59, 89, 315.  
 Martines, L.: 285.  
 Marx, Fr.: 22, 42, 71, 79, 88, 92-3,  
     96, 105, 108, 316.  
 Marzi, D.: 281.  
 Matthes, D.: 57.  
 Mattingly, H. B.: 57.  
 Mattmann, R.: 279.  
 Meier, Chr.: 85.  
 Mesk, J.: 1, 24, 237.  
 Mette, H. J.: 152-3.  
 Michel, A.: 2, 18, 46-8.  
 Militerni della Morte, P.: 152.  
 Millar, F.: 239.  
 Miltner, F.: 226.  
 Mitchell, Th. M.: 193, 197.  
 Mommsen, Th.: 201, 276-8, 294.  
 Müller, C. F. W.: 25.  
 Müller, G.: 296-7.  
 Müller, R.: 137.  
 Münzer, Fr.: 227.  
 Murphy, J. J.: 279, 281.  
 Nardo, D.: 54, 57.  
 Neuhauser, W.: 54, 204.  
 Neumeister, Chr.: 81, 94, 149, 199.  
 Nicolet, C.: 212, 217.  
 Niebuhr, B. G.: 294.  
 Nisbet, R. G. M.: 149, 264.  
 Norden, Ed.: 45-6, 260-1, 280-2.  
 Novati, F.: 292.  
 Oetling, W.: 152, 168.  
 Olafson, F. A.: 309.  
 O'Malley, J. W.: 277.  
 Orlandini, A.: 91.  
 Otto, A.: 52.  
 Paladini, V.: 81.  
 Panofsky, E.: 121, 139, 298.  
 Paulsen, Fr.: 276, 304.  
 Pearson, L.: 2.  
 Perelman, Ch.: 138, 277, 308, 319.  
 Peters, C.: 89.  
 Peterson, W.: 149.  
 Petzold, P.: 238-9.  
 Pigeaud, J.: 132.  
 Pigman III, G. W.: 283.  
 Pinkster, H.: 199.  
 Planta, R. von: 83.  
 Poeschl, V.: 120.  
 Preiswerk, R.: 1, 2, 26, 149, 156,  
     173-4.  
 Radermacher, L.: 96.  
 Radin, M.: 164, 183.  
 Radke, G.: 238, 282.  
 Rahn, H.: 27.  
 Rambaud, M.: 133, 164.  
 Rehdantz, C.: 19.  
 Richter, W.: 238-9.  
 Riposati, B.: 81.  
 Roby, H. J.: 152.  
 Rohde, F.: 149, 156, 163, 168-9, 173,  
     175.  
 Roloff, H.: 164.  
 Ronconi, A.: 53-5, 59, 100-1, 103.  
 Rosenberg, E.: 194.  
 Rossi, P.: 308.  
 Rüegg, W.: 276, 278, 282, 284, 286,  
     290, 295, 299, 307.  
 Sabbadini, R.: 283.  
 Santini, E.: 294, 300.  
 Sauer, F.: 164.  
 Sblendorio Cugusi, M. T.: 47.  
 Schanz, M.: 237, 245.  
 Schanze, H.: 276-7.  
 Schindel, U.: 2, 3.  
 Schmidt, P. L.: 69-76, 78, 96.  
 Schmitt, Ch. B.: 292.  
 Schoenberger, H.: 164.  
 Scholz, U. W.: 42, 51, 81, 91, 267.  
 Schütz, R.: 164.  
 Seel, O.: 30.  
 Seigel, J. E.: 281, 303, 308.  
 Seliga, St.: 159.  
 Seyffert, M.: 25.  
 Simone, F.: 278.  
 Solmsen, F.: 265.  
 Sommer, F.: 51.  
 Sonderegger, St.: 279-80.  
 Spallone, M.: 144, 316.  
 Speiser-Sarasin, P.: 52.  
 Spencer, J. R.: 306.  
 Spitteler, C.: 276.  
 Steidle, W.: 204.

- Stevens, E. B.: 262.  
Stoessl, F.: 54.  
Straub, J.: 182.  
Streckenbach, G.: 304.  
Stroh, W.: 12, 28, 149, 163-4, 168, 170, 174-7, 195, 198-9, 244, 247-8.  
Stroux, J.: 52, 71.  
Struever, N. S.: 297-9.  
Stückelberger, A.: 144.  
Suolahti, J.: 83.  
Sutphen, M. C.: 52.  
Swoboda, M.: 183.  
Syme, R.: 2, 9, 29, 34.  
Szantyr, A.: 180.  
Taddeo Jr., D. J.: 2-5, 9, 10, 12-4, 18, 20, 24, 29.  
Telle, E. V.: 303.  
Thierfelder, A.: 158.  
Throm, H.: 73, 75.  
Throop, G. R.: 257.  
Todorovich, M.: 309.  
Traube, L.: 312.  
Trinkaus, Ch.: 278.  
Ullman, B. L.: 276, 294-7, 301.  
Ungern-Sternberg, J. von: 93.  
Usener, H.: 96.  
Usher, S.: 151.  
Vahlen, J.: 105.
- Valenti Pagnini, R.: 138.  
Vasoli, C.: 138, 308.  
Verdière, R.: 2.  
Voigt, G.: 296.  
Volkmann, R.: 8, 59.  
Vonglis, B.: 104.  
Waibel, L.: 212.  
Wallach, L.: 279.  
Wankel, H.: 2, 19, 22-3, 28.  
Weinberg, B.: 316, 318.  
Weinrib, E. J.: 76.  
Weische, A.: 2, 6-9, 22-5, 27-8, 202.  
Weiss, R.: 281-2.  
Wesseler, M.: 308.  
Wessner, P.: 53, 55, 61-2, 66, 70.  
Westermann, A.: 12.  
Wiegandt, M.: 182.  
Wilkins, A.S.: 81.  
Wimmel, W.: 121.  
Winkel, L. C.: 89.  
Winterbottom, M.: 47.  
Wiseman, T. P.: 245.  
Witt, R.: 281.  
Wooten, C.: 2, 4, 27.  
Wyss Morigi, G.: 307.  
Ziegler, K.: 11, 91.  
Zielinski, Th.: 238, 242, 253, 279, 281.  
Zumpt, A. W.: 206, 217.

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN NOVEMBRE 1982  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DU  
«JOURNAL DE GENÈVE», A GENÈVE, SUISSE







## DÉPOSITAIRES

### ALLEMAGNE ET RÉGIONS DE LANGUE ALLEMANDE

DR. RUDOLF HABELT GMBH, *Am Buchenhang 1,*  
*Postfach 5004, D-5300 Bonn 1.*

### FRANCE, BELGIQUE ET ESPAGNE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, *11, rue de Lille,*  
*F-75007 Paris.*

### GRANDE-BRETAGNE ET COMMONWEALTH

W. HEFFER & SONS, LTD., *20 Trinity Street,*  
*Cambridge, England CB2 3NG.*

### ITALIE

LIBRERIA GÖRLICH, *Via S. Senatore 6/2,*  
*I-20122 Milano.*

Pour tous les autres pays, s'adresser directement  
à la

LIBRAIRIE DROZ S.A.  
*11, rue Massot, CH-1206 Genève*

## ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

- I (1954) LA NOTION DU DIVIN DEPUIS HOMÈRE JUSQU'A PLATON. *Epuisé.*
- II (1956) L'INFLUENCE GRECQUE SUR LA POÉSIE LATINE DE CATULLE A OVIDE. *Epuisé.*
- III (1958) RECHERCHES SUR LA TRADITION PLATONICIENNE. *Epuisé.*
- IV (1958) HISTOIRE ET HISTORIENS DANS L'ANTIQUITÉ. *Epuisé.*
- V (1960) LES SOURCES DE PLOTIN. *Epuisé.*
- VI (1960) EURIPIDE. *Epuisé.*
- VII (1962) HÉSIODE ET SON INFLUENCE. *Epuisé.*
- VIII (1962) GRECS ET BARBARES. *Epuisé.*
- IX (1963) VARRON *par C. O. BRINK* — Jean COLLART — Hellfried DAHLMANN — F. della CORTE — Robert SCHRÖTER — Antonio TRAGLIA.
- X (1964) ARCHILOQUE *par Winfried BÜHLER* — Kenneth J. DOVER — Nikolaos M. KONTOLEON — Denys PAGE — Jean POUILLOUX — Anton SCHERER — Erik K. H. WISTRAND.
- XI (1965) LA « POLITIQUE » D'ARISTOTE. *Epuisé.*
- XII (1966) PORPHYRE *par Heinrich DÖRRIE* — Pierre HADOT — Jean PÉPIN — Angelo Raffaele SODANO — Willy THEILER — Richard WALZER — J.-H. WASZINK.
- XIII (1967) LES ORIGINES DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE. *Epuisé.*
- XIV (1969) L'ÉPIGRAMME GRECQUE *par A. E. RAUBITSCHEK* — Bruno GENTILI — Giuseppe GIANGRANDE — Louis ROBERT — Walther LUDWIG — Jules LABARBE — Georg LUCK.
- XV (1970) LUCAIN *par Berthe MARTI* — Pierre GRIMAL — F. L. BASTET — Henri LE BONNIEC — Otto Steen DUE — Werner RUTZ — Michael von ALBRECHT. *Entretiens préparés et présidés par Marcel DURRY.*
- XVI (1970) MÉNANDRE *par E. W. HANDLEY* — Walther LUDWIG — F. H. SANDBACH — Fritz WEHRLI — Christina DEDOUSSI — Cesare QUESTA — Lilly KAHL. *Entretiens préparés et présidés par E. G. TURNER.*
- XVII (1972) ENNIUS *par Otto SKUTSCH* — H. D. JOCELYN — J.-H. WASZINK — E. BADIAN — Jürgen UNTERRMANN — Peter WÜLFING von MARTITZ — Werner SUERBAUM. *Entretiens préparés et présidés par Otto SKUTSCH.*
- XVIII (1972) PSEUDEPIGRAPHA I *par Ronald SYME* — Walter BURKERT — Holger THESLEFF — Norman GULLEY — G. J. D. ALDERS — Morton SMITH — Martin HENGEL — Wolfgang SPEYER. *Entretiens préparés et présidés par Kurt von FRITZ.*
- XIX (1973) LE CULTE DES SOUVERAINS DANS L'EMPIRE ROMAIN *par E. BICKERMAN* — Chr. HABICHT — J. BEAUEU — F. S. B. MILLAR — G. W. BOWERSOCK — K. THRAEDE — S. CALDERONE. *Entretiens préparés et présidés par Willem den BOER.*
- XX (1974) POLYBE *par F. W. WALBANK* — Paul PÉDECH — Hatto H. SCHMITT — Domenico MUSTI — Gustav Adolf LEHMANN — Claude NICOLET — Eric W. MARSDEN — François PASCHOUARD — Arnaldo MOMIGLIANO. *Entretiens préparés et présidés par Emilio GABBA.*
- XXI (1975) DE JAMBLIQUE A PROCLUS *par Werner BEIERWALTES* — Henry J. BLUMENTHAL — Bend DALSGAARD LARSEN — Edouard des PLACES — Heinrich DÖRRIE — John M. RIST — Jean TROUILLARD — John WHITTAKER — R. E. WITT. *Entretiens préparés et présidés par Heinrich DÖRRIE.*
- XXII (1976) ALEXANDRE LE GRAND, IMAGE ET RÉALITÉ *par E. BADIAN* — A. B. BOSWORTH — R. M. ERRINGTON — R. D. MILNS — Fritz SCHACHERMEYR — Erkinger SCHWARZENBERG — Gerhard WIRTH. *Entretiens préparés par E. BADIAN et présidés par Denis van BERCHEM.*
- XXIII (1977) CHRISTIANISME ET FORMES LITTÉRAIRES DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE EN OCCIDENT *par Alan CAMERON* — Yves-Marie DUVAL — Jacques FONTAINE — Manfred FUHRMANN — Reinhart HERZOG — Walther LUDWIG — P. G. van der NAT — Peter L. SCHMIDT. *Entretiens préparés et présidés par Manfred FUHRMANN.*
- XXIV (1978) LUCRÈCE *par L. ALFONSI* — D. FURLEY — Olof GIGON — Pierre GRIMAL — Knut KLEVE — Gerhard MÜLLER — Wolfgang SCHMID — P. H. SCHRIJVERS. *Entretiens préparés et présidés par Olof GIGON.*
- XXV (1979) LE CLASSICISME A ROME AUX I<sup>e</sup> SIÈCLES AVANT ET APRÈS J.-C. *par G. W. BOWERSOCK* — Hellmut FLASHAR — Thomas GELZER — Waldemar GÖRLER — François LASERRE — Karl MAURER — Felix PREISSHOVEN — D. A. RUSSELL — Paul ZANKER. *Entretiens préparés et présidés par Hellmut FLASHAR.*
- XXVI (1980) LES ÉTUDES CLASSIQUES AUX XIX<sup>e</sup> ET XX<sup>e</sup> SIÈCLES *par Willem den BOER* — R. R. BOLGAR — Walter BURKERT — Kenneth J. DOVER — Fritz KRAFT — Arnaldo MOMIGLIANO — Evelyne PATLAGEAN. *Entretiens préparés et présidés par Willem den BOER.*
- XXVII (1981) LE SACRIFICE DANS L'ANTIQUITÉ *par Walter BURKERT* — Albert HENRICHS — G. S. KIRK — Giulia PICCALUGA — Udo W. SCHOLZ — Robert TURCAN — Jean-Pierre VERNANT — H. S. VERSNEL. *Entretiens préparés et présidés par Jean RUDHARDT et Olivier VERDIN.*
- XXVIII (1982) ÉLOQUENCE ET RHÉTORIQUE CHEZ CICÉRON *par Gualtiero CALBOLI* — Carl Joachim CLASSEN — A. D. LEEMAN — Alain MICHEL — Walter RÜEGG — Wilfried STROH — Michael WINTERBOTTOM. *Entretiens préparés et présidés par Walther LUDWIG.*
- XXIX (A paraître en 1983) SOPHOCLE *par Jean IRIGOIN* — Bernard M. W. KNOX — Stefan L. RADT — Bernd SEIDENSTICKER — George STEINER — Oliver TAPLIN — R. P. WINNINGTON-INGRAM. *Entretiens préparés et présidés par Jacqueline de ROMILLY.*
- XXX (A paraître en 1984) LA FABLE.